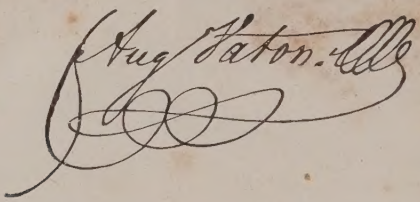
BIBLIOTHECA
FF. PRÆDICATORUM
CONVENTUS
CIVIT. BENITIÆ
Lit.
Pl.

ÉTUDES PHILOSOPHIQUES

SUR

LE CHRISTIANISME

Tout exemplaire de cet ouvrage, non revêtu de ma signature, sera réputé contrefait.



SE TROUVE ÉGALEMENT :

A PARIS.....	GAUME frères.
—	JACQUES LECOFFRE ET Cie, libraires.
—	SAGNIER ET BRAY, libraires.
ANGERS.....	BARRASSÉ frères, imprimeurs-libraires.
—	LAINÉ frères, imprimeurs-libraires.
BESANÇON....	TURBERGUE, libraire.
—	CORNU, libraire.
BORDEAUX....	LAFARGUE, imprimeur-libraire.
—	CHAUMAS, rue du Chapeau-Rouge.
—	DUCOT, libraire de l'archevêché, rue Poudriot, 6.
BOURGES.....	MANCERON, imprimeur
CAEN.....	CHENEL, libraire.
DIJON.....	HÉMÉRY, libraire.
LILLE.....	LEFORT, imprimeur-libraire.
LIMOGES.....	LAFERRIÈRE, libraire.
LYON.....	BACHU fils, libraire.
—	PÉRISSE frères.
—	GIRARD ET JOSSERAND, libraires.
MARSEILLE....	CHAUFFARD, libraire.
METZ.....	PALLEZ ET ROUSSEAU, libraires.
MONTPELLIER.	SÉGUIN fils, libraire.
NANTES.....	MAZEAU, libraire.
NIMES.....	IS. VATON, libraire.
RENNES.....	VANNIER, libraire.
—	VERDIER, libraire.
ROUEN.....	FLEURY fils aîné.
TOULOUSE....	LÉOPOLD-CLUZON, libraire.
VANNES.....	LAFOLGE, successeur de DE LA MARZELLE.

Paris. — Impr. de P.-A. Bourdier et Cie, 6, rue des Poitevins.

ÉTUDES PHILOSOPHIQUES

SUR

ST. ALBERT'S COLLEGE LIBRARY

LE CHRISTIANISME

PAR

AUGUSTE NICOLAS

MAGISTRAT

« Toute erreur est fondée sur quelques vérités « dont on abuse. »

BOSSUET.

Dix-septième Édition

CORRIGÉE AVEC SOIN

ET ENTIÈREMENT REVUE POUR LA PARTIE GÉOLOGIQUE

TOME DEUXIÈME

PARIS

A LA LIBRAIRIE DE PIÉTÉ ET D'ÉDUCATION

D'AUGUSTE VATON, ÉDITEUR

RUE DU BAC, N° 50

—

1865

L'auteur et l'éditeur se réservent le droit de traduction et de reproduction à l'étranger.

ÉTUDES PHILOSOPHIQUES

SUR

LE CHRISTIANISME.

PREMIÈRE PARTIE.

SUITE DU LIVRE SECOND.

CHAPITRE III

LA NATURE HUMAINE.

La science moderne est arrivée à la reconnaissance de la vérité de Moïse, sur le fait du déluge, par deux voies diverses : la nature et l'humanité. Elle a ouvert les entrailles du globe, puis elle a interrogé les traditions universelles; et de l'accord de ces deux choses elle a conclu, avec M. Cuvier, que la vérité de Moïse sur le déluge *est un des résultats à la fois les mieux prouvés et les moins attendus de la saine géologie, — et que les idées des peuples dont la langue, la religion, les lois n'ont rien de commun,*

ne s'accorderaient pas sur ce point, si elles n'avaient la vérité pour base [1].

Une épreuve analogue peut être faite sur la partie du récit de Moïse qui a trait au fondement de notre Religion : la ***Déchéance*** et la ***Réhabilitation*** de l'humanité.

La déchéance a été pour le monde moral ce que le déluge a été pour le monde physique. Ouvrons les entrailles de ce monde moral, et nous n'y verrons pas moins clairement empreintes les traces de ce grand cataclysme du mal, avec les caractères qui lui sont assignés par l'historien sacré.

Interrogeons ensuite les traditions des différents peuples, et nous les verrons toutes, quelles que soient les distances et les coutumes qui les séparent, présenter encore, sur ce point de la déchéance et de la future réhabilitation de l'humanité, une concordance non moins frappante, non moins décisive que celle qui faisait conclure à M. Cuvier *qu'elles avaient la vérité pour base.*

Ce n'est pas tout : nous avons un troisième élément de vérification d'une portée immense, et dont était dépourvue la géologie sur le point qui la concernait. Dans la partie religieuse de ses récits, Moïse ne raconte pas seulement l'histoire du passé, il raconte aussi celle de l'avenir, l'histoire de toutes les nations, notre propre histoire, lorsqu'il annonce qu'un descendant de la femme brisera la tête du serpent, et que tous les peuples de la terre seront bénis en *Celui qui doit être envoyé, Celui qui sera l'attente de toutes les nations.* C'est par là surtout que nous pouvons contrôler le récit de Moïse, que nous le verrons recevoir la plus éclatante justification des *circonstances de la venue et du règne de Jésus-Christ*, et devenir par contre-coup

[1] *Disc. sur les révolutions du globe*, p. 145, 220, 280.

la preuve du Christianisme, avec lequel il ne fera qu'une seule et même vérité.

La nature humaine, — les traditions universelles, — l'avènement de Jésus-Christ, — quelles preuves! Quel est l'esprit vraiment philosophique qui n'en serait pas satisfait, quand bien même il ne serait pas déjà établi par les sciences exactes que Moïse est inspiré? Celles-ci se sont contentées de moins pour tirer cette conclusion; et nous qui, à cette conclusion déjà obtenue, pouvons joindre de nouvelles preuves si larges et si imposantes, nous porterions plus loin l'exigence! S'il en était ainsi, malheur à nous! Il eût mieux valu n'avoir jamais recherché la vérité, car lorsque sa lumière, portée jusqu'à un certain point, n'éclaire pas, elle aveugle.

C'est avec la sérieuse attention que cette réflexion doit inspirer, que nous allons aborder en premier lieu l'étude de *la nature humaine.*

Souvent, dans mes longues insomnies, disait la Phèdre antique, *j'ai réfléchi sur les sources des faiblesses et des vices de l'humanité : — nous voyons le bien, et nous faisons le mal; — nous connaissons la vertu, et nous nous livrons au vice; la vie est semée de divers écueils vers lesquels un dangereux penchant nous entraîne... En faisant ces réflexions, je me croyais moi-même à l'abri de tout égarement, quand une passion coupable est venue, d'un trait imprévu, percer mon cœur* [1].

Cette vérité, mise en action sur le théâtre d'Athènes par Euripide, et reproduite à deux mille deux cents ans d'intervalle, sur la scène française, par Racine, est la plus an-

[1] Euripide, tragédie d'*Hippolyte*, acte II, sc. II.

cienne, la plus constante, la plus universelle, et en même temps la plus *inexplicable* à la raison, de toutes les vérités.

Ce que le poëte grec, *dans ses longues insomnies*, n'a pas trouvé en effet, et ce que le poëte français, éclairé d'une lumière supérieure, avait appris, c'est la cause et le remède de cette étrange sujétion de la volonté humaine à l'empire du mal, qui faisait dire à Racine, après saint Paul :

Mon Dieu, quelle guerre cruelle !
Je trouve deux hommes en moi :
L'un veut que, plein d'amour pour toi,
Mon cœur te soit toujours fidèle;
L'autre, à tes volontés rebelle,
Me révolte contre ta loi [1].

. . . . . .

Hélas ! en guerre avec moi-même ;
Où pourrai-je trouver la paix ?
Je veux, et n'accomplis jamais.
Je veux; mais (ô misère extrême !)
Je ne fais pas le bien que j'aime,
Et je fais le mal que je hais.

O grâce, ô rayon salutaire !
Viens me mettre avec moi d'accord ;
Et, domptant par un doux effort
Cet homme qui t'est si contraire,
Fais ton esclave volontaire
De cet esclave de la mort.

Scrutons cette importante vérité, et descendons dans les abîmes du cœur humain, qui en est le théâtre, pour l'y observer de nos propres yeux.

[1] Chacun de nous peut dire comme Louis XIV, lorsque Racine lui lut ce beau cantique : — « Voilà deux hommes que je connais bien ! »

Nous sommes portés au mal ; c'est un fait patent. Notre volonté est blessée : elle incline visiblement vers la violation des lois de notre nature morale. Il suffit qu'une chose soit défendue, c'est-à-dire, contre la raison et la conscience, pour que dès lors elle devienne attrayante, et pour que notre volonté tende vers elle. *Nitimur in vetitum.*

Assurément c'est là une grande anomalie. Tout suit sa loi dans la nature ; tout, depuis l'insecte jusqu'aux astres, marche dans l'ordre, et concourt à l'harmonie universelle qui révèle l'intelligence créatrice de l'univers. L'homme seul tourne au désordre, et présente dans ses sociétés un tel chaos d'erreurs et de vices, que cette grande vérité de l'existence d'un Dieu en est obscurcie, et qu'il faut sortir de l'humanité pour la retrouver ; de sorte que c'est le chef-d'œuvre qui dément et qui accuse l'ouvrier. C'est là, dis-je, une grande anomalie[1].

Et qu'on ne dise pas que l'homme *seul* étant libre, il n'est pas étonnant que *seul* il puisse errer ; car je réponds aussitôt que ce n'est pas de la *possibilité* d'errer qu'il s'agit, mais de la *facilité* d'errer, mais de la *préférence* pour l'erreur, et de la *déclinaison* vers le mal.

Pour que l'homme fût dans l'ordre, et que cet édifice fût tel qu'il a dû être par analogie avec toute la création, il

[1] De tous les animaux qui s'élèvent dans l'air,
Qui marchent sur la terre ou nagent dans la mer,
De Paris au Pérou, du Japon jusqu'à Rome,
Le plus sot animal, à mon avis, c'est l'homme.
(Boileau, *sat.* VIII.)

Jamais le génie de la satire n'a mieux rencontré et n'a fourni des développements plus heureux et plus piquants que ceux que présente ce chef-d'œuvre de Boileau. Toutefois, il n'a peint que le mauvais côté de l'humanité, et le portrait qu'il en a tracé n'est bon qu'à opposer à ceux qui veulent en dissimuler les misères. La vérité exige que l'on tienne compte aussi de ses grandeurs ; et le problème consiste à concilier les unes et les autres.

faudrait au moins que sa liberté fût en équilibre, et comme d'aplomb sur elle-même. Il faudrait plus : cette liberté, comme un instrument bien dressé, a dû être mise dans l'homme toute tournée vers le bien. D'où vient qu'elle est aujourd'hui toute déviée, et que c'est le mal qui est devenu son bien? D'où vient que le même mot qui exprime la vertu exprime la violence faite à soi-même, et que ceux qui la pratiquent sont honorés comme des êtres surhumains, tant on leur tient compte des efforts qu'ils ont dû faire pour remonter la pente?

Si nous naissions bons, et que nous devinssions méchants par l'abus de notre liberté, je concevrais qu'il n'y eût pas besoin de remonter plus haut que cette liberté même pour expliquer le mal en nous. Mais c'est le contraire qui est la vérité : nous naissons méchants, et nous devenons bons à force de culture, à force de secours. Nous naissons au fond d'un abîme, et c'est à l'aide de mille bras tendus vers nous que nous parvenons à nous en relever un peu, conservant toujours une propension fatale à y retomber.

Laissons Rousseau dire dans ses livres et contredire dans ses actions que l'homme naît bon. Voici un témoignage compétent et non suspect qui renverse ce paradoxe : — « En général, dit Broussais, l'enfant *préfère le mal au « bien*, parce qu'il satisfait davantage sa vanité, et qu'il y « trouve plus d'émotion... C'est pour cela qu'on le voit si « souvent se complaire à briser les objets inanimés... Il se « délecte dans la torture des animaux (*cet âge est sans « pitié*, avait déjà dit un grand philosophe); il savourerait « avec le même délice celle des individus de son espèce, « s'il n'était retenu par la crainte[1]. »

[1] Broussais *De l'irritation et de la folie*, édit. de 1828, p. 100.

Et qu'avons-nous besoin des témoignages de la science? Tout le monde n'est-il pas savant sur ce point? « Qui ne « sait, dit saint Augustin, dans quelle ignorance de la vé- « rité, qui est toute manifeste dans les enfants, et dans « combien de passions mauvaises, qui commencent déjà « à paraître au sortir de l'enfance, l'homme vient au « monde, comme d'une racine que tous les fils d'Adam « ont en eux dès leur naissance; si bien que, si on le « laissait vivre à sa fantaisie, il n'y a presque pas de « déréglement où il ne se portât? La loi et l'instruction « veillent contre ces ténèbres et ces convoitises dans les- « quelles nous naissons. Mais cela ne se fait pas sans « beaucoup de peines et de douleurs. Car pourquoi, je « vous prie, toutes ces menaces qu'on fait aux enfants « pour les retenir dans leur devoir? Pourquoi ces maîtres, « ces gouverneurs, ces férules, ces verges, dont il faut se « servir souvent envers un enfant qu'on aime, de peur « qu'il ne devienne incorrigible et indomptable? Pour- « quoi toutes ces peines, sinon pour vaincre l'ignorance et « réprimer la convoitise, deux maux qui nous accompa- « gnent en venant au monde? D'où vient que nous avons « de la peine à nous souvenir d'une chose, et que nous « l'oublions sans peine? qu'il faut beaucoup de travail « pour apprendre, et qu'il n'en faut point pour ne rien « savoir? qu'il en coûte tant pour être diligent, et qu'il est « si aisé d'être paresseux? Cela ne montre-t-il pas claire- « ment à quoi la nature se porte de son propre poids, et « de quel secours elle a besoin pour s'en retirer[1]? »

Ce que le bon sens et l'expérience disent ainsi, par la bouche de saint Augustin et de Broussais, de l'homme-individu, peut s'appliquer avec une égale vérité aux sociétés

[1] S. Augustin, *Cité de Dieu.*

et même à l'humanité tout entière. Pour s'en convaincre, il suffit d'ouvrir les yeux sur ce qu'était devenu le monde lorsque Jésus-Christ vint le relever. L'humanité, avant d'entrer à l'école du Christianisme, était comme un enfant échappé à ses maîtres, et qui avait grandi dans la dépravation et l'ignorance. Quel état de dissolution et de ténèbres présentait le paganisme! Nous l'avons vu : voilà où tend et où arrive l'humanité livrée à elle-même; voilà où elle serait encore, si Jésus-Christ, ce divin pédagogue, n'était venu la corriger et la redresser par le moyen violent de sa Croix, dont le mystère s'éclaircit lorsque l'on considère ainsi les choses de haut.

Telle est la nature humaine. Nous la puisons avec le sang aux sources mêmes de la vie; et, en nous transmettant avec celle-ci le penchant au mal, nos pères ne font que donner ce qu'ils ont reçu, et que nous faire ce que leurs pères les ont faits. Remontant ainsi de génération en génération, on arrive jusqu'au premier homme, et l'on se demande si lui aussi avait reçu de son auteur immédiat, qui est Dieu, cette délectation au mal, cette paralysie pour le bien qui caractérise toute sa race? Si on ose se prononcer pour l'affirmative, on ne va à rien moins qu'à nier Dieu. Qu'est-ce qui nous fait connaître Dieu, en effet? C'est la sagesse, l'ordre, la beauté, qui reluisent dans ses ouvrages, et dont il est la source. Lui imputer d'avoir fait l'homme, son chef-d'œuvre, dans cet état de désordre et de dépravation où nous naissons maintenant, c'est donc retirer de l'idée de Dieu tout ce qui la constitue; c'est le nier. Mais tout le reste de la nature nous fait reculer devant cette conséquence. Que conclure donc? C'est que Dieu a mis nécessairement dans son chef-d'œuvre la bonté, la droiture, la perfection et l'ordre, qui constituent sa propre

nature, et qu'il a répandus à divers degrés dans tous les êtres qui sont sortis de ses mains; que l'homme a été créé droit, et dans l'ordre que lui assignent ses facultés par rapport à Dieu, à lui-même, et à toute la nature; que, dès lors, le renversement de cet ordre, qui fait qu'aujourd'hui la nature est révoltée contre ses sens, ses sens contre sa raison, et sa raison contre Dieu, est un fait postérieur à sa création : et comme l'homme, doué de liberté, a dû être constitué gardien responsable de sa propre perfection, ce renversement lui est imputable, et doit nécessairement prendre sa cause dans une première souillure qui, en altérant la source des hommes, en a infecté toutes les dérivations, d'où la corruption nous est passée en nature.

Ce que nous venons de dire du mal considéré comme vice, nous pouvons le dire du mal considéré comme peine; et ce second aspect nous fournit même un nouvel argument d'une force irrésistible.

L'homme né de la femme vit peu de jours, et ce peu de jours est rempli de beaucoup de misères. Un joug pesant a été mis sur tous les enfants d'Adam. La seule perspective de l'inévitable mort qui les attend suffirait pour empoisonner toutes les jouissances de leur vie; mais celle-ci est déjà tellement en proie aux chagrins et aux souffrances, que cette mort, tout affreuse qu'elle est à la nature, leur devient tardive et désirable, et que souvent ils se prennent à l'invoquer. L'habitude, il est vrai, finit ordinairement par nous acclimater à l'existence, et les espérances qui se succèdent jusqu'au tombeau étendent devant nos yeux un voile d'illusion qui nous dérobe la hideuse horreur de notre état. Mais cette habitude et cette illusion elles-mêmes sont

misérables, car elles ne nous soulagent qu'en nous trompant. Il n'est pas d'homme raisonnable qui ne préférât la vérité la plus triste à l'erreur la plus riante; et la vraie philosophie consiste précisément à se voir tel qu'on est, et tout le reste tel qu'il est. Qui pourrait soutenir cette vue, si elle était parfaite et telle que le génie de Milton nous la fait concevoir, lorsqu'il nous représente l'Ange du Seigneur faisant monter Adam coupable sur une haute montagne, et lui déroulant tous les maux de sa race? « O malheureuse espèce humaine, pourrions-nous dire avec lui, à « quel abaissement descendue! à quel misérable état ré« servée! Si nous connaissions ce que nous recevons, qui « voudrait accepter la vie offerte? ou aussitôt ne deman« derait à la déposer, content d'être renvoyé en paix [1]? »

[1] *Paradis perdu*, chant XI. Ce sentiment est si vrai, que, jusque dans le sein du plus complet bien-être de la condition sociale, il a été ressenti et dépeint presque dans les mêmes termes par une femme qui, sous les grâces piquantes de son esprit, avait, il est vrai, une âme trop grande pour ne pas sentir la profonde misère de la destinée humaine à travers toutes les illusions de nos vanités : « Vous me demandez, ma chère enfant, si « j'aime toujours bien la vie, écrivait à sa fille madame de Sévigné. Je « vous avoue que j'y trouve des chagrins cuisants; mais je suis encore plus « dégoûtée de la mort : je me trouve si malheureuse d'avoir à finir tout « ceci par elle, que si je pouvais retourner en arrière, je ne demanderais « pas mieux. Je me trouve dans un engagement qui m'embarrasse : je suis « embarquée dans la vie sans mon consentement; il faut que j'en sorte, cela « m'assomme. Et comment en sortirai-je? par où? par quelle porte? « quand sera-ce? en quelle disposition? Je m'abîme dans ces pensées; et je « trouve la mort si terrible, que je hais plus la vie parce qu'elle m'y mène, « que par les épines dont elle est semée. Vous me direz que je veux donc « vivre éternellement. Point du tout; mais si on m'avait demandé mon « avis, j'aurais bien aimé à mourir dans les bras de ma nourrice. » (16 mars 1672.)

On connaît la sombre vérité du tableau de l'homme, par Pline l'ancien : — « L'homme est le seul, entre les animaux, que la nature jette nu sur « la terre nue, livré dès cet instant aux pleurs et aux cris. De tant d'êtres « vivants, nul autre n'est destiné à répandre plus de larmes, et ces larmes

Cette misérable condition de l'humanité accuse Dieu ou l'homme. Il faut ou embrasser la monstruosité de l'athéisme, ou admettre le mystère du péché originel. Il n'y a pas de milieu.

On ne peut admettre que Dieu ne soit pas juste sans nier son existence, puisque nous ne pouvons le concevoir que comme la justice même. Or, sous un Dieu juste, nul ne doit être puni qu'il ne l'ait mérité. L'homme est puni, il l'a donc mérité; et comme sa peine est héréditaire, la faute qui la lui a méritée doit être originelle.

Que ceux qui rejettent le dogme du péché originel comme contraire à la justice de Dieu, y regardent à deux fois. Il y a un fait qu'ils ne peuvent nier, qu'elle qu'en soit la

« commencent avec la vie; mais le rire, grands dieux! lors même qu'il « devance le temps, le rire n'éclôt jamais sur les lèvres avant le quarantième « jour... Né sous ces brillants auspices, il est étendu pieds et mains liés; il « pleure, cet être qui doit un jour donner des lois au reste des animaux. Il « commence sa vie par des supplices, et tout son crime est d'être né : « *unam tantum ob culpam, quia natum est*... etc. »

Avant Pline, Lucrèce avait peint le même tableau. Le naturaliste, tout éloquent qu'il est, n'a point effacé le poëte : — « Tel qu'un nocher que les « flots en courroux ont vomi sur la grève, l'enfant aborde la vie dénué de « secours, nu, gisant à terre, ne pouvant parler : dès que la Nature, l'arra- « chant avec effort des flancs maternels, le livre à la lumière du jour, de « ses vagissements sinistres il remplit le lieu qui le reçoit; et il a raison « l'infortuné à qui il reste dans la vie à traverser tant de douleurs!... »

> Tum porro puer, ut sævis projectus ab undis
> Navita, nudus humi jacet, infans, indignus omni
> Vitali auxilio, quum primum in luminis oras
> Nixibus ex alvo matris Natura profudit :
> Vagituque locum lugubri complet, ut æquum est,
> Cui tantum in vita restet transire malorum...
> (Liv. V, v. 223-228.)

Comme ce dernier vers se prolonge lugubrement! — De cette considération si vraie de la misère native de l'homme, Pline et Lucrèce tirèrent leur plus fort argument d'athéisme : et ils avaient raison, le péché originel étant ôté.

cause : c'est le châtiment et le châtiment héréditaire de l'humanité. Or, en présence de ce fait, écarter le péché originel, c'est inculper la justice de Dieu beaucoup plus que l'imputation héréditaire de ce péché ne peut le faire; car c'est lui enlever tout principe légitime d'action. Si Dieu paraît injuste en imputant à l'enfant la faute du père, il est bien plus injuste en le châtiant pour une faute que le père lui-même n'aurait pas commise, *pour la seule faute*, comme dit Pline, *d'être né;* et comme il est incontestable que l'enfant est châtié, il est nécessaire d'admettre, à moins de nier Dieu, qu'il l'est pour une faute quelconque, qui, n'étant pas immédiate, doit être nécessairement originelle.

Ainsi tout nous ramène à la grande vérité de la Genèse.

Mais, pour nous en convaincre davantage, revenons au côté psychologique de notre sujet, et méditons-le plus profondément.

La nature corrompue dans laquelle nous naissons, avons-nous dit, doit prendre sa source dans une souillure originelle, parce qu'il est contradictoire, avec l'idée de la Divinité et le langage de toute la nature, que l'homme soit ainsi sorti des mains de Dieu; il a dû être créé droit et bon. C'est là ce que viennent précisément confirmer les restes de grandeur qui se retrouvent en lui.

L'homme n'est pas, en effet, tellement enfoncé dans sa corruption, qu'il soit impossible de retrouver en lui des perfections qui rappellent sa constitution primitive; car il a l'idée du bien, le désir de la vertu, l'instinct secret de l'ordre. Il n'y a pas d'âme si cadavéreuse dans laquelle ne passe parfois le rêve d'une bonne action; et la multitude, en qui se trouvent plus fortement accusés, en bien ou en

mal, les traits de notre nature, laisse souvent jaillir, au spectacle de la vertu, de ces admirations enthousiastes, de ces électriques sympathies, qui feraient croire parfois que la terre est toute peuplée de natures célestes. Mais toutes ces heureuses dispositions sont ordinairement latentes en nous, et comme enfouies; ce n'est qu'accidentellement qu'elles paraissent à la surface, ou par des travaux soutenus qu'on peut les en retirer. *C'est,* dit Bossuet, *comme des restes d'un édifice autrefois très-régulier et très-magnifique, renversé maintenant et porté par terre; mais qui conserve encore dans sa ruine quelques vestiges de son ancienne grandeur et de la science de son architecte*[1]; ou, pour emprunter cette analogie à la science, c'est comme des races fossiles et perdues dans les abîmes de l'âme, qui attestent la préexistence d'un ordre qui n'est plus, et la violence du renversement qui les a fait disparaître.

De là, deux mondes, deux natures, deux hommes en nous, qui sont en lutte perpétuelle. Dans cette lutte, lorsqu'un secours surnaturel ne vient s'y mêler, l'homme parfait ne peut se relever. Il tend sans cesse à prendre le dessus; mais son ennemi le domine, le surmonte, l'accable incessamment. Cependant il est aisé de voir que la priorité d'existence est au bien; car c'est lui tout d'abord que nous concevons, que nous voulons, que nous approuvons; et le mal ne vient qu'ensuite, comme un usurpateur cruel, décimer toutes nos bonnes résolutions et faire crouler tous nos plans de réforme. Nous visons au bien, et nous touchons au mal.

Video meliora proboque, deteriora sequor,

disait Ovide, comme avait dit Euripide, comme a dit de-

[1] Bossuet, 1er *Sermon pour le jour de la Pentecôte.*

puis Racine après saint Paul ; car les faits psychologiques sur lesquels nous raisonnons sont ce qu'il y a de plus avéré et de plus permanent dans la nature humaine.

Et ce que nous disons ainsi du cœur de l'homme par rapport à la vertu, nous pouvons le dire de son intelligence par rapport à la vérité, et de tout son être par rapport au repos et au bonheur. Tout l'homme porte en lui cet étrange phénomène de grandeur et de misère, de prétention et d'impuissance, d'espérances et de déceptions. Son intelligence, son cœur, ses sens : trois théâtres de confusion et de lutte entre la lumière et les ténèbres, entre le bien et le mal, entre le plaisir et la douleur ; et toujours avec cette particularité frappante qu'il y a déclinaison fatale, propension vers l'erreur, vers le mal, vers la misère, et qu'il nous faut sans cesse remonter péniblement et à la sueur de notre front les sentiers de la vérité, de la justice, et du bonheur.

Voilà l'homme. Il est à lui-même le mystère le plus désolant, l'énigme la plus désespérante.

Tous ceux qui se sont hasardés dans son explication ont failli à l'œuvre, et n'ont fait que fausser les données du problème.

Les uns, en effet, ne voyant en lui que ce qu'il y a de grand, en ont fait un dieu ; les autres, ne voyant que ce qu'il y a de bas, en ont fait le rebut de la nature ; un troisième parti enfin, ne sachant plus que deviner touchant la cause de ce grand mélange, n'y a vu qu'un jeu du hasard dont il s'est fait une arme contre la Providence.

La divine philosophie du Christianisme seule, héritière des enseignements et des promesses de la tradition mosaïque, est venue toucher au but : — « Vous vous trompez, « ô sages du siècle! a-t-elle dit. L'homme n'est pas les

« délices de la nature, puisqu'elle l'outrage en tant de « manières : l'homme ne peut non plus être son rebut, « puisqu'il a quelque chose en lui qui vaut mieux que la « nature elle-même. D'où vient donc une si étrange dispro- « portion? et pourquoi vois-je ces parties si mal rappor- « tées? Faut-il le dire? et ces masures mal assorties, avec « ces fondements si magnifiques, ne crient-elles pas assez « haut que l'ouvrage n'est pas en son entier? Contemplez « cet édifice, vous y verrez des marques d'une main di- « vine; mais l'inégalité de l'ouvrage nous fera bientôt re- « marquer ce que le péché a mêlé du sien. O Dieu! quel « est ce mélange? j'ai peine à me reconnaître. Est-ce là « cet homme fait à l'image de Dieu, le miracle de sa sa- « gesse et le chef-d'œuvre de ses mains? C'est lui-même, « n'en doutez pas. D'où vient donc cette discordance? « C'est que l'homme a voulu bâtir à sa mode sur l'ouvrage « de son Créateur, et il s'est éloigné du plan : ainsi, contre « la régularité du premier dessin, l'immortel et le corrup- « tible, le spirituel et le charnel, l'ange et la bête en un « mot, se sont trouvés tout à coup unis. Voilà le mot de « l'énigme, voilà le dégagement de tout l'embarras : la « foi nous a rendus à nous-mêmes, et nos faiblesses hon- « teuses ne peuvent plus nous cacher notre dignité natu- « relle [1]. »

Plus on entre dans cette explication, plus on voit se rectifier sur elle toutes les contrariétés bizarres de la nature humaine. Qui ne voit, en effet, que la misère, que l'erreur et que le vice ne peuvent jamais nous retenir dans la basse condition où ils nous plongent, et nous devenir naturels? que cette avidité et cette soif inextinguibles de grandeur et de félicité, qui nous sollicitent incessam-

[1] Bossuet, *Sermon sur la mort*, 2e point.

ment, attestent qu'il y a eu autrefois dans cette nature un bonheur immense qui a disparu, et qui a laissé à sa place un gouffre de misère et d'indigence que nous essayons vainement de remplir avec tout ce qui nous environne, et qui appelle toujours à lui son premier objet? Tout ce que nous avons dit au chapitre de l'*Immortalité de l'âme,* pour établir cette vérité de notre avenir, n'appartient pas moins à notre passé. Si tout nous dit que nous sommes appelés à un bonheur infini, ce n'est que parce que nous en trouvons en nous la place; mais cette place elle-même atteste que nous l'avons perdu, et que nous ne ferons que rentrer dans notre antique héritage en le reprenant. L'homme n'est point semblable à un pauvre qui l'a toujours été, mais à un souverain détrôné. Il porte dans son sein un sentiment continuel de son premier état. A la manière dont il se drape, même sous ses haillons, il est aisé de voir que ce mendiant a porté couronne. Comme un proscrit qui presse les frontières du royaume d'où il a été banni, prêt à y rentrer à la première occasion, et qui, en attendant, nourrit mille rêves de rétablissement, l'homme, ce banni du ciel, conspire incessamment, dans cette courte vie, pour une restauration dont il ne désespère jamais; il poursuit, du sein de toutes ses misères, la flottante espérance d'un séjour primitif, qui lui apparaît comme l'immuable royaume de la pureté, de la vérité, de la justice et du bonheur, et dont il assiége toutes les avenues par la recherche de tout ce qu'il y a de vrai, de noble, de bon, de beau, d'immortel : les sciences, les beaux-arts, la vertu, la Religion surtout. Et alors même qu'il paraît avoir le plus abandonné cet esprit de retour par la dégradation et l'avilissement de son être, il lui obéit encore en se faisant ici-bas, dans les misérables idoles de ses vanités et de ses

passions, je ne sais quelle immortalité factice, quel ciel imaginaire, quel Éden grossier, qui, dans sa pensée pervertie, simulent encore un peu la vraie immortalité, le vrai ciel, et le bel Éden qu'il ne voit plus; comme cette épouse désolée d'Hector, dont parle Virgile, qui, réduite en esclavage sous la loi du vainqueur, trompait le veuvage de sa grande âme en se faisant sur la terre d'exil d'étroits et fragiles simulacres de la patrie : un faux Simoïs, un Xanthe desséché, une petite Troie, une image raccourcie des hautes et magnifiques tours de Pergame :

> . . . . . *Falsi Simoentis ad undam*
> *Libabat cineri Andromache.* . . . . . .
> . . . . . *Parvam Trojam, simulataque magnis*
> *Pergama, et arentem Xanthi cognomine rivum* [1].

Déchéance et ***Réhabilitation***, voilà donc comme les deux pôles autour desquels roulent tous les mystères de la nature humaine. — « Il y a dans l'esprit humain deux tendances aussi distinctes que la gravitation et l'impulsion dans le monde physique, » dit une femme qui a porté bien avant la lumière de son génie intuitif dans les abîmes du cœur humain : « c'est l'idée d'une décadence et celle d'un perfectionnement. On dirait que nous éprouvons tout à la fois le regret de quelques beaux dons qui nous étaient accordés gratuitement, et l'espérance de quelques biens que nous pouvons acquérir par nos efforts; de manière que la doctrine de la perfectibilité et celle de l'âge d'or, réunies et confondues, excitent tout à la fois le chagrin d'avoir perdu et l'émulation de recouvrer [2]. »

Mais cette doctrine de la ***perfectibilité***, que madame de

[1] *Æneid.* lib III.

[2] Madame de Staël, *De l'Allemagne*, chap. *du Catholicisme.*

Staël compare au mouvement d'impulsion, diffère en un point capital de celle de la *décadence*, comparée aussi par elle au mouvement de la gravitation. Ce point capital est que la décadence a dû venir de la nature de l'homme coupable, tandis que le perfectionnement est l'effet d'un secours surnaturel, et suppose nécessairement l'intervention miséricordieuse de la Divinité. En disant ceci, je ne veux pas imposer un dogme; mais j'en appelle toujours à l'examen des *faits*, à l'observation psychologique et historique de la nature humaine.

C'est à ce résultat qu'aboutit, en effet, cette grande vérité d'expérience, énoncée par Euripide et par Ovide, que, malgré tous nos efforts pour ressaisir le bien, un dangereux penchant nous fait dévier au mal, et que de nous-mêmes nous ne pouvons nous relever. Et de là vient que les anciens, et notamment Homère et Platon, proclament à chaque page que la sagesse doit être demandée aux dieux, et ne peut être acquise sans leur secours; secours surnaturel qui n'a, en effet, jamais manqué à la vertu, lorsqu'elle s'en est rendue digne par ses efforts, et qu'elle l'a invoqué par ses prières.

Mais ce secours, qui a toujours existé d'une manière générale, même immédiatement après la chute, n'a été donné au monde avec toute son efficacité régénératrice que par *Celui en qui devaient être* BÉNIES *et* SANCTIFIÉES *toutes les nations de la terre*, selon l'antique promesse faite aux premiers humains. L'observation historique de la nature humaine vient encore justifier hautement cette vérité. Depuis l'origine des sociétés humaines jusqu'à l'empire romain, la nature humaine a toujours été en déclinant. La force de la gravitation l'a emporté sur celle de l'impulsion. Il y a eu progrès, mais progrès dans l'erreur et dans le mal. Qu'est-

ce qui a grandi dans toute cette première période de l'histoire générale de l'humanité, si ce n'est le polythéisme, si ce n'est le sensualisme, si ce n'est la plaie de l'esclavage et tous les genres de dissolutions et de cruautés, si ce n'est enfin l'agonie et la mort du genre humain? Nous l'avons déjà vu, et il est inutile de revenir sur le tableau que nous en avons tracé à la fin du livre précédent. — Au contraire, dès que *Celui qui devait être envoyé* a eu mis le pied sur cette terre de malédiction, dès que surtout il l'a eu arrosée de son sang, qu'a-t-on vu, si ce n'est l'impulsion vers le bien l'emporter visiblement sur le penchant au mal, la nature humaine se relever, et, toute faible, toute mourante, toute brisée qu'elle était, toute surchargée de ruines et de débris, sortir de l'abîme, et s'élancer par mille voies dans le champ de la civilisation et du progrès, de ce vrai progrès dont le panthéisme s'efforcera vainement de détourner la source, tant que les faits auront leur puissance, et qu'il ne sera pas donné aux rêveries philosophiques de prévaloir sur les réalités de l'observation?

C'est ainsi que le monde moral, soit qu'on interroge ses abîmes à l'aide de la psychologie, soit qu'on étudie les mouvements et les faits qui se sont produits à sa surface à l'aide de l'histoire, rend à la partie religieuse des récits de Moïse un témoignage analogue à celui que le monde physique, interrogé par la géologie, fait entendre sur la partie de ses récits qui se rapporte à la création et au déluge.

Et si je voulais même pousser plus avant l'observation, et suivre les traces de la vérité de Moïse jusque dans les dernières fibres du cœur humain, il me serait aisé de l'y faire voir toute palpitante encore, avec ses détails les plus caractéristiques.

Nous avons pour ainsi dire tous les dents agacées par *le fruit défendu* qu'ont mangé nos premiers parents, et nous portons convulsivement l'œil et la main sur cet arbre du *rationalisme*, qui tue l'âme par la prétendue science *du bien et du mal*, en substituant l'autorité de l'esprit à celle de la conscience, et en n'éclairant celle-ci que de cette lumière de l'expérience qui vient d'en bas, et qui ne laisse plus voir le bien qu'à la lueur livide du remords. Tous les jours nous entendons encore au fond de notre cœur ce cri de révolte contre le devoir, ce *Pourquoi Dieu vous a-t-il défendu?* qui est comme le sifflement du serpent; nous sentons s'insinuer peu à peu et glisser pour ainsi dire autour de notre âme l'attrait de la défense et les séductions du plaisir, qui nous est présenté comme un *beau fruit*; enfin, nous cédons à cette promesse de l'orgueil, complice de toutes nos passions : *Vous serez comme des dieux*, c'est-à-dire, arbitres de vous-mêmes, et heureux d'une félicité qui sera votre ouvrage. Après quoi la voix de Dieu, la voix du remords, se fait entendre, l'illusion se dissipe, et nous nous trouvons dépouillés de la dignité et de l'estime de nous-mêmes : *nous avons peur, parce que nous sommes nus.*

Voilà la répétition qui a lieu si souvent en nous-mêmes de ce funeste drame qu'expose l'historien sacré, et auquel nous participâmes tous dans la personne de ceux en qui nous étions tous contenus, puisque nous en sommes tous sortis. Est-il donc si incroyable que l'humanité ait péri dans son origine par ce qui rend encore l'homme si caduc et si périssable? et que manque-t-il à ce mystère, sinon pour être entièrement expliqué comme doctrine, au moins pour être attesté comme FAIT? — « Le nœud de « notre condition prend ses retours et ses replis dans cet

« abîme, dit Pascal ; de sorte que l'homme est plus incon-
« cevable sans ce mystère, que ce mystère n'est inconce-
« vable à l'homme [1]. »

Depuis que le Christianisme est venu mettre en lumière cette explication de notre nature, nous avons perdu de vue l'inextricable labyrinthe dans lequel elle se tourmentait auparavant ; et, plus exigeants à mesure que nous sommes plus satisfaits, nous voudrions une explication de cette explication même, comme si, en définitive, Dieu pouvait faire autre chose à notre égard que de reculer seulement la borne du mystère, et comme s'il devait le faire sans utilité pratique, et uniquement pour satisfaire, c'est-à-dire pour exciter encore plus l'orgueilleuse curiosité de notre esprit. Pour bien sentir le prix de cette explication, il faut se représenter quel était l'embarras de l'esprit humain avant qu'elle lui fût donnée. La grande énigme du mal a tenu en échec toute l'antiquité, et l'a arrêtée comme un sphinx placé à la porte du temple de la philosophie. Toute philosophie, en effet, étant l'art de remédier au mal moral qui nous ronge, dans l'ignorance où on était des sources de ce mal, on ne pouvait que se méprendre sur l'application des remèdes, et que masquer cette impuissance par de faux semblants de guérison. C'est à cela qu'était réduite la philosophie antique. Maîtres et disciples n'étaient que des empiriques et des charlatans ; le vrai Médecin qui devait apporter le remède avec la connaissance du mal n'était pas encore venu. — « L'histoire, dit fa-
« meux sceptique, est le récit des malheurs et des crimes
« des hommes. Il n'y a point de villes sans hôpitaux ni
« potences, parce que l'homme est malheureux et mé-
« chant. Mais pourquoi les païens n'avaient-ils rien de

[1] *Pensées.* II.

« bon à dire sur cela? C'est par la Révélation qu'on peut « s'en débarrasser[1]. » — « La Révélation seule, ajoute « Voltaire, peut dénouer ce grand nœud que tous les phi- « losophes ont embrouillé. On a besoin d'un Dieu qui « parle au genre humain; il n'appartient qu'à lui d'expli- « quer son ouvrage[2]. »

En dernière analyse, nous sommes à nous-mêmes un mystère de désordre que rien ne peut expliquer, sinon le fait du péché originel, et qui, par cela même, prouve la vérité de ce fait, comme le bouleversement intérieur de la nature physique prouve celui du déluge. Ce n'est que par le récit de Moïse, touchant le déluge, qu'on peut se débarrasser des mystères géologiques; de même ce n'est que par le récit de Moïse, touchant la chute de l'homme, qu'on peut se débarrasser du mystère de nos contradictions et de nos calamités. Il faut nous jeter dans les bras de la Révélation, comme dit Bayle, pour nous comprendre et nous retrouver nous-mêmes; et l'on peut dire de la théologie de Moïse ce que Cuvier disait de sa cosmogonie : *C'est*

[1] Bayle, article *Manichéens.*

[2] Voltaire, poëme sur *le Désastre de Lisbonne,* et préface. — Cicéron toutefois, à force de creuser notre nature, avait fini par rencontrer le mot; mais il ne s'y était pas arrêté, ne se doutant pas que c'était là qu'était la porte du souterrain où il était enfermé : « La nature, dit-il, semble être « pour l'homme une marâtre, et non une mère. Elle l'a jeté dans la vie avec « un corps nu, frêle, débile, et avec une âme que les soucis tourmentent, « que la crainte abat, molle aux devoirs, prompte aux déréglements, mais « en qui cependant se retrouve je ne sais quelle étincelle divine comme en- « fouie sous des décombres. » — *Homo non ut a matre, sed ut a noverca natura editus in vitam, corpore nudo, et fragili et infirmo; animo autem anxio ad molestias, humili ad timores, molli ad labores, prono ad libidines : in quo tamen inesset tanquam obrutus quidam divinus ignis ingenii et mentis* (*De Republica*, lib. II).

Dans l'étude suivante, nous retrouverons Cicéron s'élevant un peu plus haut à l'aide de la tradition, et touchant à la cause du mal, dont il vient de peindre si bien les caractères.

la seule qui s'accorde avec la nature, la seule qui l'éclaircit et l'explique, et qui en reçoit par contre un témoignage plus fort que tous les raisonnements, parce que son évidence tombe sous le sens intime, et qu'il faut nous démentir nous-mêmes pour le récuser.

Mais la théologie de Moïse ne se borne pas à nous indiquer les causes de notre mal, elle nous en laisse entrevoir aussi le remède dans la future rédemption du genre humain; et sur ce point encore notre nature vient confirmer hautement la parole de Moïse, en aspirant vers une réhabilitation dont elle cherche vainement en elle le principe, et en nous la faisant voir opérée au sein de l'humanité par celui qui a été comme le nœud des deux grandes phases historiques de ses destinées, Jésus-Christ.

De sorte que toute la philosophie de la nature humaine peut se ramener à cette formule : — L'HOMME EST UNE ÉNIGME DONT LA CHUTE ORIGINELLE DONNE LE PREMIER MOT, ET LA RÉDEMPTION LE DERNIER.

Après cela, la considération que la chute originelle et la rédemption sont des mystères, ne doit pas plus nous arrêter que le caractère miraculeux de la création et du déluge n'a arrêté les conclusions de la géologie; car, en vertu même de cette disposition de l'esprit humain qui aspire à la compréhension des choses, et dans l'impossibilité où nous sommes d'y arriver jamais entièrement, nous devons embrasser avec reconnaissance des mystères qui nous délivrent du plus intolérable de tous les mystères, de celui qui nous tient à la gorge, comme dirait Pascal, du mystère de nous-mêmes, et qui prouvent la vérité cachée dans leur sein par les lumières qu'ils jettent autour d'eux, — comme ces nuages qui, tout en dérobant le disque du soleil dans leurs flancs ténébreux, attestent néanmoins sa présence par les clartés étincelantes de leurs contours.

CHAPITRE IV.

TRADITIONS UNIVERSELLES.

L'antiquité philosophique n'en était venue à l'ignorance de l'origine du mal que par l'abus des investigations de l'esprit humain sur une matière où il ne peut que s'abîmer quand il veut marcher tout seul. Si on s'était tenu dans les voies de la tradition, on aurait conservé cette vérité comme bien d'autres, car elle a toujours été attestée par les témoignages universels du genre humain.

La chute du premier homme, — la transmission de sa déchéance à toute sa race, — la promesse et l'attente d'un libérateur, — composent le fond des traditions de tous les peuples. Et ce n'est pas seulement le caractère générique de cette histoire qui jouit d'une telle universalité, mais aussi les traits particuliers dont la singularité mystérieuse nous surprend le plus dans le récit mosaïque et dans le dogme chrétien : le serpent, la femme séduite, un descendant de celle-ci attendu comme réparateur de l'humanité, et la réparation devant s'opérer par l'immolation expiatoire et sanglante d'une victime innocente, substituée à l'homme-pécheur.

Plus ces traits sont singuliers, comme nous aurons lieu de le faire remarquer, plus l'universalité de croyance dont ils ont été l'objet est concluante; et, sous ce rapport, les raisons naturelles de douter se tournent en raisons de croire.

En exhumant ces antiques débris des croyances primitives du genre humain, il faudra tenir compte des altéra-

tions que l'imagination des peuples leur aura fait subir, et de l'insuffisance des moyens de conservation qui les auront transmis jusqu'à nous. Mais de même que dans l'étude des fossiles le géologue et le naturaliste recomposent, à l'aide de quelques parties caractéristiques d'un animal, le système tout entier de sa conformation, de même, en rapprochant quelques traits épars et saillants des diverses traditions, nous les verrons se reconstituer, et rentrer toutes dans l'histoire de notre sainte Religion, comme dans le sein d'où elles sont sorties.

Ce sujet, si on voulait l'épuiser, demanderait un développement trop exclusif pour un ouvrage comme celui-ci, où nous nous sommes proposé de convaincre par le nombre et la variété des aperçus, non moins que par leur poids et leur force. Il faudra donc nous restreindre, et nous arrêter au point où la somme des résultats divers que nous produirons sera de nature à satisfaire tout esprit qui ne vise qu'à la vérité, et qui sait la reconnaître et s'y attacher dès qu'il l'a trouvée.

Pour éviter toute confusion et rendre cette étude plus facile, nous allons en envisager le sujet sous trois faces successives : la première nous présentera les traditions relatives à *la Déchéance*, et la dernière, les traditions relatives à *la Réhabilitation;* entre elles deux, et comme leur servant de lien, viendra se placer une étude sur *les Sacrifices.*

§ Ier.

Traditions sur la Déchéance.

« La croyance que l'homme est déchu et dégénéré se « trouve chez tous les anciens peuples. *Aurea prima*

« *sata est ætas*, est la devise de toutes les nations [1]. »

Cet aveu de *Voltaire* vaut à lui seul tout un chapitre de preuves. Aussi ne nous étendrons-nous pas beaucoup sur cette première vérité.

Les traditions juives se présentent d'abord. Je parle, non de celles qui sont consignées dans les Livres saints, mais de celles qui se recommandent comme en étant l'explication et le commentaire pour ainsi dire national.

Nous disons dans le Talmud : — « A l'heure où le serpent s'insinua dans l'intimité d'Ève, il jeta en elle une « souillure qui infecta ses enfants. »

Les plus anciens rabbins enseignaient, à l'égard de la nature du serpent tentateur, qu'ils entendaient par l'ancien serpent *le démon tentateur* appelé aussi *Satan*, *serpent tortueux*, *Sammaël;* et Sammaël était un des séraphins, qui se révolta contre son maître.

Dans un ancien commentaire, le *Médrasch-Hanegnélam*, sur ce mot de la Genèse, *Et le serpent était rusé*, le rabbin Yocé enseigne : — « Ceci est le démon tentateur, ce « serpent qui séduisit l'homme. Et pourquoi est-il qualifié « de serpent? Parce que, de même que le serpent a une « marche tortueuse, et ne suit pas une voie droite, ainsi « le tentateur surprend l'homme par une voie mauvaise, « et non par une voie droite. »

Sur la transmission du péché originel à toute la race humaine, nous trouvons, dans le *Recueil de traditions du rabbi Menalhhem*, ce passage fort remarquable, qui, dans sa brièveté philosophique, résume tout ce qu'on peut dire sur ce grand mystère : — « Et au sujet de la trans- « gression d'Adam et d'Ève, il ne faut pas s'étonner pour- « quoi elle a été enregistrée avec le sceau du Roi (de

[1] Voltaire, *Essai sur les mœurs*, chap. IV.

« Dieu), à la charge de leur postérité après eux; car le « jour où le premier homme fut créé, tout se trouva créé. « Adam était donc le terme du système du monde, et le « sommaire du genre humain qu'il renfermait en germe. « De cette manière, quand il pécha, tout le genre humain « pécha avec lui, et c'est ainsi que nous portons la peine « de son iniquité; mais il n'en est pas de même des péchés « de ses enfants après lui; ils ne sont que personnels. »

Cette doctrine de l'ancienne synagogue est exactement celle de l'Église catholique aujourd'hui; et il ne faut pas s'en étonner, car l'ancienne synagogue n'est autre chose que l'Église catholique avant Jésus-Christ, comme l'Église catholique actuelle n'est que la synagogue après Jésus-Christ : ce sont les deux versants du Calvaire.

Mais quittons le peuple juif, et portons nos regards sur les peuples païens, et d'abord sur ceux que nous pouvons appeler classiques, par les rapports que la civilisation et les lettres ont établis entre eux et nous.

L'état d'innocence et de bonheur dans lequel fut créé le premier homme, et sa déchéance de cet état, se retrouvent, comme on sait, sous la figure de *l'âge d'or* et de *l'âge de fer* qui lui succède, à chaque page des poëtes. C'est le point de départ de toute la mythologie.

Aurea prima sata est ætas, quæ, vindice nullo,
Sponte sua, sine lege, fidem rectumque colebat.
. . . . . .
Ipsa quoque immunis, rastroque intacta, nec ullis
Saucia comeribus, per se dabat omnia tellus [1].

Ante Jovem nulli subigebant arva coloni;
Ne signare quidem aut partiri limite campum

[1] Ovide, *Métamorph.* lib. I.

Fas erat. In medium quærebant; ipsaque tellus
Omnia liberius, nullo poscente, ferebat [1].

Mais bientôt l'homme perd son innocence, et à l'instant un arrêt fatal lui enlève le privilége qui lui soumettait la nature. Tout se révolte contre lui, pour le punir de s'être révolté contre Dieu; il est condamné à féconder la terre de ses sueurs.

. . . . . *Pater ipse colendi*
Haud facilem esse viam voluit; primusque per artem
Movit agros, curis acuens mortalia corda,
Nec torpore gravi passus sua regna veterno.
. . . . . .
Ille malum virus serpentibus addidit atris,
Prædarique lupos jussit, pontumque moveri [2].

Virgile n'a fait, ce semble, que mettre en vers ces grandes paroles de la Genèse, d'une si austère et d'une si persuasive simplicité : — « Dieu dit à Adam : La terre « sera maudite à cause de ce que vous avez fait, et vous « n'en tirerez de quoi vous nourrir pendant toute votre vie « qu'avec beaucoup de travail. Elle vous produira des « épines et des ronces, et vous vous nourrirez de l'herbe « de la terre. Vous mangerez votre pain à la sueur de « votre visage, jusqu'à ce que vous retourniez en la terre « d'où vous avez été tiré; car vous êtes poudre, et vous « retournerez en poudre [3]. »

[1] Virgile, *Géorg.*, liv. I.

[2] Id., *ibid.*

[3] *Genèse*, chap. III, v. 17. — Tout est à remarquer dans les Livres saints, et le moindre mot renferme une haute instruction. Ainsi ces derniers mots indiquent qu'en affranchissant l'homme de la mort, Dieu n'avait fait que le soutenir pour ainsi dire dans un état *surnaturel* et privilégié. De telle sorte que la déchéance de cet état de *grâce* est moins une peine affligtive qu'une simple privation de privilége, qu'à cet effet les théologiens appellent la peine

ST. ALBERT'S COLLEGE LIBRARY

Deux fables mythologiques bien connues ne sont évidemment qu'un souvenir allégorisé de la déchéance du genre humain et de la promesse de sa réhabilitation : la fable de *Pandore*, et celle de *Prométhée*.

Pandore, jeune femme parée de tous les dons du ciel, est constituée dépositaire d'une boîte. Défense lui est faite de l'ouvrir. Cédant à la curiosité, elle désobéit, et aussitôt tous les maux sortent de la boîte, et se répandent sur la terre... Au fond reste cependant *l'espérance*.

Prométhée, cette grande personnification de l'humanité, a voulu dérober à la Divinité son secret. Aussitôt il en est puni. Attaché sur un rocher, il est la proie incessamment rongée par le vautour du mal, — le vautour né d'*Échidna*, monstre *moitié* FEMME *et moitié* SERPENT [1]. — Mais au fond de son supplice reste cependant encore *l'espérance*, *l'espérance du Libérateur*. Nous ajournons l'étude de cette dernière partie de la fable de Prométhée, pour ne nous occuper ici que de la première.

Ces deux fables de *Prométhée* et de *Pandore*, prises dans leur ensemble, offrent un rapport visible avec le récit de la faute originelle et de la punition d'Adam et d'Ève selon la Genèse; mais ce rapport devient bien plus manifeste

du *dam*, par opposition à la peine du *sens*. Par là l'homme est rendu à son état naturel ; il *ne fait que retourner en la terre d'où il a été tiré, et poudre il retourne en poudre*. Considérée sous ce point de vue, la peine du *dam*, qui est la seule qui soit attachée au péché originel proprement dit, en tant que transmissible à la race humaine, perd en grande partie cette rigueur qui semble accuser la justice de Dieu. La postérité d'Adam n'est plus alors que comme celle d'un grand seigneur qui, pour crime de lèse-majesté, se serait attiré, avec la peine capitale qui lui serait personnelle, la dégradation de tous les priviléges de noblesse qu'il tenait de la faveur de son roi ; dégradation qui seule passerait à ses descendants. Tiré de la roture, son sang retourne à la roture.

[1] Chompré, *Dictionnaire de la Fable*.

lorsqu'on les envisage dans leurs traits particuliers, et qu'on vient à découvrir le lien qui les unit.

Le contemporain d'Homère, le vieil Hésiode, réservoir des vérités primitives à leur plus haute source mythologique[1], va nous initier à ce sujet.

Dans sa Théogonie il nous parle d'abord de l'*imprudent Épiméthée* (nous verrons dans un instant que ce nom se rapporte au même personnage que celui de Prométhée), *qui* CAUSA DÈS LE PRINCIPE TOUT LE MAL DES INDUSTRIEUX MORTELS ; *car c'est lui qui* LE PREMIER *reçut pour épouse une vierge formée par Jupiter* (Pandore)[2].

Voilà bien l'origine du mal et la solidarité de la faute originelle clairement indiquées : DÈS LE PRINCIPE, Prométhée A CAUSÉ TOUT LE MAL DES INDUSTRIEUX MORTELS. Comment l'a-t-il causé? Par une faute, FRAUDE MALA, comme le dit Horace dans sa troisième ode, en rappelant cette antique tradition : « Le téméraire fils de Japet, dit-il, par « une fraude coupable, dérobe au ciel le feu qu'il livre « aux nations. La flamme une fois soustraite à sa demeure « éthérée, la maladie, avec son cortége de fléaux inconnus, « envahit la terre ; et la mort, jusque-là nécessité tardive « et lente, précipite ses pas[3]. »

[1] C'est ce dont lui-même avait conscience, comme on le voit par ce passage : « Les Muses de l'Olympe, filles de Jupiter qui porte l'égide, m'adressèrent tout d'abord ce discours : Nous savons dire beaucoup de mensonges « semblables à la vérité ; nous savons aussi, quand nous voulons, dire la vérité. » *Théog.*, v. 24-28.

[2] *Théog.*, v. 510 et suiv.

[3] *Audax Japeti genus*
Ignem FRAUDE MALA *gentibus intulit.*
Post ignem ætheria domo
Subductum, macies et nova febrium
Terris incubuit cohors ;
Semotique prius tarda necessitas
Lethi corripuit gradum.

Hésiode revient souvent, dans la suite de sa Théogonie, à cette inconcevable solidarité qui frappe tous les hommes pour la faute d'un seul, et qui est proprement le mystère du péché originel. Ainsi, après avoir raconté comment Prométhée avait voulu tromper Jupiter en lui faisant accepter, sans qu'il s'en aperçût, la plus mauvaise part de la victime d'un sacrifice, il ajoute : « A ce discours trompeur, Jupiter, doué d'une impérissable sagesse, ne méconnut pas l'artifice; il le pénétra, et *il vit dans son esprit* LES MAUX QUI ALLAIENT S'ACCOMPLIR POUR LES HOMMES MORTELS... Depuis ce moment, gardant toujours le souvenir de cette ruse, *il n'accorda plus le feu inextinguible aux hommes mortels qui habitent sur la terre.* »

Un autre trait bien remarquable, c'est que cet homme, Prométhée, dont la faute ouvrit la porte à tous les maux qui ont désolé depuis l'espèce humaine, est *le premier qui reçut pour épouse une vierge formée par Jupiter*. Et cette première femme, qu'était-elle ? *Chef-d'œuvre funeste*, dit Hésiode, *fatale merveille, beau mal;* car c'était Pandore, qui, elle aussi, fut la cause de tous nos maux[1].

Nous supprimons beaucoup de détails inutiles, pour ne nous attacher qu'à deux traits principaux qui caractérisent l'objet de nos recherches, savoir : une faute originelle quelconque ayant pour auteur le premier homme et la première femme, et la solidarité de cette faute qui en fait porter la peine à tout le genre humain. La théogonie païenne vient manifestement s'accorder en cela avec la Genèse.

Hésiode, un des plus anciens rapporteurs de cette théogonie, est très-explicite sur ce point; il faut même qu'il en

[1] *Théog.*, v. 549 et suiv.

ait été très-frappé lui-même, et qu'il y ait attaché un grand sens, pour y revenir aussi souvent qu'il le fait. Dans un autre de ses poëmes en effet, celui des *Travaux et des Jours*, il reprend le sujet de Prométhée, et il l'expose de la manière suivante :

« Furieux d'avoir été trompé par Prométhée, Jupiter « nous déroba la connaissance des secrets de la vie. VOILA « POURQUOI IL CONDAMNA LES HOMMES AUX CRUELS SOU- « CIS, et leur cacha le feu; mais le noble fils de Japet, par « un adroit larcin, le leur apporta dans la tige d'une fé- « rule, après l'avoir enlevé au prudent Jupiter, qui aime à « lancer la foudre. Ce dieu, qui assemble les nuages, lui « dit en son courroux : — Fils de Japet, ô le plus habile « de tous, tu te réjouis d'avoir dérobé le feu divin et trompé « ma sagesse; mais ton VOI SERA FATAL *à toi* ET AUX « HOMMES A VENIR. Pour me venger de ce larcin, je leur « enverrai un funeste présent, dont ils seront tous charmés « au fond de leur âme, chérissant eux-mêmes leur propre « fléau. — En achevant ces mots, le père des dieux et des « hommes sourit, et commande à l'illustre Vulcain de com- « poser un corps, en mélangeant de la terre avec de l'eau, « de lui communiquer la force et la voix humaine, d'en « former une vierge d'une beauté ravissante... » Tous les dieux viennent faire leurs présents à cette attrayante et pernicieuse merveille. « Jupiter ordonne à Mercure de la « conduire vers *Épiméthée* » (c'est Prométhée dédoublé, toujours le premier homme). « Épiméthée ne se rappela « point que Prométhée lui avait recommandé de ne rien « recevoir de Jupiter, mais de lui renvoyer ses présents, « de peur qu'ils ne devinssent funestes aux mortels : il « accepta donc, et ne reconnut le mal qu'*après l'avoir reçu* « (de là son nom d'*Épiméthée*, qui signifie *qui voit après*,

« *qui voit trop tard*, au lieu de *Prométhée*, qui signifie « *prévoyant.* »

Hésiode ajoute immédiatement :

« Auparavant, les tribus des hommes vivaient sur la « terre exemptes de maux, de pénible travail, et de cruel- « les maladies qui amènent la vieillesse; car les hommes « qui souffrent vieillissent promptement. Pandore, tenant « dans ses mains un grand vase, en souleva le couvercle, « et les maux terribles se répandirent sur les hommes. *L'es-* « *pérance seule resta;* arrêtée sur le bord du vase, elle ne « s'envola pas, Pandore ayant remis le couvercle par l'or- « dre de Jupiter. DEPUIS CE JOUR, MILLE CALAMITÉS ER- « RENT PARMI LES HUMAINS; LA TERRE EST REMPLIE DE « MAUX; LA MER EN EST REMPLIE; LES MALADIES SE PLAI- « SENT A TOURMENTER LES MORTELS NUIT ET JOUR, *etc.*[1]. »

Il y a sans doute bien des incohérences dans toute cette fable, bien des choses étranges, bizarres, disparates : nous ne chercherons pas à les concilier ni à les expliquer; il est évident que la fantaisie et l'imagination y ont une large part; mais il ne l'est pas moins qu'il y a là un fond de ressemblance frappante avec l'histoire du péché originel dans la Genèse, et que cette ressemblance prouve hautement la vérité des traits sur lesquels elle porte. Et combien d'ailleurs, sur ce qui diffère, l'austère et laconique simplicité du récit biblique l'emporte dans la comparaison, et qu'il est aisé de voir ce qui est original et ce qui est copie, ce qui est histoire et ce qui est fiction! Il est clair que la fable de Pandore et de Prométhée n'est qu'une corruption du récit de la Genèse, et qu'en la racontant à Hésiode, les *Muses*, comme il le dit lui-même, *lui ont dit beaucoup de mensonges... semblables à la vérité.* La suite nous en con-

[1] *Les Travaux et les Jours*, v. 47 et suiv.

vaincra de plus en plus, lorsque, après avoir passé en revue les autres traditions profanes relatives à la déchéance, nous reprendrons la fable de Prométhée, pour y voir les admirables rapports qu'elle présente avec le dogme de notre Rédemption.

Parcourons ces autres traditions.

L'histoire de la chute originelle du genre humain se rattache, dans la doctrine mosaïque et chrétienne, à l'histoire antérieure de la chute des Anges rebelles, dont le chef, animé d'envie contre l'homme, devint, sous la forme du serpent, le tentateur de nos premiers parents, et, comme dit le saint Évangile, le premier *homicide*, le grand *homicide*, puisque c'est par lui que la mort est entrée dans le monde, et que l'humanité tout entière en est devenue la proie. Cette histoire, qui s'est passée dans les profondeurs du ciel et de l'éternité, nous a été révélée dans plusieurs passages de l'Ancien et du Nouveau Testament, où l'ange rebelle est nommé Belzébuth, Bélial, Satan, Dragon, Prince des puissances de l'air, Lucifer, Ange des ténèbres, etc., et où il est représenté tombant du ciel comme l'éclair, et rôdant autour de nous comme un lion qui cherche à dévorer les âmes. Eh bien! toute cette histoire, qui est le point de départ de celle de notre sainte Religion, se retrouve dans Homère. Tous les commentateurs en ont fait la remarque. Ce que dit Homère de la déesse Até (c'est Rollin qui parle), fille de Jupiter, ce démon de discorde et de malédiction, dont l'emploi est de tendre des piéges et de faire du mal à tous les hommes, que le maître des dieux, dans sa juste colère, avait précipitée du ciel avec serment qu'elle n'y rentrerait jamais;

tout cela, dis-je, donne lieu de croire que l'histoire des Anges apostats, ennemis des hommes, appliqués à leur nuire, opposés à leur bonheur, et relégués pour toujours dans les enfers, n'était pas inconnue aux anciens[1].

Le passage même d'Homère, que nous allons citer, va faire voir que cette opinion de Rollin, qui est aussi celle des autres commentateurs, n'est pas sans fondement. C'est dans le chant XIX de l'Iliade; Agamemnon, voulant se justifier de sa querelle avec Achille, cause de tous les malheurs des Grecs, dit : — « Que pouvais-je alors? Une « divinité se joue des aveugles humains; elle les accable « l'un par l'autre; errant au sein des ténèbres, elle marche « sur nos têtes, et sème dans l'univers le malheur et l'ou- « trage. Jadis elle offensa Jupiter, qu'on dit être fort au- « dessus des hommes et des dieux. Soudain Jupiter saisit « Até par sa brillante chevelure, et, enflammé de colère, « il prononça ce serment terrible : — Que dans l'Olympe « et le ciel étoilé Até ne reparaisse jamais, elle qui nous « frappe tous! — En parlant ainsi, Jupiter, d'une main « vigoureuse, la précipite des cieux, et bientôt elle atteint « les terres cultivées par les hommes[2]. » — Il est curieux de retrouver ainsi dans l'Iliade le germe du poëme de l'Homère chrétien, de Milton, qui cependant ne s'est inspiré qu'aux traditions bibliques; et il est évident que cette concordance ne s'explique que parce qu'Homère lui-même, malgré le désordre apporté dans ces traditions par le polythéisme, en avait trouvé autour de lui quelques débris.

C'est ce que vient encore confirmer ce passage d'Hésiode : « La terre engendra Typhon, aux cent têtes de dragon,

[1] *Traité des études*, liv. III.
[2] Traduction de Dugas-Monthel

« dardant chacune une langue noire. Il aurait usurpé « l'empire sur les humains et sur les immortels, si le « père des dieux n'eût deviné ses projets. Jupiter lança « son tonnerre, il fondit du haut de l'Olympe sur Typhon, « le frappa, et réduisit en poudre les énormes têtes de ce « monstre effrayant, qui, vaincu par ses coups redoublés, « tomba mutilé, et, dans sa chute, fit retentir la terre « immense[1]. »

Nous trouverons, dans un instant, des choses singulièrement curieuses sur ce Typhon.

La haute philosophie païenne, celle qui s'appuyait sur la tradition, avait aussi, de son côté, conservé un pâle rayon du grand flambeau qui éclaire l'abîme de notre nature. Ainsi nous lisons dans Platon : — « La nature et « les facultés de l'homme ont été changées, et *corrompues* « dans son *chef*, dès sa naissance[2]. »

Tous les anciens théologiens et les poëtes disaient aussi, au rapport de Philolaüs le pythagoricien, « que « l'âme était ensevelie dans le corps comme dans un tom- « beau, *en punition de quelque péché*[3]. »

Cicéron, qui réfléchit comme un pur miroir toutes les vérités conservées dans le monde païen, et qui déjà, comme nous l'avons vu, avait trouvé, en creusant la nature humaine, *une étincelle divine ensevelie sous des décombres*, dit ailleurs : — « Ces erreurs et ces calamités de la vie « humaine ont fait dire aux anciens devins, ou interprètes « chargés d'expliquer aux initiés les mystères divins « que nous n'étions nés dans cet état de misère que POUR « EXPIER QUELQUE GRAND CRIME COMMIS DANS UNE VIE

[1] *Théog.*, v. 549 et suiv.

[2] Plat., *Timée*; voir aussi *Phæd. Oper.*, tom. I, p. 107, édit. Bipont

[3] *Clement. Alexand., Strom.*, lib. III, p. 433.

« SUPÉRIEURE ; *et il me paraît qu'ils ont vu quelque chose* « *de la vérité à cet égard*, ALIQUID VIDISSE VIDEANTUR « c'est pourquoi aussi je donne mon assentiment à cette « pensée d'Aristote, que nous sommes condamnés à un « supplice semblable à celui que subissaient autrefois « les malheureux qui tombaient entre les mains des bri- « gands d'Étrurie. Des corps vivants étaient attachés face à « face à des corps morts ; ainsi en est-il de nos âmes dans « leur union avec nos corps[1]. »

C'est ainsi que la haute philosophie païenne, à l'aide du faible jour de la tradition, *entrevoyait quelque chose* de la grande vérité qui fait le fondement du Christianisme.

Mais la basse philosophie, ou, pour ne pas profaner ce beau nom de philosophie, le *philosophisme*, avait tant remué et comme défoncé le sol de l'esprit humain, que les traces de cette tradition étaient presque entièrement détruites chez les nations lettrées de l'antiquité, à la différence des autres nations appelées barbares, chez lesquelles elles se maintenaient beaucoup plus vives. Et ceci n'est pas une légère preuve de la vérité de cette tradition. Ce ne sont pas les hommes qui l'ont inventée, puisqu'elle se retrouve de plus en plus complète, et semblable au

[1] *Ex quibus humanæ vitæ erroribus et ærumnis fit, ut interdum veteres illi sive vates, sive in sacris initiisque tradendis divinæ mentis interpretes, qui nos* ob aliqua scelera suscepta in vita superiore, *pœnarum luendarum causa natos esse dixerunt, aliquid vidisse videantur verumque sit illud, quod est apud Aristotelem, simili nos affectos esse supplicio, atque eos, qui quondam, quum in prædonum Etruscorum manus incidissent, credulitate excogitata necabantur ; quorum corpora viva cum mortuis, adversa adversis accommodata, quam aptissime colligabantur : ita nostros animos cum corporibus copulatos, ut vivos cum mortuis esse conjunctos.* (Hortensius, *sive de Philosophia fragmenta*)

type mosaïque, à mesure précisément qu'on s'éloigne des peuples *inventeurs* pour entrer chez les peuples stationnaires et conservateurs. — C'est ce qui va résulter du troisième ordre de citations que nous allons présenter.

D'après la doctrine des Perses, *Meschia* et *Meschiané*, ou le premier homme et la première femme, étaient d'abord purs, soumis à *Ormuzd* leur auteur. *Ahrimane* les vit, et fut jaloux de leur bonheur. *Il les aborda sous la forme d'une couleuvre*, leur présenta des *fruits*, et leur persuada qu'il était l'auteur de l'homme, des animaux, des plantes, et de ce bel univers qu'ils habitaient. Ils le crurent, et dès lors *Ahrimane* fut leur maître. Leur nature fut corrompue, et cette corruption infecta toute leur postérité [1]. Ainsi, dit le savant auquel nous devons ces communications, le *péché* ne vient point d'Ormuzd; mais il a été produit, dit Zoroastre, par *l'être caché dans le crime*, ou *Ahrimane* [2].

Cet *être caché dans le crime*, auteur de la chute et de la corruption de la nature humaine, se retrouve encore dans les traditions égyptiennes, sous le nom de *Typhon*, d'où vient probablement le *Python* des Grecs, ce monstrueux SERPENT qu'Homère appelle destructeur des hommes et des animaux, et Ovide, terreur des peuples. Plutarque nous apprend des choses fort curieuses sur le *Typhon* égyptien, dans son traité *d'Isis et d'Osiris;* laissons-le parler : — « Xenocrate tient que les jours malencontreux, où il se « fait et dit quelque chose honteuse et villaine, il n'estime « point qu'elle appartienne aux bons dieux ni aux bons « demons; mais qu'il y a en l'air des natures grandes et « puissantes, au demourant malignes et mal accointables,

[1] *Zend-Avesta*, t. II, p. 378.

[2] *Exposition du système théologique des Perses*, par Anquetil du Perron, *Mémoires de l'Académie des inscriptions*, t. XXXVII, p. 184.

« qui ont plaisir que l'on fasse de telles choses pour elles [1]. « Empedocle mesme dit qu'ils sont punis et chastiés des « faultes et offenses qu'ils ont commises... A cela ressem- « ble naïfvement ce que l'on récite de *Typhon*, qu'il fit « par son *envie* et sa malignité plusieurs mauvaises choses ; « et qu'*ayant mis tout en combustion, il remplit de maux et « de miseres la mer et la terre...* Et puis en fut puni, etc. [2]. » — Je laisse le reste de cette curieuse citation dans l'ombre, ne voulant dévoiler ici que ce qui a trait à la chute. Nous la reprendrons dans le paragraphe des *Traditions sur la réhabilitation*.

Qui ne reconnaît jusqu'ici dans ce *Typhon* des Égyptiens, comme dans l'*Ahrimane* des Perses, comme dans l'*Até* d'Homère, le Satan des Hébreux et des chrétiens, le démon tentateur, l'antique ennemi du genre humain, qui, déchu lui-même, *en punition d'une faute commise* contre Dieu, se fit, *par envie et malignité*, l'instigateur *des mauvaises choses, et remplit par là de maux toute la terre?*

La révélation nous enseigne que, depuis lors, nous sommes ses esclaves (à moins que nous n'acceptions le secours de ce Descendant de la femme qui devait lui briser

[1] « Nous avons à combattre, dit saint Paul, non contre des hommes de « chair et de sang, mais contre les principautés et les puissances, contre « les princes des ténèbres, *contre les esprits de malice répandus dans « l'air* : — contra spiritualia nequitiæ in cœlestibus. » (*Epist. ad Ephes.*, 6, 12.)

[2] Plutarque, *De Isis et Osiris*, nomb. XXIV, traduction d'Amyot. — « Je ne sais si nous ne devons point admettre (dit encore Plutarque dans « la *Vie de Dion*, nomb. II), toute estrange qu'elle nous paroisse, cette « opinion *que l'antiquité nous a transmise* : qu'il y a des démons envieux « et meschants, qui s'attachent par jalousie aux hommes vertueux, mettent « obstacle à leurs bonnes actions, et leur jettent dans l'esprit des troubles « et des frayeurs qui agitent et quelquefois mesme ébranlent leur vertu, « de peur qu'en demeurant fermes et inébranlables dans le bien, ils n'ayent « en partage, après leur mort, une meilleure vie que n'est la leur. »

la tête); que c'est lui qui souffle dans nos âmes les feux empestés de la concupiscence et des passions, et qu'il est le Prince de ce monde d'erreurs et de crimes où nous vivons. Et c'est là précisément encore ce qu'enseignaient les traditions égyptiennes, comme il résulte de cet autre passage de Plutarque : « La partie de l'ame passionnée, vio-« lente, desraisonnable, folle, est *Typhon* ou vient de *Ty-« phon*, comme l'interpretation mesme du mot egyptien « l'indique; car ils appellent *Typhon*, *Seth*, qui vaut autant « dire comme supplantant, dominant, forçant[1]. »

Plutarque nous dit qu'on représentait *Typhon* sous la forme d'un crocodile; mais un autre auteur païen, le poëte Manilius, nous apprend qu'on le peignait aussi sous la figure d'un SERPENT, monté sur des pieds avec des ailes aux épaules, et exhalant la fureur :

Anguipedem alatis humeris Typhona furentem[2],

ce qui complète la similitude avec les traditions bibliques.

Si de la Perse et de l'Égypte nous allons dans les Indes, nous y trouverons les mêmes traditions.

Voltaire lui-même, dans le passage que nous avons déjà cité, avoue que les *brahmes* en particulier croyaient l'homme déchu et dégénéré; et le savant historien et archéologue Maurice a prouvé, dans son ouvrage sur l'Indoustan, que l'histoire d'Adam et de sa chute, telle que Moïse la raconte, est confirmée par les monuments et les traditions des Indiens. — Le roi des méchants *Assours* ou démons, y est appelé le roi des SERPENTS[3]. — Les livres des Indous, au rapport d'un autre savant, parlent aussi

[1] Plutarque, *De Isis et Osiris*, nomb. XLVII.
[2] Manilius, *Astronom.*, IV, vers 580.
[3] *Histoire de l'Indoustan*, t. I, chap. XI.

d'un SERPENT nommé *Kaly*, qui a fait à la création de si grands maux, qu'il faut une incarnation de Vichnou pour les réparer. Ce monstre est représenté *moitié* FEMME *et moitié* SERPENT [1].

Les traditions chinoises ne sont pas moins remarquables.

Le philosophe *Tchouangsé* enseignait, conformément à la doctrine des *King*, ou livres sacrés des Chinois, — « que dans l'état *du premier ciel* l'homme était uni au de- « dans à la souveraine raison, et qu'au dehors il pratiquait « toutes les œuvres de la justice. Le cœur se réjouissait « dans la vérité; il n'y avait en lui aucun mélange de faus- « seté. Alors les quatre saisons de l'année suivaient un « ordre réglé, sans confusion. Rien ne nuisait à l'homme, « et l'homme ne nuisait à rien. Une harmonie universelle « régnait dans toute la nature. » — Mais, suivant la même tradition, « ces colonnes du ciel furent rompues; la terre « fut ébranlée jusqu'aux fondements. *L'homme s'étant ré-* « *volté contre le ciel*, le système de l'univers fut dérangé « et l'harmonie générale troublée; les maux et les crimes « inondèrent la face de la terre [2]. »

Tous ces maux sont venus, dit le livre *Likyki*, de ce que « l'homme méprisa le souverain empire. Il voulut dis- « puter du vrai et du faux; et ces disputes bannirent la « raison éternelle. Il regarda ensuite les objets terrestres, « et les aima trop : de là naquirent les passions.... Voilà « la source de tous les crimes, et ce fut pour les punir « que le ciel envoya tous les maux [3]. »

[1] Dubois, t. III, 3e part., p. 433. — Voyez aussi *Annales de la philosophie*, t. VI, *de l'Asie*, p. 55.

[2] Ramsay, *Discours sur la mythologie*, p. 146, 148

[3] Id., *ibid.*, p. 149, 150.

Au surplus, les traditions chinoises comme les autres font remonter l'origine du mal à l'instigation d'une intelligence supérieure, révoltée contre Dieu et revêtue de la forme du serpent. Selon ces traditions, le dragon superbe, *Tchi-Ieou*, fut le premier auteur de la révolte; et on trouve dans les caractères qui écrivent son nom, les sens de *mauvais*, d'*insecte*, de FEMME et de SERPENT. Il est question, dans la même tradition, d'un personnage appelé *Koug-Koug*, qui offre en chinois la même idée que *l'architecte de tout mal;* et le livre *Kouei-Tsang* dit qu'il a le visage d'un homme, et le corps du reptile que Lopi appelle *Dragon noir* [1].

Au Japon, la tradition nous représente aussi le SERPENT ligué contre le Créateur; et quand on y symbolise la création, on emploie la figure d'un *gros arbre autour duquel se roule un horrible* SERPENT [2].

Nous retrouvons d'autres traces de la tradition mosaïque chez les Mongols. — « L'état de nos premiers pères, disent-ils, ne fut pas de longue durée; ils virent bientôt « s'échapper, par leur faute, toutes les félicités qui avaient « jusqu'alors embelli leur existence. A la surface du sol « croissait en abondance la plante du *schimœ*, blanche et « douce comme le sucre : son aspect séduisit un homme, « qui en mangea, et tout fut consommé [3]. »

Les Scandinaves personnifient le terrible fils de Loke, le principe du mal, sous la forme d'un SERPENT énorme qui enveloppe le monde et le pénètre de son venin [4].

[1] *Annales de philosophie*, t. XVI, p. 355.
[2] Noël, *Cosmogonie*. — Japon.
[3] Benjamin Berginan analysé par A.-F. Ozanam.
[4] Edda. — *Introduction à l'histoire du Danemark*, par Mallet.

Les anciens Scythes se disaient aussi descendre d'une FEMME-SERPENT [1].

Enfin, quel n'a pas été l'étonnement des savants qui ont étudié les traditions de l'Amérique, de cette terre qui apparut aux Européens comme une nature vierge, et sans aucune relation avec la vieille terre d'Asie et d'Europe tant foulée par les humains, d'y trouver, plus vive peut-être encore que partout ailleurs, l'empreinte de la vieille histoire qui fait le fond du Christianisme, et qui ne trouve de dénoûment que dans lui seul?

M. de Humdoldt a constaté que, dans les plus reculées traditions des Mexicains, la première femme, *appelée* par eux la *mère de notre chair*, est toujours représentée en rapport avec un grand SERPENT; c'est ainsi qu'on la voit dans les nombreuses peintures hiéroglyphiques qui décorent les monuments de ces peuples; et cette femme est appelée par eux *Cihua-Cohualt*, qui veut dire, mot à mot, FEMME *au* SERPENT [2].

Un monument a été découvert dernièrement, près d'une ville de Pensylvanie, qui prouve aussi qu'une tradition analogue à l'histoire biblique d'Adam et d'Ève était répandue dans cette portion du continent américain. Voici comment il est rendu compte de cette découverte dans une Revue savante : — « L'automne dernier, un violent orage « éclata près de Brownsville, dans la partie occidentale de « la Pensylvanie, et déracina un chêne énorme, dont la « chute laissa voir une surface en pierre d'environ seize « pieds carrés, sur laquelle sont gravées plusieurs figures,

[1] Hérodote et Diodore de Sicile.

[2] De Humboldt, *Vue des Cordillères et des monuments de l'Amérique*, t. I, p. 237 et 274; t. II, p. 198. — Voyez aussi Noël, au mot *Serpent*, et les *Annales de philosophie*, t. IV, p. 23.

« entre autres deux de forme humaine, représentant *un* « *homme et une femme, séparés par un arbre ; la dernière* « *tient des fruits à la main.* Des cerfs, des ours, et des « oiseaux, sont sculptés sur le reste de la pierre. Ce chêne « avait au moins cinq ou six cents ans d'existence. Ainsi « ces figures ont dû être sculptées longtemps avant la dé- « couverte de l'Amérique par Colomb [1]. »

Bornons ici des citations qui ne serviraient plus qu'à satisfaire la curiosité. Le fait que nous voulions établir est acquis à l'évidence. Tous les peuples de la terre, comme disait Voltaire, ont cru l'homme *déchu et dégénéré.* Ajoutons, chose merveilleuse! qu'ils l'ont cru déchu de la manière et avec les circonstances qui prêtent le plus à l'incrédulité dans le récit de Moïse : un fruit défendu, un esprit mauvais se glissant sous la forme du SERPENT auprès de la FEMME; celle-ci, séduite par ce serpent, séduisant à son tour l'homme, tous les maux de l'espèce humaine dérivant de cette transgression, et la race entière punie pour la faute de son chef : voilà le fond commun de toutes les traditions de l'univers. Ce fait imposant est acquis.

De là, je tire un raisonnement sans réplique en fa-

[1] *Ann. de la littérature et des arts*, t. X, p. 286-287. — Le serpent n'est pas représenté dans cette scène; mais il faut remarquer que, selon le récit de la Bible, il ne devait pas y être. Le serpent n'intervient que pour séduire la femme, et celle-ci séduit ensuite l'homme. Aussi voyons-nous dans les diverses traditions, et notamment dans celles des Mexicains, que, toutes les fois que la femme est représentée en rapport avec le serpent, elle est seule, l'homme n'y est pas; et que lorsqu'elle est représentée avec l'homme, comme ici, le serpent n'y est plus. Cette seconde scène, qui a consommé la faute originelle, se borne en effet à ceci : *Et ayant pris du fruit, elle en mangea et en donna à son mari, qui en mangea aussi.* (*Genèse*, chap. III, v. 6.) — Cette remarque importante nous conduira à une autre plus importante encore, que nous réservons pour le troisième paragraphe.

veur de la vérité de ce fondement de notre Religion.

Tant de peuples si divers en tout le reste, si séparés, si dispersés, ne peuvent se trouver d'accord sur un fait unique que parce que ce fait s'est réellement passé à l'époque de leur commune origine, et a fait une impression profonde sur la source même du genre humain; et c'est bien le cas de s'écrier, avec M. Cuvier : — *Est-il possible que ce soit un simple hasard qui donne un résultat aussi frappant? — Les idées de peuples qui ont si peu de rapports ensemble, dont la langue, la religion, les mœurs, n'ont rien de commun, s'accorderaient-elles sur ce point, si elles n'avaient la vérité pour base?*

Mais il y a quelque chose de plus fort encore. Le fait dont l'universalité de croyance inspirait cette réflexion décisive à M. Cuvier, le fait du déluge, était un fait simple, entouré d'analogies, et qu'on pouvait d'autant plus aisément se figurer partout, que partout il semblait trouver une base naturelle dans l'état apparent du globe; tandis que le fait sur lequel nous raisonnons en ce moment est un fait complexe, singulier, des plus mystérieux, et dont les détails caractéristiques sont tirés d'un ordre entièrement surnaturel : d'où il suit que l'universalité de la croyance sur ce fait est d'autant plus inexplicable si elle ne tient à sa profonde vérité, et que l'argument de l'illustre géologue grandit de toute l'étrangeté du sujet auquel nous l'appliquons.

Pour faire concevoir notre pensée, qu'il nous soit permis de descendre à une comparaison bien simple.

Je suppose qu'un fragment de carte soit donné, et qu'il présente une coupure droite et régulière. Si d'autres morceaux de carte sont rapportés, et que, par le rapprochement, ils s'adaptent exactement au premier fragment, il

y aura lieu de croire que cet accord n'est pas l'effet du hasard, et provient de l'union primitive de leur existence. Mais je suppose maintenant qu'au lieu de présenter une coupure droite et régulière, le premier fragment soit tout ce qu'on peut imaginer de plus bizarre et de plus irrégulier dans sa conformation : alors l'épreuve sera beaucoup plus décisive; et si les autres fragments viennent s'enchâsser exactement dans tous les caprices de la découpure du fragment supposé, on aura la plus forte preuve de leur sincérité respective et de leur primitive unité : et ce moyen est précisément la plus haute garantie matérielle qu'aient pu inventer les hommes de la sincérité de leurs accords, à travers les espaces franchis par la navigation, et qu'à cet effet ils ont appelé *charte-partie* (*carte-partie*).

Cette comparaison s'applique d'elle-même à notre sujet.

Si les traditions universelles n'étaient d'accord avec le récit de Moïse que sur le fait simple que l'homme est déchu et dégénéré, ce serait déjà une grande preuve de la vérité de ce récit. Mais ce n'est pas seulement sur l'ensemble du récit que cet accord existe, c'est aussi sur ses détails, détails des plus singuliers. Qu'y a-t-il, en effet, de plus singulier que ceci : Le genre humain tout entier déchu dans le mal par la faute d'un premier homme; la déchéance de ce premier homme venue elle-même par *la femme;* par *la femme* en rapport avec un être surnaturel, malfaisant, et, ce qu'il y a de plus particulier, se produisant sous la forme d'un animal, plus particulièrement encore sous celle du SERPENT ? — Certes, personne ne disconviendra que toutes ces circonstances ne soient singulières, bizarres; et l'incrédulité, à qui je m'adresse en ce moment, ira même jusqu'à m'accorder qu'elles paraissent absurdes : du moins c'est ce qu'elle a toujours dit, c'est la seule arme qu'elle

oppose à la vérité de ce fondement de notre Religion. Eh bien! c'est par cette arme même qu'elle est vaincue : car toutes ces circonstances, surtout celles qui choquent le plus par leur apparence d'absurdité, ayant passé dans les traditions universelles, sont devenues, par cette absurdité même, autant d'arguments invincibles de la parfaite vérité du récit de Moïse, auquel ces traditions viennent de toutes parts s'adapter; et c'est le cas de dire ce mot célèbre : *Credo, quia absurdum.* — Oui, plus les circonstances caractéristiques du récit de Moïse sont étranges, invraisemblables, absurdes si vous voulez, plus il est impossible que le sens commun les ait universellement et identiquement imaginées chez tous les peuples du monde, et s'y soit invariablement attaché sans un grand fondement; et plus il est nécessaire d'admettre que c'est le FAIT lui-même qui s'est imprimé dans la tradition primitive, avec une telle force que toutes les traditions successives et universelles en ont gardé l'empreinte.

De quelque côté qu'on envisage l'esprit humain, il est impossible d'expliquer l'accord universel sur ce point autrement que par la vérité, et la vérité à sa plus haute puissance.

Plus le mystère du péché originel choque la raison humaine, plus il soulève de contradictions, plus il est obscur, incompréhensible, impénétrable, moins est-il croyable qu'il se soit insinué naturellement dans l'esprit de tous les hommes, et que l'univers tout entier se soit pris à l'imaginer et à le croire identiquement; car ce qui paraît absurde à une personne le doit paraître, à plus forte raison, à deux, à trois, à cent, parce que le *sens commun* s'oppose de plus en plus à son admission.

Que si on veut faire la part la plus large à la faiblesse de

l'esprit humain, et le supposer accessible aux impressions les plus fantastiques, j'y consens ; mais cela même va s'opposer encore invinciblement à l'admission universelle et permanente *d'une même erreur ;* car cette facilité même de l'esprit à la recevoir et à la forger donnera bientôt à cette erreur une rivale et une héritière. Si *une même erreur* pouvait être généralement approuvée, ce serait celle qui ressemblerait à la vérité, et qui serait conforme aux dispositions naturelles de l'esprit humain. *Tous les peuples ont pu adorer le soleil*, dit fort bien Malebranche : *pourquoi? c'est que cet astre éblouit généralement tous les hommes. Mais si un peuple insensé a adoré les souris, un autre aura adoré les chats*[1].

De quelque côté donc qu'on envisage l'esprit humain, soit sous le rapport du sens commun, qui en fait le fond et qui se refuse à porter longtemps et uniformément le joug de l'erreur, — soit sous le rapport de sa disposition à se séduire lui-même ou à être séduit, qui fait varier l'erreur suivant les temps et les lieux, — on arrive toujours à ce résultat, que plus une chose s'éloigne de la vraisemblance, plus elle est bizarre et singulière, moins elle a de chance d'*universalité et de perpétuité ;* et que dès lors, si elle présente ces caractères, c'est nécessairement qu'elle a à sa base et dans son fond un principe de vérité primitive d'autant plus puissant, qu'il aura eu à combattre, pour se maintenir également partout, ses propres apparences d'erreur.

Nous avons tenu à présenter cet argument dès le premier paragraphe de ce chapitre, bien que les faits qui en justifient l'application aillent en se multipliant et en se développant de plus en plus dans les deux paragraphes

[1] *Entretiens sur la métaphysique*, XIII.

suivants, afin précisément que l'esprit du lecteur fasse lui-même cette application, et qu'il en recueille le fruit au fur et à mesure qu'il y aura lieu. Nous allons voir, en effet, s'avancer toujours, comme sur deux lignes parallèles, ces deux caractères, dont la combinaison est la plus forte garantie de vérité qui puisse être donnée à la raison humaine, parce qu'ils se fortifient en raison même de leur répulsion, savoir, que la même chose sera tout à la fois singulière et universelle, bizarre et uniforme, inimaginable et en possession de tous les esprits; ce qui fait supposer nécessairement une vérité intrinsèque, dont la découverte et l'intelligence sont le fruit et la récompense de la foi, qui trouve ainsi à s'exercer dans ce que la raison même est obligée d'admettre.

C'en est assez sur la *Déchéance;* retournons cette antique médaille, dont le cours est universel et perpétuel, et examinons-en le revers : *Réhabilitation;* mais auparavant étudions-en la légende : *Expiation et Sacrifice.*

§ II.

Étude sur les Sacrifices.

« De tant de religions différentes, il n'en est aucune qui « n'ait eu pour but principal les *expiations.* L'homme a « toujours senti qu'il avait besoin de clémence[1]. »

C'est encore de la plume de Voltaire qu'est sortie cette précieuse vérité. Il ne faut pas lui en savoir beaucoup de gré. Ce qu'il avait de mieux à faire en présence d'un fait aussi éclatant, même au point de vue de sa haine, c'était

[1] Voltaire, *Essai sur les mœurs*, chap. cxx.

de l'avouer, sauf à en éluder aussitôt les conséquences en voltigeant vers un autre objet, et dissipant à sa suite la réflexion interdite du lecteur. Telle était, en effet, la march de Voltaire. Il ne disait la vérité que par accident, et lorsqu'elle tombait de sa plume par la force même de son poids; et alors il la disait remarquablement bien, parce qu'elle se disait pour ainsi dire elle-même. Après cela il n'en avait aucun soin, et la laissait inculte et sans déduction pour passer à mille licences, comme ces enfants illégitimes que leurs parents abandonnent sans remords, parce qu'ils les ont eus sans dessein. Aujourd'hui, cette légèreté n'est plus dans nos mœurs. On s'arrête devant une vérité quand on la trouve, et on l'interroge avec scrupule, avec souci, pour en tirer tout ce qu'elle peut contenir d'essentiel et de relatif à la vérité suprême de nos destinées.

Or, que contient la vérité devant laquelle passe légèrement Voltaire? elle ne contient rien moins que la démonstration de la vérité du Christianisme. Une courte déduction va le faire voir.

Au sein de la diversité si grande des religions, une seule chose leur est commune : c'est *un but d'expiation*. La première conséquence de ce fait, c'est que toutes les religions proclament que le genre humain est *en faute* envers Dieu; faute universelle, comme l'atteste l'universalité de l'expiation, et dès lors *faute originelle*, car rien n'est universel qui n'ait été originel. N'est-ce pas là, en effet, une conséquence logique de la vérité d'observation posée par Voltaire? Comment tous les hommes, au sein de la division la plus grande qui se puisse imaginer, auraient-ils été retenus en unité sur ce point seul, si la force de leur conviction ne fût partie d'en haut et de leur origine même, et si le but d'expiation qu'ils se sont toujours

proposé ne leur eût été indiqué par les plus profonds motifs? Et quelle force cette conclusion ne reçoit-elle pas de sa liaison avec toutes les traditions si explicites que nous avons rapportées sur la déchéance originelle! Cette première conséquence est donc certaine.

En voici une seconde qui ne l'est pas moins : Poursuivre un but, c'est espérer de l'atteindre; le poursuivre aussi obstinément et aussi universellement, c'est avoir un fondement solide et invétéré de cette espérance; d'où il suit que le genre humain atteste unanimement, par le but de toutes ses diverses religions, qu'il a fortement espéré, quoique confusément, et qu'il a eu par conséquent de fortes raisons d'espérer une *expiation* efficace, et dès lors une *réhabilitation;* car expier, c'est se réhabiliter par la peine.

Enfin, une troisième conséquence jaillit de la grande vérité d'observation d'où nous sommes partis; c'est celle-ci : Toutes les religions, comme nous l'avons démontré ailleurs, supposant nécessairement, au sein de leur diversité universelle, une Religion véritable dont elles ne sont que des altérations et des contrefaçons, c'est par le trait qui leur est commun à toutes qu'elles doivent lui ressembler, et que, par conséquent, elles peuvent nous la faire reconnaître. Or, ce trait étant l'*expiation*, il s'ensuit que la Religion véritable et par excellence doit être celle qui a le plus satisfait à ce but d'expiation, et atteint par lui celui de la réhabilitation du genre humain; qui a le mieux répondu à la double idée de la déchéance par la faute et de la réhabilitation par la douleur, et qui a résolu le grand problème qui divisait la terre et le ciel, en présentant, entre tous les modes d'expiation, le *seul* conforme à l'indigence de l'homme coupable et à la grandeur du

Dieu offensé : j'ai nommé la Religion de Jésus-Christ.

C'est ainsi que, d'un mot de Voltaire, nous sommes arrivés en trois pas au terme de la vérité religieuse. C'est une porte entr'ouverte que nous n'avons eu besoin que de pousser en quelque sorte, pour entrer dans les fondements mêmes du Christianisme.

Mais de ce premier aperçu d'ensemble passons à un second, qui nous conduira au même résultat par plus de détail.

Quelque chose qui n'est pas moins constant et universel, au sein de toutes les différentes religions, que le *but* d'expiation, c'est le *moyen*.

Ce moyen est *les sacrifices*.

Pour saisir toute la portée de cet important sujet de notre étude, constatons d'abord le fait de l'usage des sacrifices et ses caractères, puis ensuite nous en chercherons la loi.

Aujourd'hui il n'y a plus qu'un seul sacrifice pratiqué dans tout l'univers civilisé : c'est le sacrifice mystique de Jésus-Christ sur tous les autels du Catholicisme, ou plutôt c'est la continuation du grand sacrifice qui eut lieu, il y a dix-huit cents ans, à Jérusalem, sur le Calvaire, et auquel tous les chrétiens s'unissent en esprit de foi.

Auparavant, chaque religion, chaque peuple, chaque famille, chaque individu même, avait ses sacrifices. Aussi loin que notre vue peut s'étendre dans le champ de l'histoire du genre humain, toujours, partout, de tous côtés, même encore aujourd'hui chez les nations idolâtres, nous voyons l'humanité travaillée d'un besoin universel d'expiation, et d'expiation par des sacrifices sanglants. Partout l'homme a égorgé des victimes au pied d'un autel,

partout il a cherché à apaiser l'inclémence du ciel par des immolations. De tout temps, au sein des cités comme dans les forêts sauvages, à l'enfance des sociétés comme sur leur déclin, le sang répandu a été réputé avoir une vertu purifiante et réconciliatrice de la terre avec le ciel. Le sang humain a surtout été estimé le plus propice; et si la pitié a ordinairement détourné le fer du cœur de l'homme, elle n'a pu l'empêcher de se plonger dans le flanc des animaux qui lui tenaient de plus près. Pline, écrivant à Trajan sur le compte des chrétiens, disait que, depuis le progrès de leur doctrine, les marchés publics étaient encombrés de victimes, et qu'elles restaient sans acheteurs; et cette observation nous apprend qu'un des principaux commerces parmi les anciens était celui des victimes, tant le besoin en était journalier.

« Il n'est pas nécessaire d'établir, par des preuves régu-
« lières et formelles, dit un savant anglais qui a particu-
« lièrement étudié les sources des usages de l'Angleterre,
« que la pratique d'immoler des victimes expiatoires a été,
« dans un temps ou dans un autre, usitée dans toutes les
« parties de la terre, et qu'elle a été également adoptée
« par les nations les plus barbares et les plus civilisées...
« Le sauvage idolâtre du nouveau monde et le sectateur
« policé de l'ancien polythéisme croient également que,
« sans l'effusion du sang, les péchés ne peuvent être re-
« mis. La vie des bêtes n'étant pas toujours crue suffisante
« pour effacer la tache du crime et pour détourner le
« courroux du ciel, on demandait fréquemment la mort
« d'une plus noble victime, et les autels du paganisme
« étaient arrosés par des torrents de sang humain[1]. »

Nous insistons sur l'exposition de ce grand fait, parce

[1] Faber, *Horæ Mosaicæ.*

que nous croyons que l'habitude d'en entendre parler en a émoussé l'impression, et que nous ne lui accordons pas toute l'attention que réclame son importance.

N'est-ce pas, en effet, quelque chose de bien digne de remarque, qu'un usage si étrange, si singulier, de prétendre apaiser la Divinité avec du sang, ait été aussi universel? Que cette idée bizarre et sauvage soit venue à quelque peuple barbare, dans quelque coin reculé du monde, on le conçoit; mais que tous les peuples, de concert, l'aient également pratiquée, que ce soit la première chose que nous apercevions partout et toujours, que tout en soit plein, qu'aujourd'hui même l'univers entier en un sens lui obéisse encore, qu'en un mot il n'y ait rien de si constant et de si universel, cela est vraiment prodigieux, et ne peut se passer d'une explication proportionnée à son importance. J'en appelle à tout homme qui veut réfléchir. Il y a là un digne sujet d'étude.

Le philosophe Charron en avait été frappé, et il posait ainsi le problème : — « Toutes les religions conviennent « en ceci, qu'elles croyent que le principal et plus plaisant « service à Dieu et puissant moyen de l'appaiser et practi- « quer sa bonne grace, c'est se donner de la peine... Tes- « moin par tout le monde et en toutes les religions... et « tous les jours s'en dressent de nouvelles, et jamais la « nature humaine ne cessera, et ne verra la fin d'inventer « des moyens de se donner de la peine... Laquelle opinion « est fondamentale des *sacrifices*, qui ont esté universels « par tout le monde avant la naissance de la Chrestienté, « et exercés non seulement sur les bestes innocentes que « l'on massacroit avec effusion de leur sang pour un pre- « cieux present à la Divinité, mais (CHOSE ESTRANGE DE « L'YVRESSE DU GENRE HUMAIN!) sur les enfants, petits, in-

« nocents, et les hommes faits... coustume practiquée avec « grande religion par toutes les nations... Quelle alienation « de sens! penser flatter la Divinité par inhumanité, payer « la bonté divine par nostre affliction, et satisfaire à sa « justice par cruauté! justice donc affamée de sang inno- « cent, tiré et respandu avec tant de douleurs et de tour- « ments... D'où peut venir cette opinion et créance, que « Dieu prend plaisir au tourment, et en la defaitte de ses « œuvres, et de l'humaine nature[1]? »

Ce passage de Charron fait honneur à son esprit philosophique. Il se révolte avec raison contre les aberrations de l'esprit humain dans l'usage des sacrifices; mais, malgré le mouvement naturel qui l'emporte, il s'arrête devant cette considération, que cet usage était universel, et tellement invétéré dans le genre humain, qu'il vaut la peine de poser la question de son origine. Toutefois, il ne cherche pas à la résoudre, et il ne faut pas s'en étonner. Il en est de l'esprit humain dans sa marche générale, comme de l'esprit de chaque homme en particulier. Ses yeux ne s'ouvrent que tardivement à certaines choses, parce que son attention n'y est pas attirée, et que l'habitude qu'il a de juger sur la foi d'autrui, et de suivre le cours des idées reçues, ne lui permet pas de s'arrêter devant un objet, et de le juger avec indépendance. Notre siècle a cela de bon dans son malheur même : c'est qu'il n'y a plus, à proprement parler, d'idées reçues, et que tout est en sous-œuvre; de sorte que l'esprit de recherche peut librement remonter aux sources, et qu'il y est même excité par le vide de tout ce qui l'entoure; ce qui, joint à un fond de bonne foi, ne peut manquer de faire découvrir la vérité à une plus grande profondeur que devant, et de l'établir sur des bases plus larges et

[1] Charron, *De la Sagesse*, liv. II, chap. v.

plus imposantes. Le sujet actuel de notre étude est un de ceux qui a exercé le plus vivement cette disposition actuelle des esprits. Un des premiers résultats de l'attention qu'on y a apportée a été de compléter les données du problème, et de faire sentir davantage la possibilité d'une solution.

Que toutes les religions aient eu un même *but* principal, *l'expiation*, cela est déjà frappant. Qu'elles l'aient poursuivi par un moyen identique par toute la terre, *les sacrifices*, le phénomène augmente. Mais ce qui met le comble à la singularité, et suppose encore davantage une loi cachée, une grande vérité contenue dans cet usage, c'est que les formes et les conditions du sacrifice aient été partout et invariablement les mêmes, et que cette identité se trouve précisément dans ce qu'elles ont de moins imaginable au point de vue de la seule raison.

Cinq conditions principales se sont toujours rencontrées dans les sacrifices : — la première, c'est que la victime fût autre que le coupable, et qu'elle payât pour lui ; — la seconde, c'est que cette victime fût en elle-même aussi innocente que possible, soit réellement, soit emblématiquement ; — la troisième, c'est qu'elle fût aussi humaine que possible, en ce sens qu'autant que la pitié naturelle pouvait le permettre, c'étaient souvent des victimes humaines et toujours des animaux *domestiques*, jamais d'animal sauvage ; — la quatrième, c'est que le sacrifice fût sanglant, et que ce fût à l'effusion du sang que son efficacité fût attachée ; — la cinquième enfin, c'est que partie de la victime fût consumée par le feu, et l'autre partie mangée par les sacrificateurs et le peuple. — Voilà les caractères presque invariables des sacrifices par tout l'univers.

Or, je dis que ces caractères rejettent encore plus loin

l'idée qu'un tel usage puisse provenir du hasard ou de l'invention de l'esprit humain livré à ses propres imaginations, et qu'il y a au fond quelque principe supérieur qu'il faut retrouver.

Le hasard, en effet, ne produit rien d'universel et d'uniforme. L'esprit humain, en fait de folies et d'erreurs, est essentiellement multiple et changeant; ou bien, lorsqu'il établit quelque usage d'après le sens commun et la raison, il ne prend pas plaisir à choquer ouvertement le sens commun et la raison. Et qu'y a-t-il cependant de plus contraire aux dispositions naturelles de la raison, que toutes ces conditions des sacrifices? La raison en effet, si elle avait été consultée, aurait voulu que ce fût le coupable lui-même qui fût puni, et n'aurait jamais imaginé que les peines d'un autre pussent lui profiter. La raison aurait exigé tout au moins que la victime elle-même méritât son sort tout en adoucissant celui d'autrui, et ne fût pas précisément la plus digne d'intérêt et de pitié, une colombe, un agneau, un enfant, une jeune fille, et la plus pure, et la plus noble, et la plus en droit de vivre. La raison enfin ne conçoit rien à ce privilége du sang en particulier, ni à cette manducation religieuse des restes de la victime. Ainsi, les sacrifices ne peuvent s'expliquer ni par le hasard, ni par la folie, ni par la raison.

Cependant le fait est là. — Quelqu'un a dit qu'il s'attache toujours un sentiment de respect à l'idée de *siècle*, et que, quelque dépravé qu'un siècle ait été, il ne faut jamais le maudire entièrement. S'il en est ainsi d'un seul siècle, combien de tous les siècles et du genre humain tout entier! Croyons donc que tout n'est pas à condamner dans cet usage des sacrifices, et qu'il y a quelque grande excuse, quelque vérité capitale au fond de cette institution univer-

selle. Plus tout cela paraît inconcevable à la raison de chacun de nous, plus il est inconcevable que la raison de tout le genre humain s'en soit repue avec ivresse, et ait donné unanimement dans une pratique aussi étrange, sans qu'elle ait été mue d'abord par quelque puissant motif.

Mais quel est-il? — Voilà l'énigme, et le moment est venu d'en donner la solution.

Tout usage qui est *universel*, avons-nous dit, est *originel*, surtout lorsqu'il ne se présente pas naturellement à l'esprit, parce qu'on ne conçoit pas que, dans l'état de dispersion et de division où sont jetés les hommes, ils aient pu s'entendre ou se rencontrer sur un tel usage; et il faut remonter au point où ils ne faisaient encore qu'une seule famille, pour retrouver la source de ce qu'ils ont gardé de commun. Ce n'est pas le hasard ou un instinct aveugle, c'est l'unité primitive de la Religion, jointe à l'unité d'origine, qui a produit cet effet. Tout l'univers a été d'abord bien instruit dans ses pères et dans ses fondateurs. La vérité est avant le mensonge, puisque le mensonge n'est que la vérité altérée. Toute erreur suppose donc une vérité, et toute erreur universelle une grande vérité primitive et originelle; et il faut en revenir à ce mot profond d'Aristote déjà cité : — « Voulez-vous découvrir avec certitude la « vérité? séparez avec soin ce qu'il y a de *premier*, et te- « nez-vous-y. C'est là, en effet, le dogme paternel, le « dogme divin [1]. »

Or, si nous cherchons ce qu'il y a de *premier*, nous pouvons nous arrêter à coup sûr aux traditions mosaïques,

[1] *Si quis ipsum solum* primum *separando accipiat : hoc est enim paternum dogma : divine profecto dictum putabit.* (Arist., *Metaphys.*, t. XII, cap. VIII.)

déjà si fortement éprouvées par leur accord merveilleux avec la nature physique et morale, et desquelles on peut dire : *Hoc est paternum dogma divine profecto dictum.*

Elles se recommandent même, sous ce rapport, par un motif particulier au sujet de nos recherches.

Le culte à un seul Dieu spirituel et saint, le *théisme*, a précédé le *polythéisme* chez toutes les nations. C'est un fait constant : c'est ce qu'il y a de *premier*. Or, ce culte a été conservé par les Juifs seuls, tandis qu'il a péri par tout le reste de la terre. La séparation de ce qu'il y a de *premier* en ceci se trouve donc toute faite en eux; et comme les sacrifices ont toujours fait partie de ce culte, nous devons croire que c'est là que nous devons en retrouver le type. Leur fidélité à conserver le culte de Dieu nous est un sûr garant de la conservation de la vérité sur le motif des sacrifices qui en ont toujours fait partie. Il y a même cela de fort remarquable, que les Juifs, séparés en tout le reste des autres nations, même sur l'idée de Dieu, ont néanmoins partagé avec elles l'usage des sacrifices; ce qui est une preuve que cet usage était fortement adhérent au culte de la Divinité et essentiellement primitif, comme nous le voyons, d'ailleurs, dans les plus antiques récits de ce plus antique des peuples.

C'est donc là que la raison nous dit de nous adresser. Et si nous parvenons à savoir quel était le motif de l'usage des sacrifices chez les Juifs, nous aurons la clef de cet usage chez les autres peuples, sauf à voir ensuite comment ceux-ci ont pu en corrompre la pratique et la signification.

Renfermons-nous donc d'abord chez le peuple juif, et demandons-lui la raison des sacrifices.

Un de ses plus grands prophètes, Daniel, nous la donne clairement :

« Après soixante-deux semaines, » dit-il dans sa célèbre prédiction sur l'avénement de ce MESSIE dont l'attente remontait aux premières générations, « LE CHRIST SERA MIS A « MORT... ET LES HOSTIES ET SACRIFICES SERONT ABOLIS[1]. »

Par cette circonstance de l'abolition des sacrifices, nous découvrons le motif de leur institution.

Il est clair, en effet, que si le sacrifice du Christ doit faire cesser les autres sacrifices, ceux-ci avaient pour terme, pour objet, pour *raison,* Jésus-Christ.

Telle est, en effet, la raison fondamentale et primitive des sacrifices. Dès la chute même du genre humain, un libérateur fut promis, qui devait venir sanctifier toutes les nations. Il devait racheter la faute héréditaire en s'immolant pour les coupables, et en leur ouvrant une source d'expiation par ses souffrances et par sa mort. Pour entretenir la pensée de ce salut futur et en anticiper les effets, une institution commémorative fut établie par l'auteur même de la promesse, Dieu, qui ne voulut recevoir les supplications de l'homme coupable que par l'entremise du Médiateur. Telle est l'origine des sacrifices. Ils ne devaient être que des figures du sacrifice du Messie, et cesser par conséquent dès que ce sacrifice aurait eu lieu, pour faire place à un autre genre de *mémorial* destiné à le rappeler, ou plutôt à le perpétuer une fois qu'il aurait été consommé : je veux parler du sacrement de l'Eucharistie, qui est la continuation du sacrifice de Jésus-Christ, comme les sacrifices anciens en étaient la figure.

C'est sur ce fondement que repose la théorie des sacrifices. Les raisons et les autorités abondent pour élever cette explication au plus haut degré de certitude.

« L'universalité des rites des sacrifices, dit le savant

[1] Daniel, chap. IX, v. 26, 27.

« Faber, engage naturellement à rechercher la source d'où « une coutume si inexplicable, lorsque l'on consulte les « principes de la seule raison naturelle, pourrait être ve- « nue; et alors nous sommes portés presque involontaire- « ment à consulter l'histoire inspirée, comme étant vrai- « semblablement seule capable de nous rendre compte de « son origine et de sa signification d'une manière satis- « faisante. — Lorsqu'il plut à Dieu tout-puissant de ré- « véler le miséricordieux dessein où il était de racheter le « genre humain, qui était perdu, par le sang du Messie, « il était sans doute d'une haute importance d'instituer « quelque signe visible, quelque représentation extérieure, « par lesquels le sacrifice mystérieux du Calvaire pût être « prophétiquement représenté à toute la postérité d'Adam. « Dans cette vue, une victime pure et sans tache, le pre- « mier-né du troupeau, était soigneusement choisie; et, « après l'avoir saignée, elle était solennellement destinée « à brûler sur l'autel de Jéhovah. Et lorsque cette loi pri- « mitive fut renouvelée sous le sacerdoce de Lévi, deux « circonstances devaient être observées d'une manière « particulière : *Que la victime fût un premier-né, et que « l'oblation fût faite par le moyen du feu.* — Il est re- « marquable que ces deux coutumes primitives aient été « fidèlement conservées par le monde païen. Homère nous « apprend qu'il était assez commun, parmi ses concitoyens, « d'offrir pour toute hécatombe un agneau *premier-né* [1]. « Les anciens Goths avaient reçu, comme un principe, *que « l'effusion du sang des animaux apaisait la colère des « dieux, et que leur justice tournait contre les victimes « les coups qui étaient destinés aux hommes* [2]. Ils allèrent

[1] *Iliad.*, chant IV, vers 202.
[2] *Mallet's North. antiq.*, vol. I, c. VII.

« même jusqu'à immoler des victimes humaines, qui étaient « consumées ensuite dans le feu sacré, tandis que le sang « (ce qui est singulièrement conforme aux ordonnances de « Lévi) était répandu, partie sur les assistants, partie sur « les arbres du bocage sacré. Les habitants même de l'A- « mérique avaient de semblables coutumes, et pour les « mêmes raisons; et l'intention primitive qui les avait intro- « duites était bien connue des mystérieux sacrificateurs de « Britain, qui prononçaient unanimement *qu'à moins que « la souillure de notre coupable race ne fût lavée dans le « sang d'un homme, la colère des dieux immortels ne se- « rait jamais apaisée.* — D'où peut donc venir cette pra- « tique universelle, si ce n'est de la connaissance ancienne « et profonde d'une dépravation morale? d'où, si ce n'est « de quelque tradition altérée du vrai sacrifice qui devait « être offert pour les péchés de tous les hommes, etc.[1]? »

Nous verrons comment cette tradition s'est altérée hors du peuple juif. Ce qui est à remarquer, c'est que chez lui seul la pratique des sacrifices s'est maintenue dans sa primitive simplicité. Jamais l'horrible coutume des sacrifices humains n'a pu y pénétrer. Cette coutume est même énergiquement proscrite par ces paroles du Lévitique : « Tu « ne donneras pas tes enfants à Moloch... Ne vous souil- « lez point par ces abominations, comme ont fait les na- « tions que je vais chasser de devant vous, pour les punir « de ces crimes, etc.[2]. » La raison de cette exclusion des sacrifices humains chez les Juifs *seuls*, est que l'esprit véritable de l'institution des sacrifices, qui était de n'être que

[1] Faber, *Horæ Mosaicæ*.

[2] *Lévit.*, chap. XVIII, v. 21. — Le sacrifice d'Isaac ne fut pas consommé, comme on le sait; ce ne fut qu'une épreuve et encore qu'une *figure* du sacrifice véritable d'un autre descendant d'Abraham.

des *figures* du sacrifice à venir du Messie, s'y était conservé, et que pour cela de simples animaux suffisaient. De là vient que, tout en prescrivant leur immolation, la Divinité les repousse quelquefois par ces paroles : *Qu'ai-je besoin de vos victimes?* contradiction qui ne peut s'expliquer que parce que les victimes n'étaient que des emblèmes, et qu'en ce sens seulement elles pouvaient plaire à Dieu, qui les rejetait dès que les Juifs charnels y attachaient une efficacité propre; ce qui a fait dire à Pascal : « Si les sacri-« fices sont réalité, il faut qu'ils plaisent à Dieu, et qu'ils « ne lui déplaisent pas. S'ils sont figures, il faut qu'ils « plaisent et déplaisent. Or, dans toute l'Écriture ils plai-« sent et déplaisent; donc ils sont figures[1]. »

S'ils eussent été *réalité*, ils auraient atteint leur but, qui était de racheter le genre humain; or, ce n'était que par le *Messie* que ce but devait être atteint : c'est donc lui qui était la victime véritable qu'on avait en vue dans l'immolation des autres victimes. Aussi est-il représenté en cent endroits dans cet état : « Il nous a paru, dit Isaïe, un objet de mé-« pris, le dernier des hommes, un homme de douleurs, qui « sait ce que c'est que souffrir. — Il a pris véritablement « nos langueurs, et il s'est chargé lui-même de nos dou-« leurs... Il a été percé de plaies pour nos iniquités, il a « été brisé pour nos crimes. Le châtiment qui devait nous « procurer la paix est tombé sur lui, et nous avons été « guéris par ses meurtrissures... Il a été offert, parce que « lui-même l'a voulu; et il n'a point ouvert la bouche. Il « sera mené à la mort comme une brebis qu'on va égor-« ger; il demeurera dans le silence sans ouvrir la bouche, « comme un agneau est muet devant celui qui le tond. Il « est mort au milieu des douleurs, ayant été condamné

[1] *Pensées*, 2e partie, art. IX.

« par des juges[1]. » Paroles qui ne s'appliquent à rien, si elles ne s'appliquent au Messie, puisqu'il n'est question d'aucune autre victime humaine dans toute l'histoire du peuple juif.

Cette vérité a été mise en lumière dès l'origine du Christianisme par saint Paul, dans son épître aux Hébreux. Saint Paul, si profondément versé dans la connaissance des doctrines hébraïques qu'il avait apprises, avant sa conversion, à l'école de Gamaliel, s'attache, dans cette célèbre épître, à dessiller les yeux des Juifs, et à les ramener à l'esprit de la loi mosaïque sur les sacrifices, dont il leur explique tout le cérémonial comme se rapportant au Messie; puis il leur présente cet argument plein de force : — « La loi n'ayant que *l'ombre* des biens à venir, ne « peut jamais, par l'oblation des mêmes hosties qui s'of- « frent toujours chaque année, rendre justes et parfaits « ceux qui s'approchent de l'autel. Autrement on aurait « cessé de les offrir, parce que ceux qui rendent ce culte « n'auraient plus senti leur conscience chargée de péchés « (sauf à venir se retremper à la source une fois ouverte « de cette justification). Et cependant on y parle de nou- « veau tous les ans de péchés; car il est impossible que le « sang des taureaux et des boucs ôte les péchés. C'est « pourquoi le Fils de Dieu, entrant dans le monde, dit : « *Vous n'avez point voulu d'hostie ni d'oblation; mais « vous m'avez pourvu d'un corps* (qui me rend capable « d'être victime moi-même). *Alors j'ai dit* : ME VOICI; *je « viens selon qu'il est écrit de moi en tête du Livre, pour « faire, ô Dieu, votre volonté.* Et il abolit les premiers « sacrifices pour établir le second; et c'est cette volonté de « Dieu qui nous a sanctifiés par l'oblation du corps de

[1] Isaïe, chap. LIII, v. 3 et suiv.

« Jésus-Christ, qui a été faite une seule fois[1]. » — Ce qui nous ramène à ce passage de Daniel d'où nous sommes partis : LE CHRIST SERA MIS A MORT... ET LES HOSTIES ET SACRIFICES SERONT ABOLIS... comme n'étant que des figures et des ombres de ce dont il est la réalité.

Mais élevons-nous plus haut, et faisons voir, par une étude comparative des caractères que présente le sacrifice de Jésus-Christ avec les conditions requises dans les sacrifices anciens, que ceux-ci n'avaient d'autre objet que de le retracer et de le préfigurer. C'est ici que nous allons saisir cet important sujet dans ce qu'il a de plus philosophique.

Le Réparateur du genre humain devait être victime, victime *sainte*, *substituée*, *sanglante*, et *aliment* d'une nouvelle vie pour l'humanité. Nous allons envisager notre sujet sous ces quatre points de vue successifs ·

1° Par son chef, le genre humain avait péché contre Dieu. Il ne pouvait se réhabiliter qu'en rachetant sa faute par l'expiation; mais pour que l'expiation eût l'efficacité suffisante pour racheter la faute, il fallait qu'elle l'égalât. Or, la faute elle-même était égale à la justice qu'elle avait violée; et comme cette justice était infinie, la faute était infinie, et l'expiation devait l'être aussi[2]. L'homme étant fini par sa nature, et devenu encore plus fini, si on peut le dire, par son péché, ne pouvait donc tirer de son fond l'expiation réclamée par la justice qui le poursuivait, et qui

[1] *Épître aux Hébreux*, chap. x.

[2] Toutes les fois que nous nous servons en ces matières de ces mots *devoir*, *falloir*, etc., qui impliquent une idée de *nécessité*, nous n'entendons pas parler d'une *nécessité* absolue et de contrainte, mais d'une *nécessité de rapport et de convenance*. Nous prions qu'on s'en souvienne. C'est, au reste, ce que saint Paul insinue à tant d'endroits de son Épître aux Hébreux, et ce qu'il marque surtout par ces paroles : *Talis enim* DECEBAT *ut nobis esset Pontifex, sanctus, innocens, impollutus, segregatus a peccatoribus, et excelsior cœlis factus*, etc. (Hébr., VII, 26.)

ne pouvait s'abdiquer elle-même sans cesser d'être infinie, et dès lors divine. Il aurait fallu que l'homme pût devenir Dieu, et que, dans cet état, il s'immolât à Dieu. Or, ce fut un prodige semblable qu'il plut à la bonté de Dieu de produire pour le salut du genre humain, en lui annonçant, dès sa chute même, un libérateur qui sortirait de la race humaine, et à qui s'unirait la nature divine, pour faire de lui une victime capable d'égaler l'expiation à la faute. C'est ainsi que Jésus-Christ, pour racheter le genre humain, dut être une victime infinie ; victime comme homme, infinie comme Dieu : premier caractère du sacrifice auquel était attaché le salut du genre humain. — Or, c'est à ce premier caractère que répond la première condition des sacrifices anciens, de présenter une victime, et une victime des plus précieuses et des plus approchantes, emblématiquement, de la sainteté infinie de Dieu. L'exigence de la loi des sacrifices à cet égard nous apparaît dès les premiers sacrifices dont il soit parlé dans l'histoire : les sacrifices de Caïn et d'Abel. Caïn, agriculteur, offre à Dieu *des fruits de la terre.* Abel, qui était pasteur, offre *des premiers-nés de son troupeau, et ce qu'il avait de plus gras. Et le Seigneur,* poursuit la Genèse, *regarda favorablement Abel et ses présents. Mais il ne regarda point Caïn, ni ce qu'il lui avait offert.* — D'où vient cela? — *C'est,* dit un Père de l'Église, saint Clément, *que Caïn avait péché dans le choix de l'offrande.* — Cependant cette offrande était en rapport avec sa profession d'agriculteur, de même que celle d'Abel avec sa profession de pasteur; le prix de l'offrande était donc relativement le même. — « C'est, dit un savant « interprète de la Genèse, qu'il n'y a rien dans les sacrifices « offerts par Caïn dont on puisse conjecturer qu'il se re- « gardait comme pécheur, comme condamné à mort

« comme ayant besoin d'une victime qui tînt sa place au-
« près de Dieu, et qui fût immolée pour lui. Ce qu'il offre
« est compatible avec l'état de l'homme innocent : ce sont
« des prémices des fruits de la terre; ce sont des témoi-
« gnages de reconnaissance; ce sont des preuves qu'il re-
« garde Dieu comme l'auteur des biens temporels. Mais rien
« n'a rapport au médiateur, mais rien n'en donne l'idée,
« rien ne porte à s'en souvenir : *Factum est... ut offerret*
« *Cain de fructibus terræ*... Il arriva que... Caïn offrit des
« fruits de la terre[1]. » Depuis lors, tous les sacrifices dont
il est parlé dans l'histoire présentent des victimes immo-
lées, et toujours choisies dans ce qu'il y a de plus pur. « Or
« Noé dressa un autel au Seigneur; et, prenant de tous les
« animaux et de tous les oiseaux *purs*, il les lui offrit en
« holocauste sur cet autel. Le Seigneur reçoit ce sacrifice
« comme on reçoit une odeur très-agréable, etc., etc. » Cette
première condition des sacrifices se retrouve pareillement,
comme nous l'avons vu, hors du peuple juif chez tous les
peuples païens; sur quoi le judicieux Rollin, dans son
Traité des études, dit : « Il faut faire observer aux jeunes
« gens que tous les peuples s'accordent à faire consister
« le fond du culte public et l'essence de la Religion dans le
« sacrifice, sans en bien comprendre la raison, ni la fin,
« ni l'institution, qui n'est pas naturelle, et qui n'a pu venir
« de l'esprit humain seul; et que cette uniformité, si cons-
« tante dans une chose si singulière, ne peut avoir pris
« son origine que dans la famille de Noé, dont les descen-
« dants, en se séparant, emportèrent chacun avec eux

[1] *Explication de la Genèse;* Paris, 1732, in-12, t. II, p. 10. — La complaisance avec laquelle l'auteur de la Genèse insiste sur le don d'Abel fait bien voir que c'est de là que venait la différence : « Abel offrit aussi des « premiers-nés de ses brebis, *et ce qu'il avait de plus gras.* »

« cette manière dont ils avaient appris que la Divinité « voulait être adorée[1]. »

2° Le second caractère du sacrifice du Messie, avons-nous dit, c'est que la victime devait être *substituée* au genre humain coupable, en lui reversant tous les mérites de son sacrifice. Au premier abord, cette *substitution* paraît injuste. Tous les jours nous disons : « Il n'est pas juste que l'innocent paye pour le coupable ; » et c'est là un des traits les plus révoltants des sacrifices anciens, surtout lorsque les victimes étaient des victimes humaines. Mais, outre que ce caractère odieux disparaît pour faire place à la plus touchante manifestation de l'amour dans le sacrifice du Calvaire, parce que là la victime est *volontaire*, nous serons frappés de l'harmonie d'une telle condition avec l'état précédent de la nature humaine, si nous voulons l'envisager à fond.

Par le fait, quelque mystérieuse qu'en soit la cause, le genre humain pâtit pour la faute d'un seul : dès lors n'est-il pas d'un accord merveilleux avec ce premier mystère, qu'un seul pâtisse pour ce qui est devenu la faute de tout le genre humain? Et s'il y a dans chacun de ces deux mystères une apparence d'injustice, ces deux injustices ne se neutralisent-elles pas pour produire à la place la plus parfaite combinaison de justice et d'amour, surtout lorsqu'on remarque que celui qui s'est fait victime de la seconde injustice est celui qui, dans cette fausse supposition, serait l'auteur de la première, opposant ainsi un prodige d'amour à un prodige de justice, également infini, également Dieu dans l'un et dans l'autre, et surtout dans leur réunion?

Mais, sous un rapport plus naturel et plus humain, ce

[1] Traité des études. — *De la lecture d'Homère.*

caractère du sacrifice de l'Homme-Dieu rentre éminemment dans la nature *sociale* de l'humanité, à laquelle aussi il a imprimé par là une nouvelle vie.

En effet :

Toute la société du genre humain repose sur ces deux rapports de *solidarité* et de *réversibilité*, comme sur ses deux pôles. Sans doute, sous un point de vue de détail, les fautes et les mérites sont personnels, et il est nécessaire que cela soit; mais, sous un point de vue d'ensemble et de généralité, les fautes sont solidaires et les mérites sont réversibles. Tout ce qui a eu la prétention d'être société en petit ou en grand, depuis les familles jusqu'aux empires, n'a vécu que par l'exercice de ces rapports; et le jour où ils seront rompus, toute société sera dissoute, parce que qui dit société dit un être essentiellement collectif, où les hommes cessent d'être des individus pour devenir des membres, où par conséquent ils répondent les uns des autres, où chacun vit de la vie de tous, et où tous se ressentent de la vie de chacun. Ces principes, qui paraissent étranges en théorie, sont ce qu'il y a de plus usuel en pratique. Partout et toujours ils ont instinctivement fonctionné dans le corps social, comme ces organes intérieurs dont le jeu purement naturel et involontaire entretient à notre insu le phénomène de notre existence. C'est à leur intensité que Rome et Sparte ont dû la force qui les a rendues si puissantes et si redoutables. L'esprit de famille, de corps, de race, de patrie, d'humanité, n'est pas autre chose. C'est ce principe qui a été la source de tous les grands dévouements et de toutes les grandes personnifications. C'est lui qui porta Codrus à mourir pour son peuple, qui inspira à Curtius de se jeter dans le gouffre, et à Décius de plonger sur les traits des ennemis de sa pa-

trie. C'est lui qui a fait dire au souverain d'un État de trente millions d'hommes, ce beau mot en un sens : *L'État, c'est moi!* et qui a dicté à la plume de Térence ce plus beau mot encore :

Homo sum : humani nihil a me alienum puto.

Le grand vice de la société antique est d'avoir trop concentré ce principe dans de simples familles ou nations, à l'exclusion de tout le reste de la terre. La merveille du Christianisme, c'est de l'avoir élevé à son plus haut degré de vérité, de fécondité et de puissance, en l'appliquant au genre humain tout entier, en enlaçant tous les hommes dans le double lien de la solidarité et de la réversibilité, l'un en Adam, l'autre en Jésus-Christ; de telle sorte que tout se concentre dans ces deux grandes personnifications, que tout en découle par voie de culpabilité ou par voie d'expiation; qu'on peut dire que tous ont péché en Adam et que tous ont mérité en Jésus-Christ, et que de même qu'Adam est le sommaire du monde déchu, Jésus-Christ est le sommaire du monde racheté; si bien que, dans deux sens opposés, chacun d'eux peut dire : *Le genre humain, c'est moi!* C'est là ce qui faisait dire à saint Paul que *tout devait se restaurer en Jésus-Christ*, et à Jésus-Christ lui-même : *Quand je serai élevé en croix, j'attirerai tout à moi.*

Ce n'est pas que dans cette divine théologie les fautes et les mérites personnels cessent d'exister; mais ils gravitent et sont emportés pour ainsi dire autour de la grande faute originelle et du grand mérite divin, comme des satellites autour de leur planète, dont ils participent plus ou moins par le jeu de leur liberté.

Ces grands principes vraiment *religieux*, puisqu'ils re-

lient tous les hommes en une seule famille pour la relier ensuite par un seul Médiateur à un seul Dieu, étaient enfouis dans l'institution des sacrifices anciens, et n'ont reparu et rayonné sur le monde que dans le grand Sacrifice dont tous les autres ne devaient être que des figures, le Sacrifice de Jésus-Christ[1].

3° La victime devait être *sanglante*. — Cette condition si essentielle de tous les sacrifices anciens, par tout l'univers, est encore inexpicable autrement que comme em-

[1] Cette idée de *substitution* dans le sacrifice se trouve clairement exprimée chez les anciens, par exemple dans Ovide :

> Cor pro corde precor, pro fibris sumite fibras,
> Hanc animam vobis pro meliore damus. (*Fast.* l. VI.)

Le sang, comme siége de l'âme et de la vie, avait, dans le sacrifice, une importance particulière; et cette âme, ainsi que le dit Ovide, était offerte *pour une autre âme;* d'où la dénomination d'ἀντίψυχον, *vicaria anima.*

Dans les rites de la loi mosaïque nous trouvons cette *substitution* bien plus énergiquement représentée sous le symbolisme du *bouc émissaire*, dont la cérémonie n'avait lieu qu'une fois l'an, *à la fête des expiations.* Le peuple offrait deux boucs pour être les victimes de ses iniquités, et pour tenir sa place. On choisissait l'un des deux par le sort, afin de l'immoler, et son sang était porté dans le saint des saints; l'autre, appelé *le bouc émissaire*, était réservé à la vengeance de Dieu, et chassé dans le désert. Le souverain pontife imposait les mains sur lui au nom de tout le peuple, et, les tenant étendues sur sa tête, il confessait publiquement toutes les iniquités d'Israël, demandant à Dieu qu'il les imputât à la victime dévouée à sa justice; puis il l'abandonnait à un homme préparé pour ce ministère, qui le conduisait jusqu'à une certaine distance dans le désert, où sa destinée restait un mystère entre la victime et Dieu. — Ces deux boucs représentaient deux caractères d'une seule et même victime : *la substitution*, dont nous venons de parler, et le privilége du *sang*, dont nous allons parler. — Comment douter que cette victime ainsi figurée ne soit celle de laquelle Isaïe disait prophétiquement : « Il a pris véritablement nos langueurs sur « lui...; nous l'avons considéré comme un lépreux, comme un homme « frappé de Dieu et humilié. Le châtiment qui devait nous procurer la paix « est tombé sur lui : le Seigneur l'a chargé lui seul de l'iniquité de nous « tous, etc. ! »

blème du sacrifice de Jésus-Christ, en qui seulement elle trouve un sens réel et profond.

Nous sommes tous les enfants d'Adam ; et ce n'est qu'à ce titre que nous nous ressentons de la faute originelle. Mais nous ne sommes pas enfants d'Adam selon l'esprit, nous ne le sommes que selon la chair. Nos âmes viennent immédiatement de Dieu, tandis que nos corps ne sont qu'une propagation de la chair d'Adam ; et c'est avec une grande vérité que les peuples de l'Amérique appelaient la première femme *la mère de notre chair*. Cette chair nous est transmise dans l'état où elle s'est trouvée par suite du péché originel, état de révolte et de désordre qui faisait dire à David : *Ma mère m'a conçu dans le péché*. Nos âmes, en venant s'y joindre, sont dès lors entachées de la souillure originelle, et tombent dans le corps *comme dans un tombeau*, selon l'expression d'un ancien. Ce qui faisait dire encore à Cicéron que, *pour expier* sans doute *quelque grand crime commis dans une vie supérieure, il en est de nos âmes dans leur union avec nos corps, comme de corps vivants qui seraient attachés face à face à des corps morts*. Et de là aussi ce cri de saint Paul : *Qui me délivrera de ce corps de mort?* De sorte que c'est par cette chair d'Adam que se communiquent et que se contractent cet obscurcissement de notre raison, cette dépravation de notre volonté, qui nous tiennent assujettis au mal dès notre enfance, et que c'est de là que s'élèvent ces vapeurs et ces feux de la concupiscence qui nous aveuglent et nous consument. Comment cela se fait-il? Nous n'en savons rien ; c'est un mystère, mais un mystère de nature autant que de Religion : le mystère de la solidarité de notre âme avec notre corps. Comment se fait-il, par exemple, que celle-là participe si souvent des désordres de celui-ci, même

à travers plusieurs générations, et qu'une raison sereine se trouve soudainement affaiblie ou même éclipsée par un vice héréditaire qui n'est que dans le sang[1]? Quand Adam pécha, tout pécha en lui, tout subit la suite de son péché; et on pourrait même dire tout autour de lui, car il était le sommaire de toute la création, et *la terre fut maudite à cause de lui*[2]. Son corps pécha par conséquent, et reçut l'empreinte et la souillure du péché. De là, comme nous l'avons dit, la source de cette souillure pour nous est dans la chair. — Mais la chair, c'est le sang, qui pourrait s'appeler lui-même la chair coulante : c'est par les liens du sang, comme on dit, que nous sommes les héritiers du premier coupable, et que sa corruption nous est passée en nature. — Eh bien! c'est par le même moyen qu'il a plu à Dieu de vouloir qu'elle fût expiée et réparée; et, mystère pour mystère, nous ne voyons pas ce qu'une orgueilleuse raison aurait à redire à celui-ci : c'est par le sang de la famille d'Adam que coule dans tous ses membres la souillure du péché originel; c'est ce sang qui devait, par conséquent, être pour ainsi parler le *patient* de l'expiation, et devenir par suite l'*agent* de notre régénération. Or, comme il en était incapable par lui-même, celui de la victime qui nous a été substituée devait en remplir le rôle, et satisfaire la jus-

[1] « Depuis Hippocrate jusqu'à nos jours, dit un célèbre médecin, tous « les médecins ont reconnu en nous cette funeste prérogative de recevoir « en héritage la peine des excès de nos aïeux. La difficulté, ou plutôt l'im- « possibilité d'une explication satisfaisante des maladies héréditaires, a plus « d'une fois donné lieu à des médecins d'en nier l'existence, *comme s'il « fallait toujours, pour admettre un fait, en connaître la raison;* et « cependant, par une bizarre contradiction, les mêmes médecins ne pou- « vaient s'empêcher d'admettre la ressemblance extérieure des enfants à « leurs pères, qu'ils ne pouvaient pas mieux expliquer. » (Portal, *Consid. sur les malad. héréd.*)

[2] *Genèse*, chap. III, v. 17.

tice par le même moyen. C'est là précisément ce qui se rencontre dans le sacrifice de l'Homme-Dieu. Comme représentant la nature humaine, son sang, coupable par imputation, *expie;* comme représentant la nature divine, son sang, d'une pureté infinie, *lave* les péchés du genre humain ; et ces deux effets sont aussi unis entre eux que la double nature d'où ils découlent, et qui ne pouvait se rencontrer qu'en lui. C'est à cela que répond cette exigence de tous les sacrifices anciens, sans exception, d'être sanglants. « Tout est en sang dans la loi (mosaïque), dit Bos- « suet, en figure de Jésus-Christ et de son sang qui purifie « les consciences[1]. » De là aussi cette croyance que nous trouvons par tout le genre humain, qu'il ne pouvait y avoir de rémission que par le sang; ce qui avait donné lieu à cet usage expiatoire, qui remonte à la plus haute antiquité païenne, connu sous le nom de *taurobole* et *criobole,* qui consistait à placer l'initié dans une fosse au-dessus de laquelle on faisait couler, au travers d'un crible, le sang du taureau qu'on venait d'immoler à la Divinité[2], et auquel on attachait une vertu de *renaissance spirituelle.*

4° Enfin, la grande victime devait être pour l'humanité l'aliment d'une nouvelle vie. — La manducation de l'agneau pascal, et généralement de toutes les victimes chez les Juifs, soit par le peuple, soit par le prêtre, était un acte essentiellement religieux et symbolique qui faisait partie des sacrifices. Il en était de même chez toutes les autres nations. — « Quand les cuisses de la victime étaient con-

[1] *Élévation sur les mystères.*

[2] Il suffit de citer ici la curieuse inscription rapportée par Gruter :

DIS MAGNIS MATRI DEUM ET ATTIDI SENTIUS AGESILAUS ÆDISIUS TAUROBOLIO CRIOBOLIOQUE *IN ÆTERNUM RENATUS* ARAM SACRAVIT.

« sumées par le feu, dit Rollin dans ses *Réflexions sur* « *Homère*, on faisait rôtir les *entrailles*, et on les partageait « entre les assistants. Cette cérémonie est remarquable « elle terminait le sacrifice offert aux dieux, et était comme « une marque de *communion* entre tous ceux qui étaient « présents. Le repas suivait le sacrifice, et en faisait par- « tie [1]. » — « Il n'est pas douteux parmi nous, dit à ce sujet « Pellisson, que toutes les fausses religions ne soient venues « de la véritable, et les sacrifices du paganisme, des sa- « crifices ordonnés aux premiers hommes, dont Abel et « Caïn nous font voir l'exemple ; sacrifices qui n'étaient « que la figure et que l'ombre d'un grand sacrifice, où « Dieu se devait lui-même immoler pour nous. Par toute « la terre, on mangeait la chair des victimes ; dans toutes « les nations, le sacrifice qui finissait par là était regardé « comme un festin solennel de l'homme avec Dieu ; d'où « vient que l'on trouve si souvent, dans les anciens poëtes « païens, le festin de Jupiter, les viandes de Neptune, pour « signifier les victimes dont on mangeait, après les avoir « immolées à ces fausses divinités. Et s'il y avait parmi « les Juifs des holocaustes, c'est-à-dire des sacrifices où « la victime était entièrement brûlée en l'honneur de Dieu. « on les accompagnait de l'offrande d'un gâteau, afin qu'en « ces sacrifices mêmes il y eût à manger pour l'homme [2]. » Cette condition des sacrifices répond donc encore visiblement au caractère essentiel du sacrifice de Jésus-Christ, de devenir par le sacrement de l'Eucharistie l'aliment d'une vie régénérée, de se perpétuer et de s'entretenir par ce moyen. De là ces paroles si expressives : *Ma chair est vraiment viande, et mon sang est vraiment breuvage ; celui*

[1] Traité des Études. — *De la lecture d'Homère.*
[2] Pellisson, *Traité de l'Eucharistie*, p. 182.

qui ne mange pas ma chair et qui ne boit pas mon sang, n'aura pas la vie en lui. Mystère profond et accablant pour la raison sans doute, mais dont la croyance et la pratique ont fait la force et la vie morale de l'humanité depuis dix-huit siècles, et qui a ainsi prouvé son principe en atteignant son but [1].

C'est ainsi que tous les caractères du sacrifice qui fait le fondement du Christianisme se voient reflétés dans les conditions de tous les sacrifices anciens, dont il devient la seule explication possible, et dont il reçoit par contre un témoignage universel [2].

[1] Je ne puis que toucher ici en passant ce profond sujet; ce n'est que dans la seconde partie, que tout ce qui est dogmatique recevra un développement spécial. Il ne faut donc en juger ici que dans son rapport avec l'objet actuel de notre étude.

[2] *Le Constitutionnel*, dans sa feuille du 8 juillet 1846, donne de curieux détails sur la manière dont se pratiquent, encore de nos jours, les *sacrifices humains* dans l'Inde : on y retrouve tous les caractères constitutifs du sacrifice tels que nous venons de les analyser, avec les particularités les plus remarquables. Voici ce document; il est vraiment fait pour étonner et pour convaincre.

« A une centaine de lieues de Calcutta, au milieu des montagnes qui touchent presque à la baie du Bengale, des troubles ont éclaté parmi une peuplade nommée les *Khounds*. Nous avons déjà dit quelques mots sur ce peuple singulier, qui présente les traits de la plus profonde barbarie, à quelques jours de distance de la capitale la plus civilisée du monde asiatique. La *Revue de Calcutta* donne des détails aussi horribles que curieux sur les habitudes et les coutumes religieuses de ces sauvages. La manière dont ils pratiquent les sacrifices humains fait frémir, et la bonne foi avec laquelle ils y procèdent saisit d'étonnement. Ces sacrifices sont faits en l'honneur de la déesse de la Terre; et, dans les idées de ces affreux idolâtres, le sang humain est nécessaire pour arroser le sol, afin de le rendre fertile. Dans ce but, ils achètent des enfants ou même des adultes, que des pourvoyeurs, nommés *Panwas*, enlèvent aux Hindous vivant dans les plaines.

« Les victimes, nommées *Mérias*, sont élevées et gardées avec soin jusqu'au jour du sacrifice. On les considère comme douées d'un tel caractère de sainteté, que les familles dans le sein desquelles ces hommes, destinés à être immolés, forment des liaisons temporaires avec les femmes et les filles,

Ce témoignage n'était, il est vrai, bien compris que chez les Juifs, et encore peut-être que par un petit nombre d'entre eux; mais rien n'est plus aisé à concevoir que la

s'en trouvent très-honorées. On leur donne des terres et des troupeaux, on leur choisit des femmes dans les castes hindoues; mais les enfants qui naissent de ces unions sont destinés à subir le même sort que celui qui attend leur père, aussitôt que la divinité redoutable paraît exiger ce sacrifice. La manière dont on immole ces *Mérias* est décrite de la manière suivante :

« Tous les préparatifs de la cérémonie se font sous la conduite du patriarche de la tribu, accompagné du prêtre. C'est toujours ce dernier qui est l'organe de la volonté divine; et lorsqu'il déclare que celle-ci demande une victime, la population des deux sexes accourt pour assister au sacrifice. La cérémonie dure trois jours. Le premier jour, toute la population prend part à un banquet. On mange, on boit, et on se livre à toutes sortes d'excès. Le second jour, la victime, qui a gardé le jeûne depuis la soirée de la veille, est soigneusement lavée, habillée à neuf; et on la promène en procession, avec accompagnement de danses et de musique, du village jusqu'au bois sacré de Méria, situé sur le bord d'un torrent. Au centre du bois est fixé un poteau auquel le prêtre attache par le dos le triste héros de toutes les cérémonies. On l'oint d'huile de ghi (ou beurre rance), on le barbouille avec du curcuma, on l'orne de fleurs, et pendant toute la journée la population se prosterne devant lui en adoration. Chacun cherche à s'emparer de quelque relique; les morceaux de la pâte de curcuma dont il est couvert sont surtout recherchés par les femmes.

« Le troisième jour, on donne pour toute nourriture au malheureux qu'on va immoler un peu de lait et de sagou; et la fête bruyante et licencieuse du premier jour recommence. A midi, le prêtre, qui, dans la nuit de la veille, a fait la recherche de la place convenable pour l'immolation, en faisant enfoncer des bâtons pointus dans la terre et en marquant l'endroit où le bâton a pénétré à la plus grande profondeur, conduit la victime sur le lieu qu'il déclare le plus agréable à la déesse de la Terre. Comme il est nécessaire, d'après les idées de ces fanatiques, que la victime n'offre aucune résistance, et qu'en même temps il n'est pas permis de la lier, on brise au malheureux sacrifié les os des bras et des jambes. Le prêtre, accompagné des anciens de la tribu, prend une branche de bois vert, la fend par le milieu, et introduit le corps de l'infortuné entre les deux moitiés, dont il lie les deux bouts avec des cordes.

« Ces préparatifs étant terminés, le prêtre donne le signal de l'immolation, en frappant la victime de la hache dont il est armé. Tous les assistants se précipitent alors sur la victime avec des cris féroces, accompagnés

perte de cette connaissance du motif des sacrifices, tout en ne cessant pas de les pratiquer. En effet :

Cette institution ne dut pas tarder à s'altérer comme les autres; sa complication même aida à sa dissolution. Elle subit alors une métamorphose. L'idée d'un rédempteur, future victime promise au salut du genre humain, qui composait la partie spirituelle de l'institution, se détacha peu à peu de la pratique, et se réfugia dans une tradition plus élevée, où elle subit encore quelques changements, sans cesser cependant d'être reconnaissable partout, comme nous le verrons dans le paragraphe suivant. Ce qu'il y avait, au contraire, de sensible et de matériel dans l'usage des sacrifices subsista, et s'accrut même de la perte de ce qui en faisait l'esprit, parce qu'à force de faire des sacrifices en figure du sacrifice à venir, on finit par attacher de plus en plus à cette figure la vertu que devait avoir la réalité. L'impatience naturelle au cœur de l'homme de voir se réaliser l'objet de ses espérances, et sa tendance naturelle vers les choses sensibles, le firent tomber dans la grossière illusion que cet objet pouvait être ce qui n'en était que l'ombre; et ainsi le signe prit peu à peu la place de la chose, la figure de la réalité, la lettre de l'esprit; et le genre humain se jeta avec d'autant plus d'avidité dans l'usage des sacrifices, qu'il y vit ou crut voir la vertu expiatoire que toute sa misère réclamait. Il obéissait en cela à l'antique tradition sans s'en rendre compte; et c'est précisément parce qu'il ne s'en rendait pas compte, que la

d'une musique bruyante, la dépècent, et, enlevant des lambeaux de chair, ils s'écrient : « Nous t'avons acheté, en payant le prix; aucun péché ne retombe sur nous. » Cet horrible sacrifice ainsi consommé, chacun rentre chez soi en emportant son lambeau sanglant, et, pendant trois jours, reste enfermé sans proférer une parole. Au bout de trois jours, on tue un buffle, et toutes les langues sont déliées. »

superstition s'empara de lui, le rendit servile et aveugle reproducteur des conditions extrinsèques du sacrifice, et même les lui fit exagérer. Cette corruption de l'usage des sacrifices est d'autant plus concevable, qu'elle répondait exactement aux altérations qui se faisaient sur tous les autres points des croyances et des mœurs primitives du genre humain. Ainsi, par exemple, l'idée de l'unité et de la sainteté de Dieu ayant fait place au culte des idoles et à la déification des passions humaines, les victimes brutales qui, relativement au vrai Dieu, ne pouvaient servir que de symbole, devinrent susceptibles de convenir réellement aux divinités infâmes qu'on avait substituées à son culte. Ainsi encore la dépravation des mœurs ayant fait perdre de vue le vrai bien et le vrai mal, et ayant tourné le cœur de l'homme vers la poursuite d'un bonheur exclusivement terrestre, il dut croire que des victimes grossières n'étaient pas d'indignes médiatrices pour obtenir la satisfaction de ses vœux grossiers, et que l'adorateur, le Dieu et la victime, se convenaient également. Et comme ce bonheur terrestre échappait de plus en plus à ses passions, qui en devenaient de plus en plus avides, il dut multiplier et exagérer les sacrifices dans la même proportion; et, oubliant complétement le bien futur et spirituel qui lui était promis, ne chercher, ne voir, ne lire, dans les entrailles des victimes, que l'assouvissement présent et toujours impossible de ses insatiables désirs :

> *Pectoribus inhians, spirantia consulit exta.*
> *Heu! vatum ignaræ mentes! quid vota furentem,*
> *Quid delubra juvant*[1]*?....*

De là cette ivresse du genre humain pour une chose qu'il ne comprenait plus, à laquelle il savait seulement par tra-

[1] Virgil., *Æneid.*, lib. IV.

dition qu'était attachée, d'une manière ou d'une autre, une idée, une vertu d'expiation et de salut, et dont il se faisait un recours ou un abri dans tous ses désirs ou dans toutes ses craintes. Dans l'exaltation de celles-ci, on conçoit alors qu'il dût aller jusqu'à immoler des victimes humaines, et les plus innocentes, afin que la substitution fût plus absolue et plus efficace, et par une confusion plus franche et plus terrible de la figure du sacrifice avec la réalité, qui devait être en effet un homme, mais un HOMME-DIEU immolé. Et c'est à cette vague idée que répondait cette parole sacramentelle des druides, quand ils faisaient couler le sang humain sur leurs dolmens : — « A moins que la souillure « de notre race coupable ne soit lavée dans le sang « d'un homme, la colère des dieux ne sera jamais apai- « sée [1]. »

Ce qui aurait dû désabuser l'humanité de son erreur était précisément ce qui l'y plongeait davantage. Car, comme le disait saint Paul, ce qui prouvait la fausseté des sacrifices autrement que comme figures, c'était leur multiplicité : un seul aurait suffi, s'ils eussent été efficaces. Mais cette inefficacité même faisait la rage et l'ivresse du genre humain. Le gouffre que le péché avait creusé entre l'homme et Dieu ne pouvait être comblé par aucune expiation prise dans le péché lui-même, et cependant ce besoin d'expiation pressait la conscience universelle de l'humanité coupable. Dans cet état d'opposition avec elle-même et avec Dieu, elle s'en prenait à tout; elle précipitait tout dans l'abîme qui l'en séparait. Les victimes, et les plus précieuses, s'accumulaient tous les jours sous le couteau des sacrificateurs; mais le même vide, la même séparation se faisait toujours sentir; la justice de Dieu, plus

[1] Faber, *Horæ Mosaicæ.*

outragée que calmée, rejetait tout ce sang comme gratuitement versé par la cruelle superstition des hommes, qu'un seul sacrifice en esprit de foi du Sacrifice futur aurait servis davantage auprès de lui, jusqu'au moment où la Victime véritable, la seule qui pût combler l'espace et être réellement MÉDIATRICE, entrant enfin dans le monde, dit à son Père : — « Vous n'avez point agréé les holocaus-« tes ni les sacrifices pour les péchés; vous n'avez point « voulu d'hostie ni d'oblation, mais vous m'avez pourvu « d'un corps, et alors j'ai dit : ME VOICI : je viens, selon « qu'il a été écrit au commencement, pour faire, ô Dieu, « votre volonté; » c'est-à-dire, pour me précipiter dans ce gouffre toujours béant de votre justice, et le combler en y apportant une sainteté et une satisfaction infinies comme lui. Et il a si bien rempli sa mission expiatrice, comme continue à l'observer saint Paul, qu'il a ouvert pour jamais une source de sanctification dans le monde en s'immolant *une seule fois*, et que l'efficacité de son sacrifice a rejailli dans tous les temps et dans tous les lieux; si bien qu'on a pu dire qu'*il avait été immolé depuis l'origine du monde*[1], *et que si l'autel fut au Calvaire, le sang de la victime baigna l'univers*[2].

Arrivés à ce terme de notre étude, nous pouvons nous rendre ainsi parfaitement raison du problème que présente au regard de l'observateur l'usage universel des sacrifices. En nous plaçant sur le Calvaire, nous nous trouvons au seul point de vue qui permet d'en débrouiller tout le chaos. Là, tout ce qu'il y a d'absurde et d'odieux dans cette coutume vient se rectifier et s'expliquer, et prend même une

[1] *Occisus est ab origine mundi.* (Apocal., XIII, 8.)
[2] Origène

expression sublime de vérité, qui ravit notre raison, autant qu'elle avait lieu d'être confondue.

Quatre choses étaient évidemment absurdes dans les sacrifices anciens, envisagés en eux-mêmes : — la première était de trouver une source de mérites dans une immolation où la victime elle-même, d'où cette source aurait dû jaillir, n'en avait aucun ; car il n'y a pas de mérite sans volonté, et c'était la force brutale qui, malgré la résistance de la victime, la faisait tomber sous ses coups ; — la seconde était de croire qu'on pouvait laver la souillure d'une race criminelle avec le sang souillé qui en était issu, et proposer à la Divinité, comme rançon d'un coupable, un coupable comme lui ; — la troisième était d'imputer à l'homme tous les mérites supposés de la victime, sans que lui-même fît rien pour se les approprier, que l'acte cruel et superstitieux de l'immolation ; — la quatrième, enfin, était d'imputer à Dieu toute la cruauté d'une pareille exigence, sans que sa bonté pût se faire jour sur la terre qu'au travers de la destruction de sa créature. — Voilà ce qui révolte dans les sacrifices anciens, et ce qui rend leur universalité inexplicable lorsqu'on veut se passer de la seule explication possible, savoir : leur rapport symbolique et prophétique avec le Sacrifice du Christ.

Mais, dès qu'on les regarde dans le miroir de ce grand Sacrifice, toutes ces incohérences disparaissent, et le dessein le plus profond et le plus divin se laisse entrevoir. — Là, en effet, la Victime est *volontaire;* elle se sacrifie elle-même, et engendre tout l'océan de mérites qu'elle doit répandre autour d'elle. — Là, ensuite, la Victime n'est pas de la race du coupable qu'elle doit purifier ; elle part des hauteurs infinies de la sainteté de Dieu, et, en s'unissant à la nature humaine, elle ne prend que les suites du péché,

sans tremper dans le péché lui-même. — Là, encore, l'imputation des mérites de la Victime n'est pas si absolue que le coupable soit exempt d'y participer; quoique suffisante et au delà, elle ne lui est offerte qu'à titre de secours et de supplément à ses propres mérites, qu'il doit s'efforcer d'acquérir en marchant sur les traces de son Libérateur. — Là, enfin, toute cruauté disparaît du côté de Dieu, et cependant le coup le plus terrible est frappé par sa justice; et non-seulement toute cruauté disparaît, mais une bonté plus grande que celle qui présida à la création y reluit, par cette mystérieuse particularité que la Victime elle-même est tirée de la propre substance du Dieu qui l'exige, et que c'est lui-même, Dieu, justice essentielle, qui s'immole dans la personne de son Fils; Dieu, dis-je, mais Dieu, miséricorde infinie, Dieu, comme le disait admirablement saint Paul, *se réconciliant le monde dans son Christ*[1].

En résumé :

Si nous remontons à la source véritable de l'usage des sacrifices, celle que nous désigne la raison, nous découvrons que cet usage devait être, pour les temps antérieurs à la mort du Christ, une institution figurative de ce grand moyen d'expiation par lequel il a plu à Dieu de réhabiliter le genre humain.

Si l'on rejette cette solution, tout devient ténèbres et confusion dans l'usage des sacrifices.

Tout devient, au contraire, lumineux et distinct dès qu'on l'admet.

On comprend alors aisément :

[1] *Deus erat, in Christo mundum reconcilians sibi.* 2 Cor., v. 19.

L'origine antique de cet usage, qui touche à l'origine même du genre humain, — et l'époque précise de son abolition, qui concourt avec l'époque de la mort du Christ[1];

La pureté dans laquelle il s'est maintenu, exempt de cruauté et de superstition, chez le peuple juif, — et les aberrations que la perte de son esprit a entraînées chez les autres peuples;

L'uniformité de ses conditions extrinsèques à travers ces aberrations mêmes, — et l'universalité de sa pratique malgré l'horreur qu'elle devait inspirer;

Enfin, ce qu'il a de semblable avec le grand Sacrifice du Christ, par où il fait voir *qu'il en est la figure*, — et ce qu'il a de dissemblable avec lui, par où il fait voir *qu'il n'en est que la figure*.

Il est manifeste, en un mot, qu'un usage tout à la fois aussi étrange, aussi uniforme et aussi universel, n'a pu faire le fond de toutes les religions que parce qu'il suppose une grande vérité primitive dévoyée de son but. Cette vérité, qu'il est aisé de retrouver encore sous cet usage parce qu'elle résulte de ses formes elles-mêmes, c'est le fait

[1] On ne saurait assez remarquer cette coïncidence et le fidèle accomplissement de cette parole de Daniel : *Le Christ sera mis à mort, et les sacrifices seront abolis.* Rappelons-nous que, dès l'origine du Christianisme, Pline écrivait à Trajan que les victimes ne trouvaient plus d'acheteurs : *Quarum adhuc rarissimus emptor inveniebatur;* et admirons surtout comment les Juifs eux-mêmes, qui, ne s'arrêtant pas au sacrifice du Christ, auraient dû continuer leurs anciens sacrifices, les ont néanmoins cessés dans le même temps, par suite de la destruction de leur temple, qu'aucune puissance n'a pu préserver ni relever. On concevrait d'ailleurs difficilement la possibilité d'un tel usage au sein de nos mœurs chrétiennes; mais cela même prouve la vérité de la régénération religieuse et morale qui y a mis un terme. Le sang du Christ a cicatrisé la plaie antique d'où s'échappaient des torrents de sang humain; il a même rendu précieux en quelque sorte jusqu'au sang des vils animaux : *Pacificans per sanguinem crucis ejus, sive quæ in terris, sive quæ in cœlis sunt.* Coloss. I, 20.

d'une dégradation et la nécessité d'un médiateur; c'est le salut par le sang d'une victime offerte en expiation de nos fautes, et en substitution de notre indignité. Or, autant tout cela paraît bizarre, incohérent, absurde et grossier, dans les sacrifices anciens envisagés comme des réalités, autant cela revêt, dans le grand Sacrifice du Christ, un caractère de raison, de sagesse, de sublimité et de profondeur. Donc, c'est le Sacrifice du Christ qui est le terme de cette vérité primitive, et la solution du problème universel qui la contient.

C'est ainsi que tout le genre humain, par les mille voix de ses sacrifices, et pour ainsi dire par les gémissements de toutes ses victimes, dépose en faveur de la vérité de la Religion de Jésus-Christ.

§ III.

Traditions sur l'attente du Libérateur.

Ce troisième aperçu, s'il remplit son objet, deviendra un puissant confirmatif des deux autres, avec lesquels il formera un corps de preuves des plus indissolubles; car, en premier lieu, tout ce qui dira réhabilitation redira implicitement déchéance; et, en second lieu, tout le genre humain nous ayant déjà dit qu'il ne pouvait y avoir de réparation que par le sang, si nous faisons voir qu'à côté de cela il a toujours attendu un libérateur jusqu'à Jésus-Christ, nous aurons prouvé encore plus fortement que c'est par le sang de ce libérateur que devait s'opérer sa réhabilitation, et nous aurons recomplété l'institution des sacrifices, en ramenant dans ses formes la vérité qui avait cessé de les animer.

Entrons résolûment dans ce nouvel horizon ; il est vaste, mais plein d'intérêt.

I. Le premier peuple qui se présente toujours, c'est le peuple juif; et ce n'est pas au nom de la foi qu'il jouit de ce privilége, c'est, comme nous l'avons vu, au nom des titres les plus légitimes, même aux yeux de la seule raison. Écoutons-le donc avec justice, si ce n'est avec respect : c'est notre aîné[1].

Chose remarquable et déjà concluante! de tous les peuples anciens celui qui a mis le plus d'énergie et de persistance à professer l'attente d'un réparateur envoyé du ciel et conforme à Jésus-Christ, est celui qui a le mieux conservé toutes les autres vérités traditionnelles, et, par-dessus toutes, celle de L'UNITÉ DE DIEU. On peut dire que, de tout temps, la croyance à un MÉDIATEUR a été le corollaire inséparable de la croyance à UN DIEU UNIQUE, et comme le second paragraphe de ce premier article de la Religion naturelle. — C'est là, dis-je, un bien fort préjugé de la vérité de cette croyance.

Le peuple juif, comme l'aîné de la grande famille des peuples, est demeuré pendant trois mille ans en possession des lieux qui furent le berceau et comme l'antique manoir du genre humain. Il est resté dépositaire et gardien des titres patrimoniaux dont tous ses frères n'avaient emporté avec eux, dans leur dispersion, que d'informes copies. Il fut réservé d'abord pour être, par une sorte de présuccession, le confident et le favori du Père céleste, mais à la

[1] Ce n'est plus Moïse personnellement, c'est le peuple juif dans sa plus grande généralité, et comme peuple, que nous appelons maintenant en témoignage. Il ne faut donc pas voir ici une répétition ni un double emploi. La suite le fera sentir davantage.

charge de rendre compte à tout le genre humain des dons qu'il avait reçus, au grand jour de l'ouverture du *Vieux Testament*, dont il est devenu, par la répudiation même qu'il en a faite, l'exécuteur universel. Tel est le double rôle qui se partage la destinée de ce peuple, vraiment *Peuple de Dieu*, comme instrument de sa miséricorde et comme objet de sa justice.

Et comme il a bien rempli ce rôle! Pendant que toutes les nations de la terre marchaient en aveugles dans les voies étroites de leurs intérêts individuels ; que leurs écoles de sagesse se contredisaient les unes les autres par mille doctrines opposées ; que la religion, la philosophie, la politique, divergeaient dans des sentiers isolés et sans issue, et que tout en elles était, ce semble, régi par cet aveugle destin dont elles avaient fait le plus puissant de leurs dieux, — le peuple juif n'a qu'une doctrine, qu'une politique, qu'une destinée, qu'une idée fixe : c'est d'annoncer, de figurer, et d'attendre le MESSIE ; c'est de conserver et de féconder en lui le *germe d'une bénédiction qui doit se répandre un jour sur toute la terre, et l'absorber lui-même dans son universalité*. Rien ne le préoccupe que ce grand objet, rien ne l'en distrait et ne l'en détourne ; il s'y livre tout entier, et cela, non pas pendant tel ou tel siècle, mais pendant trente siècles consécutifs. Sa patience, sa ténacité à reproduire l'annonce de ce grand événement, pendant si longtemps, a quelque chose de l'invariable répétition des actes de la nature, et de cet instinct augural qu'elle donne aux animaux. Abraham, Jacob, Moïse, David, Isaïe, Daniel, et tant d'autres, patriarches, législateurs, rois, pontifes, anachorètes, n'apparaissaient de loin en loin que pour redire la grande espérance, et préciser de plus en plus les circonstances et les caractères de son di-

vin objet. L'esprit d'orgueil et de domination, qui est la condition de tout ce qui est grand parmi les hommes, et qui appelle, qui pousse le génie dans des voies incessamment nouvelles, ne peut rien sur eux; ils se bornent tous au rôle de précurseurs, et ne font servir la supériorité si grande dont ils jouissent qu'à préparer la place à *un plus grand qu'eux*, — à *Celui qui doit venir*, — à *l'Étoile de Jacob*, — au *Désiré des nations*, — à *Celui en qui elles seront toutes bénies*, — au *Prince de la paix*, — à *l'Ange de l'alliance*, — à *l'Agneau de Dieu chargé des péchés du monde*, — au *Juste qui germera de la* TERRE *et pleuvra du* CIEL, pour les réconcilier par sa médiation. *Glorieux et humilié, heureux et malheureux, il portera sa principauté sur ses épaules, et nous guérira tous par ses plaies, etc.*[1]. A quelque espace de temps qu'apparaissent ces promulgations de la venue du Libérateur chez le peuple juif, pas un seul de leurs auteurs n'a la tentation de s'attribuer les promesses de ses devanciers, ni de désespérer de leur future réalisation; mais chacun d'eux vient se ranger ponctuellement sur cette ligne de hérauts qui, de bouche en bouche, annoncent de plus en plus fort l'arrivée de Celui qui doit fermer la marche, parce qu'il en est le grand objet.

Et qu'on ne nous accuse pas d'écrire ici avec des préventions chrétiennes, et de plier les prophéties à l'événement. Le sujet des *prophéties* est réservé pour être l'objet d'un travail complet et détaillé dans la troisième partie de nos *Études*. Ici ce n'est pas sous ce point de vue spécial que nous envisageons notre sujet. Nous prenons le fait en grand, et, mettant de côté toute interprétation, nous disons : Le peuple juif, depuis l'origine du monde jusqu'à Jésus-Christ, a

[1] Ces qualifications sont toutes prises des Livres saints, et appliquées au *Messie* par les Juifs comme par les Chrétiens.

attendu un être extraordinaire qui sortirait de son sein, et qui, par un mystérieux mélange d'humiliation et de grandeur, de souffrances et de gloire, deviendrait le salut et le centre de vie de toutes les nations[1]. Voilà un fait qu'il est aussi difficile de nier que de nier l'existence de la nation juive, qui en est toute remplie. Vous ne voulez pas croire les Chrétiens, croyez les Juifs. Il faudrait citer ici les traités de tous leurs rabbins, si l'on voulait compter les adhérents à cette doctrine. Un des plus célèbres met la venue du Messie au nombre des articles fondamentaux de la foi; car il le comprend, avec la résurrection des morts, dans la récompense que Dieu promet à ceux qui croient en lui[2]. Et le savant Maimonides dit que *celui qui ne croit pas au* MESSIE, *et qui n'attend pas son avénement, rejette la loi et les prophètes,* PARCE QUE TOUS LUI RENDENT TÉMOIGNAGE[3].

Voici un témoignage qui nous dispensera des autres, parce qu'il les suppose tous.

M. *Salvador*, Israélite, a fait un livre tout exprès pour enlever à Jésus-Christ et à sa doctrine la base qu'ils pouvaient trouver dans les traditions et les prophéties juives[4]. Pour atteindre plus sûrement son but, il a commencé, dans un ouvrage précédent, par enlever à celles-ci toute base *surnaturelle*[5]. M. Salvador est, en un mot, *un Juif esprit fort*. Aussi met-il en usage toutes les ressources que peut lui inspirer cette double prévention, pour détourner le sens

[1] La plupart des rabbins ne pouvant dissimuler que le Messie attendu était représenté tantôt glorieux, tantôt anéanti, tantôt victime, tantôt triomphateur, et ne pouvant concilier ces deux états dans la même personne, ont imaginé deux Messies.

[2] L'auteur du *Sepher Ikharim*, lib. I, cap. VIII.

[3] *Tract. de Reg.*, cap. II.

[4] *De Jésus-Christ et de sa doctrine.*

[5] *Système religieux et politique des Hébreux.*

des traditions et des prophéties de la personne de Jésus-Christ. Selon lui, les passages prophétiques que non-seulement les Chrétiens, mais les Juifs, entendent du *Messie*, tels que ceux-ci : *L'homme de droiture sera livré en victime aux plus amères douleurs, et déchiré par ses propres enfants... Il sera jeté comme un mort dans la fosse, mais pour revenir à la lumière, et son sépulcre sera glorieux, etc.*; ces passages ne doivent pas s'entendre d'un individu, mais d'une nation; ce n'est qu'une personnification nationale des destinées des Hébreux[1]. Qu'on juge, par cet expédient, des bonnes dispositions de M. Salvador pour la vérité de l'attente du Libérateur! Mais M. Salvador avait affaire à une chose que tous les expédients imaginables ne peuvent dérober; c'est un FAIT et un FAIT immense, puisqu'il avait eu tout un peuple pour acteur, et trente siècles pour durée : aussi est-il entraîné malgré lui à confesser, dans les pages suivantes, que — « toutes les pro-« messes consolantes adoptaient de préférence une expres-« sion sur laquelle *le pays entier* fondait ses espérances à « l'époque de Jésus-Christ. De la race des princes de Judée, « de la race de David, pris pour modèle d'intelligence et « de gloire, UN LIBÉRATEUR surgirait quelque jour, qui, « réunissant comme lui et avec de plus hautes perfections « la puissance d'esprit et la puissance de l'âme et du cou-« rage, saurait triompher de toute oppression extérieure, « et ramener les deux États divisés (les Juifs et les Israélites) « sous un sceptre de paix : à la justice il rendrait ses droits, « au peuple sa dignité, à la vie toutes les douceurs dont « l'Éternel l'a primitivement dotée... *Enfin, il ferait servir* « *le véritable Israël, selon sa destinée, d'étendard et de* « *noyau aux autres populations de la terre, pour ne for-*

[1] Tome I, p. 80 et suiv.

« *mer, de toutes les familles des enfants d'Adam, qu'une* « *seule famille de peuples vivifiés les uns les autres par la* « *plus admirable unité* [1]. »

Et comment pouvoir dissimuler le fait de l'attente d'un libérateur de la race humaine par les Juifs! Ils l'attendent encore. Quelle plus forte preuve veut-on qu'ils l'ont toujours attendu? A moins qu'on ne suppose que, pour favoriser le Christianisme, ils se soient prêtés à concevoir cette attente après coup, et à antidater ce titre de leur confusion et de notre foi.

Il y a même cela de fort remarquable, et qui prouve à quel point la promesse du Messie, contenue dans les passages de la Genèse que nous avons cités dans notre chapitre sur Moïse, avait germé de bonne heure et profondément chez ce peuple : c'est que les Samaritains, qui représentent les dix tribus séparées de la nation sous le règne de Jéroboam, mille ans avant Jésus-Christ, ne reconnaissant d'autres livres sacrés que les livres de Moïse, et toujours restés depuis lors ennemis des Juifs pour le moins autant que ceux-ci le sont des Chrétiens, ont conservé jusqu'à cette heure la croyance à la venue du Messie, qu'ils nomment HATHAB (le convertisseur) [2]. Durant le siècle dernier, une correspondance fut suivie avec eux à l'effet d'éclaircir ce fait; cette correspondance a été publiée par Schnurrer [3] : son résultat, des plus concluants, a été encore confirmé par les poëmes samaritains de la biblio-

[1] P. 95.

[2] Ils sont réduits maintenant à une trentaine de familles, à Nablous, l'ancienne Sichem.

[3] *Eichhorn's bibliothek repertorium*, IX, th. S. 27. — Il y avait eu d'autres correspondances semblables entre ce petit nombre qui reste des Samaritains, et Scaliger, Ludolf, et l'université d'Oxford. Voy. de Sacy, *Mémoires sur l'état actuel des Samaritains*, p. 47.

thèque Bodléienne, qui ont été publiés par Gésénius[1].

Au surplus, tout, dans la nation juive, tendait à reproduire et à figurer l'attente du Libérateur. Cette attente prodigieuse n'était pas seulement consignée dans l'*Écriture* (le seul livre qu'ait eu cette nation, et qui était comme un registre ouvert où chaque prophète venait tour à tour écrire une page, un mot, jusqu'à Jésus-Christ, où il a été *irrévocablement* clos), mais dans les institutions, dans les cérémonies, dans les événements même. C'était l'unique fonction du peuple juif, qu'on pourrait appeler dans son tout, dit quelque part saint Augustin, *un seul grand Prophète*. Cette espérance, autrefois domestique, avait grandi avec le peuple et avec le temps. Elle était devenue comme un héritage national que chaque génération transmettait à la suivante, avec cette particularité bien remarquable que dans ses plus beaux jours de gloire et de puissance, sous ses David et ses Salomon, le peuple juif n'a jamais prétendu que le Messie allait paraître, et que dans ses plus grandes détresses, sous ses Daniel et ses Machabées, il n'a jamais désespéré de le voir venir, jusqu'au moment suprême de la venue de Jésus-Christ, où partie de la nation a proclamé qu'il était ce Messie promis à leurs pères, et où le restant, — comme un pilote jeté hors de sa route par la tempête, — a tourné à tout vent de doctrine sur le Messie : les uns disant qu'il avait paru dans la personne de plusieurs hommes célèbres de leur na-

[1] *Carmina Samarita e codicibus Londinensibus et Gothanis;* Lips., 1824, p. 75. Ce qui avait attiré toutes ces savantes recherches sur ce point, c'était l'objection d'inexactitude de mœurs et de doctrine, faite à ce passage de l'Évangile : « Cette femme (la Samaritaine, dit à Jésus : *Je sais* « *que le Messie, autrement dit le Christ, doit venir. Lors donc qu'il* « *sera venu, il nous annoncera toutes choses.* Jésus lui dit : C'est moi- « même qui vous parle, etc. » (*Év. S. Jean*, chap. IV.)

tion, sur lesquels ils ne s'accordent pas; les autres disant qu'il aurait dû paraître, mais que sa venue avait été différée par leurs péchés; d'autres, tellement étourdis dans leur égarement, qu'ils se sont enveloppés en quelque sorte dans leur désespoir, et ont écrit cette fatale parole dans leur Talmud : *Maudits soient ceux qui supputent le temps de l'arrivée du Messie!* tous enfin ne subsistant plus, au sein des merveilles de notre civilisation chrétienne, que comme ces langues mortes qui sont bannies du commerce des peuples, et ne sont réservées que pour l'intelligence des monuments qui remontent à l'époque où on les parlait.

Ainsi la promesse de ce Sauveur, de ce Descendant de la femme, qui devait écraser la tête de notre antique ennemi et régénérer toutes les nations, est incessamment entretenue et attestée par la tradition la plus prodigieuse et la plus authentique qui ait jamais existé parmi les hommes : celle de tout un peuple, toute une nation, dont l'unique rôle sur cette terre a été, pendant plus de trois mille ans, de la répéter; si bien qu'il tombe en dispersion, du moment où l'événement est venu remplir la promesse, et où, son rôle fini, il ne subsiste plus que pour entretenir tous les peuples de la terre du prodige de cette concordance, que lui seul ne voit pas, pour la faire mieux voir.

II. De ce premier point, et comme de ce centre des traditions universelles, portons maintenant notre attention sur tous les autres peuples, et nous allons entendre cette parole de la Genèse, IPSE ERIT EXSPECTATIO GENTIUM, revenir de tous les points de l'espace et du temps, comme un écho sonore, plus ou moins affaibli ou altéré par les obstacles de sa route, mais qui, à travers toutes ses mé-

tamorphoses, redit toujours la finale d'espérance qui fut prononcée au commencement.

— Déjà et par anticipation nous avons laissé entrevoir cette *espérance* qui était restée au fond de la boîte de Pandore, et ce trait est bien significatif. C'est par la *femme* que le mal a débordé dans le monde, nous disait déjà cette fable, et par la femme entraînée à la désobéissance par le *désir de savoir*. Cependant la boîte mystérieuse qui était pleine de maux se trouva contenir dans son fond *un bien*; mais un bien futur, un bien en *espérance*, qui est représenté comme la contre-partie des maux, et par conséquent comme le salut à venir du monde qui en avait été rempli. Cette petite fable de Pandore présente dans son laconisme ingénieux, et pour ainsi dire dans sa *boîte*, toute la substance de l'histoire religieuse de l'humanité.

— Mais nous allons voir se dérouler cette histoire en traits plus sévères sous le voile d'une autre fable correspondante à celle de *Pandore*, et dont nous avons déjà présenté la première face relative à la chute originelle : c'est la fable de *Prométhée*. Nous avons réservé la partie de cette fable qui se rapporte à la réhabilitation de l'humanité ; le moment est venu de l'exposer.

Eschyle avait composé trois tragédies sur ce sujet, qui a exercé de tout temps le génie des poëtes et la sagacité des critiques. Dans cette trilogie, il avait distribué les trois grandes phases de l'humanité personnifiée dans *Prométhée*. La première pièce avait pour titre : *Prométhée dérobeur du feu*, la seconde, *Prométhée enchaîné;* et la troisième, *Prométhée délivré*. Il n'est malheureusement parvenu jusqu'à nous que la seconde de ces trois pièces, *Prométhée enchaîné*. Entre autres vers insignifiants, un vers précieux de la troisième a été conservé négligemment par Plutarque.

Néanmoins, ce monument des traditions grecques, ainsi réduit, laisse percer, à travers l'obscurité terrible qui l'enveloppe, des traits de lumière qui découvrent visiblement le dogme chrétien dans les profondeurs de l'avenir.

On a écrit des volumes sur la prophétie de Prométhée. Nous n'avons pas voulu nous jeter dans leur lecture, de peur d'y contracter des préventions systématiques, compagnes ordinaires d'une érudition poussée à l'excès. Nous avons préféré n'indiquer que ce que nous avons pu découvrir de nos propres yeux, et ce dont la plupart de nos lecteurs pouvaient être aussi bons juges que nous. Peut-être n'est-ce pas le plus mauvais moyen de trouver la vérité; car, tandis qu'on se consume à la chercher dans les profondeurs d'un sujet, elle vous attend souvent à l'entrée[1].

Pour saisir le sens de la fable de Prométhée, il faut d'abord la voir d'ensemble dans la tragédie d'Eschyle, en démêler tout ce qu'elle contient de substantiel, puis le rapprocher de quelques autres débris de la même tradition, cachés sous des fables voisines, pour recomposer, par ce rapprochement, le corps de la vérité. Voilà du

[1] Quand j'ai écrit sur la fable de Prométhée ce qu'on va lire, je ne connaissais ni l'article remarquable de M. Guiraud, de l'Académie française, publié dans l'*Université catholique*, t. I, p. 272, ni le travail plus approfondi de M. Rossignol, publié dans les *Annales de philosophie chrétienne*, t. XVIII, p. 184 et 325, et t. XIX, p. 165, ni enfin celui de mon ami M. Dabas, dont un premier fragment a paru dans la *Revue catholique du Midi*, n° 1, et a vivement fait désirer la suite. Il en a été de même de chacun de ces trois écrivains par rapport aux deux autres. Tous les quatre nous avons travaillé séparément sur un sujet énigmatique, et ce pendant tous les quatre nous nous sommes rencontrés non-seulement dans les résultats généraux, mais encore dans l'appréciation d'un grand nombre de détails. N'est-ce pas la meilleure preuve que nous ne sommes pas dupes de notre imagination?

moins ce qui nous a paru s'offrir naturellement à nos recherches. Nous demandons qu'on suspende tout jugement jusqu'à ce que nous ayons achevé cette exposition.

Jupiter, dans le drame d'Eschyle, et généralement dans toute la mythologie grecque, est représenté sous deux caractères différents, auxquels généralement on n'a pas fait assez attention. Tantôt c'est la Divinité même au plus haut point de vue religieux, c'est la justice souveraine et inflexible qui régit les hommes et les dieux; tantôt c'est un usurpateur et un tyran qui a envahi l'héritage de Saturne, l'ancien maître du ciel, et qui est devenu l'auteur de tous les maux de la race humaine : nous reviendrons sur ce point essentiel. Quoi qu'il en soit, Prométhée est tombé victime de Jupiter, et, du fond de son supplice, il jette le blasphème et la malédiction contre son ennemi. Une femme intervient, et, par un malheur égal au sien, elle partage la pitié que les spectateurs (le Chœur) accordaient à Prométhée. Cette femme est *Io*, qui parcourt çà et là toute la terre, poursuivie qu'elle est par le dard d'une justice vengeresse. Elle s'arrête par sympathie devant Prométhée, qui dans ce moment, pressé par l'avide curiosité des spectateurs, se refusait à développer le sens d'une prophétie relative à sa délivrance. *Sa présence émeut Prométhée de pitié sur son sort, si conforme au sien*, et elle obtient de lui qu'il explique enfin cette prophétie de délivrance, dont il n'a dit jusqu'ici que quelques mots, et qui les concerne également tous les deux. A la fin, Mercure intervient pour obtenir de Prométhée l'explication de cette même prophétie dont il menace Jupiter. Prométhée s'y refuse, et Mercure confirme l'arrêt de la justice céleste contre Prométhée, à laquelle il n'assigne pour terme qu'un moyen de satisfaction des plus mystérieux.

Tel est le cadre de la tragédie de *Prométhée enchaîné*. Nous allons maintenant le remplir de quelques citations, qui en éclairciront les obscurités.

Le Chœur, parlant à Prométhée : *Ton supplice est bien cruel; mais tu dois ton malheur à ta folie imprudente... Ne va pas cependant, dans ce malheur, t'abandonner toi-même; bientôt, j'en ai la douce espérance,* TU SERAS LIBRE *de ces chaînes,* TU REDEVIENDRAS L'ÉGAL DE JUPITER. Prométhée : *Non, tel n'est point l'avenir fixé par la Parque inévitable : je vivrai courbé sous des maux, sous des tortures sans nombre; ce n'est qu'après le supplice que je sortirai des fers. L'art est une bien faible puissance auprès de la nécessité.* Le Chœur : *Mais cette nécessité, qui donc règle son cours?* Prométhée : *C'est la triple Parque, ce sont les Furies à l'infaillible mémoire.* Le Chœur : *Quoi! Jupiter est moins fort qu'elles?* Prométhée : *Oui, lui-même, il ne saurait éviter sa destinée.* Le Chœur : *Et quelle est donc la destinée de Jupiter?* Prométhée : *Ne me le demande pas, n'insiste pas.* Le Chœur : *Il est donc bien redoutable le secret que tu nous caches?* Prométhée : *Passez à d'autres sujets; il n'est point temps de révéler le mystère, il faut le dérober plus que jamais aux yeux, etc.*

Io intervient.

Io : *Où suis-je chez quel peuple? Quel est ce captif que j'aperçois enchaîné à ces rocs?* (A Prométhée) : *Pour quel forfait péris-tu dans ces tortures? apprends-moi dans quel pays j'arrive, errante, infortunée... Ah! ah! hélas! hélas! un taon me déchire encore de son dard... Je fuis, je bondis affamée le long des sables du rivage... Oh! oh! pourquoi donc, ô fils de Saturne,* POUR QUEL CRIME *m'attacher sous le joug de telles souffrances? Oh! si je pouvais apprendre quelle sera la fin des mes maux?*

Prométhée ayant dit une parole qui fait voir qu'il connaît la destinée d'Io, celle-ci, avide de connaître le terme de ses maux, lui dit : *Mais réponds-moi donc sans détour : que me reste-t-il donc à souffrir? Parle, parle-moi, si tu sais quelque chose.* — Prométhée raconte l'histoire du malheur passé et du malheur à venir d'Io, malheur immense. — Celle-ci se lamente.

Prométhée : *Eh! quel serait donc ton désespoir, si tu subissais mon supplice? La mort du moins est la fin de la souffrance : je ne vois devant mes yeux d'autre terme à mon infortune.* QUE LE JOUR OÙ JUPITER TOMBERA DÉPOUILLÉ DE SON EMPIRE. Io : *Que me dis-tu? Jupiter déchoir de son empire?* Prométhée : *Ce sera une joie pour toi, sans doute, que le spectacle de son abaissement.* Io : *Comment ne pas m'en réjouir? il m'a si cruellement traitée!* Prométhée : *L'événement s'accomplira, sois-en sûre.* Io : *Et qui donc lui arrachera le sceptre de la toute-puissance?* Prométhée : *Lui-même, sa folie.* Io : *Comment! explique-toi, si tu le peux.* Prométhée : *Il formera un hymen, dont il doit se repentir un jour.* Io : *Avec une déesse, avec une mortelle? Parle.* Prométhée : *Ah! que t'importe? je n'ose révéler un tel mystère.* Io : *Est-ce par l'épouse qu'il sera renversé du trône?* Prométhée : ELLE METTRA AU MONDE UN FILS PLUS FORT QUE SON PÈRE... Io : *Et il n'a aucun moyen de détourner un tel malheur?* Prométhée : *Non, à moins que, délivré de mes chaînes...* Io : *Qui donc, malgré Jupiter, pourra te délivrer?* Prométhée : CE DOIT ÊTRE UN DE TES DESCENDANTS... Io : *Que dis-tu?* TON LIBÉRATEUR, CE SERAIT UN DE MES ENFANTS?... Prométhée : *Oui, à la troisième génération, après dix autres générations.* Io : *Que cet oracle laisse encore d'obscurité dans mon esprit!*

Après plusieurs circonlocutions, Prométhée en vient à achever l'histoire d'Io. — Maintenant, dit-il, je vais vous dévoiler, à elles et à toi, le reste de cette histoire. — *Il est une ville, à l'extrémité de l'Égypte, bâtie à la bouche même du Nil, sur les sables amoncelés par le fleuve : c'est Canope. Là Jupiter te rendra la raison :* IL POSERA SUR TON FRONT SA MAIN CARESSANTE, SON TOUCHER SUFFIRA. ET DE TOI UN FILS NAÎTRA, DONT LE NOM RAPPELLERA L'ORIGINE, ÉPAPHUS. (Ἐπαφᾶν signifie Toucher légèrement.)

Prométhée raconte l'histoire des *enfants d'Épaphus*, parmi lesquels sont les Danaïdes, dont l'une fidèle à son époux : — *D'elle*, continue-t-il, *naîtra dans Argos une royale lignée. Mais cette histoire serait bien longue à détailler : qu'il vous suffise de savoir qu'un héros sortira de ce sang, fameux par ses flèches, et qui me délivrera de mon supplice.* TEL EST L'ORACLE QUE M'A RÉVÉLÉ MA MÈRE THÉMIS, L'ANTIQUE FILLE DES TITANS. *Mais comment, mais quand tout s'accomplira, il faudrait un long temps pour le dire, et tu ne gagneras rien à l'apprendre.*

Io, emportée par un nouveau délire, se lamente contre Jupiter. — Prométhée : *Et pourtant ce Jupiter, malgré l'orgueil qui remplit son âme, il sera humble un jour : il tombera de son trône.* AINSI S'ACCOMPLIRONT TOUT ENTIÈRES LES IMPRÉCATIONS QUE LANÇA CONTRE LUI SATURNE SON PÈRE, *alors qu'il tombait du vieux trône des cieux. Qu'il aille donc s'asseoir dans sa sécurité, rassuré par ce bruit qui roule dans l'étendue. Vain appareil, et qui ne le gardera pas de tomber d'une chute ignominieuse, irréparable,* TANT IL SERA TERRIBLE CET ADVERSAIRE QU'IL SE PRÉPARE MAINTENANT A LUI-MÊME! GÉANT INDOMPTABLE,

QUI TROUVERA UN FEU PLUS PUISSANT QUE LE FEU DE LA FOUDRE, DES ÉCLATS PLUS RETENTISSANTS QUE LES ÉCLATS DU TONNERRE... *Échoué à cet écueil, Jupiter reconnaîtra enfin qu'il est bien différent de régner ou de servir.* — Le Chœur : *Tu prends, je le crois, ce que tu désires pour la destinée de Jupiter.* Prométhée : *Ce que je prédis, c'est ce qui s'accomplira.* Le Chœur : *Quoi! Jupiter sous un maître?* Prométhée : *Oui, et endurant un supplice plus insupportable que le mien.*

A la fin de la pièce Mercure intervient, comme nous l'avons dit, pour obtenir de Prométhée les explications de cet oracle funeste à Jupiter. Prométhée refuse de le satisfaire. Mercure alors lui prédit, à son tour, la continuation de son supplice en ces termes : *Le tonnerre, la foudre brûlante, sont déjà préparés; mon père brisera en éclats ces âpres sommets, et ton corps disparaîtra sous les débris enserrés dans la pierre. Puis un long temps s'écoulera, et tu reparaîtras à la lumière du jour. Mais le chien ailé de Jupiter, l'aigle avide de carnage, arrachera sans pitié un vaste lambeau de ton corps : convive non invité, qui viendra se repaître pendant tout le jour de ton foie, noir et sanglant mets du festin. Et ne crois pas qu'un tel supplice doive avoir son terme* AVANT QU'UN DIEU S'OFFRE POUR TE REMPLACER DANS TES SOUFFRANCES, ET VEUILLE BIEN DESCENDRE POUR TOI, LOIN DE LA LUMIÈRE, DANS LA DEMEURE DE PLUTON, DANS LES TÉNÉBREUSES PROFONDEURS DU TARTARE[1].

Tel est l'ensemble de la tragédie d'Eschyle sur *Prométhée enchaîné*. Pour ne rien négliger de ce qui peut nous en éclaircir le sens, recueillons ce vers du *Prométhée déli-*

[1] Nous avons pris la traduction de M. Alexis Pierron, couronnée dernièrement par l'Académie française.

vré, conservé par Plutarque, où Prométhée, parlant de son libérateur, l'appelle :

CE CHER FILS D'UN PÈRE ENNEMI [1] !

Ces documents ainsi rassemblés, livrons-nous maintenant à la recherche de la vérité qu'ils peuvent contenir.

La première chose qui frappe dans toute cette fable dramatique de Prométhée, c'est l'obscurité, l'incohérence, et pour ainsi dire la difformité des parties ; et de là on doit d'abord conclure qu'Eschyle n'a pas voulu faire une œuvre d'*invention;* il y aurait mis plus d'art, de suite, et de lien. Il est infiniment plus probable qu'il a voulu se borner à recueillir les membres épars de quelque tradition dont lui-même n'avait pas la parfaite intelligence, et que nous retrouvons d'ailleurs dans d'autres poëtes, notamment dans Hésiode, qui les avait recueillis avant lui. Toutes les réticences prophétiques de Prométhée ne sont qu'un artifice par lequel le poëte a voulu déguiser sa propre ignorance. Au fond, il dit tout ce qu'il sait, et tel qu'il l'a trouvé dans l'antique tradition. Il l'avoue lui-même par la bouche de Prométhée : *Tel est l'oracle que m'a révélé ma mère, l'antique fille des Titans.*

Il ne faut donc pas supposer dans cette pièce un dessein caché, ni par conséquent espérer trouver une solution qui en explique et en concilie exactement toutes les parties. Le désordre et l'obscurité qui y règnent dénotent également que tout n'y est pas vérité, et que tout n'y est pas invention ; mais bien un mélange confus de l'un et de l'autre, en un mot, une vérité tombée dans la fable, et qu'il s'agit d'en retirer.

Or, cette vérité nous paraît être celle qui est consignée

[1] Plutarque, *Vie de Pompée.*

dans la Genèse et développée dans les autres parties des livres saints, touchant la promesse et l'attente du Réparateur.

A prendre d'abord la fable de Prométhée dans son ensemble, on voit aisément les grandes lignes de cette vérité.

Prométhée a voulu se faire l'égal de Dieu ; il tombe, condamné à un affreux supplice, au fond duquel il nourrit cependant l'espérance d'un libérateur. La femme Io partage avec l'homme cette double destinée, et c'est d'elle, et d'*elle seule*, que doit provenir leur libérateur commun. La procréation de ce libérateur doit avoir, en effet, un caractère miraculeux. C'est de la femme rendue féconde, sans aucune atteinte portée à sa virginité [1], par la seule vertu du Dieu, que doit venir au monde cet enfant dont le nom indiquera la miraculeuse origine, qui sera ainsi fils de Dieu et fils de la femme et par conséquent Dieu et homme. Il désarmera la justice de son père irrité contre l'homme, et terrassera l'antique ennemi qui fut l'auteur de tous les maux de Prométhée. Cet ennemi tombera de son trône, et les imprécations lancées contre lui au commencement, par le maître du ciel, s'accompliront.

Qui ne reconnaît à ces grands traits l'histoire de la Rédemption du genre humain, telle qu'elle se déroule dans le cours de notre sainte Religion : la chute de l'homme ; la malédiction prononcée au commencement contre l'auteur de cette chute ; l'annonce d'un libérateur qui l'accomplirait un jour en lui brisant la tête, d'un libérateur issu *de la semence de la femme*? Qui n'entend comme un écho lointain et profané de cet oracle d'Isaïe : LE SEIGNEUR VOUS DONNERA LUI-MÊME UN PRODIGE. UNE VIERGE CONCEVRA, ET ELLE ENFANTERA UN FILS QUI SERA APPELÉ EMMANUEL (Dieu

[1] Io est appelée dans Eschyle *la chaste vierge;* traduction d'Alexis Pierron, p. 37.

avec nous). *Son nom sera* L'ADMIRABLE, LE CONSEILLER, LE DIEU, LE FORT, LE PRINCE DE LA PAIX, LE PÈRE DU SIÈCLE FUTUR [1]. *Le Juste que je dois envoyer est proche, le* SAUVEUR *que j'ai promis va paraître. Toutes les nations l'attendront, et mettront leur espérance dans son bras* [2]. IL BRISERA SUR LA MONTAGNE CETTE CHAÎNE QUI TENAIT LIÉS TOUS LES PEUPLES. IL ROMPRA CETTE TOILE QUE L'ENNEMI AVAIT OURDIE, QUI ENVELOPPAIT TOUTES LES NATIONS. IL PRÉCIPITERA LA MORT POUR JAMAIS, *il séchera les larmes de tous les yeux, et effacera de dessus la terre l'opprobre de son peuple* [3]. *Le Seigneur les abandonnera pour un temps, jusqu'à ce que* CELLE QUI DOIT ENFANTER AIT ENFANTÉ [4]? Promesse dont l'accomplissement inspirait encore à la CHASTE VIERGE, d'où le vrai Libérateur est issu, ces autres fortes paroles : *Magnificat anima mea Dominum... Quia fecit mihi magna qui potens est.* FECIT POTENTIAM IN BRACHIO SUO... DEPOSUIT POTENTES DE SEDE, ETC.

Tous ces oracles, qui retentissent dans tout le cours des saintes Écritures, comme un tonnerre de délivrance dont le bruit grossit de plus en plus jusqu'à ce que le coup soit porté, présentent une analogie tellement remarquable avec l'oracle de Prométhée, qu'il est impossible de ne pas voir dans celui-ci une émanation de la même source, et, comme nous le disions, un écho de la même voix.

Les sons de cette voix ont dû se fausser, se répercuter et se confondre, en passant par une tradition profane et mensongère qui s'était détachée de son principe; et de là

[1] Isaïe, chap. VII, v. 14; chap. IX, v. 6.
[2] Id., chap. LI, v. 5.
[3] Id., chap. XXV, v. 7 et 8.
[4] Michée, chap. V, v. 3.

viennent les incohérences et les oppositions apparentes qui se laissent voir entre les deux oracles, les notions sur le *Médiateur* s'étant nécessairement altérées dans la même proportion que celles sur la nature de Dieu et sur la nature de l'homme, dont il participe également.

Toutefois il n'est pas impossible de démêler le nœud de ces oppositions.

La plus forte est celle qui résulte de ce que l'ennemi de l'homme dans *Prométhée enchaîné*, celui que le Libérateur attendu doit terrasser, est la Divinité elle-même, Jupiter. Or, comme nous l'avons déjà insinué, Jupiter, dans Eschyle, n'est pas le vrai Dieu; ce n'est qu'un usurpateur qui a prévalu, et qui a envahi le royaume de Saturne, l'ancien maître du ciel. Toute la mythologie grecque part de là. Elle admet deux âges : l'un, l'âge d'innocence et de bonheur sous les lois de Saturne, le vrai Dieu; puis ensuite l'âge de décadence, de crime et de malheur, par suite de l'invasion de Jupiter, l'usurpateur, le faux Dieu, l'auteur de tous les maux de la race humaine :

> Ante Jovem *nulli subigebant arva coloni.*
> . . . . . *Ipsaque tellus*
> *Omnia liberius, nullo poscente, ferebat.*
> Ille malum *virus serpentibus addidit atris* [1].

Sous ce point de vue, Jupiter nous apparaît absolument comme le Satan des Hébreux, le Typhon des Égyptiens, l'Ahrimane des Perses, etc., cet être malfaisant, en un mot, que les *traditions universelles* s'accordent, ainsi que nous l'avons vu, à représenter comme l'auteur de la chute de l'homme et le destructeur de l'empire du ciel sur la terre, et qu'à cet effet les saintes Écritures appellent si

[1] Virgil., *Georg.*, lib. I. — Et dans l'égl. de *Pollion* : REDEUNT SATURNIA REGNA.....

souvent le *Prince de ce monde,* qui doit en être chassé par la victoire du Libérateur : *Princeps hujus mundi ejicietur foras;* et, plus énergiquement encore, le DIEU DE CE SIÈCLE. Alors se conçoivent parfaitement toutes les imprécations de Prométhée contre lui, et cet oracle : *Il tombera du trône, il sera effacé de l'empire,* etc.

Mais la difficulté n'est pas résolue ; car cette explication rencontre un obstacle dans les autres passages, où il est dit que Jupiter deviendra lui-même l'artisan de sa défaite, en faisant naître de la femme *un fils plus fort que son père;* paroles qui ne peuvent s'entendre que du vrai Dieu, mais qui alors combattent ce que nous venons de dire, si on veut y voir une relation avec la tradition mosaïque et chrétienne.

A cela on peut répondre que la mythologie grecque est un véritable chaos d'incohérences et de contradictions, où les vérités les plus opposées et les plus disparates se trouvent accolées ensemble ; et la Fable même n'est autre chose qu'une confusion apportée dans la vérité primitive. Ici cette confusion, quelque choquante qu'elle soit, peut s'expliquer encore ; car Jupiter était tour à tour envisagé dans la Fable comme l'usurpateur du ciel et comme la Divinité par essence, et on a pu fort bien, dès lors, confondre ces deux caractères, et les lui rapporter tout à la fois. Il n'était usurpateur qu'originairement, et par rapport à Dieu ou à Saturne ; mais, devenu par son usurpation même le dieu ou plutôt le tyran de l'espèce humaine, on conçoit, dans le désordre des imaginations, l'équivoque qui a pu, tout en lui retenant le caractère et le sort qui regardent Satan, lui transporter quelques-uns des traits qui regardent la Divinité, dont il avait pris la place ici-bas. — Il est vrai ensuite de dire, dans un

certain sens, que Dieu était devenu par le péché l'ennemi de l'homme, et que sa justice vengeresse a été désarmée, vaincue, ou pour mieux dire satisfaite, par *le Médiateur* son Fils; et alors la fable de Prométhée se dégage de toutes ses obscurités et brille des traits de la vérité même dans ce mot admirable où Prométhée appelle son libérateur :

CE CHER FILS D'UN PÈRE ENNEMI.

Quel est ce fils?

Suivant Hésiode, c'est Hercule. Sur quoi M. Alexis Pierron dit qu'il ne faut pas voir tant de mystère dans le personnage du Libérateur dont il est parlé dans la tragédie d'Eschyle. Mais on peut répondre qu'Hercule lui-même n'est qu'un personnage fabuleux et symbolique, dont le nom se donnait à tous les libérateurs (aussi en comptait-on jusqu'à trente-deux), et qui en était en quelque sorte synonyme; que dès lors le mystère contenu dans la Fable n'en subsiste pas moins. Il n'importe qu'on appelle ce Libérateur Hercule, ou Épaphus, ou Orus; ce n'est là qu'une question de nom qui laisse subsister la chose même, je veux dire le rôle du personnage. Or, c'est ce rôle qui nous frappe par son rapport avec celui du Libérateur promis et attendu depuis l'origine du monde chez le peuple juif. La manière dont Hésiode rapporte la délivrance de Prométhée n'affaiblit pas ce rapport : « Le « vaillant fils d'Alcmène aux pieds charmants, dit-il, tua « l'aigle qui rongeait le foie de Prométhée, et, repoussant « un si cruel fléau loin du fils de Japet, le délivra de ses « tourments, *non sans le consentement de Jupiter*, le puis- « sant monarque de l'Olympe, *qui voulut que la gloire « d'Hercule, né dans Thèbes, se répandit plus encore*

« *qu'auparavant sur la terre.* Ce fut ainsi *qu'il honora son* « *illustre Fils;* et, bien qu'irrité, il abjura le ressentiment « qu'il avait contre Prométhée, parce que celui-ci avait « lutté de sagesse contre le tout-puissant fils de Saturne. » Qui ne voit le rapport qu'il y a entre ce personnage et ce *Fils du Dieu vivant* qui est appelé, en tant d'endroits de l'Écriture sainte, le *Sauveur qui doit être envoyé, dont l'empire s'étendra de plus en plus, et dont la grandeur éclatera jusqu'aux extrémités de la terre; l'Agneau dominateur de la terre, à qui les nations ont été données en héritage, et devant qui les rois se tiendront en silence*, etc.?

Ainsi, à ne voir même qu'Hercule dans le Libérateur dont il est question, on lui trouverait encore des traits frappants de ressemblance avec le Sauveur chrétien.

Mais n'y a-t-il pas, dans la tragédie d'Eschyle, sur ce Libérateur tant annoncé, des traits qui ne conviennent pas à l'Hercule de la Fable, et qui se rapportent à une figure plus grande et plus mystérieuse?

M. Patin, dans ses savantes et judicieuses Études sur les tragiques grecs, sans s'occuper de sonder le sens de cette fable, a cru cependant devoir faire l'observation suivante. « Il ne faut pas confondre, comme on l'a fait, avec Her- « cule, un autre personnage dont, pendant toute la pièce, « par des expressions de plus en plus vives, et qui attei- « gnent ici au plus haut degré non pas de clarté, mais de « force, Prométhée menace Jupiter de se donner un Fils « plus puissant que lui[1]. »

Une forte preuve, en effet, que ce personnage est tout autre qu'Hercule, et en même temps que la fable de Prométhée n'est que la vérité de la Rédemption chrétienne,

[1] *Études sur les tragiques grecs*, t. II.

brouillée et confondue dans ses différents traits, c'est qu'à côté de l'oracle de Prométhée, qui représente le Libérateur comme un vainqueur désarmant un ennemi, se trouve l'oracle de Mercure, qui le représente comme un Dieu se faisant victime pour le péché de l'homme; morceau précieux, dans la tragédie d'Eschyle, qu'on n'a pas assez remarqué, et duquel on peut conclure hardiment que cette fable n'est qu'une reproduction altérée des antiques oracles de l'Esprit-Saint : — TON SUPPLICE N'AURA DE TERME QUE LORSQU'UN DIEU S'OFFRIRA POUR SUCCÉDER A TES SOUFFRANCES, ET VOUDRA BIEN DESCENDRE POUR TOI DANS LES ENFERS. — Substitution sublime de l'amour divin, qui n'a pu venir des rêveries mythologiques où elle ne trouve qu'opposition, et dont la relation est visible avec tous ces passages des livres saints où le Messie est représenté à l'état de victime volontaire, et où il est dit *qu'il s'est lui-même chargé de nos langueurs...; qu'il a été froissé pour nos iniquités...; que nous avons été guéris par ses souffrances, et que l'Éternel a fait venir sur lui l'iniquité de nous tous; enfin, qu'*IL EST DESCENDU AUX ENFERS, *et qu'il en est sorti glorieux*[1].

C'est ainsi que le double caractère du Messie, tout à la fois triomphateur et victime, se retrouve dans le drame de *Prométhée enchaîné*, qu'on pourrait appeler *l'attente du Libérateur*, et vient, avec les autres traits que nous avons relevés, démontrer aux yeux les plus prévenus que cette fable n'est qu'une fausse copie de la vérité qui forme le fondement de notre Religion, dont elle fait ressortir vivement l'antique et puissante réalité.

Ajoutons (ce qui n'est pas tout à fait à négliger) que de tous les débris de la mythologie qui nous sont parvenus sur

[1] Isaïe, chap. LII; — Ps. X. v. 9; — Osée, VI, 3.

la condition de *Prométhée délivré*, et qui ont été rassemblés par M. Patin, il résulte que ce grand coupable, réconcilié enfin avec Jupiter par l'entremise du Fils de ce Dieu, était représenté dans la cour céleste portant, en signe de réhabilitation, une couronne d'olivier sur la tête[1], et, en souvenir de ses malheurs, un anneau de fer[2], un fragment du rocher du Caucase[3], et les stigmates de son supplice :

Extenuata gerens veteris vestigia pœnæ [4].

Tableau touchant de la réhabilitation de l'humanité, qui repose doucement les yeux, et qui complète jusqu'au bout l'étonnant accord des destinées de l'homme, d'après le Christianisme, avec les traditions et les espérances du genre humain.

— Portons maintenant notre attention sur une autre fable qui, soit par elle-même, soit par sa relation secrète avec celle de Prométhée, va fortifier encore, s'il est possible, la démonstration de cette vérité. Cette fable est la fable égyptienne *d'Isis et de Typhon*.

Typhon, ainsi que nous l'avons vu, d'après Plutarque, est cet esprit malfaisant représenté sous la forme d'un SERPENT, et qui, puni lui-même pour une faute commise antérieurement, se fit artisan de toutes les mauvaises choses. « Il fait, par son envie et sa malignité, plusieurs mauvaises « choses ; *et ayant mis tout en combustion, il remplit de « maux et de miseres la mer et la terre*[5]. »

Or, le récit de Plutarque se poursuit ainsi :

[1] Apollod., *Biblioth.*, II, v. 11, 12.
[2] Athén., XV.
[3] Plin., *Hist. Nat.*, XXXIII, 4. — Id., *ibid.*, XXXVII, 1.
[4] Catul., LXIV.
[5] Plutarque, *De Isis et Osiris*, n° 24 · trad. d'Amyot.

« ET PUIS EN FEUT PUNI, ET LA FEMME *et sœur d'Osiris* « EN FEIT LA VENGEANCE, ESTEIGNANT ET AMORTISSANT SA « RAGE ET SA FUREUR. » De là vient que Typhon était représenté exhalant la fureur .

Anguipedem alatisque humeris Typhona furentem.

Qui ne reconnaît déjà dans cette fable ce verset de la Genèse, où Dieu dit au serpent : — « Je mettrai une ini- « mitié entre toi et la femme, entre sa descendance et la « tienne : celle-ci écrasera ta tête, et tu ne pourras que « chercher à la mordre au talon. » *Inimicitias ponam inter te et mulierem, et semen tuum et semen illius : ipsa conteret caput tuum, et tu insidiaberis calcaneo ejus.* — De là vient aussi que, dans les représentations de l'art chrétien, la sainte mère du Rédempteur est souvent figurée tenant sous ses pieds un serpent qui se replie.

Mais ce n'est que par ellipse que la mère du Rédempteur est représentée écrasant le serpent; car ce n'est pas elle, mais son Fils, qui *en a fait la vengeance.* Aussi, dans le verset de la Genèse précité, le IPSA *conteret* est-il appliqué par tous les docteurs juifs et chrétiens à *semen* et non à *mulierem*[1]. Par la même raison, si la fable d'Isis ne renferme qu'une tradition de la même vérité, ce n'est pas *Isis,* la femme, qui devrait directement *faire la vengeance* de Typhon, mais un de ses descendants.

Or, c'est précisément en ce sens que s'explique la fable égyptienne. Dans le même traité, Plutarque expose, en effet, d'après la tradition, qu'un *descendant d'Isis*, nommé *Orus,* le même, dit-il, que l'Apollon des Grecs (c'est Apol-

[1] Ils ne se fondent pas sur la version latine, vicieuse en ceci, puisque *semen* est neutre; mais sur le texte hébreu, où *ipse* s'accorde avec *semen,* et où le verbe qui suit est masculin.

lon qui, dans la mythologie, tue de ses flèches le serpent Python), terrassa *Typhon;* et cet *Orus,* observe Plutarque, n'est pas celui de la première génération, « qu'ils appellent « l'ancien Orus ; mais cestuy Orus est l'Orus determiné, de- « finy et parfait, *qui ne tua pas du tout* entierement Ty- « phon, *mais lui osta la force* et la puissance de pouvoir « plus rien faire... *Typhon fut bien surmonté, mais non « pas tué,* pour ce que la déesse, qui est dame de la terre, « ne voulut pas permettre que *sa puissance fust du tout « aneantie,* mais seulement la lascha et la diminua, *vou- « lant que ce combat demeurast*[1]. »

Admirable accord qui nous décèle de plus en plus la source de cette tradition dans la grande vérité de la Genèse! La première femme, Isis, dans la personne d'un de ses descendants, terrassant le serpent Typhon, auteur des maux de la terre ; ce Descendant, non immédiat, mais éloigné, *surmontant* le génie du mal *sans l'anéantir,* pour que le *combat demeurât,* et que la défaite de Typhon fût prolongée par sa résistance : n'est-ce pas là, en effet, cette *inimitié posée entre la femme ou sa semence, et le serpent tentateur?* N'est-ce pas *cette semence bénie écrasant la tête du serpent, en laissant à celui-ci la force suffisante pour chercher à la mordre au talon,* ET TU INSIDIABERIS CALCANEO EJUS? Paroles d'un laconisme profond, et qui prophétisaient si bien en deux mots et le triomphe de la vérité par le Christ, et cette lutte incessante de l'incrédulité et de l'hérésie, qui devait faire ressortir sa divinité à travers

[1] *De Isis et Osiris*, nomb. XLIV, XXV.

La fable met ici au passé ce qui, dans la vérité, ne devait se réaliser que dans l'avenir ; mais cette transposition de temps s'explique aisément par le désordre et la rupture de la tradition véritable chez les peuples païens.

les siècles, sans que *ces portes de l'enfer* pussent jamais prévaloir contre lui.

Ainsi la fable égyptienne d'Isis, comme la fable grecque de Prométhée, dépose manifestement en faveur de la grande vérité qui rattache le Christianisme au berceau du genre humain.

Mais quel rapport inattendu entre ces deux fables vient donner à cette conclusion l'évidence d'une solution mathématique!

La mythologie faisait venir le vautour attaché au foie de Prométhée, de *Typhon* et d'Échidna. Et dans le dictionnaire de la Fable nous lisons : « Échidna, monstre « *moitié* FEMME *et moitié* SERPENT. »

Dans le même dictionnaire, au mot *Io*, nous lisons aussi : — « *Io* ou *Isis*, fille d'Inachus ; les Égyptiens lui dressè- « rent des autels, et lui faisaient des sacrifices *sous le nom* « *d'Isis*. — Assez souvent on la trouve dans les anciens « monuments *avec un enfant qu'elle tient sur ses genoux*, « ou à qui elle présente la mamelle. Dans d'autres figures, « *elle est toute couverte de mamelles*. »

Décidément, nous ne nous sommes pas égarés dans nos conjectures sur le lien qui unit ces fables entre elles, et toutes deux à la vérité ; car voici qu'elles rentrent l'une dans l'autre pour se donner réciproquement ce qui leur manquait, et recomposer par leur réunion cette vérité dont chacune d'elles n'avait que des débris.

Io, compagne des malheurs de Prométhée, et de laquelle doit descendre le Libérateur, est la même qu'Isis ; et celle-ci, qu'est-elle? Isis *toute couverte de mamelles* est, comme l'indique cette représentation, la mère du genre humain[1],

[1] La *vache*, sous la figure de laquelle Io est aussi représentée, n'est-elle pas encore un emblème de la fécondité?

femme et sœur d'Osiris, comme Ève était femme et sœur d'Adam.

Par ses rapports mauvais avec *le serpent* TYPHON, *qui mit tout en combustion et remplit de maux la terre et les mers*, elle devient la mère de nos douleurs sous le nom d'ÉCHIDNA, *monstre moitié* FEMME *et moitié* SERPENT, *qui donna le jour au* VAUTOUR *rongeur de Prométhée.*

Mais comme elle a été la cause de nos misères, elle doit devenir la source de notre réhabilitation : d'elle doit sortir, à travers plusieurs générations, le Libérateur de l'humanité, de *Prométhée;* et d'elle seule, de sa semence virginale, car elle deviendra mère par l'effet d'une miraculeuse et divine conception : *Jupiter posera sur son front sa main caressante, et ce léger toucher suffira;* de là vient qu'on la représente dans les anciens monuments mythologiques *avec un enfant qu'elle tient sur ses genoux, ou à qui elle présente sa mamelle.*

Cet enfant (Épaphus ou Orus), Fils de la femme et Libérateur de Prométhée, c'est-à-dire toujours de l'humanité (car, comme nous l'avons vu précédemment dans Hésiode, l'humanité a été solidaire de la faute et du malheur de Prométhée); cet enfant libérateur, dis-je, sera en même temps DIEU ET FILS DE DIEU. Il sera ce DIEU QUI METTRA UN TERME AU SUPPLICE DE L'HOMME EN S'OFFRANT POUR SUCCÉDER A NOS SOUFFRANCES, ET QUI DESCENDRA POUR NOUS DANS LES ENFERS; divin médiateur, il désarmera la justice de Dieu son père, irrité contre l'homme, qui, dans sa reconnaissance, pourra l'appeler LE CHER FILS D'UN PÈRE ENNEMI.

Cet ORUS PARFAIT *ne tuera pas du tout entièrement le serpent Typhon, mais il lui ôtera la force de pouvoir plus rien faire;* de telle sorte qu'IL SOIT SURMONTÉ, MAIS NON DÉTRUIT, et QUE LE COMBAT DEMEURE, pour rendre le

triomphe plus éclatant, et le secours de ce Libérateur plus nécessaire.

Enfin, ce combat même aura un terme; et Prométhée, entièrement réconcilié, reparaîtra parmi les dieux, le front ceint de la couronne de paix, et portant l'instrument et les stigmates de son supplice comme un trophée de sa délivrance.

Voilà comment, sans rien changer, sans rien forcer, nous retrouvons mot à mot dans le chaos de la Fable, et nous reconstruisons pièce à pièce, le corps entier de notre sainte Vérité.

— Mais quoi! ce n'est pas tout, et voici encore les traditions gauloises qui viennent, s'il en est besoin, apposer le sceau de la certitude sur notre démonstration.

Un savant du dix-septième siècle, qui s'est particulièrement attaché à l'étude des antiquités et des traditions druidiques, nous apprend que les Gaulois adoraient, dans le secret de leurs sanctuaires, la déesse *Isis*, ou LA VIERGE DE LAQUELLE UN FILS ÉTAIT ATTENDU. — *Hinc druidæ statuam in intimis penetralibus erexerunt* ISIDI *seu* VIRGINI *hanc dedicantes*, EX QUA FILIUS ILLIC PRODITURUS ERAT [1].

Ce fait a été confirmé par la découverte qui a été faite en 1833, à Châlons-sur-Marne, sur l'emplacement d'un temple païen, de l'inscription suivante :

VIRGINI PARITURÆ
DRUIDES [2].

Enfin, la signification de ce culte druidique, qui se lie, par une ramification traditionnelle, à la fable égyptienne

[1] Elias Schedius, *De Diis germanis*, cap. XIII, p. 346.

[2] *Annales de philosophie*, t. VII, p. 328. — Nous avons déjà vu combien les druides avaient également conservé, tout en la faussant dans l'application, la vérité sur les sacrifices.

sur Isis et à la fable grecque sur Io, est tellement directe et applicable à notre sujet, qu'un écrivain moderne, impie, en a pu tirer parti pour flétrir le culte de Marie et de son divin Fils; ne se doutant pas qu'il nous fournissait, par cette allusion sacrilége, un témoignage de plus en faveur de la vérité que nous étudions. Se moquant de l'humble dévotion des habitants de la campagne, cet écrivain s'exprime ainsi : « Pénétrons dans le sanctuaire : c'est un temple isolé, « établi dans l'église ; la vierge noire, *l'Isis de nos aïeux*, « vêtue des plus riches habits d'argent, de rubans, de « dorures, porte son fils HORUS ou JÉSUS-CHRIST dans un « nuage de lumière [1]. »

Nous n'aimons pas plus qu'un autre les rapprochements forcés et les inductions systématiques, et ce n'est qu'avec retenue que nous sommes entré dans l'étude des traditions sur l'attente du Libérateur; mais lorsque nous avons vu la vérité venir pour ainsi dire se livrer elle-même à nous, et se dégager naturellement des voiles de la fable, sans nous laisser d'autre soin que celui de l'accueillir et de l'annoncer, nous avons été saisi par son évidence, et nous avons osé l'affirmer. Les rapports manifestes des traditions grecques, égyptiennes et gauloises, avec la tradition mosaïque sur l'attente d'un libérateur conforme à Jésus-Christ, sont des plus imposants. Il faut savoir douter, mais il faut aussi savoir reconnaître la vérité quand elle brille, quand elle est là.

— Et cependant nous n'avons pas fini d'en rassembler tous les débris; car il nous faut achever de parcourir toutes les nations, et demander à chacune d'elles si elle est bien vraie cette parole de la Genèse, d'où nous sommes partis : *Ipse erit exspectatio gentium* [2], et celle-ci du prophète

[1] *Beautés et merveilles de la nature en Suisse.* — [2] *Genèse*, XLIX, v. 10.

Aggée : *Movebo omnes gentes; et veniet* DESIDERATUS CUNCTIS GENTIBUS [1]; et celle-ci enfin d'Isaïe : LUCEM EJUS EXSPECTABUNT INSULÆ [2].

Un témoignage bien éminent nous rappelle chez la nation grecque. Ce n'est pas la Fable, c'est la philosophie par son plus pur organe, qui va le faire entendre.

Déjà, au chapitre de la *Nécessité d'une seconde révélation*, nous avons consigné cette parole de Socrate : *A moins qu'il ne plaise à Dieu de vous* ENVOYER QUELQU'UN *pour vous instruire de sa part, n'espérez pas de réussir jamais dans le dessein de réformer les mœurs des hommes* [3]. Nous n'avons dû alors considérer cette parole que comme l'expression de l'impuissance de la philosophie humaine à guérir l'humanité. En ce moment il nous est possible d'établir qu'elle provenait aussi de l'espoir et de l'attente formelle d'un Envoyé du ciel.

Laissons parler Socrate, il va lui-même s'en expliquer clairement. C'est dans le second dialogue d'*Alcibiade*. Alcibiade se rend au temple pour faire un sacrifice; il rencontre Socrate, et le consulte sur ce qu'il doit demander aux dieux. Socrate lui conseille de s'abstenir de toute demande, dans la crainte de s'attirer des maux pour des biens; et le dialogue continue ainsi :

SOCRATE.

« Le meilleur parti que nous ayons à prendre, c'est *d'at-*
« *tendre* patiemment. Oui, IL FAUT ATTENDRE QUE QUEL-
« QU'UN VIENNE *nous instruire de la manière dont nous*

[1] Aggée II, v. 8.

[2] Isaïe, IV, 4. — On sait que par *insulæ* les Juifs entendaient les contrées éloignées de la Palestine.

[3] *Plat., in Apol. Socratis.*

« *devons nous comporter envers les dieux et envers les* « *hommes.*

ALCIBIADE.

« Quand est-ce que viendra ce temps-là? et qui est-ce « qui nous enseignera ces choses? car il me semble que « J'AI UN DÉSIR ARDENT DE CONNAITRE CE PERSONNAGE.

SOCRATE.

« CELUI dont il s'agit s'intéresse à ce qui vous touche; « mais il le fait, à mon avis, à la manière dont Homère ra- « conte que MINERVE agit à l'égard de Diomède. MINERVE « dissipa le brouillard qu'il avait devant ses yeux, afin « qu'il pût distinguer *les dieux d'avec les hommes* [1]. Il est « pareillement nécessaire que le brouillard épais qui réside « maintenant sur les yeux de votre entendement soit dis- « sipé, afin que vous puissiez dans la suite distinguer au « juste le bien d'avec le mal.

ALCIBIADE.

« QU'IL VIENNE DONC, et qu'IL dissipe, quand IL lui « plaira, ces ténèbres. Je suis, quant à moi, tout disposé « à faire tout ce qu'IL lui plaira de me prescrire, moyen- « nant que je puisse devenir meilleur que je ne suis.

SOCRATE.

« Je vous le dis encore, CELUI dont nous parlons désire « infiniment votre bien.

[1] Voici le passage d'Homère auquel il est fait allusion : — « J'enlève de « tes yeux le nuage qui les couvrait auparavant, pour que tu distingues « sans peine les dieux d'avec les hommes. Si quelque divinité se présente, « garde-toi d'attaquer aucun des immortels. »

(*Traduction de Dugas-Montbel.*)

C'est ce nuage qui est resté sur les yeux des Juifs : *velamen cordis.*

ALCIBIADE.

« Ne serait-il donc pas plus à propos de différer l'of-
« frande des sacrifices JUSQU'A CE QU'IL VIENNE?

SOCRATE.

« Vous avez raison; il vaudrait mieux prendre ce parti
« que de courir le risque de ne savoir si en offrant des sa-
« crifices on plaira à Dieu, ou si on ne lui déplaira pas.

ALCIBIADE.

« A la bonne heure donc : QUAND CE JOUR-LA SERA VENU,
« nous ferons nos offrandes à Dieu. J'ESPÈRE MÊME DE SA
« BONTÉ QU'IL N'EST PAS FORT ÉLOIGNÉ [1]. »

Le célèbre Clarke, dans son *Traité de l'existence de Dieu, de la Religion naturelle, et de la vérité de la Religion chrétienne*, a été un des premiers apologistes qui aient invoqué ce frappant témoignage. C'est la traduction qui en est donnée dans la version française de ce Traité par Ricotier, que nous avons suivie de préférence. Lord Bolingbroke, le Voltaire de l'Angleterre, dans ses *Remarques critiques* sur cet endroit du livre de Clarke, avoue la justesse de cette citation; il prétend seulement que le sentiment particulier de Socrate ou de Platon n'est pas décisif [2].

Nous croyons que nos lecteurs en jugeront tout autrement, lorsqu'ils remarqueront surtout que ce *sentiment particulier* de Socrate était le *sentiment universel*, que les ténèbres de l'idolâtrie n'avaient fait que couvrir sans l'étouffer [3].

[1] *Plat., in Alcib.*, II; *Oper.*, t. I, p. 100-101.

[2] *Œuvres de Bolingbroke*, vol. V, p. 214, 215, 216, édit. in-4°.

[3] L'idolâtrie n'était presque tout entière qu'une corruption du dogme de la *Médiation*, et elle prouve invinciblement la vérité de ce dogme, lié d'une manière inséparable à celui de la dégradation de notre nature. Dans l'attente

C'était là l'opinion du savant Foucher sur ce passage de Platon : — « On voit par ce dialogue, dit-il, que l'at-« tente certaine d'un Docteur universel du genre humain « était un dogme reçu, qui ne souffrait point de contra-« diction[1]. »

Du reste, en maint endroit des Œuvres de Platon on trouve exprimée la doctrine d'un médiateur qu'il appelait le Verbe (λόγος), par l'entremise duquel devait s'établir un rapport d'enseignement divin entre l'homme et Dieu, et qu'à cet effet il appelait *Sauveur, Dieu, Fils de Dieu.* — « Au commencement de ce discours invoquons *le Dieu* « *Sauveur,* afin que, par un enseignement *extraordinaire* « *et merveilleux,* il nous sauve, en nous instruisant de la « doctrine véritable[2]. » — « Vous prierez, dit-il ailleurs, « le Dieu de l'univers, l'Auteur de tout ce qui est et de « tout ce qui sera (*omnia per ipsum facta sunt, et sine* « *ipso factum est nihil quod factum est.* — Evang. sec. « Joan.); vous prierez *son Père et son Seigneur,* que nous « connaîtrons tous clairement, autant qu'il est possible aux « hommes[3]. »

perpétuelle et confuse où étaient les peuples de cet Envoyé céleste, ils croyaient le voir dans tous les personnages extraordinaires qui paraissaient dans le monde : *de là*, observe le savant Foucher, *cette multitude de demi-dieux, sauveurs et libérateurs, que créait partout la foi dans le Sauveur promis. Mais ces faux libérateurs ne répondant point aux espérances et aux besoins des hommes, ils en attendaient sans cesse de nouveaux* (Cicéron nous dit qu'on comptait trente-deux Hercules successifs); *et le vrai Messie était toujours, sans qu'elles le sussent elles-mêmes, comme l'avait appelé Jacob*, LE DÉSIRÉ DE TOUTES LES NATIONS. — Il en était de ces faux libérateurs comme des sacrifices, on les multipliait en raison même de leur impuissance, et cette multiplicité attestait tout à la fois et la vérité d'une promesse de salut pour la terre, et que l'heure de son accomplissement n'avait pas encore sonné.

[1] *Mémoires de l'Académie des inscriptions*, t. LXXI, p. 147, note.

[2] Plat., *Tim., Oper.*, t. IX, p. 341.

[3] Id., *Epist.*, VI, *Oper.*, t XI p. 91-92.

Le savant Bruker se demande où Platon avait puisé ces idées, et il en voit la source dans l'antique tradition du *Médiateur*, qui devait réunir en lui *les deux natures divine et humaine*. — « Unde hæc habuerit Plato, dici quidem « non potest, conjici vero non sine verisimilitudine, per- « venisse ad Platonem in ejus inter barbaros itineribus « vestigia quædam doctrinæ de Mediatore inter Deum et « homines ex utriusque natura participante, quam ex pro- « toplastorum traditione inter vetustissimarum gentium « origines dispersam, dubium non est[1]. »

— Cette vérité va recevoir encore une bien éclatante confirmation de la doctrine et des traditions des Perses.

Nous avons déjà vu, dans ces traditions, l'histoire de la chute de l'homme et de la femme, révoltés contre *Ormuzd*, leur auteur, à l'instigation d'*Ahrimane*, le génie du mal, qui, jaloux de leur bonheur, les aborda sous la forme d'une couleuvre, leur présenta des fruits, et devint leur maître, etc.

Or, Anquetil-Duperron nous apprend que, dans la doctrine des mages, la régénération de l'humanité ainsi déchue devait se faire par le secours d'un médiateur qu'ils appelaient *Mithra*. — « *Mithra* est établi par *Ormuzd* sur le « monde pour le gouverner. Il vient de lui, et l'on voit « dans les livres Zends une PAROLE (*verbum*) qui vient du « premier principe qui était avant le ciel, avant l'eau, « avant la terre, avant les troupeaux, avant les arbres, « avant le feu, avant tout le monde existant, avant tous « les biens, tous les purs germes donnés par *Ormuzd*. « Son nom est JE SUIS. » — « *Mithra*, observe Anquetil, « est MITOYEN, c'est-à-dire placé entre *Ormuzd* et *Ahri- « mane;* il combat pour le premier contre le second ; il est

[1] *Hist. crit. philos.*, pars I, t. II p. 434.

« MÉDIATEUR entre *Ormuzd*, dont il reçoit les ordres, et « les hommes qui sont confiés à ses soins [1]. »

Mais un renseignement des plus curieux et des plus concluants, tiré de la tradition persane, nous arrive par un organe non suspect, par Plutarque. Cet intéressant passage n'a pas encore été cité, que nous sachions; et cependant quelle justesse d'application à notre sujet ne présente-t-il pas! On va en juger; le voici :

« Par quoy ceste opinion fort ancienne, descendue des « theologiens et legislateurs du temps passé jusques aux « poëtes et aux philosophes, sans que l'on sache toutesfois « qui en est le premier auteur, encore qu'elle soit si avant « imprimée en la foi et persuasion des hommes, qu'il n'y « a moyen de l'en effacer ny arracher, tant elle est fre- « quentée, non pas en familiers devis ny en bruits com- « muns, mais en sacrifices et divines ceremonies du ser- « vice des dieux, tant des nations barbares que des Grecs [2]; « — que ny ce monde n'est point flottant à l'aventure « sans estre regi par providence et raison, ny aussi n'y « a-t-il une seule raison qui le tienne; mais cette vie est « conduite de deux principes et deux puissances adver- « saires l'une à l'autre : l'une, qui nous dirige par la droite « voie; l'autre, au contraire, nous en destourne et rebute. « C'est l'avis et l'opinion de la pluspart et des plus sages an- « ciens; car *les uns* estiment qu'il y ait deux dieux de ma- « tière contraire, l'un auteur de tous biens, et l'autre de

[1] Anquetil-Duperron, *Système théologique des Mages; Mém. de l'Académie des inscriptions*, t. XXXIV, p. 382.

On entrevoit dans cette doctrine le vice du manichéisme, qui n'est qu'une corruption de la doctrine de la chute et du péché originel.

[2] Comme la marche de la tradition est bien exprimée dans ces premières lignes : « Descendue des *theologiens et legislateurs..... aux poëtes et aux philosophes !* »

« tous maux : *les autres* appellent l'un Dieu, qui produit « les biens, et l'autre Démon, comme fait Zoroastre le « mage, que l'on dit avoir esté cinq cents ans devant le « temps de la guerre de Troie [1]. — Cestuy donc appeloit « le bon Dieu *Oromanes*, et l'autre *Arimanius*, et qu'il y « en avoit *un entre les deux*, qui s'appeloit *Mithras;* c'est « pourquoi les Perses appellent encore CELUI QUI INTER- « CEDE ET QUI MOYENNE, *Mithras... Mais* IL VIENDRA UN « TEMPS FATAL ET PREDESTINÉ, *que cet Arimanius ayant « amené au monde la famine ensemble et la peste, sera de- « truit de tout poinct et exterminé;* ET LORS LA TERRE « SERA TOUTE PLATE, UNIE ET ESGALE, ET N'Y AURA PLUS « QU'UNE VIE ET UNE SORTE DE GOUVERNEMENT DES HOM- « MES, QUI N'AURONT PLUS QU'UNE LANGUE ENTRE EUX, ET « VIVRONT HEUREUSEMENT. — Theopompus aussi escrit « *qu'ils doivent demeurer à guerroyer et à combattre l'un « contre l'autre* [2], *jusqu'à ce que finalement Pluton sera « delaissé et perira du tout, et lors les hommes seront bien- « heureux; et que* LE DIEU QUI AURA OUVRÉ, FAIT ET PRO- « CURÉ CELA, CHOSME CEPENDANT, ET SE REPOSE UN TEMPS « NON TROP LONG POUR UN DIEU [3]. »

Comme elle est transparente cette tradition, et comme elle nous laisse voir, dans sa limpidité primitive, tout le cours de notre histoire depuis l'origine du monde! la chute

[1] A l'hésitation et à la diversité des opinions qui règnent sur *la nature* du bien et du mal, on voit que c'est en cela que la tradition avait chancelé : *les uns, les autres, etc.;* au contraire, la fermeté du langage, dans ce qui va suivre, exprime parfaitement son intégrité. La plume des anciens, et de Plutarque en particulier, avait une sorte de flexibilité naïve qui la faisait se plier à toutes les situations de la vérité dans les faits, avec d'autant plus d'exactitude qu'ils en ignoraient le plus souvent les conséquences.

[2] *Inimicitias ponam inter semen tuum et semen illius, et ipsa conteret.*

[3] *Isis et Osiris*, nomb. XLI, XLII, XLIII.

par le Tentateur, la délivrance par Jésus-Christ, le combat par l'impiété contre sa doctrine, et le règne de celle-ci par le gouvernement de l'Église, qui présente, en effet, ce phénomène de la terre rendue toute plate, unie et égale, sous la houlette d'un seul Pasteur, animée d'une même Foi, s'exprimant par une même langue, et aspirant à un bonheur commun. Et qui peut douter que cette tradition ne soit encore un écho de la vérité prophétique qu'Isaïe proclamait ainsi : *Parate viam Domini... Omnis vallis exaltabitur, et omnis mons et collis humiliabitur, et erunt prava in directa,* ET ASPERA IN VIAS PLANAS. *Et revelabitur gloria Domini, et videbit* OMNIS CARO PARITER QUOD OS DOMINI LOCUTUM EST[1]?

Veut-on, maintenant, le dernier trait de similitude et comme la finale de cette antique tradition? — « Aboul-« Faradj, dans sa cinquième dynastie, dit que Zardascht, « auteur de la Magoussiah, avait annoncé que le *Libéra-« teur* (ce Dieu qui aura ouvré, fait et procuré cela) NAÎ-« TRAIT D'UNE VIERGE. » C'est ainsi que s'exprime un des plus savants orientalistes[2].

Le savant Maurice a prouvé aussi jusqu'à la dernière

[1] Isaïe, chap. XL, v. 3, 4, 5.

[2] D'Herbelot, *Bibliothèque orientale*, article *Zardascht*. — Les traditions persanes, déjà si savamment explorées par Anquetil-Duperron, ont été éclairées, depuis, d'une lumière toute nouvelle, par la découverte des monuments religieux que recelait jusqu'à nos jours le sol de l'empire assyrien. Un des plus dignes continuateurs de cet illustre orientaliste, M. Félix Lajard, de l'Institut, a bien voulu enrichir cette nouvelle édition d'un travail des plus intéressants, se rapportant à cette partie de nos *Études*, mais que nous avons placé à la fin de ce volume, pour que nos lecteurs puissent le goûter plus à loisir. Ils y trouveront une nouvelle confirmation de cette vérité de jour en jour plus éclatante, et dont M. Lajard en particulier est une si honorable expression, qu'être savant aujourd'hui, c'est être chrétien.

évidence que des traditions immémoriales, dérivées des patriarches et répandues dans tout l'Orient, touchant la chute de l'homme et la promesse d'un futur *Médiateur*, avaient appris à tout le monde païen à attendre l'apparition d'un personnage illustre et sacré, vers le temps de la venue de Jésus-Christ[1]. — Boulainvilliers, dans sa *Vie de Mahomet*, établit également que les Arabes, fondés sur une antique tradition, attendaient un libérateur, qui devait venir *sauver les peuples*[2]. — Nous avons déjà vu, enfin, que les Indous attendaient une incarnation de *Wichnou* ou de *Brahma*, pour réparer les maux qu'avait faits Kaly ou Kaliga *le grand serpent*[3].

Il faudrait avoir contracté avec l'incrédulité des alliances bien funestes, pour ne pas les sentir se rompre devant des témoignages si nombreux et si imposants, pour ne pas voir dans toutes ces traditions si uniformes des dérivations d'une seule première tradition, et dans la force de cette première tradition la force même de la vérité. — Mais poursuivons, et faisons surabonder la preuve où abonde l'incrédulité.

— La Chine, cette contrée si renfermée dans sa nationalité et dans ses usages, si ennemie de toute importation de doctrines et de mœurs exotiques, aurait-elle aussi vécu en ceci de la vie universelle, de cette vie d'espérance et d'attente que le Christ est venu combler?

L'affirmative est des mieux établies; il vaut la peine de nous y arrêter un instant :

« C'était à la Chine une ancienne croyance, » dit un savant de l'Académie des inscriptions, « qu'à la religion

[1] Maurice, *Histoire de l'Indoustan*, vol. II.
[2] *Vie de Mahomet*, liv. II, p. 194.
[3] Dubois, t. III, 3e partie, p. 433.

« des idoles, qui avait corrompu la Religion primitive,
« succéderait la dernière Religion, celle qui devait durer
« jusqu'à la destruction du monde[1]. »

« Les livres de Likyki, » dit Ramsay[2], « parlent d'un « temps où tout doit être rétabli dans la première splen- « deur par l'arrivée d'un héros nommé *Kiuntsé*, qui si- « gnifie *Pasteur* et *Prince*, à qui ils donnent aussi les « noms de *Très-Saint*, de *Docteur universel*, et de *Vérité « souveraine*. — C'est le *Mithra* des Perses, l'*Orus* des « Égyptiens, et le *Brahma* des Indiens. — Les livres chi- « nois parlent même *des souffrances* et des combats de « *Kiuntsé*... Il paraît que la source de toutes ces allégories « (les allégories de la Fable, les travaux d'Hercule, etc.) « est une très-ancienne tradition, commune à toutes les « nations, que le Dieu mitoyen, à qui elles donnent toutes « le nom de *Soter* ou *Sauveur*, ne détruirait les crimes « *qu'en souffrant lui-même beaucoup de maux*. » C'est ce que nous avons vu, en effet, de la manière la plus explicite, dans le *Prométhée* d'Eschyle : *Ton supplice n'aura de terme que lorsqu'un Dieu s'offrira pour succéder à tes souffrances, et voudra bien descendre pour toi dans les enfers.*

Mais une chose bien digne de remarque, c'est qu'en Chine, comme dans la Grèce, la haute philosophie s'accordait avec la Fable pour professer l'attente du Libérateur Nous avons entendu Socrate, voici Confucius.

Nous voyons dans les livres de morale de ce grand philosophe, qui vivait six cents ans avant Jésus-Christ, qu'une de ses croyances les plus arrêtées était — qu'UN SAINT *devait être envoyé du ciel; qu'il saurait toutes choses, et*

[1] De Guignes, *Mémoires de l'Acad. des inscriptions*, tome XLV, p. 543.
[2] *Discours sur la mythologie*, p. 150-151.

qu'il aurait tout pouvoir au ciel et sur la terre[1]. — Il tenait cette croyance de l'antique tradition.

M. Abel Rémusat, qui était si versé dans l'étude des langues et des traditions tartares et chinoises, a apporté de nouvelles lumières sur ce point intéressant. Dans sa traduction de *l'Invariable Milieu*, il cite un traité fort curieux de la Religion musulmane, écrit en chinois, où on lit ceci :

« Le ministre *Phi* consulta Confucius, et lui dit : O maî-« tre, n'êtes-vous pas un saint homme? Il répondit : Quel-« que effort que je fasse, ma mémoire ne me rappelle per-« sonne qui soit digne de ce nom. Mais, reprit le ministre, « les trois rois n'ont-ils pas été des Saints? Les trois rois, « répondit Confucius, doués d'une excellente bonté, ont « été remplis d'une prudence éclairée et d'une force invin-« cible. Mais moi, *Khiéou*, je ne sais pas s'ils ont été des « Saints. Le ministre reprit : Les cinq seigneurs n'ont-ils « pas été des Saints? Les cinq seigneurs, dit Confucius, « doués d'une excellente bonté, ont fait usage d'une charité « divine et d'une justice inaltérable. Mais moi, *Khiéou*, « je ne sais pas s'ils ont été des Saints. Le ministre lui de-« manda encore : Les trois Augustes n'ont-ils pas été des « Saints? Les trois Augustes, répondit Confucius, ont pu « faire usage de leur temps. Mais moi, *Khiéou*, j'ignore « s'ils ont été des Saints. Le ministre, saisi de surprise, lui « dit enfin : S'il en est ainsi, quel est donc celui que l'on « peut appeler Saint? Confucius, ému, répondit pourtant « avec douceur à cette question : — *Moi* Khiéou, *j'ai* « *entendu dire que dans les contrées* OCCIDENTALES[2] *il y* « *aurait un* SAINT HOMME *qui, sans exercer aucun acte de*

[1] *Morale de Confucius*, n° 196.

[2] La Judée est située à *l'occident* de la Chine.

« *gouvernement, préviendrait les troubles; qui, sans par-*
« *ler, inspirerait une foi spontanée; qui, sans exécuter de*
« *changements, produirait naturellement un océan d'ac-*
« *tions méritoires. Aucun homme ne saurait dire son nom;*
« *mais moi,* Khiêou, *j'ai entendu dire que c'était là* LE VÉ-
« RITABLE SAINT[1]. »

Le P. Intorcetta rapporte aussi, dans sa *Vie de Confucius*, que ce philosophe parlait d'*un Saint qui existait ou qui devait exister dans* L'OCCIDENT. — « Cette particularité,
« dit M. Rémusat, ne se trouve ni dans les *King* ni dans
« les *Tsé-choû;* et le missionnaire ne s'appuyant d'aucune
« autorité, on aurait pu le soupçonner de prêter à Confu-
« cius un langage convenable à ses vues. Mais cette pa-
« role du philosophe chinois se trouve consignée dans le
« *Ssé-wên-louï-thsiù*, au chap. 35; dans le *Chân-thâng-ssé*
« *khaò-tchîng-tsi*, au chap. 1[er], et dans le *Lieï-tseù-thsio-*
« *nân-choû*[2]. »

L'auteur chinois de la glose sur le *Tchoung-yoûng* dit « que le Saint Homme des cent générations (Pëchi) est très-
« éloigné, et qu'il est difficile de se former à son sujet une
« idée nette. *Dans l'attente* où il est du Saint Homme des
« cent générations, le sage se propose à lui-même une doc-
« trine qu'il a sérieusement examinée; et s'il parvient à ne
« commettre aucun péché contre cette doctrine, qui est
« celle des Saints, il ne peut plus avoir de doute sur lui-
« même. » — Sur quoi M. Rémusat dit : — « Pë chi, *cent*
« *générations*, est ici une expression indéfinie qui marque
« *un long espace de temps.* Mais un *chi* est l'espace de
« trente ans. Cent *chi* font donc trois mille ans; et, à l'épo-
« que où vivait Confucius, il serait bien extraordinaire qu'il

[1] *L'Invariable Milieu*, note, p. 144-145
[2] *Ibid.*, p. 143.

« eût dit que le Saint Homme était attendu depuis trois « mille ans. J'abandonne, au reste, aux réflexions du lec- « teur ce passage, qui, *à ne le prendre même que dans le « sens ordinaire, prouve du moins que l'idée de la venue « d'un Saint était répandue à la Chine dès le sixième siè- « cle avant l'ère vulgaire*[1]. »

La doctrine de Confucius et des lettrés s'accordait, du reste, avec celle de Fo ou Xacca, adoptée par le peuple non-seulement à la Chine, mais au Tibet, son siége principal; à la Cochinchine, au Tonquin, dans le royaume de Siam, à Ceylan et jusqu'au Japon. En ces pays idolâtres on croyait universellement qu'un Dieu devait sauver le genre humain, en satisfaisant au Dieu suprême pour les péchés des hommes. — *Ex Xaccæ decreto*, dit le savant Huet, *Deus quidam hominibus salutis auctor esse creditur, postquam per eum supremo Deo de peccatis hominum satisfactum est*[2]. — C'est toujours la même croyance.

— Au point où en est venue notre enquête, elle est tellement concluante, que nous pourrions la clore, estimant avec raison qu'il serait bien extraordinaire que cette attente du Libérateur ne se trouvât pas chez quelques autres nations qui nous resteraient à consulter, parce que nous l'avons rencontrée chez un trop grand nombre de peuples divers pour ne pas en conclure son unité d'origine, et, de cette unité d'origine, son universalité. Cependant, puisque nous avons déjà mis le pied sur le continent américain, pour y recueillir les traditions relatives à la Déchéance, faisons-y porter nos recherches sur celles qui sont relatives à la Réhabilitation.

Les renseignements les plus curieux à ce sujet nous sont

[1] *L'Invariable Milieu*, p. 158, 159, 160.
[2] *Alnetan, Quæst.*, lib. II, cap. XIV, p 237.

ST. ALBERT'S COLLEGE LIBRARY

donnés par M. le baron de Humboldt, dans son ouvrage sur *les Cordillères*. Déjà nous avons rapporté, d'après cette grave autorité, que, dans les peintures mexicaines, une Femme, que ces peuples appellent *la Mère de notre chair*, est représentée en rapport avec un grand Serpent. — « D'au- « tres peintures, dit M. de Humboldt, nous offrent une « couleuvre panachée, mise en pièces par le grand Esprit « *Tezcatlipoca*, ou par le soleil personnifié, le dieu *Tona-* « *tiuh*, qui paraît être identique avec le *Krischna* des In- « dous et avec le *Mithra* des Perses[1]. — Ce Serpent, ter- « rassé par le grand Esprit lorsqu'il prend la forme des « divinités subalternes, est le génie du mal, un véritable « κακοδαίμων[2]. »

« Une prophétie ancienne, dit encore M. de Humboldt, « faisait espérer aux Mexicains une Réforme bienfaisante, « dans les cérémonies religieuses : cette prophétie portait « que *Centeold* triompherait à la fin de la férocité des au- « tres dieux, et que les sacrifices humains feraient place aux « offrandes innocentes des prémices des moissons[3]. »

Ce passage vient donner une confirmation remarquable à ce que nous avons dit dans notre *Étude sur les Sacrifices*. Mais voici qui est plus remarquable encore : le mode de cette victoire, qui devait amener cette réforme bienfaisante et cette abolition des sacrifices, était lui-même un Sacrifice : — « On trouve, dit M. de Humboldt, dans plu- « sieurs rituels des anciens Mexicains, la figure d'un ani- « mal inconnu, orné d'un collier et d'une espèce de har- « nais, mais percé de dards. *D'après les traditions qui se* « *sont conservées jusqu'à nos jours*, c'est un symbole de

[1] *Vue des Cordillères*, t. I, p. 235-236.
[2] *Ibid.*, t. I, p. 274.
[3] *Ibid.*, t. I, p 265.

« l'innocence souffrante : sous ce rapport, cette représen-
« tation rappelle l'Agneau des Hébreux, ou *l'idée mystique*
« d'un Sacrifice expiatoire, destiné à calmer la colère de
« la Divinité.[1] » — Quelle éclatante analogie! et où est la vérité, si elle n'est dans une telle unité?

Ce n'est pas, au reste, dans cette seule partie de l'Amérique que s'est rencontrée cette tradition. L'historien Gumilla nous apprend que les *Salives* disaient que le *Puru* envoya son Fils du ciel pour tuer un Serpent horrible qui dévorait les peuples de l'Orénoque; que le Fils de Puru vainquit ce Serpent, et le tua; qu'alors Puru dit au démon : « Va-t'en à l'enfer, maudit; tu ne rentreras jamais dans ma « maison[2]. »

— Enfin, rentrant chez nous, remarquons en passant que la même tradition se trouvait aussi chez ces peuples du Nord connus sous le nom de Scandinaves, et qui ont renouvelé la race européenne il y a dix-huit cents ans. Dans la mythologie gigantesque et fantastique de ces peuples, rassemblée sous le nom d'*Edda*, il est une prophétie que M. Ampère a appelée avec juste raison l'*Apocalypse du Nord*, mais à travers les obscurités de laquelle on distingue clairement ces grands traits : — un combat final entre les dieux et les hommes; — dans ce combat, THOR, *le Premier-né des enfants d'Odin et le plus vaillant des dieux*, livre un combat particulier AU GRAND SERPENT (*Migdar*); — THOR terrasse le grand Serpent, mais *il laisse lui-même la vie dans sa victoire;* — puis tout est consommé, le Maître Souverain met fin aux désordres, et établit les sacrés destins *qui dureront toujours*[3].

[1] *Vue des Cordillères*, t. I, p. 251.
[2] Gumilla, t. I, p. 171.
[3] Mallet, *Voy. en Norwége.* — Voyez aussi *Traditions scandinaves*,

III. Ainsi l'attente d'un Réparateur de notre nature, vainqueur du mal, victime volontaire et innocente de la justice céleste, docteur universel, et fondateur d'une réforme religieuse qui s'étendra partout et qui devra durer toujours, est aussi ancienne et aussi répandue que la race humaine sur la terre. Si l'on considère, soit les croyances des peuples, soit les témoignages des poëtes et des philosophes, soit les institutions religieuses et les rites expiatoires chez toutes les nations, il est manifeste qu'il n'y eut jamais de tradition plus universelle.

A la vue d'une si grande diversité dans les organes de cette tradition, et d'une si parfaite unité dans le résultat, l'esprit le plus prévenu se trouve comme cerné de tous côtés par la vérité. Son premier mouvement est de révoquer en doute l'exactitude, l'indépendance, et le poids des documents et des autorités qui l'établissent; mais lorsqu'il voit qu'ils résistent tous à l'examen, qu'ils sont émanés de sources ou profanes ou purement scientifiques, et qu'il n'y a rien de plus irrécusable, alors il se sent dominé par l'évidence, et il se rend.

C'est ce qu'a été obligée de faire l'Incrédulité elle-même;

faisant appendice à l'ouvrage intitulé *Rationalisme et Tradition*, par M. le président Riambourg. Et puisque nous venons de le nommer, acquittons envers un si excellent homme un tribut de respect et de regrets.

M. Riambourg, conseiller, puis procureur général, et enfin président à la Cour royale de Dijon, s'était démis successivement de ces trois fonctions dans trois crises politiques, pour rester fidèle aux engagements de sa conviction. Dans un article extrêmement remarquable publié dans l'*Université catholique*, et qui a reparu à la suite de *Rationalisme et Tradition*, sur la *Direction qu'il convient de donner à la polémique chrétienne*, il traçait le plan d'une nouvelle apologétique du Christianisme, d'une main digne d'élever l'édifice. C'était là, comme il le disait lui-même, le perpétuel objet de ses réflexions et le but final de ses études, lorsque la mort est venue l'enlever subitement aux lettres, à la science, à la Religion, et à la société, dont il a été l'ornement et l'appui, et où il a laissé une mémoire vénérée.

et les termes si explicites de ses aveux, que nous allons enregistrer, n'ont pas été un des moindres stimulants de nos recherches, persuadé que nous avons été, dès l'abord, que ce n'était qu'à bon escient qu'elle confessait une vérité si décisive.

Voltaire, le premier, l'a fait en ces termes :

« C'était, de temps immémorial, une maxime chez les « Indiens et les Chinois, que le Sage viendrait de l'*Occi-* « *dent.* L'Europe, au contraire, disait que le Sage viendrait « de l'*Orient.* — *Toutes les nations ont toujours eu besoin* « *d'un sage*[1]. » — Ces derniers mots, subtilement évasifs, comme il y en a tant dans Voltaire, et qui sont comme le *venenum in cauda* de cet esprit sinueux, trouveront leur réponse dans un instant.

Volney, qui avait trop étudié les origines pour ne pas rencontrer le fait qui nous occupe, et ne pas être arrêté par son importance, s'exécute comme Voltaire :

« Les traditions sacrées et mythologiques des temps an- « térieurs, dit-il, avaient répandu dans toute l'Asie la « croyance d'*un grand Médiateur* qui devait venir, — d'*un* « *Juge final*, — d'*un Sauveur futur*, — *Roi*, — *Dieu con-* « *quérant et législateur*, — *qui ramènerait l'âge d'or sur* « *la terre, et délivrerait les hommes de l'empire du mal*[2]. »

Boulanger, cet autre incrédule, qui n'a remué l'antiquité que pour en soulever la poussière contre le Christianisme, dépose encore du même fait, en attachant toutefois à son aveu certaines insinuations évasives, à la façon de Voltaire. Dans son *Antiquité dévoilée*, il dit que les anciens attendaient des dieux libérateurs qui devaient régner sous une forme humaine, et que des imposteurs ont souvent

[1] *Additions à l'histoire générale*, p. 15, édit. de 1763.

[2] *Les Ruines, ou Méditations sur les révolutions des empires*, p. 228.

profité de cette disposition des esprits pour se faire honorer comme des dieux descendus du ciel. Il trouve cette opinion profondément enracinée dans l'esprit de tous les peuples, et il en cite des exemples frappants [1]. — Dans un autre de ses ouvrages il revient sur la même déclaration, et s'exprime ainsi :

« Les Hébreux attendaient tantôt un conquérant et tantôt un être indéfinissable, *heureux* et *malheureux;* ils l'attendent encore... L'oracle de Delphes, comme on le voit dans Plutarque, était dépositaire d'une ancienne et secrète prophétie sur la future naissance d'un Fils d'Apollon, qui amènerait le règne de la justice [2]; et tout le paganisme grec et égyptien avait *une multitude d'oracles qu'il ne comprenait pas,* mais qui tous décelaient de même cette *chimère universelle.* C'était elle qui donnait lieu à la folle vanité de tant de rois et de princes qui prétendaient se faire passer pour fils de Jupiter. — *Les autres nations de la terre* n'ont pas moins donné dans ces *étranges visions.* Les Chinois attendent un *Phelo,* les Japonais un *Peyrum* et un *Cambadoxi,* les Siamois un *Sommona-Codom.* — Tous les Américains attendaient du côté de l'*Orient,* qu'on pourrait appeler LE PÔLE DE L'ESPÉRANCE DE TOUTES LES NATIONS [3], des enfants du Soleil; et les Mexicains, en particulier, attendaient un de leurs anciens rois, qui devait les revenir voir par le côté

[1] L'*Antiquité dévoilée par ses usages,* t. II, liv. IV, chap. III, p. 369 et suiv.

[2] C'est ce Maître dont parlait Socrate à Alcibiade, lorsqu'il lui conseillait de différer son sacrifice à Apollon jusques au temps de la venue de ce Fils de Dieu.

[3] Quel mot! et quelle concordance avec nos prophéties : — Ecce *vir Oriens nomen ejus!* (Zach. VI, 12.) *Ipse erit expectatio gentium!* (Genes., c. XLIX, v. 10.)

« de l'aurore, après avoir fait le tour du monde. Enfin, IL « N'Y A EU AUCUN PEUPLE QUI N'AIT EU SON EXPECTATIVE « DE CETTE ESPÈCE [1]. »

L'Incrédulité se combat ici visiblement elle-même. La force de la vérité la pousse à des aveux dont elle ne peut se tirer qu'en demandant à la raison des sacrifices cent fois plus grands que les mystères de la Religion, qu'elle veut éviter, n'en exigent.

A quel esprit de prévention ne faut-il pas être livré, pour ne voir, dans une croyance aussi constante, aussi uniforme, aussi répandue que celle de l'attente d'un libérateur, qu'*une étrange vision, qu'une chimère universelle*! Tout le genre humain ayant unanimement donné dans cette *étrange vision*, c'est donc tout le genre humain qui serait *étrange*? C'est cela qui est *étrange!* Le simple accouplement de ces deux mots, *chimère universelle*, n'implique-t-il pas une contradiction dans les termes? Qui dit *chimère* dit, en effet, une chose qui ne repose absolument sur rien; et qui dit *universel* dit une des plus solides bases et une des plus éclatantes garanties de vérité qui soient parmi les hommes; et le génie de Cuvier n'est que du bon sens, lorsqu'il pose cet axiome : — *Qu'il est impossible qu'un simple hasard donne un résultat universel; et que les idées de peuples qui ont si peu de rapports ensemble, dont la langue, la religion, les mœurs, n'ont rien de commun, ne s'accorderaient pas sur un point, si elles n'avaient la vérité pour base.*

Mais quoi! Boulanger lui-même oublie-t-il ce qu'il a déjà dit au sujet du déluge? — *Il faut prendre un fait*

[1] *Recherches sur l'origine du despotisme oriental*, sect. x. p. 116 et 117.

dans la tradition des hommes, dont la vérité soit universellement reconnue... Ce fait peut se justifier et se confirmer par l'universalité des suffrages, puisque la tradition s'en trouve dans toutes les langues et dans toutes les contrées du monde... Ce fait incompréhensible est ce que l'on peut imaginer de plus notoire et de plus incontestable[1]. *Un homme de bon sens, qui n'aurait étudié que les traditions, devrait le croire... Il faudrait être le plus borné et le plus opiniâtre des humains pour en douter, dès que l'on considère les témoignages rapprochés de la physique et de l'histoire, et le cri universel du genre humain.* — Voilà les principes de Boulanger[2].

Or, quel fait se justifie mieux par *l'universalité des suffrages*? Quel fait est mieux *pris dans la tradition des hommes*? Quel fait enfin a été mieux attesté par *le cri universel du genre humain*, que celui dont Boulanger lui-même, Volney et Voltaire, nous disent qu'IL N'Y A EU AUCUN PEUPLE QUI NE L'AIT EU EN EXPECTATIVE, ET QUE LE POINT DU GLOBE OÙ IL ÉTAIT ATTENDU POURRAIT ÊTRE APPELÉ LE POLE DE L'ESPÉRANCE DE TOUTES LES NATIONS?

Un homme de bon sens, qui n'aurait étudié que les traditions, devrait donc croire que l'attente de ce fait n'était pas sans fondement; et si *de ce cri universel du genre humain* nous rapprochons les témoignages de la métaphysique et de l'histoire, qui nous font voir également soit l'homme-individu, soit l'humanité entière, sous l'influence d'une double tendance, d'une double destinée de dé-

[1] L'*incompréhensible* n'est donc pas décidément *incroyable;* il peut même être *tout ce qu'on peut imaginer de plus notoire et de plus incontestable.* — Il faut prendre acte de cette parole.... Il est vrai qu'il ne s'agit ici que du *déluge.*

[2] Voyez t. I de nos *Études*, p. 386.

chéance et de réhabilitation, combien devons-nous dire *qu'il faudrait être le plus borné et le plus opiniâtre des humains pour en douter!*

Mais c'est de plus près encore que l'Incrédulité se combat elle-même; car, en un sens, elle a prononcé sa propre condamnation sur le point qui nous divise, par ces mots de *chimère universelle,* par lesquels elle a voulu le trancher. On peut dire, en effet, que ces deux mots composent, par leur réunion, la formule la plus expressive de la vérité; c'est-à-dire que *l'universalité* d'une croyance, jointe à son *irrationnalité apparente,* est le plus solide fondement de la certitude. Nous tenons à présenter une dernière fois cet argument, qui a déjà paru à la fin du premier paragraphe de ce chapitre. Nous n'en connaissons pas de plus solide, quoique, au premier abord, il paraisse paradoxal; et comme il peut être d'un fréquent usage dans la polémique religieuse, il importe de savoir le manier.

La vérité seule a le privilége de parler également aux yeux et à l'esprit de tous les hommes. Si donc une chose est *universellement* et *uniformément* reçue par tous les hommes, il y a lieu de croire qu'elle est vérité.

Cette règle n'est pas sans exception, j'en conviens. Il peut arriver et il est arrivé qu'une erreur a régné longtemps par tout l'univers; mais, à coup sûr, cela n'a eu lieu que lorsque cette erreur a ressemblé à la vérité, et a paru conforme aux dispositions naturelles des choses ou des esprits : en ce sens, l'exception rentre dans la règle et vient la confirmer. Par exemple, tous les peuples du monde ont cru que le soleil tournait autour de la terre : c'est une erreur; mais pourquoi a-t-elle joui de cette universalité? c'est parce qu'elle était *vraisemblable.* Dans un autre ordre d'idées, tous les peuples de la terre ont prati-

qué l'esclavage : c'est une erreur ; mais pourquoi a-t-elle eu tant de crédit? c'est parce qu'elle avait une apparence de raison et de vérité, en ce sens que le droit de mort du vainqueur envers le vaincu, sur le champ de bataille, paraissait pouvoir se transformer dans le droit de grâce conditionnelle, parce que qui peut le plus peut le moins, et que cette illusion se colorait encore de l'intérêt même du vaincu, etc. Prenez ainsi toutes les erreurs qui ont joui de quelque *universalité*, et vous trouverez l'explication de leur fortune dans leur analogie avec la vérité. C'est là le seul genre d'erreur qui puisse s'accorder avec l'universalité des suffrages, et qui puisse faire exception (mais une exception hautement confirmative de la règle) au principe que nous avons posé, que la vérité seule a le privilége de parler semblablement à tous les esprits.

Si donc une croyance est universellement admise par tous les hommes, et si son objet est sans analogie avec la vérité, alors cette croyance ne peut pas être une *erreur d'analogie;* et comme, suivant que nous l'avons dit, l'erreur d'analogie est le seul genre d'erreur dans lequel puisse tomber l'*universalité* des hommes, il s'ensuit que l'objet de cette croyance n'est pas une erreur, est nécessairement vérité.

Il suit de là que plus un objet s'éloigne de la vraisemblance, moins son universalité de croyance peut s'expliquer autrement que parce qu'il porte en lui-même une vérité cachée qui lui est propre ; et que si, par conséquent, on rencontre une chose qui ait joui de la plus grande universalité possible, et qui en même temps paraisse en elle-même de la plus grande étrangeté, alors on a trouvé la chose la plus certaine et la plus vraie ; car par son *étrangeté* elle résistera à la supposition qu'elle puisse provenir

de la rencontre fortuite de l'imagination de tous les hommes, et par son *universalité* elle forcera de supposer en elle une vérité primitive qui lui a valu d'abord cette universalité, et dont on aura ensuite perdu le sens. Ce ne sera plus une erreur cachée sous le manteau de la vérité, comme dans le premier cas, mais une vérité cachée sous les apparences de l'erreur, et d'autant plus forte qu'elle aura retenu son universalité malgré ces apparences.

Or, telle est l'attente du Libérateur par toutes les nations; et Boulanger lui-même lui a ainsi imprimé le plus profond cachet de vérité, en l'appelant *une chimère universelle*.

Cependant, comme c'est dans un autre sens et à une autre intention qu'il l'a qualifiée ainsi, nous ne nous attachons pas à sa déclaration, et nous allons établir en peu de mots que si cette *expectative universelle* paraît une chimère aux yeux de Boulanger, elle devait le paraître bien davantage aux yeux des peuples anciens, et que, dès lors, *ils n'ont pas donné*, comme il le dit, dans une étrange vision, mais ils ont subi l'empire d'une vérité traditionnelle d'autant plus forte que, malgré ses apparences de chimère, elle a retenu toute son universalité.

En effet, parmi tous les caractères de cette tradition, il en est deux surtout qui sont en sens inverse de tous les préjugés anciens, et qui supposent d'autant plus une vérité primitive, dominatrice de ces préjugés : — c'est d'abord que le Libérateur attendu sortirait d'une nation lointaine et obscure pour les autres; — c'est, en second lieu, que le résultat de sa bienfaisante mission serait universel égal pour tous les hommes; que *lors la terre seroit toute plate, unie et egale*, comme dit Plutarque, *et qu'il n'y auroit plus qu'une vie et une sorte de gouvernement des hommes au sein d'un bonheur commun*.

Tous les peuples de l'antiquité, sans exception, étaient divisés par les prétentions de nationalité les plus exclusives. Pour chaque nation, toutes les autres nations étaient barbares et ennemies. Chacune avait ses origines et ses destinées propres, sa soif égoïste de domination et de tyrannie; et cette opposition violente ne régnait pas seulement de peuple à peuple, mais d'homme à homme, et se prolongeait indéfiniment, après le combat, dans l'esclavage. Le ciel lui-même, fait à l'image de la terre, n'était qu'un théâtre de querelles et de divisions entre les dieux, qui épousaient les querelles et les divisions des hommes.

En se plaçant au sein de ces préjugés, il est clair que l'idée que ce serait un peuple étranger et obscur qui aurait le privilége de donner au monde un libérateur et un maître, devait paraître à tous les autres peuples une chimère hostile à tous leurs intérêts. Loin de la concevoir et de la nourrir, ils devaient la combattre en s'arrogeant chacun ce privilége. Mais non; tous, — le peuple juif excepté, — abdiquent cette prétention; et (chose vraiment étrange si elle n'est la vérité même, cette vérité déposée dans la Genèse, et précisée de plus en plus dans la suite des Livres saints!) c'est pour tous les peuples d'Europe et d'Amérique en *Orient*, et pour tous les peuples des Indes et de la Chine en *Occident*, que ce Libérateur, *Roi*, *Dieu conquérant*, doit paraître, c'est-à-dire, nécessairement sur le point du globe occupé par le peuple juif, qu'on pourrait appeler *le Pôle de l'espérance de toutes les nations*[1].

Pareillement, l'idée que le résultat de la mission de ce Libérateur serait d'absorber tous les gouvernements dans un seul, de niveler la terre, de doter tous les hommes d'un

[1] Les traditions romaines, que nous avons réservées pour le chapitre suivant, viendront donner plus de poids encore à ces considérations.

bonheur commun; cette idée d'égalité, d'unité, et de fusion universelle, idée toute moderne, et qui va s'épanouissant de plus en plus à travers toutes les résistances des passions, depuis qu'elle a jailli du cœur du Christ, devait paraître une folie, *une étrange vision,* aux peuples païens; et, loin de l'accepter, ils devaient s'en défendre de toute la force de leurs préjugés individuels. Et cependant c'est dans ce sens de régénération universelle que la mission du Libérateur était attendue, selon cette tradition *fort ancienne* dont parle Plutarque, *descendue des theologiens et legislateurs du temps passé jusques aux poëtes et aux philosophes, sans que l'on sache toutesfois qui en est le premier autheur, et si avant imprimée en la foi et persuasion des hommes, qu'il n'y a moyen de l'en effacer ny arracher.* Ce n'était pas le Grec, l'Égyptien, le Persan, le Chinois, qui devaient être délivrés, d'après cette tradition; c'étaient les hommes..., toute la terre.

Il y a évidemment, dans ce double caractère de l'attente du Libérateur, quelque chose qui est souverainement au-dessus des idées et des mœurs des peuples païens, qui *devait leur paraître une chimère,* et qui était par conséquent une vérité d'autant plus souveraine dans son origine, qu'elle n'a pas péri entièrement sous l'opposition de tous les préjugés qu'elle a traversés.

Aussi Boulanger dit-il encore, avec une parfaite raison, que le paganisme avait, au sujet du Libérateur, *une multitude d'oracles qu'il ne comprenait pas.* Cela est très-vrai, et confirme ce que nous venons de dire. L'antiquité était dépositaire ignorante et inattentive de cette tradition, sans chercher à l'entretenir et à lui donner une unité quelconque; preuve d'autant plus grande de la force interne de cette unité, et de la puissance de concentration qu'elle pui-

sait en elle-même, c'est-à-dire dans la vérité, la vérité d'une divine promesse faite au genre humain, dans ses patriarches et dans ses chefs, et dont le sens s'était faussé ou perdu, comme celui des autres vérités de la Religion primitive.

Nous avons signalé un caractère particulier de cette tradition bien démonstratif; et, chose étrange! c'est à un autre ennemi, c'est à Voltaire que nous en devons la remarque, ou plutôt l'aveu. Il est vrai qu'en le faisant il cherche à l'affaiblir; mais il n'arrive qu'à le fortifier, tant est puissante la vérité, que la combattre c'est l'affermir!

« C'était de temps immémorial, a-t-il dit, une maxime, « chez les Indiens et les Chinois, que *le Sage* viendrait de « l'Occident; l'Europe, au contraire, disait que le Sage « viendrait de l'Orient. *Toutes les nations ont toujours eu « besoin d'un sage.* »

Par ces derniers mots, il est clair que Voltaire a voulu affaiblir la portée de ce fait doublement remarquable, savoir : que toutes les nations ont attendu le Sage, conformément à cet oracle de la Genèse : *Ipse erit exspectatio gentium;* et qu'elles l'ont attendu toutes comme devant paraître entre l'Europe et l'Asie, conformément encore à cet autre antique oracle qui se lit au livre des Nombres : *Oritur stella Jacob;* il a voulu, dis-je, atténuer ce fait immense, en insinuant que cette expectative universelle d'un sage n'était qu'une illusion, venant du besoin que toutes les nations en avaient.

Or, c'est justement le contraire qui est la vérité.

Si le besoin d'un sage pouvait en faire concevoir le désir et en faire rêver l'attente, Voltaire, il faut en convenir, aurait raison; car jamais l'humanité n'eut plus besoin d'un sage, jamais elle ne s'est égarée dans des voies plus téné-

breuses et plus corrompues que dans ces temps du paganisme, où, comme nous l'avons vu, la folie et le crime étaient montés jusqu'au ciel; où un Platon n'osait professer en public le dogme de l'unité de Dieu, qui avait valu la mort à Socrate; où *philosophie* et *athéisme* étaient devenus synonymes, comme le disait Cicéron; et où la superstition, comme il le disait encore, *répandue chez tous les peuples, tyrannisait la faiblesse humaine.*

Mais qui ne voit que c'est précisément ce grand besoin qu'on avait d'un sage qui faisait qu'on ne devait pas le sentir, puisque le sentir eût été sagesse, et que le propre de ce besoin est de s'ignorer lui-même, en raison même de son intensité? La preuve qu'il n'en était rien, et qu'au contraire les esprits se faisaient une illusion diamétralement inverse, c'est que jamais il n'y eut plus *de prétendus sages* que dans ces temps, et que lorsque LE VRAI SAGE vint à paraître, il fut crucifié.

Voltaire, comme Boulanger, s'est donc percé lui-même du trait qu'il destinait à la vérité; et, de sa remarque que *toutes les nations avaient besoin d'un sage*, on doit conclure que l'expectative *du Sage* par toutes les nations ne pouvait être une *illusion*, mais devait être nécessairement fondée sur quelque grande vérité primitive, qui n'a pu se soutenir aussi universellement *contre toutes les illusions* de l'orgueil et de la folie humaine que par une force originelle qu'elle puisait dans son antiquité, et dans l'autorité d'une première révélation.

Encore moins peut-on expliquer autrement cette particularité insigne, que *le Sage* attendu devait venir, au dire de toutes les nations, sur un même point de l'espace terrestre, bien qu'il fût respectivement à leur opposite; sur un point qui se trouve précisément celui désigné par

tous les oracles juifs, et où, par le fait, *le Sage* a paru.

Rappellerons-nous enfin les autres caractères sensibles de l'objet de cette tradition, qui embrasse du même lien la Déchéance et la Réhabilitation du genre humain? — le mal introduit dans le monde par *la désobéissance et le désir de savoir; — la Femme*, cédant la première à l'instigation du *Serpent*, — entraînant l'homme dans sa chute, et par lui toute l'humanité; — tout le genre humain, depuis lors, se jugeant coupable et puni, — cherchant également partout un soulagement d'expiation dans la pratique des Sacrifices, c'est-à-dire, au moyen d'une Victime médiatrice ayant le pouvoir de racheter la faute héréditaire par son *sang*, — attendant enfin, par-dessus tout, un Libérateur qui serait cette Victime préfigurée par toutes les autres victimes; qui naîtrait d'une Vierge; qui serait Fils de Dieu; qui désarmerait la justice de son Père; qui abattrait l'antique ennemi de l'homme, sans le détruire entièrement; qui réunirait tous les peuples de la terre dans une pacifique et fraternelle unité, et qui ouvrirait une ère de réconciliation et de vérité pour toujours?

Qui peut nier que les traditions universelles se soient accordées également sur tous ces points? et qui peut voir dans un accord si universel, sur des circonstances si nombreuses et si singulières, une *chimère*, une *vision*, sans être lui-même le plus visionnaire, *le plus borné et le plus opiniâtre des humains?*

Mais ces aperçus, et généralement tous ceux qui ont fait la matière de ce second livre, vont recevoir une confirmation plus magnifique de leur propre Objet.

CHAPITRE V.

DE LA VENUE ET DU RÈGNE DE JÉSUS-CHRIST.

Nous avons jusqu'ici marché, comme les mages, sur la foi d'une étoile : l'étoile polaire de l'espérance de toutes les nations. Nous l'avons vue se lever sur le berceau du monde, rayonner d'une lumière de plus en plus vive sur le peuple juif, scintiller à travers les ténèbres du paganisme, s'en allant toujours devant nous, et nous invitant à la suivre par le phénomène de son apparition et de sa marche, également visible de tous les points de l'univers, dont elle a concentré tous les regards.

Mais voici qu'elle s'est arrêtée tout à coup il y a dix-huit cents ans.

En ce temps-là, l'espérance des nations eut un terme; leurs antiques traditions s'évanouirent, les sacrifices furent abolis, les oracles cessèrent[1]. Que se passa-t-il donc alors, et quelles furent la cause et l'issue de ce grand changement? Le genre humain abjura-t-il ses espérances comme chimériques? renia-t-il ses traditions comme mensongères? ou bien, l'Objet lui-même de ces traditions et de ces espérances venant à paraître, furent-elles absorbées dans leur accomplissement?

[1] Cette dernière circonstance de la cessation des oracles, d'autant plus remarquable que jamais le goût des oracles ne fut plus répandu, frappa tellement Plutarque, qu'il en fit l'objet d'une recherche philosophique, qu'il intitula : — *Des Oracles qui ont cessé, et pourquoi?* — Nous n'avons pas besoin de dire que son esprit païen ne sut trouver que des chimères ridicules pour expliquer ce fait, qu'il signale comme un des plus curieux de son siècle.

Question décisive s'il en fut jamais, et où se trouve ramassé tout le sort de la vérité, que nous resserrons de plus en plus dans le cercle de nos recherches.

Tout ce que nous avons dit, en effet, dans ce second livre, pour établir le rapport d'une seconde révélation avec la révélation primitive, en nous fondant sur l'autorité de Moïse, sur la nature humaine, et sur les traditions universelles, a été nécessairement subordonné à l'événement correspondant de cette nouvelle révélation; et, quelque plausibles qu'aient été nos preuves et nos raisonnements à ce sujet, quelque fortement appuyés, quelque solidement démontrés qu'ils aient paru, si le *fait* que nous avons prétendu y être contenu en expectative vient à faire défaut dans l'événement, l'édifice aura péché par le faîte, et tous ces larges fondements n'auront servi qu'à porter des ruines, monument de scepticisme et d'incrédulité.

Mais si, au contraire, une exécution large, positive, précise et incontestable, vient remplir à point nommé toutes les conditions de l'attente universelle, et répondre trait pour trait aux oracles et aux traditions qui l'avaient annoncée; si le *fait accompli* vient prouver, mieux que tous les raisonnements, que son attente n'était pas une *chimère*, — alors nous aurons posé le couronnement et le comble de l'édifice; alors la promesse et l'accomplissement, la première révélation et la seconde, se justifieront l'une par l'autre, et la vérité du Christianisme aura définitivement notre conviction; ou bien, s'il est encore quelque esprit assez malade pour lui disputer la sienne, ce ne sont pas des raisonnements, ce ne sont pas même des faits, mais des prières, qu'il lui faudra.

Dans cette grande alternative, avec quelle avidité celui qui nous aurait suivi jusqu'ici, — ignorant tout ce qui a

succédé, — ouvrirait-il les annales du monde pour y chercher ce qui est advenu de l'objet des espérances de toutes les générations qui avaient précédé! et quels seraient les transports de sa conviction, vierge encore de tout préjugé, à la vue de cette grande révolution de l'Évangile, partie de la Croix de Jésus-Christ, enveloppant le monde comme dans un tourbillon, l'arrachant à l'empire invétéré du mal, le transformant à des idées et à des mœurs toutes nouvelles sous l'inspiration de l'esprit de vérité et de charité, et lui assurant la conservation de ce bienfait par un prodige aussi grand que celui de sa fondation, celui d'un gouvernement spirituel, dépositaire et dispensateur incorruptible de la vérité et de la vertu dans le monde, et dont l'empire ne connaît aucune limite ni dans l'espace ni dans le temps!

Tel est le spectacle (le plus sublime qu'il soit donné à l'esprit humain de contempler) qui va s'offrir à nos regards. Le point de vue auquel nous a conduit le cours de nos études est le plus propice pour en saisir tout l'ensemble et les rapports. Nous sommes, pour ainsi dire, sur un isthme étroit du temps; nous entendons derrière nous le bruit des siècles passés qui semblent se dérouler en vagues mugissantes, et qui ont attendu, avec une agitation pleine de pressentiments, l'arrivée du Sauveur : devant nous s'ouvre un autre océan, l'époque bienheureuse de la nouvelle alliance, dont nous irons explorer les merveilles dans la deuxième partie de nos travaux. En ce moment, pouvant porter alternativement nos regards sur l'un et l'autre de ces deux états de l'humanité, nous allons saisir, pour ainsi dire, à leur passage, les principales circonstances du phénomène de cette grande transformation.

I. Sans vouloir pénétrer les secrets de la Providence, et

à ne juger de sa conduite que d'après ce qu'il lui a plu de nous laisser entrevoir, on peut dire que si la réhabilitation du genre humain avait immédiatement suivi la chute de son chef, nous n'en aurions pas senti tout le prix, conçu toute la nécessité, distingué toute la merveille. Elle aurait été confondue avec la création même, et nous aurions cru la tenir par droit de nature, et non par le bienfait gratuit de la grâce de Dieu. Il fallait que la terre connût son mal, pour sentir le remède; il fallait que le genre humain fît l'expérience de sa misère et de son impuissance, pour s'attacher plus ardemment au secours qui lui était envoyé; il fallait qu'il eût achevé de tomber, pour que la puissance et la miséricorde de Dieu lui apparussent plus efficacement dans la grande œuvre de sa réhabilitation. — Or, c'est là le point où était arrivé le monde aux premiers jours de l'empire romain. Nous avons déjà exposé, à la fin du premier livre, comment l'humanité en était venue à cet état. Dans sa chute primitive, elle avait conservé quelques débris de vérité, et comme des lambeaux du patrimoine qu'elle venait de perdre. Elle avait fait tous ses efforts pour s'y retenir et s'y suspendre par la tradition, comme un malheureux dont le pied glisse sur la pente d'un abîme s'attache convulsivement aux branches qui pendent sur ses bords, et espère quelque temps y trouver son salut. Mais, comme nous l'avons vu, ces vérités traditionnelles s'étaient rompues de plus en plus dans ses mains, et les efforts des plus grands philosophes, des Aristote, des Socrate, des Platon, des Confucius, des Cicéron, pour les ressaisir, avaient cédé sous le poids toujours croissant de la misère et de l'aveuglement de l'espèce humaine, qui, précipitée de plus en plus, par la loi même de sa première chute, dans des erreurs et des vices sans fond, était tombée successivement

de la tradition dans le rationalisme, du rationalisme dans l'idolâtrie et le polythéisme, et du polythéisme dans l'athéisme et le matérialisme le plus monstrueux. C'était là le fond de l'abîme; c'était là que Dieu, après avoir, pour me servir de la belle expression de Plutarque, CHOSMÉ UN TEMPS NON TROP LONG POUR UN DIEU, attendait l'homme avec sa miséricorde, toute prête pour le relever. Le monde était mûr pour subir utilement l'opération de son salut, et l'époque de ce salut se rattachait ainsi à la chute originelle par une succession de chutes qui en étaient comme le lamentable prolongement.

Tel était l'état moral et interne du genre humain sous le règne des premiers Césars.

Quant à son état matériel et externe, il n'était pas moins phénoménal.

Mais, avant d'en faire la description, donnons place à cette magnifique réflexion de saint Augustin :

« Il n'y a point d'apparence, disait ce beau génie, que le « Dieu souverain et véritable et tout-puissant, l'auteur et « le créateur de toutes les âmes et de tous les corps, qui « est la source de la félicité de tous ceux qui possèdent une « véritable et solide félicité, qui a fait l'homme un animal « raisonnable, composé d'une âme et d'un corps; qui, « après son péché, ne l'a pas laissé sans châtiment ni sans « miséricorde; — qui a donné aux bons et aux méchants « l'être avec les pierres, la vie végétative avec les plantes, « la vie sensitive avec les bêtes, la vie intellectuelle avec « les anges; — qui est le principe de tout ce qu'il y a de « beau, de réglé et d'ordonné, et de tout ce qui se fait avec « poids, nombre et mesure; qui est l'auteur de tous les « ouvrages de la nature, de quelque genre et de quelque « prix qu'ils soient; de qui viennent les semences des for-

« mes, les formes des semences, et le mouvement des se-
« mences et des formes; qui a créé la chair, et lui a donné
« sa beauté, sa vigueur, sa fécondité, la souplesse de ses
« membres, avec ce rapport et cette concorde qui sont entre
« eux pour leur mutuelle conservation; qui a doué l'âme
« même des bêtes de mémoire, de sens, de désirs, et ajouté
« à l'âme raisonnable l'esprit, l'entendement et la volonté :
« il n'y a point, dis-je, d'apparence que lui qui a fait tant
« de choses excellentes, et qui n'a laissé, je ne dirai pas
« le ciel et la terre, les anges ou les hommes, mais les en-
« trailles du plus petit et du plus vil des animaux, la plume
« d'un oiseau, la feuille d'un arbre, la fleur de la moindre
« herbe, sans la convenance et l'accord de toutes ses par-
« ties..., ait laissé les royaumes et les empires hors des
« lois de sa providence[1]. »

Or, Bossuet, aidé de l'Esprit de Dieu, qui lui avait déjà tracé sa voie dans les saintes Écritures, comme nous allons le voir, a saisi le vrai point de vue providentiel des révolutions des empires, lorsque, dans son immortel *Discours sur l'histoire universelle*, il nous représente les empires de l'Asie tombant sous les coups d'Alexandre, les empires d'Alexandre tombant dans les filets de la politique des Romains, et ceux-ci marchant de toute part au rendez-vous de la conquête du monde, comme des envoyés de la Providence, pour rassembler en un seul corps tout le troupeau des humains, et le tenir à la disposition du divin Pasteur qui allait venir le racheter et le prendre en main pour toujours.

Parmi toutes les merveilleuses prophéties des Juifs, il y en avait une, celle de Daniel, qui avait personnifié ce grand mouvement; et voici à quelle occasion :

[1] *De la Cité de Dieu*, liv. V, chap. II.

Du temps que les Juifs étaient en captivité à Babylone, le roi Nabuchodonosor s'éveilla un matin, tout troublé d'un grand songe qui l'avait fort agité pendant la nuit, mais dont il n'était resté que des traits confus dans son cerveau. Il fit assembler tous les mages et devins de Babylone, et il leur dit : « J'ai eu un songe, mais il ne m'en est resté dans l'esprit qu'une idée confuse : il faut que vous m'en donniez l'interprétation, et qu'à cet effet vous commenciez par me le rappeler; et votre exactitude sur le fait du songe me sera un gage de celle que vous apporterez dans son explication. » Pris à cette épreuve de leur fausse science, les devins répondirent : « Il n'y a point d'homme sur terre, ô roi, qui puisse faire ce que vous commandez. Daignez d'abord nous dire vous-même quel a été votre songe; et ensuite nous l'interpréterons. » Le roi, ému de fureur à cette réponse, ordonna qu'ils seraient tous mis à mort. Daniel, que sa réputation de prophète avait fait confondre avec eux dans la même condamnation, demanda un sursis au roi pour lui donner tout l'éclaircissement qu'il demandait. Ce qui lui ayant été accordé, il se mit en prières avec les siens, et obtint de Dieu que ce mystère lui fût découvert dans une vision, pendant la nuit. A cette marque de la protection divine, il bénit le Dieu du ciel, *qui change les temps et les siècles, qui transfère et qui établit tous les royaumes;* puis, étant ainsi en mesure de satisfaire le roi, il demanda une audience. Il l'obtint, non sans difficulté, à cause de l'incrédulité du roi, qui, se tournant vers lui, dit : *Croyez-vous bien pouvoir me dire véritablement ce que j'ai vu dans mon songe, et m'en donner l'interprétation?* Mais Daniel, rassuré par la lumière surnaturelle qui était en lui, s'exprima ainsi :

« Voici, ô roi, ce que vous avez vu : Il vous a paru

« comme une grande statue : cette statue, grande et haute
« extraordinairement, se tenait devant vous, et son regard
« était effroyable. La tête de cette statue était d'un or
« très-pur ; la poitrine et les bras étaient d'argent ; le ventre
« et les cuisses étaient d'airain ; les jambes étaient de fer,
« et une partie des pieds était de fer, et l'autre d'argile.
« Vous étiez attentif à cette vision, *lorsqu'une pierre se*
« *détacha de la montagne sans aucune main d'homme*, et,
« frappant la statue dans ses pieds de fer et d'argile, elle
« les mit en pièces. Alors le fer, l'argile, l'airain, l'argent,
« et l'or, se brisèrent tout ensemble, et devinrent comme
« la menue paille que le vent emporte de l'aire pendant
« l'été, et ils disparurent *sans qu'il s'en trouvât plus rien*
« *en aucun lieu ;* mais la pierre qui avait frappé la sta-
« tue *devint une grande montagne qui remplit toute la*
« *terre.*

« Voilà votre songe, ô roi. — Voici maintenant l'inter-
« prétation :

« Votre royaume est la tête d'or [1]. Il s'élèvera après vous
« un autre royaume qui sera d'argent [2], et ensuite un troi-
« sième royaume qui sera d'airain, et qui *commandera à*
« *toute la terre* [3]. Le quatrième royaume sera comme le
« fer, il réduira tout en poudre, *comme le fer brise et*
« *dompte toutes choses* [4]. Dans le temps de ces royaumes [5],
« le Dieu du ciel suscitera un royaume qui ne sera jamais
« détruit [6], un royaume qui ne passera point à un autre
« peuple ; qui renversera et qui réduira en poudre tous ces

[1] L'Asie.
[2] La Grèce.
[3] Alexandre.
[4] L'empire romain.
[5] Assujettis au royaume de fer.
[6] Le Christianisme, qui se continue **aujourd'hui.**

« royaumes, dont il ne restera plus rien en aucun lieu [1]; et « qui *subsistera éternellement*, selon que vous avez vu que « *la pierre* qui avait été détachée *sans la main d'aucun* « *homme* a brisé le fer, l'argent et l'or, et est devenue en- « suite une grande montagne qui remplit toute la terre [2].

« Le grand Dieu a fait voir, ô roi, ce qui doit arriver « dans l'avenir. Le songe est véritable, et l'interprétation « en est très-certaine. »

Le roi Nabuchodonosor, poursuit l'Écriture, tomba la face contre terre et adora Daniel, disant : *Votre Dieu est véritablement le Dieu des dieux et le Seigneur des rois et celui qui révèle les mystères, puisque vous avez pu découvrir un mystère si caché* [3].

Quelle que fût notre incrédulité, il ne nous faudrait que cette prophétie dont les Juifs nous garantissent la lettre, et qui fut montrée du reste à l'un de ceux qu'elle concernait, à Alexandre, lors de la visite que ce conquérant fit au temple de Jérusalem [4], pour nous prosterner, nous aussi, *devant le Dieu des dieux, celui qui révèle les mystères.* Mais ce n'est pas ici le lieu de tirer argument des prophéties, et nous n'avons cité celle-ci que pour montrer combien la marche des événements annoncée par Daniel est conforme au tableau tracé par Bossuet, et tous deux à l'exécution.

Cette exécution toute seule portait en elle une telle impression de la main de Dieu, que des historiens et des philosophes païens, ignorant le but, étaient néanmoins saisis d'étonnement, et proclamaient qu'il y avait quelque chose

[1] Qu'en reste-t-il?

[2] C'est ce royaume dont les clefs ont été données à celui duquel il a été dit : « Tu es *Pierre*, et sur cette *pierre* je bâtirai mon Église. »

[3] Daniel, chap. II.

[4] Jos., Antiquit., liv. XI, chap. VIII.

de particulièrement divin dans ce mouvement de formation de la grande unité du monde romain.

Tite-Live, qui vivait sous Auguste, écrivait sous l'influence de ce sentiment, lorsqu'il commence son Histoire par cette réflexion, que la fondation du plus grand empire qui fut sur la terre ne pouvait être que l'ouvrage des destins, et l'effet d'une protection particulière des dieux : *Debebatur, ut opinor, fatis tantæ origo urbis, maximique secundum deorum opes imperii principium*[1]; et lorsqu'il fait déclarer par Romulus, dans le moment où il est admis dans le ciel, que les dieux veulent que Rome devienne la capitale de l'univers, et que nulle puissance humaine ne pourra lui résister : *Inter principia condendi hujus operis (Capitolii), movisse numen ad indicandam tanti imperii molem traditur deos*[2].

Cicéron, parlant au sénat, n'était aussi que l'organe de ce sentiment public, lorsqu'il s'écriait : « Quel est l'homme si « stupide qui, pour peu qu'il lève ses regards vers le ciel, « ne sente qu'il existe des dieux; et, dès qu'il reconnaît « qu'il y a des dieux, ne reconnaisse en même temps que « ce n'est qu'à leur protection toute particulière que notre « empire immense a dû son origine, son accroissement et « sa conservation?... » *Quis est tam vecors, qui aut, quum suspexerit in cœlum, deos esse non sentiat; aut, quum deos esse intellexerit, non intelligat, eorum numine hoc tantum imperium esse natum, et auctum, et retentum*[3]?

Plutarque, méditant sur la fortune des Romains, était frappé pareillement de l'impulsion divine qui les avait portés à la conquête du monde, comme il l'exprime si bien

[1] Lib. I, n. 4.
[2] Lib. I, n. 55.
[3] Orat. de Arusp., Respons. IX.

dans cette belle page, qui semble écrite elle-même sous cette impulsion :

« Le cours heureux de leurs affaires, et la vogue cou-
« rante de leurs progrès à un si haut degré de puissance
« et d'accroissement, montrent bien clairement, à ceulx
« qui savent discourir par raison, que ce n'a point esté
« *chose conduite par les mains ni par les conseils et affec-*
« *tions des hommes, mais par une guide et escorte divine*,
« et par un vent en poupe de la fortune qui les hastoit,
« trophées sur trophées érigés, triomphes continués d'un
« tenant à d'autres triomphes, le premier sang des armes
« encore chaud lavé par un autre second : l'on y compte
« les victoires, non par les monceaux des morts ou des
« despouilles, mais par les royaumes subjugués, par les
« nations assujetties, par isles asservies et terres fermes
« qui se sont rangées à l'abri de la grandeur de leur em-
« pire[1]. »

« Soumettez-vous à Rome, — disait encore Agrippa par-
« lant aux Juifs révoltés : — Dieu est pour elle. Sans le se-
« cours de Dieu eût-elle vaincu le monde, et tant de nations
« belliqueuses eussent-elles pu subir son joug? Sans le se-
« cours de Dieu gouvernerait-elle le monde, auquel il n'est
« pas même besoin qu'elle montre l'armure de ses soldats[2]? »

Polybe enfin, qui écrivait longtemps avant Plutarque, Tite-Live et Cicéron, alors que la république romaine commençait seulement à peser sur le monde, et à en rompre l'équilibre en mettant le pied sur l'empire de Carthage, était frappé de la tournure que prenaient les événements; et la pénétration de son esprit politique lui faisait écrire cette remarque : LES ÉVÉNEMENTS AMÈNENT LE MONDE A UNE

[1] ŒUVR. MORAL., *De la fortune des Romains*, nomb. 33.
[2] Josèphe, *de Bello*, II, 16.

CERTAINE UNITÉ [1]. C'était l'unité catholique qui se préparait dans l'unité du monde romain, et le siége de Pierre qui se dressait dans celui des Césars :

La quale e 'l quale, a voler dir lo vero,
Fur stabiliti per lo loco santo,
U' siede il successor del maggior Piero [2].

Qui peut méconnaître cette prédestination de la ville éternelle dans cette grande marche des événements, qui, depuis Romulus jusqu'aux Césars, l'a fait successivement devenir la maîtresse du monde, pour en léguer ensuite le siége à la Chrétienté, qui n'a cessé de l'occuper jusqu'à nos jours? « Ceux qui contemplent d'un œil curieux les « révolutions du genre humain, — écrivait Gibbon, malgré « ses préventions antichrétiennes, — peuvent observer que « les jardins et le cirque de Néron sur le Vatican, qui furent « arrosés du sang des premiers chrétiens, sont devenus « bien plus fameux encore par le triomphe de la Religion « persécutée... Sur le même terrain, les pontifes chrétiens « ont élevé, dans la suite, un temple qui surpasse de beau- « coup les antiques monuments de la gloire du Capitole. « Ce sont eux qui, tirant d'un humble pêcheur de Galilée « leurs prétentions à la monarchie universelle, ont succédé « au trône des Césars, et qui, après avoir donné des lois « aux conquérants barbares de Rome, ont étendu leur ju-

[1] « Avant cela, dit-il, les choses qui se passaient dans le monde n'avaient « entre elles aucune liaison. Mais, depuis, tous ces faits se sont réunis comme « en un seul corps : les affaires de l'Italie et de l'Afrique n'ont formé qu'un « seul tout avec celles de l'Asie et de la Grèce; toutes se sont rapportées à « une seule fin... » (Polybe, *Hist.*, prologue.) — « La fortune, dit-il encore, « a de nos jours incliné, pour ainsi dire, d'un seul côté, l'univers, et forcé « toute chose à tendre vers un seul et même but. » (Livre I, 4.)

[2] « L'un et l'autre, à vrai dire, furent fondés en vue du lieu saint où « siége le successeur du premier Pierre. » (Dante, *l'Enfer*, ch. II, v. 22.)

« ridiction spirituelle depuis la côte de la mer Glaciale jus-
« ques aux rivages de l'océan Pacifique [1]. »

Jamais point de vue historique n'a été plus vaste, plus simple et plus vrai : Daniel le prédit, Polybe le prévoit, Tite-Live, Cicéron et Plutarque le constatent, Bossuet le retrace, et Gibbon le confesse. Ce point de vue était celui de la sagesse et de la miséricorde de Dieu disposant le salut du monde; et quand on voit l'histoire par ce côté, on assiste à une vaste scène où toutes les intrigues de la politique des hommes se démêlent, où toutes les destinées des nations s'enchaînent et s'expliquent, et où les Cyrus, les Alexandre, les César, les Constantin, les Charlemagne, ne sont que les acteurs d'un drame sublime qui se dénoue en Jésus-Christ et son Église.

Et admirez toute la sagesse et toute la convenance des desseins de Dieu dans cette grande formation de l'unité romaine!

Le Désiré de toutes les nations devait être le Sauveur du monde, et sa Religion devait durer toujours. L'*universalité* et la *perpétuité*, tels devaient être les deux principaux caractères du secours qu'il nous apportait. Or, pour que le premier de ces caractères pût se réaliser, il fallait que toutes les barrières qui divisaient les nations et qui en faisaient autant de mondes distincts fussent abattues, que *la terre devînt toute plate*, comme disait la tradition dont parle Plutarque, et que le genre humain retournât à sa primitive unité. Depuis la dispersion des hommes et la confusion des langues, une incroyable séparation avait régné entre les peuples; ils étaient tous, les uns par rapport aux autres, comme nous l'avons déjà dit, *ennemis* et *bar-*

[1] *Histoire de la décadence et de la chute de l'empire romain*; édit. Guizot, t. III, p. 174

bares[1], et ne se mêlaient jamais que sur les champs de bataille ou dans les troupeaux d'esclaves. Mais, à l'heure marquée pour la Rédemption du genre humain, il fallait qu'il se reconstituât, qu'il devînt une seule famille et comme un seul homme, afin de recevoir tout entier le bienfait de la régénération. Un de ces quatre ou cinq monstres qui résumèrent sur le trône des Césars la dépravation universelle, Caligula, disait qu'il aurait voulu que le genre humain tout entier n'eût qu'une seule tête, pour pouvoir la lui trancher d'un seul coup. Ce souhait de l'enfer, au plus haut point de sa domination sur la terre, se réalisa. Dieu donna au genre humain une seule tête, mais ce fut pour la sauver. Tous les peuples anciens furent amenés par le cours des événements à perdre successivement leur nationalité, et à s'absorber dans le peuple romain. Il vint un moment où tout fut romain sur la terre, et où un poëte latin put dire : « Ce qui était diverses nations s'est changé « en une seule patrie, et ce qu'on appelait auparavant l'u- « nivers n'est plus qu'une seule ville. »

Formasti patriam diversis gentibus unam;
Urbem fecisti quod prius orbis erat [2].

Et comme si ce n'était pas assez de tous les peuples connus pour entrer dans cette grande unité, des peuples inconnus, qui devaient renouveler l'espèce humaine et être les chefs des races modernes, parurent tout à coup, et accoururent au rendez-vous, comme pour représenter les gé-

[1] Il est à remarquer que le mot latin *hostis* signifie à la fois *étranger* et *ennemi*; et le mot grec βάρβαρος, *étranger* et *barbare*.

[2] Rutilius. « Rome, dit Aristide, est au milieu du monde entier comme « une métropole au milieu de sa province.... De même que la mer reçoit « tous les fleuves, elle reçoit dans son sein les hommes qui lui arrivent de « tous les peuples... *De Urbe Roma*.

nérations futures. Époque solennelle et unique dans l'histoire, où tous les peuples anciens et modernes furent mêlés et confondus, comme les divers métaux de la statue du songe de Nabuchodonosor, pour quelque grande et universelle transformation.

Et admirez comment la *perpétuité*, second caractère du salut du genre humain, se préparait en même temps dans cette *universalité*, et comme elles se rattachaient toutes deux par un lien commun : le langage.

On put dire alors, pour la première fois depuis le prodige de la confusion des langues, ce que la Genèse dit en le racontant : *Toute la terre n'avait qu'une même langue et qu'une même manière de parler*[1]. C'est ce que constatait Pline le Naturaliste en ces termes remarquables : « Rome a ramené à une langue commune les idiomes sau-« vages et discors des races humaines[2]; » et ce retour à l'unité du langage n'était pas moins prodigieux que sa primitive confusion.

« Ce qu'il importe de constater, dit M. Villemain, c'est « la prodigieuse extension de la langue latine, c'est sa « promulgation européenne. Ce fait sort de toutes parts. « Divers édits ordonnaient que tous les actes du gouver-« nement, toutes les proclamations, tous les avis des « gouverneurs, fussent rédigés en langue latine. Des ré-« compenses, des honneurs, des droits de cité offerts à « l'ambition des *provinciaux*, les invitaient à étudier la « langue romaine. Les plus rebelles même ne s'y déro-« baient pas. Les Bretons, qui, par leur caractère national « et le bonheur de leur position insulaire, s'étaient plus

[1] *Erat autem terra labii unius, et sermonum eorumdem.* (Genes., cap. XI, v. 1.)

[2] *Hist. Nat.*, III, 5.

« longtemps défendus contre le joug de Rome et la tyran-« nie de ses mœurs, finirent par étudier l'éloquence la-« tine. Tacite le remarque : ITA UT QUI LINGUAM ABNUE-« BANT, ELOQUENTIAM MOX CONCUPISCERENT : *ceux qui* « *avaient d'abord repoussé notre langue, bientôt ambi-* « *tionnèrent même notre éloquence.* Juvénal indique ces « mêmes conquêtes de la langue et des lettres romaines :

Gallia causidicos docuit facunda Britannos.

« Ainsi, c'était déjà un des peuples vaincus qui deve-« nait maître de latin pour un autre peuple, subjugué « comme lui. C'était une série, un enchaînement, un em-« boîtement de servitudes[1]. » La langue latine avait donc conquis l'universalité, et sonnait pour ainsi dire par toute la terre[2].

Or, le Ciel voulut que cette langue, au moment où elle avait atteint cette universalité, devînt morte et par conséquent *perpétuelle*, se *figeât* pour ainsi dire ; de sorte que le mot qui exprimait une vérité quelconque devînt invariablement le même partout et toujours, et qu'il fût donné aux hommes de tous les temps et de tous les lieux de s'entendre parfaitement, comme des concitoyens et des contemporains. Cette langue romaine, qui se parlait d'un bout du monde à l'autre, s'entend et se chante encore aujourd'hui partout[3]. Elle est douée du double caractère de

[1] *Cours de littérature au moyen âge*, t. I, p. 58-59.

[2] Comme la prédication des apôtres, dont elle allait devenir l'instrument : *In omnem terram exivit sonus eorum.*

[3] Dans la Vie de monseigneur le cardinal de Cheverus, nous lisons qu'allant, accompagné de guides, évangéliser des tribus sauvages à travers les forêts du nouveau monde, — « ils marchaient ainsi depuis plusieurs jours, « lorsqu'un matin (c'était le dimanche) grand nombre de voix, chantant « avec ensemble et harmonie, se font entendre dans le lointain. M. de Che-« verus écoute, s'avance, et, à son grand étonnement, il discerne un chant

la vérité catholique, dont elle est devenue l'instrument : l'universalité et la perpétuité. Le protestantisme, en attaquant l'antique usage de l'Église de ne s'exprimer sacramentellement qu'en latin, est d'accord avec son esprit de variation et de secte ; mais tout homme qui a souci de la vérité et de l'unité doit comprendre combien il est éminemment philosophique et rationnel, pour conserver des vérités aussi délicates et aussi précieuses que les vérités religieuses, de les tenir enfermées et comme scellées en un langage qui ne dépend plus des accidents humains. Si l'Église substituait les idiomes, et par conséquent les dialectes et les patois de chaque royaume, au latin, pour administrer les sacrements et célébrer le service divin, elle donnerait lieu à des interprétations immédiates, à des discussions séculaires de mots, dont la signification varie totalement, ou du moins passe du sens naturel au sens figuré dans un laps de temps assez court, et même d'une province à l'autre. L'Église, en maintenant à la langue latine sa perpétuité et son universalité, n'a pas seulement agi conséquemment avec son principe ; elle a de plus rendu un service mémorable aux sciences humaines, et a singulièrement favorisé leur exactitude et leur développement, en leur prêtant la philosophique neutralité de son langage. « Marquons donc, pouvons-nous dire avec

« qui lui est connu, la messe royale de Dumont, dont retentissent nos « grandes églises et nos cathédrales de France dans nos plus belles solen- « nités. Quelle aimable surprise et que de douces émotions son cœur éprouva ! « il trouvait réunis à la fois l'attendrissant et le sublime : car quoi de plus « attendrissant que de voir un peuple, et un peuple sauvage, qui est sans « prêtres depuis cinquante ans, et qui n'en est pas moins fidèle à solenniser « le jour du Seigneur ? et quoi de plus sublime que ces chants sacrés, présidés « par la piété seule, retentissant au loin dans cette immense et majestueuse « forêt, redits par tous les échos, en même temps qu'ils étaient portés au « ciel par tous les cœurs ? »

« M. Villemain, ce grand résultat né de la civilisation an-
« tique, et qui lui survécut : le génie romain, dans tous les
« lieux qu'il avait conquis, porta ses lois, ses mœurs, sa
« langue; puis vient la Religion, plus puissante que l'em-
« pire romain, qui ajoute *la sainte uniformité de son rituel*
« à cette première uniformité de la conquête et de la po-
« litique. Saint Augustin l'a remarqué en termes élo-
« quents. Il voit quelque chose de merveilleux, de prédes-
« tiné, dans cette puissante diffusion de la langue romaine.
« A ses yeux, c'est le moyen providentiel qui préparait
« la prédication générale et rapide de la foi chrétienne[1]. »
Opera data est ut imperiosa civitas non solum jugum, verum etiam linguam suam domitis gentibus, per pacem societatis, imponeret, per quam non deesset, imo et abundaret interpretum copia.

Ainsi donc, par l'effet de cette *grande révolution si majestueusement annoncée dans le point de vue religieux*, comme s'exprime encore M. Villemain, tout était prêt. Les barrières qui séparaient les diverses nationalités étaient abattues. Une seule langue était entendue partout. Le Christianisme pouvait marcher à grandes journées sur ces vastes chemins que la politique romaine avait ouverts d'un bout de l'empire à l'autre pour le passage des légions; de sorte que toute chair pouvait voir, toute oreille pouvait ouïr la révélation de la gloire et de la parole de Dieu, conformément à cette parole d'Isaïe, si ponctuellement exécutée par les Alexandre et les César : « Préparez les
« voies au Seigneur; élevez les vallées, abaissez les hau-
« teurs; faites table rase partout. Que la gloire de la révé-
« lation de Dieu puisse être vue, et que sa parole puisse
« être entendue semblablement par toute chair! » *Parate*

[1] *Cours de littérature au moyen âge*, t. I, p. 5.

viam Domini : omnis vallis exaltabitur, omnis mons humiliabitur, et erunt prava in directa, et aspera in vias planas. Et revelabitur gloria Domini, et videbit omnis caro pariter quod os Domini locutum est; et cette autre parole du prophète-roi : « En rassemblant tous les peuples « *en un,* faites que tous puissent servir le même Dieu ; » *In conveniendo populos* IN UNUM, *ut omnes serviant Domino;* oracles qui avaient passé dans les traditions universelles, comme nous l'avons vu dans ce passage de Plutarque : « Il viendra un temps fatal et predestiné qu'Ahrimane « sera detruit; et lors la terre sera *toute plate, unie et es-* « *gale,* et n'y aura plus qu'une vie et une sorte de gouver- « nement parmi les hommes, *qui n'auront plus qu'une* « *langue entre eux,* et vivront heureusement. »

Tel était le monde à l'époque des premiers Césars : moralement, il était arrivé à la plus profonde dissolution; matériellement, il avait atteint le plus haut point d'organisation et d'unité. Phénomène étrange! le genre humain était comme ramassé en un seul homme, et ce seul homme était Caligula ou Néron.

II. A ce point marqué, un pressentiment universel courut partout. Toutes les traditions, jusque-là si confuses et si éparses, sur la venue d'un réparateur, *Dieu conquérant et législateur, Dominateur universel, qui délivrerait les hommes de l'empire du mal,* se réveillèrent, se précisèrent, et se répondirent d'un bout du monde à l'autre, comme les mille échos d'une seule voix qui a trouvé son but et revient sur elle-même. Tous les peuples avaient instinctivement les yeux fixés sur le pôle de leur commune espérance, sur la Judée : c'est *de ce point* et *en ce temps-là* que devait sortir le Dominateur attendu.

Tacite nous l'atteste : « On était généralement persuadé, « dit-il, sur la foi d'anciennes prophéties, que l'Orient al- « lait prévaloir, et qu'on ne serait pas longtemps sans voir « sortir de la Judée ceux qui régiraient l'univers. » *Pluribus persuasio inerat, antiquis sacerdotum litteris contineri, ex ipso tempore fore, ut valesceret Oriens, profectique Judæa rerum potirentur*[1].

Suétone nous atteste encore le même fait, et, chose remarquable, dans les mêmes termes : « Tout l'Orient était « plein du bruit de cette antique et constante opinion, qu'il « était dans les destins que vers ce temps on allait voir « sortir de la Judée ceux qui régiraient l'univers. » *Percrebuerat Oriente toto vetus et constans opinio, esse in fatis, ut eo tempore Judæa profecti rerum potirentur*[2].

Josèphe, comme nous allons le voir dans un instant, vient aussi, et dans les mêmes termes que Suétone et que Tacite, nous rapporter la même opinion; sur quoi M. de Bonald remarque, avec justesse, que cette identité d'expressions, entre trois écrivains dont le génie et le style sont si différents, porterait à croire qu'ils citaient les propres termes de la prédiction qui courait.

Cicéron, enfin, nous apprend que les antiques oracles des sibylles avaient annoncé, pour un temps qu'on croyait être celui où il vivait, la venue d'un *Roi qu'il faudrait reconnaître, pour être sauvé...* QUEL HOMME, QUEL TEMPS *cette prédiction regarde-t-elle?* se demande Cicéron[3].

[1] *Hist.*, liv. V, c. XIII.

[2] In Vespas. — *Vetus et constans;* l'annonce du Messie n'était pas, en effet, seulement très-*ancienne,* mais encore elle avait été *constamment* entretenue par les divers prophètes qui s'étaient succédé.

[3] Sibyllæ versus observamus, quos illa furens fudisse dicitur. Quorum interpres nuper, falsa quadam hominum fama dicturus in senatu putabatur, *eum quem re vera regem habebamus, appellandum quoque esse regem,*

« Les Romains, dit à ce sujet un écrivain moderne, *tout « républicains qu'ils étaient*, attendaient, *du temps de Ci- « céron*, un Roi prédit par les sibylles, comme on le voit « dans le livre de la *Divination* de cet orateur philosophe : « *les misères* de leur république en devaient être les an- « noncés, et la *monarchie universelle* la suite. *C'est une « anecdote de l'histoire romaine à laquelle on n'a pas fait « toute l'attention qu'elle mérite...* »

Nos lecteurs ne seront pas médiocrement surpris d'apprendre que l'auteur de cette remarque n'est pas autre que Boulanger. Il l'a jointe à toutes celles qu'il a déjà faites sur l'attente d'un libérateur par toutes les nations, pour en conclure que c'était une *chimère universelle*. Peut-on s'abuser ainsi[1]?

Cet antique oracle des sibylles, qui n'était sans doute qu'une dérivation de la révélation primitive et des oracles juifs, nous a été dévoilé en détail par l'application que Virgile en a faite dans sa quatrième Églogue à un jeune prince de son temps ; application qui n'a pas été heureuse pour son héros, car rien n'est resté de lui, pas même un nom[2] ; mais qui l'a été pour notre instruction, en nous faisant

si salvi esse vellemus. Hoc si est in libris, IN QUEM HOMINEM ET IN QUOD TEMPUS EST?... (*De Divinat.*, lib. II, cap. LIV.) — Cicéron parle très-lestement, et en esprit fort, de cette prédiction, ne se doutant pas que son QUEM HOMINEM? allait recevoir, de la bouche du gouverneur romain Pilate, cette grande réponse que dix-huit siècles ont confirmée : ECCE HOMO ; mais le sénat s'en inquiéta beaucoup plus que lui, comme le prouve le décret fort curieux qu'il prit à ce sujet, et que nous aurons lieu de citer dans un instant.

[1] *Recherches sur l'origine du despot. oriental*, sect. X, p. 116-117.

[2] « J'ai lu à peu près tous les commentaires qui ont été faits sur cette « églogue (dit M. Firmin Didot dans sa traduction des Bucoliques), dans « l'intention de me fixer sur le choix de cet enfant mystérieux que Virgile a « voulu désigner ; mais, après avoir employé beaucoup de temps et de soins, « je me suis trouvé aussi incertain sur l'objet de mes recherches que je l'étais « auparavant. » (P. 140, édit. de 1806.)

connaître les particularités de la venue du véritable héros des sibylles, qui sont celles-ci :

— « Les derniers temps chantés par la sibylle sont enfin « arrivés :

Ultima Cumæi venit jam carminis ætas.

— « Le cours immense des siecles va commencer de « nouveau :

Magnus ab integro sæclorum nascitur ordo [1].

— « Voici qu'une nouvelle race est envoyée du haut du « ciel :

Jam nova progenies cœlo demittitur alto.

— « Que la naissance de CET ENFANT *par qui* l'âge de « fer va cesser, et qui fera lever l'âge d'or par tout l'uni- « vers, soit l'objet de vos soins favorables, chaste Lucine!

Tu modo NASCENTI PUERO, quo *ferrea primum*
Desinet, ac toto *surget gens aurea* mundo,
Casta, fave, Lucina.

— « C'est sous ton consulat, ô Pollion, que ce prodige « du nouvel âge va se montrer; c'est alors que, s'il reste « encore des suites de *l'iniquité* des hommes, *toute la terre* « va du moins respirer, affranchie de cette terreur qui la « tenait enchaînée depuis si longtemps :

Teque adeo decus hoc ævi, te consule, inibit,
Pollio, et incipient magni procedere menses;
Te duce, si qua manent sceleris vestigia nostri,
Irrita perpetua solvent formidine terras.

[1] Le poëte revient par trois et quatre fois sur cette circonstance que les temps vont procéder d'une ère nouvelle :

— ..... *Incipient magni procedere menses.*
— *Talia sæcla, suis dixerunt, currite, fusis.*
— *Adspice venturo lætentur ut omnia sæclo.*

— « *Celui* par qui doivent s'opérer ces merveilles pren-« dra la vie au sein de la Divinité ; il se distinguera entre « tous les êtres célestes au-dessus desquels il paraîtra, et « il régira le monde, pacifié par les vertus de son père :

Ille *deum vitam accipiet, divisque videbit*
Permixtos heroas, et ipse *videbitur illis;*
Pacatumque reget patriis virtutibus orbem [1].

— « Viens donc, chère descendance du ciel, grand re-« jeton de Jupiter! le temps prédit approche : viens rece-« voir les grands honneurs qui te sont dus. Regarde : à ta « venue le globe du monde se balance, la terre, et la mer, « et le ciel profond, s'agitent; tout tressaille à l'approche « de la nouvelle ère qui va s'ouvrir :

Aggredere o magnos, aderit jam tempus, honores,
Cara deum soboles, magnum Jovis incrementum!
Adspice convexo nutantem pondere mundum,

[1] « Le demi-dieu a été créé dans le ciel ; il y reçoit une vie divine, et y « voit les dieux et les héros parmi lesquels il doit bientôt *revenir* prendre « sa place. On a entendu ces vers dans le sens d'une apothéose future : ce-« pendant il est évident que *Deum vitam accipiet* indique une naissance, un « création. » (Didot, *Notes sur la* IV^e^ *Églogue*, p. 143.) — « C'est le souffle « de la Divinité qui viendra l'animer (dit un autre commentateur). Il verra « les héros de sa race mêlés indistinctement avec les dieux, et il sera lui-« même vu par eux avec une *primauté* d'honneur et d'affection qui se « manifeste dans l'opposition marquée des pronoms *ipse* et *illis*, aussi bien « que dans la situation respective de ces deux mots, *videbit* et *videbitur*, « qui font de cet enfant prodigieux l'objet de la complaisance divine et de « tous les regards célestes. » (*Examen oratoire des églogues de Virgile*, par F.-J. Genisset; 1805, p. 106.) Une autre traduction récente, d'un offi-cier de l'Université, M. Ferdinand Collet, s'accorde avec cette interpré-tation.

Les mots *patriis virtutibus*, que nous avons traduits par *les vertus de son père*, doivent s'entendre de la Divinité même dont le poëte vient de dire que l'enfant est le fils, comme il le redit encore après par ce beau vers :

Cara deum soboles, magnum Jovis incrementum!

Terrasque, tractusque maris, cœlumque profundum;
Adspice venturo lætentur ut omnia sæclo [1].

Quelques commentateurs, plus pieux chrétiens que justes interprètes de Virgile, ont prétendu qu'il avait prophétisé la venue de Jésus-Christ. Cette opinion est, selon nous, sans fondement. Mais ce qu'on ne peut méconnaître sans tomber dans une erreur non moins grande, c'est que Virgile a usé d'une ancienne tradition concernant, en effet, le Sauveur promis; et que, prophète involontaire, il présentait, comme dit le Dante, à ses neveux, le flambeau dont lui-même n'était pas éclairé. Il dit d'ailleurs, et il redit, qu'il fait application d'un antique oracle connu sous le nom de sibylle de Cumes. Nous avons lu, dans Cicéron et dans toute l'histoire de ce temps, que, d'après cet oracle, on attendait alors un *Monarque universel;* et tous les commentateurs de Virgile s'accordent pour dire que c'est ce même oracle dont il a fait application à on ne sait quel prince de son temps [2]. L'hyperbole de son

[1] Nous nous bornons à ces traits de l'églogue de Virgile, comme étant les plus saillants, et ceux qui doivent être regardés, dès lors, comme transplantés par lui de l'oracle même de la sibylle dans son poëme. Les trois derniers vers que nous avons cités ont un rapport frappant avec ce passage du prophète Aggée : *Ego commovebo cœlum, et terram, et mare, et aridam. Et movebo omnes gentes; et* VENIET DESIDERATUS CUNCTIS GENTIBUS (chap. II, v. 7-8). Nous aurions pu signaler d'autres rapprochements de la même nature; ils sont faciles. M. Michaud, dans ses observations sur cette églogue, à la suite de la traduction de M. de Langeac, a fait plusieurs remarques qui ne permettent pas de douter que les oracles de la sibylle remontaient à la même source que les traditions bibliques, et n'étaient qu'une dérivation des oracles saints.

[2] Le célèbre Heyne, qui a le plus combattu l'idée qu'il y eût quelque chose d'extraordinaire dans la pièce de Virgile, et qui ne voyait *rien de plus vain et de plus nul que cette opinion*, convient qu'il y avait un oracle antique des sibylles qui annonçait pour ce temps une immense félicité, et que Virgile a usé largement de cet oracle : — *Unum fuit aliquod* (sibylli-

langage suffirait toute seule pour exclure l'idée qu'il l'ait inventé pour son pauvre héros. Remarquez, en effet, que tout ce qu'il dit sort du cercle de la nationalité romaine et même des événements humains, embrasse le monde dans sa plus grande généralité : *Terras, toto mundo, orbem,* etc., répond à tous les siècles passés et à tous les siècles futurs, remue et intéresse principalement le Ciel lui-même, et indique visiblement une rénovation universelle et absolue de toute la terre; et, ce qu'il y a de plus remarquable parmi les idées d'alors, une rénovation sans combat ni violence, par la douceur et par la paix, et par des vertus toutes divines, telle enfin que le Sauveur du monde est venu l'opérer dans le même temps.

Tous les vers de Virgile, qui sont d'une exagération dérisoire si on les applique à un héros mortel, comme une armure de géant qu'on mettrait sur les épaules d'un enfant, deviennent simples, exacts, et vrais à la lettre, appliqués à Jésus-Christ, à ce Dominateur pacifique, à ce *Princeps*

cum oraculum), *quod magnam aliquam futuram felicitatem promitteret.* Hoc itaque oraculo et vaticinio seu commento ingenioso commode *usus est Virgilius.* (VIRGILE DE HEYNE, Londres, 1793, in-8°, t. I, p. 74.) — C'est aussi l'opinion du savant Faber. Il l'a développée dans un mémoire sur cette prophétie des sibylles, où il fait observer que le style de la pièce de Virgile s'éloigne tellement de l'esprit des écrivains païens, qu'on pourrait la prendre pour une véritable prophétie du Messie, ou du moins pour une imitation exacte des prophètes juifs. — Une circonstance particulière autorise, en effet, à penser que les prophéties juives ont eu une part directe dans l'inspiration de Virgile. Au rapport de Josèphe (*Antiquités*, liv. XIV, ch. XXV, et liv. XV, ch. XIII), Hérode le Grand vint à Rome en 714, l'année même où fut composée l'églogue qui nous occupe; et il habita le palais de Pollion, son intime ami; de Pollion, ami de Virgile; de Pollion, dont l'églogue porte le nom, à qui elle est dédiée, et au consulat duquel il est fait honneur du prodige qui y est chanté... Comment douter qu'un rapport si immédiat et si circonstanciel avec le roi des Juifs, avec Hérode, alors si fort préoccupé de la venue du Messie, n'ait influé sur le tour et la couleur de la composition du poëte, et ne lui ait imprimé un cachet d'*actualité*?

de la paix, à ce *Père du siècle futur*, comme l'appelle Isaïe; qui a réalisé tous les oracles anciens; qui a régénéré la terre par le ciel; qui a substitué une Religion de confiance et d'amour à des superstitions enfantées par la terreur; qui a lavé l'ancienne iniquité des hommes, et, les déliant du joug de la crainte, leur a appris à dire à Dieu : *Notre Père;* qui a ouvert enfin une ère nouvelle, où la vérité et la sainteté ont enfanté des prodiges de lumière et de vertu, et dont la doctrine exerce encore, du haut du Capitole, un empire universel.

Voilà le héros des sibylles, voilà celui dont l'approche agitait le monde à cette époque, comme on le voit par Suétone, Tacite, Josèphe, Virgile, et Cicéron.

Mais c'est surtout dans la Judée que cette attente fermentait, et c'est de là qu'elle donnait l'éveil aux traditions universelles. « Quelque divisés que fussent les Juifs à cette « époque, dit M. Villemain, toutes leurs sectes et leurs co- « lonies étaient rapprochées par une attente commune [1]. » Bien que l'objet de cette attente fût précisé dans ses principales circonstances par leurs prophéties, à ce point que tous les yeux étaient fixés à l'horizon des événements pour le voir venir, cependant ces circonstances se présentant elles-mêmes avec un double caractère de faiblesse et de force, d'humiliation et de gloire, de souffrances et de félicité, il arriva que les conceptions qu'on s'en fit se partagèrent, et qu'en général, suivant le cours des passions humaines, elles penchèrent de préférence vers l'attente d'un dominateur conquérant, resplendissant de force, de gloire, et de félicité, à la manière des potentats de la terre. « Quelques Juifs seulement, ajoute M. Villemain, ne « voyaient dans la promesse d'un sauveur qu'une es-

[1] *Du Polythéisme*, NOUVEAUX MÉLANGES, t. II, p. 101, in-18.

« pérance pour le salut des âmes et pour la réforme du « monde . »

Enfin, « ce mouvement d'inquiétude et de curiosité reli- « gieuse qui agitait le monde passa jusqu'à l'inertie con- « templative des Indes, et troubla le repos du brahmane. « S'il faut en croire l'étude des monuments orientaux (*Asia- « tical Researches*, tome I^er^), l'annonce d'un avénement « miraculeux se répandait alors dans l'Inde comme dans « la Judée [1]. »

Pour compléter les données historiques à ce sujet, nous devons faire remarquer certains faits qui se passèrent à la même époque, et qui confirment tous les témoignages que nous venons de rapporter, en nous faisant voir en mouvement et en action cette attente qui préoccupait alors tous les esprits.

Suétone, dans sa Vie d'Auguste, rapporte, sur l'autorité de J. Marathus, un fait qui n'a pas été assez remarqué, et auquel le passage déjà cité de Cicéron faisait allusion : « C'est que, d'après un prodige qui eut lieu publiquement « à Rome, il avait été annoncé que *la nature était en tra- « vail* d'un personnage qui deviendrait le roi des Romains, « et que le sénat épouvanté rendit un décret qui défendait « d'élever, cette année-là, aucun enfant mâle. » *Auctor est J. Marathus, prodigium Romæ factum publice; quo de- nuntiabatur regem populi romani* NATURAM PARTURIRE [2] : *senatum exterritum censuisse, ne quis illo anno genitus educaretur* [3].

[1] *Du Polythéisme*, MÉLANGES, t. II, p. 101 et 80.

[2] A ce *Naturam parturire* répond visiblement le *Nubes pluant Justum et terra germinet Salvatorem* de nos Livres saints.

[3] Sueton., *Vit. Octav. Aug*, cap. XCIV. — Le 6 juin 1838, à la séance de la Société littéraire de Londres, il a été lu un mémoire sur l'origine de cette prophétie. A ce sujet, le *Memorial encyclopédique* déclare que : « Il est « constant, d'après les témoignages d'auteurs anciens et les recherches des

Ce décret ne fut pas exécuté; mais il n'en fut pas de même de celui qu'Hérode, ce Caligula de la Judée, porta contre tous les enfants mâles, y compris son propre fils, dans la terreur où il était de se voir détrôné par le Dominateur attendu. Ce fait ne nous est pas seulement attesté par les Livres saints, que j'affecte de tenir ici à l'écart, mais par Macrobe, historien païen : « Auguste, dit-il, ayant ap« pris que parmi les enfants au-dessous de deux ans qu'Hé« rode, roi des Juifs, avait fait égorger dans la Syrie, il « avait compris son propre fils, s'écria : Il vaut mieux être « le pourceau d'Hérode que son enfant. » *Cum audisset inter pueros, quos in Syria Herodes, rex Judæorum, intra bimatum jussit interfici, filium quoque occisum, ait : Melius est Herodis porcum esse, quam filium*[1].

C'est à la même époque encore que la flatterie et l'ambition faisaient application des prophéties et des traditions touchant le Sauveur à tout ce qui paraissait extraordinaire, ou voulait le devenir. Les *Messies* s'improvisaient partout[2] : nous avons vu Virgile chanter le sien; Tacite, de son côté, revêtait Vespasien et Titus de ces grandes destinées. Après avoir dit que, d'après d'antiques prophéties, tout l'Orient était plein de cette croyance que dans ce temps allaient sortir de la Judée les maîtres du monde, il ajoute : — « Ces prophéties avaient eu en vue Vespasien et Titus. » *Quæ ambages Vespasianum ac Titum prædixerant*[3].

« modernes, qu'un pareil oracle avait cours en Italie plus de soixante ans « avant Jésus-Christ. » (*Mémor. encyclopédique*, août 1833.)

[1] Macrob., *Satur.*, lib. II, cap. IV.

[2] Jamais la fureur des prophéties ne fut plus forte qu'à cette époque, dit Heyne : *Nullo tempore vaticiniorum insanius fuit studium.* (Comment. sur Virgile.)

[3] *Hist.*, lib. V, cap. XIII.

L'historien Josèphe, courtisan de ces princes, leur fit aussi l'application des prophéties de sa nation. Mais ce qu'il y a de plus important, c'est que, dans le même passage, il signale comme une des causes principales de la guerre et de la ruine des Juifs leur confiance opiniâtre dans la venue du Messie, dont ils attendaient alors à chaque instant le secours.

« Ce qui les porta *principalement* à s'engager dans cette « malheureuse guerre, dit-il, fut l'ambiguïté d'un passage « de l'Écriture, qui portait que *l'on verrait en ce temps-là « un homme de leur contrée commander à toute la terre*[1]. « Ils l'interprétèrent en leur faveur, et *plusieurs même des « plus habiles* y furent trompés; car cet oracle marquait « Vespasien, qui fut créé empereur lorsqu'il était dans la « Judée[2]. Mais ils expliquaient toutes ces prédictions à « leur fantaisie, et ne connurent leur erreur que lorsqu'ils « en furent convaincus par leur entière ruine[3]. »

Les Juifs savaient en effet, dit l'historien Crevier, que les temps marqués par les prophéties étaient accomplis; et leurs passions ne leur ayant pas permis de reconnaître un Sauveur qui ne les délivrait que de la servitude du péché et non de celle des Romains, ils étaient toujours prêts à écouter tout imposteur qui leur annoncerait la liberté et la domination sur leurs ennemis. Aussi l'histoire de Josèphe est remplie, dans les temps dont je parle, d'entreprises tentées par des fourbes de toute espèce pour se faire rois,

[1] C'est plus particulièrement l'oracle de Jacob.

[2] « Aveugle, s'écrie ici Bossuet, qui, pour autoriser sa flatterie, trans- « portait aux étrangers l'espérance de Jacob et de Juda; qui cherchait en « Vespasien le fils d'Abraham et de David, et attribuait à un prince idolâtre « le titre de celui dont les lumières devaient retirer les gentils de l'idolâtrie! » (*Hist. univ.*, 2e partie.)

[3] *Guerre des Juifs*, liv. VI, chap. XXXI.

ou pour secouer le joug des étrangers[1]. Les principaux de ces faux Messies et de ces faux Christs furent Dosithée, Simon le Magicien, Ménandre, qui s'appropria le nom de *Sauveur du monde*. Le roi Hérode ne se contenta pas de se défendre contre le vrai Messie par des flots de sang : il essaya aussi de se faire passer lui-même pour le Messie, et donna lieu à la secte des Hérodiens[2]. Partout l'imposture profitait de l'espoir général, et la plus grossière n'était pas sans succès. Un malheureux *Barkochébas*, dont le nom signifie *fils de l'étoile*, abusant du rapport de ce nom avec ce qui est écrit au Livre des Nombres sur l'étoile de Jacob[3], hasarda de se faire reconnaître pour le Christ, et il y réussit. Les Juifs l'oignirent et le consacrèrent comme leur roi; il y en eut même, parmi les principaux rabbins, qui lui déférèrent les honneurs dus au Messie. Il les reçut, et continua de tromper jusqu'à ce qu'enfin, devenu chef de révolte, il périt avec sa troupe, sous le règne d'Adrien[4].

Enfin, l'attente du Libérateur était si vive et si précise à cette époque, que, suivant une tradition des Juifs consignée dans leur *Talmud* et dans plusieurs autres ouvrages anciens, *un grand nombre de gentils* se rendirent à Jérusalem, afin de voir le Sauveur du monde[5]; les monuments les plus irrécusables attestent aussi que ce mouvement se

[1] Crevier, *Hist. des emp.*, t. V, p. 7, in-8°.

[2] Voyez Prideaux, t. II, p. 285; et Gibbon, t. III, p. 8.

[3] « Voici ce que dit Balaam, fils de Béor, qui voit les visions du Tout-« Puissant : Je le verrai, mais non maintenant; je le considérerai, mais non « pas de près. UNE ÉTOILE SORTIRA DE JACOB, un rejeton s'élèvera d'Israël. « Il sortira de Jacob un dominateur, etc. » (*Nomb.*, ch. XXIV.) Ce livre fait partie du Pentateuque.

[4] Voyez Tillemont, Crevier, etc.

[5] TALMUD, *Babyl Sanhed.*, cap. II.

fit sentir jusqu'au fond de la Chine, dont l'empereur *Ming-ti* envoya des députés tout exprès vers les Indes pour reconnaître *le Saint qui devait paraître en Occident*, d'après les antiques traditions[1].

Quelles preuves plus nombreuses et plus manifestes peut-on désirer de la vérité de l'attente d'un Sauveur à cette époque, et de la précision des oracles et des traditions qui en étaient le fondement? Quelle force ne devait pas avoir cette persuasion, pour que de toute part on en cherchât ainsi l'objet; pour que les imaginations, dévoyées et ayant pour ainsi dire perdu la piste, fussent ainsi en quête d'un Sauveur, et se jetassent, pour le trouver, sur les apparences les plus grossières! Qui ne voit que tous ces faux Messies supposent nécessairement à cette époque que le temps de l'avénement du vrai Messie était arrivé, puisque la réalité des conjonctures de son apparition était telle, qu'elle donnait crédit aux plus chimériques visions? Cette conclusion se confirme par cette remarque de Bossuet, que les âges précédents n'avaient rien vu de semblable. Le temps et les autres signes ne convenaient pas encore, et ce n'est que dans le siècle de Jésus-Christ que l'on commença à parler sérieusement de tous ces Messies. Ajoutons que depuis lors cette attente a cessé par tout l'univers, et que les Juifs eux-mêmes, jusque-là si infatués de cette espérance, après être tombés dans une foule de méprises, d'équivoques, et d'interprétations inconciliables, ont fini, comme nous le lisons dans leur *Talmud*, par jeter une ma

[1] Her.-Jos. Schmitt, *Origine des mythes*. — Le président Riambourg, *Rationalisme et Tradition*. — Chose singulière! c'est précisément pour avoir été à la recherche de ce *Saint*, que la Chine est devenue idolâtre. Les envoyés de l'empereur Ming-ti crurent avoir trouvé le *Saint* dans le dieu Fo, qui n'est autre que Bouddha; et ils rapportèrent avec cette idole toutes les superstitions du lamaïsme, dont la Chine est restée infectée.

lédiction sur quiconque chercherait encore à supputer l'époque de la venue du Messie[1], s'enveloppant ainsi dans leur désespoir comme dans un linceul, et proclamant par là que Jésus-Christ est le vrai Sauveur promis au monde, ou qu'eux-mêmes ne sont rien, n'ont jamais rien été que des visionnaires et des insensés.

III. C'est en effet au milieu de toutes ces circonstances, — au sein de la décomposition la plus grande qu'ait jamais présentée l'humanité, — au plus haut période de son unité matérielle, et alors qu'un seul sceptre s'étendait sur tous les humains et qu'une seule langue se parlait partout, — alors que, de l'orient à l'occident, des bruits précurseurs d'un avénement miraculeux et longtemps attendu traversaient le monde comme des messagers invisibles, et le convoquaient à de grandes choses, — parmi enfin tous ces faux Messies, tous ces faux Christs, tous ces faux Sauveurs, — que le vrai Messie, le vrai Christ, le vrai Sauveur, désiré de toutes les nations, entra dans le monde... Mais, de même qu'un souverain qui, par mystère d'État, évite d'entrer dans son royaume du côté par où il est attendu et où ses sujets se pressent pour le voir venir, et pénètre au cœur de son empire par une voie cachée et déserte, sous un déguisement qui dérobe sa majesté; de même le Fils de Dieu n'entra pas dans le monde par l'arc de triomphe des grandeurs humaines, mais sortit pour ainsi dire de terre au sein de l'obscurité et de l'abjection la plus grande qu'il put trouver, traversa la vie humaine dans le mépris et la

[1] « Tous les termes qui étaient marqués pour la venue du Messie sont « passés; maudits soient ceux qui supputeront les temps du Messie! » (*Gem. San.*, cap. II. *Moses Maimon. in epit. Talm. Ib. Abran, de cap. fidei.*)

pauvreté, et la quitta dans la souffrance et l'ignominie; trompant par là l'attente universelle, mais la trompant pour la mieux remplir.

On attendait un conquérant superbe, un prince dominateur des nations; et Jésus est le fils d'un artisan, un pauvre qui, né dans une étable, passe sa vie avec des pauvres, et la finit sur un gibet avec des voleurs. Aussi Tacite l'appelle-t-il *ignoble*, et les Juifs disent-ils encore, par la bouche de leurs rabbins : *Jesus non erat ullo splendore præditus, sed reliquis mortalibus fuit simillimus : quamobrem constat non esse in eum credendum* : « Jésus n'était envi« ronné d'aucun éclat, mais il fut semblable au reste des « mortels : il est donc manifeste qu'il ne faut pas croire « en lui[1]. » Platon aurait dit, au contraire : *Il est manifeste qu'il faut croire en lui!* On sait, en effet, que ce prince des philosophes, voulant représenter la justice incarnée, un homme divin, peint trait pour trait Jésus-Christ : « Dé« pouillons-le de tout, dit-il, même de l'apparence de la « justice, et ne lui laissons que la justice seule. Irrépro« chable, qu'il soit chargé de tous les soupçons du crime; « éprouvons sa vertu : je veux la voir aux prises avec l'in« famie et ses tourments. Mais qu'il marche d'un pas ferme « jusqu'au tombeau, entouré sans cesse des faux juge« ments de l'opinion, et toujours vertueux. Que dis-je! « qu'il soit battu de verges, mis à la torture et aux fers; et

[1] Livre juif, publié dans le *Tela ignea Satanæ* de Wagenseil, t. II, p. 41. — Et qu'avait donc dit Isaïe? « Il s'élèvera devant le Seigneur comme « un rejeton d'une terre desséchée. Il est sans beauté et sans éclat : nous « l'avons vu, il n'avait rien qui attirât l'œil, et nous l'avons méconnu. Il « nous a paru un objet de mépris, le dernier des hommes : son visage était « comme caché, et nous n'en avons fait aucun cas, etc. » (Isaïe, chap. LIV, v. 2 et 3. — Aveugles, doublement aveugles, puisqu'on les avait prévenus de leur aveuglement!

« qu'enfin, après avoir souffert tous les supplices, il ex-
« pire sur une croix [1]. »

Ceux d'entre les Juifs qui avaient l'intelligence de la vraie sagesse, reconnurent le Messie à travers tous ces caractères. Et, alors même qu'il ne venait que de naître, quelques saints personnages, éclairés d'en haut, le chantèrent comme le Sauveur du monde, avec un enthousiasme plus simple et plus vrai que celui de Virgile pour son vague héros.

« Maintenant, » — disait le vieillard Siméon, en tenant dans ses mains flétries par l'âge cet Enfant du Ciel, — « maintenant, Seigneur, vous pouvez laisser votre servi-
« teur s'en aller mourir en paix, puisque, selon votre
« parole, mes yeux ont vu le Sauveur que vous nous avez
« promis; Celui dont VOUS AVEZ PRÉPARÉ LA VENUE A LA
« FACE DE TOUS LES PEUPLES, pour être LA LUMIÈRE QUI
« ÉCLAIRERA TOUTES LES NATIONS, et qui deviendra la
« gloire de votre peuple d'Israël [2] ! »

— « Béni soit le Seigneur, » — disait encore le saint vieillard Zacharie, père de Jean-Baptiste, — « béni soit
« le Seigneur, le Dieu d'Israël, de ce qu'il a visité et ra-
« cheté son peuple; de ce qu'il nous a suscité UN PUISSANT
« SAUVEUR de la maison de son serviteur David, COMME
« IL L'AVAIT PROMIS PAR LA BOUCHE DE SES SAINTS PRO-
« PHÈTES AUX SIÈCLES PASSÉS, selon le serment qu'il a juré
« à Abraham notre père, de se donner à nous pour que
« désormais, délivrés de nos ennemis, nous le servissions
« sans crainte! ... Et toi, petit enfant (s'adressant à Jean-
« Baptiste), tu seras appelé le prophète du Très-Haut: car
« tu marcheras devant la face du Seigneur pour lui prépa-
« rer ses voies, pour donner à son peuple la connaissance

[1] Platon, *République*, liv. II.
[2] Évang. S. Luc, chap. II.

« du salut, afin qu'il obtienne la rémission de ses péchés, « par les entrailles de la miséricorde de notre Dieu, qui a « fait que CE SOLEIL LEVANT EST VENU NOUS VISITER D'EN « HAUT POUR ÉCLAIRER CEUX QUI SONT ASSIS DANS LES TÉ- « NÈBRES ET DANS L'OMBRE DE LA MORT, ET POUR CON- « DUIRE NOS PIEDS DANS LE CHEMIN DE LA PAIX. »

Enfin, comment omettre ici ce cantique incomparable sorti de la bouche même de la Mère du Sauveur, et inspiré par ce Verbe de Dieu qu'elle portait encore dans ses entrailles; ce cantique, digne contraste des antiques lamentations d'Isis, qui retentit depuis dix-huit cents ans dans nos temples, et que cependant nous n'entendons jamais encore sans je ne sais quel sympathique frémissement!

— « Mon âme glorifie le Seigneur et mon esprit tres- « saille en Dieu, mon Sauveur, parce qu'il a jeté les yeux « sur la bassesse de sa servante; et voici que TOUTES LES « GÉNÉRATIONS VONT M'APPELER BIENHEUREUSE! — parce « que le Tout-Puissant a fait en moi de grandes choses, et « que son nom est saint, et que sa miséricorde s'étend de « race en race sur ceux qui le craignent. — Il a signalé la « force de son bras. — Il a dissipé les orgueilleux en la « pensée de leur cœur. — Il a jeté bas de leur trône les puis- « sants, et à leur place il a fait monter les humbles. — Il « a rempli de biens ceux qui manquaient de tout, et il a « renvoyé les riches dénués. — Il a relevé Israël, son « enfant, se souvenant de sa miséricorde, SELON QU'IL « L'AVAIT PROMIS A NOS PÈRES, A ABRAHAM ET A SA POS- « TÉRITÉ, POUR TOUJOURS [1]. »

Paroles admirables qui donnent la clef du mystère des abaissements de Jésus-Christ, et qui font éclater jusque

[1] Évang. S. Luc, chap. I.

dans son obscurité tous les éclairs de sa majesté et de sa puissance.

IV. Mais entrons nous-même directement dans ce mystère, et, après y avoir été conduit par toutes les circonstances extérieures qui agitaient le monde à la venue de Jésus-Christ, concentrons notre attention sur sa personne, et voyons comment il a répondu à tous ces présages et à tous les besoins de l'humanité.

Que venait faire Jésus-Christ sur la terre, s'il était réellement ce Réparateur de notre nature promis depuis le commencement? Il venait redresser les vues et les inclinations du cœur humain, arrivées à leur plus grande perversion. Il était donc rationnel qu'il ne se conformât pas lui-même à ces vues et à ces inclinations, qu'il en prît le contre-pied, qu'il vînt relever un monde qui croulait sous le poids immense du sensualisme, de l'orgueil, et de la force, en jetant dans son sein le contre-poids d'une humilité, d'une douceur, d'une expiation, et d'un sacrifice plus immense encore; il fallait qu'il divinisât toutes les souffrances, comme on avait divinisé toutes les voluptés; qu'il se déclarât, en un mot, *l'ennemi du genre humain*, tel qu'il était alors, hostile à ses intérêts les plus chers, mais hostile comme un médecin qui vient trancher dans le vif, et ôter, ce semble, la vie pour la mieux donner.

D'ailleurs, ce n'était pas une affaire de grandeur pour un Dieu, que de se faire homme; ce ne pouvait être qu'une affaire d'abaissement. Il était donc conforme à ce plan divin, puisqu'il faisait tant que de descendre jusqu'à l'homme, qu'il descendît jusqu'au dernier des hommes. La grandeur et la perfection de son dessein étaient, si j'ose ainsi dire, dans la grandeur et dans la perfection de son

abaissement. Il venait remplir le ministère de *Médiateur*. Il devait dès lors réunir les deux extrêmes qu'un abîme séparait, et à toute la grandeur, c'est-à-dire la sainteté d'un Dieu, joindre toute la misère de l'homme. Il devait donc prendre cette misère dans ce qu'elle avait de plus radical, et, ramassant en lui toutes les suites et toutes les apparences du péché, devenir non-seulement un homme, mais un homme d'ignominie et de douleur, pour être la personnification vivante de l'humanité véritable, de cette pauvre humanité que nos passions et nos vanités affublent d'oripeaux de théâtre, mais qui, au fond et en vérité, est douloureuse, lamentable, ignoble, même sous la pourpre et sous les fleurs; telle enfin que Jésus-Christ était quand, dans cette terrible et palpitante parodie de nos illusions, il fut montré au peuple, couronné, mais d'épines; drapé, mais dans des lambeaux; armé d'un sceptre, mais d'un sceptre de roseau; salué roi, mais couvert de crachats et de coups par ses sujets : *voilà l'homme* au fond, voilà donc ce que devait être son représentant Jésus-Christ.

Mais en même temps *voilà Dieu;* car toutes ces misères étant pour lui *seul* imméritées et pour lui *seul* volontaires, qui ne voit toute la sainteté, qui ne voit tout l'amour que suppose en Jésus-Christ leur acceptation? Platon avait déjà vu dans son juste imaginaire toutes les vertus d'un Dieu, et cependant le juste de Platon était homme, et dès lors coupable à un certain degré; de plus, il n'y avait rien de volontaire dans son supplice; enfin il ne souffrait et ne mourait pour personne, et l'amour n'y avait aucune part : tandis qu'en Jésus-Christ l'innocence et le dévouement les plus absolus rendent son sacrifice le chef-d'œuvre de la sainteté et de l'amour, et font briller à travers toutes les abjections de l'homme toutes les grandeurs de Dieu. Ja-

mais la terre, jamais le ciel lui-même, n'ont vu une grandeur si divine que celle que Jésus-Christ fit éclater dans sa vie et surtout dans sa mort : la terre, parce qu'elle n'a jamais vu une telle innocence et un tel amour; le ciel, parce qu'il ne les a jamais vus à l'épreuve d'un tel sacrifice. On peut dire que toutes les fausses grandeurs de la terre contiennent en réalité toutes les bassesses apparentes de Jésus-Christ, et que toutes les bassesses apparentes de Jésus-Christ contiennent en réalité toutes les grandeurs du ciel, les grandeurs morales : la bonté, la justice, l'innocence, la patience, l'humilité, le courage, la résignation, la douceur, l'amour; et tout cela dans ce qu'il y a de plus infini, puisque la mesure en est dans la distance qui sépare Dieu et l'homme, réunis en lui.

Toutes ces grandeurs morales ont fait de Jésus-Christ un véritable Roi, mais d'un royaume qui n'est pas de ce monde déchu, d'un royaume spirituel et moral, du royaume de la vérité et de la vertu, dont le rétablissement était précisément le grand objet de sa mission.

Sous ce point de vue véritable, nul ne s'est présenté avec des caractères aussi éclatants de Réparateur de l'humanité que Jésus-Christ; mais, par la même raison, nul ne devait moins le paraître. Aussi saint Jean a-t-il admirablement bien dit : *La lumière est venue briller dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont point comprise.* Les ténèbres n'auraient pas été ténèbres, c'est-à-dire, la terre n'aurait pas eu besoin d'un Sauveur, si elle avait été assez éclairée pour le reconnaître de prime abord. Il est, en effet, de la nature du mal moral de ne pas comprendre le remède, parce que le siége de cette compréhension est le siége du mal lui-même, savoir, l'intelligence et la volonté, qui, par cela même qu'elles sont viciées, doivent re-

pousser le bien de la même manière qu'elles repousseraient le mal, si elles ne l'étaient pas. Il devait donc arriver que le vrai Réparateur serait méconnu et rejeté. Cette circonstance devait être caractéristique de sa mission. Or, il n'y a que Jésus-Christ qui ait compris, qui ait accompli la sienne de cette sorte, et qui, par ce trait d'intelligence divine, ait prouvé qu'il était le véritable Sauveur.

Mais il fallait plus que l'intelligence d'une pareille mission; il fallait surtout le dévouement et le cœur d'un Dieu, il fallait aussi sa prescience.

N'oublions pas, en effet, une chose qui est plus particulièrement la clef des abaissements du Christ : c'est qu'indépendamment de ce que sa qualité de Réformateur l'exposait à toute l'inimitié des hommes, il devait aller lui-même au-devant de ses bourreaux, parce que le grand objet de sa mission et la consommation de tous ses desseins étaient d'être Victime. Il fallait qu'il nous rachetât; qu'il payât dès lors pour nous; qu'il expiât la grande faute que rien jusque-là n'avait pu expier, et qu'il l'expiât, comme on expie, par la honte et par la douleur. Rappelons-nous le trait distinctif du Sauveur attendu, dont toutes les victimes avaient été jusque-là la figure. Rappelons-nous en particulier le portrait, affreux à la nature, et comme le programme sanglant que la main d'Isaïe avait tracé de sa personne et de son destin. Voilà quel devait être le Sauveur du monde. Il devait, de toutes les hauteurs de la félicité d'un Dieu, baisser la tête jusqu'à boire avec nous de ce calice d'amertume rempli par le péché, jusqu'à tremper ses lèvres dans ce torrent de la justice de Dieu gonflé par nos crimes, pour nous relever ensuite avec lui jusqu'au ciel. Or, qui est-ce qui a reproduit ce caractère

essentiel de la mission du Libérateur attendu par tout l'univers, si ce n'est Jésus-Christ? et qui est-ce qui aurait eu l'intelligence et le dévouement d'un tel sacrifice, si ce n'est la véritable Victime? Que l'esprit et le cœur des hommes étaient loin d'une telle intelligence et d'un tel dévouement! Mourir volontairement pour le genre humain, et à l'insu, que dis-je! sous les coups du genre humain!... quelle folie!... ou quelle sagesse!... Le monde d'alors l'appela une folie; c'était donc une profonde sagesse, car le monde d'alors était fou.

Ce qu'il y a de concluant sous ce point de vue dans la conduite de Jésus-Christ, et ce qui jette, entre lui et tous les faux sauveurs qui se produisaient partout, une distance infinie, — toute la distance qu'il y a de la vérité à l'erreur, — c'est que sa passion et sa mort ont été envisagées, mesurées, et embrassées volontairement par lui dès le seuil de sa vie terrestre; c'est qu'il les a fait entrer dans son dessein comme des pièces importantes, auxquelles tout le reste était subordonné. — *Vous n'avez pas voulu de toutes les victimes qu'on vous a jusqu'ici immolées; alors j'ai dit :* ME VOICI! — *Quand je serai élevé en croix, j'attirerai tout à moi. — Ne fallait-il pas que le Christ souffrît toutes ces choses, et qu'il entrât ainsi dans sa gloire, etc.?* — Telles sont les paroles qu'il répétait à chaque instant, s'offrant lui-même à leur accomplissement de point en point, jusqu'à demander à boire sur la croix, exprès pour qu'on lui présentât du fiel et du vinaigre, parce que ce dernier trait, prévu par lui, manquait à son supplice, et que ce n'était qu'après avoir été ainsi lui-même jusqu'à la fin l'ordonnateur, le prêtre, et la victime de ce grand sacrifice, qu'il pouvait dire : *Tout est consommé.* Assurément les antiques prophéties et les traditions qui les avaient ré-

pandues partout avaient bien dit que le Libérateur devait souffrir, et, comme le disait Eschyle, qu'*un Dieu s'offrirait pour succéder à nos souffrances, et descendrait pour nous jusqu'aux enfers*[1] ; mais les mêmes prophéties et traditions parlaient aussi de victoire, de puissance, de gloire, de domination, de triomphe, et rien de tout cela ne paraissait dans la vie et dans la mort du Christ. Et cependant c'est constamment, c'est jusqu'à la fin, que dis-je! c'est au fur et à mesure que tout, sous ce rapport, semble démentir sa destinée, qu'il s'y confie de plus en plus, et qu'il meurt délaissé du ciel et de la terre, couvert d'opprobres et d'ignominies, en soutenant son rôle divin de Sauveur du monde, en proclamant son triomphe au plus profond de son anéantissement, et en disposant déjà d'une place dans le ciel, alors que lui-même n'en avait pas une sur la terre[2]. — Je le demande : à qui d'entre les hommes serait venue la pensée d'entrer dans une pareille voie, et de la suivre jusqu'au bout, jusqu'à travers l'ignominie et la mort? d'expliquer les prophéties en un sens si contraire à toute humaine raison et à tout intérêt, je ne dis pas seulement personnel, mais même étranger, et de se sacrifier aussi gratuitement, aussi follement? Cette pensée et surtout cette constance ne sont pas de l'homme. Ce qui est de l'homme, c'est de voir un libérateur et un vainqueur dans un Alexandre et un César. Ce qui est d'un Dieu, c'est de le voir et de le proclamer dans un supplicié sur un gibet.

Mais ce qui par-dessus tout est d'un Dieu, c'est le succès d'une telle prétention, et la toute-puissance que ce succès suppose. Dès que le Christ eut expiré, dès qu'il eut atteint l'extrême limite de l'ignominie et de la douleur,

[1] Prométhée.

[2] *Hodie mecum eris in paradiso.* Luc., XXIII, 43.

et rempli ainsi la condition satisfactoire de notre régénération, alors commença cette conquête du monde, cette domination universelle, cette grande réforme des choses humaines dont les esprits étaient si fort préoccupés, mais qu'ils attendaient si peu de ce côté, qu'ils ne la voyaient pas alors qu'elle s'opérait le plus visiblement, qu'ils s'y opposaient même, et qu'en s'y opposant ils en faisaient ressortir d'autant plus le prodige et la divinité. — Le dernier des hommes en apparence, un criminel ou un fou, rejeté et maudit, pendu et cloué sur un échafaud d'esclave, le Crucifié! voilà le type proposé au monde païen, et sur lequel toute la nature humaine est appelée à se réformer. L'exécution suit rapidement cette tentative en apparence insensée, comme si toutes les puissances humaines qui s'y opposaient y eussent concouru. De lui-même, par je ne sais quelle force et quelle vertu qui sortent de sa destruction même et de sa faiblesse, le Crucifié se fait des disciples et des imitateurs, il attaque, il sape, il dissout les institutions, les mœurs, toutes les idées : comme la neige, lorsqu'elle fond aux ardeurs du soleil, se précipite et roule par avalanches dans les abîmes, il grossit sa marche de tous les obstacles qu'on lui oppose, il s'assimile ses bourreaux, il s'incorpore le monde ; et le monde se trouve transformé, et le monde est tout à Jésus-Christ, procède de Jésus-Christ comme d'une souche nouvelle, plante partout au-dessus de lui l'instrument de son supplice, naguère si exécrable et si méprisé, comme la limite de l'ancienne humanité et le point de départ de l'humanité régénérée, et s'en fait le modèle de toutes ses actions, la règle de tous ses devoirs, la source comme l'ornement de toutes ses grandeurs, le véhicule de toutes ses entreprises, le ralliement et l'appui de toutes ses faiblesses, l'éternel aliment de toute son acti-

vité. Le Christ a été comme un moule dans lequel toute l'humanité d'Adam a été jetée en fusion, et d'où elle a été retirée Chrétienne. Tout y a passé, tout en est sorti : et ce qu'il y a surtout de caractéristique, c'est que cette refonte ne s'est pas faite en Jésus-Christ philosophe, en Jésus-Christ docteur, mais en Jésus-Christ inséparable de sa Croix, en Jésus-Christ crucifié; et que c'est ainsi, par ce qu'il y a de plus fou comme par ce qu'il y a de plus faible aux yeux du monde, que le monde a été convaincu de folie et d'impuissance, et qu'il a reçu la sagesse et la virilité.

Par là s'est fondé, au sein des royaumes de ce monde, un royaume qui les comprend tous, dont tous les hommes sont citoyens et sujets, et dont Jésus-Christ est Roi. Ce royaume est celui de la vérité et de la vertu à leur plus haut degré d'unité, de concentration et de puissance. C'est ce royaume spirituel de la Chrétienté, dont le siége visible, occupé par un vicaire de Jésus-Christ, sans interruption depuis qu'il en a lui-même posé la première pierre jusqu'à nos jours, n'est autre que le trône même des Césars, à la préparation duquel tous les événements politiques de l'antiquité ont concouru, et dont la Papauté a retenu et accru même l'unité et l'universalité depuis dix-huit siècles. C'est ce *royaume qui ne sera jamais détruit; cette pierre détachée* SANS LA MAIN D'AUCUN HOMME, *qui, après avoir brisé dans sa marche et fait évanouir, comme la paille au vent d'été, tous les anciens empires de la terre, s'est assise et élargie à leur place comme une montagne*, selon que l'avait prédit Daniel. C'est cette *monarchie universelle*, dont parle Gibbon, *qui a élevé sur le Vatican, rougi du sang des premiers chrétiens, un temple qui surpasse de beaucoup les antiques monuments de la gloire du Capitole,*

et qui, après avoir donné des lois aux conquérants barbares de Rome, a étendu sa juridiction spirituelle depuis la côte de la mer Glaciale jusqu'aux rivages de l'océan Pacifique. Dans ce royaume spirituel, la Vérité a un chef unique, un centre unique, d'où elle étend sa prétention et son influence partout où il y a des intelligences sur la terre, et d'où elle dirige des légions apostoliques dévouées à son culte et disséminées par tout l'univers, n'ayant qu'une seule discipline, qu'une seule volonté, qu'un seul amour, qu'une seule langue, ne combattant que l'erreur et le vice, ne se servant que de la parole et de l'exemple, ne se proposant d'autre conquête que celle du bien, et n'attendant d'autre solde du sacrifice de leur fortune, de leur famille, de leur patrie, de leur liberté, et souvent de leur vie, que le bonheur des hommes, les joies de la conscience, et le ciel... Ce royaume si chimérique et si fragile en apparence, puisqu'il se compose de ce qu'il y a de plus insaisissable, de plus fugace, de plus divisible : les pensées et les volontés des hommes, et encore les pensées dans la région du mystère, les volontés dans la région du sacrifice, et les unes et les autres au sein de la plus complète liberté; ce royaume est cependant ce qu'il y a jamais eu de plus indissoluble et de plus résistant : *c'est une enclume qui a brisé tous les marteaux*, selon la belle expression de Théodore de Bèze. Les empires s'élèvent et tombent dans le sein de ce royaume, les générations s'agitent et passent : lui seul subsiste immuablement, se soutient à jamais sur lui-même, et se prolonge et s'enfonce encore, après dix-huit siècles, dans un avenir indéfini.

Voilà l'œuvre de Jésus-Christ.

Est-ce un rêve, une utopie, une hypothèse, une théorie? — Non : c'est de toutes les réalités la plus positive;

c'est un fait, et un fait que l'incrédulité la plus osée ne peut contester sans renier ses sens; c'est un fait générateur de tous les faits qui constituent l'histoire depuis dix-huit cents ans, comme sa préparation avait été le mobile et le but providentiel de tous les faits qui avaient précédé.

Ce fait incontestable peut-il s'expliquer humainement? — Non encore; et, sur ce point, je me borne à en appeler au sens commun, qui répond aussitôt : « Cette œuvre est au-dessus de l'homme; celui qui l'a faite est un Dieu. »

Quant à nous, il ne nous faudrait, pour tirer hardiment cette conclusion, que ce simple fait : L'univers était polythéiste et idolâtre, et l'univers ne l'est plus. Il était polythéiste et idolâtre depuis trois mille ans, et il ne l'est plus depuis dix-huit cents ans. Il était polythéiste et idolâtre, à ce point que Platon faisait du théisme une science occulte; et il ne l'est plus, à ce point qu'il n'y a pas d'intelligence si grossière, dans la plus reculée de toutes les bourgades, qui n'adore un seul Dieu en esprit et en vérité.

Mais pénétrons plus au fond des choses, et marchons à de nouvelles clartés.

Bossuet a dit, et ce mot est digne de son génie : *Une société qui enfante des saints est marquée d'un signe infaillible de régénération.* Or, tel est le signe auquel le Christianisme se fait surtout reconnaître comme ayant apporté à la terre cette régénération que tous les siècles précédents avaient attendue.

Les traditions universelles avaient dit que l'humanité était tombée à l'origine sous l'empire d'un esprit mauvais, *qui avoit mis tout en combustion, et rempli de maux et de miseres la mer et la terre*[1]. Cet instigateur de notre chute avait causé en nous le renversement de tout notre

[1] Plutarque, déjà cité.

édifice intellectuel et moral, le soulèvement de la raison contre la vérité et l'ordre qui sont Dieu, et par suite le soulèvement des sens et des appétits inférieurs contre la raison; car, comme disaient encore les antiques traditions, par l'organe de Plutarque; *la partie de l'ame passionnée, violente, desraisonnable, folle, est cet esprit mauvais, ou vient de lui, comme son nom l'exprime; car ce nom vaut autant dire comme* SUPPLANTANT, DOMINANT, FORÇANT. Telle était l'humanité depuis sa chute : elle avait été de plus en plus *supplantée, dominée, forcée*, par l'esprit du mal devenu son tyran, et gémissait, opprimée et avilie, sous un poids énorme d'erreurs et de déréglements. Le *Libérateur* promis, le *Fort*, le *Sauveur*, désiré de toutes les nations, LE CHRIST, est venu; il a opposé des remèdes héroïques et violents comme le mal, et a terrassé l'antique ennemi dans ce qui faisait sa force au dedans de nous, dans ce qui était comme les chaînes par lesquelles il nous tenait captifs : à l'orgueil et à la révolte de l'homme il a opposé l'humiliation et la soumission d'un Dieu; à nos sensualités, ses souffrances; à nos cupidités, son dénûment; à notre cruel égoïsme, sa brûlante charité. Il a ainsi combattu par des contraires, saisi corps à corps et vaincu sur son propre terrain l'ennemi; il l'a crucifié en se crucifiant lui-même; et, l'ayant ainsi désarmé, il l'a mené hautement en triomphe à la face de tout le monde, après l'avoir terrassé dans sa personne[1]. Par là il a dégagé l'âme captive, il l'a rendue capable d'opérer toutes les vertus opposées à ses anciens désordres, et d'avancer vers une perfection sans fin. Voilà d'abord ce que le Libérateur a fait en exemple sur lui-même, et ce qu'il a rendu l'hu-

[1] *Expolians principatus et potestates, traduxit confidenter, palam triumphans illos in semetipso.* (Coloss., II, 15.)

manité capable de faire à sa suite, par la *vertu surnaturelle* qu'il communique à ceux qui se mettent en rapport avec lui par la foi et la charité, et qu'il rend participants de ses mérites, de sa force, et de sa victoire, comme dans l'ordre de la nature nous sommes participants de la misère, de la faiblesse et de la chute de notre chef Adam.

C'est ici le réel, le divin du Christianisme, ce sans quoi il n'aurait été qu'une philosophie humaine de plus, et aurait passé comme les autres. Nous ne saurions aborder ce point trop franchement.

Il ne suffisait pas à Jésus-Christ d'avoir vaincu le mal, s'il ne nous avait rendus participants de sa victoire. Il n'aurait même pas vaincu le mal sans cela; car le mal n'était pas en lui, et il n'avait pas besoin de se faire homme, de souffrir, et de mourir pour lui-même. S'il l'a fait, ce n'est que par substitution, et pour nous reverser tous ses mérites; mais, pour que cette réversibilité s'opérât entre des natures libres, il fallait que nos volontés se missent en rapport, et vinssent s'aboucher pour ainsi dire avec la sienne par l'adhésion sacramentelle de notre humanité à sa divinité, comme il s'est mis le premier en rapport avec nous par l'union de sa divinité avec notre humanité. L'agent mystérieux et vivificateur de ce rapport, qui fait passer Jésus-Christ en nous et nous en lui, est ce qui s'appelle *la Grâce*. Par là Jésus-Christ est devenu comme une souche nouvelle plantée au sein de l'humanité, ainsi qu'il l'a dit lui-même : *Je suis le Cep, et vous les branches*. Cette souche communique aux rameaux de l'antique souche d'Adam, qui s'en détachent pour venir *s'enter* sur elle, une séve toute divine, qui renouvelle, qui sanctifie, qui rend fort. C'est l'olivier franc et l'olivier sauvage dont parle saint Paul. L'homme à l'état de nature déchue est

l'olivier sauvage qui ne porte que des fruits d'amertume et de mort; l'homme devenu chrétien, non pas seulement de nom, mais de fait, par la prière et les sacrements, qui sont comme les courants de *la Grâce*, s'insère et bientôt s'incorpore dans l'olivier franc, et en reçoit une verdeur et une fécondité pour le bien, qui lui font faire, eu égard à sa faiblesse naturelle, des prodiges de vertu.

Et qu'un esprit trop exigeant, c'est-à-dire faible (car c'est faiblesse que de ne pas savoir se borner), ne vienne pas nous demander ici de lui expliquer l'opération de la Grâce en elle-même; car nous le renverrions à toute la nature, qui est pleine de phénomènes impénétrables dans leur cause et incontestables par leurs effets. Et quand cela ne serait pas, nous pourrions encore lui répondre que le phénomène de la Grâce étant pris dans un ordre surnaturel, il serait contradictoire qu'on pût l'expliquer en dehors de cet ordre. Enfin, nous lui demanderions à lui-même, avant de lui expliquer le mystère de la transmission du bien, qu'il voulût bien nous expliquer le mystère de la transmission du mal; mystère cent fois plus profond, car la dépravation de la volonté dans la race humaine se transmet sans le concours de la volonté, tandis que, dans le mystère de la transmission du bien, c'est par l'adhésion sacramentelle de la volonté humaine à la divinité de Jésus-Christ que se transmettent à celle-là les mérites de celle-ci.

Mais, questions oiseuses! qu'importe que nous ne comprenions pas le mystère de la Grâce, si nous sommes témoins de la Grâce elle-même et de ses effets? Et quoi de plus irrécusable, d'abord pour tous ceux qui la reçoivent et qui ont le bonheur de vivre dans cet état, que cette force interne, que ce souffle vivifiant, que cette énergie extraordinaire pour le bien, qui se puise dans la pratique du

Christianisme, qui se perd avec elle, et sur laquelle tous les vrais chrétiens, sans exception, sont unanimement d'accord, comme on l'est sur les phénomènes de la sensation? Quoi de plus évident, même pour ceux qui l'ont perdue ou qui ont le malheur de n'en avoir jamais fait l'expérience, que cette perfection soutenue de vertu, et ce je ne sais quoi d'achevé qui se fait voir dans les âmes pieuses, que cet héroïsme de dévouement, d'abnégation, et de charité, que rien d'humain n'alimente, et que tout ce qu'il y a d'humain contredit? Dans toutes les autres religions il y a eu des hommes vertueux sans doute : dans la Religion chrétienne seule il y a des *Saints*. Les hommes vertueux dans ces autres religions l'ont été *par* nature, et *malgré* l'insuffisance ou la corruption de leur religion : dans la Religion chrétienne ils le sont *malgré* leur nature, et *par* le secours et la pratique de leur foi, qui les porte à toutes les vertus. Ce n'est pas le culte de Vénus qui inspirait la chasteté aux dames romaines : c'est le culte de Jésus-Christ, c'est le spiritualisme chrétien, qui soumet les sens à l'empire de la raison; c'est son amour qui dompte tous les amours. C'est par le mépris des religions de son temps que Socrate mérita le nom de sage : c'est par les inspirations du Christianisme que les Vincent de Paul, les François de Sales, les Charles de Boromée, les Thomas d'Aquin, ont mérité le titre de bienfaiteurs et de lumières de l'humanité. Quel héroïsme l'antiquité peut-elle offrir, qui approche de celui des saintes Filles de la Charité? Demandez-leur d'où leur vient cette nature supérieure qui confond notre faiblesse et enchaîne notre admiration; et elles vous feront voir la petite croix de bois qui pend à leur ceinture. Que toute la philosophie humaine se mette à l'œuvre, qu'elle cherche, qu'elle forme, et qu'elle nous donne enfin un seul

de ces Anges de la terre : nous ne lui en demandons qu'un, alors qu'au seul nom de Jésus-Christ nous pouvons en faire paraître des légions! A la vue de ces âmes réellement en possession de *la Grâce* par la pratique de la piété chrétienne, on éprouve quelque chose de surnaturel et d'inexplicable qui leur donne un principe de supériorité sur ceux qui en sont dépourvus, comme ce génie d'Agrippine qui dominait Néron et lui faisait dire :

Mon génie étonné tremble devant le sien !

C'est la Grâce de Jésus-Christ qui brille dans leur âme, reflète sa lueur céleste dans leurs regards et sur leur front, et imprime à tout leur être, à toutes leurs actions, ce calme, cette paix, cette dignité exquise, cette douceur délicate, cette générosité infatigable pour tout ce qui est bien, et ce perpétuel sacrifice d'elles-mêmes à leurs devoirs et aux intérêts d'autrui, sans faste comme sans pusillanimité.

Il y a entre la *moralité* humaine, qui fait ce qu'on appelle dans le monde les *honnêtes gens*, et la *Grâce* de Jésus-Christ, qui fait ce qu'on appelle dans la Religion les *Saints*, une différence totale qui n'est pas seulement dans le degré, mais dans le principe de ces deux états. C'est un tout autre ordre de phénomènes. La *moralité* humaine n'est qu'une abstention du mal, et encore cette abstention est presque toujours le résultat de l'organisation et du tempérament : on est honnête et vertueux, parce qu'on est fait de telle sorte qu'on aurait presque du désagrément et de la gêne à ne pas l'être. C'est un bon instinct qui est en nous, et sur la pente duquel coulent nos actions. Souvent c'est encore moins que cela; et la vanité, l'intérêt, la crainte de déroger à ses antécédents, et d'être d'autant plus

écrasé sous le poids du blâme qu'on a plus mérité l'éloge, sont comme des étais qui soutiennent notre honnêteté, et l'empêchent de crouler sur elle-même. Telle n'est pas la *Sainteté* : elle ne se borne pas à l'abstention du mal, elle tend vivement au bien, et à un bien incessant et indéfini; elle ne se nourrit pas du sentiment de sa tranquillité et de son repos, mais elle ne vit que de gêne et de sacrifices; elle n'est pas le résultat du naturel et du tempérament, mais elle le déracine ou le combat; elle peut éclater chez tous indistinctement, quelles que soient leurs dispositions naturelles, quels qu'aient été leurs antécédents; elle surabonde même le plus souvent là où ont abondé les déréglements, et elle opère chez tous les individus, à tout âge, dans toutes les circonstances, ce phénomène si étrange qu'on appelle la *Conversion*, qu'il ne faut pas confondre avec l'*arrangement* d'une conduite déréglée, mais qui est le *renversement* subit de tout l'homme intérieur, en lui conservant toute son activité, et la faisant tourner du mal au bien, en dehors de tout intérêt comme de tout secours humain.

La *moralité* est comme une plante de nos jardins, délicate, et dont les racines sont peu profondes : elle ne s'épanouit qu'en public et sous le soleil de la prospérité : le plus souvent, si on la privait totalement de cette atmosphère de l'opinion et de cette aisance dans lesquelles elle est habituée à vivre, elle s'étiolerait dans l'oubli, et tomberait au contact du malheur. La *Sainteté*, au contraire, fleurit au désert et grandit dans l'orage; c'est dans l'oubli, c'est dans le mépris des hommes qu'elle donne les fruits les plus savoureux, et le bien qu'elle fait le plus est celui que personne ne voit, et qu'elle se dérobe à elle-même : comme elle vit d'humilité, elle se nourrit aussi de sacrifices; si bien que lorsque la Providence ne lui envoie aucune

épreuve, elle tremble et s'en impose aussitôt à elle-même, comme si la difficulté même et la contrainte étaient le ressort naturel de son activité.

Voilà la Grâce manifestée par ses effets; et Pascal a fort bien dit dans son laconisme profond : — « Pour faire d'un « homme un saint, il faut que ce soit la grâce ; et qui en « doute ne sait ce que c'est qu'un saint et qu'un homme [1]. » Cela est si vrai, qu'à l'origine du Christianisme une des choses qui paraissaient aux païens les plus étranges dans sa prétention, et qu'ils le mettaient le plus au défi de faire, c'était cela, c'était non de ressusciter des morts, mais de convertir des pécheurs. « Vainement ils nous disent, écri- « vait le philosophe Celse, que le Christianisme corrige les « pécheurs; on sait de reste que ceux qui ont fortifié, par « le temps et par l'habitude, leurs dispositions naturelles « au péché, ne peuvent être absolument guéris par rien, ni « par la crainte ni par le châtiment, bien moins encore « par la bonté et la miséricorde [2]. » Et pendant qu'ils déniaient cette puissance au Christianisme, le Christianisme l'exerçait sur eux-mêmes, en les convertissant.

Ce qui nous empêche de saisir parfaitement toute la différence entre l'état de nature et l'état de grâce, quand nous ne considérons que la surface des choses, c'est que cette moralité naturelle dont nous venons de parler n'est, en un sens, qu'un état de grâce affaibli et mélangé chez beaucoup d'hommes qui vivent dans un milieu chrétien. Le Christianisme a tellement influé sur la nature humaine, que même ceux qui le renient et le rejettent respirent dans son atmosphère sans le savoir, et sont retenus par une sorte d'attraction qui agit à distance, et dont le foyer se

[1] *Pensées*, 2e partie, art. 17, nomb. xcr.
[2] Celse, *Vrai discours*.

trouve dans la Grâce de Jésus-Christ. Il faudrait se reporter à ce qu'était le monde avant sa venue, pour comprendre tout le prodige de sa conversion, et pour admirer comment, au simple toucher de la Croix, tant de bêtes féroces ont perdu leurs instincts sauvages et se sont transfigurées en des êtres dignes du nom d'hommes, et souvent en des anges de lumière qui font envie au Ciel [1].

Telle est, d'une manière générale, la grande révolution opérée par Jésus-Christ dans le monde moral, l'immense secours qu'il est venu apporter à l'homme déchu : marques certaines qui doivent nous faire reconnaître en lui ce *Libérateur* attendu par toutes les nations. Par lui, il n'est pas de mal, si attrayant qu'il soit, que l'homme ne puisse éviter; il n'est pas de bien si élevé qu'il ne puisse atteindre. La nature humaine a totalement changé sous ce rapport Nous n'en sommes plus réduits à dire, comme Ovide :

Video meliora proboque,
Deteriora sequor;

mais nous pouvons dire, comme saint Paul :

Omnia possum in eo qui me confortat.

Et par quels prodiges de puissance morale et de sainteté cette confiance n'a-t-elle pas été justifiée, depuis que Jésus-Christ l'a lui-même encouragée par cette divine proclamation :

Confidite! ego vici mundum!

Quels prodiges de pureté et d'innocence dans tant de vierges chrétiennes! quels prodiges d'héroïsme et de courage

[1] Il faudrait plus; car, par Jésus-Christ, l'humanité, même avant sa venue, n'a jamais été dépourvue d'une grâce suffisante : il faudrait donc supposer que l'humanité, livrée à sa propre chute, n'eût jamais dû rencontrer la miséricorde de Dieu; mais alors nous aurions eu l'enfer sur la terre.

moral dans tant de martyrs! quels prodiges de zèle et de dévouement à la vérité dans tant d'apôtres, de confesseurs, et de docteurs! quels prodiges de repentir et de réforme morale dans tant de pénitents et de convertis! quels prodiges enfin de charité et de sacrifices à la paix et au soulagement de l'humanité dans tant de prêtres, tant de saintes femmes, tant de chrétiens de toutes sortes!... Oh! si nous pouvions voir d'une manière sensible le monde des âmes; si nous pouvions embrasser de nos regards toutes les vertus qui ont fleuri, tout le mal qui a été comprimé depuis dix-huit cents ans, quel spectacle! combien la nature humaine nous paraîtrait régénérée, et combien Jésus-Christ mériterait à nos yeux les noms de Libérateur et de Sauveur!

Cette régénération n'est pas, il est vrai, définitive ici-bas, et c'est là ce qui nous empêche d'en saisir toute la portée. Dans la mêlée du combat qui se continue, nous ne pouvons pas distinguer la victoire aussi nettement qu'elle apparaîtra à la fin dernière. Mais c'est déjà beaucoup que le combat, et les ressources que suppose sa durée. Il n'avait pas lieu avant Jésus-Christ : toutes les erreurs se promenaient en robe sous le Portique; tous les vices, toutes les folies divinisées, se donnaient droit de bourgeoisie au Panthéon; on ne connaissait pas alors l'intolérance, parce qu'on ne connaissait pas la vérité[1]. Le génie du mal te-

[1] C'est ce que le philosophe Gibbon appelle *l'harmonie religieuse du monde ancien*. « Nous avons déjà fait connaître, dit-il, l'harmonie religieuse du monde ancien, et la facilité avec laquelle tant de nations différentes, et même ennemies, avaient adopté ou du moins respecté les superstitions les unes des autres.... Un seul peuple refusa de souscrire à cet accord universel du genre humain. » (*Hist. de la déc.*, t. III, p. 4.) — Comment une plume qui se dit *philosophique* a-t-elle pu écrire de pareilles lignes! — Nos lecteurs ne se méprendront pas, du reste, sur le vrai sens que nous attachons au mot *intolérance*.

nait tout le genre humain en servitude, et le genre humain était assis dans son abjection; il s'y plaisait, il s'y engraissait, comme un esclave qui a perdu jusqu'au rêve de la liberté. Mais depuis que son Libérateur est venu le réveiller et briser ses chaînes, alors une lutte immense, inexorable, s'est engagée : le monde a appelé le Christianisme l'ennemi du genre humain, le Christianisme a appelé le monde l'ennemi du ciel et de la vérité; et, dans cette intolérance réciproque, le bien et le mal, la vérité et l'erreur, la vertu et les passions, le Christianisme et le monde, se sont pris corps à corps; et le monde a été vaincu, et les viles passions, jusque-là divinisées, ont croulé dans les âmes comme sur leurs autels, et la vérité triomphante est montée s'asseoir au Capitole, où elle est encore; et le Bien a levé son étendard sur l'univers, et l'a embrasé des feux de son prosélytisme. Depuis lors la lutte n'a pas discontinué, elle s'est réveillée même parfois jusqu'à faire paraître la victoire incertaine à des yeux mal exercés; les hérésies et les persécutions ont suscité toutes sortes de ruses et de fureurs contre le Christianisme; mais elles n'ont réussi par là qu'à raviver son triomphe et qu'à prolonger leur défaite; elles ont été, sans le savoir, les instruments de la Providence, qui, en les lâchant de temps en temps, a voulu étendre et prolonger le combat, pour donner le temps et la place à tous les hommes d'y assister et de prendre part à la victoire, réalisant ainsi tous les caractères de la réhabilitation promise dès le commencement, lorsqu'il fut annoncé que *le Descendant de la femme écraserait la tête du serpent, et que celui-ci chercherait toujours à se replier et à le mordre au talon*[1]; ou, comme disent les traditions profanes, que l'antique ennemi *serait surmonté seulement*

[1] Genèse

par le descendant d'Isis, mais non tué, la Divinité ne voulant pas permettre que sa puissance fust du tout aneantie, mais seulement laschée et diminuée, pour que le combat demeurast[1].

[1] Plutarque.

CHAPITRE VI.

RÉSUMÉ. — CONCLUSION.

Nous voici arrivé au terme de la première partie de nos *Études*, et comme au sommet de la vérité chrétienne, envisagée dans ses aperçus préliminaires.

Il reste à résumer notre marche, et à en fixer le résultat dans notre esprit.

§ Ier.

Nous nous sommes assuré d'abord, à l'aide de la philosophie, de la solidité des principes spirituels et religieux que *nous avons trouvés existant* autour de nous dans le monde, sur l'âme, sur Dieu, sur l'immortalité de l'âme, sur la Religion naturelle : nous avons repris ces quatre premières vérités en sous-œuvre, et nous leur avons reconnu une consistance rationnelle qui ne permet pas à un esprit bien fait de s'y refuser.

Nous nous sommes demandé ensuite si de nous-même, et en nous isolant de la société où ces vérités sont en circulation, nous aurions pu les découvrir comme nous avons pu les vérifier; et nous n'avons pas tardé à reconnaître, — soit en observant la génération de la vérité sur la terre, — soit en remontant à l'origine du langage, — soit en comparant la nature de la vérité religieuse à la portée naturelle de l'entendement humain, — soit enfin en remarquant la méthode traditionnelle employée à sa conservation dans

tous les temps, — que l'homme individuellement, et par cela même aucune agrégation d'hommes toute seule, n'a pu se donner la connaissance de cette vérité, et qu'il faut nécessairement reconnaître *une première Révélation*.

De là nous avons suivi le sort de la vérité primitivement révélée sur la terre ; et après l'avoir vue briller de son éclat le plus pur sur le berceau de toutes les nations, nous l'avons vue décroître, se mélanger, s'obscurcir, et se perdre presque entièrement au sein des ténèbres les plus épaisses qui aient jamais chargé l'esprit humain. Nous avons assisté à la lutte antique du rationalisme contre la tradition, du philosophisme contre la philosophie. Nous avons vu les efforts désespérés de celle-ci pour retenir la vérité par la tradition. Nous avons entendu ses cris de détresse, et son appel à une seconde révélation. Nous l'avons vue enfin succomber dans Socrate, se cacher dans Platon, et ne plus servir, par ses lâches complaisances envers l'idolâtrie, comme par le mépris secret qu'elle déversait sur les seules croyances qui s'y étaient conservées, qu'à pousser les esprits à l'athéisme, en même temps qu'ils étaient excités au sensualisme par les superstitions ; et qu'ainsi des deux côtés, à la base et au sommet, la société du genre humain entrait dans la plus effroyable dissolution.

L'état de décomposition où était arrivé le monde sous l'empire romain a surtout fixé nos regards ; et en rassemblant les principaux traits de ce hideux tableau de l'humanité antique, nous avons pu constater une perversion des idées et des mœurs telle, que la cessation complète de la vie dans le corps social n'aurait plus été qu'une question de temps, que l'apparition subite des barbares allait résoudre. — A ce moment suprême et pendant que la destruction entrait par l'Occident, la vie parut tout à

coup à l'Orient. La Vérité même, cette Vérité primitivement révélée et depuis si longtemps perdue, malgré les efforts de tout ce qu'il y eut jamais de plus beaux génies pour la conserver, se leva toute seule sur le monde avec un éclat, une pureté, et une force qu'on ne lui avait jamais connus, et que dix-huit siècles de combats ne lui ont pas fait perdre. Le caractère surnaturel de son apparition fut surtout mis en relief par les oppositions de toutes sortes qu'elle rencontra sur son chemin, et dont elle se fit un jeu jusqu'à laisser exercer sur elle les persécutions les plus acharnées de tous les hommes, comme pour leur prouver que sa force ne venait pas d'eux; et le leur prouver d'autant plus qu'elle leur donnait en même temps une force qu'ils n'avaient pas pour eux-mêmes, et qui, en les métamorphosant complétement, leur a imprimé un mouvement de régénération qui a triomphé à la fois et de la corruption des sociétés caduques et de la barbarie des sociétés naissantes, et a fait jaillir un nouvel univers d'un nouveau chaos. — Dans un si grand prodige, nous avons été forcés de reconnaître un *fait divin*, et nous avons salué *une seconde Révélation*.

Telle a été la matière de notre premier livre.

Ces deux points d'une première et d'une seconde révélation ainsi reconnus, nous avons cherché, dans un second livre, le rapport qui devait nécessairement exister entre eux, et expliquer, l'un par l'autre, ces deux grands états si distincts de l'humanité.

Ici encore, comme pour toutes les autres vérités précédentes, notre travail *philosophique* n'a pu être un travail d'*invention*, mais simplement de *vérification*.

Nous nous sommes promis de vérifier l'explication fournie de concert par les deux révélations mêmes qui en sont l'objet, savoir : — que l'humanité était déchue primitivement dans son chef, par une prévarication de celui-ci contre la Justice éternelle, et que depuis lors, en proie à toute la misère qui découlait de sa réprobation, elle avait vécu sur la promesse d'une réhabilitation par l'entremise d'un grand médiateur, qui devait venir la remettre sur le chemin de son premier état, et qui n'est autre que l'auteur de la seconde révélation, Jésus-Christ.

Quatre grandes preuves, les plus vastes et les plus variées par leurs sources, les plus rigoureuses et les plus adéquates par leur accord soit entre elles, soit avec l'objet à vérifier, sont venues donner à celui-ci une base de certitude philosophique contre laquelle rien ne peut s'élever, parce qu'elle couvre tout.

1° *L'autorité de l'historien Moïse.*

Par son antiquité, — par son caractère et celui de ses écrits, — par la perpétuité qu'il a imprimée à son œuvre, — par le grand phénomène du peuple qu'il a fondé, et qui, après avoir été le seul peuple qui ait conservé la vérité religieuse dans les temps anciens, est encore le seul peuple qui soit resté debout dans les temps modernes, bien que destitué de tous les éléments de la vie naturelle d'un peuple, et en butte à tous les coups réunis des hommes et de Dieu ; puisant dans le seul livre dont il est porteur, et dans la mission qu'il a reçue de le conserver et de le répandre contre ses propres intérêts, le fatal privilége d'être toujours mourant et de ne pouvoir jamais mourir : — par tous ces caractères, dis-je, Moïse nous a d'abord paru

échapper à toute comparaison humaine, et nous avons vu sur lui le sceau de Dieu.

Mais ce qui est venu déchirer pour ainsi dire entièrement le voile qui couvrait jusqu'à nos jours la face de cet homme inspiré, c'est la miraculeuse rencontre de toutes les découvertes de l'esprit humain arrivées au plus haut point d'une marche laborieuse de trois mille ans, avec les quelques versets jetés par Moïse, en tête de son histoire, sur la constitution de l'univers. — Moïse tout seul savait donc ce qui n'a pu être appris que par les efforts réunis de tous les hommes; et il le savait quatre mille ans avant eux, et il le savait si parfaitement, que ce n'est que par forme de prologue qu'il a émis tous les secrets que la science humaine a arrachés depuis à la nature à force de travaux, de tâtonnements, de hasards, et de mécomptes, dont le plus grand est d'avoir méconnu si longtemps et blasphémé naguère encore la grande autorité de cet historien.

A la vue de ce prodige, les sciences ont proclamé, comme leur dernier et unanime résultat, que Moïse est inspiré.

Or, l'objet capital de la mission et de l'œuvre de Moïse, et par conséquent de son inspiration, étant de montrer aux hommes la vérité religieuse, celle-ci nous offre, dans les pages de la Genèse, un motif de crédibilité pour le moins égal à celui que les sciences exactes y ont trouvé pour ce qui les concerne; et cette vérité étant celle que nous avons mise en examen, nous pouvons affirmer, non plus seulement au nom de la foi, mais au nom des sciences, que l'homme est déchu, et qu'après sa chute le bienfait d'une réhabilitation lui fut promis, le tout avec les circonstances et les caractères qui se trouvent relevés

par Moïse, et qui, de l'aveu de tous, ne se rapportent à rien, s'ils ne se rapportent à Jésus-Christ.

2° *La nature humaine.*

Nous avons, malgré la force de cette conclusion, fait subir à cette partie du récit de Moïse la même épreuve qui avait fait ressortir son inspiration en ce qui est relatif à la géologie : nous avons ouvert les entrailles du globe moral, et, au désordre immense que nous y avons rencontré, nous avons reconnu tout de suite cette grande révolution de la déchéance de l'humanité, dont parle l'historien sacré. — L'homme, né pour le bien, est emporté au mal dès sa naissance ; l'homme, né pour le bonheur, reçoit avec la vie un joug de souffrance et de mort : il y a donc quelque chose de dérangé, il y a donc quelque chose de puni en lui. — L'idée de Dieu emporte nécessairement celle de perfection dans ses œuvres ; elle n'emporte pas moins celle de justice et de bonté : le désordre moral et la malédiction visible, dans lesquels nous naissons tous, ne pouvant ainsi être imputés directement à Dieu sans nier son existence, accusent donc inévitablement la faute de l'homme, et une faute originelle, puisque les résultats en sont natifs. — La vérité du péché originel repose ainsi sur les deux grandes vérités de l'existence de Dieu et de la misère de l'homme.

Au fond de cette misère, nous trouvons d'ailleurs des restes d'un ordre primitif qui viennent confirmer cette vérité. Si nous faisons le mal, ce n'est pas sans rêver toujours le bien ; si nous subissons l'infortune et la mort, ce n'est pas sans tendre incessamment vers la félicité et l'immortalité. Cet esprit de retour à la vertu et au bonheur,

qui ne quitte jamais le cœur de l'homme, et qui est le mobile de toutes ses contradictions, proclame hautement qu'il a été formé dans un état d'innocence et de félicité d'où il est sorti et où il doit rentrer, non sans l'aide d'un secours surnaturel, puisque naturellement il ne peut tout au plus que voir et approuver le bien, en suivant le mal. — Enfin l'humanité, considérée en masse et historiquement, vient reproduire encore les caractères psychologiques de chacun de ses membres, en nous montrant, par sa ruine morale toujours croissante jusqu'à Jésus-Christ, et par la force de régénération qu'elle en a reçue, que la déchéance et la réhabilitation sont les deux pôles du monde moral, et que, sur la théologie comme sur la cosmogonie, la nature et Moïse se donnent la main.

3° *Les traditions universelles.*

Cette troisième épreuve n'a fait qu'accroître l'éclat de la vérité soumise à notre examen. Nous avons retiré du fond de toutes les croyances, mythologies et rites religieux des différents peuples, des copies parfaitement reconnaissables, malgré tant de causes d'altérations, de la vérité mosaïque, touchant la chute originelle et l'attente d'un Réparateur. — Pour mieux saisir cet intéressant sujet de notre *Étude*, nous l'avons divisé en trois aspects : — *Traditions sur la Déchéance, Usage des Sacrifices, Attente du Libérateur.*

Dans l'examen des *Traditions sur la Déchéance*, nous avons d'abord éprouvé un étonnement de satisfaction qui a réagi fortement sur notre conviction, en voyant que tous les peuples de la terre, divisés en tout le reste, s'accordaient

entre eux pour s'accorder avec Moïse, non-seulement sur le grand fait de la Déchéance, mais encore sur les circonstances de ce fait les plus singulières : le serpent tentateur, la femme séduite, l'homme entraîné, et avec lui toute sa race. Toutes ces particularités du récit biblique se sont trouvées merveilleusement conservées dans les empreintes qu'en ont gardées les traditions universelles; et cette universalité, sur une si grande singularité, nous a paru d'autant plus concluante, qu'elle tournait les raisons de douter en raison de croire, et les données du problème en solution.

L'*Étude sur les Sacrifices* est venue ouvrir ensuite un vaste champ à l'expérience de la même vérité. Tous les peuples de la terre, par leurs diverses religions, ont poursuivi un but unique : l'expiation. Ils l'ont poursuivi par le même moyen : les sacrifices. La poursuite de l'expiation suppose déjà la confession de la faute et la croyance à la réhabilitation; et, sous ce seul rapport, *la Religion véritable* devant être celle qui a le mieux atteint ce but commun de toutes les religions, par lequel elles ont cherché à lui ressembler, c'est au Christianisme que revient incontestablement cet avantage : — mais le choix universel du moyen des sacrifices, comment s'explique-t-il? quoi de plus irrationnel en apparence que les caractères constitutifs des sacrifices? Il y aurait de quoi rejeter cette coutume dans l'immense amas des folies humaines. Une chose s'y oppose invinciblement, c'est son universalité, et l'exacte similitude de ses caractères les plus choquants, partout. Tout le genre humain n'est pas fou d'une même folie, et il faut nécessairement qu'il ait été induit à erreur par quelque forte raison d'un intérêt assez déterminant pour frapper également tous les esprits. — Or, si nous cherchons cette raison première qui doit se trouver sous la folie apparente

des sacrifices, et si nous nous adressons pour cela au peuple le plus ancien, à celui qui seul a conservé la vérité religieuse au sein de l'idolâtrie universelle, et qui en particulier est demeuré exempt, dans l'usage des sacrifices, des aberrations qui l'ont souillé partout ailleurs, nous découvrons que cet usage était une institution symbolique de la réhabilitation du genre humain par le sang du Médiateur attendu, qui datait de l'origine même de la promesse, et qui devait être aboli dès le moment de son exécution.

A la lumière de cette explication, tout se corrige et se rectifie dans un usage qui nous paraissait si absurde et si monstrueux : nous comprenons la nécessité d'une victime d'une pureté infinie, pour racheter une faute qui est dans la proportion de la justice infinie qu'elle a violée ; — nous comprenons la nécessité de sa substitution à l'homme pécheur, et nous trouvons, dans la solidarité qui existe déjà pour la faute, la voie d'analogie qui conduit à admettre la réversibilité pour l'expiation, en même temps que nous découvrons, dans cette solidarité et dans cette réversibilité, le grand balancier pour ainsi dire de la société humaine, qui, pour cet effet, n'a été mis parfaitement en jeu que par le Sacrifice du vrai Médiateur Jésus-Christ. — Enfin, il n'est pas jusqu'au privilége du sang et à la manducation de la victime dont nous n'entrevoyions la raison : la souillure originelle devant être expiée par l'effusion du sang coupable qui la transmet, et par la substitution mystique du sang innocent qui la répare.

En nous expliquant très-bien comment, avec tous ces caractères, cette institution symbolique a dû s'altérer chez les peuples païens dans la même proportion que les autres vérités religieuses, et dégénérer bientôt jusqu'à être prise pour la réalité, nous avons retrouvé dans cette auguste réa-

lité, qui est venue mettre fin à toutes les figures qui en avaient usurpé la place, la sublimité et la profondeur dont celles-ci n'avaient donné que la révoltante parodie : — une Victime *volontaire*, et dès lors réellement méritante ; — une Victime digne de Dieu, quoique prise parmi les hommes, parce qu'elle s'était faite égale aux hommes sans cesser d'être égale à Dieu ; — une Victime faisant entrer avec elle toute l'humanité coupable dans son sacrifice, par la condition qu'elle lui a imposée de l'y suivre pour en profiter ; — une Victime enfin résolvant le problème de la conciliation de la justice et de la miséricorde divine au degré le plus infini, parce qu'elle n'est autre que Dieu lui-même se payant des hommes sur son Fils.

Ainsi l'usage universel des sacrifices étudié dans son principe et dans son objet, et passé pour ainsi dire au creuset d'une investigation philosophique et rigoureuse, nous a donné pour résidu certain la grande vérité chrétienne, préfigurée dans tout le monde ancien.

Enfin, le plus léger doute sur la réalité de ce lien qui unit les deux révélations n'a pu subsister, quand nous avons vu les traditions universelles faire entendre sur *l'attente du Libérateur* un témoignage tellement unanime, tellement explicite, que toute incrédulité a été mise en demeure d'en confesser l'évidence.

Le peuple juif le premier, malgré la fausse position où l'a jeté son infidélité, est venu déclarer que toujours, sur la foi de Moïse et des prophètes, il avait attendu un Sauveur qui délivrerait toutes les nations, en réparant dans l'humanité les ravages de la souillure originelle ; qui serait heureux et malheureux, glorieux et humilié, c'est-à-dire qui n'arriverait à la délivrance et au triomphe que par le sacrifice et l'expiation. L'accord unanime et national de tout le peu-

ple juif à annoncer et attendre ce Libérateur universel jusqu'à la venue de Jésus-Christ; le désordre, le désespoir et la dispersion où il a été jeté depuis cette époque, nous ont fait apparaître ce peuple comme un témoin providentiel de la vérité chrétienne, destiné à étaler aux yeux de tout l'univers et de tous les siècles les titres religieux du genre humain.

A cette grande voix des patriarches et des prophètes, annonçant le *Désiré de toutes les nations*, toutes les nations antiques ont répondu qu'elles attendaient en effet un Libérateur. En Grèce, en Égypte, en Perse, dans l'Inde, dans la Chine, dans l'Amérique, dans la Scandinavie, dans les Gaules, partout enfin, nous avons trouvé cette tradition entrelacée à celle de la déchéance; partout nous avons vu l'humanité placée entre le souvenir de sa chute et l'espoir de sa réhabilitation; partout l'antique ennemi; partout le futur Libérateur; partout enfin la *Femme*, instrument de la misère humaine, appelée à devenir l'instrument de sa réparation.

Il devait arriver (la raison le conçoit fort bien) que l'idée qu'on se faisait du Médiateur participât de l'idée qu'on se faisait des deux extrêmes, et que par conséquent elle subît toutes les aberrations de l'esprit humain sur la nature de Dieu et sur la nature de l'homme. Aussi remarquons-nous qu'au fur et à mesure qu'on sort du polythéisme, au fur et à mesure qu'on s'élève, et qu'on se rapproche de l'idée d'un Dieu unique et spirituel dans l'antiquité, on se rapproche du même pas d'un médiateur conforme à Jésus-Christ, comme nous le voyons par Socrate et Confucius; et que le seul peuple qui ait conservé la connaissance et le culte du vrai Dieu, le peuple juif, était précisément voué tout entier à l'attente du vrai Médiateur et du vrai

Christ. Tous les autres peuples avaient dû nécessairement corrompre, l'une par l'autre, l'idée de Dieu et l'idée du Médiateur; mais toutes les folies qui en sont résultées n'ont fait qu'attester plus fortement la vérité qui en faisait le fond, en diversifiant le mode sans pouvoir jamais dissoudre entièrement la substance, et en lui conservant partout ses caractères originaux et distinctifs. Nous ne les rappellerons pas dans ce résumé : le lecteur a encore présent à l'esprit notre travail sur la fable de *Prométhée*, sur celle d'*Isis*, sur celle de *Mithra*, et tant d'autres, où la grande figure du Médiateur attendu se reflète et se profile pour ainsi dire en lignes fantastiques, toujours reconnaissable néanmoins dans l'ensemble de ses proportions, et quelquefois saisissante de vérité dans certains détails.

L'Incrédulité, du reste, a été au-devant d'une vérité qu'elle ne pouvait éviter, et nous aurait dispensé de la lui démontrer par tant de preuves, en reconnaissant qu'il est incontestable *qu'ainsi que les Hébreux, tout le paganisme grec et égyptien avait une multitude d'oracles qu'il ne comprenait pas, mais qui tous décelaient l'attente d'un grand Médiateur; — que toutes les autres nations n'ont pas moins eu foi dans ce Sauveur futur, qui ramènerait l'âge d'or sur la terre, et les délivrerait de l'empire du mal; — qu'il n'y a pas un seul peuple qui n'ait eu son expectative de cette espèce, et que pour tous il devait venir de la Judée, qu'on pourrait appeler* LE PÔLE DE L'ESPÉRANCE DE TOUTES LES NATIONS.

En qualifiant cet accord de *chimère universelle*, l'Incrédulité nous a donné la mesure de son aveuglement, en même temps qu'elle nous a fourni le moyen de faire ressortir contre elle-même la force primitive d'une vérité qui, sous une apparence de chimère pour des peuples qui ne

la comprenaient pas et dont elle contrariait tous les préjugés, avait pu néanmoins se concilier, et retenir, dans l'anarchie de toutes les idées, une si exacte universalité.

Les traditions universelles sont ainsi venues confondre leurs voix avec celles de la nature et de Moïse, pour attester la double vérité de notre Déchéance et de notre Réhabilitation.

4° *La venue et le règne de Jésus-Christ.*

C'est ici que la vérité soumise à notre examen a eu à subir la plus décisive de toutes les épreuves. Dans les *Études* précédentes, nous avons représenté le ciel et la terre comme en travail de leur Médiateur. Dès le commencement, la voix de Dieu, par la parole inspirée des patriarches et de Moïse, en a fait concevoir l'espérance au genre humain; la nature humaine, de plus en plus languissante, a soupiré après lui comme après une céleste rosée; la nation juive l'a porté pour ainsi dire dans ses flancs, et, de tous les points de l'univers, les yeux fixés sur elle, tous les peuples ont dit : *Il va venir.*

Est-il venu?

Quel triomphe nous avons préparé au scepticisme et à l'incrédulité, si, par le fait, tous ces préparatifs et tous ces présages n'ont pas été justifiés par l'événement, et par un événement proportionné à leur importance!

Mais quelle pitié assez grande pourrons-nous ressentir pour un aveuglement qui, au sein même de l'accomplissement le plus prodigieux et le plus incontestable de cette attente de quarante siècles, et après dix-huit siècles d'une

réalisation aussi universelle que l'espérance l'avait été, appellerait encore celle-ci une *chimère universelle!*

C'est alors que nous avons déroulé le tableau de l'avénement de Jésus-Christ, et que, dans la peinture des circonstances qui ont immédiatement précédé, accompagné et suivi son entrée dans le monde, nous avons vu resplendir sa divinité, et reconnu en lui *le Désiré de toutes les nations.*

Qui n'a été frappé de l'état que présentait le monde à cette époque?

Moralement, le mal avait atteint son dernier période, et était mûr pour la guérison. Si Dieu s'était proposé de faire éclater sa miséricorde, et de nous pénétrer de la nécessité de son secours par l'expérience de notre infirmité, combien était opportun le choix qu'il avait fait du siècle de Tibère et de Néron pour intervenir! et quelle leçon mémorable il a donnée à l'orgueil humain, principe de la chute, en laissant celle-ci s'accomplir dans toutes les profondeurs de la corruption, et ne l'arrêtant que sur le bord du néant!

Matériellement, le temps n'avait pas été moins utilement employé, et le moment n'était pas moins propice. Tous les événements politiques qui avaient précédé avaient admirablement concouru pour ramener le genre humain à sa primitive unité. Tout était devenu romain sur la terre, pour que tout fût prêt à devenir chrétien. Il n'y avait plus d'Assyriens, d'Égyptiens, de Juifs, de Grecs, de Gaulois, de Germains, de Bretons; — il n'y avait plus même de Romains, en ce sens que tout le monde l'était devenu : — il n'y avait que des hommes, et c'était des hommes que Jésus-Christ voulait être le Sauveur.

Mais la perpétuité n'était pas moins l'objet de sa mission que l'universalité. Cette mission avait bien pu avoir un effet

rétroactif pour tous les siècles qui avaient précédé, en ce sens que la promesse du Libérateur ayant été donnée avant la dispersion des hommes, ceux-ci avaient pu retenir par la tradition cette charte primitive de leur salut, et adhérer à sa future réalisation par l'espérance. Mais pour les siècles à venir, comment les faire entrer dans cette alliance, si le Christianisme avait pris le monde à l'état de dispersion? Sous ce rapport, il importait donc encore que le genre humain revînt à sa primitive unité, pour que de nouveaux patriarches dans la foi la transmissent aux générations futures; et à ce sujet nous avons eu lieu d'admirer cette coïncidence de l'apparition de toutes les nations modernes, alors barbares, sur le même terrain que les nations antiques au moment précis de la venue de Jésus-Christ. — Nous courbions tous la tête, dans la personne de ces fiers Sicambres, sous l'eau régénératrice qui devait faire de ces hordes féroces les peuples les plus civilisés de l'univers.

Mais ce qui a dû surtout exciter tout notre intérêt, c'est ce fait visiblement providentiel, que, dans le même temps, et par le concours des mêmes circonstances, la langue romaine, universellement parlée, devint une langue morte, et dès lors invariable et perpétuelle. Elle fut saisie pour ainsi dire et trempée à tout jamais dans les flots de ces nouvelles langues du Nord qui inondèrent son empire, comme un glaive, qui devait être en effet celui de la vérité.

Si, dans l'ordre moral comme dans l'ordre physique, le cachet des œuvres de Dieu est l'économie et la simplicité des moyens dans l'immensité des résultats, qui peut le méconnaître dans cette disposition des choses humaines à la venue de Jésus-Christ?

Le genre humain à cette époque, moins éclairé que nous qui avons vu ces résultats, en avait cependant le pres-

sentiment. Il se sentait sous une influence et comme sous une atmosphère divine. De toute part on se disait que quelque grande révolution morale et religieuse se préparait. Les antiques traditions et les oracles les plus reculés, que le temps aurait dû avoir affaiblis et effacés de la mémoire des hommes, se réveillèrent, se rapprochèrent, et se répondirent d'un bout du monde à l'autre, disant que le moment prédit était enfin venu : *Ultima Cumæi venit jam carminis ætas;* — que tout, jusqu'à la marche des siècles, allait renaître sous l'influence régénératrice de Celui que le Ciel allait envoyer : *Magnus ab integro sæclorum nascitur ordo : jam nova progenies cœlo demittitur alto, quo (puero) ferrea primum desinet, ac toto surget gens aurea mundo;* — qu'on allait voir s'accomplir cet antique oracle répandu dans tout l'Orient, qu'en ce temps-là on verrait sortir de la Judée les maîtres de l'univers : *Percrebuerat Oriente toto vetus et constans opinio, antiquis sacerdotum litteris contineri ut eo tempore Judæa profecti rerum potirentur;* — que le Capitole allait devenir le siége de ce *Monarque universel*, DONT LA NAISSANCE DEVAIT ÊTRE PHÉNOMÉNALE : *Auctor est J. Marathus, prodigium Romæ factum publice, quo denuntiabatur regem populi romani* NATURAM PARTURIRE; — et que de ce centre il régirait tout l'univers, pacifié par les vertus du Dieu dont il serait le Fils : *Pacatumque reget patriis virtutibus orbem;* — oracles tellement précis et accrédités, que toute la politique des hommes s'y intéresse et s'en émeut; que le sénat de Rome s'agite, et décrète la proscription de tous les nouveau-nés; que le cruel Hérode tremble, et fait couler partout le sang; que Vespasien et Titus s'arrogent ces grandes destinées; que toute la nation juive, sur la seule foi de leur accomplissement dans son sein, s'engage folle-

ment dans une lutte désespérée contre le colosse romain, et se laisse conduire à sa ruine par le premier venu qui veut prendre le titre de *Messie*, comme pour se punir de ses propres mains de l'avoir refusé à Jésus-Christ; enfin, que jusqu'au fond des Indes l'impassibilité des brahmes en est troublée, et que même un empereur de la Chine dépêche des ambassadeurs à l'Occident, pour aller y reconnaître ce *Saint* que toutes les générations précédentes avaient attendu.

A cet instant préfix dans toute la plénitude des temps, à ce point nommé dans tous les désirs du genre humain, — le Christ paraît; — et il réunit si bien en lui les vrais caractères de *Sauveur* du monde, que le monde, *perdu* qu'il est, ne le voit pas... Il sort de terre pour ainsi dire comme un germe confié par Dieu lui-même à l'humanité déchue depuis le commencement; et, fécondé par nos misères, réchauffé par ses miséricordes, il éclate, jette sa fleur dans le monde, et devient rapidement un grand arbre qui couvre tous les peuples de ses rameaux.

L'intelligence divine avec laquelle il a saisi le côté de sa mission le plus efficace, précisément parce qu'il était le plus en opposition avec toutes les idées des hommes : *l'anéantissement;* — la charité immense et la prescience surhumaine qui l'ont fait entrer dans cette voie de sacrifice, et qui l'y ont fait marcher avec une égale constance, ou plutôt avec une confiance croissante, jusques à la mort, et à la mort de la croix; — enfin, la toute-puissance avec laquelle, du fond de sa destruction même, il a *tiré tout à lui* et s'est incorporé le monde, où il a fondé un règne impérissable de vérité et de sainteté, toujours subsistant, quoique toujours attaqué : — tous ces caractères de la venue et du règne de Jésus-Christ ont achevé de nous le faire ap-

paraître comme le vrai Sauveur du monde et le Réparateur du genre humain.

Tel est le résumé de la première partie de nos *Études*.

Quelques considérations dernières vont en faire maintenant le complément et la conclusion.

§ II.

I. La venue de Jésus-Christ n'est donc pas, comme on le juge vulgairement, un fait isolé, accidentel, et sans antécédents dans l'histoire du genre humain. Ce fait ne répond pas moins à tous les siècles qui l'ont précédé qu'à tous ceux qui l'ont suivi.

En lui rentrent tous les anciens temps, — de lui sortent tous les temps modernes.

Comme les formes indécises et fantastiques que revêt un objet pendant la nuit se précisent et font place à sa réalité devant le jour, ainsi toutes les traditions religieuses du genre humain sont venues se rectifier et se rejoindre dans ce grand Médiateur des temps comme des choses, et y reprendre l'unité primitive d'où elles avaient divergé par tout l'univers. L'humanité en corps a pu dire à Dieu ces belles paroles de saint Augustin : « Je fus coupé en pièces au « moment où je me séparai de ton unité, pour me perdre « dans une foule d'objets : tu daignas rassembler les mor- « ceaux de moi-même[1]. »

Jésus-Christ est tout ce qu'ont désiré les nations, tout ce qu'elles ont rêvé sous des noms divers, et à travers des images plus ou moins grossières et impures : — il est la

[1] *Confess.*, II, 1, 2.

réalisation de cette *espérance* restée au fond de la boîte de *Pandore*, réparatrice de tous les maux qui en étaient sortis ; — il est cet *Épaphus*, enfant promis, qui devait naître MIRACULEUSEMENT de la *vierge Io*, pour délivrer l'homme enchaîné de ce vautour rongeur auquel une *femme-serpent* avait donné l'être ; — il est ce *Dieu de l'Olympe*, CE CHER FILS D'UN PÈRE ENNEMI, qui devait s'offrir pour SUCCÉDER A NOS SOUFFRANCES ; — il est cet *Orus* descendant d'*Isis*, qui devait *surmonter*, SANS LE DÉTRUIRE, le serpent *Typhon*, d'après les Égyptiens, et qui devait naître d'ISIS-VIERGE, d'après les Gaulois ; — il est le véritable *Hercule* qui devait tuer le *dragon*, et rendre aux hommes les fruits d'or de ce merveilleux jardin d'où ils étaient exclus ; — il est le *Mithra* des Perses, ce *Médiateur*, vainqueur d'*Ahrimane*, qui, jusqu'à ce qu'il soit venu *ouvrer, faire et procurer* la délivrance des hommes, A CHÔMÉ CEPENDANT, ET S'EST REPOSÉ UN TEMPS NON TROP LONG POUR UN DIEU ; — il est le *Wischnou* des Indiens, dont l'incarnation devait venir réparer les maux faits par le grand serpent *Kaliga* ; — le *Genteolt* des Mexicains, qui devait triompher de la férocité des *autres dieux*, apporter une réforme bienfaisante, et combattre la *couleuvre* qui avait séduit la MÈRE DE NOTRE CHAIR ; — le *Puru* des Salives d'Amérique, qui devait faire rentrer en enfer le *serpent* qui dévorait les peuples ; — il est enfin le dieu *Thor, premier-né des enfants d'Odin et le plus vaillant des dieux*, qui devait livrer un combat particulier au *grand serpent Migdard*, et LAISSER LUI-MÊME LA VIE DANS SA VICTOIRE. — « Loin toutes ces « impures et grossières images, » dit Tertullien ; « loin « toutes ces impudiques supercheries des mystères d'*Isis*, « de *Cérès*, de *Mithra* ! Le rayon de Dieu, Fils de l'éternité, « devait se détacher lui-même des célestes hauteurs, comme

« il avait été prédit. Il est enfin descendu, s'est reposé sur « un front virginal, et le Verbe s'est fait chair, et le grand « mystère du genre humain s'est accompli : nous adorons « un Homme-Dieu [1]. »

Voilà le Λόγος de Platon, le *Docteur universel* de Socrate, le *Saint* de Confucius, le *Monarque universel* des sibylles, le *Roi* si redouté des Romains, le *Dominateur* attendu par tout l'Orient; — voilà la Victime des victimes, dont l'immolation devait mettre un terme à tous les sacrifices; — voilà enfin l'AGNEAU DE DIEU QUI PORTE LES PÉCHÉS DU MONDE, — le vrai Médiateur et le vrai Christ.

Aussi, chose remarquable et qui répond bien à tout ce qui a précédé! à partir de Jésus-Christ, le genre humain n'attend plus rien, ne rêve plus comme autrefois de ces médiateurs, de ces libérateurs, qui peuplaient toutes ses théogonies : tous ces fantômes ont disparu sans retour. A partir de lui encore, on ne voit plus de sacrifices, le sang ne coule plus sur aucun autel, et l'homme s'approche de Dieu comme d'un père avec lequel il se sent réconcilié.

Qui ne voit la conséquence si simple qui découle de ce grand fait? Si l'attente universelle supposait la promesse, la cessation de l'attente, que suppose-t-elle, sinon l'accomplissement?

Qu'on le remarque bien, en effet, ce n'est pas que le genre humain ait cessé de croire à la nécessité d'un médiateur et d'une victime; mais c'est qu'il n'a plus besoin de les chercher et de se les figurer, parce qu'il tient le Médiateur et la Victime par excellence. Il se tourne vers Jésus-Christ, et croit à l'efficacité du fait accompli de sa médiation, comme autrefois il aspirait vers son accomplissement futur. Il ne poursuit plus une idée indéfinie de réhabilitation devant lui,

[1] *Apologétique*, chap. XXI.

il se replie sur lui-même, et trouve dans son sein une source toute ouverte de régénération et de sainteté qui pourvoit à tous ses besoins, et qui dépasse même toutes ses conceptions. Jésus-Christ à venir ou venu se trouve ainsi répondre à toutes les tendances ou à toutes les impulsions de l'humanité, comme le sommet répond aux deux versants de la montagne, comme une clef de voûte reçoit les diverses parties de l'édifice, et les retient en unité.

Mais c'est surtout dans les rapports du Judaïsme avec le Catholicisme que cet enchaînement est sensible. Le Judaïsme, comme nous l'avons vu, offrait la suite la mieux conservée des traditions, et pouvait être considéré, sous ce rapport, comme le sommaire et l'expression la plus parfaite de l'humanité religieuse dans les temps anciens. Il en est de même du Catholicisme pour les temps modernes. En nous plaçant donc sur cette ligne, nous voyons plus clairement, et avec beaucoup plus d'uniformité et de suite, ce qui est en désordre et en confusion partout ailleurs. Or, là le Christ nous apparaît comme un géant qui prend sa course du bout de l'horizon, qui courbe tout sur son passage, et remplit de plus en plus l'espace, jusqu'à ce qu'il ait atteint son ennemi et l'ait accablé de son triomphe, que rien ne peut désormais lui arracher[1]. C'est encore comme une lumière qui commence à poindre dès la chute du premier homme, qui blanchit sous les patriarches, qui frappe déjà de ses rayons les prophètes comme les hauts sommets des montagnes, et dont le disque paraît enfin sur l'horizon et inonde la plaine de ses feux, sans connaître jamais de couchant. Enfin, pour parler sans figures, la grande autorité de Moïse, que nous avons mesurée et contemplée, et

[1] *Exsultavit ut gigas ad currendam viam, a summo cœlo egressio ejus.* (Ps. 18.)

en qui se résument toutes les traditions patriarcales depuis la création, sert de point de départ à la Synagogue, laquelle, avec tout son cortége de prophètes, vient au-devant de Jésus-Christ, qui la reçoit et la consomme dans la réalisation de tout ce qu'elle avait figuré et attendu; puis l'Église catholique, avec la succession de ses pontifes, se forme aussitôt comme la continuation de Jésus-Christ, qui l'engendre et la porte à travers les siècles jusqu'à l'éternité.

Quelle sublime unité! Le catholique qui adhère en ce moment à la foi de l'Église tient ainsi une chaîne qui se joint par Jésus-Christ à toute la chaîne des temps anciens, jusques au berceau du monde.

« La seule Église catholique, dit Bossuet, remplit tous « les siècles précédents par une suite qui ne peut lui être « contestée. La loi vient au-devant de l'Évangile, la suc- « cession de Moïse et des patriarches ne fait qu'une même « suite avec celle de Jésus-Christ : être attendu, venir, être « reconnu par une postérité qui dure autant que le monde, « c'est le caractère du Messie en qui nous croyons. Ainsi « quatre ou cinq faits authentiques, et plus clairs que la « lumière du soleil, font voir notre Religion aussi ancienne « que le monde : ils montrent, par conséquent, qu'elle « n'a point d'autre auteur que Celui qui a fondé l'uni- « vers, qui, tenant tout en main, a pu seul et commen- « cer et conduire un dessein où tous les siècles sont com- « pris. »

Venus à cette hauteur, il semble qu'il n'y a plus rien au delà, et que tout le plan de la Religion est sous nos yeux; mais non : il nous est encore donné de monter plus haut, et voici l'aigle de Patmos qui va nous prendre où l'aigle de Meaux vient de nous laisser.

II. « Au commencement était le Verbe, et le Verbe était « en Dieu, et le Verbe était Dieu. Toutes choses ont été « faites par lui. En lui était la vie, et la vie était la lumière « des hommes. Il était cette lumière qui illumine tout homme « venant en ce monde. Il était ainsi lui-même dans le « monde, et le monde ne l'a point connu; et la lumière a « brillé dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont point « comprise. Il est venu enfin dans son héritage, et les siens « ne l'ont point reçu; et le VERBE A ÉTÉ FAIT CHAIR, ET IL « A HABITÉ PARMI NOUS, et nous avons vu sa gloire, qui « est celle du Fils unique du Père, plein de grâce et de « vérité[1]. »

Quelle profondeur! quel regard perçant jeté jusque dans le centre de la lumière! et quelle plus sublime unité il nous laisse encore entrevoir!

Le Christ attendu par tous les siècles qui l'ont précédé, reconnu par tous les siècles qui ont suivi, influant ainsi sur tous les siècles, qu'il tient comme suspendus à sa personne, voilà qui est divin sans doute. Mais c'est d'une manière plus immédiate que saint Jean nous découvre l'action de Jésus-Christ sur le monde.

Tout ce que nous avons dit, en effet, pourrait, hypothétiquement, ne s'appliquer qu'à une créature d'élite à laquelle il aurait plu à Dieu de rattacher les destinées religieuses du genre humain, en la faisant attendre, en la faisant venir, et en la faisant reconnaître à jamais comme l'instrument de ses desseins dans l'ordre spirituel.

Mais, outre que cette hypothèse se trouve renversée par la base, puisque Jésus-Christ lui-même s'est proclamé

[1] On sait que les philosophes *néoplatoniciens* ne trouvaient rien de beau comme cette page de saint Jean, et disaient qu'on aurait dû l'écrire en lettres d'or dans toutes les écoles de sagesse.

Dieu et s'est fait reconnaître et adorer comme tel, ce qui ne pourrait être une imposture qu'en admettant que Dieu lui-même, qui l'aurait favorisée, en serait le complice et l'auteur ; — outre, dis-je, cette raison décisive et à laquelle on ne répondra jamais, — la sublime théologie de saint Jean, qui est celle de toutes les saintes Écritures, vient nous édifier complétement sur ce sujet.

Le Christ existait réellement avant de paraître dans un corps mortel ; il existait dans le monde, il préexistait au monde et à sa formation ; il préexistait non-seulement au monde que nous voyons, mais à tous les mondes, à toutes les créatures terrestres ou célestes, visibles ou invisibles, à tout ce qui a été fait en un mot ; car tout ce qui a été fait l'a été par lui, et la vie qui a été donnée à toutes choses était en lui dans son écoulement divin. Comme un rayon lumineux tient à son foyer tout en en sortant, il tenait de Dieu, il était en Dieu ; il était Dieu au commencement, c'est-à-dire avant tout commencement, et dans cette éternité où rien n'était encore que Dieu.

Vous pensez peut-être que c'est dépasser les bornes d'une étude philosophique, que de porter sur ce profond mystère un regard qui ne peut que s'y perdre et s'y aveugler : rassurez-vous ; car c'est par là précisément que nous allons rentrer, comme à pleines voiles, dans le port de notre sujet.

Rappelez-vous ce que nous avons dit sur la nécessité d'une première révélation, sur la Religion naturelle considérée comme culte de la RAISON, et enfin sur l'existence de Dieu prouvée par l'existence des VÉRITÉS NÉCESSAIRES. Tout ce qu'il y a de vérité dans le monde, avons-nous dit, j'entends de *vérité-principe*, ne peut être le produit de l'intelligence humaine ; car chaque homme, en venant dans ce monde, n'apporte rien, et ne s'éclaire que de la lumière

qu'il y trouve déjà, et à laquelle il vient pour ainsi dire allumer le flambeau de sa raison privée. Cette lumière des esprits, considérée dans son principe, était donc avant les hommes; et sa source première ne peut être que dans l'Auteur de toutes choses, qui, après avoir fait l'intelligence de l'homme pour cette lumière, l'a associé à sa possession. Or, cette lumière, qui est comme le soleil des intelligences et la nourriture des cœurs, c'est la RAISON, la SAGESSE, la VÉRITÉ. Nous ne sommes point à nous-mêmes cette raison, cette sagesse, cette vérité; nous ne la contenons pas en nous, de manière que chacun ait sa raison, sa sagesse, sa vérité : il n'y a qu'UNE RAISON, qu'UNE SAGESSE, qu'UNE VÉRITÉ; elle est la même pour tous les lieux, pour tous les temps, pour tous les hommes, pour tous les esprits, sans en excepter Dieu. Elle seule rend *raisonnables* et *sages* toutes les créatures, et même le Créateur. Il y a seulement cette différence entre le Créateur et les créatures, c'est que lui seul est la substance de cette lumière des esprits, et qu'il ne fait que s'obéir à lui-même en lui obéissant; lui seul peut dire, MA RAISON, MA SAGESSE. Son intelligence divine la conçoit, l'engendre, la répand sur toutes ses œuvres, la communique à toutes les intelligences, sans cesser d'en être le siége éternel et le foyer inépuisable, parce qu'elle lui est *consubstantielle*. Nos intelligences ont été formées pour la posséder et en jouir, et pour entrer par là en ressemblance avec Dieu; et de cette ressemblance vient précisément l'illusion qui nous fait croire que LA RAISON nous est propre au point de nous détacher, dans l'orgueil que nous inspire sa possession, du seul foyer qui la communique, comme un enfant qui voudrait retenir les rayons du soleil en interceptant son corps lumineux. Mais les folies et les erreurs sans nombre

dans lesquelles nous tombons à chaque instant, et qui, en nous faisant perdre la raison, ne font rien perdre à LA RAISON, qui au contraire grandit, ce semble, et nous accuse d'autant plus que nous nous éloignons d'elle, font bien voir que celle-ci est un archétype divin, dont nous ne sommes que des images défigurées, et sur lequel nous devons revenir à chaque instant nous réformer.

Entendez la philosophie, par la bouche de Cicéron, proclamer ces belles vérités :

« Non, dit-il, il existait déjà une Raison, *émanée du « Principe des choses*, qui pousse au bien, qui détourne « du mal : celle-là ne commence point à être loi du jour « seulement qu'elle est écrite, mais du jour qu'elle est née; « or, *elle est contemporaine de l'Intelligence divine*, — « ORTA AUTEM SIMUL EST CUM MENTE DIVINA. — Ainsi la « Loi véritable et primitive, ayant caractère pour ordonner « et pour défendre, est LA DROITE RAISON DE DIEU [1]. »

« CETTE RAISON DE DIEU, dit-il ailleurs, *une fois qu'elle « s'est affermie et développée dans l'esprit de l'homme*, est « la loi... Il y a donc, puisque la *raison est dans Dieu et « dans l'homme*, une première société de raison de l'homme « avec Dieu, une ressemblance de l'homme avec Dieu. On « peut nous appeler ainsi la *famille*, la *race*, ou la *lignée*, « des êtres célestes. D'où il résulte que, pour l'homme, « *reconnaître Dieu c'est reconnaître et se rappeler d'où il « est venu* [2]. »

[1] *De Legibus*, lib. II.

[2] *Ibid.*, lib. I. — Malebranche a rendu plus philosophiquement cette vérité, dans le beau passage suivant : « Certainement l'homme n'est point « à lui-même sa sagesse et sa lumière. Il y a une raison universelle qui « éclaire tous les esprits, une substance intelligible commune à toutes « les intelligences, substance immuable, nécessaire, éternelle. Tous les « esprits la contemplent, sans s'empêcher les uns les autres; tous s'en

Or, — et c'est ici le point essentiel, — *cette droite Raison de Dieu, contemporaine de l'Intelligence divine d'où elle émane*, cette lumière naturelle et universelle de toutes les intelligences, — c'est le VERBE, — et le Verbe, — c'est JÉSUS-CHRIST.

Ne précipitons rien; et pour bien entrer dans le sens de cette divine philosophie, abordons-la par une déduction méthodique.

Trois choses à expliquer :

1° La Raison universelle des esprits, c'est ce qu'on appelle en théologie le *Verbe;*

2° Le Verbe ou la Raison est ce qui a apparu au monde en Jésus-Christ;

3° Pourquoi la Raison s'est-elle incarnée, et s'est-elle redonnée à nous sous cette forme? et pourquoi devons-nous la recevoir ainsi par la foi?

1° Et d'abord, que ce que l'on appelle la RAISON, dans le langage de la haute et saine philosophie, soit identique

« nourrissent, sans rien diminuer de son abondance. Elle se donne à tous « et tout entière à chacun d'eux : car tous les esprits peuvent embrasser « une même idée dans un même temps et différents lieux. Deux hommes ne « peuvent pas se nourrir d'un même fruit; toutes les créatures sont des « biens particuliers qui ne peuvent être un bien général et commun. Ceux « qui les possèdent en privent les autres, et par là les irritent. Mais la « raison est un bien commun qui unit d'une amitié parfaite et durable ceux « qui la possèdent, car c'est un bien qui ne se divise pas par la possession, « qui ne s'enferme point dans un espace, qui ne se corrompt point par « l'usage. La vérité est indivisible, immense, éternelle, immuable, incor- « ruptible. — Or, cette sagesse commune et immuable, cette raison uni- « verselle, c'est la sagesse de Dieu même, celle par laquelle et pour la- « quelle nous sommes faits. Car Dieu nous a créés par sa puissance pour « nous unir à sa sagesse, et par elle nous faire cet honneur de pouvoir lier « avec lui une société éternelle, et lui devenir semblables autant qu'en est « capable une créature. » (*Traité de morale*, chap. III, n. 6, 7, 8.)

à ce qu'on entend par le VERBE en théologie, c'est ce qui ressort de tout le corps des saintes Écritures.

La manière dont saint Jean raconte la génération du Verbe ne permet pas d'en douter : « Au commencement « était le Verbe, dit-il, et *le Verbe était Dieu.* En lui était « la vie, et la vie était *la lumière des hommes, cette vraie « lumière qui illumine tout homme à sa venue dans le « monde.* » — Seulement le regard de saint Jean va plus loin, lorsqu'il ajoute que ce n'est pas seulement le monde des intelligences humaines qui est fait d'après cet archétype, mais aussi le monde des corps comme des plus purs esprits, tout ce qui existe, en un mot; car toutes choses n'existent que par des combinaisons admirables, que par des lois pleines *de sagesse et de raison*, qui les ont distribuées et qui les soutiennent avec nombre, poids et mesure, et sans lesquelles elles retomberaient dans le chaos et retourneraient au néant; de sorte qu'il est encore vrai de dire que *toutes choses ont été faites par lui* (le Verbe ou la Raison divine), *et que sans lui il n'y a eu rien de fait de tout ce qui a été fait :* OMNIA PER IPSUM FACTA SUNT, ET SINE IPSO FACTUM EST NIHIL QUOD FACTUM EST. Ou, comme dit Platon, qu'il est *l'Auteur de tout ce qui est et de tout ce qui sera*, et que nous devons le prier, ainsi que *son Père et son Seigneur*[1].

Cette théologie n'est pas une conception de saint Jean; nous la trouvons bien avant lui dans les livres hébreux (d'où Platon l'avait tirée), en des termes qui montrent que c'est le même esprit qui l'a dictée dans tous les temps.

« Toute sagesse vient de Dieu, » dit l'*Ecclésiastique* (dont le saint auteur vivait deux cents ans avant Jésus-Christ). « Elle a toujours été avec lui, et elle y est avant tous les

[1] Plat., *Epist.* VI.

« siècles. La Sagesse a été avant, et la lumière de l'intel-
« ligence est dès le commencement. Le VERBE DE DIEU au
« plus haut des cieux est la source de la sagesse, et ses
« voies sont les commandements éternels[1]. C'est le Très-
« Haut qui l'a engendrée dans le Saint-Esprit, qui l'a vue,
« qui l'a nombrée, qui l'a mesurée. Il l'a répandue sur
« tous ses ouvrages et sur toute chair, selon le partage qu'il
« en a fait, et il l'a donnée à ceux qui l'aiment[2]. »

Salomon en avait parlé précédemment d'une manière semblable : « La Sagesse a dit : « Le Seigneur m'a pos-
« sédée au commencement de ses voies. Avant qu'il créât
« aucune chose, j'étais dès lors. Lorsqu'il préparait les
« cieux, j'étais présente..., j'étais avec lui, et je réglais
« toutes choses. J'étais chaque jour dans les délices, me
« jouant sans cesse devant lui, me jouant dans le monde;
« et mes délices sont d'être avec les enfants des hommes[3].
« — J'habite dans le conseil; je me trouve présente parmi
« les pensées judicieuses. C'est de moi que viennent le con-
« seil et l'équité; c'est de moi que viennent la prudence et
« la force. Les rois règnent par moi, et c'est par moi que
« les législateurs ordonnent ce qui est juste, et que ceux
« qui sont puissants rendent la justice[4]. »

Voilà la Loi des lois dont parle Cicéron, le Logos de Platon, la Raison souveraine et universelle, la Sagesse, la Vérité. — « Elle est (remarquez encore toutes ces belles et
« profondes expressions) la vapeur de la vertu de Dieu et
« l'effusion toute pure de la clarté du Tout-Puissant, l'é-
« clat de la lumière éternelle, le miroir sans tache de la

[1] *Fons sapientiæ* VERBUM DEI *in excelsis, et ingressus illius mandata æterna.*
[2] *Ecclésiastique*, chap. I.
[3] *Proverbes*, chap. VIII.
[4] *Ibid.*, chap. VII, v. 14.

« majesté de Dieu, et l'image de sa bonté. Elle atteint à ses « fins avec force, et dispose tous ses moyens avec douceur. « N'étant qu'une, elle peut tout; et, toujours immuable « en elle-même, elle renouvelle toutes choses. Elle se ré- « pand parmi les nations dans les âmes saintes, et elle y « forme les amis de Dieu[1]. »

A tous ces caractères il est impossible de méconnaître *la Raison universelle des esprits*, que nous avons précédemment définie, avec Cicéron, *la droite Raison de Dieu, émanée du Principe des choses, et coéternelle à l'Intelligence divine.* — C'est donc cela qui est le VERBE[2].

Le *Verbe* est ainsi appelé, parce que ce qui constitue essentiellement la raison c'est la *pensée*, et que ce qui est inhérent à la pensée c'est la *parole*. On ne conçoit pas une vérité sans son expression. La VÉRITÉ, conçue éternellement par Dieu, c'est donc la *parole* de Dieu, le *verbe* de Dieu. C'est cette parole du Père qui a toujours été dite, qui se dit et qui se dira toujours, cette langue des esprits, la même au cœur et à l'esprit de tous les hommes, aux Chinois et aux Tartares, comme aux Français et aux Espagnols; la même au ciel, sur la terre et dans les enfers, et qui se fait également comprendre lorsqu'elle dit, par exemple, *qu'il ne faut pas faire aux autres ce que nous ne voulons pas qu'il nous soit fait.*

[1] *Vapor est enim virtutis Dei, et emanatio quædam est claritatis omnipotentis Dei sincera... Candor est enim lucis æternæ, et speculum sine macula Dei majestatis, et imago bonitatis illius, etc.* (*La Sagesse*, chap. VII et VIII.)

[2] Saint Augustin explique très-bien et la synonymie et les diverses acceptions de ces deux expressions, *raison* et *verbe*, dans le passage suivant : — *Quod græce* λόγος *dicitur, latine et* rationem *et* verbum *significat; sed hoc loco melius* verbum *interpretatur, ut significetur non solum ad Patrem respectus, sed ad illa etiam quæ per verbum facta sunt operativa potentia. Ratio autem, et si nihil per eam fiat, recte* ratio *dicitur.*

Le *Verbe* est encore appelé *Fils de Dieu*, parce que, entre l'intelligence qui conçoit et la vérité qui est conçue, il y a un rapport de génération. Nous disons de nos *conceptions* qu'elles sont filles de notre esprit, parce qu'en effet celui-ci les enfante spirituellement. Mais en nous elles sont moins des *conceptions* de notre esprit que des *perceptions* de la vérité souveraine, qui seule est une *conception* de l'intelligence divine. Car, comme le dit admirablement bien Cicéron, *la Vérité ou la Raison ne commence pas à être telle du jour seulement qu'elle est reçue, mais du jour qu'elle est née; or, elle est née coéternellement à l'Intelligence divine : orta est simul cum mente divina.* A la différence encore de nos conceptions, qui changent, qui passent, qui meurent, qui se succèdent, et qui ne nous appartiennent déjà plus dès qu'elles sont écloses, la Raison divine ou le Verbe de Dieu, toujours engendré par son intelligence, lui reste toujours inhérent par la substance. Il en sort toujours et il ne s'en détache jamais, comme *la vapeur de sa vertu*, ou mieux encore comme *l'effusion toute pure de sa clarté et l'éclat de sa lumière éternelle*, DIEU DE DIEU, LUMIÈRE DE LUMIÈRE, CONSUBSTANTIEL A SON PÈRE[1].

Voilà quel est le *Verbe*, *Fils de Dieu*. C'est la *Sagesse* incréée, la *Vérité* éternelle, immuable, nécessaire, la *Raison* naturelle et universelle de toutes les intelligences.

2° Maintenant nous disons que Jésus-Christ n'est autre que cette *Raison* manifestée visiblement.

Originairement, et dans la primitive effusion de cette lumière, l'intelligence de l'homme en avait été toute péné-

[1] *Deum de Deo, lumen de lumine, consubstantialem Patri.* (Symbole des Apôtres.)

trée et resplendissante, comme un cristal l'est des feux du jour. Mais bientôt l'homme ayant voulu substituer à cette émanation de la science divine une science qui lui fût propre, et qui le rendît lui-même un Verbe indépendant de celui par qui tout a été fait, il tomba dans des ténèbres morales immenses, où toute son intelligence se serait à jamais abîmée, s'il n'avait plu à Dieu d'y laisser subsister encore quelques rayons de sa Vérité et de son Verbe, qui composent cette pâle et tremblotante lueur qu'on appelle la Raison naturelle, et qui n'éclaire en nous que des débris, comme une lampe parmi des tombeaux.

De là cette mémorable parole de Socrate, qui résume toute la philosophie naturelle : « TOUT CE QUE JE SAIS, « C'EST QUE JE NE SAIS RIEN ; » et celle de Cicéron : « DANS « L'INTELLIGENCE DE L'HOMME IL N'Y A PLUS, COMME EN- « FOUI SOUS DES DÉCOMBRES, QU'UN JE NE SAIS QUEL FEU « DIVIN D'INTELLIGENCE ET D'ESPRIT [1]. »

Cependant ce reste tel quel de Raison divine dans le monde le maintenait encore en société avec Dieu. Tout ce qu'il y a eu de vérité, de sagesse, de justice, de moralité, répandues parmi les hommes, tout ce qui parlait à la raison ou à la conscience avant le Christianisme, participait, à un moindre degré seulement, de la nature du *Verbe;* car celui-ci, comme dit saint Jean, *était la lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde, — se répandant parmi les nations dans les âmes saintes, et y formant les amis de Dieu*, comme dit le livre de la Sagesse.

Mais ce qui établissait surtout la soc été de l'homme avec Dieu, c'était l'espérance et l'attente d'un retour plus complet et plus immédiat de cette même Raison, de ce même

[1] *In quo tamen inest* tanquam *obrutus* quidam *divinus ignis ingenii et mentis.* (*De Republica*, lib. II.)

Verbe, dans le monde, sur la foi de la promesse qui en avait été faite au commencement, et que nous avons trouvée consignée dans toutes les traditions de l'univers. Dans cette situation, le monde était comme dans la nuit, entre une lumière de la veille qui baissait de plus en plus, et une lumière du lendemain qui devait lui redonner le jour et la vie; et dans cette nuit brillaient cependant les traditions et les prophéties, qui étaient comme ces astres qui réfléchissent sur la terre la lumière endormie du soleil, alors même qu'il est sous l'horizon, et qui consolent de son absence en faisant espérer son retour. Ainsi, parmi ces ténèbres si épaisses du polythéisme qui enveloppaient le monde, et au sein desquelles le genre humain confondait toutes choses et tombait d'abîme en abîme, tout ce qui s'était conservé, tout ce qui apparaissait encore de lueur de sagesse et de raison, était comme des parcelles de la vérité primitive qui devait plus tard revenir sur l'horizon, et jaillir sur le monde en Jésus-Christ.

L'idée que se faisait le judaïsme ancien, dans la pureté de ses traditions, du Messie attendu, était exactement conforme à cette doctrine : c'est ce que nous voyons par le passage suivant du *Medrasch-Thauhhuma*, un des anciens commentaires des Livres saints les mieux reçus parmi les Juifs : — « Savez-vous quelle est cette grande lumière que « verra le peuple marchant dans les ombres de la mort? « C'est la lumière du premier jour de la création, et que « Dieu a dérobée ensuite aux regards des hommes jusques « à la venue du Messie. — Cette lumière, c'est le Messie « lui-même [1]. »

[1] *Medrasch-Thauhhuma*, sect. *Noahh*, fol. 5, col. 1re. Voir la 2e *Lettre du savant bibliothécaire de la Propagande*, chap. II, sect. III, p 121. — Voir aussi *Lettres sur Jésus-Christ*, par Rossignol, p. 320.

Et dans Isaïe, entre autres éclairs qui vont à travers la nuit des temps illuminer la figure de Jésus-Christ, et le faire prophétiquement apparaître comme devant être lui-même la grande lumière des nations, nous voyons ce trait : — « C'est pourquoi il viendra un jour auquel mon peuple « connaîtra la grandeur de mon nom, parce qu'alors je di- « rai : MOI QUI PARLAIS AUTREFOIS, ME VOICI PRÉSENT : « *Qui loquebar, ecce adsum* [1] ; » c'est-à-dire, Moi qui parlais au dedans par la conscience et la raison, et au dehors par l'inspiration de mes Écritures, moi la *Vérité*, moi le *Verbe*, je ne parlerai pas seulement, mais je me ferai voir, et je dirai : MOI QUI PARLAIS AUTREFOIS, ME VOICI PRÉSENT.

Et c'est la même idée qui se fait jour encore dans ce passage de Baruch : — « Qui est monté au ciel pour y aller « prendre *la Sagesse*, ou qui l'a fait descendre du haut des « nues?... Celui qui sait tout la connaît... C'est lui qui est « notre Dieu; c'est lui qui a trouvé toutes les voies de *la* « *vraie Science*, et qui l'a donnée à Jacob son serviteur. « APRÈS CELA IL A ÉTÉ VU SUR TERRE, ET IL A CONVERSÉ « AVEC LES HOMMES... — *Post hæc in terris* VISUS EST, *et* « *cum hominibus conversatus est* [2]. »

Réalisant cette parole, le Verbe de Dieu paraît parmi les hommes, et, déclinant ses titres, il dit à la terre : — JE SUIS LA VÉRITÉ ET LA VIE; — JE SUIS LA LUMIÈRE DU MONDE; — JE SUIS LE CHRIST, FILS DU DIEU VIVANT; — JE SUIS LA VOIE QUI CONDUIT AU PÈRE, ET NUL NE PEUT VENIR AU PÈRE QUE PAR MOI. — ABRAHAM A VU MON JOUR; CAR, EN VÉRITÉ, EN VÉRITÉ, JE VOUS LE DIS, JE SUIS AVANT QU'ABRAHAM FUT AU MONDE [3].

[1] Isaïe, chap. LII, v. 6.
[2] Baruch, chap. III, v. 29-38
[3] Évangile, *passim.*

Aussi saint Jean, après avoir donné de Jésus-Christ, sous le nom de *Verbe*, cette sublime définition qui nous le fait apparaître comme la Raison universelle qui *éclaire tout homme venant en ce monde*, termine-t-il en disant : ET LE VERBE A ÉTÉ FAIT CHAIR, ET IL A HABITÉ PARMI NOUS; ET NOUS AVONS VU SA GLOIRE, QUI EST LA GLOIRE DU FILS UNIQUE DU PÈRE, QUI EST PLEIN DE GRACE ET DE VÉRITÉ.

Et enfin le même disciple, *celui que Jésus aimait*, qui plus que tout autre avait été admis aux intimes communications du Verbe, et qui, en reposant la tête sur la poitrine de ce divin Maître, avait fait tout à la fois, si j'ose ainsi dire, l'expérience de son humanité et de sa divinité, lui rend encore témoignage par ces fortes paroles de sa première épître : — « Nous vous annonçons la Parole de vie, « qui était dès le commencement, que nous avons entendue, *que nous avons vue de nos yeux*, *que nous avons* « *examinée de près*, *que nous* AVONS PALPÉE DE NOS « MAINS... Car LA VIE MÊME *s'est rendue visible; nous* « *l'avons vue*, nous en rendons témoignage, et nous vous « l'annonçons cette Vie éternelle qui *était dans le Père*, « et QUI EST VENUE SE MONTRER A NOUS; nous vous prê- « chons, dis-je, ce que NOUS AVONS VU ET CE QUE NOUS « AVONS ENTENDU, afin que vous entriez vous-mêmes en « société avec nous, et que notre société soit avec le Père « et avec son Fils Jésus-Christ. » — *Quod fuit ab initio*, *quod audivimus*, *quod vidimus oculis nostris*, *quod perspeximus*, *et* MANUS NOSTRÆ CONTRECTAVERUNT *de Verbo vitæ*, *et Vita manifesta est.*

Ainsi donc il ne peut y avoir d'équivoque à ce sujet : ce Personnage extraordinaire qui a paru dans le monde sous le règne de Tibère, ce Fils de Marie, qui a été crucifié entre deux voleurs, — que quarante siècles avaient attendu et

que dix-huit siècles adorent, — ce n'est pas une créature d'élite élevée en sagesse au-dessus de tous les hommes : c'est LA SAGESSE même, LA VÉRITÉ en personne, LA RAISON universelle des esprits, qui communiquent par elle avec l'Intelligence divine, dont elle est la pensée éternelle et le verbe consubstantiel. — C'est elle qui s'est fait homme, pour venir relever l'homme, et le rétablir en société de raison avec Dieu.

3° Pourquoi la *Raison* s'est-elle ainsi incarnée, et a-t-elle pris ce mode de communication avec nous? — Tel est le dernier point qui nous reste à examiner.

Pour bien le dégager, et ne lui laisser que ce qu'il a de purement philosophique, nous sentons le besoin de dire un mot à cette vieille objection de l'incrédulité, tirée de l'inadmissibilité du *fait* de l'incarnation divine, en tant que matériellement incompréhensible ou impossible : — Un Dieu-homme! dit-elle; quel mystère! quelle absurdité!

Absurdité! nous attendons qu'on le démontre, et nous attendrons longtemps; car il faudrait au préalable qu'on nous expliquât ce que c'est que Dieu et ce que c'est que l'homme, pour être en voie de pouvoir prétendre que leur union implique une absurdité.

Mystère! d'accord; mais comment pourrait-il en être autrement? Dieu est déjà un mystère; l'homme est déjà un mystère : comment un Dieu-homme ne serait-il pas un mystère? Il y a un bien fol orgueil à venir rejeter une telle vérité, ou à hésiter seulement à l'admettre, par la raison qu'elle est un mystère; car c'est dire : Je comprends tout le reste, je comprends Dieu, je me comprends moi-même, et je dois pouvoir comprendre un homme-Dieu, ou rejeter cette vérité, si je ne la comprends pas. Quelle

pire ignorance que celle qui s'ignore ainsi elle-même!

Pour la confondre, faisons-lui voir que l'homme tout seul est un aussi grand mystère, allons plus loin, *un plus grand mystère* que l'homme-Dieu.

Quel mystère, en effet, plus incompréhensible que la société de l'âme et du corps, l'union de l'esprit avec la matière, l'hymen de la pensée avec le cerveau? que cette *incarnation* de l'intelligence, dont nous sommes nous-mêmes à nous-mêmes l'accablant spectacle? Comment cette âme, qui, par la mémoire, la pensée, le raisonnement, parcourt d'un clin d'œil le champ de l'histoire et va toucher aux limites du temps, embrasse et pénètre l'univers de sa contemplation, étouffe dans le possible, et déborde de toute part le réel, le fini, le visible, pour se répandre dans l'idéal, dans l'infini, dans l'invisible, et ne s'arrêter pas même devant la nature de Dieu, où elle jouit à se perdre; comment cette même âme est-elle en même temps fixée à un corps? — Voilà un mystère, et un mystère qui n'est pas loin de nous[1]! — Ce mystère existant déjà en nous, qu'en coûte-t-il à notre raison, et de quel droit ferait-elle difficulté d'admettre *l'adjonction de la suprême Intelligence à une intelligence déjà unie elle-même si mystérieusement à un corps*? Car, remarquez-le bien, telle est l'association que la foi nous fait voir en Jésus-Christ. — Ce n'est pas *un Dieu fait corps*, c'est un DIEU FAIT HOMME. — L'homme est un composé d'âme et de corps, et c'est à un tel composé que la Divinité est venue ajouter sa nature; de sorte que la personne de Jésus-Christ est tout à la fois corps et âme (homme en un mot) et Dieu.

[1] *Quid autem anima in nervum operatur nescio, et nescit mecum quisquis mortalium.* (Boerhaave.) Nous ne sommes pas plus avancés aujourd'hui que le célèbre médecin.

De là nous concluons que l'homme seul présente en quelque sorte *un plus grand mystère* que l'homme-Dieu.

L'union de l'intelligence à la pure matière n'est-elle pas, en effet, plus inconcevable que celle de l'intelligence à l'intelligence, celle-ci fût-elle déjà unie à un corps? Comme nous l'avons dit ailleurs, il y a entre notre esprit et notre corps, quelque unis qu'ils soient par le fait, une dualité de nature et même une exclusion de principes qui fait que leur union semble impliquer non-seulement un mystère, mais même une contradiction, puisque l'un est essentiellement matériel, et l'autre essentiellement immatériel; tandis qu'entre notre esprit et un autre esprit, fût-ce celui de Dieu, il n'y a qu'une distance de perfection, et une distance qui, bien qu'infinie, *tend* à disparaître, puisqu'il ne nous a faits que pour aller à lui. La Raison divine, en s'alliant à la nature humaine, a donc rencontré chez celle-ci un principe spirituel qui ne lui était pas absolument étranger, qui lui ressemblait, qui provenait d'elle; *in propria venit* : c'est la raison, la raison qui, selon Cicéron, *est dans Dieu et dans l'homme, et constitue une ressemblance et une société de l'homme avec Dieu;* si bien que saint Jean a dit que le même Verbe qui s'est fait homme était celui qui déjà *illuminait tout homme venant en ce monde.* Ainsi, on peut dire que cette Raison divine a déjà trouvé le mystère tout préparé dans l'homme, la voie de son incarnation entr'ouverte, si j'ose ainsi parler, dans l'incarnation de l'âme, et comme un anneau de jonction tout prêt à la recevoir. — Mais dans cette incarnation de nous-mêmes, qui a pu frayer la route, qui a pu préparer l'union, qui a pu fiancer notre âme avec notre corps?... Quelle ressemblance, quelle filiation, quelle affinité, même infinie en éloignement, peut-il y avoir entre ce qui est esprit et ce qui est matière?

et dans quelle impénétrable retraite de nous-mêmes peut s'opérer ce monstrueux accouplement de deux substances qu'on ne peut mieux définir que par leur exclusion?... Quant à nous, osons le dire, considérant les choses d'un œil philosophique et affranchi de tout préjugé, ce qui confond le plus notre raison, ce n'est pas l'homme-Dieu, — c'est l'homme.

Ne nous laissons donc pas épouvanter par les mystères de la Religion, nous qui vivons de familiarité avec les mystères si profonds de la nature, et en particulier avec celui de nous-mêmes, qui présente une analogie si concluante en faveur de l'admissibilité du mystère de l'homme-Dieu : mystère qui n'est sans doute pas si choquant pour la raison, puisque de tout temps il a été contrefait par toutes les théogonies, et a constitué le fond de toutes les croyances religieuses du genre humain.

Cette objection surannée et vulgaire, tirée de l'incompréhensibilité du mystère, ne doit donc pas nous arrêter; et l'incarnation de la Raison divine ainsi reconnue admissible, élevons-nous à la recherche du motif qui a porté Dieu à user de ce moyen de réparation à l'égard du genre humain.

Le mode de communication de la vérité avec le monde déchu ne pouvait être le même que celui qui avait servi à sa manifestation dans l'intelligence du premier homme; il devait y avoir entre ces deux modes toute la différence qu'il y a entre le moyen de conserver la santé et celui de la recouvrer, entre l'hygiène et la thérapeutique.

Deux grands changements étaient survenus dans l'humanité, qui nécessitaient des traitements correspondants pour opérer le renouement de ses rapports avec la vérité, c'est-à-dire avec la vie : 1° il fallait ôter la cause perma-

nente du mal; 2° il fallait en réparer les suites, et y substituer le principe vivifiant du bien.

La cause du mal était la faute originelle, mère de toutes les fautes. Il fallait l'*expier*. Mais comment? par une expiation qui fût égale à la faute, et qui, prise dans la nature coupable et dégradée qui l'avait commise, fût néanmoins capable de satisfaire un Dieu. L'ordre éternel et immuable le voulait ainsi. Or, la Sagesse éternelle, le Verbe de Dieu, ayant voulu pourvoir à cette dernière exigence en se faisant victime pour l'homme, il fallait nécessairement qu'il prît une nature de victime, c'est-à-dire une nature *immolable*, puisque de sa nature propre il était immortel et impassible. Il fallait qu'il fût Dieu pour donner la valeur suffisante au sacrifice, et autre que Dieu pour le souffrir. Il fallait qu'il prêtât à l'homme sa nature divine, et qu'il lui empruntât sa nature mortelle, et que de ces deux natures jointes il se fît une victime parfaite, composée du ciel et de la terre, qui atteignit de l'un à l'autre, et qui les réunît dans son expiation. — Le propre de la subrogation, du reste, comme la raison même l'a enseigné aux jurisconsultes, est que toute chose subrogée à une autre en a la nature et en représente toutes les qualités : *Subrogatus sapit naturam subrogati*. Le premier acte donc de la subrogation du Verbe à l'homme pécheur, et comme le premier pas de son sacrifice, devait consister à se revêtir, à se charger de la nature de ce grand coupable, et à paraître en terre à l'état de victime, comme sur le théâtre de son supplice, puisque c'est là que le coupable dont il avait pris la place aurait dû subir le sien [1]. —

[1] Tout le monde voit que nous n'avons pu vouloir faire une comparaison rigoureuse, mais seulement *indicative*, de la subrogation du Verbe, et de ce que nous appelons la *subrogation* dans notre sphère mortelle : une dif-

Enfin, n'oublions pas que ce vrai coupable lui-même ne devait pas être étranger au sacrifice, qu'il devait y suivre son Rédempteur, et, en identifiant ses souffrances personnelles à celles de ce grand modèle, en contracter tous les mérites et se les approprier. Sous ce troisième rapport, il fallait donc encore que le Verbe *se fît chair, et habitât parmi nous.*

Ces trois aperçus expliquent le premier objet de l'incarnation du Verbe, qui est d'extirper le principe du mal.

Mais le mal avait fait d'immenses ravages; il fallait les réparer en lui substituant le principe vivifiant du bien, et en subrogeant à son tour la nature humaine aux vertus et aux perfections de la nature divine : et c'est à cette seconde fin que la même incarnation du Verbe était encore merveilleusement adaptée. Ici nous revenons à un ordre purement philosophique.

Par le fait (et les traditions universelles, d'accord avec la haute philosophie, nous en ont assez dit la cause), l'homme était devenu charnel et grossier, son âme s'était épaissie jusqu'à s'identifier avec la chair, où elle était ensevelie comme dans un tombeau; de plus en plus passée dans les sens et toute au dehors, elle ne voyait plus rien, elle n'entendait plus rien des choses de l'esprit, et les portes du monde invisible s'étaient pour ainsi dire refermées sur elle. En cet état, la RAISON toute pure, abstraite et idéale, se serait vainement présentée à nous; que dis-je! elle n'avait cessé de s'y présenter : mais sa céleste lueur était étouffée par nos ténèbres, et elle n'était plus que comme une étincelle divine enfouie sous des décombres :

férence infinie les sépare, toute celle qu'il y a entre la *fiction* et la réalité, entre l'homme qui ne peut changer la nature des choses, et Dieu qui en est l'arbitre souverain.

tanquam obrutus quidam divinus ignis ingenii et mentis [1].

Pour se redonner au monde, il était donc nécessaire que la RAISON changeât le mode de sa communication, et qu'elle l'adaptât à notre infirmité. Il fallait qu'elle sortît elle-même des profondeurs de l'invisible et de l'absolu, et qu'elle se signalât à nos yeux sous une forme et par des attributs extérieurs et sensibles, afin de rentrer ensuite, par les portes des sens, au dedans de nous, et d'y réédifier l'*homme spirituel*. Il fallait qu'elle suivît l'homme dans la voie où il s'était égaré, et que, le prenant à cette extrémité, elle le fît remonter, par le même chemin, de la chair à l'esprit, du visible à l'invisible, de la foi à l'intelligence, des ténèbres à la lumière. A cet effet, il fallait qu'elle-même, qui devait être cette *Voie* de retour [2], se proportionnât à nos ténèbres en se voilant, se fît visible et charnelle, et que toutes les vertus qu'elle voulait nous faire pratiquer, elle les fît entendre aux oreilles, elle les représentât aux yeux, elle les fît toucher aux mains, elle les inoculât enfin à travers cette même chair spiritualisée par sa grâce, comme dans l'état de nature l'esprit avait été *charnalisé* par le péché.

Ce n'est pas que, sous cette forme et dans cet état, la RAISON universelle des esprits ait changé de nature; c'est bien toujours la même qui éclaire tout homme venant en ce monde, la même qui se fait entendre naturellement avec une voix si faible et si impuissante au dedans de nous; car il n'y a qu'UNE RAISON, et elle seule a le droit de nous commander. Mais notre état de maladie exigeait qu'elle s'infusât ainsi elle-même en nous, comme un divin re-

[1] Cicer., *De Republica*, lib. II.

[2] *Ego sum via* (Joan., 14, 6) : *qui sequitur me non ambulat in tenebris* (Joan., 8, 12).

mède, à l'état d'incarnation et de foi, pour éclater ensuite intérieurement à l'état de raison pure et d'intelligence [1]; d'où il suit que la foi n'est, comme nous le disions, que la thérapeutique de la raison, et que lui résister, c'est résister à la raison même.

Par là se découvre enfin le rapport si longtemps cherché entre la philosophie et la théologie, entre la raison et la foi : car toutes deux sont des promulgations du même Verbe, l'une à l'intérieur, l'autre à l'extérieur, et toutes deux appelées à se chercher et à se confondre réciproquement, pour reconstituer la RAISON parfaite, la seule et véritable RAISON. La lumière naturelle de la raison, quelque affaiblie qu'elle soit, est une lumière divine, tout comme la foi et au même titre, puisqu'elle est également le Verbe de Dieu. Il faut la suivre en l'absence de la foi, et c'est sur elle, comme le disait saint Paul, que les philosophes de l'antiquité seront jugés. Il faut même s'en servir pour aller à la rencontre de la foi et au-devant du Verbe extérieur. Elle est alors comme ces lampes que les vierges de la parabole de l'Évangile devaient entretenir soigneusement pendant la nuit, en attendant l'arrivée de l'époux, et pour aller au-devant de lui. Mais dès que l'*époux paraît avec l'épouse* [2], il faut *entrer avec lui aux noces;* et la petite lueur des lampes vient se marier elle-même alors et se confondre avec les célestes et éternelles clartés de l'hyménée.

Mais c'est au Platon chrétien, au grand philosophe Malebranche, qu'il sied d'exposer ces belles vérités. On les

[1] *Quia per incarnati Verbi mysterium nova mentis nostræ oculis lux tuæ claritatis infulsit, ut, dum visibiliter Deum cognoscimus, per hunc in invisibilium amorem rapiamur.* (LITURGIE CATHOLIQUE, *Préface de la Nativité.*)

[2] Jésus-Christ et son Église. (Matth., c. XXV, 1.)

retrouve partout dans ses Œuvres, et toujours avec un nouveau charme d'expression.

« Vous avez pris à la lettre un mot lâché en l'honneur de « la Raison, » — dit-il dans son cinquième *Entretien sur la métaphysique;* — « oui, c'est d'elle seule que nous rece- « vons la lumière : mais elle se sert de ceux à qui elle se « communique pour rappeler à elle ses enfants égarés, et « les conduire par leurs sens à l'intelligence. Ne savez- « vous pas, Ariste, que la Raison elle-même s'est incarnée « pour être à la portée de tous les hommes, pour frapper « les yeux et les oreilles de ceux qui ne peuvent ni voir « ni entendre que par leurs sens? Les hommes ont vu de « leurs yeux la Sagesse éternelle, le Dieu invisible qui « habite en eux. Ils ont touché de leurs mains, comme « dit le bien-aimé disciple, le Verbe qui donne la vie. La « vérité intérieure a paru hors de nous, grossiers et stu- « pides que nous sommes, afin de nous apprendre d'une « manière sensible et palpable les commandements éter- « nels de la loi divine : commandements qu'elle nous fait « sans cesse intérieurement, et que nous n'entendons « point, répandus au dehors comme nous sommes. Ne « savez-vous pas que ces grandes vérités que la foi nous « enseigne sont en dépôt dans l'Église, et que nous ne « pouvons les apprendre que par une autorité visible, « émanée de la Sagesse incarnée? C'est toujours la vérité « intérieure qui nous instruit, il est vrai; mais elle se sert « de tous les moyens possibles pour nous rappeler à elle « et nous remplir d'intelligence [1]. »

« Il ne faut pas s'étonner, dit-il ailleurs, de l'aveugle- « ment des hommes qui vivaient dans les siècles passés, « pendant lesquels l'idolâtrie régnait dans le monde, ou de

[1] Malebranche, 5e *Entretien*, nomb. IX.

« ceux qui vivent maintenant, et qui ne sont point encore « éclairés par la lumière de l'Évangile. Il fallait que la Sa- « gesse éternelle se rendît enfin sensible, pour instruire « des hommes qui n'interrogent que leurs sens. Il y avait « quatre mille ans que la vérité parlait à leur esprit; mais, « ne rentrant point dans eux-mêmes, ils ne l'entendaient « pas : il fallait qu'elle parlât à leurs oreilles. La lumière « qui éclaire tous les hommes luisait dans leurs ténèbres « sans la dissiper, ils ne pouvaient même la regarder; il « fallait que la lumière intelligible se voilât et se rendît « visible; il fallait que le Verbe se fît chair, et que la Sa- « gesse cachée et inaccessible aux hommes charnels les « instruisît d'une manière charnelle[1]... Il fallait que cette « Sagesse se présentât devant nous sans toutefois sortir « hors de nous, afin de nous apprendre, par des paroles « sensibles et par des exemples convaincants, le chemin « pour arriver à la vraie félicité... Ainsi, voulant être aimé « de nous, il fallait qu'il se rendît sensible et se présentât « devant nous, pour arrêter, par la douceur de sa grâce, « toutes nos vaines agitations, et pour commencer notre « guérison par des sentiments ou des délectations sem- « blables aux plaisirs prévenants qui avaient commencé « notre maladie[2]. »

Enfin, embrassant cette grande vérité dans tous ses rapports théologiques et philosophiques, l'Ange de la philosophie dit encore, dans son *Traité de morale :*

« Nous n'avons accès auprès de Dieu que par la Raison « universelle, la Sagesse éternelle, le Verbe divin, qui « s'est fait chair à cause que l'homme est devenu charnel; « et par sa chair s'est fait victime, à cause que l'homme

[1] Malebranche, *Recherche de la vérité*, liv. IV, chap. II, nomb. III.
[2] Id., *ibid.*, liv. VI, 2e partie, chap. VI.

« est devenu pécheur ; et par le sacrifice de sa victime s'est « fait médiateur : la Raison purement intelligible n'étant « plus dans l'homme corrompu, qui ne peut plus ni la « consulter ni la suivre, le lien de la société entre Dieu et « lui. Mais il faut remarquer sur toutes choses que la Rai- « son en s'incarnant n'a rien changé de sa nature, ni rien « perdu de sa puissance. Elle est immuable et nécessaire : « elle est la seule loi inviolable des esprits. La foi n'est « point contraire à l'intelligence de la vérité : *elle y con-* « *duit*, elle unit l'esprit à la Raison, et rétablit par elle, « pour jamais, notre société avec Dieu. Il faut se confor- « mer au Verbe fait chair, parce que le Verbe intelligible, le « Verbe sans chair, est maintenant une forme trop abstraite, « trop sublime et trop pure, pour former ou réformer des « esprits grossiers ou des cœurs corrompus. Mais l'*intelli-* « *gence succédera à la foi ;* et le Verbe, quoique uni pour « toujours à notre chair, nous éclairera un jour d'une lu- « mière purement intelligible[1]. »

Nous ne finirions pas de citer : on ne peut détacher ses lèvres de ces eaux vives de la vérité, quand, après s'être lassé à leur recherche, on les a enfin trouvées. Heureux qui s'y désaltérera de plus en plus, car *elles deviendront en lui comme une source qui rejaillira jusqu'à la vie éternelle*[2].

III. Mais laissons-la parler toute seule cette Vérité, Sagesse éternelle du Père ; laissons-le se louer lui-même, ce Verbe de Dieu, et tracer comme en un grand tableau tout le cours de sa Religion. C'est à lui qu'il appartient de ré-

[1] *Traité de morale*, t. II, chap. IV, n° 11. — Voir aussi chap. XIII, n° 10 ; et t. I, chap. V, n°s 12-13.

[2] *Aqua, quam ego dabo ei, fiet in eo fons aquæ salientis in vitam æternam.* (Évang. S. Jean, IV, 14.)

sumer et de confirmer ici par sa parole cette partie des travaux que nous avons entrepris pour lui.

« *Je suis sortie de la bouche du Très-Haut*, a dit la Sa-« gesse éternelle ; je suis née avant toute créature. C'est « moi qui ai fait naître dans le ciel une lumière qui ne s'é-« teindra jamais : j'ai parcouru toute la terre. J'ai eu l'em-« pire sur tous les peuples et sur toutes les nations. J'ai été « dès le commencement et avant les siècles, je ne cesserai « point d'être dans la suite de tous les âges. *J'ai surtout* « *été affermie dans Sion ; j'ai trouvé mon repos dans la* « *cité sainte, ma puissance a été établie dans Jérusalem, et* « *j'ai pris racine dans le peuple honoré.* J'ai poussé des « fleurs d'une agréable odeur comme la vigne ; et mes fleurs « sont des fruits de gloire et d'abondance... Je suis la mère « du pur amour, de la crainte, de la science, et de l'espé-« rance sainte. En moi est toute la grâce de la voie et de la « vérité ; en moi est toute l'espérance de la vie et de la vertu. « Venez à moi, vous tous qui me désirez avec ardeur ; et « remplissez-vous des fruits que je porte, car mon esprit « est plus doux que le miel. Ceux qui me mangent auront « encore faim, et ceux qui me boivent auront encore soif. « Celui qui m'écoute ne sera point confondu, et ceux qui « agissent par moi ne pécheront point ; ceux qui m'éclair-« cissent auront la vie éternelle[1]. »

Qui ne reconnaît déjà ici la même voix qui devait dire plus tard : — « Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués, « et je vous soulagerai. — Je suis la voie, la vérité, et la « vie. — Je suis le pain vivant descendu du ciel : — si « quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement. — « Celui qui me mange aura la vie en lui, etc. »

[1] *Ecclésiastique*, chap. XXIV.

Mais c'est à des marques plus explicites que nous allons le reconnaître dans la continuation de ce passage de l'Ecclésiastique, où se trouvent annoncés la venue et le règne de Jésus-Christ et de son Église, comme devant sortir de la race humaine, et comme étant néanmoins cette même Sagesse éternelle qui vient de parler. Le point de vue historique s'allie ici au point de vue dogmatique : on dirait une fusion de Bossuet et de saint Jean.

Immédiatement après les derniers mots que nous avons cités se trouve tout ce qui suit, sans interruption ni interposition :

« Tout ceci est le livre de la vie, l'*alliance du Très-*
« *Haut, et la connaissance de la vérité.* Moïse nous a donné
« la loi avec les préceptes de la justice, la loi qui contient
« l'*héritage* de la maison de Jacob, et les *promesses* faites
« à Israël. Le Seigneur *a promis* à David son serviteur *de*
« *faire surgir de lui le Roi le plus puissant, qui doit être*
« *éternellement assis sur un trône de gloire;* qui répand
« la sagesse comme le Phison répand ses eaux ; qui fait
« rejaillir la science comme la lumière. *C'est lui qui* le pre-
« mier *a connu* » (remarquez comme l'écrivain sacré fait vivre et agir ici l'être dont il parle dans le passé, dans le présent, et dans l'avenir), « c'est lui qui le premier *a*
« *connu* la sagesse parfaitement ; car ses pensées sont plus
« vastes que la mer, et ses conseils plus profonds que le
« grand abîme. *Je suis* la Sagesse qui ai fait couler de moi
« des fleuves. Je suis sortie du paradis *comme un faible ruis-*
« *seau de l'eau immense d'un fleuve;* et j'ai dit : J'arroserai
« les plants de mon jardin, et je rassasierai d'eau le fruit
« de mon pré. Mon *filet d'eau est devenu alors* COMME UN
« GRAND FLEUVE, ET D'UN FLEUVE UNE MER. » (Admirables images de la génération et de l'effusion de la vérité

chrétienne!) « J'illuminerai tous les hommes d'une Doc-
« trine qui paraîtra comme la lumière au retour du jour, et
« ma parole la portera jusqu'aux extrémités du monde.
« J'en pénétrerai tout ce qu'il y a de plus infime sur la
« terre. Je lancerai les traits de mon regard sur ceux qui
« dorment, j'illuminerai ceux qui espèrent au Seigneur.
« Je répandrai ainsi de nouveau ma Doctrine par le souffle
« de mon inspiration, puis je la laisserai en dépôt à ceux
« qui recherchent la sagesse, et je ne cesserai d'être pré-
« sente à toutes leurs générations jusques à la fin des
« temps [1]. »

Cette marche de la Sagesse éternelle dans ses différentes

[1] *Ego* EX ORE ALTISSIMI PRODIVI, *primogenita ante omnem creaturam*..... AB INITIO ET ANTE SÆCULA CREATA SUM, *et usque ad futurum sæculum non desinam... Et sic in Sion firmata sum,... et in Jerusalem potestas mea*..... *Hæc omnia liber vitæ, et testamentum Altissimi, et agnitio veritatis.* LEGEM MANDAVIT MOYSES *in præceptis justitiarum, et* HÆREDITATEM *domini Jacob, et Israël* PROMISSIONES. *Posuit David puero suo* EXCITARE REGEM EX IPSO FORTISSIMUM, *et in throno honoris sedentem in sempiternum. Qui implet quasi Phison sapientiam, et sicut Tigris in diebus novorum. Qui adimplet quasi Euphrates sensum...* EGO SAPIENTIA *effudi flumina.* EGO QUASI TRAMES AQUÆ IMMENSÆ DE FLUVIO, ET SICUT AQUÆDUCTUS EXIVI DE PARADISO. *Dixi : Rigabo hortum meum plantationum, et inebriabo prati mei fructum.* ET ECCE FACTUS EST MIHI TRAMES ABUNDANS, ET FLUVIUS MEUS APPROPINQUAVIT AD MARE; *quoniam* DOCTRINAM *quasi antelucanum illumino omnibus, et* ENARRABO ILLAM USQUE AD LONGINQUUM. *Penetrabo omnes inferiores partes terræ, et inspiciam omnes dormientes, et illuminabo omnes sperantes in Domino.* ADHUC DOCTRINAM QUASI PROPHETIAM EFFUNDAM, ET RELINQUAM ILLAM QUÆRENTIBUS SAPIENTIAM, ET NON DESINAM IN PROGENIES ILLORUM USQUE IN ÆVUM SANCTUM. (*Ecclesiasticus*, cap. XXIV.) — Voilà le tableau historique de la vérité sur la terre. Tout y est : son origine en Dieu, ses abondantes communications dans le premier état de l'humanité, son obscurcissement après la chute, la promesse de son retour fondée sur le témoignage des patriarches, de Moïse, et de David; son invasion subite et son extension universelle en Jésus-Christ : enfin, sa perpétuité et sa permanence en cet état jusqu'à la fin des temps dans l'Église.

manifestations à travers l'humanité, depuis la bouche du Très-Haut, d'où elle est sortie avant tous les siècles, jusqu'à la fin des temps, a été tracée, deux cents ans avant son apparition en Jésus-Christ, par le saint auteur de l'Ecclésiastique [1]. Aujourd'hui que l'événement est venu accomplir si exactement cette grande et belle prophétie, et que de l'extrémité de dix-huit siècles nous en découvrons tout le magnifique développement, nous ne pouvons pas le résumer mieux que l'écrivain sacré ne l'a fait, de la hauteur prophétique où il était placé.

La Sagesse coéternelle à Dieu, sortant toujours de son sein, comme une effusion de sa substance, sans s'en détacher jamais ; — arrangeant l'univers et en disposant toutes les merveilles ; — versant ses flots dans l'intelligence du premier homme, et coulant comme l'eau immense d'un fleuve dans le Paradis ; — puis tarie tout à coup par le péché, et réduite, au sein de l'humanité, à un filet d'eau suffisant pour qu'elle ne périsse pas tout à fait, et qu'elle en vienne à connaître qu'elle ne peut vivre sans cette divine irrigation ; — enfin, au plus fort de la langueur et du dépérissement du monde, *cette Sagesse éternelle, ce Verbe de Dieu, ce Roi tout-puissant que le Seigneur avait promis à son serviteur David de faire sortir de lui pour être éternellement assis sur un trône de gloire, qui verse la sagesse comme le Phison répand ses eaux, et qui répand l'intelligence comme l'Euphrate*, paraissant tout à coup, et répandant sa doctrine comme un ruisseau gonflé qui devient un grand fleuve et qui s'étend comme une mer, pour passer en cet état à tous les siècles à venir jus-

[1] On pense qu'il était un des Septante qui traduisirent les livres hébreux en grec. Son propre livre fut traduit en grec par son petit-fils, sous le règne de Ptolémée Évergète II.

ques à la fin des temps, — voilà la Religion chrétienne.

Elle n'est autre que le culte de la DROITE RAISON, cette lumière universelle des esprits qui les met en société avec Dieu, dont elle est inséparable, mais seulement accrue parmi nous, épanouie et complétée de tous les secours que notre infirmité réclamait. Aussi le Christ, *ce Roi puissant*, en qui il avait été promis qu'elle se révélerait au monde, ne s'est-il pas annoncé comme un novateur, mais comme un réparateur. Il n'a pas dit qu'il venait abroger la loi, mais la réaliser et la compléter : *Non veni solvere legem, sed adimplere.* Cette loi, naturelle d'abord, c'est-à-dire, confiée par une première révélation à la conscience humaine, puis écrite sur des tables de pierre, devait paraître enfin vivante et en action, et rester en dépôt à jamais inviolable parmi nous dans la personne du Christ et de son Église, assortie des grâces nécessaires pour se faire pratiquer. Mais c'est toujours la même loi; le centre d'où elle se déroule est resté le même : seulement la circonférence est plus étendue, et le ressort d'activité a été refait plus vif à proportion; car, *toujours immuable, la Sagesse renouvelle toute chose, et, n'étant qu'une, elle peut tout.* C'est ce qui faisait dire à saint Augustin : — « La chose même « qu'on appelle maintenant Religion chrétienne existait « chez les anciens, et n'a jamais cessé d'exister depuis l'o- « rigine du genre humain, jusqu'à ce que, Jésus-Christ « lui-même étant venu en la chair, on a commencé à ap- « peler chrétienne la vraie Religion qui existait aupara- « vant [1]. » — Et c'est encore ce que Voltaire, avec cette rare justesse d'expression que revêtait la vérité quand elle se faisait jour sous sa plume, a rendu ainsi : — « La « Religion naturelle est le commencement du Christia-

[1] S. Augustin, *Rétract.*, liv. I, chap. XIII, n° 3.

« nisme, et le Christianisme est la loi naturelle perfec-
« tionnée [1]. »

IV. Ainsi donc le Christ que nous adorons est le principe, le milieu et la fin des choses, *la splendeur même de la gloire de Dieu et la figure de sa substance* [2], la RAISON EXPLICITE des esprits. Il est comme une divine formule avec laquelle on peut résoudre tous les problèmes de la destinée humaine dans ses divers états, et comme une clef d'or qui en ouvre tous les mystères, soit dans le temps, soit dans l'éternité. Il met dans cette humanité si renversée et si divisée le lien, l'arrangement, et l'unité, que le Créateur a mis dans la nature; et le monde moral rend à sa présence le même témoignage que l'univers rend à son Auteur.

Pour s'élever contre cette conclusion, il faut, comme le disait si éloquemment et comme l'a prouvé si lamentablement M. de Lamennais, renoncer à la raison commune et rompre avec tout le genre humain; il faut que l'esprit incrédule sorte de l'univers, et se retire dans je ne sais quelles ténèbres extérieures, pour nier son Auteur et son Sauveur.

Où ira, en effet, la malheureuse intelligence qui se sera détachée de ce Principe des principes? Qu'elle cherche, qu'elle plane longtemps au-dessus de tout le chaos des conceptions humaines, et qu'elle s'arrête enfin, si elle le peut, à quelque système, à quelque symbole, à quelque simulacre de religion, qui soit le ferme fondement de son repos et de son espérance.

Sera-ce le paganisme antique, qui était la perversion et le renversement, je ne dis pas de toute idée religieuse, mais de toute moralité et de toute raison, et que les plus

[1] Voyez *Raison du Christianisme*, au mot *Aveux*.

[2] Expression brillante et exacte de saint Paul. (*Hébr.*, chap. I, v. 3,

honnêtes comme les plus instruits repoussaient comme une dérision et une souillure? Sera-ce le mosaïsme, qui lui-même proclame n'avoir jamais été qu'une religion provisoire et figurative du Christianisme; qui, dans ce qu'il a eu de vrai, était le Christianisme lui-même en marche vers son but, est venu s'y absorber, et ne subsiste plus maintenant en dehors de lui que comme un opiniâtre asservissement à des mœurs décrépites que rien ne justifie plus? Sera-ce le mahométisme, corruption et amalgame monstrueux du Christianisme, du judaïsme, et du sensualisme païen, bazar de toute religion, carrefour de toute civilisation, où sont enchaînées dans une stupidité immobile la pensée, la volonté, la liberté, la moralité humaines? Sera-ce la religion naturelle enfin, ce qu'on appelle la religion de la conscience, elle qui, pendant les quatre mille ans qui ont précédé l'apparition de la Sagesse éternelle, n'a pu prévenir ni arrêter les superstitions les plus honteuses; qui n'a fait que se voiler et se cacher dans le cercle de quelques sages qu'elle n'a pu même concilier entre eux, et qui n'a jamais produit rien de plus vrai et de plus méritoire dans la bouche de ses plus fervents disciples que l'aveu de son impuissance et l'humble attente d'une révélation, dans le sein de laquelle elle a pu trouver enfin son élément primitif et son développement parfait?

Mais une philosophie se présente, et dit : — « Fille et « héritière du Christianisme, je suis appelée à lui succé- « der; et, ensevelissant avec respect ses vieux dogmes qui « ont fait jusqu'ici le bonheur du genre humain, mais qui « ne sont plus que comme des langes inutiles à sa virilité, « je vais émanciper les intelligences, et les faire entrer de « plain-pied dans le règne de la vérité pure et de la raison. »

Le Ciel lui-même semble s'être réservé le soin de con-

fondre cette inqualifiable prétention... D'une tombe qu'on croyait à jamais muette, une voix est sortie, dont les sons *mal étouffés* [1] sont venus apporter aux vivants d'étranges révélations. C'est la voix d'un élève, c'est la voix d'un maître de cette philosophie, la voix de celui-là même qui avait enseigné COMMENT LES DOGMES FINISSENT [2]... Il avait oublié de dire comment tout finit avec eux... Mais, nouveau Diocrès, il professe encore après sa mort, et cette fois-ci c'est la vérité [3].

Recueillons-nous tous pour écouter cette *leçon* d'outre-tombe : c'est plus qu'une leçon, c'est un exemple, et un exemple dont le maître lui-même est le sujet [4].

[1] Voyez MUTILATION D'UN ÉCRIT POSTHUME DE TH. JOUFFROY, article publié par PIERRE LEROUX dans la *Revue indépendante* du 1er novembre 1842.

[2] Titre d'un écrit de M. Jouffroy, qui fit beaucoup de bruit quand il parut.

[3] Raymond *Diocrès* était un maître de saint Bruno, très-renommé par ses vertus et ses talents. La chronique raconte qu'étant mort, comme on faisait ses funérailles en grande pompe, avec beaucoup d'honneurs et d'éloges, et que l'officiant récitait la leçon tirée du livre de Job, et commençant par ces mots, *Responde mihi*, Diocrès leva la tête, et on l'entendit prononcer ces paroles : *Justo Dei judicio condemnatus sum.* — Cette légende a été écartée par la sagesse de l'Église, comme suspecte; mais elle a inspiré le pinceau de le Sueur, ainsi qu'on peut le voir dans sa *Galerie de saint Bruno.*

[4] On a prétendu, pour amortir l'effet de cet écrit posthume de Jouffroy, qu'il avait été publié contre ses intentions; on a dit aussi qu'il ne fallait y voir qu'un fruit aventureux de sa première jeunesse. C'est là une double erreur : — 1° Cet écrit a été publié par M. Damiron, son ami, et le dépositaire de ses volontés; et, comme M. Damiron nous le dit dans la préface, le manuscrit portait cette suscription, de la main de Jouffroy : A IMPRIMER; — 2° Le titre seul de l'ouvrage, *De l'organisation des sciences philosophiques*, fait voir la plénitude et la maturité des intentions de l'auteur, et révèle le caractère doctoral; de plus, M. Jouffroy y parle de ses années de professorat, et il dit, en propres termes, *qu'il était appelé à professer une science dont il ne savait pas même l'objet*; enfin, si l'on en croit

« Né de parents pieux, et dans un pays où la foi catho-
« lique était encore pleine de vie au commencement de ce
« siècle, j'avais été accoutumé de bonne heure à consi-
« dérer l'avenir de l'homme et le soin de son âme comme
« la grande affaire de ma vie; et toute la suite de mon édu-
« cation avait contribué à former en moi ces dispositions
« sérieuses. Pendant longtemps les croyances du Christia-
« nisme avaient pleinement répondu à tous les besoins et
« à toutes les inquiétudes que de telles dispositions jettent
« dans l'âme. *Aux questions qui étaient pour moi les seu-*
« *les qui méritassent d'occuper l'homme, la Religion de*
« *mes pères* DONNAIT DES RÉPONSES, et ces réponses, j'y
« croyais; et, grâce à ces croyances, la vie présente m'é-
« tait claire, et par delà je voyais se dérouler sans nuage
« l'avenir qui doit la suivre. Tranquille sur le chemin que
« j'avais à suivre dans ce monde, tranquille sur le but où
« il devait me conduire dans l'autre, comprenant la vie
« dans ses deux phases et la mort qui les unit, me com-
« prenant moi-même, connaissant les desseins de Dieu
« sur moi, et l'aimant pour la bonté de ses desseins, j'étais
« heureux de ce bonheur que donne une foi vive et certaine
« en une doctrine QUI RÉSOUT TOUTES LES GRANDES QUES-
« TIONS QUI PEUVENT INTÉRESSER L'HOMME [1].

MM. Damiron et Pierre Leroux, les dernières années de Jouffroy ont été appliquées à ce travail, et la mort l'y a surpris. — Nous devions cette explication pour écarter, en ce qui nous concerne, le reproche d'avoir abusé de cette publication. Du reste, sa lecture seule va suffire pour dissiper jusqu'au plus léger doute à ce sujet.

[1] « Il y a un petit livre, avait déjà dit M. Jouffroy, qu'on fait apprendre
« aux enfants, et sur lequel on les interroge à l'église : lisez ce petit livre, qui
« est le Catéchisme; vous y trouverez une solution de toutes les questions
« que j'ai posées, de toutes sans exception. Demandez au chrétien d'où
« vient l'espèce humaine, il le sait; où elle va, il le sait; comment elle va,
« il le sait. Demandez à ce pauvre enfant, qui de sa vie n'y a songé, pour-

« Mais, dans le temps où j'étais né, il était impossible « que ce bonheur fût durable; et le jour était venu où, du « sein de ce paisible édifice de la Religion qui m'avait re- « cueilli à ma naissance, et à l'ombre duquel ma jeunesse « s'était écoulée, j'avais entendu le vent du doute qui de « toutes parts en battait les murs, et l'ébranlait jusque « dans ses fondements.

« La divinité du Christianisme une fois mise en doute « aux yeux de ma raison, elle avait senti trembler dans « leur fondement *toutes ses convictions*... C'est sur cette « pente que mon intelligence avait glissé, et que peu à « peu elle s'était éloignée de la foi...

« Je sus alors qu'au fond de moi-même IL N'Y AVAIT « PLUS RIEN QUI FÛT DEBOUT; QUE TOUT CE QUE J'AVAIS « CRU SUR MOI-MÊME, SUR DIEU, ET SUR MA DESTINÉE EN « CETTE VIE ET EN L'AUTRE, JE NE LE CROYAIS PLUS. PUIS- « QUE JE REJETAIS L'AUTORITÉ QUI ME L'AVAIT FAIT CROIRE, « JE NE POUVAIS PLUS L'ADMETTRE; JE LE REJETAIS.

« Ce moment fut affreux; il me sembla sentir ma pre- « mière vie, si riante et si pleine, s'éteindre, et derrière « moi s'en ouvrir une autre sombre et dépeuplée, où dé-

« quoi il est ici-bas, et ce qu'il deviendra après sa mort : il vous fera une « réponse sublime, qu'il ne comprendra pas, mais qui n'en est pas moins « admirable. Demandez-lui comment le monde a été créé et à quelle fin; « pourquoi Dieu y a mis des animaux, des plantes; comment la terre a été « peuplée; si c'est par une seule famille ou par plusieurs; pourquoi les « hommes parlent plusieurs langues; pourquoi ils souffrent; pourquoi ils « se battent, et comment tout cela finira : il le sait. Origine du monde, « origine de l'espèce, question des races, destinée de l'homme en cette vie « et en l'autre, rapports de l'homme avec Dieu, devoirs de l'homme envers « ses semblables, droits de l'homme sur la création, il n'ignore rien; et « quand il sera grand, il n'hésitera pas davantage sur le droit naturel, sur « le droit politique, sur le droit des gens; car tout cela sort, tout cela dé- « coule avec clarté, et comme de soi-même, du Christianisme. » (Mélanges philosophiques, *Du Problème de la destinée humaine*, p. 424.)

« sormais j'allais vivre seul, seul avec ma fatale pensée « qui venait de m'y exiler, et que j'étais tenté de maudire. « Les jours qui suivirent cette découverte furent les plus « tristes de ma vie. Dire de quels mouvements ils furent « agités serait trop long....; mon âme ne pouvait s'accou- « tumer à un état si peu fait pour la faiblesse humaine; « par des retours violents, elle cherchait à regagner les « rivages qu'elle avait perdus.

« Mais les convictions renversées par la raison ne peu- « vent se relever que par elle... Ne pouvant supporter « l'incertitude sur l'énigme de la destinée humaine, « n'ayant plus la lumière de la foi pour la résoudre, il ne « me restait que les lumières de la raison pour y pourvoir. « Je résolus donc de consacrer tout le temps qui serait « nécessaire, et ma vie, s'il le fallait, à cette recherche : « c'est par ce chemin que je me trouvai amené *à la philo- « sophie*, qui me sembla ne pouvoir être que cette re- « cherche même [1]. »

Voilà un *sujet* digne des expériences de cette philosophie : il n'a plus rien à perdre, elle lui a tout ôté; ce n'est plus qu'un cadavre : voyons si elle va lui redonner la vie!

« Mon intelligence, excitée par ses besoins, et ÉLAR- « GIE PAR LES ENSEIGNEMENTS DU CHRISTIANISME, avait « prêté à la philosophie LE GRAND OBJET, LES VASTES « CADRES, LA SUBLIME PORTÉE d'une Religion. Elle avait « égalé le but de l'une à celui de l'autre, et n'avait rêvé « de différence entre elles que celle des procédés et de la « méthode : la Religion imaginant et imposant, la philo-

[1] *De l'organisation des sciences philosophiques*, écrit posthume de Th. Jouffroy avant sa *Mutilation*. Extraits donnés par Pierre Leroux dans la *Revue indépendante* du 1er novembre 1842, p. 288, 289, 290, 291

« sophie trouvant et démontrant, telles avaient été ses « espérances quand j'entrai à l'École normale : et que « trouvait-elle?... Toute cette lutte qui avait ranimé les « échos endormis de la Faculté, et qui remuait les têtes de « mes compagnons d'étude, avait pour objet, pour uni- « que objet..., la question de l'*origine des idées*. C'était là « tout; et, dans l'impuissance où j'étais alors de saisir les « rapports secrets qui lient les problèmes en apparence « les plus abstraits et les plus morts de la philosophie aux « questions les plus vivantes et les plus pratiques, ce n'était « rien à mes yeux... Je ne pouvais revenir de mon éton- « nement, qu'on s'occupât de l'origine des idées avec une « ardeur si grande, qu'on eût dit que toute la philosophie « était là, et qu'on laissât de côté l'homme, Dieu, le « monde, et les rapports qui les unissent à l'énigme du « passé, et les mystères de l'avenir, et tant de problèmes « gigantesques sur lesquels ON NE DISSIMULAIT PAS QU'ON « FÛT SCEPTIQUE... TOUTE LA PHILOSOPHIE ÉTAIT DANS UN « TROU OÙ L'ON MANQUAIT D'AIR, ET OÙ MON AME, RÉCEM- « MENT EXILÉE DU CHRISTIANISME, ÉTOUFFAIT; et cepen- « dant l'autorité des maîtres et la ferveur des disciples « m'imposaient, et je n'osais montrer ni ma surprise ni « mon désappointement.

« Ainsi s'écoulèrent pour moi les deux premières an- « nées de mon professorat; et si l'on veut réfléchir aux « travaux qui les remplirent, on croira facilement qu'ils « ne laissèrent aucune place à l'examen de ces questions « générales, dont je m'étais plaint d'abord de ne point trou- « ver la solution dans l'enseignement de M. Cousin... J'É- « TAIS APPELÉ A MON TOUR A PROFESSER UNE SCIENCE DONT « JE NE SAVAIS PAS MÊME L'OBJET... Je dois même ajouter, « pour être vrai, que l'ajournement de ces questions m'é-

« tait devenu moins pénible... Toutefois, la préoccupa-
« tion n'en était pas éteinte dans mon cœur; elle y subsis-
« tait tout entière; et par intervalles, quand j'avais quel-
« ques heures à rêver la nuit à une fenêtre, ou le jour
« sous les ombrages des Tuileries, des élans intérieurs,
« des attendrissements subits, me rappelaient à mes croyan-
« ces passées et éteintes, A L'OBSCURITÉ, AU VIDE DE MON
« AME, ET AU PROJET TOUJOURS AJOURNÉ DE LE COM-
« BLER[1]. »

C'est à travers ce vide et cette obscurité que s'est traînée cette pauvre intelligence, et qu'elle a été trouver la tombe, la tombe moins vide et moins obscure, puisque c'est d'elle que nous viennent cette lumière et cet enseignement.

Jouffroy est mort comme il avait vécu, dit Pierre Leroux, *sceptique et désolé*[2].

[1] *Revue indépendante*, 1er novembre 1842, p. 300, 301, 302, 309.

[2] Voici la lettre que M. Martin de Noirlieu, curé de la paroisse sur laquelle habitait Jouffroy, écrivait à un vénérable prélat, sur les derniers moments de cet homme malheureux :

« Monseigneur,

« Je me hâte de répondre à la lettre que vous m'avez fait l'honneur de
« m'écrire. Je n'ai vu M. Jouffroy que deux fois. Je me suis présenté chez
« lui deux mois avant sa mort, et il m'a accueilli avec beaucoup de poli-
« tesse. La conversation n'a roulé que sur des sujets assez vagues. Je l'ai en-
« core vu quinze jours avant le fatal événement. Pour cette fois, nous avons
« parlé de philosophie et de religion. Il a été question du dernier ouvrage
« de M. de L. M., qui venait de paraître. Jouffroy a déploré sa *défection*,
« et il m'a dit, avec un profond soupir : *Hélas ! monsieur le curé, tous*
« *ces systèmes ne mènent à rien. Vaut mieux mille et mille fois un bon*
« *acte de foi chrétienne.* Je sortis de chez lui avec de bonnes espérances
« dans le cœur, et bien résolu à y revenir prochainement. Quelques jours
« après, madame Jouffroy me fit dire que son mari était si faible, que le
« médecin lui avait défendu de parler; mais qu'il serait enchanté de me
« recevoir dès qu'il aurait un peu plus de force. Trois jours après, il s'étei-
« gnit en buvant une potion calmante.

« Voilà, monseigneur, l'exacte vérité. Je crois que la foi s'était ranimée

Et qu'on ne pense pas qu'aux yeux de Jouffroy l'exécution de ce projet, de combler le vide de son âme à l'aide de la philosophie, ne tînt qu'à une question de loisir et d'ajournement; c'était bien pis : selon lui-même, cette philosophie n'est qu'une brillante déception.

Après avoir, en effet, cherché à déterminer, dans la première partie de son écrit posthume, *selon quelles lois et à quelles conditions une science s'organise*, il fait un retour sur la philosophie au nom des principes généraux qu'il vient d'établir, et il entreprend de constater quelle est la véritable situation de cette science, « si ancienne, dit-il, et « si illustre dans l'histoire de l'humanité, mais dont la des- « tinée semble avoir été, depuis deux mille ans, d'attirer « et de *fatiguer*, par un charme et une *difficulté également* « *invincibles*, les plus grands esprits qui aient honoré, qui « honorent l'espèce humaine. — L'OBJET PRÉCIS DE CETTE « SCIENCE N'A PAS ENCORE ÉTÉ DÉTERMINÉ, dit-il; et voilà « ce qui a fait faillir et les tentatives d'Aristote, et celles « de Bacon, et celles de Descartes, pour réformer la phi- « losophie proprement dite[1]. »

Quel décourageant aveu! Ainsi donc la philosophie, cette seule ressource de Jouffroy, cette science ou plutôt cette Religion qui devait combler le vide de son âme dévastée, et qui se porte l'héritière du Christianisme dans l'esprit des générations nouvelles, N'A PAS ENCORE D'OBJET PRÉCIS. Le premier élément de toute science, le premier

« dans le cœur de ce pauvre Jouffroy, qui avait été fort pieux dans sa pre- « mière jeunesse. Quelques jours avant sa mort, il avait témoigné à sa « femme combien il était heureux de penser que j'allais me charger d'ins- « truire sa fille pour la première communion.

« Agréez, etc.

« MARTIN DE NOIRLIEU, *curé de St.-Jacques du Haut-Pas.* »

[1] *Revue indépendante*, 1er novembre 1842, p. 285.

point organique d'après lequel se déterminent tous les autres, L'OBJET, elle ne l'a pas... Mais peut-être cette science, qui, de l'aveu de M. Cousin lui-même, « est encore « au maillot[1], » ne fait que de naître, et elle peut racheter par des développements rapides le retard que l'esprit humain a mis à s'en occuper? — Hélas! non, elle a *plus de deux mille ans,* c'est une *des plus anciennes dans l'histoire de l'humanité.* — Mais peut-être, enfin, n'a-t-elle pas encore rencontré de ces génies créateurs pour qui le temps n'est rien, et qui produisent d'un jet ce que le commun des esprits s'épuise à chercher pendant des siècles? — Hélas! non encore; car précisément *sa destinée semble avoir été d'attirer et de fatiguer, par un charme et une difficulté également invincibles,* LES PLUS GRANDS ESPRITS QUI AIENT HONORÉ, QUI HONORENT L'ESPÈCE HUMAINE : un ARISTOTE, un BACON, un DESCARTES... Et cependant c'est une science qui n'a jamais eu rien à attendre du hasard des découvertes; et cependant c'est une science qui n'est rien si elle n'est vulgaire, puisque sa nature est d'être le pain des intelligences, et des intelligences déjà *élargies* par le Christianisme et affamées par l'incrédulité.

Certainement si une telle science *n'a pas encore d'objet précis,* elle n'en aura jamais. Elle sera toujours, comme l'appelait Aristote, la *désirée,* ζητουμένη. Elle a eu pour elle le temps et le génie; l'avenir ne peut lui donner rien de plus[2].

[1] Cours de 1828.

[2] Un autre *maître de philosophie,* se proposant, devant ses élèves, l'examen de cette question, *Si nous avons déjà fait quelques progrès en philosophie?* commence ainsi : « Lorsque, à la création de l'université de « France, je fus chargé d'un cours trop longtemps interrompu, le cours de « philosophie, j'éprouvai et je dus éprouver un profond sentiment de la « disproportion que je reconnaissais entre les moyens du professeur et la

Ainsi donc la philosophie n'est encore rien, — c'est-à-dire qu'elle ne sera jamais rien, — nous disent les maîtres eux-mêmes. Triste découverte, quand pour la suivre on a perdu la foi!

On croira peut-être qu'en faisant sortir ce résultat des paroles de Jouffroy, nous forçons leur sens et nous outrepassons ses intentions; mais il n'en est rien : nous en som-

« difficulté de la tâche. L'histoire de la philosophie m'avait appris combien « peu l'on compte de ces vérités qu'on appelle philosophiques, combien peu « ont été unanimement reçues et adoptées. Je savais que tout est plein de « disputes et de controverses; que les opinions sont opposées aux opinions, « les doctrines aux doctrines, les écoles aux écoles. Je savais que les idées « accueillies avec le plus de faveur ou de respect par les anciens sont dé- « daignées ou méprisées par les modernes; et que, de nos jours, ce qui est « vrai au delà du Rhin est absurde ou inintelligible en deçà. Je savais que « les questions les plus simples ont été enveloppées de ténèbres, et qu'on « semble avoir cherché à obscurcir jusqu'à cette lumière naturelle, partage « de tous les hommes, sans laquelle ils ne pourraient ni se conduire ni « veiller à leur conservation. — Et ne croyez pas qu'on soit plus d'accord « sur la manière de chercher la vérité, que sur la vérité elle-même. — Ce « qu'une méthode pose en principe, l'autre le réserve pour sa dernière « conséquence : par où l'une commence, l'autre finit. Toutes se vantent de « suivre le chemin le plus court, le plus facile et le plus sûr; toutes s'ac- « cusent réciproquement d'égarer la raison... » Après avoir étendu et multiplié les traits de ce tableau, le professeur de philosophie conclut ainsi : — « Tant de divergence, tant d'opiniâtreté, tant d'intolérance, puisqu'il « faut le dire, ne peuvent que rendre *suspecte toute philosophie, etc., etc.* »

(Laromiguière, I^re^ partie, 15^e^ leçon.)

Enfin le patriarche de la philosophie de ce siècle, Hégel, a fait entendre sur elle cette funèbre oraison : « Puisque les plus grands génies se sont « trompés, comment tous ne se tromperaient-ils pas? Ou il y a erreur par- « tout, ou, si une philosophie est véritable, à quel caractère la reconnaî- « trons-nous? Chacune se donne pour la vraie, et chacune met en avant « un autre criterium. Chaque théorie nouvelle s'élève avec la prétention « de réfuter les théories antérieures, et même de les remplacer toutes. Mais, « conformément à l'expérience, il paraît bientôt qu'à elle aussi peuvent s'ap- « pliquer les paroles de saint Pierre à Saphira : « *Les pieds de ceux qui « doivent t'ensevelir sont déjà devant la porte.* » (Leçons sur l'histoire de la philosophie, t. I, p. 28). — Aujourd'hui (1863) elle a été ensevelie par ses propres disciples; et tout ceci n'est plus que de l'histoire.

mes les fidèles exécuteurs testamentaires. Jouffroy s'est légué lui-même en exemple aux jeunes intelligences, pour leur faire éviter l'abîme de déception où il est tombé. « Il « expose sa propre biographie, dit Pierre Leroux, sa vie « philosophique, dans le but de montrer par son exemple « la douloureuse situation de l'esprit humain, dépouillé à « jamais de foi aux dogmes religieux du passé, et n'ayant, « pour y suppléer, que la RADICALE IMPUISSANCE (ce sont « les termes de Jouffroy) D'UNE PHILOSOPHIE QUI S'IGNORE « ELLE-MÊME, PUISQU'ELLE IGNORE SON OBJET VÉRITABLE[1]. »

Retirons donc nos pieds des voies fallacieuses de cette philosophie dont il a si cruellement éprouvé l'inanité, et fixons-nous dans le giron de ce Christianisme QUI RÉSOUT TOUTES LES GRANDES QUESTIONS QUI PEUVENT INTÉRESSER L'HOMME, comme il le dit lui-même; qui ÉLARGIT L'INTELLIGENCE, qui rend TRANQUILLE ET HEUREUX; dont on ne s'é-

[1] *Revue indépendante*, 1er novembre 1842, p. 288.

Faisons toutefois des réserves ici en faveur de la philosophie véritable, et sauvons-la, avec la foi, des mains de leurs communs ennemis. — La philosophie (j'entends cette science qui opère avec les facultés naturelles de la raison sur les données de la foi, pour transformer celle-ci en intelligence; ou plutôt qui n'est autre que la foi s'essayant à l'intelligence, FIDES QUÆRENS INTELLECTUM, comme dit saint Anselme) est quelque chose de vrai, de grand, de beau, de saint; car c'est une assimilation de la Sagesse éternelle. C'est elle que suivait Platon, et pour laquelle mourait Socrate; c'est elle que recueillait Cicéron, et qu'il défendait contre les sophistes, comme il défendait Rome contre les dévastateurs; c'est elle qui vint se réfugier mourante au sein du Christianisme, et qui, ravivée par lui, a pris un vol si hardi et si soutenu sous la plume des grands docteurs de la foi chrétienne, et notamment de saint Augustin, de saint Anselme, de saint Thomas; qui depuis a inspiré de si beaux traités, orgueil légitime de la raison, à Malebranche, à Leibnitz, à Bossuet, à Pascal, à Fénelon, à Clarke, à Schlegel, à Bonnet, à Euler, et qui a produit, dans notre siècle, les deux seuls noms philosophiques qui passeront à la postérité : de Maistre et Bonald. — Celle-là est une vraie science en possession de son objet, et qui manifeste sa vie par ses œuvres

loigne qu'en SENTANT TREMBLER DANS LEURS FONDEMENTS TOUTES SES CONVICTIONS, et dont on ne se détache enfin QU'EN ÉPROUVANT BIENTÔT QU'AU FOND DE SOI-MÊME IL N'Y A PLUS RIEN QUI SOIT DEBOUT.

Il faut, en dernière analyse, à l'esprit et au cœur de l'homme une doctrine capable de donner des réponses fixes et convaincantes à toutes les grandes questions qui peuvent l'intéresser sur lui-même, sur Dieu, et sur sa destinée en cette vie et en l'autre. Le scepticisme sur ces questions n'est pas naturel à l'homme : c'est un état anormal, faux, perfide, affreux un jour... ; c'est-à-dire (puisque la philosophie toute seule est dans la *radicale impuissance* de fournir des réponses) qu'il faut une Religion qui donne à la fois à la faiblesse humaine la lumière pour connaître et le secours pour pratiquer. Dieu n'a pu abandonner l'humanité sur cette terre sans le secours de cette Religion, puisqu'elle lui est si nécessaire. Elle existe donc. Cette Religion, émanée de Dieu, doit, en résumé, porter en elle, au degré le plus parfait, ce qui partout et toujours a fait le fond de toutes les imitations qui en ont été faites, et ce par quoi toutes les autres religions ont cherché à lui ressembler, savoir : un médiateur et une victime. Il faut renverser toute base de Religion, fouler aux pieds tous les instincts de la raison et de l'expérience, pour ne pas voir une grande vérité dans la foi universelle de tout le genre humain en cette nécessité d'une victime médiatrice. Toute la terre a attendu cette victime, toute la terre a eu soif de son sang ; on ne peut le nier. Eh bien! où est ce médiateur? où est cette victime? où, quand, chez quel peuple est venu *Celui qui devait venir*? quel est-il? quel est son nom? Cherchez, demandez hors du Christianisme : tout se tait... Quel autre que le Christ a dit : — ME VOICI? — et quel

autre surtout l'a prouvé comme lui? Mettez cette grande lumière sous le boisseau, retirez l'auguste victime du Calvaire, et nous voilà replongés dans la nuit antique du paganisme, d'où elle nous a tirés. Nous voilà ne sachant plus à quoi nous en tenir sur la cause de notre misère, par quelle voie en sortir pour aller à Dieu, et par quel *moyen* combler l'abîme d'ignorance et de corruption qui nous en sépare. Nous voilà cherchant partout un introuvable repos dans l'athéisme ou dans la superstition; que dis-je! nous voilà replongés bien plus avant dans les ténèbres que les anciens, car ils avaient au moins la lumière de la tradition, et la foi implicite dans le futur médiateur. Ils étaient chrétiens par anticipation, et reposaient dans l'attente du *Désiré de toutes les nations*. Et nous, sans traditions, sans espérance, sans foi, sans passé, sans avenir, et en quelque sorte sans présent, rien ne serait comparable à notre instabilité et à nos ténèbres : astres éteints et errants, nous irions bientôt nous perdre dans le néant de l'intelligence; ou plutôt ce misérable partage ne nous serait pas même assuré, et, comme ces *âmes tourmentées* du Dante, *la trombe infernale* du doute, *qui jamais ne s'arrête, emporterait nos esprits, et les ferait tourner sans cesse dans son noir tourbillon en des régions muettes de lumière*[1].

A qui donc irions-nous, Seigneur? pouvons-nous dire au Christ avec ses apôtres. VOUS SEUL *avez les paroles de la vie.*

Lorsque, instruits par les traditions universelles, nous vous disons avec la Samaritaine : *Je sais que le Messie,*

[1] *L'Enfer*, chant v. — « Deçà, delà, en bas, en haut, il les promène; « nulle espérance ne les soulage d'obtenir un moment de repos, ni même « un moindre châtiment. »

qu'on appelle Christ, doit venir, et qu'il nous annoncera toutes choses, vous seul répondez aussitôt : « JE LE SUIS, MOI QUI VOUS PARLE[1]. »

Lorsque, attirés par le charme de vos discours et les merveilles de vos œuvres, nous osons vous demander avec les Juifs, *Qui êtes-vous?* vous nous répondez encore : « Le PRINCIPE, MOI-MÊME QUI VOUS PARLE[2]... JE SUIS LA LUMIÈRE DU MONDE : QUI ME SUIT NE MARCHE POINT DANS LES TÉNÈBRES, MAIS IL AURA LA LUMIÈRE DE LA VIE[3]. MOI, LA LUMIÈRE qui éclairais inutilement tout homme au dedans, JE SUIS VENU au dehors, POUR QUE TOUS CEUX QUI CROIENT EN MOI NE DEMEURENT PAS DANS LES TÉNÈBRES[4]. JE SUIS LA VOIE, ET LA VÉRITÉ, ET LA VIE : véritablement Médiateur, NUL NE VIENT AU PÈRE QUE PAR MOI[5]. »

Enfin, lorsque, pleine de respect et de vénération pour votre humanité, notre foi, incertaine encore sur votre divinité, se demande où est cette lumière, cette voie, cette vie, ce médiateur, ce Christ; car il n'a fait que passer, celui qui disait ces choses; il n'est pas au milieu de nous; il a vécu comme un homme, il est mort comme un homme, il ne s'en est distingué que par plus de souffrances et de misères; lui, la vie du monde! il n'a pu se sauver et se défendre lui-même; lui, la lumière! il s'est éteint dans l'obscurcissement, et tout ce drame de salut et de gloire s'est dénoué par l'ignominie et par le sang :

[1] *Ego sum qui loquor tecum.* (Joan., 4, 62.)

[2] *Principium, qui et loquor vobis.* (Joan., 8, 25.)

[3] *Ego sum lux mundi : qui sequitur me non ambulat in tenebris, sed habebit lumen vitæ.* (Joan., 8, 12.)

[4] *Ego, lux in mundum veni, ut omnis qui credit in me, in tenebris non maneat.* (Joan., 12, 46.)

[5] *Ego sum via, veritas, et vita : nemo venit ad Patrem, nisi per me.* (Joan., 14, 6.)

— O INSENSÉS, ET DE CŒUR LENT A CROIRE! nous répondez-vous, NE FALLAIT-IL PAS QUE LE CHRIST SOUFFRÎT CES CHOSES, ET QU'IL ENTRAT AINSI DANS SA GLOIRE, pour vous y faire entrer après lui[1]? Ne devait-il pas être avant tout une victime, et par conséquent un homme d'ignominie et de douleur? Et pourquoi me suis-je pourvu d'un corps, si ce n'est pour m'assimiler avec lui vos souffrances, et vous les rendre méritoires en les partageant? Tout le plan de ma médiation ne roulait-il pas sur mon sacrifice? et ce sacrifice était-il autre chose qu'un *moyen* dont la fin devait être au delà? Ne me cherchez donc pas dans cette mortalité ; *c'était mon enveloppe, et non moi-même*[2]. *Si je me suis d'abord fait connaître selon la chair, c'était pour me faire suivre ensuite selon l'esprit*[3]. Ne vous arrêtez donc pas là, vous dis-je, passez outre ; et reconnaissez-moi dans une fin conforme à mon dessein, conforme à ma nature..... Je vous l'ai dit : Cette nature et cette fin, c'est d'être par moi, et d'être devenu pour vous la *Voie* du bien, la *Vérité* des intelligences, la *Vie* des cœurs, le *Principe* de toutes choses, la *Lumière* intelligible du monde. C'est par là que vous devez me regarder et que vous devez me voir, si je suis réellement le Messie, et si je n'ai pas failli à l'œuvre de votre rédemption. Et alors ne me voyez-vous pas en effet? ne me sentez-vous pas? Qu'y a-t-il dans le monde que moi depuis dix-huit cents ans? N'y suis-je pas devenu le *Principe* de toutes choses : des croyances, des mœurs,

[1] *O stulti et tardi corde ad credendum! nonne hæc oportuit pati Christum, et ita intrare in gloriam suam?* (Luc, 24, 25.)

[2] *Caro vas fuit quod habebat : attende ; non quod erat.* (S. Augustin, *Tr. in Joan.*, 27.)

[3] *Et si cognovimus secundum carnem Christum, jam non secundum carnem novimus.* (Paul, *Epist. ad Cor.*, 11.)

des institutions, des lois, de la sociabilité, et même des arts, simples ornements de la vie? Ne suis-je pas la *Voie* dans laquelle est entré et n'a cessé de marcher le genre humain, et par où il s'est élevé au faîte de la civilisation? Ne suis-je pas la suprême *Vérité*, devenue l'archétype de toutes les vérités? Ne suis-je pas la *Vie* des intelligences et des cœurs, et ne l'a-t-on pas éprouvé en bien ou en mal autant de fois qu'il s'est fait quelque chose? Ne suis-je pas devenu enfin la *Lumière* dans laquelle tout a été transfiguré, tout a resplendi, et qui n'a qu'à disparaître un moment des sociétés, pour les replonger dans la nuit de la barbarie? Qu'y a-t-il eu, qu'est-il resté de vrai, de grand, de beau, de vivant, d'immortel, depuis moi, qui n'ait été chrétien, qui n'ait été moi? Cherchez bien dans toutes les carrières de l'humanité quels ont été les plus grands cœurs, les plus riches intelligences, les plus solides génies, et les plus belles vertus en tout genre; évoquez tout le vrai, tout le bon, tout le beau, qui s'est dit ou qui s'est fait, et dites, n'en ai-je pas été le père et l'auteur? O prodige d'aveuglement! toutes mes paroles sont devenues des faits grands comme le monde, et vous doutez encore de mes paroles! la pierre et le bronze en sont pénétrés, et vos intelligences en sont vides! Je remplis tout, je porte tout, je suis tout, et vous me cherchez! Mon triomphe a passé jusqu'à l'ignominie de mon supplice, et jusqu'à faire de la Croix, type d'infamie et de souffrance, l'étoile de la gloire et l'instrument des consolations, et vous doutez encore de mon triomphe! Avant ma seconde révélation, et alors que je n'étais que comme une lueur perdue dans le monde, que je n'étais vu que dans le lointain et en espérance, j'ai trouvé des adorateurs qui m'ont reconnu : *Abraham a vu mon jour*, et tant d'autres justes, non-seulement dans le

peuple juif, mais dans la gentilité la plus reculée : un Confucius, un Socrate, un Platon, m'ont entrevu de l'œil du désir, m'ont nommé, m'ont attendu; que dis-je! tous les peuples ont eu foi dans la vertu du sacrifice et dans la venue du Libérateur; je faisais la préoccupation universelle : et aujourd'hui que je suis entré dans mon héritage, que je suis venu parmi les miens, et que je me fais voir à vous face à face, comme un ami qui vient s'asseoir à la table de son ami, vous ne me voyez pas!... O esprits aveugles! ô cœurs pesants!

— Il est vrai, Seigneur, nous sommes accablés de tant de preuves, éblouis par tant d'évidence, sans réponse à tant de marques de votre vérité; et il en est cependant beaucoup qui ne s'y rendent pas. Leur esprit voudrait bien aller à vous, mais le cœur ne suit pas; il est *tardif*, comme vous l'avez dit. Ils se retranchent, pour vous le disputer, derrière les quelques ombres et sacrifices dont vous avez semé le chemin qui mène à vous, et ils ne voient pas que c'est là précisément la part du cœur et de la liberté, sans laquelle ils n'auraient rien à donner ni à faire, emportés qu'ils seraient irrésistiblement vers le centre unique de leur félicité. Ah! s'ils savaient seulement ce que vous leur réservez, je ne dis pas dans l'autre vie, mais dans celle-ci, au delà de ces ombres et de ces sacrifices, comme ils se hâteraient de les traverser! Mais s'ils le savaient, il n'y aurait plus, par cela même, d'ombres ni de sacrifices, et partant plus de foi ni d'amour, et ainsi plus d'alliance possible avec vous, puisqu'il ne saurait y avoir d'alliance sans réciprocité. C'est-à-dire que tout aboutit en définitive à un pas du cœur vers vous, Bonté souveraine! et que ce pas, ils hésitent à le faire. Prévenez-les cependant par un de ces traits qui portent à la fois dans les âmes et le feu de

l'amour et l'éclat de la vérité. Acceptez la plus languissante disposition de leur cœur, et suscitez-y la foi ; la foi, qui n'est pas une science, mais une vertu mère de la science, et qui, faite pour tous les hommes, ne devait pas être la conquête de l'intelligence, parce que tous les hommes ne sont pas également capables d'intelligence, mais que vous avez attachée à la bonne volonté, parce que tous les hommes sont capables de bonne volonté. Hélas! vous le savez : dans des jours d'impiété délirante, nos pères nous ont dissipé le précieux dépôt de cette foi, héritage de dix-huit siècles, qui nous était substitué ; et nous sommes comme une génération d'orphelins errants dans la nudité, dans la nuit, dans la faim de l'intelligence... O grand Maître! ô bon Maître! enseignez-vous vous-même, redonnez-vous vous-même à nos cœurs! Parlez, vous seul, au dedans de nous, dans le silence des raisonnements et des passions. Dites-nous de ces choses que tous comprennent dès qu'ils veulent seulement les écouter ; de ces choses qui faisaient dire aux disciples d'Emmaüs, après les avoir entendues : *N'est-il pas vrai que notre cœur était tout brûlant au dedans de nous quand il nous parlait durant le chemin*[1] *?* afin qu'on puisse dire aussi de nous : — ET LEURS YEUX S'ÉTANT OUVERTS, ILS LE RECONNURENT[2].

[1] *Et dixerunt ad invicem : Nonne cor nostrum ardens erat in nobis, dum loqueretur in via ?* (Luc, 24, 32.)

[2] *Et aperti sunt oculi eorum, et cognoverunt eum.* (Luc, 24, 31.)

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

DEUXIÈME PARTIE.

PREUVES INTRINSÈQUES.

CHAPITRE PREMIER.

PRÉAMBULE. — TRANSITION.

§ Ier.

Un membre de la Convention, attaché au parti *girondin*, mais qui dépassait tous les partis par sa fureur contre la Religion et ses ministres, — Isnard [1], — tombe à son tour de la fatale tribune et poursuivi par la proscription, vivait dans une retraite souterraine, voisine du lieu même où bouillonnait la source de la révolution [2]. En cet état, entendant la mort rugir autour de lui, *habitant les cavités de la terre*, comme il le dit lui-même, *manquant de tout, pouvant être égorgé sans risque pour le meurtrier, ignorant le sort de sa famille, dans l'attente journalière de se voir conduit au supplice sans être jugé ni entendu, comme l'animal qu'on traîne à la boucherie, ou la victime à l'autel;* en cet état, dis-je, une révolution morale s'opéra en lui, dont les préoccupations intérieures couvri-

[1] Dès son arrivée à l'Assemblée législative, il se prononça contre les émigrants et contre les prêtres avec une véritable fureur; et dans son éloquence, qu'on pourrait appeler celle du délire, il essaya de soulever la nation tout entière contre ces deux classes de Français. — Dans la séance du 14 novembre 1791, après une diatribe furibonde contre les prêtres, qui lui valut les applaudissements de tous les forcenés qui peuplaient les galeries publiques, l'orateur les provoqua de nouveau en disant, avec un accent de fureur encore plus prononcé : *La loi, voilà mon Dieu;* JE N'EN CONNAIS PAS D'AUTRE!..... Ce blasphème excita cependant quelques murmures dans l'Assemblée, et, contre l'usage, l'impression n'en fut pas décrétée; l'orateur fut même obligé d'écrire le lendemain à tous les journaux, pour se laver de l'accusation d'athéisme. (*Biograph. univ.*, Supplém.)

[2] Dans le faubourg Saint-Antoine.

rent tous les bruits et toutes les terreurs de celle qui ébranlait le monde sur sa tête. — EXISTENCE DE DIEU, — IMMORTALITÉ DE L'AME, — NÉCESSITÉ DE LA VERTU, — NÉCESSITÉ D'UNE RELIGION POUR PRATIQUER LA VERTU MÊME, — DIVINITÉ DU CHRISTIANISME, ET FOI ENTIÈRE A SES MYSTÈRES : — tels furent les grands problèmes qui surgirent du fond de son intelligence solitaire, et à la solution desquels il s'attacha avec une application qu'il compare lui-même à celle d'Archimède au milieu du sac de Syracuse. En remuant au fond de lui la cendre de son passé, quelques étincelles de foi, restes précieux d'une éducation maternelle, lui étaient apparues. Que ne peut la fidélité à la voix du ciel? C'est avec ces faibles ressources que cette âme, dont l'activité s'était repliée sur elle-même comme un volcan qui a cessé de vomir sa lave, entreprit la prodigieuse tâche de refaire toute seule l'édifice entier de la vérité religieuse, et de revenir à la foi de sa première enfance par l'immense labeur de la philosophie. Il réussit : et les trente-trois ans de vie que le Ciel lui a départis depuis ce jour, n'ont été qu'un long soupir de piété et de repentance [1]. Mais (et c'est ceci qui doit surtout intéresser notre attention) il comprit dès l'abord, grâce à un sens philosophique des plus exquis, et à une grande droiture de cœur qui, malgré ses égarements, avait toujours fait le fond de sa nature [2], que le succès n'était pas possible et que

[1] Ce fut alors (1797) qu'on le vit rentrer dans le sein de cette Religion qu'il avait si violemment outragée; depuis, sa conduite n'a pas cessé d'édifier ses concitoyens. Il est mort vers 1830, dans des sentiments d'une piété et d'un repentir tout à fait exemplaires. (*Biogr. univ.*)

[2] Vigoureusement constitué et d'un tempérament sanguin, Isnard était fougueux, violent, mais en paroles plutôt qu'en actions. Entraîné par une imagination exaltée, il n'avait pas de ténacité, et revenait facilement de ses opinions comme de ses emportements. Il avait d'ailleurs de l'honneur, de la probité; et, pendant les diverses résidences qu'il fit à Paris avant et

l'entreprise était insensée, sans une condition à laquelle il commença par se plier franchement, et qu'il ne cessa de remplir comme un des éléments les plus essentiels de ses recherches ; et cette condition... C'EST LA PRIÈRE.

Il faut le laisser parler lui-même; car rien ne peut remplacer ce langage de l'expérience, exprimée avec le même cœur qui l'a ressentie :

« Le décret qui me mit *hors la loi* sembla me mettre également *hors* des peines de la vie, et m'introduire dans une existence nouvelle et *plus réelle*. Si je n'eusse jamais été proscrit, emporté comme tant d'autres par une sorte de tourbillon, j'aurais continué d'exister sans me connaître, je serais mort sans savoir que j'avais vécu. Mon malheur m'a fait faire une pause dans le voyage de la vie, durant laquelle je me suis regardé, reconnu; j'ai vu d'où je venais, où j'allais, le chemin que j'avais fait et celui qui me restait à parcourir, les deux sentiers que j'avais suivis, et ceux qu'il me convenait de prendre pour arriver au vrai but.

« Il m'est impossible de peindre quelles jouissances m'ont procurées ce silence, ce recueillement absolu, cette possession continuelle de ma pensée, cette étude suivie de mon être, ces fruits de sagesse et d'instruction que je sentais éclore en moi, cet abandon de la terre, ce lointain d'où j'apercevais et jugeais les criminelles folies des hommes, cette adoration sincère et croissante de la vertu, cette élévation intellectuelle vers les objets grands et sublimes, et surtout vers l'Auteur de la nature, ce culte libre et pur que je lui adressais sans cesse.

après la fin de sa carrière législative, il était reçu chez plusieurs banquiers et négociants qui n'avaient jamais partagé ses opinions révolutionnaires. (*Biogr. univ.*)

« Mes opinions sur l'immortalité de l'âme et sur les autres points de la métaphysique religieuse ne tiennent « nullement, comme on pourrait le croire, à la vivacité de « mon imagination, à la sensibilité de mon âme. Elles sont « le fruit de la plus profonde réflexion, et je puis dire que « peu d'hommes se sont trouvés à même de réfléchir comme « moi : je dois cet avantage aux malheurs de la révolution. « Proscrit, condamné pour un acte de dévouement envers « ma patrie[1], la Providence, sans me faire quitter Paris, « me retint emprisonné dans une retraite isolée, où, n'a- « percevant en arrière que mon échafaud dressé, devant « moi que le soleil, la nuit, et la nature ; n'ayant plus d'au- « tre intérêt ici-bas que de réfléchir sur Dieu, sur mon âme, « sur la Religion, je me livrai tout entier à une méditation « qui dura seize mois, pendant quinze heures par jour : et « certes on ne réfléchit jamais plus profondément qu'au « pied de l'échafaud !

« Je retrouvai dans mon cœur ces germes religieux qu'une « saine éducation y avait semés dans l'enfance, et, qui, si « longtemps étouffés par la prospérité, se ravivaient dans « le malheur.

« Mais si mon âme était entraînée vers la Religion, *mon* « *esprit répugnait à réfléchir* sur ses dogmes et ses mys- « tères, que je trouvais absurdes. Je ne pouvais les croire, « parce que je n'avais pu les expliquer.

« Ceux qui, en matière religieuse, ont tant fait une fois « que de soumettre à l'examen rigide de leur faible raison « ce que tant de gens mieux avisés croient sans même y

[1] Isnard avait été mis hors la loi par un décret spécial. Il s'était attiré cette distinction en répondant comme président, à la commune menaçante qui demandait la liberté de Marat, que « si Paris attentait à la Convention « nationale, on chercherait bientôt sur les rives de la Seine la place où « cette ville aurait existé. »

« réfléchir, ne peuvent plus trouver *vrai* que ce qui leur « est assez démontré pour les frapper d'une entière convic- « tion. Ils veulent absolument qu'on leur prouve tout, et « je me trouvais dans ce cas. Il faut alors que ces scepti- « ques restent égarés dans le dédale de la métaphysique, ou « bien qu'à force de méditation et de philosophie ils par- « viennent à soulever presque tous les voiles du sanctuaire, « et à parcourir le cercle entier des connaissances religieu- « ses, pour revenir enfin, les yeux ouverts et un flambeau « à la main, dans le même endroit où l'humble foi les au- « rait laissés paisiblement, un bandeau sur les yeux.

« J'ai heureusement parcouru le cercle; mais encore « plus heureux celui qui n'a pas besoin de faire le tour du « monde pour retourner au point d'où il était parti!

« Avec un cœur plein de zèle et un esprit égaré, mais « résolu de ne prendre du repos qu'après avoir distingué « la vérité, j'entrepris ce long pèlerinage de la pensée. Ce- « lui qui m'en inspira la résolution m'entretint dans la per- « sévérance. »

Chacune des paroles qui vont suivre ne saurait être as- sez pesée et méditée. Ce n'est pas un théologien qui trace des règles de direction, c'est une âme revenue de loin qui raconte son voyage, et qui signale aux âmes encore flot- tantes loin du port, comme elle l'a été elle-même, les *passes* de la vérité.

« Je m'aperçus d'abord qu'en matières religieuses, la « solution de la vérité dépend moins de l'effort de notre « esprit que de la disposition de notre cœur; que sur ces « questions, qui tiennent autant au sentiment qu'à l'intelli- « gence, l'aveugle raison s'égare, et tombe si elle veut « marcher seule d'un pas présomptueux; qu'il faut que la

« vertu lui prête le ferme appui de son bras, et que la cha-
« rité seule peut délier le bandeau que le vice et l'erreur
« retiennent sur nos yeux. Je reconnus que, dans la nuit
« obscure de la métaphysique religieuse, LA VÉRITÉ NE SE
« MONTRE QUE PAR ÉCLAIRS qu'il faut saisir, ET COMME UNE
« FLAMME QUE L'HUMBLE PRIÈRE ALLUME ET QUE L'ORGUEIL
« ÉTEINT. C'est pourquoi tant de personnes sont si peu
« propres à cultiver cette science, tandis qu'elles sont si
« habiles dans toutes les autres. JE COMMENÇAI DONC PAR
« PRIER ; et, plus en rapport avec Dieu, je devins meilleur,
« plus calme, plus au-dessus de l'infortune, PLUS APTE A
« DISCERNER LA VÉRITÉ [1]. »

Ce grand exemple de la conversion d'Isnard, si persuasif en lui-même, prend une force plus saisissante encore de son rapprochement avec la chute de Jouffroy, dont il forme la contre-partie.

Bien des livres pleins de beaux raisonnements ne feraient pas sur nous une impression aussi profonde que ces deux grands exemples, si pleins de lumières et d'enseignements pour qui ne cherche pas à s'aveugler.

Voici deux hommes d'élite qui nous rendent compte eux-mêmes, et dans un langage d'une irrécusable sincérité, car jamais on n'a parlé avec plus de désintéressement et d'indépendance, de l'expérience qu'ils ont faite de la vérité chrétienne dans des situations diamétralement opposées. L'un nous fait la confession que, du moment où, cédant aux inspirations du scepticisme philosophique, il s'est éloigné de la foi chrétienne, il a perdu en même temps la lu-

[1] Isnard, *De l'immortalité de l'âme*, 1802, in-8°. — Voyez aussi *Dithyrambe sur l'immortalité de l'âme*, 1805, in-8°, lequel est suivi d'une nouvelle édition du discours précédent.

mière et l'intelligence sur tout ce qui peut intéresser l'homme en cette vie et en l'autre; il a vainement cherché en lui-même et dans la philosophie dont il faisait profession, je ne dis pas une base, mais un temps d'arrêt seulement qui retardât la ruine immense de toutes ses convictions, et le sauvât de ce vide et de cette obscurité où toute son intelligence s'est abîmée. L'autre, nouveau *Saul*, ne respirant que la rage du nom chrétien et de toute Religion, nous raconte comment, arrêté tout à coup sur le chemin de ses égarements, une étude consciencieuse, en le ramenant à la foi, l'a remis en possession de lui-même, a fait éclore au dedans de lui des fruits abondants de sagesse, et, en le mettant hors des peines de cette vie, l'a fait jouir de toute la plénitude et de toute la réalité de l'existence.

Quelle est donc cette vérité, quelle est donc cette Religion, hors de laquelle un homme comme Jouffroy ne peut que tomber, et dans le sein de laquelle un homme comme Isnard se relève?... N'est-elle pas la vie même? et quelle preuve plus manifeste en veut-on?

Mais d'où vient que l'un l'a perdue et que l'autre l'a recouvrée, avec un égal désir, ce semble, de la posséder?

Voici le secret de cette différence :

Isnard n'a pas philosophé seulement, *il a prié*, il a même COMMENCÉ PAR PRIER; et Jouffroy, se confiant aux seules forces de sa raison, l'a constituée juge exclusif de sa foi, après avoir laissé celle-ci s'éteindre dans un abandon anticipé de sa pratique.

L'un a étudié les phénomènes de la vie sur un corps animé, l'autre ne l'a fait que sur un cadavre.

Vous voulez juger de la vérité religieuse sans la mettre en exercice! Mais vous péchez dès lors contre la première règle de tout examen philosophique, qui est que toute vé-

rité d'observation doit être examinée selon la nature de son objet et avec les facultés dont il relève. Jugeriez-vous d'une vérité géométrique avec le sentiment? jugeriez-vous d'une vérité poétique avec le compas? jugeriez-vous des couleurs avec l'ouïe, ou des sons avec les yeux? Non certes : eh bien! votre prétention ne serait pas moins étrange de vouloir juger de la vérité religieuse sans la goûter, sans l'expérimenter. La vérité religieuse s'adresse à tout l'homme, à son esprit et surtout à son cœur; et vous voulez la juger sans la mettre en contact avec votre cœur! La vérité religieuse est essentiellement pratique, et vous voulez ne la juger qu'en pure spéculation! La vérité religieuse est divine, ou elle n'est pas; et vous ne voulez pas éprouver ce qui fait qu'elle est divine, c'est-à-dire qu'elle est vérité? Mais, de grâce, mettez-vous d'accord avec vous-même : subissez les conditions du sujet que vous voulez étudier, ou bien cessez de vous en constituer l'examinateur et le juge.

Nous ne vous disons pas, Pratiquez sans examen; mais nous vous disons : N'examinez pas sans pratiquer. Et pourquoi? Parce que la pratique fait ici partie de l'examen même, et que, dans ce cas, c'est philosopher que de prier.

Avez-vous bien réfléchi à ce qu'est la vérité que nous examinons ici? Ce n'est pas telle vérité relative et contingente, localisée dans un objet particulier, où elle n'est qu'en produit ou qu'en image, comme la pensée d'un artiste dans une statue ou sur un tableau, comme la pensée de Dieu dans l'univers : c'est la Vérité absolue et infinie, la Vérité dans sa substance et dans sa source, LA VÉRITÉ MÊME, c'est-à-dire DIEU. Elle est cela, ou elle n'est rien. De sorte que notre examen porte essentiellement sur ce point, et que c'est avec la VÉRITÉ, considérée ainsi comme

Dieu même, que nous devons nous mettre en rapport pour l'étudier.

Or, qu'est-ce que Dieu? — « Il répugne, » dit M. Cousin, se disculpant du reproche de panthéisme dans l'avant-propos de son dernier ouvrage sur Pascal, « que l'Être « qui est la cause première et dernière de notre âme, soit « un être abstrait, possédant moins qu'il n'a donné, et « n'ayant lui-même ni personnalité, ni liberté, ni intelli- « gence, ni justice, ni amour. Ou Dieu est inférieur à « l'homme, ou il possède au moins tout ce qu'il y a de « permanent et de substantiel dans l'homme, avec l'infi- « nité de plus [1]. »

Dieu, la Vérité même, objet de notre étude, n'est donc pas une froide abstraction, comme un théorème de géométrie : c'est une personnalité distincte, vivante, voulante, intelligente, aimante, comme notre âme, *avec l'infinité de plus*. C'est-à-dire que c'est l'Intelligence même, l'Amour même, la Justice, la Puissance, la Bonté mêmes. Voilà le sujet de notre examen. Or, comment nous mettre en rapport avec ce sujet, si ce n'est comme on se met en rapport avec une intelligence, avec une volonté, avec un amour, par des communications réciproques sollicitées par la parole, je dis par la parole intérieure au moins, sans laquelle on ne conçoit ni pensée ni sentiment?

Parlez-lui donc, si vous voulez expérimenter quel il est et si la vérité chrétienne est bien sa vérité. Mais parlez-lui comme une intelligence aussi finie que la nôtre peut parler à l'Intelligence infinie, c'est-à-dire avec le sentiment de votre faiblesse et de sa grandeur, de votre misère et de sa bonté. Mettez-vous bien en sa présence, et traitez avec lui

[1] *Des pensées de Pascal;* Rapport à l'Académie française, par M. V. Cousin; *Avant-propos*, p. XLIV.

seul de vos intérêts éternels et de la connaissance de sa vérité, esprit à esprit, cœur à cœur. Que craignez-vous? Pensez-vous que celui qui a fait l'intelligence de l'homme ne saura pas la comprendre, et que si elle est capable d'interroger, il n'est pas capable de répondre[1]?... Je suppose que vous voulez sincèrement la vérité, que vous la voulez à tout prix; que, comme Pilate, après avoir demandé, *Qu'est-ce que la vérité?* vous ne vous retournerez pas avant d'avoir entendu la réponse; ou que, comme le jeune homme de l'Évangile, vous ne vous en irez pas tout triste des sacrifices qu'elle vous prescrira; mais que plutôt, *avec un cœur plein de zèle, et bien résolu de ne prendre de repos qu'après l'avoir distinguée*, comme Isnard, vous fermerez sur votre âme la porte de vos sens, vous ferez taire au dedans et refoulerez au dehors tout le vain murmure de vos faiblesses et de vos passions, et que là, inclinant l'oreille de votre cœur, prêt à tout, vous recueillerez avec délices la suave parole du Verbe éternel, *qui distillera* dans votre âme *comme une rosée*, et qui ne sera pas seulement une parole, mais une lumière, mais un sentiment, mais une force qui vous portera à la vérité tout d'un trait, et vous y fera pénétrer largement et avec une familiarité surprenante.

Faites cela, et, je vous le certifie au nom de l'expérience la plus constante, ce que vous n'entendez pas maintenant, vous le comprendrez alors : vous verrez luire devant vous, dans la nuit obscure de la métaphysique, *une flamme que l'humble prière allume et que l'orgueil éteint;* et, *plus en rapport avec Dieu, vous deviendrez meilleur, plus calme, plus au-dessus de vous-même, plus apte à discerner la vé-*

[1] *Qui plantavit aurem non audiet? aut qui finxit oculum non considerat?* (Psal. 93, v. 10.)

rité[1]; vous expérimenterez enfin cette profonde parole de la *Vérité* même : QUI FACIT VERITATEM, VENIT AD LUCEM[2].

C'est dans cette situation que nous nous mettons nous-même chaque fois que nous reprenons et que nous quittons le cours de ces *Études;* et, plein du sentiment de notre insuffisance, — sentiment qui fait notre force, — nous osons nous approprier ces paroles de Pascal :

« Si ce discours vous plaît et vous semble fort, sachez « qu'il est fait par un homme qui s'est mis à genoux aupa- « ravant et après, pour prier cet Être infini et sans parties, « auquel il soumet tout le sien, de se soumettre aussi le « vôtre, pour votre propre bien et pour sa gloire; et qu'ainsi « la force s'accorde avec cette bassesse[3]. »

§ II.

Si cette disposition fut jamais indispensable, c'est bien d'ailleurs dans ce moment où nous allons aborder l'étude du Christianisme en lui-même, dans sa morale, dans ses dogmes et ses mystères; traverser pour ainsi dire la nue qui nous dérobe sa majesté, et pénétrer dans le secret de son sanctuaire.

Jusqu'ici nous n'en avons parcouru que la nef. Tout nous a fait pressentir sa divinité; disons mieux, tout nous l'a prouvée, et bien des fois nous aurions pu nous arrêter, et prendre place parmi ses adorateurs. Cependant que de preuves, même extrinsèques, nous avons laissées à l'écart, et de quel secours nous nous sommes privés! Tout ce faisceau si solide et si imposant de preuves historiques

[1] Isnard.
[2] Joan., III, 21.
[3] Pascal, *Pensées*, 1re partie, art. III.

qui ont été jusqu'à nos jours comme les colonnes de la démonstration évangélique, qui ont fait la conversion du monde, et sur lesquelles a reposé la foi de nos aïeux : — les prophéties, — les miracles, — l'authenticité, la force et l'inspiration des Livres saints, — le prodige de la propagation de l'Évangile, — le témoignage de ses apôtres et de ses martyrs, — le témoignage de ses bienfaits, — la perpétuité et l'universalité surhumaines de son empire, etc., etc. ; toutes ces preuves, nous les avons ajournées à la troisième partie de ces *Études*. Nous aurions pu, nous aurions dû peut-être les présenter ici, à la suite des preuves préliminaires, et, renfermant en elles le corps des dogmes et des mystères chrétiens, faire accepter ceux-ci sur la foi de tant de marques extérieures de leur divinité. Car enfin la raison a-t-elle droit à rien de plus qu'à la démonstration de ce fait, que l'établissement et l'existence du Christianisme sont humainement inexplicables, et que Jésus-Christ est Dieu? Ce point bien établi, ne doit-elle pas logiquement se soumettre à la parole d'un Dieu sans la contrôler? et l'obscurité, quelque impénétrable qu'elle soit, des mystères chrétiens, peut-elle motiver jamais sa résistance, alors que de toute part elle est investie et contenue par les témoignages les plus éclatants de la divinité de leur fondateur?... Mais l'esprit inquisiteur de notre siècle veut encore plus, et les intelligences affadies par le scepticisme demandent à la vérité un sel nouveau. On a depuis si longtemps présenté les preuves historiques, qu'elles n'ont plus le pouvoir de faire impression sur les esprits. D'un autre côté, la philosophie du dix-huitième siècle a tant décrié, tant défiguré les dogmes chrétiens, tant exagéré et faussé le sens du mot *mystère*, jusqu'à le rendre synonyme d'*absurdité;* et par là-dessus l'ignorance

des générations nouvelles, en ces matières, est venue jeter des nuages si épais sur les articles de notre foi, même parmi ceux qui se piquent de savoir et d'étude, que c'est une découverte souvent et une invention nouvelle que la vieille et simple vérité catholique.

Nous ne voudrions d'autre preuve de la divinité du Christianisme que l'exposition fidèle, claire, forte, de ses dogmes et de la foi tout entière. Jusqu'ici il nous semble qu'on a trop pris de précautions pour écarter cet examen; on s'est trop retranché dans les preuves extrinsèques. Sur la foi de celles-ci, on a conclu trop exclusivement qu'il fallait recevoir tout ce qu'il contient comme lettre close. Sans doute, en un sens, ce raisonnement est juste : *Dieu a parlé, donc il faut se soumettre aveuglément à sa parole;* mais qu'en est-il résulté? c'est que ce mot *aveuglément* a été pris à la lettre, et que la plupart des esprits en ont conclu qu'il était inutile, qu'il était défendu même de s'enquérir rationnellement de ce que contient la doctrine chrétienne, et qu'il suffisait de la croire en somme : de là l'ignorance de cette doctrine. D'autres esprits ont même été plus loin, en concluant qu'on n'imposait ainsi la doctrine sur la foi des preuves extrinsèques que parce que cette doctrine ne pouvait soutenir par elle-même l'examen, et que le respect, en ce cas, n'était que de la défiance : de là les plus déplorables préjugés. Et puis, est-il bien du principe de la foi chrétienne de s'immobiliser ainsi sur le seuil du temple? Sa destinée ne l'appelle-t-elle pas à avancer d'un pas respectueux dans la compréhension et l'intelligence des mystères eux-mêmes, sinon dans leur fond, au moins dans leur rapport avec notre nature, et à préluder dès ici-bas à la vision qui doit l'absorber un jour? Contrarier cette vocation imprescriptible de l'intelligence à la

lumière, n'est-ce pas l'exposer à une réaction contre ce qu'elle admet déjà, et contre les preuves extrinsèques elles-mêmes? Enfin, la doctrine chrétienne ayant pour objet de réformer l'esprit et le cœur de l'homme, cet objet peut-il être atteint sans un travail de l'esprit et du cœur de l'homme sur cette doctrine, pour se l'assimiler?

A l'appui de ce sentiment, qu'il nous soit permis d'invoquer une bien haute autorité et un bien bel exemple : saint Augustin. Dans sa lettre CXX à Consentius, ce grand homme s'exprime ainsi :

« L'Église exige la Foi; et c'est parce que nous avons « tant de raisons de croire, et toutes si fortes et si pres- « santes, qu'elle exige la Foi et l'humble soumission à tous « ses divins enseignements. Qu'on n'aille donc point lui « imputer de demander une foi absolument aveugle et sans « raison, *ou l'accuser de prétendre que ceux qui ont cru*, « et qui pour croire ont fait de leur raison l'usage salutaire « que nous avons marqué, *ne puissent pas continuer d'u-* « *ser de leur raison* pour rendre leur foi toujours plus « humble, mais aussi toujours plus éclairée. C'est encore « une objection, ou plutôt une calomnie contre l'Église « même, qu'il reste à détruire.

« Nous croyons donc, et nous sommes obligés de croire; « mais il ne nous est point interdit de vouloir entendre ce « que nous croyons; et qui nous dirait, Croyez, et ne son- « gez point à vouloir entendre ce que vous croyez; nous « lui dirions : Corrigez votre principe, non pas jusqu'à « rejeter la voie de la Foi, mais au moins jusqu'à recon- « naître que ce que la Foi nous fait croire, peut être, à « certain degré, compris par la lumière de la raison. Car « Dieu nous garde de penser qu'il haïsse en nous cette pré- « rogative par laquelle il nous a élevés au-dessus des autres

« animaux ! A Dieu ne plaise que la soumission où nous « sommes sur tout ce qui fait partie de la Foi, nous empê- « che de chercher et de demander raison de ce que nous « croyons, puisque nous ne pourrions pas même croire, si « nous n'étions capables de raison ! — Celui qui est par- « venu au point que la vraie raison lui donne l'intelligence « de ce qu'il croyait auparavant sans l'entendre, est certai- « nement dans une meilleure condition que celui qui en est « encore à désirer d'entendre ce qu'il croit. Que s'il n'avait « pas ce désir-là même, et qu'il s'imaginât qu'il faut s'en « tenir à la Foi, au lieu que nous devons aspirer à l'intelli- « gence, ce serait ne pas savoir quelle est la fin et l'utilité « de la Foi. Car comme la Foi sainte et salutaire ne subsiste « point sans Espérance et sans Charité, il faut que l'homme « fidèle, non-seulement croie ce qu'il ne voit pas encore, « mais qu'il aime à le voir, qu'il y travaille, et qu'il espère « d'y parvenir [1]. »

[1] La Raison doit-elle précéder la Foi ? La Foi doit-elle précéder la Raison ? Ce passage de saint Augustin répond implicitement à ces délicates questions, et va nous aider à les résoudre :

La Foi d'abord ne peut se passer d'une première raison *, une *raison d'autorité ;* et c'est pour fournir cette première raison qu'abondent toutes les preuves préliminaires et extrinsèques de la divinité de la Religion : Dieu a-t-il parlé ? Dans la mesure de cette question, il est très-vrai de dire que *la Raison doit précéder la Foi ;* et il le faut bien ; car enfin, rien ne peut se faire dans l'homme sans la Raison, autant vaudrait dire sans l'homme même, puisque l'homme n'est qu'une capacité de Raison.

Venue à l'affirmative de cette question, la Raison doit céder le pas à la Foi ; et elle le doit en vertu d'elle-même, car c'est elle qui proclame cette règle : *Dieu a parlé : donc il faut croire à sa parole.* Une telle croyance n'est pas aveugle, elle est très-éclairée dans son principe ; car si la Raison croit à des choses dont elle n'a pas encore les raisons *immédiates :* la Trinité, l'Incarnation, la Chute, la Rédemption, tous les mystères, elle n'y croit cependant pas sans raison, puisqu'elle a déjà par devers elle des

* Dans toute cette note, le mot *raison* veut dire tantôt la faculté de ce nom, tantôt l'acte de cette faculté : dans le premier cas, nous lui donnons une capitale.

Cette méthode, qui consiste à prolonger l'exercice de la raison dans l'objet même de la foi bien entendue, n'est donc ni nouvelle ni téméraire. Elle a pour elle l'autorité et l'exemple des Pères de l'Église, et en particulier de saint Augustin; et par là elle peut bien, ce nous semble, se relever de l'interdit dont elle a été comme frappée pendant si longtemps, et en particulier dans le dernier siècle.

raisons *médiates* déterminantes : les prophéties, les miracles, l'établissement du Christianisme, toutes les preuves de la divinité de la Révélation. Par là, nous faisons acte de Raison dans la foi à tout ce que contient cette Révélation; et lorsque ensuite nous adhérons par le détail à tel ou tel mystère, à telle ou telle pratique du Christianisme, nous ne faisons que répéter cet acte de Raison, que tirer les conséquences d'un syllogisme. Les rationalistes, au contraire, qui, malgré cette raison que *Dieu ayant parlé, nous devons nous soumettre à sa parole*, veulent *débattre* cette parole, sont manifestement déraisonnables.

Mais de cela que nous ne devons pas *débattre* la parole de Dieu, s'ensuit-il que nous ne devons pas chercher à la comprendre, et que notre soumission, parce qu'elle est éclairée dans son principe, doit être aveugle dans son objet? Erreur non moins funeste que la première; car si l'une va contre la nature de la Foi, l'autre va contre la nature de la Raison, qui aspire incessamment à la lumière. Telle n'est pas la soumission que demande l'Église : loin de borner la Raison, cette soumission devient pour elle le moyen d'un plus haut développement. Ainsi déterminée, en effet, par une première raison d'autorité, la Raison soumise ne s'arrête pas inerte devant son objet : elle l'adore; mais, en l'adorant, elle le pénètre, et cherche au dedans de lui une raison seconde de compréhension qu'elle ne découvre jamais pleinement ici-bas, mais qu'elle découvre d'autant plus qu'elle est plus humble et plus soumise. En ce sens, il est vrai de dire que *la Foi doit précéder la Raison*....., mais pour la faire avancer.

Ainsi, la Raison agit toujours dans ce divin commerce; seulement il faut distinguer en elle deux ordres d'exercice, deux ordres de raison : une première raison d'autorité qui précède la Foi et la détermine; une raison seconde de compréhension que la Foi précède et qu'elle aspire à découvrir.

La première raison est le fondement de la Foi : *Rationabile sit obsequium vestrum.* La seconde raison en est l'effet et la récompense : *Crede ut intelligas.*

Par une économie admirable, la Religion balance ainsi nos droits avec nos devoirs, et satisfait les uns par les autres en les empêchant de s'égarer. Elle commence par reconnaître ce droit magnifique que nous tenons de

Nul ne se méprendra, du reste, nous le pensons, sur la portée de nos intentions et de nos paroles : nous sommes loin de vouloir faire, au fond, la critique des travaux apologétiques de nos devanciers. Nous douterions de nous-même, si nous nous trouvions en dissentiment sérieux avec eux ; car, à part leur science et l'expérience de la vérité dont ils étaient les docteurs, ils avaient les intentions trop pures pour que Dieu ne les ait pas dirigés. Nous comprenons très-bien que, pour le temps où ils écrivaient, leur méthode était la meilleure. Dans un temps, en effet, où la fureur des préjugés philosophiques ne visait qu'à détruire tout, et qu'à se jouer avec une légèreté sacrilége des vérités divines, ce qu'on avait de mieux à faire, c'était de fermer le sanctuaire, et de le défendre au dehors. Nous comprenons même qu'avant cette époque, et alors que l'esprit humain retenait encore sa foi première, il était prudent, en laissant à chacun le soin de s'essayer à l'intelligence, de ne pas forcer immodérément cette disposition, légitime en soi, par un appel anticipé à l'examen philosophique des dogmes, qu'on connaissait déjà par l'instruction régulière et surtout

Dieu, et par lequel nous lui ressemblons, de n'agir que par Raison : elle nous donne les motifs de la Foi qu'elle nous demande. Mais, en satisfaisant ainsi la Raison, elle oblige le cœur ; en satisfaisant un droit, elle fait naître un devoir : la Foi ; et cela dans la mesure de la raison qu'elle nous en donne, raison qui ne paraît insuffisante à plusieurs que parce que le cœur résiste secrètement à l'obligation de Foi qui en découle. Cette obligation de Foi elle-même n'est pas une entrave à l'exercice de la Raison : non, après avoir été satisfaite dans le motif, celle-ci continue à s'exercer dans l'objet même de la Foi ; mais elle continue sous la condition désormais préalable de la Foi, ou plutôt sous l'escorte et comme sur les ailes de la Foi ; parce que la Foi affine l'esprit en purifiant le cœur, et le rend de plus en plus capable de soutenir le grand jour de la vérité. Correspondance admirable entre la Raison et la Foi, entre l'esprit et le cœur, entre la vérité et la charité, entre l'hommage de la créature et les communications du Créateur !

par la pratique. Mais nous ne sommes plus dans cet heureux temps, ni dans le temps funeste qui lui a succédé. On ne croit plus, mais on veut croire, non toutefois sans connaissance de cause. On a toute l'ignorance des temps naïfs, et toute l'exigence philosophique des temps avancés. Ce n'est pas une raison orgueilleuse qui veut dominer, c'est une raison étendue et exercée qui veut se nourrir.

La Religion du Christ, faite pour tous les âges, et qui porte dans son fond divin de quoi nourrir toutes les générations comme un seul homme, en variant ses aliments selon les développements de l'esprit humain, depuis le lait du petit enfant jusqu'au pain de l'homme fait, quoique d'une même et unique substance, — plus gênée, si ce mot est permis, lorsqu'elle se resserre dans la foi que lorsqu'elle se dilate dans l'intelligence; — la Religion, dis-je, doit être présentée aujourd'hui, jusque dans ses dogmes, *philosophiquement* (ce mot, bien entendu, n'a rien qui doive effrayer les *enfants de la lumière,* comme leur divin Maître lui-même appelle les chrétiens). Cela se peut, parce qu'il y a du sérieux et de la bonne foi dans les esprits; cela se doit, parce qu'on autoriserait, par une réserve hors de saison, les préventions et les préjugés qui ne manqueraient pas de se former dans des têtes vides et en travail.

Le moment est donc venu de lever le voile, et de faire voir, — chose admirable! — que ces *vieux* dogmes chrétiens, comme on les appelle, auxquels, sur la seule force des preuves extrinsèques, une raison saine ne peut refuser sa créance, quand bien même elle n'y comprendrait rien, portent en eux-mêmes une si admirable et si parfaite sagesse, que tout seuls ils suffiraient pour prouver leur céleste origine, quand bien même les preuves extrinsèques n'existeraient pas; et qu'ils sont comme ces pierres précieuses

qui non-seulement réfléchissent et multiplient la lumière qui les frappe, mais qui, lorsqu'on les isole, ont la propriété de briller encore de leurs propres feux au sein même de la nuit.

Nous l'avons déjà dit, et on ne saurait assez le remarquer : à la différence des systèmes humains qui tendent laborieusement, par une déduction fragile, à une conclusion longtemps suspendue et le plus souvent contestable, dans le Christianisme on peut conclure à chaque pas, tout en avançant vers une conclusion croissante, ou pour mieux dire infinie, car elle est en Dieu, et se fait toujours sentir sans s'achever jamais[1]. La vérité chrétienne se démontre, de quelque côté qu'on la prenne, par une foule de preuves variées à l'infini, mais conduisant toutes à un centre commun, siége de la foi, qui ne paraît impénétrable que parce que sa trop forte lumière éblouit. Mais lorsqu'on l'observe par degré et avec un œil docile, il devient à son tour un foyer d'évidence auprès duquel tout le reste paraît obscur : de sorte que c'est ce qu'on doit croire qui fait précisément qu'on le croit, et que la conclusion de notre foi en devient le principe.

Cette unité de la vérité chrétienne dans une si grande variété d'aperçus et de preuves ne peut bien s'exprimer que par ce mot de l'école : *Est tota in toto, et tota in qualibet parte;* elle est toute dans le tout, et toute dans chaque partie.

[1] Nous l'avons déjà vu : à la fin du chapitre sur la *Nécessité d'une seconde révélation*, à la fin du chapitre sur *Moïse*, à la fin du chapitre sur les *Sacrifices*, à la fin des chapitres sur les *Traditions universelles*, *l'Attente du Libérateur*, et les circonstances *de la venue et du règne de Jésus-Christ*, nous avons pu recueillir autant de fois une conclusion qui, tout en se suffisant à elle-même, concourait à former la conclusion générale, qui va grandissant.

Il n'y a là rien d'étonnant, le Christianisme étant divin. Il ne le serait pas sans cela. C'est là, en effet, le cachet des œuvres de Dieu, et le caractère de cette Sagesse éternelle qui, *n'étant qu'une, peut tout, — toujours immuable, renouvelle toutes choses, — et, tendant à son unique fin avec force, dispose tous ses moyens avec douceur*[1].

Ce qui serait étonnant, disons mieux, ce qui serait contre la nature des choses, c'est qu'une œuvre si simple et si profonde, si unique et si vaste, fût l'œuvre des hommes, et qu'elle eût pu se former, s'arrêter et se maintenir immuablement au sein de ce flux et reflux incessant de nos opinions, de nos volontés, et de nos accidents terrestres, si la main de Dieu n'était dedans.

Ces considérations doivent dominer toutes nos *Études*. Nous en avions déjà touché quelques mots, mais il fallait les rappeler ici, parce que le cas de les appliquer va devenir de plus en plus fréquent.

Mais tous les hommes ne sont pas également propres à saisir de prime abord cette divine harmonie; et la différence ne vient pas seulement de la nature de leur esprit, elle vient encore de la force de leur volonté, et souvent aussi des préoccupations où les tiennent plongés les affaires de leur condition. De là la nécessité, pour ceux qui veulent les initier à ces sublimes contemplations (quand ils n'en possèdent pas déjà l'objet par la foi), de le leur présenter par le raisonnement, et à l'aide d'une méthode philosophique qui ménage la faiblesse de leur vue inexercée à la lumière, et les conduise, par des transitions douces, de clartés en clartés, jusqu'au foyer de la vérité même.

Pour ce motif, nous avons ajourné les *preuves extrinsèques*, qui seront mieux goûtées quand on aura vu que

[1] Sagesse, 8, 1.

d'elles seules ne dépend pas la foi ; et nous avons présenté, en premier lieu, les *preuves préliminaires* comme un acheminement aux *preuves intrinsèques* dont nous avons fait le centre de notre plan, parce qu'elles sont plus en rapport avec la disposition actuelle des esprits.

Nous avons suivi en cela la méthode si poétiquement tracée par Platon sous la belle allégorie de *la Caverne*. Ce philosophe, dont on a si bien dit qu'il était la *Préface humaine de l'Évangile*, représente en effet, comme on le sait, l'ignorance où sont les hommes ici-bas du souverain bien, sous l'image de malheureux relégués dans les profondeurs d'un antre obscur, et qu'une longue route, creusée à travers les replis du souterrain, sépare de la clarté du jour. C'est là qu'ils vivent depuis leur enfance, le cou et les pieds enchaînés : immobiles dans leurs entraves, condamnés à ne point tourner la tête, ils ne voient que les objets qu'ils ont en face, pendant que derrière eux, sur une hauteur, un feu brille dans le lointain. Entre eux et cette flamme passent des objets réels, dont les ombres se meuvent sur le fond de la caverne, seul côté qu'ils puissent regarder ; et, habitués qu'ils sont à ne voir que ces ombres, ils les prennent pour des réalités.

« Mais, dit Platon, brisons leurs fers. Un des captifs est « délivré, il se lève aussitôt, il tourne la tête, il marche, « il rencontre le foyer de lumière ; mais, trop faible pour « ce qu'il éprouve, ébloui, accablé d'un si vif éclat, il « voudra fuir, et retourner à ce qui ne l'éblouit pas : voilà, « dira-t-il, la réalité.

« Maintenant arrachons-le de ce gouffre ; qu'il nous « suive à travers ces routes pénibles et escarpées ; traînons-« le malgré lui jusqu'à la lumière du jour : comme il frémit « de cette violence ! comme il s'indigne ! Tout à coup le

« jour frappe ses yeux ; ses yeux, remplis de tant de clarté, « ne distinguent aucun des objets que nous appelons réels ; « ce changement soudain l'aveugle, et ce n'est que peu à « peu qu'il découvrira ce monde nouveau pour lui... D'a- « bord, ses regards s'arrêteront plus facilement sur les « ombres ; puis sur l'image des hommes et des autres corps « terrestres que le miroir de l'eau lui représente ; puis sur « les corps eux-mêmes : ensuite il contemplera les cieux « voilés par la nuit, et la lune, les constellations, dont la « lumière tempérée l'éblouira moins que le soleil et les « feux du jour... Enfin le soleil, non plus sa faible image « que l'eau réfléchit ou qui brille sur la terre, le soleil même « ne le fait point reculer : il ose l'admirer sur le trône des « airs. C'est alors qu'il reconnaît dans cet astre le père des « saisons et de l'année, le roi de ce monde visible, et le « principe de tout ce qui frappe les sens des hommes. Tels « doivent être les progrès de sa raison.

« Voilà notre condition. La prison souterraine, c'est le « monde visible ; le feu qui brille dans l'ombre, c'est notre « soleil ; le captif qui monte sur la terre, et dont les yeux « s'ouvrent à de nouveaux spectacles, c'est l'âme qui s'é- « lève à la source de l'intelligence. Oui, j'ai conçu pour « notre âme ce noble espoir : est-il raisonnable ? Dieu le « sait. J'ose dire les pensées qui naissent en moi[1]... Mais « *comme les prisonniers du souterrain ne pouvaient tour-* « *ner leurs regards, de la nuit vers la lumière, qu'avec* « *le corps tout entier, il faut que l'intelligence, cette puis-*

[1] On peut dire que voilà l'apogée de l'intelligence. Et cependant qu'est-ce? un rêve, un espoir, une aspiration vers le souverain bien. Mais, par le Christ, ce souverain bien s'est mis tellement à notre portée, que les plus communes intelligences possèdent et pratiquent, dans le train le plus ordinaire de la vie, ce que, dans les élans de son génie contemplatif, Platon ne faisait que soupçonner.

« *sante faculté de l'âme, s'arrache* AVEC L'AME ENTIÈRE « *aux êtres créés,* pour aller contempler l'éternelle lumière « de l'Être créateur. O homme, voilà le souverain bien que « je t'ai promis [1] ! »

[1] *République*, liv. VII. — Platon exprime admirablement bien, dans le dernier passage souligné, ce que nous avons exprimé nous-même avec insistance plusieurs fois, savoir : que l'étude de la vérité religieuse n'est pas une affaire de l'intelligence seule, mais de l'*âme tout entière,* c'est-à-dire du cœur et de la volonté, qui doivent *s'arracher aux êtres créés,* et *se retourner ensemble* vers le souverain bien, c'est-à-dire, *se convertir* : mot parfait, qui résume tout.

CHAPITRE II.

EXPOSITION DE LA MORALE ÉVANGÉLIQUE.

Habitués dès leur enfance à voir se lever et se coucher sur leur tête l'astre du jour, les hommes passent souvent une longue vie et meurent sans s'être donné une seule fois le spectacle de la lumière même qui les éclaire, et traversent un monde de prodiges sans le soupçonner.

Telle est notre conduite à l'égard de la lumière de l'Évangile, et des beautés sans nombre dont la main du Christ a semé le monde moral.

Cette doctrine de l'Évangile, qui a régénéré l'univers, ne nous trouve si insensibles et si languissants que parce qu'elle n'est plus nouvelle... *la bonne nouvelle.*

Pour bien l'apprécier, il faudrait pouvoir nous détacher par la pensée de tout ce que nous en savons déjà. Il faudrait pouvoir refaire la nuit autour de nous, la nuit profonde et horrible où était enveloppé le monde païen avant l'apparition du Christianisme, pour en être frappés comme il le fut. Alors, comme lui, nous tomberions tous à ses pieds.

Mais cela est bien difficile ; car la morale évangélique est tellement passée en nous, que ce serait nous anéantir que d'en faire abstraction. Tout ce que nous voyons, tout ce que nous sommes, est son ouvrage. Ce n'est pas seulement dans le texte des livres saints, dans les prédications de ses apôtres, et dans la vie de ses disciples, qu'elle se trouve ; elle respire aussi dans toutes nos institutions sociales, dans

nos codes, dans nos mœurs, dans nos sciences, dans nos arts, dans nos manières, dans nos physionomies même, dans toutes les créations comme dans toutes les fantaisies de l'esprit humain, depuis dix-huit cents ans... ; que dis-je? elle entre jusque dans le blasphème des impies et le remords des scélérats, tant elle est ancrée dans la conscience humaine[1]. Les plus violents ennemis du Christianisme en sont imprégnés. Ils ne peuvent le combattre qu'avec les idées et les bienfaits qu'ils en ont reçus, et ne peuvent trouver rien à lui substituer que des emprunts et des contrefaçons de lui-même. Enfin, nous pouvons dire de l'Évangile ce que saint Paul, parlant à l'aréopage, disait de Dieu : *In eo vivimus, movemur, et sumus.*

Et c'est là précisément la cause de notre indifférence à son égard. L'impression de la divinité du Christianisme s'est émoussée dans sa diffusion et sa continuité. L'habitude du bienfait nous en a fait oublier le prix. Nous nous y sommes accoutumés jusques à le confondre avec notre nature propre; et, dans l'orgueil que lui inspire cette possession, la raison a fini par croire qu'elle en avait fait la conquête[2].

Mais, pour nous désabuser, il suffit de nous ramener à notre nudité première, et en cet état de nous faire voir

[1] M. de Chateaubriand, dans son *Génie du Christianisme*, a fait ressortir admirablement toute la différence que l'influence des idées chrétiennes a mise entre la Phèdre de Racine et la Phèdre antique : « Cette « femme, dit-il, qui se *consolerait d'une éternité de souffrance*, si elle « avait joui *d'un instant de bonheur;* cette femme n'est pas dans le « *caractère antique :* c'est *la chrétienne réprouvée*, c'est la pécheresse « tombée vivante entre les mains de Dieu : son mot est le mot du damné. »

[2] « Je ne sais pourquoi, — disait Rousseau, — l'on veut attribuer au « progrès de la philosophie la belle morale de nos livres : cette morale, « tirée de l'Évangile, était chrétienne avant d'être philosophique. » (*Lettres écrites de la Montagne*, 3e lettre.)

toutes les perfections de la morale et de la civilisation dont nous jouissons, et toutes celles où pourront aspirer, sans les dépasser jamais, les générations futures, tracées, en un corps de doctrine achevé, de la seule main de Jésus-Christ.

Il y a eu, en effet, un temps où le monde en était privé. Il y a eu un temps où les plus grossières et les plus ridicules superstitions couvraient la terre; où tout ce dont nous nous enorgueillissons le plus était stupidement méprisé; où tout ce dont nous rougissons était adoré; où les grandes et impérissables notions d'un Dieu unique et spirituel, d'une âme immortelle, d'une providence miséricordieuse, d'une justice à venir, de la chute et de la réhabilitation de l'humanité, de la rémission des fautes, et de la guérison des consciences, affirmées, expliquées, et pratiquées aujourd'hui, même par les enfants, étaient des abîmes de ténèbres et de désespoir pour les plus hautes intelligences; où *l'humilité*, *la miséricorde*, *la charité*, *la fraternité humaine*, *l'espérance*, *la foi*, *l'amour de Dieu*, *la soif du sacrifice*, *la pauvreté volontaire*, *le pardon des offenses*, *le détachement*, *la résignation*, *le repentir*, *la pénitence*, toutes ces vertus, qui peuplent aujourd'hui la terre de bonnes et belles actions, et qui font le bonheur et la gloire de l'humanité, n'avaient pas même un nom dans les langues. Il y a eu un temps où les *deux tiers* de l'espèce humaine étaient parqués comme un vil bétail, où le sang humain coulait à flots pour enivrer la société dans ses réjouissances, où les enfants étaient capricieusement immolés, où les adultes étaient monstrueusement souillés, où la femme et le mariage étaient sans honneur, où les malheureux étaient sans asile, où la guerre était sans quartier, où les nations étaient sans droit commun, où l'opinion était l'esclave muette de la force, où quelque monstre, sous

le nom de César, était dieu; où l'humanité enfin, écrasée sous un sceptre de fer, ne soupçonnait pas même les droits et les grandeurs de l'intelligence, et ne cherchait de remèdes à son avilissement et à sa dégradation qu'en y allant elle-même au-devant, et en s'y précipitant de toutes les forces qui auraient dû être employées à en sortir.

Plaçons-nous par la pensée, s'il se peut, au centre de cette société-là, sous le règne de Tibère ou de Néron : voilà le vrai point de vue pour assister au lever de l'astre évangélique sur le monde.

En ce temps-là, un homme (si ce n'était qu'un homme!) parcourait humblement les campagnes de la Judée, guérissant les malades, consolant les affligés, répandant des bienfaits avec des leçons. Il n'avait étudié ni dans Rome ni dans la Grèce, il n'appartenait à aucune secte ni à aucune école, il ne discutait pas, il ne dissertait pas; mais se disant envoyé de Dieu, qu'il appelait SON PÈRE, et s'annonçant comme le Médiateur promis à l'humanité depuis l'origine des temps, il disait, avec une douce autorité :

« Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et qui êtes « chargés, et je vous soulagerai. — Prenez mon joug sur « vous, et apprenez de moi que je suis doux et humble de « cœur, et vous trouverez le repos de vos âmes; car mon « joug est suave, et mon fardeau léger. »

« Bienheureux, disait-il encore à la foule ravie, bienheureux les pauvres de gré, car le royaume des cieux « est à eux! Bienheureux ceux qui gémissent, parce qu'ils « seront consolés! Bienheureux ceux qui ont faim et soif de « justice, parce qu'ils en seront rassasiés! Bienheureux les « miséricordieux, parce qu'à eux-mêmes il sera fait misé-

« ricorde! Bienheureux ceux qui sont purs de cœur, parce « qu'ils verront Dieu! Bienheureux ceux qui endurent la « persécution pour la justice, parce que le royaume des « cieux est à eux! Estimez-vous heureux lorsqu'ils vous « maudiront et vous persécuteront, et qu'ils diront calom- « nieusement toute sorte de mal de vous à cause de moi. « Réjouissez-vous et tressaillez alors, car une copieuse « récompense vous attend aux cieux! »

Élevant ainsi ce qu'il y a de plus bas vers ce qu'il y a de plus haut, et confondant toutes les idées que les hommes s'étaient faites du souverain bien, il disait néanmoins qu'il n'était pas venu pour détruire la loi primitive, mais pour la porter plus loin; et que si la justice n'abondait pas désormais plus que devant, on serait sans droit à la récompense. Puis il traçait ainsi d'une main ferme, autour de la conscience humaine, le nouveau cercle des devoirs :

« Vous avez appris qu'il a été dit aux anciens : Tu ne « commettras pas d'adultère; et moi maintenant je vous « dis que quiconque aura jeté seulement sur une femme « un regard de convoitise, celui-là a déjà consommé l'a- « dultère dans son cœur. — Vous avez appris qu'il a été « dit aux anciens : Tu ne seras pas parjure, mais tu tien- « dras devant Dieu tes serments; et moi je vous dis : Pas « de serments; mais que votre parole soit : Oui, oui; non, « non; car tout ce qui s'ajoute vient du mal. — Vous avez « appris qu'il a été dit aux anciens : Tu ne tueras pas, et « celui qui tuera sera passible de condamnation; et moi « maintenant je vous dis que quiconque s'irritera seulement « contre son frère, celui-là sera passible de jugement; et « que celui qui dira à son frère une parole blessante mé- « ritera d'être condamné. Si donc, offrant votre don à « l'autel, en ce moment vous vous souvenez que votre

« frère a quelque chose sur le cœur contre vous, laissez « sur-le-champ votre offrande à l'autel, et vous en allez « premièrement vous réconcilier avec votre frère ; et alors « seulement vous pourrez venir achever votre oblation. — « Vous avez appris qu'il a été dit : Œil pour œil et dent « pour dent ; et moi je vous dis : Ne résistez pas à la mal- « veillance ; mais si quelqu'un vous frappe la joue droite, « présentez-lui encore l'autre ; à celui qui veut entrer en « procès avec vous et vous enlever votre tunique, lâchez- « lui aussi votre manteau ; et si quelqu'un veut vous forcer à « faire mille pas de chemin, allez avec lui encore un se- « cond mille. »

Il ne bornait pas même là le devoir ; après avoir désarmé l'égoïsme jusque dans le fond du cœur, il voulait plus : le transformer en charité ; et il faisait entendre ces étonnantes paroles .

« Vous avez appris qu'il a été dit : Vous aimerez votre « prochain et vous haïrez votre ennemi ; et moi je vous dis : « CHÉRISSEZ VOS ENNEMIS, FAITES DU BIEN A CEUX QUI « VOUS VEULENT DU MAL, ET PRIEZ POUR VOS CALOMNIA- « TEURS ET VOS PERSÉCUTEURS, afin que vous soyez les « enfants de votre Père qui est dans les cieux, et qui fait « lever son soleil sur les bons et sur les méchants, et « tomber sa pluie sur le champ du juste et du pécheur. »

Et quelqu'un lui demandant, Combien de fois pardonnerai-je à mon prochain, lorsqu'il aura péché contre moi ? sera-ce jusqu'à sept fois ? il répondit : « Je ne vous dis pas « jusqu'à sept fois, mais jusqu'à septante fois sept fois » (c'est-à-dire sans fin).

Et quelqu'un lui demandant encore : Quel est mon prochain ? il répondit par cette parabole si touchante et si instructive du *Samaritain*, faisant voir que le prochain n'é-

tait pas seulement le compatriote et le coreligionnaire, mais l'hérétique lui-même et l'étranger.

Ramassant tous ces préceptes de charité en une phrase ardente elle-même de charité, il disait, en allant donner sa vie pour ses amis : — « Je vous fais un commande-« ment nouveau, qui est que vous vous aimiez les uns les « autres, et que vous vous entr'aimiez de même que moi je « vous ai aimés. C'est à cela que tous reconnaîtront que « vous êtes mes disciples, si vous avez de l'amour les uns « pour les autres. »

Enfin, il épuisait toute mesure en proposant au cœur de l'homme le cœur de Dieu lui-même pour mesure : — « Soyez pleins de miséricorde comme votre Père céleste « est plein de miséricorde. Soyez parfaits de même que le « Père céleste est parfait. »

Fixant les regards et le cœur de l'homme vers les biens immuables et éternels, il lui inspirait une confiance filiale dans la Providence à l'égard des biens terrestres et passagers, et le ramenait à la noble modération d'un être dont la fin est ailleurs. — « Ne vous inquiétez pas tant de la « nourriture, disait-il. Voyez les oiseaux du ciel, ils n'ont « ni cellier ni grange; cependant votre Père céleste leur « donne la pâture : et n'êtes-vous pas beaucoup plus « qu'eux? Et pourquoi êtes-vous en souci du vêtement? « Considérez les lis des champs, comme ils viennent : ils « ne travaillent ni ne tissent, et néanmoins je vous dis que « le roi Salomon, dans toute sa gloire, n'a jamais été paré « comme l'un d'eux. Si donc l'herbe des champs qui est au-« jourd'hui, et demain sera jetée au four, reçoit ainsi de « Dieu un vêtement, combien à plus juste raison devez-« vous l'espérer, ô hommes de peu de foi! Votre Père con-« naît quels sont vos besoins : cherchez premièrement son

« royaume et sa justice, et tout le reste vous sera donné par « surcroît. N'entassez pas tant de trésors sur la terre, où la « rouille et les vers les rongent, et où les voleurs les déter- « rent et les emportent; mais thésaurisez pour le ciel, où il « n'y a ni rouille ni vers qui rongent, ni voleurs qui dé- « terrent et emportent. N'étendez pas votre sollicitude au « lendemain; le jour du lendemain aura souci de lui-même. « A chaque jour suffit son mal. »

Il relevait la femme, et replaçait le mariage sur son antique fondement par ces simples mots : — « L'époux et l'é- « pouse ne feront qu'une même chair : ce que Dieu a uni, « que l'homme ne le sépare pas. »

Il tirait l'enfance de l'abandon cruel et immoral où elle était reléguée, et la présentait pour type de deux nouvelles vertus dont on n'avait jamais entendu parler, et qui confondaient toutes les idées reçues : la *simplicité* et l'*humilité*. Appelant un petit enfant au milieu d'un cercle de docteurs, qui lui demandaient quel est le plus grand dans le royaume des cieux : — « En vérité, leur disait-il, si vous « ne devenez comme ce petit enfant, vous n'entrerez pas « dans le royaume des cieux. Quiconque donc s'humiliera « comme ce petit enfant, celui-là sera le plus grand dans « le royaume des cieux. Malheur à celui qui scandalise « un de ces petits! car, je vous le déclare, leurs Anges « voient sans cesse la face de mon Père qui est dans les « cieux. »

Il allait plus loin : descendant jusqu'à l'esclave le plus abject, il le faisait monter à la première place dans ce céleste Royaume, qui était le terme de tous ses discours; et il fermait la large et hideuse plaie de l'esclavage par ces paroles, qui ont révolutionné le monde : « Vous savez que « les princes des nations dominent sur elles, et que les

« potentats traitent leurs sujets avec empire. Il n'en doit « pas être de même parmi vous; mais que celui qui vou- « dra être le plus grand et le premier soit votre esclave, « car moi-même je ne suis pas venu pour être servi, mais « pour servir, et donner ma vie pour le rachat du genre « humain. Je vous le déclare en vérité : LES PREMIERS « SERONT LES DERNIERS. QUICONQUE S'ÉLÈVE SERA ABAISSÉ, « QUICONQUE S'ABAISSE SERA ÉLEVÉ. »

Il enseignait la soumission à la puissance des Césars, mais en même temps il la limitait par la soumission à la puissance plus grande de Dieu, et jetait d'un mot le fondement du droit public et de la vraie liberté, qui devait avoir plus tard tant de martyrs : — « Rendez à César ce qui « est à César... et à Dieu ce qui est à Dieu... Ne craignez pas « ceux qui tuent le corps, et qui, après cela, ne peuvent « rien davantage. Mais je vais vous apprendre qui vous de- « vez craindre : craignez celui qui, après avoir ôté la vie, « a encore le pouvoir de jeter dans l'enfer. Oui, je vous « le dis, craignez celui-là. »

Il fortifiait le sentiment de cette sainte liberté par celui de l'égalité et de la fraternité, et rappelait ainsi tout le genre humain à l'esprit de famille et d'unité : — « Ne dé- « sirez point qu'on vous appelle maîtres, parce que vous « n'avez qu'un seul maître, et que vous êtes tous frères. « N'appelez aussi personne sur la terre votre père, parce « que vous n'avez qu'un Père qui est dans les cieux. Et « qu'on ne vous appelle point docteurs, parce que vous « n'avez qu'un docteur et qu'un maître, qui est le Christ. »

Il y avait une vertu dont on entendait parler pour la première fois, et à laquelle il attachait un grand prix, parce qu'elle contenait en germe toutes les autres; cette vertu s'appelait *la Foi*. — « Si vous aviez de la foi comme un

« grain de sénevé, disait-il, vous diriez à cette montagne, « Transporte-toi d'ici là, et elle s'y transporterait, et rien « ne vous serait impossible. Le Royaume des cieux est « semblable à un grain de sénevé qu'un homme prend et « sème dans son champ. Ce grain est la plus petite des se- « mences; mais lorsqu'il a crû, il est plus grand que tous « les autres légumes et devient un arbre, et les oiseaux du « ciel viennent se poser sur ses branches. » — Il mettait lui-même cette vertu à l'épreuve, en soumettant l'esprit humain à la croyance de plusieurs mystères dont il était l'objet, notamment qu'il était le Rédempteur du genre humain, et que son sang versé sur la croix devait être le prix de la réconciliation de l'humanité coupable avec la justice de son Père.

Dans sa divine morale, toutes les vertus se donnaient la main, et se sauvegardaient mutuellement par une indissoluble solidarité. C'est ainsi qu'après avoir prêché la tempérance il prêchait l'aumône, dont elle est la ressource. Pour rendre celle-ci plus pénétrante et plus intarissable, il la sevrait de tout motif humain; et, supprimant jusqu'au témoignage de la main qui la verse, il ne lui laissait pour ainsi dire que le cœur pour mobile, et que Dieu seul pour confident : — « Prenez garde de ne pas faire vos bonnes « œuvres devant les hommes, pour en être regardés; autre- « ment vous n'en recevrez point la récompense de votre « Père qui est dans les cieux. Lors donc que vous donnerez « l'aumône, ne faites point sonner la trompette devant « vous, comme font les hypocrites dans les synagogues et « dans les rues, pour être honorés des hommes. Je vous « dis, en vérité, ils ont reçu leur récompense. Mais lorsque « vous faites l'aumône, que votre main gauche ne sache « point ce que fait votre main droite, afin que votre Père,

« qui voit ce qui se passe dans le secret, vous en rende la « récompense. »

Il poursuivait avec des foudres l'hypocrisie et l'orgueil jusque sous le manteau de la Religion ; et, ramenant celle-ci aux solides vertus, il en distinguait, *sans les exclure*, toutes ces pratiques de surérogation qui n'en sont que l'écorce, et qui sont aussi méprisables et aussi funestes, quand l'hypocrisie ou le faux zèle en font les instruments de leurs intérêts ou de leurs passions, qu'elles sont respectables et salutaires quand une piété éclairée et tendre les emploie à se prémunir contre ses faiblesses, et à raviver son ardeur. — « Malheur à vous, scribes et pharisiens « hypocrites, parce que, sous prétexte de vos longues « prières, vous dévorez les maisons des veuves! vous liez « des fardeaux pesants et insupportables pour les mettre « sur les épaules des autres ; mais quant à vous, vous ne « voulez pas les remuer seulement du bout du doigt. Mal- « heur à vous, scribes et pharisiens hypocrites, qui payez « la dîme de la menthe, de l'aneth et du cumin, et qui « abandonnez ce qu'il y a de plus important dans la loi, « savoir : la justice, la miséricorde et la foi! C'étaient là « des choses qu'il fallait pratiquer, *sans néanmoins omettre* « *les autres*. Conducteurs aveugles, qui avez grand soin « de couler ce que vous buvez, de peur d'avaler un mou- « cheron, et qui avalez un chameau; malheur à vous, « parce que vous nettoyez le dehors de la coupe et du plat, « et que vous êtes au dedans pleins de rapine et d'impu- « reté!... Serpents, race de vipères, comment pourrez- « vous éviter d'être condamnés au feu de l'enfer? »

Généralisant cette sainte et jalouse rigueur, il attaquait le sensualisme, l'amour-propre, le MOI humain, source de tous les maux, et qui avait porté si loin ses ravages en se

faisant une si large et si affreuse place sur la terre ; il l'attaquait, dis-je, au dehors et au dedans, par l'esprit de sacrifice et de mortification, jusque dans ses dernières fibres, et n'exigeait rien moins que la haine et que la mort à tout, et à soi-même après tout. Mais, médecin aussi charitable que sévère, il ne frappait que pour guérir, et se frappait lui-même d'abord, comme s'il eût été le premier malade, afin de nous donner, par ce grand exemple, la mesure la plus absolue et tout à la fois la plus persuasive de la nécessité de ses prescriptions : — « Si quelqu'un veut venir après « moi, répétait-il souvent, qu'il renonce à soi-même, qu'il « porte sa croix, et qu'il me suive. Car celui qui voudra « se sauver soi-même se perdra ; et celui qui se perdra « pour l'amour de moi et de l'Évangile se sauvera. Que « servirait à un homme de gagner le monde entier, si c'est « au détriment de lui-même? et s'étant perdu une fois, par « quel échange pourra-t-il se racheter?... Si votre main « ou votre pied vous est un sujet de scandale, coupez-le, « et le jetez loin de vous. Si votre œil vous scandalise, « arrachez-le et jetez-le au loin : il vaut mieux pour vous « que vous entriez dans la vie n'ayant qu'un pied, ou « qu'une main, ou qu'un œil, que d'en avoir deux et d'être « précipité dans le feu éternel... Si quelqu'un vient à moi, « et ne hait pas (relativement) son père, sa mère, sa « femme, ses enfants, ses frères, ses sœurs, et *même sa* « *propre vie*, il ne peut être mon disciple. Car celui qui « voudra sauver sa vie la perdra, et celui qui perdra sa « vie pour l'*amour de moi* la sauvera... Que la porte du « ciel est étroite! Malheur aux riches (c'est-à-dire à ceux « qui sont *attachés* aux biens de ce monde)! Il leur « est plus difficile d'entrer dans le royaume des cieux « qu'à un cable de passer par le trou d'une aiguille...

« Il y aura beaucoup d'appelés, mais peu d'élus. »

Voilà cette *face hideuse* de l'Évangile, dont parle Bossuet; et cependant celui qui nous la présente est le même qui nous a déjà dit : *Prenez mon joug sur vous, et vous trouverez le repos de vos âmes, car mon joug est suave et mon fardeau léger.* Qui ne voit le nœud de cette apparente contradiction? qui n'aperçoit, derrière tous ces appareils de sacrifice et de mort, la délivrance et la vie, et surtout l'amour, l'amour divin, ramené à son foyer véritable à travers tous les obstacles que lui avait suscités son égarement? — L'amour, voilà l'Évangile. — « Je suis venu « mettre le feu (de l'amour) à la terre; et que veux-je, si- « non qu'elle en soit embrasée?... »

Aussi, dès que ce sentiment a pénétré dans le cœur, voyez comme le salut devient facile et rapide, et comme la face de l'Evangile est douce et tendre! — « Marthe, Marthe, « vous vous inquiétez et vous vous embarrassez du soin de « beaucoup de choses : cependant *une seule* est nécessaire, « et c'est Marie qui a choisi la meilleure part... Or, Marie « se tenait assise aux pieds de Jésus, écoutant sa parole. » Cette porte du ciel, si étroite naguère, la voilà qui s'élargit démesurément pour y laisser entrer, qui?... *les publicains et les prostituées.* — « Je vous le dis, en vérité, les « publicains et les prostituées vous devanceront dans le « royaume des cieux. » C'est là l'escorte du Sauveur; il les ramasse dans tous les sentiers, disant : — « Je suis venu « sauver ce qui était perdu. » Il les reçoit à la dernière heure comme les *ouvriers de la vigne*, et les rétribue autant que ceux qui ont porté tout le poids du jour et de la chaleur. Il les attend, et va même au-devant d'eux les bras étendus, comme le père de l'*enfant prodigue*. Il court les chercher au loin, comme le *bon pasteur* laissant ses quatre-vingt-

dix-neuf brebis pour poursuivre la fugitive, et la rapporter sur ses épaules. Une seule larme de repentir et d'amour suffit pour faire d'une prostituée une sainte, d'un larron un prédestiné. *Il leur est beaucoup remis, parce qu'ils ont beaucoup aimé.* Rien n'est perdu pour le ciel, tout peut en faciliter l'entrée, dès que la charité et la foi le vivifient : « En « vérité, je vous le dis, *un seul verre d'eau froide* donné « *en mon nom* à l'un de ces plus petits ne sera pas sans ré- « compense. »

Enfin, « *Vous aimerez le Seigneur, votre Dieu, de tout « votre cœur, de toute votre âme, et de toute votre pensée,* « celui-là est le premier et le grand commandement. Le « second, qui lui est semblable, est celui-ci : *Vous aime- « rez votre prochain comme vous-même.*

« En ces deux commandements consiste toute la loi. »

Après avoir ainsi tracé le corps de sa doctrine, le Christ, fort de sa divinité, en appelle à la plus décisive de toutes es épreuves : L'EXPÉRIENCE, et il jette (si j'ose ainsi dire) le gant à l'incrédulité : — « L'homme qui voudra faire la « volonté de mon Père connaîtra si ma doctrine vient de « lui, ou si je lui parle de mon chef. »

Et, pour nous faciliter cette expérience, le premier il nous donne un grand exemple de l'amour de Dieu et des hommes en s'immolant pour eux à sa justice, afin que, réconciliés par sa médiation secourable, réunis en lui et par lui à son Père, comme une famille de frères exilés, nous puissions tous ensemble redire, après lui, cette prière descendue du ciel pour y remonter :

« NOTRE PÈRE qui êtes aux cieux,
« Que votre nom soit sanctifié ;
« Que votre royaume nous arrive ;

« Que votre volonté soit faite sur la terre comme elle « l'est dans le ciel.

« Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien;

« Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardon- « nons à ceux qui nous ont offensés;

« Et ne nous laissez pas succomber à la tentation,

« Mais délivrez-nous du mal. »

Quelle morale! quelle doctrine! quelle lumière d'en haut! quelle sainteté et quel ennoblissement pour l'espèce humaine!... Mais quelle révolution dans toutes les idées reçues! quel renversement de toutes les conceptions de l'esprit humain! quelle subversion de la nature terrestre!... Quoi! tous égaux, tous frères! Quoi! l'esclave avant le maître! l'enfant avant le philosophe! le publicain avant le pharisien! Quoi! bienheureux les pauvres! bienheureux ceux qui pleurent! bienheureux ceux qui sont persécutés! Quoi! pardonner les offenses, et les pardonner toujours! chérir ses ennemis, et les chérir autant que soi-même! Quoi! s'humilier, se renoncer, porter une croix, mourir à tout pour avoir la vie, se perdre pour se sauver, tout quitter pour tout avoir!... Quand la Sagesse éternelle fit éclore l'univers du sein du chaos, que tous les éléments confondus se divisèrent, et coururent se ranger à la place qui leur était prescrite : la lumière dans le firmament, les eaux dans le gouffre des mers, les airs dans l'espace, et que la terre desséchée sortit, se balançant sur son double pôle, toute radieuse de jeunesse et de virginité; cette Sagesse éternelle ne se manifesta pas plus vivement que lorsque, descendant elle-même parmi nous, elle fit ainsi jaillir le monde moral du chaos de l'esprit humain, et, renversant, dispersant toutes nos fausses conceptions, mettant au ciel

ce que nous avions mis en terre, et précipitant dans l'abîme ce que nous avions déifié, appelant bonheur les maux et malheur les biens, elle éclata ainsi jusqu'à paraître à la terre une folie

Aujourd'hui que l'Évangile, à force de porter des fruits de vie, a gagné le cœur des nations et y a étendu ses racines, nous en comprenons toute la sublimité vraiment divine, et nous y voyons une perfection absolue qui confond tous nos vains semblants de morale et tous nos fantômes de législation. Sa loi est celle de l'amour. Elle ne s'arrête pas au dehors sans pouvoir réformer l'intérieur. Elle ne retient pas seulement la main sans pouvoir changer le cœur. Elle est pure en tout parce qu'elle purifie tout, et ce qui est secret encore plus que ce qui est visible. Elle n'est point obligée de tolérer quelque chose à cause de la dureté du cœur de ceux à qui elle est donnée; car son premier effet est d'amollir le cœur et de le rendre docile. Elle rappelle le mariage à sa première institution et à sa première unité. Elle ne règle pas la vengeance; elle l'interdit. Elle ne défend pas l'abus du serment; elle le rend inutile, en rendant tous les hommes sincères. Elle ne condamne pas l'adultère; elle en étouffe le désir. Elle ôte la différence entre l'ami et l'ennemi, en faisant aimer l'un et l'autre; entre l'esclave et le maître, en leur donnant un commun Seigneur. Elle ne réprime pas les désirs de la concupiscence; elle en tarit la source. Elle ne parle pas de récompenses temporelles; elle prépare à tout quitter pour le ciel. En un mot, elle convertit les hommes, et renouvelle la face de la terre.

CHAPITRE III.

DIVINITÉ DE LA MORALE ÉVANGÉLIQUE.

§ Ier.

« L'Évangile *seul* est, quant à la morale, toujours sûr, « toujours vrai, toujours unique, et toujours semblable à « lui-même... L'intelligence nous dit qu'il convient aux « hommes de suivre ses préceptes, MAIS QU'IL ÉTAIT AU- « DESSUS D'EUX DE LES TROUVER[1]. »

Ces paroles du philosophe de Genève sont d'une exacte vérité.

Pour peu, en effet, qu'on soit sensible à la beauté morale, il est impossible de ne pas être frappé de ce qu'il y a d'*absolu* dans la perfection de la morale de l'Évangile. C'est là son cachet, et ce cachet est celui des œuvres de Dieu.

Les hommes ne peuvent rien faire que de relatif, de contingent, et de fini. Ainsi, ils se sont essayés assez souvent à créer des systèmes de morale et de législation : sous ce rapport ils ont fait preuve de fécondité. Mais examinez les uns après les autres tous ces milliers de systèmes, choisissez les meilleurs, et trouvez-en un seul qui, pour obtenir un bien quelconque et souvent chimérique, n'ait pas été obligé de consacrer des maux réels, et quelquefois de les faire naître où ils n'étaient pas! Trouvez-en un seul dont l'utilité ne soit pas circonscrite dans des circonstances

[1] J.-J. Rousseau, *Lettres écrites de la montagne*, p. 30, 86, 87 ; Paris, 1793.

de temps, de lieu, de personnes, et qui, hors de ces circonstances, ne soit lui-même un mal souvent plus grand que celui qu'il avait pour objet de réparer! Les hommes ne peuvent abstraire entièrement le mal de leurs œuvres, parce qu'ils en portent la source au dedans d'eux-mêmes; ils ne peuvent que le déplacer : *Minima in malis*, voilà leur devise.

Si donc nous trouvons un système de morale *absolument* parfait qui, pourvoyant à tous les besoins moraux de l'espèce humaine, en redresse sur lui tous les vices sans transiger avec un seul, et qui soit également bon pour tous les temps, pour tous les lieux, pour tous les hommes, pour tous les mondes réels ou possibles même, si bien que dans le ciel et jusques au sein de la Divinité son éclat ne pâlisse pas, et qu'il soit parfait, en un mot, comme la perfection même et absolu comme la vérité, alors nous serons sortis de la sphère des conceptions humaines, et nous aurons infailliblement rencontré l'œuvre de Dieu.

Or, tel est l'Évangile.

Ces premières réflexions nous paraissent de nature à convaincre les esprits méditatifs, et qui ont le sens profond du vrai. Mais il en est d'autres qui demandent à être saisis par le raisonnement, et pour lesquels nous allons recourir à une forme plus démonstrative.

Le propre de la morale absolue et véritable, comme est la morale de l'Évangile, c'est d'être en opposition radicale avec le mal moral qu'elle a pour objet d'extirper en nous.

Il est donc contradictoire que le *sujet* de ce mal moral puisse être l'*auteur* de cette morale.

Le mal moral auquel l'homme est sujet, c'est cette ignorance et ce dégoût du souverain bien, qui constituent le fond de sa nature déchue : or, la morale de l'Évangile

est fondée sur la connaissance parfaite et l'amour absolu du souverain bien. Il est donc contradictoire, je le répète, que ce soit d'un fonds d'ignorance et de dégoût du souverain bien, comme est l'homme, que soient issus la connaissance parfaite et l'amour absolu du souverain bien, comme est l'Évangile.

On a dit avec raison que si les hommes avaient fait l'Évangile, il serait tout autre qu'il n'est : ajoutons, par opposition, que s'ils l'avaient fait comme il est, ils ne seraient pas des hommes, c'est-à-dire, en proie au mal moral; et que, dans ce dernier cas, l'Évangile lui-même serait foncièrement défectueux, puisqu'il supposerait dans les hommes un mal moral qui n'existerait pas.

Veuillez bien saisir, en effet, la rigueur de ce raisonnement : L'Évangile est un ensemble de préceptes crucifiants pour ramener l'homme au souverain bien; or, de deux choses l'une : ou bien l'homme est exempt du mal moral, et alors l'Évangile est absurde comme le serait un remède violent, administré à un homme plein de santé; ou bien l'Évangile n'est pas absurde, et alors l'homme est en proie au mal moral, et dès lors incapable d'avoir conçu l'Évangile; de sorte que, de cela seul que l'Évangile n'est pas absurde, on doit en conclure qu'il est divin : il n'y a pas de milieu.

Tout cela est si vrai, que l'Évangile fut d'abord traité comme une absurdité et une folie quand il parut. On ne lui contestait sa divinité qu'en lui contestant sa rationalité, et on avait raison au point de vue où on était placé : si bien que, pour entrer dans la folie du siècle et ne pas l'irriter, les Apôtres consentirent à appeler la sublime sagesse une *sottise*, STULTITIA. Terrible logique, qui prouve à quel point l'homme était incapable de trouver l'Évangile! Il avait

ignoré son mal jusqu'à le mettre à la place du souverain bien, jusqu'à le déifier : et ici je ne parle pas seulement de l'idolâtrie extérieure, mais de cette idolâtrie intérieure du moi humain qui faisait le fond de toutes les philosophies. Il était dès lors logique que, loin de pouvoir trouver une morale fondée sur la connaissance et l'amour du souverain bien comme est celle de l'Évangile, l'homme ne la comprît pas de longtemps, lui résistât, la niât même à titre de raison, s'en moquât comme d'une dérision et d'une folie, et se soulevât tout entier pour l'anéantir, comme un frénétique qu'on veut soumettre au traitement. C'est ce qui eut lieu : l'histoire en dépose, et c'est ce qui prouve, mieux que tous les raisonnements, que l'Évangile est surhumain.

Ce qui fait notre illusion à cet égard, c'est que, à demi éclairés par l'Évangile sur notre état, et assez guéris par lui pour savoir que nous avons besoin de l'être, nous tirons de cette connaissance de notre mal la conséquence que nous avons pu, jusqu'à un certain point, trouver le remède, et que celui-ci n'est que le fruit d'une raison plus supérieure, mais humaine cependant.

Ce raisonnement implicite, qui fait le fond et comme le lit de notre scepticisme, est aussi faux qu'il est injuste. C'est guerroyer Dieu de ses dons ; car cette certaine connaissance de notre mal, qui nous fait acquiescer à la sagesse de l'Évangile, en est elle-même le fruit ; et dès lors, comme nous l'avons dit plus haut, ce n'est qu'avec les idées et les bienfaits que nous avons reçus de sa divinité que nous la combattons. Remettons les choses à leur place ; rendons à l'Évangile tout ce que nous en avons reçu, et alors nous retomberons dans un tel état par rapport à lui, que le scepticisme ne sera plus possible, et que nous devrons ou blasphémer son auteur, ou l'adorer.

Mais cet important sujet sollicite un examen encore plus particulier. Descendons de la synthèse à l'analyse, et allons saisir au cœur de l'Évangile ce qui en est comme le germe divin, pour le voir s'épanouir ensuite en magnifiques résultats.

Rappelons d'abord, en peu de mots, l'histoire du mal moral que nous avons constaté dans la première partie de nos *Études*.

Au commencement, la nature humaine, créée bonne et droite, était attachée à son vrai bien, qui est Dieu, par l'usage bien réglé de sa liberté. Mais, par un abus, — dont la possibilité était la conséquence nécessaire de cette liberté même, — l'homme se détacha de sa fin suprême, pour se considérer et se priser lui-même indépendamment de son principe. Satellite de la Divinité, il voulut se faire lui-même son centre. Dès cet instant fatal, comme un astre sorti de son orbite, il est tombé de Dieu sur lui-même, et de lui-même sur les autres créatures. Dans cette chute, il a perdu la connaissance et le goût du souverain bien, ou plutôt cette perte est sa chute même. Cependant il n'a pas perdu la capacité et le besoin, en perdant la connaissance et le goût. De là cette soif dévorante, quoique sans objet arrêté, de vérité et d'amour, qui le fait se tourmenter incessamment lui-même et tourmenter tous les êtres finis comme lui, pour en obtenir une félicité infinie qui est en rapport inverse de leur nature; de là ce cercle d'erreurs et de désordres dans lequel l'humanité tourne toujours, sans qu'il lui soit possible d'en sortir *par elle-même*, parce qu'il lui manque pour cela deux éléments essentiels qu'elle a perdus, la connaissance et le goût de Dieu.

Il est curieux et triste en même temps de voir les efforts multipliés de la philosophie antique pour sortir de ce laby-

rinthe. Les diverses sectes de cette philosophie se sont partagé la tâche de trouver une issue. Au nombre de *deux cent quatre-vingt-huit*, dit leur historien Varron, elles sont allées, chacune de leur côté et par des chemins divers, à la découverte du souverain bien; mais, après tout, elles finissaient par revenir se rencontrer toutes à leur point de départ, qui est le MOI humain, source même de notre égarement.

Il est remarquable, en effet, que toutes les écoles de philosophie bornaient l'homme à lui-même. Ce bonheur, que Socrate et Zénon plaçaient dans une vague vertu, ne tendait qu'à la tranquillité de l'âme. Épicure, qui attendait la félicité à la suite de la volupté, sacrifiait tout à la souveraine indépendance qu'il croyait y trouver des accidents de la vie. Pyrrhon voulait soustraire l'homme au joug des opinions, pour le délivrer de l'assujettissement à toute espèce de devoirs; et cette liberté, qui livrait l'âme au pur instinct, lui paraissait la source même du bonheur. Épictète lui-même, le sévère Épictète, qui renferme les désirs dans le cercle des plus étroites espérances, compose sa félicité d'une vaine jouissance de soi-même, plutôt exempte de peines que rassasiée de plaisirs : « Le sage est invulnérable, disait-il; quelque disgrâce qu'il lui arrive, il ne peut jamais être malheureux, parce qu'il est lui-même sa félicité [1]. » Voilà tout ce qu'a pu la sagesse humaine : ré-

[1] « C'est le prendre d'un ton bien haut pour des hommes faibles et mortels, « s'écrie à ce sujet Bossuet. Mais, ô maximes vraiment pompeuses! ô in« sensibilité affectée! ô fausse et imaginaire sagesse, qui croit être forte « parce qu'elle est dure, et généreuse parce qu'elle est enflée! » (*Sermon sur la Providence.*)

. Voyez aussi, dans le second volume des *Essais de morale* de Nicole, *Réflexions sur le Traité de la brièveté de la vie, de Sénèque, où l'on voit l'usage que l'on doit faire des écrits des philosophes païens.* Ce morceau est d'un grand moraliste.

duire tout au bien particulier, ramener l'homme à lui-même, et le nourrir de sa propre indigence.

Comment pouvait-il en être autrement? L'homme ne connaissant, ne voyant que lui-même et les créatures, ne pouvait tout au plus que s'arracher à l'empire de celles-ci et se relever un peu, mais pour retomber nécessairement sur lui-même, car il était lui-même son propre et dernier bien. Ce n'est pas qu'il y trouvât son repos; loin de là : car cet état était le plus intolérable, et il ne tardait pas à en sortir pour se répandre de nouveau dans l'amour des créatures, qui trompaient du moins son ennui par leur inconstance, et l'étourdissaient en l'avilissant.

Sénèque, dans un de ses pressentiments de la vérité chrétienne, dont quelques rayons l'avaient nécessairement frappé, ainsi que nous l'avons établi ailleurs, s'écrie, dans un endroit : *O la vile chose et abjecte que l'homme, s'il ne s'élève au-dessus de l'humanité!* Mais Montaigne, le prenant par là, le pousse à l'absurde, ou à la confession de la nécessité d'un secours divin : « Voylà un bon mot et un « utile desir, dit-il, mais pareillement absurde : car de faire « la poignée plus grande que le poing, la brassée plus « grande que le bras, et d'esperer enjamber plus que l'es- « tendue de nos jambes, cela est impossible et monstrueux ; « et l'est encore que l'homme se monte au-dessus de soy « et de l'humanité, car il ne peut voir que de ses yeulx ni « saisir que de ses prinses. Il s'eslevera, si Dieu lui preste « *extraordinairement* la main ; il s'eslevera, *abandonnant* « *et renonçant* à ses propres moyens, et se laissant haulser « et soublever par les moyens *purement celestes*[1]. »

Il n'y avait donc qu'une sagesse en dehors de l'homme, surnaturelle à l'homme, qui pût venir le soulever et l'ar-

[1] *Essais*, liv. II, chap. XII.

racher non-seulement aux créatures, mais à lui-même, à son MOI, pour le reporter à sa première fin ; qui lui apprît que, pour se sauver, il fallait qu'il se perdît à ses propres yeux et mourût entièrement à lui-même ; qui fît succéder enfin, ou plutôt concourir avec cet anéantissement, la connaissance et le goût du vrai bien, pour attirer l'homme à la sortie des faux biens et de lui-même, et le faire renaître à Dieu et à la vie véritable, à proportion de son abandon de la vie basse et corrompue qui était en lui.

C'est cette transmutation, qui suppose nécessairement une action extérieure ou plutôt supérieure à l'humanité, que le Christ est venu opérer sur la terre : par sa *morale*, en prêchant la mortification et l'amour de Dieu ; par ses *dogmes*, en nous faisant connaître ce Dieu qu'il voulait nous faire aimer ; et par sa *grâce*, en nous inspirant cet amour à proportion de notre docilité à le connaître, et à le suivre en nous quittant : trois choses inséparables dans la doctrine chrétienne, et qu'il faut toujours envisager de concert.

Dans ce moment-ci, ne nous occupant que de la morale, nous nous bornerons à dire qu'il n'y avait qu'une sagesse supérieure à l'homme qui pût lui apprendre que, pour se sauver, il fallait qu'il commençât par se haïr, et qui pût faire entendre ces paroles : *Bienheureux ceux qui pleurent!* etc.

Jamais l'homme seul n'aurait soupçonné cette voie de béatitude, parce que l'ouverture en était trop bien masquée et défendue par l'instinct de sa propre conservation. C'était la seule issue du labyrinthe, et il était impossible qu'il la trouvât, car tous ses efforts tendaient directement à l'éviter.

Le RENONCEMENT à tout et à soi-même en vue de l'amour de Dieu, LE SACRIFICE, voilà donc le principe évangélique, et comme le *germe divin* de toute sa morale. Il est plus

particulièrement renfermé dans ces paroles de l'Évangile, qu'aucune bouche humaine n'a pu prononcer : SI QUELQU'UN VEUT VENIR APRÈS MOI, QU'IL RENONCE A LUI-MÊME; QU'IL PORTE SA CROIX TOUS LES JOURS, ET QU'IL ME SUIVE. CAR CELUI QUI VOUDRA SAUVER SA VIE LA PERDRA, ET CELUI QUI PERDRA SA VIE POUR L'AMOUR DE MOI LA SAUVERA.

Mais si la divinité de ce principe se laisse voir ainsi dans son germe, elle éclate bien davantage dans son épanouissement et dans son application. C'est de lui que partent tous les développements moraux auxquels l'homme peut être appelé; c'est lui qui est l'âme de tous ses rapports, et qui le remet à sa place vis-à-vis de tout. Il est, en un mot, la véritable loi de la restauration et du progrès de l'humanité.

Une matière si riche demande un paragraphe spécial.

§ II.

L'homme se trouve naturellement place en regard de quatre objets principaux, qui sont : — 1° Dieu, — 2° ses devoirs, — 3° les hommes, — 4° lui-même.

Nous allons signaler l'excellence divine du principe évangélique sous ces quatre rapports :

I. Par rapport à Dieu.

Il y a un mot, dans la doctrine évangélique, qui est la risée du monde, quand il n'en est pas l'épouvante : ce mot est MORTIFICATION. Cela paraîtra donc à quelques-uns un paradoxe d'avancer qu'il n'en est pas de plus doux, de plus tendre, de plus suave, et d'ajouter surtout qu'il n'en est pas de plus pratiqué dans le monde même. Or, nous aurons expliqué toutes ces énigmes, en faisant observer

que, dans le sens évangélique, ce mot MORTIFICATION est inséparable et comme synonyme de celui d'AMOUR.

L'amour, en effet, implique le *désamour* de tout ce qui est contraire à son objet; et n'existât-il rien de contraire à son objet, il y aurait toujours le sujet aimant, dont l'assujettissement, dont l'expansion et la tendance à se confondre avec l'objet aimé, pour ne plus vivre que de sa vie, constitueraient ce *désamour-propre* relatif, qui n'est autre que la mort à soi-même, c'est-à-dire, la *mortification*. — *Aimer, c'est donner sa vie pour ses amis*, a dit Jésus-Christ, à qui il appartenait si bien de définir l'amour. Et il est encore dit de l'amour, dans son cantique, *qu'il est fort comme la mort*, FORTIS UT MORS DILECTIO[1].

Voici un passage de saint François de Sales qui va compléter notre pensée :

« Platon, en parlant de l'amour, a dit qu'il estoit pauvre, « deschiré, nul, deschaux, chetif, sans maison, couchant « dehors sur la dure, ès portes, tousjours indigent. Il est « pauvre, parce qu'il fait quitter tout pour la chose aimée; « il est sans maison, parce qu'il fait sortir l'ame de son do- « micile, pour suivre tousjours celuy qui est aimé; il est « tout estendu comme un gueux aux portes, parce qu'il « fait que l'amant est perpetuellement attentif aux yeux et « à la bouche de la personne qu'il aime, et tousjours atta- « ché à ses oreilles pour lui demander des faveurs, desquel- « les il n'est jamais rassasié. Et enfin, c'est sa vie que « d'estre tousjours indigent; car si une fois il est rassasié, « il n'est plus ardent, et par consequent il n'est plus amour.

[1] *Cantique des Cantiques*, VIII, 6. « L'amour est fort comme la mort, « et le zèle de l'amour est inflexible comme l'enfer. Quand un homme au- « rait donné toutes les richesses de sa maison pour l'amour, il les mépriser « rait comme s'il n'avait rien donné. »

« Certes, je sçay bïen, Theotime, que Platon parloit ainsi « de l'amour abject, vil et chestif, des mondains; mais « neantmoins ces propriétés ne laissent pas de se trouver « en l'amour celeste et divin [1]. »

Telle est donc la relation qui existe entre la mortification et le véritable amour, qu'on ne peut peindre l'un sans peindre l'autre [2].

Or, Dieu, source et océan de toute perfection, étant souverainement digne d'amour, ainsi que nous l'avons exposé au chapitre de la *Religion naturelle*, c'est ne pas l'aimer que de lui préférer quoi que ce soit, et surtout nous-mêmes. Il faut donc que notre amour envers lui soit tel que tout autre amour lui cède dans notre cœur. Il faut que notre cœur se détache dès lors, renonce, meure, en un mot, à tout attachement exclusif, pour s'unir de préférence à lui. Voilà le principe de la mortification chrétienne : c'est l'amour de Dieu *pratique*, c'est-à-dire, le premier principe de la Religion naturelle *réalisé*.

En dehors du Christianisme, et dans les divers systèmes religieux ou philosophiques qui ont partagé l'humanité, ce principe n'a jamais été connu, parce que, ou bien on offrait à la Divinité des sacrifices extérieurs et des actes de mortification matérielle qui n'engageaient nullement le cœur, ce qui était une pure superstition; ou bien on se livrait à un amour spéculatif du souverain bien, qui s'évanouissait en théories ou se résolvait en jouissance de soi-même, faute

[1] *Traité de l'amour de Dieu*, liv. VI, chap. xv.

[2] De là cette belle définition de la chasteté par saint Augustin : *Castus est qui amorem amore, ignemque igne excludit.* « Être chaste, c'est exclure « de son âme un amour par un autre amour, une ardeur par une autre « ardeur. » Le Christianisme a ainsi admirablement compris le cœur humain, duquel on pourrait si bien dire ce que les anciens disaient de la nature, *qu'il a horreur du vide*

d'être suivi et entretenu par le détachement de tout ce qui est incompatible avec sa nature : toutes choses qui venaient de l'ignorance et de la faiblesse naturelle de l'humanité.

L'Évangile seul est venu faire cesser cette discordance, en rattachant le principe de la mortification à celui de l'amour. Il a fondu pour ainsi dire ces deux principes en un seul, et par là il a jeté un pont sur l'abîme, en nous remettant en relation avec la première de toutes les vérités.

Il ne faut donc pas se méprendre sur ce principe de la mortification évangélique : il ne faut pas se représenter l'humanité comme un grand coupable sur un échafaud, recevant les coups d'une justice inexorable que rien ne peut attendrir, et le chrétien comme un esclave qui s'abat sous le châtiment, et se l'inflige à lui-même sous l'œil de son maître. On tomberait par là dans un ascétisme outré, qui révolterait à bon droit notre nature. Mais il ne faut pas se dissimuler non plus que l'amour de Dieu, premier principe de la vraie Religion, est hérissé d'obstacles au dedans et au dehors de nous, parce que, déchus que nous sommes, nous naissons dans un état contraire à cet amour. Il ne faut pas gazer cette face sévère de l'Évangile, et se persuader qu'on puisse lui échapper en se livrant à une délectation imaginaire et superficielle, qui serait sans conséquence et sans moralité, et dont nous ne voudrions pas pour nous-mêmes de la part de nos amis. On glisserait par là dans le quiétisme, erreur non moins choquante que la première.

Si l'homme fût resté dans son état normal, il eût aimé Dieu sans effort, naturellement, comme il aime aujourd'hui les honneurs, les plaisirs, les sensualités; et il n'eût pas plus compris, dans cet état, qu'on pût aimer toutes ces choses périssables et grossières, qu'il ne peut comprendre aujourd'hui qu'on puisse les quitter pour aimer Dieu.

Mais dès qu'il eut perdu Dieu, il se jeta sur elles avec avidité, et leur transporta, par un instinct impérissable de sa primitive destinée, tous les attributs de Dieu lui-même. Peut-on voir, peut-on imaginer, en ne consultant que la raison, une folie plus grande, plus énorme? Cependant telle est la pente qui nous y entraîne, qu'il faut nous roidir, et monter, pour ainsi dire, sur les hauteurs de la raison, pour nous en apercevoir. Dans cet état déplorable, que faut-il donc pour revenir à l'ordre et à la raison, si ce n'est quitter tout pour aller à Dieu, comme nous avons quitté Dieu pour aller à tout? Il en coûte assurément, parce que, dans notre ignorance et notre dépravation, nous ne connaissons et nous ne goûtons que ces choses qu'il nous faut quitter, et que Dieu ne nous apparaît que comme une abstraction insaisissable. Mais si nous avons pu perdre le goût de Dieu à ce point de le quitter pour ces indignités, combien devons-nous croire que nous perdrons le goût de ces indignités en les quittant pour lui? Sans doute il y a cette différence entre notre chute et notre retour, que celui-ci a contre lui le poids de notre nature corrompue : mais Dieu lui-même est précisément descendu jusqu'à nous en Jésus-Christ, pour nous soulever par sa grâce, et nous donner, dès à présent, un avant-goût de Dieu, qui se développe dans la proportion de notre détachement des créatures; détachement qui doit commencer le premier, ou du moins correspondre exactement avec le secours de la *grâce*, parce que rien ne peut se faire dans l'homme sans la participation de sa liberté.

Le principe du renoncement et de la mortification est donc le principe essentiellement générateur de l'amour de Dieu, avec lequel il se confond, et le premier mobile de notre restauration et de notre progrès vers ce but suprême

de notre destinée. Rien ne peut se faire, rien ne peut se concevoir même sans cela; il faut, si j'ose ainsi dire, commencer par nous *perdre*.

Et remarquez bien toute la rigueur et en même temps toute la sagesse de cette loi. Elle ne se borne pas à couper nos attaches extérieures aux créatures, en nous laissant ensuite à nous-mêmes, ce qui ne serait qu'une vaine et inconséquente superstition; car ce ne sont pas nos biens que Dieu veut, et ce ne sont pas de grossières victimes qui le satisfont. Sa loi est *esprit et vérité*. C'est nous-mêmes, c'est notre esprit et notre cœur qu'il exige, autant pour notre bonheur que pour sa gloire. Tout sacrifier sans nous sacrifier nous-mêmes ne serait rien sacrifier, puisque ce serait nous réserver le centre même de nos possessions et comme le cœur de la place; et l'Évangile condamne encore plus fortement cet attachement pharisaïque de nous-mêmes à nous-mêmes, que tous les égarements du dehors : pour l'un, il n'a que des foudres; pour les autres, il y mêle des larmes et de la pitié. Aussi (admirez toute la raison évangélique), l'Évangile n'exige pas le sacrifice *matériel et effectif* de nos biens et de nos affections légitimes, mais le détachement *moral*, le désintéressement *intérieur* et *spirituel;* ce qui est tout autre chose. Il ne déplace rien que le cœur : ce sont les pauvres *d'esprit* qu'il béatifie. S'il préconise le sort des pauvres et des malheureux, ce n'est pas parce que la pauvreté et le malheur tout seuls mènent au ciel, mais parce que, en cet état, le détachement intérieur est plus facile, puisqu'il suffit d'un pur acquiescement. Comme aussi s'il fulmine contre les riches, ce n'est pas parce qu'ils sont riches, mais parce qu'étant riches, il leur est plus difficile de sentir et de penser comme s'ils ne l'étaient pas. Le sentiment et la pensée, le cœur et l'es-

prit, voilà tout ce que veut le Dieu de l'Évangile, à la différence de tous les faux dieux.

Ce n'est pas que ce soit peu de chose : c'est tout ; et c'est précisément parce que c'est tout que les hommes d'eux-mêmes ne l'auraient pas sacrifié, et que l'Évangile qui le réclame est divin. Mais si l'exigence de ce sacrifice vient de Dieu, sa rigueur ne vient que de nous, de notre dégradation, qui est l'effet de l'abus d'un don de Dieu : la liberté. Ce qui vient de Dieu, c'est la connaissance qu'il a bien voulu nous redonner de lui après cette perte ; c'est le secours qu'il nous a ménagé pour revenir à lui ; c'est d'avoir bien voulu nous reprendre, et adoucir par l'onction de sa *grâce* le sacrifice de nos faux biens. Car si ce passage est pénible d'un côté, il est d'une douceur ineffable de l'autre ; il participe des deux états qui se succèdent et qui luttent entre eux avec plus ou moins d'avantage, selon que notre volonté correspond plus ou moins au secours qui nous est donné, lequel nous attend à la porte de notre cœur pour concourir avec notre sacrifice. C'est ce qui explique tous ces passages de l'Évangile, où son divin auteur ne parle jamais de rigueur et de mortification sans parler de douceur et de vie : — « Prenez mon *joug* sur vous, dit-il, « et... vous trouverez *le repos* de vos âmes ; car mon *joug* « est *suave* et mon *fardeau léger*. » — Singulière opposition ! un *joug* qui *repose* : eh ! oui, parce qu'il délie de tous les jougs ; un *joug* qui est *suave* : eh ! oui, parce qu'il est le joug de l'amour [1]. Dans l'amour de Dieu on retrouve, en effet, la vie qu'on croyait avoir perdue par la mortification, mais une *vie éternelle*, une vie pleine, libre, profondément paisible, et cependant incessamment ardente.

[1] *Onus sine onere portat*, dit admirablement, en parlant de l'amour, le livre de L'IMITATION.

On retrouve même les biens et les affections de la vie présente ; seulement le principe et la nature de notre attachement pour eux sont changés. On ne les possède plus en soi-même, mais en Dieu à qui on les rapporte ; et on en jouit dans la mesure de leur véritable valeur, de leur valeur comparative avec ce bien suprême qui les domine, les ennoblit, et en tranquillise la jouissance en dédommageant de leur privation.

Voilà la théorie de l'amour de Dieu, c'est-à-dire du principe évangélique de la mortification par rapport à Dieu. Par là l'homme rentre à sa place vis-à-vis de son premier principe, en lui rendant le plus parfait hommage que puisse lui rendre une nature déchue, hommage d'expiation, de pénitence et d'amour. S'il y a quelque Religion vraie, raisonnable, divine (et il doit y en avoir une), c'est bien assurément celle qui offre à Dieu pour holocauste le cœur même de l'homme, et en lui toute la création, qui s'y résume par le sentiment et la pensée, et dont il est comme le récipient. C'est là le vrai culte *en esprit en vérité* de la Religion naturelle, que le Christianisme seul est venu réaliser sur la terre, en la purgeant de toutes les superstitions qui la souillaient.

II. Examinons maintenant l'excellence *absolue* (c'est-à-dire *divine*) du principe évangélique, par rapport à nos *devoirs*.

Le criterium de la vertu et du devoir, selon la morale humaine, est pris au dedans de nous et dans ce qui nous entoure immédiatement : l'estime publique, notre propre estime. Son objet déterminant est ainsi notre jouissance et notre repos personnel, c'est-à-dire, l'intérêt et l'amour de nous-mêmes bien entendus. Cela est si vrai, que si on

pouvait jouir de l'estime publique et avoir la conscience tranquille, indépendamment des fatigues de la vertu, on ferait le mal sans s'en douter.

Nous ne craignons pas de dire que le moindre des inconvénients de cette morale, c'est d'être stationnaire; que sa tendance est rétrograde, et que chez un grand nombre elle doit être le jouet et non le frein des passions.

En fait, la délicatesse de la conscience s'altère à proportion qu'on la blesse : elle se retire comme la sensitive. Elle n'est pas seulement la racine de la vertu, mais elle en est aussi la fleur. Si elle agit sur notre conduite, notre conduite réagit sur elle, la modifie, la plie, la fausse, et quelquefois la tue. De là vient que le *sens moral* est émoussé chez un si grand nombre d'hommes, qu'il n'est pas rare d'en rencontrer qui l'ont tout à fait perdu, et qui, selon l'énergique expression de l'Écriture, *avalent l'iniquité comme l'eau*. Quant à l'opinion publique, il suffit de remarquer qu'elle est un composé de toutes ces consciences plus ou moins tarées, pour être frappé de son insuffisance. Elle a mille biais, mille nuances, qui favorisent les passions, et leur permettent d'échapper à sa censure. Elle est essentiellement multiple et changeante, et discrédite ses sévérités par ses caprices, à ce point qu'il y a quelquefois plus de sagesse véritable à s'en affranchir qu'à s'y soumettre.

Voilà cependant les bases de la morale humaine : morale dès lors essentiellement contingente, bornée et flottante, comme ces bases. Comment pourrait-il en être autrement? Le point d'appui du devoir est pris dans le *sujet* au devoir lui-même, et la règle dépend de l'observateur.

Dira-t-on que le sentiment de notre dignité, que cette jouissance intérieure attachée à la vertu, et l'estime de nos semblables, sont de nature à faire contre-poids aux pas-

sions, et à nous contenir dans la ligne du devoir? Je réponds que cela n'est vrai que pour un petit nombre, et jusqu'à un certain point. Toutes ces considérations en effet, ainsi que nous l'avons déjà fait observer, se résument dans une seule et unique considération : l'*intérêt;* c'est-à-dire, la chose du monde sur laquelle nous sommes le plus portés à nous faire illusion, et qui par elle-même, après tout, n'a rien de moralement obligatoire. L'*intérêt* est le motif aussi des passions, avec cette immense différence qu'il est le premier qui se présente, et avec des caractères attrayants et sensibles; tandis que dans le devoir il est le dernier, et paraît amoindri et comme absorbé par la gêne et la contrainte qui le précèdent.

De là il résulte qu'à part les grandes fautes contre lesquelles la conscience et l'opinion réclament trop fortement, il y a une multitude d'infractions à la loi morale, sur lesquelles nous coulons légèrement, parce que, tout compte fait, il y aurait plus de contrainte que de profit à s'en abstenir. L'opinion publique ne nous tiendrait pas compte de nos efforts, et notre propre conscience n'aurait que des témoignages insaisissables à leur accorder. Qu'importe, après tout, pourvu que notre réputation n'en souffre point, et que notre conscience n'en murmure pas trop? N'est-ce pas là notre unique but? Il est bien permis à chacun d'entendre son intérêt et son bonheur à sa manière. Ce n'est qu'une affaire de calcul. Si on se trompe, c'est maladresse. Et comme le premier aspect du devoir paraît déranger le bonheur, cette maladresse sera fréquente, et la tendance générale sera d'y tomber.

Nous ne parlons que de l'abstention du mal : que serait-ce donc de cette marche ascensionnelle vers le bien, de cette amélioration croissante de la moralité, qui consti-

tuent la vraie vertu? Certes, c'est bien assez que de nous en tenir à ce qui est rigoureusement prescrit; et cette ligne de ce qui est prescrit elle-même sera toujours variable *en deçà*, selon l'intérêt ou la passion du moment.

Voilà la morale humaine. Ce qui nous empêche d'en sentir toute l'infirmité, c'est qu'elle n'est pas seule, et que, comme une plante parasite, elle se nourrit sur le tronc de la morale évangélique, enraciné au sein de la société. Sans cela cette société périrait bientôt, et nous ne tarderions pas à revoir les grandes saturnales de l'humanité avant le Christ.

Combien est autre la morale évangélique!

Dans cette morale, le type du devoir n'est pas en nous ni autour de nous, c'est-à-dire, dans le muable et le contingent, mais hors de nous, hors de ce monde, dans l'immuable et l'absolu par essence, en Dieu. Le devoir, c'est Dieu. Ce n'est pas dès lors une abstraction qui se confond avec notre conscience et qui en dépend, comme celle-ci dépend ensuite de notre volonté : c'est une personnalité divine essentiellement distincte de notre volonté et de notre conscience, et qui en est la règle inflexible. Devant elle, la conscience et les jugements humains sont réputés imparfaits, viciés, malades, et elle les ramène sans cesse à son type souverain, manifesté à la terre, en parole et en exemple, par la révélation du Christ, et conservé intact, durant tout le cours des siècles, dans l'institution divine de l'Église. Elle se garde bien d'entrer en concurrence avec les passions, en nous offrant, comme celles-ci, notre bien-être ici-bas pour prix de la vertu : elle ajourne ce prix à un autre monde; et quant à présent elle nous fait une loi du devoir pour lui-même. Et afin de nous tenir en haleine contre les obstacles, elle nous fait une loi préalable du

renoncement et de la mortification, ne nous laissant pas un instant déposer les armes, comme des soldats qu'on tient toujours en exercice en attendant l'ennemi. Mais en même temps elle nous donne secrètement ce qu'elle ne nous a pas promis, en glissant dans notre âme un avant-goût de la paix du ciel, plus délicieux que le goût actuel des biens qui passent, soutenant ainsi notre courage sans compromettre notre désintéressement. Enfin, elle nous enflamme au devoir et à tous les sacrifices qu'il entraîne, par un sentiment dont le propre est de vivre de sacrifices : l'amour, l'amour de Dieu, en qui se résume et d'où découle tout devoir, sans aucun retour sur nous-mêmes, et par-dessus toutes les choses créées. Tels sont les motifs de la morale chrétienne : « La loi du devoir en est « le fondement, dit un philosophe du jour ; loi sainte, que « les chrétiens appellent l'amour de Dieu, parce que leur « Dieu étant le Bien lui-même, obéir au devoir, aimer le « devoir, c'est obéir à Dieu, et l'aimer par-dessus toutes « les créatures [1]. »

Sous l'empire de ces idées, soutenues par le dogme et vivifiées par la *grâce*, voyez l'âme du chrétien prendre son essor. Alors qu'il a satisfait à toute la rigueur du devoir, mesuré sur l'opinion et la conscience, à ce point extrême où la morale humaine monte rarement, s'applaudit et se repose épuisée, c'est là que la morale évangélique vient le prendre. Elle commence par le mépris de ce nous-mêmes et par le sacrifice de cette approbation des hommes, qui faisaient le couronnement de notre vertu ; et, laissant toutes ces choses, elle l'appelle, et l'emporte, sur les ailes de l'amour divin, à l'idéal d'une perfection dont

[1] Jules Simon, *Introduction aux Œuvres de Malebranche*, p. 21, édition Charpentier.

le terme recule infiniment, ou plutôt qui est sans terme, car c'est la perfection même de Dieu : — « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait. » — Tout ce que le chrétien a fait n'est rien, tant qu'il n'a pas atteint ce terme de sa course ; et, comme ce terme recule toujours, il croit n'avoir jamais rien fait. Tout le reste disparaît à ses yeux, il ne se voit pas lui-même ; mais, penché en avant, il oublie tout ce qui est derrière, et s'étend de toute sa force hors de lui, vers la souveraine perfection. C'est dans cette attitude admirable que saint Paul représente la vertu du chrétien : *Quæ quidem retro sunt obliviscens, ad ea quæ sunt priora extendens meipsum*[1].

Mais ce qu'il y a de caractéristique dans ce divin système, c'est que les obstacles y deviennent des moyens. Le devoir en toutes choses est hérissé de gêne, de dégoûts, de privations, de sacrifices ; d'où il suit que le devoir est le véritable champ de l'abnégation ou de l'amour, première loi du chrétien ; et qu'ainsi tout ce qui empêche les hommes de remplir leurs devoirs disparaît pour lui, ou mieux encore se change en des motifs nouveaux de les pratiquer. Outre la conformité à la loi du devoir, il trouve en effet, dans les sacrifices mêmes qu'il exige, un sujet de conformité à la loi de mortification, et se voit ainsi porté au bien par la raison même de la résistance. La vertu humaine la plus parfaite est dès lors bien dépassée par celle du chrétien ; car, alors que celle-là remplit tout au plus les devoirs malgré leurs répugnances, celle-ci les remplit à cause de ces répugnances, et s'appuie sur l'obstacle pour le franchir.

Tous les devoirs s'ennoblissent dès lors, et deviennent des actes religieux, car tous contractent un rapport direct d'hommage et d'amour envers la Divinité ; tous deviennent

[1] Philip., III, 13.

comme un autel où l'homme immole sa volonté propre à la volonté de son Dieu, et où il reçoit, en raison même de son sacrifice, une expansion d'amour en lui qui soulève le joug du devoir, et le fait courir dans la voie de ses commandements.

Il en est ainsi de tous les genres de devoirs sans distinction. Les plus grands qui se puissent imaginer, ceux qui exigent le sacrifice de la fortune et de la vie, ne sont pas au-dessus des forces que doit inspirer un principe dont l'objet est le détachement de la fortune et de la vie. Le chrétien est une victime toute prête à tous les genres de dévouement. Il n'en est pas surpris, et se trouve naturellement à leur niveau; car il portait déjà dans son cœur un renoncement pratique à tous les biens dont ils exigent le sacrifice. Comme il avait déjà envoyé toutes ses affections et tous ses trésors au-devant de lui, dans le sein du Dieu qu'il aime, tous les coups de l'infortune ne peuvent que le faire avancer dans la ligne de son amour et de ses espérances, et le naufrage entier des choses humaines le fait surgir au port.

Mais si les plus grands devoirs ne sont pas au-dessus du chrétien, les plus petits et les plus vils ne sont pas au-dessous. Cette foule de petits devoirs obscurs et quotidiens, qui n'ont pas les regards des hommes pour témoins et leurs éloges pour récompense, et sur lesquels la faiblesse humaine est toujours portée à se relâcher de la contrainte des devoirs d'apparat, sont le vrai patrimoine de la vertu du chrétien. Il n'y a pas de petits devoirs pour lui en un sens, parce que c'est la même règle qui les mesure tous : la volonté de Dieu. Il n'y en a pas de vils, parce qu'il ne les voit pas dans leur objet, mais dans leur principe : l'amour de Dieu, qui les purifie et les ennoblit. Cet amour, qui se

nourrit d'abnégation, trouve même son compte à cette fidélité obscure dans les petites choses, qui le mettent en correspondance plus étroite et comme en confidence avec Dieu, précisément parce qu'il n'y a que lui qui en soit le témoin et le juge. Cet œil du Père, qui regarde dans le secret, semble s'ouvrir avec plus de complaisance sur des sacrifices où la vanité et l'amour-propre ne prélèvent rien, et dont la flamme s'élève vers lui directement. Pour eux il a des récompenses spéciales, comme la fidélité qui les mérite; et ces récompenses sont de rendre fort pour les grands devoirs, en attendant qu'il les couronne tous. « Courage, « dit-il dans l'Évangile, serviteur bon et fidèle! Parce que « vous avez été fidèle en de petites choses, je vous cons- « tituerai sur de grandes : entrez dans la joie de votre Sei- « gneur. »

C'est ainsi que le principe évangélique s'applique à tous les devoirs, et opère dans l'homme une disposition absolue et complète à la vertu.

III. Application du principe évangélique à nos rapports avec les autres hommes. — Là encore nous allons voir éclater des résultats *absolus* de bonté, c'est-à-dire toujours divins.

Les hommes sont placés de telle sorte les uns par rapport aux autres, et par rapport aux biens de ce monde, que la meilleure manière de se détacher de ces biens et de s'en priver, c'est de les répandre sur les êtres qui nous entourent, et de reporter sur nos proches l'amour que nous nous refusons à nous-mêmes. On n'est privé d'une chose qu'à demi, quand un autre n'en jouit pas à notre place; et de même que l'égoïsme et l'orgueil tendent à concentrer dans l'individu les dépouilles de la généralité, de même

l'abnégation et l'humilité tendent à revêtir la généralité des dépouilles de l'individu.

L'homme est naturellement cher à l'homme : ce n'est qu'une raison de préférence personnelle qui le fait devenir son ennemi. Lorsqu'il cherche son bonheur en lui-même et dans les biens de ce monde, alors cette raison de préférence hostile s'accroît, à raison même de l'insuffisance de ces biens pour assouvir sa nature insatiable. Plus il s'y attache, plus il devient exigeant, exclusif, jusqu'à immoler l'humanité tout entière, s'il le faut, à une convoitise. Mais, par la raison inverse, si l'homme, par la loi d'abnégation, abdique les biens de ce monde, et surtout s'abdique lui-même, alors cette raison de préférence personnelle cesse, et se change en une raison contraire. Il trouve dans la sensibilité qu'il se refuse, et dans tout ce qui lui servait d'aliment, une copieuse provision de bienfaisance à verser autour de lui, comme ces fontaines publiques qui ne reçoivent les eaux que pour les répandre : ce qui doit s'entendre de toutes sortes de biens, des biens spirituels et moraux comme des biens sensibles. S'humilier, se mépriser, se renoncer alors, c'est faire place à l'amour-propre et à l'estime d'autrui; se retrancher un bien, une satisfaction, un privilége, c'est le céder à un autre. L'amour naturel de l'homme pour l'homme, l'instinct de bienveillance et de sociabilité, la bonté, qui fut le premier sentiment que Dieu mit dans le cœur de l'homme lorsqu'il le forma, comme dit Bossuet, n'étant plus comprimés par l'amour de soi, se détendent et se dilatent de toute la puissance de cet amour-propre auquel ils sont substitués. *On aime son prochain comme soi-même* alors, et on se plaît à retrouver dans l'espèce la jouissance qu'on refuse à l'individu.

Voilà donc le grand principe de la sociabilité humaine réalisé par le principe du renoncement. Mais il faut remonter plus haut pour en voir toutes les merveilles.

Le principe du renoncement et de l'abnégation, comme nous l'avons dit, est faux et irréalisable, s'il n'est la contre-partie du grand principe de l'amour de Dieu; car il peut être défini le *désamour* de toutes les choses créées, pour Dieu. C'est un report de nos affections, des créatures au Créateur. L'*amour de Dieu* : voilà donc le grand principe évangélique. Or, le propre de l'amour, c'est de nous faire aimer, avec celui qui en est l'objet, tout ce qui vient de lui, tout ce qui le rappelle, tout ce qu'il aime lui-même; de nous identifier, en un mot, avec son propre cœur. Il suit de là que l'amour de Dieu doit nous ramener à l'amour des créatures, et surtout des hommes, qui tiennent le premier rang; mais nous y ramener en vertu d'un autre principe et avec d'autres résultats; car, au lieu que nous aimions les créatures *en elles-mêmes* et *pour nous-mêmes*, ce qui devait les corrompre et nous corrompre, parce que nous ne sommes pas principe et fin les uns des autres, le principe évangélique nous les fait aimer *en Dieu* et *pour Dieu*, et dès lors donne à cet amour une source et un écoulement infinis, parce qu'il n'est autre que l'amour de Dieu ramené à lui-même à travers ses créatures, et comme un rejaillissement de sa bonté. De là vient que dans l'Évangile, après avoir dit qu'il y a deux commandements, dont le premier est, *Aimer Dieu de toute son âme et de tout son cœur*, Jésus-Christ ajoute : *Et le second*, QUI LUI EST SEMBLABLE : *Aimer son prochain comme soi-même.*

De la combinaison du renoncement à nous-mêmes avec l'amour de Dieu, jaillit ainsi la Charité avec tous ses miracles : la Charité, qui n'a qu'un nom, parce qu'elle n'est,

comme nous venons de le voir, qu'une seule et même affection, soit qu'elle s'adresse à Dieu directement, soit qu'elle se le propose indirectement en s'appliquant aux hommes! la Charité, qui met en nous le cœur même de Dieu pour aimer les hommes, et qui nous le fait voir en eux! la Charité, avide du bonheur de nos semblables, comme l'ambition l'est de leur abaissement, et qui, comme elle, n'a pas trop du monde entier pour assouvir sa faim et promener son zèle! la Charité, bien autre que la *philanthropie*, car celle-ci n'est qu'un instinct aveugle et borné qui transige sans cesse avec l'amour de soi, ne lui emprunte que pour lui rendre, et se délivre plutôt des malheureux qu'il ne les délivre; tandis que la Charité est une vertu de réflexion et de volonté, fondée essentiellement sur l'exclusion de soi, inspirée par le sentiment infini de l'amour divin, entretenue par le détachement d'un monde auquel on ne veut tenir que par elle, toujours en permanence dans le cœur de ses apôtres, non-seulement pour y répondre aux maux qui se présentent, mais pour s'élancer de toute part à leur recherche, se faire une industrie de leur découverte, et enrichir son domaine de leur soulagement! la Charité, qui agit sans relâche avec une force qui soumet tous les obstacles, et une délicatesse qui ménage toutes les susceptibilités; qui s'exhale incessamment du cœur du chrétien, et se métamorphose de mille manières autour de lui pour se plier à toutes les exigences et se dérober en même temps à tous les regards; qui non-seulement verse l'or, mais aussi des paroles amies et souvent des pleurs, et laisse après elle la résignation, le courage, l'espérance; qui remet les offenses, défend les absents, tolère les méchants, sourit à la haine, s'écarte et s'abstient devant la colère et la vengeance, retire avec soin du foyer de l'amour-propre

tout ce qui pourrait l'embraser, prend sans cesse sur elle de quoi pardonner, de quoi oublier, de quoi complaire, de quoi soulager, sans laisser soupçonner ses sacrifices, et, par la fascination de son céleste sourire, endort tous les mauvais instincts autour d'elle et réveille toutes les vertus! la Charité enfin, qui s'est peinte ainsi elle-même par le cœur de son grand Apôtre · « La Charité souffre long-« temps, elle est douce; la Charité n'est point envieuse; « elle ne se vante point; elle n'est point enflée d'orgueil; « elle ne blesse point les bienséances; elle ne cherche point « son propre intérêt; elle ne s'offense point aisément; elle « ne croit point le mal; elle ne se réjouit point de l'ini-« quité, mais elle se plaît dans la vérité; elle craint tout, « elle croit tout, elle espère tout, elle endure tout [1]. »

Certainement elle vient du ciel la Religion qui a apporté à la terre la Charité! elles sont divines la Foi et l'Esperance, qui ont pour sœur la Charité!

Cependant le précepte de la charité mal entendu a donné lieu à de bien étranges préjugés.

Entre tous les paradoxes qui ont passé par la plume de Bayle est celui-ci : que l'esprit chrétien est incompatible avec l'accomplissement des devoirs sur lesquels reposent les sociétés, parce qu'il rend indifférent aux intérêts qui s'y rattachent, et qu'il prohibe même la résistance nécessaire pour les conserver.

Il est heureux pour le triomphe de la vérité qu'elle ait reçu cet outrage, car il lui a valu une belle réparation :

« M. Bayle, dit Montesquieu, après avoir insulté toutes « les religions, flétrit la Religion chrétienne; il ose avan-« cer que de véritables chrétiens ne formeraient pas un État « qui pût subsister. Pourquoi non? ce seraient des citoyens

[1] Cor., I, v. 13, 14.

« infiniment éclairés sur leurs devoirs, et qui auraient un « très-grand zèle pour les remplir; ils sentiraient très-bien « les droits de la défense naturelle : plus ils croiraient de- « voir à la Religion, plus ils penseraient devoir à la patrie. « Les principes du Christianisme, bien gravés dans le cœur, « seraient infiniment plus forts que ce faux honneur des « monarchies, ces vertus humaines des républiques, et « cette crainte servile des États despotiques... Il est éton- « nant qu'on puisse reprocher à ce grand homme d'avoir « méconnu l'esprit de sa propre Religion [1]. »

Saint Augustin, répondant à la même objection, fait ces réflexions bien judicieuses et bien instructives : « Quand « on lit dans les auteurs profanes que *les Romains aimaient « mieux pardonner les injures que de s'en venger* (Salluste), « ou que *César n'oubliait rien que les injures* (Cicéron), « on se récrie, on admire; on trouve qu'une république « qui, comme celle des anciens Romains, se conduisait « par de telles maximes, méritait de monter au point de « grandeur où on l'a vue, et de commander à tant de na- « tions; et quand on lit, dans les Livres où Dieu parle, *qu'il « ne faut pas rendre le mal pour le mal;* quand on entend « du haut du Ciel cette leçon adressée à toute créature, on

[1] *Esprit des Lois*, liv. XXIV, chap. VI, intitulé *Paradoxe de Bayle.* — L'erreur de Bayle est d'autant plus impardonnable, que les faits s'élèvent de toute part contre elle. Ainsi les meilleurs soldats de l'empire, ces *légions fulminantes* qui firent reculer quelque temps les barbares, se recrutaient dans les rangs chrétiens. C'est l'esprit chrétien qui a animé l'institution de la chevalerie, qu'on pourrait appeler le sacerdoce de l'honneur. C'est lui qui a fait saint Louis, Jeanne d'Arc, Bayard, trois grandes figures en qui se résume le patriotisme français au moyen âge, et qui brillent au front de la France comme les plus beaux joyaux de sa couronne. Enfin, dans nos temps modernes, c'est lui qui, s'emparant d'un peuple de paysans, le transforma en peuple de chevaliers, ou plutôt, comme le disait Napoléon, en *peuple de géants.*

« s'élève contre la Religion, et on dit qu'elle est ennemie « du bien des États. Si cette divine leçon était écoutée « comme elle devrait l'être, on verrait qu'avec cela seul on « établirait et affermirait le bien de l'État bien mieux que « n'ont su faire ni Romulus ni Numa. — Qu'est-ce en effet « que le bien d'un État, sinon le bien d'une multitude qui « est parfaitement d'accord, et dans une grande union de « cœurs et de sentiments? Et c'est à quoi tendent ces divins « préceptes qu'on ose décrier, plutôt que de s'en instruire « solidement : que quand on est frappé sur une joue, il faut « tendre l'autre ; que quand on veut nous ôter notre robe, « il faut encore donner le manteau ; et que si quelqu'un « nous veut forcer de faire mille pas avec lui, il en faut « faire deux mille. Car cela ne va qu'à faire que les mé- « chants soient vaincus par les bons. — Pour pratiquer « d'ailleurs comme on le doit ces divines leçons, *il faut « avoir lieu de croire que ce qu'on fait pourra servir à « ceux pour qui on le fait.* C'est toujours dans cet esprit « qu'on doit agir. C'est-à-dire que ces préceptes de Jésus- « Christ *regardent plutôt la préparation du cœur que ce qui « se passe au dehors*, et ne vont qu'à nous faire conserver « au dedans la patience et la charité, *nous laissant au sur- « plus la liberté de faire au dehors ce qui paraîtra le plus « utile* pour ceux dont nous devons toujours désirer le vrai « bien. C'est ce que Jésus-Christ lui-même, ce parfait mo- « dèle de douceur et de patience, a fait voir clairement par « son exemple, lorsque, ayant été frappé sur une joue, il « ne tendit point l'autre, et qu'au contraire il parla de « manière à empêcher que celui qui l'avait outragé ne re- « doublât. Cependant il était venu dans la disposition non- « seulement de souffrir de pareils outrages, mais de mou- « rir sur une croix pour ceux même qui le traitaient ainsi.

« — C'est donc dans la disposition du cœur qu'il faut tou-
« jours accomplir ces préceptes de patience. Mais cela
« n'empêche pas qu'on ne fasse souffrir aux méchants bien
« des choses qui leur déplaisent, et qu'on ne les punisse
« par une sévérité charitable, qui regarde ce qui leur est
« utile plutôt que ce qui leur plairait. Aussi n'y a-t-il pas
« de doute qu'il ne puisse y avoir des guerres légitimes. Car
« si la doctrine de l'Évangile condamnait absolument toutes
« sortes de guerres, saint Jean n'aurait point eu d'autres
« conseils à donner aux soldats qui le consultaient sur ce
« qu'ils avaient à faire pour se sauver, que de renoncer à
« la profession des armes. Cependant il ne leur dit autre
« chose, sinon : Ne faites ni violence ni fraude à personne,
« et contentez-vous de votre paye. Mais si ces préceptes de
« Jésus-Christ s'observaient dans un État, on garderait la
« charité jusque dans la guerre, et l'on voudrait vaincre
« pour le bien des vaincus, et pour les ramener à la paix et
« à la justice, qui sont les colonnes de la société civile [1]. »

Il est un autre préjugé quelque peu répandu, et qui est encore bien déplorablement faux : c'est que la piété chrétienne détourne à soi les affections de la nature, et se nourrit à leur détriment ;

Que son amour éteint tous les amours [2].

[1] S. Augustin, lettre CXXXVIII, à Marcellin. — Voyez aussi les lettres de Fénelon à *Fanfan*, son neveu, le marquis de Fénelon, pieux et brave officier, dont la mort héroïque a arraché à la plume de Voltaire cet éloge et cet aveu : « Blessé au pied depuis quarante ans, et pouvant à peine mar-
« cher, il alla sur les retranchements ennemis à cheval. Il cherchait la
« mort, et il la trouva. Son extrême dévotion augmentait encore son in-
« trépidité ; il pensait que l'action la plus agréable à Dieu était de mourir
« pour son roi. *Il faut avouer qu'une armée d'hommes qui penserait*
« *ainsi serait invincible.* » (Volt., *Siècle de Louis XV*, chap. XVIII.)

[2] Béranger.

Ce n'est pas qu'on essaye de contester que la véritable piété soit féconde en bonnes œuvres, en dévouement et en sacrifices pour le soulagement de l'humanité ; car la charité est là avec ses merveilles : mais ce n'est que *l'espèce* qui est l'objet de la charité, dit-on ; et les affections individuelles disparaissent dans cet amour de Dieu et des hommes, qui, selon les propres paroles de l'Évangile, ne doit connaître *ni père, ni mère, ni frères, ni sœurs.*

Préjugé déplorable, disons-nous ; car c'est le contraire qui est la vérité. Oui, l'esprit de l'Évangile resserre les liens de la nature, et fait aimer mieux qu'elle tout ce que nous devons aimer.

Un moraliste peu goûté, parce qu'il nous a présenté en face le miroir de la vérité, la Rochefoucauld, a soutenu que toutes les affections humaines, même les premières affections de la nature, n'étaient que des transformations de l'égoïsme. En ôtant à cette opinion ce qu'elle peut avoir de trop absolu, il faut reconnaître qu'elle rencontre juste dans la plupart des cas, et qu'il est difficile d'échapper à la vérité de ses *maximes*. La passion surtout qu'on exalte le plus, l'*amour* (tel qu'on l'entend dans le monde), est tout imprégnée d'égoïsme et de vanité. Buffon, dans ses belles études sur l'homme, l'a très-bien démontré, et le monde lui-même a fini par dire que c'était de *l'égoïsme à deux*. De là viennent ces éclats de discorde, de haine, et de vengeance, au sein même de ces affections passionnées qui avaient séduit quelque temps par leur faux air de désintéressement, et qui ne laissent après elles que d'affreux ravages.

Or, l'Évangile, en déracinant l'égoïsme, étouffe toutes ces affections déréglées : cela est vrai,

Et son amour éteint tous *ces* amours.

Par suite, il ôte aux affections légitimes elles-mêmes cette âcreté qui venait de l'égoïsme, et qui tôt ou tard portait des fruits amers : cela est vrai encore.

Mais c'est là tout; et ce n'est qu'en ce sens qu'il faut entendre ces paroles de l'Évangile : « Celui qui aime son père « ou sa mère *plus que moi*, n'est pas digne de moi; et ce- « lui qui aime son fils ou sa fille *plus que moi*, n'est pas « digne de moi. »

Il faut aimer avec ordre : c'est l'ordre de l'amour qui fait qu'on aime comme il faut tout ce qu'il faut aimer. « D'où je conclurais, dit admirablement S. Augustin, que la meilleure et la plus claire définition de la vertu, *c'est l'ordre de l'amour*. C'est pourquoi l'épouse du sacré Cantique chante : *Il a ordonné en moi la Charité*[1]. » Or, aimer quoi que ce soit plus que Dieu est un désordre de l'amour, et tout ce qui est désordonné ne dure pas, car il est dans le *faux*, et s'avance vers la corruption. Le cœur alors, tôt ou tard désabusé, n'attend pas même souvent la mort pour briser ses chaînes, et laisser éclater ses dégoûts et ses infidélités.

En rattachant donc nos amours au suprême amour, l'Évangile, loin de les affaiblir, les vivifie et les éternise, car il les ramène à leur foyer, et les empêche d'aller se perdre dans les abîmes. Il leur rend tout ce que les affections déréglées leur dérobaient, et leur rapporte un cœur purifié, agrandi, dégagé de toute vue d'intérêt, prêt à tous les sacrifices, formé, en un mot, à l'école du véritable amour.

[1] Cant. 2-4. — L'ordre de l'amour était bien observé par saint Louis, comme on le voit par cet anneau de son mariage, sur le chaton duquel il avait fait graver l'image de *Jésus crucifié*, et tout autour une guirlande entrelacée de *lis* et de *marguerites* (faisant allusion par là à son amour pour Dieu, la France et Marguerite), avec cette devise charmante : *Dehors et anel pourrions avoir amour?...* Mais aussi comme il aimait! quel époux! quel roi!! quel saint!!!

Nous ne pouvons aimer les objets de nos affections que pour nous ou pour Dieu : il n'y a pas de milieu. En subordonnant nos affections à son amour, l'Évangile les délivre donc de cet égoïsme exclusif et étouffant qui aurait été tôt ou tard leur tombeau. Alors cet amour de Dieu, qui paraissait devoir absorber nos affections, devient pour elles le principe d'une nouvelle vie. Comme elles étaient des transformations de l'égoïsme, elles deviennent des transformations de l'amour divin, c'est-à-dire de l'amour véritable. Elles vivent de sa vie, elles palpitent de son cœur, elles brûlent de ses feux, elles entrent en participation de ses attributs, et deviennent comme lui incorruptibles, pures, inaltérables, au-dessus de toutes nos faiblesses, au-dessus de tous nos revers, au-dessus même de la mort; car, dès ici-bas, elles ne font que commencer ce qu'elles continueront dans le ciel[1].

« Que Dieu nous préserve de haïr qui que ce soit! » dit un homme dont le cœur a été le modèle de toutes les affections de la nature, vivifiées par l'amour divin. « Comment « pourrions-nous haïr nos parents, dans lesquels nous « voyons l'image du Père qui est dans les cieux, de la Pro« vidence divine et maternelle, l'image d'un Dieu qui se

[1] On lira avec plaisir ce portrait d'un amour chrétien, tracé par M. le baron Guiraud :

Je crus, comme un aveugle à qui l'on rend le jour
Pour la première fois, voir descendre l'amour :
Non cet amour chargé de trompeuses promesses,
Faux, stérile, imprégné de toutes nos faiblesses,
Qui n'est qu'une espérance, et passe à tous les vents,
Sitôt qu'on veut saisir ses charmes décevants;
Du bonheur de l'Éden frêle image altérée,
Qui n'a plus ni couleur, ni forme, ni durée :
Mais cet amour du cœur, méconnu de nos sens,
Qui descend d'un ciel pur comme y monte l'encens,
Éclos sous l'œil de Dieu, nourri de sa présence;
Certain comme la foi, fort comme l'innocence.

(*Le Cloître de Villemartin.*)

« dit notre père? ou nos enfants, ces autres nous-mêmes,
« la reproduction multipliée de nous-mêmes? ou la com-
« pagne que Dieu nous a donnée, et à laquelle nous nous
« attachons, pour laquelle nous quittons père et mère, par
« inclination et par la volonté de Dieu? ou nos frères ou
« nos sœurs, ou nos parents du sang, qui avec nous ont
« été portés dans un même sein, dont les facultés intellec-
« tuelles se sont développées avec les nôtres; qui ont pra-
« tiqué depuis longtemps envers nous, comme nous avons
« pratiqué envers eux, l'amour le plus tendre?

« Mais que Dieu nous garde aussi d'aimer père, mère,
« femme, enfants, frères, et sœurs, comme nous aimons
« Jésus-Christ, si nous voulons participer de lui! Nous ne
« les aimerions pas alors véritablement; car, pour les ai-
« mer, les aimer véritablement, non pas selon nos jouis-
« sances plus ou moins grossières, mais d'un amour qui soit
« plus fort que la mort, nous devons les enlacer avec des
« bras qui embrassent l'éternité, et les serrer contre un
« cœur qui ne se brise pas même devant la mort; et nous
« ne pouvons cela qu'autant que nous les aimons en Dieu;
« et celui qui aime son prochain en Dieu aime Dieu au-
« dessus de tout. Et voilà ce que Jésus-Christ nous de-
« mande.

« Tout ce qui est noble et immortel tend vers l'immorta-
« lité : rien n'est plus noble et plus divin que l'amour. Oui,
« tout ce qui en nous est noble et divin ne l'est que par la
« participation à l'amour, et ce qui tire son essence des re-
« lations temporelles n'est pas de l'amour. L'amour alluma
« le flambeau de sa vie à l'éternité; et il ne connaît aucune
« éternité que l'Éternel, qui est à la fois sa source primi-
« tive, et l'Océan au sein duquel il retourne[1]. »

[1] Aussi les mots *toujours* et *éternel* reviennent-ils à chaque instant sur

IV. Enfin, le principe évangélique remet l'homme à sa place par rapport à lui-même et à ses plus chers intérêts.

Ce qui corrompt l'homme en renversant l'ordre de ses facultés, et devient par suite la source de tous ses désordres et de toutes ses souffrances, c'est de vouloir nourrir son âme immatérielle et immortelle avec des aliments terrestres et périssables; c'est de s'arrêter et de se borner à lui-même, alors que sa nature éminemment progressive l'emporte au dehors vers une perfection dont la réalité n'est pas ici-bas; c'est enfin de vouloir faire de l'infini avec du fini, de l'absolu avec du contingent, du parfait avec de l'imparfait, la félicité d'un Ange avec des amours mortels.

Le faire revenir de cette folle méprise, c'est donc le sevrer de ce qui fait son mal. Il faut à cette âme immortelle, à cette âme qui engloutit le temps et saisit l'éternité, des biens en dehors du temps et éternels. Il faut l'arracher à ce jeu de dupe, où elle se ruine sans cesse, en recommençant toujours à exposer un amour qui demeure contre

la langue de l'amour profane, et c'est là précisément ce qui le confond, et conserve les droits de la vérité à travers toutes ses violations.

La belle page que nous venons de citer est extraite de l'*Histoire de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, par le comte *Frédéric-Léopold* DE STOLBERG, qui fut un des plus grands littérateurs et un des premiers diplomates de l'Allemagne. Issu du sang des rois, père de quinze enfants dont il fit seul l'éducation, adoré de sa famille et de ses vassaux, aimé de tous ses contemporains, il donna à son siècle le spectacle d'un patriarche des temps primitifs. Né dans la Religion réformée, il rentra dans le giron de la Foi catholique vers le milieu de sa carrière, et donna le signal d'un retour à l'unité qui eut beaucoup d'imitateurs. Le duc de Saxe-Weimar lui ayant dit un jour publiquement : *Je n'aime pas les gens qui changent de Religion. — Ni moi non plus, monseigneur*, répliqua Stolberg; *car si mes pères n'en avaient pas changé il y a trois cents ans, je n'aurais pas eu la peine d'en changer moi-même.* — Voyez ce qu'en dit madame de Staël dans son ouvrage *De l'Allemagne*, chapitre du *Catholicisme*.

des objets qui passent. Or, c'est ce que fait admirablement le principe évangélique, parce qu'il le fait violemment, et qu'il substitue sur-le-champ, avec assurance, des objets célestes aux objets périssables qu'il nous fait quitter. L'âme humaine, du reste, est douée d'une force expansive de sensibilité et d'amour, qui ne tarde pas à se frayer une route nouvelle vers les biens véritables qui lui sont offerts, sans qu'il y ait d'intervalle appréciable entre les deux états. Comme un arbre dont on émonde les basses branches. chaque coup, chaque retranchement qui lui est porté, fait remonter sa séve, et dirige sa végétation vers le haut : ainsi l'homme, sous les coups de la mortification évangélique, se redresse, et s'élance hors des créatures vers lesquelles il était incliné, hors de lui-même où il était arrêté, et pénètre dans sa véritable nature d'où il était déchu, au sein de Dieu, en qui toutes ses facultés se dilatent, et retrouvent leur grandeur native et leur félicité.

Alors les deux principes de grandeur et de misère, qui se trouvaient primitivement confondus en lui sans qu'il pût les démêler, se dégagent, et lui apparaissent clairement distincts. Il reconnaît que sa misère venait de lui-même ; il se voit tel qu'il est, faible, borné, fragile, tendant sans cesse de son propre poids au déréglement et à la corruption ; et il voit, au contraire, que ce qu'il y a en lui de grandeur et de force vient de Dieu, et n'a de réalité et de durée progressive que par son adhésion avec lui. Et comme cette misère et cette grandeur sont illimitées, l'homme trouve de quoi progresser perpétuellement de lui-même en Dieu : car plus il avance, plus la vérité distincte des deux natures se dégage, et lui apparaît dans le miroir des perfections divines ; plus il est porté par conséquent à fuir la première pour s'unir à la seconde ; plus le sentiment de

son indigence et de son néant le repousse, plus la contemplation des divines perfections l'attire : et ainsi il se trouve comme lancé dans une voie de perfectibilité indéfinie et dès lors de bonheur parfait, s'il est vrai que le bonheur des êtres se trouve dans leur développement, et dans la direction de leurs facultés vers leurs destinées.

Dans l'autre vie, ce bonheur sera sans mélange, parce qu'il ne sera plus traversé et disputé par les illusions du mal. Mais ici même ce bonheur est le seul qui soit vrai. Tout notre être se trouve alors dans un aplomb parfait, et ressent une paix profonde et vive à la fois, résultant du sentiment de l'ordre en nous, et du plein accord de notre situation par rapport à tout : — par rapport à Dieu, nous le connaissons et nous l'aimons comme le seul vrai bien, et cette certitude nous allége le cœur et le repose, en le déchargeant du poids des inquiétudes attachées à la poursuite des faux biens ; — par rapport à nous-mêmes, nous voyons notre faiblesse et nous la dominons ; nous sommes rois de notre âme ; — par rapport aux biens de ce monde, nous les possédons sans en être possédés, et nous en avons la jouissance sans les soucis ; — par rapport aux maux, nous en adoucissons l'amertume en les acceptant avec résignation et comme renfermant des biens véritables, puisqu'ils ne nous viennent que de la main d'un Dieu qui nous aime, et qui prend soin lui-même de nous en consoler ; — par rapport à la société, nous sommes bien avec elle par l'accomplissement de tous nos devoirs et l'exercice de la charité, qui nous fait voir partout des frères ; — par rapport à la mort, ce grand épouvantement de la nature, nous la voyons venir comme la messagère de notre délivrance, et comme lui ayant enlevé nous-mêmes à l'avance son aiguillon par notre mort volontaire à tout ce qu'il nous faut

quitter; — par rapport à l'autre vie enfin, à cette éternité mystérieuse qui glace les âmes les plus intrépides, nous y entrons dès ici-bas par notre union avec Dieu, en qui elle est, et dont elle ne sera que la consommation et la plénitude.

On ne saurait exprimer tout ce qu'il y a de bien-être dans cet état; bien-être qui s'attache à l'âme chrétienne, malgré les privations et les sacrifices qu'elle s'impose, comme le dégoût s'attache à l'âme mondaine, malgré les jouissances et les plaisirs qu'elle poursuit. La liberté, la certitude, la paix, l'amour, s'y font sentir à la fois avec une profondeur qui tient de l'infini, et composent autour de l'âme chrétienne comme une atmosphère lumineuse, où elle puise une vie intarissable et se dilate pleinement [1].

Et ce n'est pas le cœur seulement qui ressent ce bien-être, mais toutes les facultés, et surtout l'intelligence, par son émancipation de tous les préjugés qui viennent des passions, et par la rectitude de vue que lui donne nécessairement un principe qui la place en dehors et au-dessus des choses humaines.

La plus grande vision de vérité doit appartenir, en effet, à celui qui a l'esprit le plus dégagé des objets sur lesquels

[1] « La Philosophie, dit très-spirituellement et très-judicieusement Saint-Evremont, ne va pas plus loin qu'à nous apprendre à souffrir les maux : la Religion chrétienne en fait jouir; et on peut dire sérieusement sur elle ce qu'on a dit galamment sur l'amour :

Tous les autres plaisirs ne valent pas ses peines.

Le vrai Chrétien sait se faire des avantages de toutes choses : les maux qui lui viennent sont des biens que Dieu lui envoie; les biens qui lui manquent sont des maux dont la Providence l'a garanti. Tout lui est bienfait, tout lui est grâce en ce monde; et quand il en faut sortir par la nécessité de la condition mortelle, il envisage la fin de sa vie comme le passage à une plus heureuse, qui dure toujours. »

(*Réflexions sur la Religion.*)

porte sa vue. Pour bien être spectateur, il ne faut pas être acteur. Or, le Chrétien, placé par le détachement en dehors des créatures, en dehors de lui-même, en dehors du temps, et dans le sein même de Dieu en quelque sorte, assiste continuellement au grand spectacle des choses humaines, et en partie des choses providentielles et divines. Il est par état un vrai moraliste et un psychologue. Rien que la considération de l'action de la Providence sur sa propre vie, et de la grâce dans son âme, le ravit d'admiration et le nourrit de vérité ; il se voit et se juge lui-même dans ses actions et jusque dans ses pensées et ses désirs à peine formés, comme s'il était un autre lui-même ; il se scrute, il se pèse, il se mesure dans tous les mouvements de sa volonté, et il en ressent l'irrégularité ou la justesse par leur déviation ou leur similitude avec la règle divine à laquelle il se tient attaché : en un mot, selon la forte expression de l'Écriture, *il porte son âme dans ses mains*. Tout le reste des choses lui apparaît, par la même raison, plus distinctement qu'à tout autre ; car, en s'étudiant, il se trouve avoir déjà étudié toute l'humanité. Cette continuelle observation de lui-même et de la règle avive en lui le *sens moral*, et lui donne une perspicacité à laquelle rien n'échappe. La société n'est qu'un théâtre dont il découvre toutes les vanités ; la nature en est un autre dont il saisit toutes les grandeurs ; son esprit, dégagé des sens, marche d'une plus libre allure à la recherche de la vérité dans les sciences ; et son goût, plus délié et plus délicat, pénètre et s'élève à des beautés plus immatérielles dans les arts. Toute son âme enfin a plus de hauteur de vue, et laisse tomber des regards sur ce monde plus fermes et plus profonds[1].

Tout ce que nous venons de dire se trouve confirmé par l'expérience. Quels sont les plus grands moralistes? et où trouvera-t-on une connaissance

Tel est l'effet du principe évangélique par rapport à nous-mêmes. Il constitue la PHILOSOPHIE par excellence, et peut se résumer dans ces paroles déjà citées de Jouffroy : — « Tranquille sur le chemin que j'avais à suivre « dans ce monde ; tranquille sur le but où il devait me con- « duire dans l'autre ; comprenant la vie dans ses deux pha- « ses, et la mort qui les unit ; me comprenant moi-même ; « connaissant les desseins de Dieu sur moi, et l'aimant « pour la bonté de ces desseins, j'étais heureux de ce bon- « heur que donne une foi vive et certaine en une doctrine « qui résout toutes les grandes questions qui peuvent inté- « resser l'homme. »

§ III.

En jetant un dernier coup d'œil sur ce grand sujet, il faut donc reconnaître que le principe de la morale évangélique, qui se résume dans l'amour de Dieu porté jusqu'à

plus nette et plus profonde du cœur humain que dans les œuvres de Malebranche, de Nicole, de Pascal, de Massillon, de Bossuet, de Fénelon? Ouvrez au hasard leurs écrits, et vous serez frappé de rencontrer à chaque page, à chaque ligne, à chaque mot, une révélation de vous-même si parfaite, que vous oublierez que vous tenez un livre, et que vous croirez lire dans votre propre cœur. Il est un livre universel et immortel que tous les âges, toutes les conditions, et toutes les croyances, consultent en secret, comme l'oracle de la sagesse, qu'on écoute plutôt qu'on ne lit; tant la vérité de sa morale fait illusion qu'on la confond avec la voix même de la conscience : j'ai nommé *le plus beau livre qui soit sorti des mains des hommes*, L'IMITATION DE JÉSUS-CHRIST.

Toutes ces réflexions sur la supériorité imprimée aux facultés humaines par le principe évangélique expliquent ce mot de M. de Chateaubriand : — *Quand on aspire à l'immortalité, c'est une grande avance que d'être chrétien.* — Mot parfait de vérité, si ce n'est *qu'aspirer à l'immortalité et être chrétien* sont deux choses incompatibles : ce n'est pas à *l'immortalité* qu'aspire le vrai chrétien ; c'est à *l'éternité*.

l'anéantissement de soi, *Amor Dei usque ad contemptum sui*, est un principe générateur de la vérité et de la perfection absolues en nous par rapport à Dieu, par rapport à nos devoirs, par rapport aux autres hommes, et par rapport à nous-mêmes; et que tant de simplicité et de fécondité, une excellence si absolue et si souveraine, dépassent la portée humaine, et vont se confondre avec les caractères auxquels la raison reconnaît déjà la Divinité.

La rigueur absolue de ce principe évangélique par rapport à notre nature actuelle, dont il crucifie tous les penchants, suppose d'ailleurs dans celle-ci un obscurcissement et une dépravation qui ne permettent pas d'admettre qu'elle l'ait elle-même inventé. L'humanité pouvait rêver tous les principes secondaires de morale et atteindre tous les degrés de la perfection, excepté celui-là, parce que celui-là était exclusif d'elle-même et de son état, qui se résumait dans le principe diamétralement inverse, savoir, l'amour de soi jusqu'à l'anéantissement de la notion de Dieu : *Amor sui usque ad contemptum Dei*. Entre cet état et le principe qui nous en a retirés, il y avait toute la distance qui sépare la mort de la vie. Il aurait fallu ne pas avoir besoin de l'application de ce principe pour être capable de le trouver. Renoncer à tout, et après cela se renoncer encore soi-même, devait paraître un pur néant. L'idée ne pouvait pas même en venir, parce que le néant n'offre pas de prise, et qu'il aurait fallu se franchir soi-même, *se monter au-dessus de soi-mesme*, comme dit Montaigne, ce qui est inimaginable, pour atteindre à l'idée opposée de l'amour de Dieu jusqu'à l'anéantissement de soi : *Amor Dei usque ad contemptum sui*. Et lorsque de ce néant vint à sortir cette idée d'abnégation et de sacrifice, régénératrice du monde moral, et qu'une voix inconnue se fit entendre, disant, « Si quel-

« qu'un veut venir à moi et ne *hait* pas sa propre vie, « celui-là ne peut pas être mon disciple; car celui qui « voudra sauver sa vie la perdra, et celui qui perdra sa « vie pour l'amour de moi la retrouvera, » alors une dérision immense dut accueillir cette folie, et toutes les puissances humaines durent se soulever pour l'étouffer.

Le monde a fini par adorer cette folie cependant; mais nous ne craignons pas d'affirmer que cette adoration, et toutes les merveilles de sagesse et de force qui la motivent, prouvent moins la divinité de son objet que le mépris et la persécution dont il fut d'abord la victime, et que Jésus-Christ est plus Dieu, si j'ose ainsi dire, sur le Calvaire que sur le Thabor.

Au reste, on peut conclure, en bonne logique, ce nous semble, que s'il est un principe *de morale* que, pendant trois mille ans de recherches assidues, les hommes et les plus beaux génies d'entre les hommes n'ont pu trouver, dont ils se sont éloignés de plus en plus, c'est que l'*homme* ne pouvait pas le trouver; et que si, au bout de ces trois mille ans de tentatives impuissantes, et au plus fort de l'infirmité humaine à cet égard, un homme a fait paraître tout à coup ce principe dans le monde, l'a mis le premier en action sur lui-même dans tout ce qu'il avait de plus horrible à la nature, et l'a fait prévaloir contre tous les préjugés et toutes les passions, jusqu'à en faire l'étoile polaire de l'humanité, c'est que cet homme-là était plus qu'un homme,... était homme-Dieu.

« Celui-là doit être plus qu'un homme, dit Bossuet, qui, « au travers de tant de coutumes, de tant d'erreurs, de « tant de passions compliquées et de tant de fantaisies « bizarres, a su démêler au juste et fixer avec précision la « règle des mœurs. Réformer ainsi le genre humain, c'est

« donner à l'homme la vie raisonnable ; c'est une seconde « création, plus noble en quelque façon que la première. « Quiconque sera le chef de cette réformation salutaire au « genre humain doit avoir à son secours la même sagesse « qui a formé l'homme la première fois. Enfin, c'est un « ouvrage si grand, que si Dieu ne l'avait pas fait, lui-« même l'envierait à son auteur [1]. »

Reconstituons par la pensée le monde païen, fouillons-le dans tous les sens, et cherchons-y le principe de la mortification, de la haine, du mépris, de l'anéantissement de soi, du sacrifice entier de la nature, en un mot, par amour pour Dieu seul : nous ne l'y trouverons pas; mais, sous toutes les formes, l'estime, l'amour et la déification de soi-même directement et uniquement.

Les plus parfaits moralistes de l'antiquité, les stoïciens, *méprisaient* les souffrances, et les chrétiens s'y *résignent*. Il y a entre ces deux sentiments, le *mépris* des souffrances et la *résignation*, toute la mesure qui sépare la philosophie antique du Christianisme.

Le *mépris* des souffrances respire l'orgueil concentré, la contemplation de son propre courage, la suffisance de son mérite : *O douleur, tu n'es qu'un vain mal!* Mot faux, mot superbe, qui semble défier le ciel et braver le châtiment; mot philosophique [2]!

La *résignation* aux souffrances implique la soumission, la reconnaissance de la faute, le désir de la réconciliation,

[1] 2e Sermon pour le 2e dimanche de l'Avent, sur la *Divinité de la Religion*, second point.

[2] Toutes les fois que nous parlons de la philosophie dans un sens défavorable, il faut entendre *fausse philosophie;* de même que, dans Molière et la Bruyère, le mot *dévotion*, quand il est pris en mauvaise part, doit être lu : *fausse dévotion.*

l'amour : *Mon Père, s'il se peut, que votre calice s'éloigne! mais cependant que votre volonté soit faite!* Mot vrai, mot humble, mot plein d'amour, mot divin!

De cette fausseté de principe et de cette déification du MOI, qui faisaient le centre et comme le cœur de la philosophie humaine, naissaient toutes les fausses vertus qui avaient cours dans l'antiquité. La fierté d'âme, le courage bouillant, le ressentiment implacable, *impiger, iracundus, inexorabilis, acer* : tel est le portrait d'un héros, d'Achille. L'*ambition*, honorée dans la personne d'Alexandre; l'*assassinat politique*, dans Brutus; le *suicide*, dans Caton; le *patriotisme*, qui sacrifiait l'humanité tout entière à la patrie; l'*amour de la gloire*, qui sacrifiait la patrie à l'individu; l'*amitié*, sentiment exclusif quand il n'était pas criminel et monstrueux : voilà, non les vices, mais ce qui passait pour vertus chez les anciens[1].

Si on veut avoir, du reste, une idée achevée de leur sens moral, il faut voir comment le plus sage des philosophes compose la plus sage des républiques. On a peine à le croire, et cependant nous lisons dans la *République* de Platon : 1° la communauté des femmes; 2° l'avortement

[1] Les anciens ne se doutaient pas le moins du monde de l'obligation de pardonner. Ils se faisaient plutôt un devoir, et tout au moins un droit et une gloire, de la vengeance. Ainsi Suétone croit louer beaucoup César, en disant de lui qu'il était *doux par nature dans ses vengeances, « in ulciscendo natura lenissimus; »* et que, par exemple, un esclave qui avait voulu l'empoisonner *n'encourut d'autre châtiment que la simple mort, « non gravius quam simplici morte punitt. »* (In Cæs. 74.) Cicéron, de son côté, s'excuse de ne pas haïr César comme il le devrait, puisqu'il en avait reçu une offense : *Accepi injuriam, inimicus esse debui, non nego.* (De Provinciis, XVIII.) C'était en effet son droit, le droit souverain de poursuivre son ennemi, et la gloire d'exercer sur lui ses inimitiés, comme dit Tacite : *Jus potentissimum quemque vexandi, et inimicitiarum gloria.* (Annal. VI. 29.)

de la femme qui aurait conçu avant l'âge de quarante ans, 3° l'immolation des enfants mal constitués, incorrigibles, ou nés sans la permission de la loi ; 4° la proscription des étrangers ; 5° l'esclavage.

Voilà l'évangile de la philosophie.

L'Évangile du Christ est venu balayer toutes ces ordures, démasquer toutes ces fausses vertus, rehausser les quelques véritables vertus qui faisaient le fonds vital de la société, telles que la justice, la tempérance, la sincérité, la constance, la clémence, mais qui avaient quelque chose de stérile et de borné, comme l'estime humaine, qui en était l'objet et le prix ; et, replaçant le monde moral sur un principe nouveau : LE SACRIFICE, dans ce qu'il y a de plus général et de plus absolu, il en a fait jaillir, comme autant de constellations, toutes ces vertus divines, sociales et vivifiantes : l'humilité, la chasteté, la résignation, le repentir, le pardon des injures, l'amour des ennemis, la pauvreté volontaire, la fraternité universelle, le zèle de la vérité, *la Foi, l'Espérance, la Charité*, groupe céleste qui résume toutes les autres vertus, et qui se résume lui-même dans la plus éminente : *la Charité;* la Charité, qui embrasse dans un seul sentiment toute la terre ; et non-seulement toute la terre, mais la terre et le ciel, pour les consommer dans l'unité, qui est le terme de l'amour, qui est la vie, la vie éternelle.

Mais le prodige appelle ici le prodige.

Tous les systèmes de morale rêvés par les hommes sont restés à l'état d'*utopie*. Ce n'est pas qu'ils n'aient fait ce qu'ils ont pu pour les faire plier à la pratique : voyez Lycurgue et Platon, quelles mutilations ils ont fait subir à la loi naturelle! quels sacrifices ils ont fait à la corruption et

x exigences de leur pays et de leur temps pour com-

poser leur idéal de morale! quelles précautions! quels efforts! On peut dire qu'ils ont taillé à leur guise dans la morale naturelle, et qu'ils l'ont mise sur le lit de Procuste pour faire une *République*... sur le papier, ou dans un cercle de temps et de lieu tellement circonscrit, comme Lycurgue, qu'il faut plutôt y voir un régime politique qu'une morale. Au surplus, il faut leur rendre cette justice qu'ils n'ont jamais visé à l'*humanité*, à l'*universalité*; la tâche leur paraissait non-seulement impossible, mais inimaginable : c'était bien assez d'une petite ville, et encore fallait-il le plus souvent qu'elle fût en l'air.

Le Christ s'est proposé de prime abord le monde : *Mon champ, c'est le monde*, dit-il lui-même ; et non-seulement le monde du temps où il parut, mais le monde de tous les temps, *jusqu'à la consommation des siècles*. Ce n'est pas à une cité, à un peuple, à un empire, c'est au genre humain tout entier qu'il s'adresse. — Voilà sa République. — C'est sur la *Nature humaine* qu'il vient poser la main, la même main qui la créa, et qui seule pouvait la ranimer. Il lui jette comme un frein la loi évangélique ; et cette loi si inflexible, si exigeante, qui ajoute aux rigueurs de la loi naturelle, déjà foulée aux pieds, des rigueurs nouvelles ; qui aspire à réaliser la perfection même du ciel sur la terre ; qui prend tous nos penchants au rebours, sans ménagements, sans concessions, et exige tout ou rien ;... cette loi, dis-je, se fait recevoir tout à coup, elle tire tout à elle ; elle se convertit le monde. Devant elle tombent les divisions d'espace et de temps qui partagent nos destinées mortelles : ce n'est pas Athènes, ce n'est pas Rome, ce n'est pas le siècle de Tibère ou de Constantin : c'est tout l'univers, ce sont tous les siècles qui reçoivent son joug. L'Évangile, qui enveloppe toutes nos actions, toutes nos pensées, tous nos dé-

sirs, comme en un réseau de fer, et qui ne nous présente de tous côtés que des aspérités, est en même temps ce qu'il y a de plus flexible, de plus suave, de plus léger : il se prête à tous les changements et à tous les développements de l'espèce humaine, sans changer et sans céder lui-même ; il s'harmonise avec toutes nos situations et tous nos besoins, en aspirant sans cesse à les réformer ; tous les âges, toutes les conditions, toutes les intelligences, lui conviennent également ; toutes les formes de gouvernement, tous les degrés de civilisation, lui sont acceptables : immuable dans son fonds, il a des proportions pour toutes choses ; et, dans toutes choses, il parvient à réaliser sa divine unité.

Il y a là, disons-nous, dans ce simple rapprochement de l'œuvre du Christ et de l'œuvre des hommes, non-seulement pour la conception, mais pour la réalisation, un bien puissant motif de foi. La *conception* évangélique est un prodige de perfection et de sainteté qui exclut toute origine humaine, nous l'avons vu ; mais la *réalisation* est un second prodige plus grand encore, parce qu'il se trouve exister en raison inverse du premier. La conversion du monde *à une seule* loi morale est déjà un fait surhumain ; mais combien ce fai devient-il plus surhumain, si cette loi est déjà elle-même un prodige de perfection et de sainteté, en opposition radicale avec les préjugés et les passions du monde ! C'est comme une montagne sur une montagne. Si l'une suppose toute la sagesse, l'autre réclame toute la force d'un Dieu, et cette sagesse et cette force s'exaltent réciproquement.

Comprenez-le bien, — car nous touchons ici une des preuves les plus sensibles de la divinité du Christianisme : — les conceptions des moralistes anciens étaient infiniment

moins sévères que l'Évangile : ne serait-ce que parce que les plus rigoureuses laissaient à l'homme l'amour de lui-même, qui s'enrichissait du sacrifice de toutes les autres passions, dernier amour que l'Évangile est venu lui arracher?

Cependant, ces morales moins exigeantes n'avaient pas de sectateurs, et l'Évangile a entraîné à lui le monde entier.

« Depuis Thalès jusqu'aux plus chimériques raisonneurs « et jusqu'à leurs plagiaires, dit Voltaire, aucun philosophe « n'a influé seulement sur les mœurs de la rue où il de- « meurait. » — Le Christ paraît, et il influe sur tout l'univers et sur tous les siècles.

On demande des preuves de la divinité du Christianisme : en voilà une, ce nous semble. Elle est telle, que non-seulement elle doit prouver l'intervention de Dieu au déiste, mais qu'elle est de force à emporter la vérité même de son existence aux yeux de l'athée.

« Les Gentils, dit Bossuet après saint Athanase, n'ont « jamais commencé à connaître Dieu et le Verbe que quand « Jésus-Christ est venu. Quoiqu'il y eût une infinité de re- « ligions, nul peuple n'a attiré son voisin à reconnaître « son Dieu. Les sages des Gentils, avec leurs discours ma- « gnifiques et la sublimité de leur éloquence, n'ont pu, par « tant de volumes, attirer personne dans leur voisinage à « la doctrine des bonnes mœurs et de l'immortalité des « âmes. Il n'a été donné qu'à Jésus-Christ de se faire con- « naître seul par toutes les nations, dont les sentiments « étaient si contraires. Il y a eu parmi les Gentils, Chal- « déens, Égyptiens, Indiens, des rois et des sages; les « philosophes de la Grèce ont écrit plusieurs livres avec « beaucoup d'art; mais, ni vivants ni morts, ils n'ont rien

« avancé. Jésus-Christ seul a pu persuader sa doctrine aux « enfants mêmes [1]. »

Un des plus grands admirateurs de Platon, M. Aimé-Martin, dans son ouvrage sur *l'Éducation des mères de famille*, fait cette réflexion, au sujet de la *République* de ce grand philosophe : « Cette législation, dont l'ensemble « platonique apparut aux anciens comme le type d'une « *perfection impraticable*, n'est impraticable aujourd'hui « *que parce qu'elle est immorale :* — SON IDÉALITÉ N'AT- « TEINT PAS A NOTRE RÉALITÉ. — Quelle route immense le « genre humain a parcourue ! et comment se fait-il que les « objets de son admiration soient devenus les objets de son « mépris ? — ENTRE LE MONDE ANCIEN ET LE MONDE MO- « DERNE IL Y A L'ÉVANGILE [2]. »

L'école des stoïciens, je le sais, a fait plus de bruit, et semble se présenter de loin comme peuplée d'un certain nombre de vrais disciples. Mais en cela nous sommes dupes de l'étalage de sentences dont ils ont rempli leurs livres. Si, au lieu de demander *Qu'ont-ils dit?* on demandait *Qu'ont-ils fait?* la question changerait de face [3]. Nous ne craignons pas d'avancer, en effet, que, parmi tous ces stoïciens en parole, il ne s'est pas trouvé *un seul stoïcien* en action. Hâtons-nous de dire que nous avons un assez bon garant de cette assertion, car c'est le chef de la secte, Épictète lui-même, qui s'exprime ainsi :

[1] Bossuet, lettre CCLVIII.

[2] *De l'éducation des mères de famille*, édition Charpentier. Ce témoignage de M. Aimé-Martin est d'autant plus remarquable, que, malgré ce que promet son titre et la distinction académique dont il a été l'objet, son ouvrage est *détestablement impie.*

[3] Quelqu'un, rappelant ce mot d'Épictète à son maître, *Je vous avais bien dit que vous me casseriez la jambe!* ajoutait : « Qu'eût dit Jésus-Christ de plus sublime? — *Il n'eût rien dit*, » lui répondit un de nos amis.

« Je vois bien des hommes qui débitent les maximes des « stoïciens, mais je ne vois point de stoïcien. Montre-moi « donc un stoïcien : *je n'en demande qu'un*... Si tu ne peux « me montrer un stoïcien, montre-m'en un *commencé* : « n'envie point à un vieillard comme moi ce *grand spec-* « *tacle*, dont j'avoue que je n'ai encore pu jouir [1]. »

Ce *grand spectacle* a été donné au monde, et il est devenu vulgaire. La doctrine évangélique a produit, non pas un seul, mais des milliers de stoïciens, et elle en produit tous les jours ; et non-seulement des stoïciens formés par l'étude de la philosophie ou des stoïciens de tempérament, les seuls qu'eût pu produire l'antiquité, *si elle avait pu en produire*, mais des stoïciens de toute condition, de tout sexe, de tout âge ; des stoïciens obscurs et inconnus au monde, et, ce qu'il y a de plus divin, inconnus à eux-mêmes ; des stoïciens qui ne s'en doutent pas : pour tout dire, en un mot, des chrétiens.

Certes, voilà un problème bien étrange qu'on aurait pu poser à Épictète, lui qui se lamentait de ne pas trouver *un seul stoïcien commencé* : — Une morale incomparablement plus exigeante que la vôtre étant donnée, comment la faire recevoir universellement? comment la faire pratiquer par des multitudes de gens pris au hasard dans tous les temps, dans tous les lieux, dans toutes les conditions, dans tous les âges, à tous les degrés d'intelligence et d'instruction?... Comment la faire passer dans le cœur et la conduite d'une foule innombrable de jeunes femmes, qui n'hésiteront pas à quitter tout ce qui flatte la concupiscence et l'orgueil, pour ne prendre de la vie que les douleurs, et non-seulement leurs douleurs propres, mais encore celles de toute l'humanité ; et qui, en cet état, marcheront

[1] *Apud Arrian.*, lib. II, cap. XIX. p. 288.

douces, simples, souriantes, non pas un moment, non pas un jour, mais toute leur vie?...

Il n'appartenait qu'à celui qui avait apporté cette morale de résoudre le problème de son application.

Et ce n'est pas une faible preuve de la divinité de cette morale, que d'avoir eu besoin d'un moyen surhumain pour être pratiquée, comme ce n'est pas une faible preuve de la divinité de ce moyen d'avoir réussi à la faire pratiquer.

Ce moyen, c'est le dogme.

CHAPITRE IV.

DU DOGME.

Un homme d'esprit, parlant du style de Quinault, disait que cet auteur avait *désossé* la langue. On pourrait dire de nos modernes théosophes, tout à la fois grands admirateurs de la morale évangélique et contempteurs des dogmes chrétiens, qu'ils veulent *désosser* l'Évangile.

On ne saurait être plus inconséquent, et, pour employer l'expression reçue, plus *irrationnel*.

La morale évangélique contient en elle le dogme chrétien, et le dogme chrétien soutient la morale évangélique. Il y a entre eux un rapport de nécessité aussi étroit qu'il peut y en avoir entre la chair, les muscles et les os, dans la composition du corps humain.

Ce rapport est plus intime encore; car la morale est au dogme ce que l'effet est à la cause, ce que la volonté est au motif : c'est le dogme en action, la foi pratique.

Il est d'une évidence vulgaire, en effet, que nos actions prennent leur ressort et leur mobile dans l'idée préconçue de leur motif, de leur nécessité. Nous ne faisons jamais une chose sans nous déterminer à l'avance par l'appréciation, vraie ou fausse, de son utilité, de sa bonté. En ce sens il n'y a pas d'action, quelle qu'elle soit, qui n'ait son *dogme*, sa *foi;* nous disons sa *foi*, parce que, à regarder de près, il y en a très-peu, s'il y en a, qui soient le résultat d'une évidence absolue de leur raison d'être. — « Eh! pourquoi « vous obstiner à ne pas croire? dit un grand philosophe « chrétien. Vous ne prenez pas garde que la foi dirige et

« précède nécessairement toutes vos actions. Quel est le « laboureur qui pourrait moissonner, s'il ne *confiait* sa « semence à la terre? qui passerait la mer, s'il ne se *fiait* « et au vaisseau et au pilote? Quel malade pourrait se faire « guérir par le médecin, s'il ne lui donnait d'abord sa *con-* « *fiance?* Quel art, quelle science apprendrez-vous, si vous « ne commencez par *croire* le maître qui doit vous l'en- « seigner? Puis donc que tout roule dans la vie sur la foi « humaine, sous quel prétexte oserait-on critiquer la foi « divine[1]?... »

En vérité, il y a plus de déraison qu'on ne pense dans l'incrédulité.

Les moins déraisonnables toutefois sont ceux qui rejettent le Christianisme en entier, morale et dogme tout ensemble. Mais quant à ceux qui prétendent retenir sa morale sans ses dogmes, ou c'est qu'au fond ils ne veulent point de cette morale, ou bien, pour rappeler une expression de Malebranche, ce sont des esprits nés pour chercher dans l'idée du cercle toutes les propriétés des triangles.

Pour nous, qui ne voulons point rompre avec le sens commun, nous professons cette vérité, que, pour porter les hommes à recevoir et à pratiquer une morale grandement sévère et pénible à la nature, il faut leur imprimer des raisons de s'y livrer grandes et positives; et que si la morale est surhumaine, les raisons de la pratiquer doivent l'être aussi; qu'en un mot, pour avoir des vertus il faut avoir des croyances, et que bien croire, comme l'a si bien dit Bossuet, est la racine et le fondement de bien vivre.

Nous irons même déjà plus loin; et, avant d'entrer dans l'examen du dogme, il nous suffira de la seule morale évangélique et du grand phénomène de sa réalisation dans

[1] Théophile, *Apologie*, n° 8 — Origine *contre Celse*, liv. I, n° 11.

le monde, pour en déduire cette conséquence, selon nous rigoureuse, que derrière elle doivent se trouver nécessairement des dogmes parfaits comme elle, parce que, comme l'a très-bien dit Montaigne, *la marque speciale de nostre verité, c'est nostre vertu.*

Cette raison abrégée de la foi chrétienne, qui est celle du peuple, est la plus solide. Celle qui est tirée de l'examen des dogmes en eux-mêmes est plus chanceuse, parce qu'elle dépend des dispositions toujours incertaines et bornées de notre esprit. Il est d'ailleurs de la perfection même de ces dogmes, comme nous le verrons dans un instant, que la plus grande somme de leur évidence soit tournée plutôt vers la pratique, qui est leur unique but, que vers la spéculation : ce n'est pas le *comment*, mais le *pourquoi*, qu'ils doivent nous montrer.

La maxime qu'il faut juger l'arbre par ses fruits, n'est banale qu'à force d'être raisonnable. Ce n'est pas d'après un autre principe que nous tirons la vérité de l'existence de Dieu de la contemplation de l'univers. Mais si les beautés du monde matériel prouvent son existence, celles du monde moral prouvent son intervention avec toutes les vérités qui s'y rattachent; et cela par le premier de tous les axiomes, savoir, qu'il n'y a pas d'effet sans cause, et qu'il n'y a par conséquent rien dans l'effet qui ne soit dans la cause.

C'est ainsi que la morale répond du dogme.

Aussi, chose bien digne de remarque! cette distinction chimérique entre la morale et le dogme n'est jamais faite qu'en spéculation, et par ces rêveurs de morale qui ne sont jamais descendus de leurs flottants nuages sur le terrain scabreux de la pratique. Quant à ceux qui ont réellement mis la main à la charrue de l'Évangile, ne craignez pas que ceux-là secouent le joug du dogme! La raison

pour eux en est claire : c'est que c'est ce joug qui les fait avancer.

Et d'ailleurs, sur quoi se fonderait-on pour rejeter le dogme, dès lors qu'on accueille la morale? N'ont-ils pas tous deux le même berceau? La même bouche qui a dit, *Aimez votre prochain comme vous-même*, n'a-t-elle pas dit aussi : *Je suis le pain vivant descendu du ciel?*

Singulier respect pour la morale évangélique, qui commence par donner un démenti à son auteur!

L'indigence morale des anciens ne venait pas seulement de leur défaut de conception morale, mais de leur défaut de *motif*, c'est-à-dire de dogme ; elle correspondait à leur indigence théologique.

Sans doute l'humanité n'a jamais pu vivre nulle part sans les notions de Dieu, de l'immortalité de l'âme, et d'une justice à venir ; mais ces notions ont toujours été vagues, incertaines, incomplètes, et défigurées, en dehors du Christianisme, par suite de l'action dissolvante des passions, auxquelles elles étaient abandonnées sans défense, et qui peu à peu les avaient faites à leur image : comme cette statue de Glaucus, dont parle Plutarque, qui, placée sur le bord de la mer, et incessamment battue et rongée par les flots, avait fini par perdre toute figure de dieu, et n'être plus qu'un rocher informe.

Le Christ, qui s'est annoncé lui-même comme la Raison primitive, d'où la raison humaine tenait ces vérités, et qui, pour le dogme comme pour la morale, n'a précisément rien changé au plan primitif de l'édifice spirituel, mais seulement est venu le retirer de dessous les décombres de notre entendement, pour le restaurer et le compléter des secours que réclamait notre infirmité; le Christ, dis-je, nous a rapporté ces notions divines dans toute leur pureté

première; il y a joint de nouvelles notions destinées à les mettre en rapport avec une faiblesse qui n'avait pu les conserver; puis il a mis cet ensemble de toute sa doctrine à l'abri de toute atteinte, sous le boulevard de son autorité; de telle sorte qu'après dix-huit siècles d'assauts incessants, cette doctrine est demeurée intacte, et a vu se briser contre elle des milliers d'hérésies et de systèmes, dont la chute a fait toute la célébrité.

En nous proposant de nouvelles vertus il nous a proposé de nouvelles croyances, et il a égalé le ressort à l'action régénératrice qu'il voulait nous imprimer. Si d'une main il nous indique un devoir, de l'autre il nous révèle une vérité qui en est le motif correspondant : *Bienheureux ceux qui pleurent!...* PARCE QUE LE ROYAUME DES CIEUX EST A EUX, etc.

Il a ouvert ainsi à la raison comme au cœur de l'homme des perspectives sublimes. Il a illuminé son entendement par les notions les plus claires et les plus positives sur Dieu, sur l'homme, sur leur rapport primitif, sur leur rapport actuel, sur leur rapport futur. Il a épuré les notions qu'on avait déjà, mais confuses; il les a développées, agrandies, complétées; il les a surtout certifiées; il les a fait descendre à la portée de notre vision, et nous a fait palper l'invisible par la Foi [1] : la Foi, qui lie la morale au dogme, et les soutient par cette union! la Foi, qui participe de la morale par son principe, et du dogme par son objet! la Foi, qui est la fleur de la Charité et la racine de l'Espérance [2]; qui nous porte par la première à toutes les vertus, et par la seconde à toutes les vérités, et qui établit ainsi une correspondance immédiate et continue entre l'esprit et le cœur

[1] *Argumentum non apparentium.*
[2] *Substantia rerum sperandarum.*

de l'homme, entre le monde intellectuel et le monde moral, entre la terre et le ciel.

Archimède demandait qu'on lui donnât un point d'appui, et il se chargeait de remuer le monde. Le Christ a posé ce point d'appui, et par lui il a renouvelé la face de la terre. C'est cette Foi, de laquelle il a lui-même dit que, *n'en eût-on que comme un grain de sénevé, on pourrait transporter des montagnes.*

C'est sous ce point de vue de leur rapport avec la morale que les dogmes, selon nous, doivent être étudiés; ou, s'il est permis de prétendre à une vue plus intrinsèque, ce n'est du moins qu'en partant de là qu'il faut y aspirer. Ce qui fait la perfection en toute chose, c'est la justesse et la fécondité des moyens par rapport à la fin proposée. Le Christianisme est un tout harmonique, qui résiste à l'abstraction et qui tend à l'unité. En lui rien d'inutile, aucune superfétation. Qui touche à un de ses points fait pour ainsi dire résonner tous les autres. Il est en ce sens la véritable *Religion*, en qui tout est *lié* et qui *relie* tout, pour recomposer la vie, qui est l'unité. Considérer les dogmes trop abstractivement serait donc un grand vice de méthode, car ce serait commencer par supposer dans le Christianisme un défaut qui fort heureusement ne s'y trouve pas; et en ce sens l'obscurité qu'il oppose à nos téméraires investigations, pour les ramener à une *évidence pratique*, ne prouve pas moins sa divinité que cette évidence même.

Il y a sans doute des esprits qui s'offusquent de cette obscurité, et qui voudraient que le Christianisme pût se prêter à une stérile spéculation, laissant la morale pour n'avoir affaire qu'au dogme; comme il y en a d'autres qui voudraient laisser le dogme pour n'avoir affaire qu'à une morale non moins spéculative. Mais ces esprits, qui pren-

nent le vide pour l'étendue et l'éblouissement pour la lumière, ne remarquent pas que ce caractère *spéculatif*, qu'ils recherchent dans le Christianisme, serait précisément la marque certaine de son infirmité, car c'est là le cachet des œuvres humaines. Qui dit *spéculatif* dit *inactif*. En ce sens, Dieu devrait céder le pas à l'homme; car ses conceptions ne dépassent jamais son action, par la raison fort simple que celle-ci les égale. Vouloir dans le Christianisme une révélation de ses dogmes qui dépasse la sphère de son activité morale, ce serait donc admettre que son auteur aurait opéré à la manière des hommes, qui ne peuvent pas tout ce qu'ils veulent, et ne réalisent pas tout ce qu'ils conçoivent. Mais si le Christianisme résiste à cette assimilation; si, par un caractère qui lui est propre, il n'y a rien dans ses dogmes qui ne tourne à sa morale, de sorte qu'en suivant le rayon de son activité on trouve qu'il va aussi loin que celui de sa conception, et que celle-ci ne se développe que dans la stricte proportion de celle-là; si en un mot elles sont toutes deux parfaitement adéquates, c'est que certainement alors son œuvre est divine; et ce n'est qu'une illusion de notre faiblesse et de notre vanité qui nous fait hésiter à le reconnaître.

Cette illusion est excusable en un sens, quoiqu'il ne faille pas pénétrer bien avant dans notre nature pour en saisir le principe : car enfin, si nos conceptions dépassent la portée de notre action, et si nous nous élançons sans cesse au delà de nos tristes réalités pour saisir l'idéal et l'absolu, nous faisons en cela preuve de grandeur et de force, et nous avons sujet de nous en glorifier. Mais ce que nous ne remarquons pas, c'est que cette grandeur est la grandeur d'un être déchu, et cette force la force d'un être brisé, c'est-à-dire un reste de grandeur et de force qui cherche

à se relever et à se reprendre; de là ce mot d'un sage : *Montre-moi ta force, et je te ferai voir ta faiblesse* [1]. Si nous avions en nous la plénitude de la vie, il n'en serait pas ainsi. Le réel et l'idéal se confondraient en nous comme un fleuve qui coule à pleins bords; et, de même qu'il serait faux de conclure que ce fleuve ne serait pas profond parce que ses rives ne seraient pas escarpées, de même c'est une illusion de notre faiblesse de ne pas voir la plénitude de la vérité et de la vie dans une Religion où la conception se confond avec l'action, et où la sublimité égale la profondeur.

Cette tendance excessive à la spéculation est, du reste, le cachet de la philosophie de notre époque; philosophie qui ne s'inspire que de la *raison pure*, qui dédaigne les faits, qui ne croit qu'à l'idée, et ne considère l'expérience et l'action que comme des phénomènes transitoires, dont il est superflu de tenir compte, dont il est bon même de se débarrasser, pour suivre une logique aventureuse et impassible.

Cette philosophie d'abstraction et d'isolement, dont la source remonte à Descartes, a séduit aisément les esprits en leur livrant les espaces de l'*universel* et de l'*absolu*, et en les faisant agir en quelque sorte, à la manière du Créateur, sur le chaos et sur le vide; — mais aussi elle les y a précipités, faute de contre-poids.

La raison pure ne donne que des idées *générales*, elle ne connaît que l'*universel*. Mais le *général* et l'*universel* n'ad-

[1] Bossuet a dit aussi : « Travaillez à vous surpasser tous les jours vous-« mêmes, puisque *telle est tout ensemble la grandeur et la faiblesse de « l'esprit humain, que nous ne pouvons égaler nos propres idées;* tant « celui qui nous a formés a pris soin de marquer son infinité. »

(Discours à l'Académie française.)

mettent que le *nécessaire ;* car le *libre* est une puissance de dérogation à la généralité, et ne se connaît que par l'événement, que par l'*acte ;* d'où il suit que toute individualité, toute personnalité, toute liberté, devait disparaître sur le terrain d'une telle philosophie, et que son *ultimatum* devait être le panthéisme et le fatalisme.

Elle y est arrivée, elle s'y est perdue, et son triomphe est devenu son tombeau.

Elle avait creusé en même temps celui de la société ; car les passions, toujours aux écoutes de ce qui peut les autoriser, surtout lorsqu'il revêt quelque chose d'austère, n'ont pas tardé à faire descendre cette philosophie dans leur domaine, et à la traduire par des théories d'autant plus absolues qu'elles se croyaient inspirées, d'autant plus hardies qu'elles se croyaient, philosophiquement parlant, nécessaires.

Mais alors des cris d'épouvante se sont fait entendre, et cet instinct de conservation, qui se réveille dans la société à ses jours de péril, a jugé d'un coup d'œil et l'étendue du mal et son principe.

Alors sont venus les désaveux, les rétractations, les retours vrais ou faux au palladium divin.

L'Allemagne, qui avait donné la première dans les licences de la *raison pure*, et qui, sur les traces de Kant, d'Hegel, de Strauss, était arrivée, dans leurs derniers disciples, à l'athéisme démasqué, assiste en ce moment à une grande leçon, leçon qui ne doit pas nous être étrangère, puisque son égarement ne l'a pas été.

Un de ces premiers penseurs, Schelling, qui, avec Hegel, avait évoqué le panthéisme, vient de sortir de l'obscurité où il s'était retiré depuis longues années, et a jeté dans l'Allemagne un salutaire étonnement, en cherchant à rele-

ver de toutes les forces de sa pensée ce Christianisme qu'il avait travaillé à renverser.

Réussira-t-il? telle est la question autour de laquelle semblent s'agiter les destinées religieuses de l'Allemagne, mais qui toute seule constitue déjà un grand progrès vers son réveil [1].

S'il est permis de se former un avis d'après un rapporteur de ce grand débat, il paraît que Schelling néglige trop l'explication morale, pour s'attacher à l'explication purement didactique du Christianisme; et qu'en voulant trop plier la foi aux étroites exigences de la science humaine, il court le risque de ne contenter ni la science ni la foi.

C'est que, pour en revenir à notre pensée, il faut prendre le Christianisme en son entier et tel qu'il est; principalement avec son activité morale, qui est comme son foyer d'évidence, parce qu'elle explique les dogmes par leur véritable objet, et les fait fonctionner en quelque sorte sous nos yeux [2].

[1] Ceci a été écrit en 1843. Depuis lors, les craintes que nous exprimions ci-après ne se sont que trop réalisées.

[2] Voyez un article très-remarquable publié par M. A. Lèbre dans la *Revue des deux mondes* de janvier 1843, sous le titre de *Crise de la philosophie allemande.*

Tous les efforts de l'Allemagne protestante, pour se redonner la vérité, avorteront, faute du principe de l'autorité. Elle aurait conservé cette vérité, si elle pouvait se la redonner. Il faut à la raison une autorité supérieure, ne serait-ce que pour garder ses conquêtes, et les défendre contre ses propres retours. Sans cela, elle n'élèvera jamais que des montagnes de sable, qui envahiront tout sans pouvoir se soutenir elles-mêmes. « Toutes « ces philosophies diverses (dit en terminant M. Lèbre), si hautaines dans « leurs prétentions, si chétives dans leurs résultats, impuissantes à rien « fonder, ne sont habiles qu'à s'entre-détruire. Il ne reste, de tout ce labeur « de l'intelligence, qu'une critique insatiable qui n'épargne rien; ce nouveau « déluge monte, grossit, s'étend, et menace déjà de son flot amer les hauts « refuges cherchés contre lui. »

Nous ne prolongerons pas davantage ces considérations préliminaires, parce que nous avons hâte de les justifier par l'examen successif des dogmes chrétiens. Il était nécessaire seulement de préciser le point de vue de cet examen, pour ne pas laisser se dissiper en d'insuffisantes ou superflues recherches une attention que nous ne saurions assez ménager. Il en est de la science comme de la vertu : *In medio stat;* en deçà ou au delà on ne voit rien, et il y a autant de sagesse et de force à contenir la raison dans ses bornes qu'à l'y déployer.

CHAPITRE V.

NATURE ET ATTRIBUTS DE DIEU.

I. CREDO IN UNUM DEUM.

Celui qui réfléchirait bien sur ce fait : La croyance en un Dieu unique, spirituel, créateur, libre, saint, et souverain Seigneur de tous les êtres, est un don que le Christianisme a fait à la terre, et qu'il lui conserve; celui-là, dis-je, arriverait nécessairement à confesser la divinité du donateur. Il n'y a que la main qui fait lever le soleil sur nos têtes et qui l'y soutient, qui ait pu faire lever et soutenir cette grande vérité à la voûte de l'intelligence.

De toute part on va dire, sans doute, que nous devons cette vérité à la nature, que la conscience la proclame, que la raison toute seule la démontre, et qu'elle se soutient par sa propre évidence.

Nous acceptons cette prétention, et nous convenons qu'en effet cette vérité est tellement solide et éclatante, tellement faite pour nos esprits, qu'elle paraît ne devoir rien qu'à elle-même, et que c'est plutôt un jeu qu'une nécessité de la démontrer, tant elle est vulgaire, populaire, naturelle.

Donc la faiblesse de l'esprit humain, qui l'avait universellement perdue, est d'autant plus manifeste, et la puissance qui nous l'a redonnée et qui nous la conserve si complétement est d'autant plus divine. Il n'y a que l'Auteur de la nature qui ait pu rendre naturelle une vérité qui *avait totalement cessé de l'être*, et qui ait pu agir sur l'esprit

humain à ce point de lui assimiler une vérité qui n'y avait plus aucune prise.

Ne soyons pas si fiers : les dogmes de la nature doivent tout aux dogmes de la Religion, a dit quelque part Voltaire; et le Catéchisme a plus servi qu'on ne croit aux méditations de Descartes.

Ne confondons pas deux choses bien distinctes : concevoir une vérité, et la découvrir. Les méditations de Descartes peuvent nous faire concevoir l'existence de Dieu, qui, du reste, se conçoit à moins; mais le *fait* de cette existence a dû nous être préalablement appris. De nous-mêmes, fussions-nous tous des Descartes, nous ne l'aurions jamais soupçonné; et non-seulement la belle réponse que le Catéchisme fait à cette question, *Qu'est-ce que Dieu?* mais cette question même ne nous serait jamais venue à la pensée. Comme l'a si bien dit Origène, la nature humaine n'est pas suffisante à chercher Dieu en quelque façon que ce soit, et à *le nommer même*, si elle n'est aidée de celui-là même qu'elle cherche. C'est ce que reconnaît un philosophe du jour déjà cité, éditeur et apôtre de la philosophie de Descartes : — « La foi, dit-il, révèle le *fait*, et « elle livre le *comment* à nos disputes; elle annonce la « *solution*, et laisse subsister le problème[1]. » — A la bonne heure! cherchez le *comment* tant que vous voudrez, étudiez les lois du problème et ses rapports avec la solution; c'est là la part des hommes : *Tradidit disputationibus eorum*. Cette part est grande et belle, c'est celle de la philosophie, et nous ne la répudions pas... Mais quant à cette *solution*, quant au *fait*, confessons tous qu'ils nous eussent fui d'une fuite éternelle, si la main de Dieu ne fût venue

[1] Introduction aux Œuvres de Descartes, par *Jules Simon*, p. 4, édit. de Charpentier.

nous les rapporter, et si elle ne les maintenait fermement au milieu de nous. *Personne n'a vu Dieu*, dit l'Évangile avec sa simplicité profonde : *le Fils unique qui est dans le sein du Père, lui seul nous l'a révélé*[1].

La vérité religieuse, et en particulier celle d'un Dieu unique, spirituel et créateur, était en effet éteinte dans le monde quand le Christianisme est venu la rallumer ; et cette résurrection du genre humain à la vérité, suppose une puissance égale à sa création même. Ce fait a déjà été présenté en grand dans le chapitre de la *Nécessité d'une seconde révélation;* on ne saurait assez le méditer et y revenir, car c'est sur ce fond de ténèbres que se détachent la radieuse clarté de l'Évangile et la divinité de son Auteur.

Depuis trois mille ans aucune bouche humaine ne prononçait hautement le mot : *Je crois*, — JE CROIS EN UN SEUL DIEU. — Ce magnifique symbole qui se proclame d'un bout du monde à l'autre, et que la grande voix des peuples fait retentir jusqu'à la voûte des cieux, quelle est son origine? quelle est sa date? qui l'a entonné le premier? Vous le savez : douze bateliers ramassés sur le bord d'un lac par Jésus-Christ : voilà les premiers promulgateurs du dogme de l'unité de Dieu dans le monde, et les premiers catéchistes des nations. Avant eux et autour d'eux que voyons-nous? un vide à peu près complet de cette vérité dans l'esprit humain ; toutes les intelligences précipitées dans l'idolâtrie et le polythéisme ; les plus hautes s'épuisant à la recherche du *premier principe*, s'égarant avec plus de raffinement et de réflexion, et, à travers mille systèmes que nous rougissons de rappeler, venant toutes se perdre dans

[1] *Deum nemo vidit unquam : unigenitus Filius, qui est in sinu Patris, ipse enarravit.* (Joan, I, 18.) Sénèque en convenait : *nemo novit Deum*, écrivait-il ; *multi de illo male existimant, et impune.* (Ep. 31.)

le panthéisme ou le dualisme : aucune n'atteignant à l'idée de Dieu créateur, aucune ou presque aucune ne parvenant à dégager entièrement l'idée de sa spiritualité, de sa sainteté, de son indépendance, de sa providence [1]; le genre humain tout entier devenu comme aveugle sur cette grande vérité, et en confessant à la face du ciel l'ignorance : DEO IGNOTO [2].

Ce fut alors qu'un barbare, qui se vantait de ne rien savoir que Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié, se présenta dans la cité des philosophes. Les premiers mots qu'il prononça éveillèrent l'attention de *quelques philosophes épicuriens et stoïciens; ils le prirent, et le menèrent à l'aréopage, en lui disant : Pourrions-nous bien savoir quelle est cette* NOUVELLE DOCTRINE *que vous publiez? car vous nous dites de certaines choses* DONT NOUS N'AVONS POINT ENCORE ENTENDU PARLER. *Nous voudrions donc bien savoir ce que c'est.*

Paul étant donc au milieu de l'aréopage, leur dit :

« Seigneurs Athéniens, il me semble qu'en toutes choses

[1] Lorsque le Christianisme parut, le dogme d'une Providence libre et omnisciente était généralement nié; et l'erreur avait des racines si profondes, que même les païens les plus éclairés (comme le témoigne le langage de Cæcilius, dans Minucius Felix) raillaient et traitaient d'absurdes, à ce sujet, les disciples de l'Évangile : *Deum illum suum, quem nec ostendere possunt, nec videre, in omnium mores, omnium actus, verba etiam et occultas cogitationes diligenter inquirere, molestum illum volunt, inquietum, impudenter curiosum.*

[2] « Quiconque n'a pas connu l'Évangile, dit Voltaire, s'est éloigné en « même temps de la vraie philosophie, qui est l'adoration d'un seul Dieu. « Il s'est livré aux superstitions, et n'a pu dire que des choses insensées... « Ce ne furent pas seulement les peuples qui donnèrent dans de tels égare- « ments, l'erreur enivrait les têtes les plus sages. En contemplant la nature, « ils admirent un pouvoir intelligent et suprême. Il est peut-être impos- « sible à la raison humaine, destituée d'un secours divin, de faire un pas « plus avant » (Voltaire, cité dans *la Raison du Christianisme.*)

« vous êtes religieux jusqu'à l'excès ; car, ayant regardé en « passant les statues de vos dieux, j'ai trouvé même un au- « tel sur lequel est écrit : AU DIEU INCONNU. C'est celui-là, « que vous adorez sans le connaître, que je viens vous an- « noncer.

« DIEU, qui a fait le monde et tout ce qui est dans le « monde, et qui, étant le maître du ciel et de la terre, n'ha- « bite pas dans des temples faits de main d'homme,

« Et ne saurait être servi par des mains mortelles, comme « s'il manquait de rien, lui qui donne à tous la vie et la « respiration, et toutes choses ;

« Il a fait d'un seul homme tout le genre humain, et l'a « répandu sur toute la face de la terre, partageant aux « hommes le temps et l'espace en des limites précises pour « leur séjour et leur habitation,

« Afin qu'ils aillent à sa recherche et qu'ils s'efforcent de « le trouver comme à tâtons, et de le découvrir, quoiqu'il « ne soit pas loin de chacun de nous.

« Car c'est en lui que nous avons la vie, le mouvement « et l'être ; et, comme quelques-uns l'ont dit, nous sommes « sa lignée.

« Étant donc les enfants de Dieu, nous ne devons pas « estimer que l'or, l'argent, la pierre, façonnés par la « main et selon la pensée de l'homme, aient en eux rien de « divin.

« Et Dieu, ayant pris en pitié les temps en proie à cette « ignorance, maintenant se fait annoncer aux hommes, « pour que tous, en tous lieux, fassent pénitence ;

« Parce qu'il a arrêté un jour auquel il doit juger le « monde dans sa justice[1]. »

C'est à cette voix et à la voix *des douze* que le dogme de

[1] *Actes des Apôtres*, chap. XVII.

l'unité, de la spiritualité, et de la toute-puissance créatrice de Dieu, rentra ainsi dans le monde, comme la vie dans un corps déjà promis au tombeau, et que l'ignorance et l'erreur tombèrent du trône de l'intelligence.

Ici, nous en appelons à toute raison droite : la puissance qui a fait cela n'est-elle pas plus forte que le monde? Que n'avait pas fait le monde pour trouver en trois mille ans ce qu'elle lui a redonné en un jour? et quel avait été le résultat des efforts héréditaires de l'esprit humain, si ce n'est de mettre une plus grande distance entre lui et la vérité, et de donner à celle-ci un plus magnifique sujet de triomphe?

Mais, selon nous, il y a quelque chose de non moins surhumain que le retour de cette vérité sur la terre : c'est son maintien et sa conservation.

Il faut bien qu'il y ait quelque chose de plus qu'humain dans la manifestation de la vérité chrétienne, car elle se soutient là où la vérité naturelle avait totalement péri. L'esprit humain, pris en soi, est le même dans tous les temps; c'est le même fonds, soit avant, soit après Jésus-Christ : d'où vient donc qu'avant Jésus-Christ ce fonds n'avait pu garder la vérité, et que l'erreur avait gagné et couvert jusqu'au sommet des plus hautes intelligences ; tandis que depuis Jésus-Christ la même vérité s'est maintenue, et a pénétré jusqu'aux plus humbles et aux plus grossiers des esprits[1] ? D'où vient que le premier enfant du peuple que

[1] « C'est ce qui avait été littéralement prédit, dans le livre de *l'Ecclésiastique*, en ces termes trop peu remarqués : « J'illuminerai tous le « hommes d'une Doctrine qui paraîtra comme la lumière au retour du « jour; et ma parole la portera jusqu'aux extrémités du monde. *J'en pénétrerai tout ce qu'il y a de plus infime sur la terre.* Je lancerai les traits « de mon regard sur ceux qui dorment, j'illuminerai ceux qui espèrent au « Seigneur. Je répandrai ainsi de nouveau ma Doctrine par le souffle de

vous interrogerez sur *Dieu*, vous en dira des choses plus sublimes et plus solides que les Anaxagore et les Platon n'en rêvèrent jamais dans leurs méditations les plus profondes? D'où vient que Dieu est reconnu pour pur Esprit, et qu'il est adoré en esprit et en vérité, non point par certains hommes doctes et en très-petit nombre, mais par les peuples entiers, hommes et femmes, petits et grands, savants et ignorants, qui tous vous diront aujourd'hui hautement, *Je sais, je crois*, là où trois ou quatre philosophes de l'antiquité murmuraient tout au plus : *Cela se peut; que sais-je?...* et cela après dix-huit siècles de durée? Qui est-ce qui communique à l'esprit humain cette lumière et cette foi à *l'invisible*, malgré sa tendance naturelle à retomber dans les choses sensibles? et qui est-ce qui contient à l'horizon de l'intelligence toutes ces nuées épaisses du sensualisme, de la superstition, et de l'idolâtrie, qui couvraient autrefois le monde, pour ne laisser luire aujourd'hui que le soleil de la vérité, sans que l'erreur puisse faire autre chose qu'en rehausser l'éclat, en variant autour de lui ses formes légères[1]?

Il est impossible, selon nous, de ne pas voir en ceci quelque chose de plus qu'humain, et de ne pas reconnaître que celui-là seul qui a dit à la mer, *Tu n'iras pas plus loin*, a pu dire aussi à l'erreur : *Tu ne prévaudras pas.*

Le pur Judaïsme avant Jésus-Christ, — c'est-à-dire le

« mon inspiration, puis je la laisserai en dépôt à ceux qui recherchent la « sagesse, et *je ne cesserai pas d'être présente* à toutes leurs générations « jusqu'à la fin des temps. » (*Eccl.*, cap. XXIV.) Voyez le développement et le commentaire de cette magnifique prophétie, p. 250 à 252 de ce volume.

[1] *Et hoc etiam patet*, dit très-bien saint Thomas d'Aquin, *quia nullus philosophorum ante adventum Christi, cum toto conatu suo tantum potuit scire de Deo, et de necessariis ad vitam æternam, quantum post adventum Christi scit una vetula per fidem.* (De Symbolo Apostolorum.)

Christianisme des temps anciens, — nous a déjà présenté le même phénomène, mais en raccourci; et ce rapprochement va donner encore un nouveau relief à la vérité que nous étudions.

Nous avons déjà vu, en effet, qu'il était impossible de s'expliquer humainement comment le peuple juif, le plus ancien de tous les peuples, peuple charnel et grossier, si on le compare à la plupart des nations policées de l'Asie et de la Grèce, avait conservé le culte d'un seul Dieu spirituel au sein de l'idolâtrie universelle, et comment, pressé de toute part par les séductions et les ténèbres du polythéisme, il avait traversé toute l'antiquité sans laisser s'éteindre l'étincelle de vérité et de vie qu'il portait dans son sein.

Mais voici le prodige du prodige : comment cette même étincelle qui était perdue dans la nuit, qui, pendant trois mille ans, n'avait pu communiquer la moindre lueur à rien de ce qui l'environnait, dont la conservation même était un prodige, est-elle devenue tout à coup, sous le souffle de Jésus-Christ, un flambeau universel qui a illuminé la terre, l'a purgée à jamais de l'idolâtrie, et n'a cessé, depuis dix-huit cents ans, de verser son éclat sur les nations?

L'expérience est grande et manifeste, et nul ne pourra contester le fait. Quant à sa portée, elle est si simple que la raison la plus ordinaire suffit pour la saisir.

Si le théisme n'avait existé nulle part sur la terre avant Jésus-Christ, l'ignorance absolue du monde païen aurait expliqué jusqu'à un certain point son égarement, comme l'attrait de la nouveauté aurait expliqué relativement sa conversion; ce que nous ne disons toutefois que par pure hypothèse.

Mais le théisme avait tout un peuple d'adorateurs, la

lumière était dans le monde, et le monde ne la voyait pas; dans les deux cents ans qui précédèrent Jésus-Christ, surtout, la nation juive se répandit dans tout l'univers civilisé, portant avec elle ses livres saints, traduits en langue vulgaire; et tout cela ne fit rien, ne put convertir un seul homme, et n'excita qu'un stupide étonnement.

Ce que tout un peuple n'avait pu sur un seul homme, douze hommes, et quels hommes! le purent sur tout l'univers.

Et, chose frappante! il était écrit dans les livres de ce peuple qu'il en serait ainsi, tant tout était libre, concerté, arrêté, dans cette puissance qui a changé le monde comme elle l'a voulu, quand elle l'a voulu!

Et cette puissance ne dépasserait pas la portée de l'homme! Mais alors l'effet serait plus grand que la cause, c'est-à-dire qu'il y aurait de l'effet sans cause.

Ce n'est pas tout :

Cette vérité religieuse a accru d'intensité en même temps que de diffusion.

Si le théisme juif eût réussi à se propager dans le monde païen, il aurait perdu en pureté ce qu'il aurait gagné en diffusion; c'est la loi ordinaire des choses. Tout au moins il n'aurait pas répandu plus de clarté qu'il n'en avait lui-même, et la force de ses rayons n'aurait pas dépassé celle de son foyer.

Or, il est certain que le théisme chrétien est infiniment supérieur en pureté et en fécondité au théisme juif, en même temps qu'il l'a absorbé dans l'universalité de sa diffusion.

Il faut donc, par ce nouveau motif, qu'un élément supérieur au théisme juif, qui suppose déjà en lui-même un élément supérieur au polythéisme où était plongé le

genre humain, soit venu s'emparer du monde, et lui apporter une lumière qui n'était nulle part.

Nous remonterons plus tard au foyer de cette lumière, et nous la verrons jaillir, non avec des éclairs et des foudres, mais avec des grâces et du sang, du haut du Calvaire, ce Sinaï chrétien. Quant à présent, recueillons-en l'effet, en apportant dans le théisme juif un esprit de pénétration et de découverte qu'il n'avait pas pour lui-même, et qui, en lui succédant, est venu le féconder.

II. Je Suis celui qui Suis. — Telle est la définition que la foi nous donne de Dieu en le faisant parler lui-même. Mot profond et mystérieux, dont le Christianisme seul nous a révélé la valeur. Cette solution du grand problème de la nature de Dieu est restée, en effet, elle-même un problème, jusqu'au moment où le Christianisme, en nous manifestant d'une manière sensible les attributs divins en Jésus-Christ, nous a eu apporté les éléments d'une nouvelle solution, et a eu donné à l'esprit humain une pénétration philosophique, qui nous permet d'extraire du *Sum qui Sum* de la Bible toute la chaîne de vérité qui lie la terre au ciel.

Rien n'est par soi, hors Dieu. Tout le reste n'a l'*être* que par emprunt, lui seul l'a dans son principe. Tout le reste est *causé*, lui seul est *cause*, cause de tout, et par-dessus tout cause ou plutôt substance et raison de lui-même : en un mot, tout le reste *existe* [1], lui seul *est*. C'est ce que rend, d'une manière sublime d'énergie et de concision, cette parole : *Je Suis celui qui Suis;* c'est-à-dire, il ne faut pas aller ailleurs qu'en moi pour chercher la raison de moi-même, je la porte en moi; c'est là ce qui me constitue et

[1] *Ex-sistere, sistere-ex*, Être de, être par autrui...

me distingue de tout le reste : *Je Suis celui qui Suis*, et il n'y a que moi qui peux me nommer ainsi, et ce nom est incommunicable.

Tous les autres êtres, éclos de la volonté de cet Être suprême, ne peuvent par là jamais être confondus avec lui, et cette définition frappe le panthéisme d'une irremédiable réprobation.

Il est clair, en effet, que tous les êtres que nous voyons sont bornés dans le temps et dans l'espace, commencent et finissent, et que dès lors la Cause de leur être les précède et leur survit, et par là en diffère nécessairement. Ils vont perpétuellement du néant à l'être, et de l'être au néant. Ils ne *sont* pas, ils *deviennent*, et nul ne peut dire *Je suis*. Ils *ont été* et ils *vont être*. Mais entre ce passé et ce futur qui se succèdent et qui s'écoulent l'un sur l'autre comme des flots, il n'y a pas de *présent*. Cependant le *présent* est quelque part, sans quoi il n'y aurait ni passé ni futur. L'Être toujours présent, c'est-à-dire éternel, diffère donc essentiellement de tous les êtres, comme les rives et le lit d'un fleuve diffèrent de ses flots. Il est tout l'*être*, et non tous les êtres. Tous les êtres le supposent et le supposent hors d'eux comme l'essence immuable de l'*être*, sans qu'eux-mêmes soient hors de lui. Il est, en un mot, le seul, l'UNIQUE, qui, subsistant en lui-même et voyant tout passer sans le dépasser, peut dire toujours également : JE SUIS CELUI QUI SUIS.

Voilà comment l'unité, l'éternité, la souveraineté, la personnalité de Dieu, qui sont le fond de sa nature, s'établissent inébranlablement sur cette définition, qui n'appartient qu'à lui.

De cette même définition nous allons voir maintenant sortir tous ses autres attributs.

La vérité, c'est *ce qui est*. L'Être *qui Est celui qui Est* est donc la vérité même.

Il est toute *sainteté ;* car toute imperfection, n'étant qu'une borne et qu'une altération de l'*être*, ne peut approcher de celui qui est l'*Être* par essence, et auquel il ne manque rien, puisqu'il n'y a rien hors de lui qui *soit étant*.

Il est toute *justice ;* car la justice n'étant qu'une conformité à la loi de vérité, c'est-à-dire de l'*être*, Dieu ne fait que retenir sa nature et qu'être semblable à lui-même, en ne souffrant aucun retranchement ni aucune infraction à son essence.

Il est toute *puissance ;* car rien n'*est* que par lui, et il n'*est* que par lui-même.

Il est toute *bonté*, tout *amour ;* car celui qui peut tout, et qui est *tout* l'*être*, n'a rien à craindre ni à envier, et nul intérêt dès lors à faire le mal. Le mal étant la destruction de l'*être*, il s'attaquerait lui-même en le faisant. La bonté et l'amour étant, au contraire, l'expansion de l'*être*, il suit la loi de son infinité, et satisfait à sa plénitude en étant libéral et fécond.

Il est toute *beauté ;* car le beau est la splendeur du vrai, comme le vrai est la splendeur de l'*être*.

Il est toute *félicité ;* car la félicité est la plénitude de l'*être*.

C'est ainsi qu'avec la formule et comme la clef que Dieu nous a donnée de lui-même, nous pouvons pénétrer dans sa nature et ses attributs.

Nous pouvons pénétrer aussi dans la vraie connaissance de nos devoirs et de nos intérêts.

De tous les êtres de ce monde l'homme est le seul qui, par le privilége de la liberté, ait la faculté de s'éloigner ou de se rapprocher de l'*Être* par essence, de Dieu. Aucun

homme ne peut atteindre la souveraine perfection de Dieu, mais on se perfectionne d'autant plus qu'on s'en rapproche davantage. D'où il suit que l'imperfection, c'est-à-dire, ce que nous appelons erreur, vice, injustice, faiblesse, méchanceté, etc., est un éloignement de Dieu, une diminution de l'*être* en nous, une participation du néant[1]. Et, au contraire, tout ce qui est vérité, vertu, justice, bonté, et est la reproduction, l'accroissement et l'assimilation de l'*être* en nous, la vie, et la vie éternelle. De là cette filiation d'idées qui nous fait dire et éprouver tous les jours qu'il n'y a de vrai bonheur que dans la vertu, qu'il n'y a de vertu que dans le culte et l'amour de la vérité, et qu'il n'y a de vérité enfin, de vérité complète et par essence, que Dieu. Celui qui *Est*, auquel il faut aboutir pour tenir toutes ces choses, sans nous borner à aucune d'elles, parce que lui seul en est le principe et la fin. D'où il suit encore que toutes les créatures et nous-mêmes, tout ce qui n'est pas Dieu, en un mot, n'étant que des ombres fugitives de l'*être*, c'est nous égarer et nous appauvrir que de nous y attacher, et de les suivre pour elles-mêmes ; et que nous élever au-dessus d'elles pour nous unir à l'*Être* souverain, c'est atteindre notre bonheur et notre perfection, c'est nous donner plus d'*être*, parce que c'est s'attacher à la source intarissable de l'*être*, c'est-à-dire, comme nous l'avons vu, de toute vérité, de toute justice, de toute puissance, de toute bonté, de toute beauté, de toute félicité.

Quelle profondeur et quelle simplicité! quelle fécondité et quelle unité dans ce dogme! L'intelligence ne le saisit

[1] De là vient que les Latins ont donné le nom de *nequitia* à la *méchanceté*, pour marquer qu'elle est un retranchement de *l'être*, une négation ; et c'est pourquoi aussi ils ont appelé les méchants *hommes de néant* (*homines nihili*).

pas entièrement, il est vrai : cela doit être; elle doit s'y perdre d'un côté, du côté de Dieu qui la dépassera toujours; mais de l'autre côté, du côté d'elle-même, des sens, et de toutes les créatures, quel dégagement, quelle domination, quelle supériorité elle contracte dans cette région sereine où les ailes de la foi l'emportent! et combien ce qu'elle acquiert par là lui est un sûr garant de la vérité de ce qu'elle ne peut encore découvrir! Tel l'aigle, roi des airs, calcule l'élévation de son vol par l'abaissement et l'amoindrissement de la terre au-dessous de lui.

On a dit que l'exercice de la raison était inconciliable avec la foi, et que la philosophie n'avait qu'à gagner à se dégager de la théologie. Qu'on en juge! Autant vaudrait dire que, pour donner à l'oiseau plus de légèreté et de liberté, il faut le décharger du poids de ses ailes. La raison ne peut s'élever d'elle-même au-dessus des sens, où elle ne tarde pas à expirer comme dans le vide : il lui faut de l'air, de la lumière, un vaste horizon. Pour cela il faut qu'elle s'élève au-dessus des choses naturelles et sensibles, et qu'elle emprunte dès lors le secours de la foi, qui ne la supprime pas, mais la supporte, et lui fait gagner ainsi des sommets où elle n'aurait jamais été d'elle-même, quoiqu'elle y reprenne, une fois rendue, son exercice naturel. Ne séparons jamais la foi de la raison, elles y perdraient toutes deux. Elles s'exercent réciproquement ou se replient l'une sur l'autre, selon la nature des sujets où se porte l'intelligence. Elles ne sont pas autres, elles sont une : c'est la raison ailée [1].

[1] Dans les choses mêmes qui ne sont pas de la foi, on peut dire que la raison se ressent de son alliance, et qu'elle y apporte une pénétration et un dégagement qui rappellent ce joli vers de Lemierre :

Même quand l'oiseau marche, on sent qu'il a des ailes.

III. Mais ces hauteurs métaphysiques ne peuvent être abordées par toutes les intelligences ; et Dieu, père et sauveur de tous les hommes, devait s'abaisser à une parole plus explicite et plus populaire.

C'est ce qu'il a fait merveilleusement à chaque page des Livres saints, par un langage qui, à lui seul, est une preuve de la divinité de la Religion qui en est la dépositaire ; langage dans lequel il habite, et parle aux hommes comme autrefois à Moïse dans le *buisson ardent*.

« Le Seigneur est le Dieu véritable, le Dieu vivant, le « Roi éternel. Son indignation fait trembler la terre, et les « nations ne peuvent soutenir ses menaces. — C'est Dieu « qui a créé la terre par sa puissance, qui a affermi le « monde par sa sagesse, qui a étendu les cieux par son in- « telligence. — Il a dit, et tout a été fait. — Lumière soit : « lumière fut. — Il a étendu les cieux tout seul. — Il a « lancé l'aquilon sur le vide, et a appendu la terre sur le « rien. — Qui est celui qui a mesuré les eaux dans le creux « de sa main, et qui, la tenant étendue, a pesé les cieux, « qui soutient de trois doigts toute la masse de la terre, « qui pèse les montagnes, et qui met les collines dans la « balance? — Qui est-ce qui a fermé la mer dans son lit « comme avec des portes, quand elle menace de les rom- « pre comme l'enfant qui sort du sein de sa mère? Il lui « a donné le petit grain de sable pour limite, et lui a dit : « C'est jusque-là que tu viendras, et là tu briseras le tu- « multe de tes flots. — Levez les yeux en haut, et voyez « qui a créé tous ces mondes, qui fait sortir leur armée « par nombre, les appelle tous par leurs noms, et aucun « ne manque! — Le Seigneur a donné tous ses ordres à « la milice des astres : il dépêche la lumière, elle va ; il la « rappelle, et elle lui obéit tremblante. Les étoiles ont

« donné leur lumière chacune à leur poste, et elles s'y « sont réjouies; à son appel elles ont répondu, Nous voici, « et ont brillé contentes devant Celui qui les a faites, tant « il excelle en grandeur, en vertu, et en puissance! — « Celui qui vit éternellement a créé toutes ces choses d'un « coup. — Qui l'a aidé? qui l'a conseillé? qui l'a instruit? « Toutes les nations ne sont devant lui que comme une « goutte d'eau qui tombe d'un seau, et comme ce petit « grain qui fait à peine pencher la balance. Tout ce que le « Liban a d'arbres ne suffirait pas pour allumer le feu du « sacrifice qui lui est dû, et tout ce qu'il y a d'animaux « serait trop peu pour être un holocauste digne de lui. « Tous les peuples du monde sont devant lui comme s'ils « n'étaient point, et il les regarde comme un vide et comme « un néant. — Une voix, m'a dit, Criez; et j'ai dit, Que « crierai-je? Toute chair n'est que de l'herbe, et toute sa « gloire est comme la fleur des champs. L'herbe s'est sé- « chée, et la fleur est tombée, parce que le Seigneur l'a « frappée de son souffle. Le peuple est vraiment de l'herbe. « L'herbe se sèche, et la fleur tombe : mais la parole de « notre Dieu demeure éternellement. A qui ferez-vous res- « sembler Dieu? et quelle image en tracerez-vous? N'avez- « vous point su qui je suis? Je suis Celui qui est assis sur « le globe de la terre, et qui voit tous les hommes qu'elle « renferme comme n'étant que des sauterelles devant lui; « qui a suspendu les cieux comme une toile, et qui les « étend comme un pavillon qu'on dresse pour s'y retirer; « qui anéantit ceux qui recherchent avec tant de soin les « secrets de la nature, et qui réduit à rien les juges du « monde. C'est moi qui suis le Seigneur, c'est moi qui suis « le premier et le dernier. Moi seul Dieu, je serai justifié, « et je demeurerai invaincu, Roi, dans mon éternité. »

« Ne dites pas : Je me cacherai de lui ; de la hauteur de « son trône, comment se souviendra-t-il de moi? dans une « si grande multitude je ne serai pas remarqué : qu'est-ce « que mon âme dans une si grande immensité de choses « créées? Cette pensée est folle et impie ; c'est comme si « l'argile s'élevait contre le potier, et si le vase disait à « celui qui l'a formé : Ce n'est pas vous qui m'avez fait ; et « comme si l'ouvrage disait à l'ouvrier : Vous êtes un igno- « rant. Car, et le ciel, et les cieux des cieux, et l'abîme, « et toute la terre, et tout ce qu'ils renferment, seront « tremblants devant lui... Vous m'avez éprouvé, Seigneur, « et vous avez connu mes pensées de longue date ; vous « avez scruté toutes mes démarches et leurs plus secrets « ressorts, et tous mes sentiers ont été présents devant « vous. Que vous dirai-je? vous avez tout connu, et ce « qu'il y a de plus récent et ce qu'il y a de plus ancien ; « vous m'avez formé, et vous avez posé sur moi votre « main. La connaissance que vous avez de moi est sur- « prenante, et je ne puis rien contre elle. Où irai-je pour « me dérober à votre esprit, et comment éviterai-je votre « face? Si je m'élève dans le ciel, vous y êtes ; si je des- « cends dans l'enfer, je vous y trouve ; si, dès le matin, « je prends mon vol pour m'enfuir à l'extrémité des mers, « encore là ce sera votre main qui me conduira et votre « droite qui me portera. Mais je me suis dit : Peut-être « que les ténèbres me cacheront bien ; et voici que la nuit « même devient tout illuminée pour me découvrir, parce « que les ténèbres ne sont pas obscurifiées pour vous, et « que la nuit et le jour sont semblables à vos yeux.

« A cause de cette grande puissance, Dieu est patient à « notre égard, et verse sur nous sa miséricorde. Vous « aurez pitié de tout, Seigneur, parce que vous pouvez

« tout; et vous dissimulez les crimes des hommes pour « laisser le temps à leur pénitence. Vous ne haïssez rien « de ce que vous avez fait, et rien n'est sorti de vos mains « en haine de vous. Comment, en effet, la moindre de vos « créatures pourrait-elle subsister si vous ne le vouliez, ou « plutôt si vous ne la conserviez? Vous pardonnez donc à « tous parce qu'ils sont vôtres, ô Seigneur, qui chérissez « nos âmes? O combien bon et doux vous êtes dans votre « conduite envers nous tous! Vous corrigez ceux qui s'é- « cartent, les avertissant secrètement de ce en quoi ils « pèchent, pour que, abandonnant leur injustice, ils croient « en vous, Seigneur! Non pas que vous soyez impuissant « à vous assujettir les impies et à les exterminer; mais « vous temporisez pour les laisser se repentir, et, ne crai- « gnant personne, vous donnez pardon à tous. Car qui « vous dira : Qu'avez-vous fait? et qui est-ce qui se lèvera « contre votre jugement, redoutable vengeur des iniquités « des hommes? ou qui pourra vous imputer la perte des « nations que vous seul avez faites?... Il n'y a pas de roi, « il n'y a pas de tyran qui, en votre présence, puisse « vous rechercher pour ceux que vous aurez perdus. Mais, « comme vous êtes juste, c'est justement que vous agissez « en toutes choses, et vous regardez comme indigne de « votre puissance de condamner celui qui ne le mérite « pas. Dominateur souverain, vous jugez avec tranquillité, « et vous en usez envers nous avec une excessive réserve, « parce qu'il vous est toujours loisible d'exercer votre « puissance quand il vous plaira.

« Aussi, comme il n'y a que vous qui pouvez parler de « votre puissance et de votre justice, il n'y a que vous qui « pouvez parler de votre miséricorde et de votre amour. « — Autant le ciel est élevé au-dessus de la terre, autant

« a-t-il affermi la grandeur de sa miséricorde sur ceux « qui le craignent; et autant l'Orient est distant de l'Occi- « dent, autant est grand l'intervalle qu'il jette entre nous « et nos iniquités. Comme un père a pitié de ses enfants, « Dieu s'est apitoyé sur ceux qui le craignent, parce qu'il « connaît l'argile d'où il les a tirés, et qu'il s'est souvenu « que nous ne sommes que poudre. Il mène son troupeau « dans les pâturages, comme un pasteur qui paît ses bre- « bis; rassemblant par la force de son bras les petits « agneaux, il les prend dans son sein, et il porte lui-même « les brebis pleines. — Une mère peut-elle oublier son en- « fant, ou n'avoir pas pitié du fruit de ses entrailles? Eh « bien! quand elle le pourrait, moi je ne vous oublierai pas, « dit le Seigneur [1]. »

Qui n'est frappé de la profondeur et de la sublimité de ces notions de Dieu? et combien ces larges et hautes idées que la foi nous en donne sont rendues saisissantes par la simplicité de leur expression!

Mais c'est surtout sous la nouvelle loi que Celui qui s'appelle le *Dieu caché* semble avoir voulu abdiquer ce titre, pour *se faire voir à la terre, et venir converser avec les enfants des hommes.* C'est là en effet, c'est dans les saints Évangiles que Dieu, par la bouche et dans la personne de son Verbe, semble s'être complu à revêtir sous nos yeux toutes les formes à l'aide desquelles il pouvait se mettre à notre portée, et se laisser saisir jusque par les plus petits. Tous ses attributs y resplendissent, et passent devant nous d'une manière tout à la fois sublime et populaire, sous le voile de ces paraboles si transparentes, où l'invisible et l'éternel se montre et se cache en même temps, pour

[1] Toutes ces citations sont extraites mot pour mot des Livres saints. Nous aurions pu les multiplier beaucoup plus : c'est le champ du sublime

ménager et satisfaire à la fois nos vues basses et charnelles. Il ne dédaigne rien de ce qui peut nous frapper, et les images les plus vulgaires et les plus rustiques sont celles qu'il recherche et qu'il affectionne pour parvenir jusqu'à nous : c'est un *père* qui pardonne, c'est un *juge* qui remet, c'est un *époux* qui invite, c'est un *ami* qui frappe à la porte, c'est un *maître* qui rétribue ses ouvriers, c'est un *laboureur* qui sème, c'est un *berger* qui court après sa brebis, c'est un *voleur* qui surprend, c'est une *poule* qui appelle ses poussins et les rassemble sous ses ailes ; et, à travers tout cela, c'est la révélation la plus profonde et la plus infinie de la puissance, de la sainteté, de la justice, de la miséricorde et de l'amour de Dieu.

Il n'y a que des idées divines qui pouvaient se risquer sous des formes aussi vulgaires : Dieu seul, sans déroger, pouvait se révéler ainsi.

IV. Que deviennent, auprès de cela, les fastueuses conceptions de l'homme? Où est le *grand tout* de Pythagore, l'*éther* de Zénon, le *principe humide* de Thalès, la vague *beauté* de Platon, la *raison universelle* de Cicéron, et le *Jupiter* d'Homère, pour ne parler que de ce roi des dieux, soumis au destin, souillé de mille turpitudes, jouet de mille faiblesses, impuissant, je ne dis pas à gouverner la terre et le monde, mais seulement à pacifier le ciel et à régir sa propre maison?

Le Dieu des anciens n'était ni dieu ni homme ; il n'était pas dieu, car ce n'était qu'une puissance occulte, divisée, bornée, enchaînée, souillée ; il n'était pas homme, car il ne compatissait pas aux misères de l'homme, et le laissait en proie à toutes les horreurs de son destin ; c'était un Dieu-boule, comme l'appelait Varron, qui n'avait ni cœur,

ni tête, ni pieds. — *Que veux-tu que je fasse?* — dit la Divinité à l'homme de bien, dans l'un des plus beaux monuments de la théologie antique. — *Je n'ai pu te retirer de ces maux, mais j'ai armé ton courage contre toutes ces choses*[1].

JE N'AI PU! quel mot pour un dieu! C'est qu'en effet la notion de la Divinité était tombée à ce point, que l'homme, tout tombé qu'il était lui-même, lui était encore supérieur. Aussi ne demandait-on à Jupiter que les biens matériels et grossiers; mais la sagesse, la vertu, on ne la demandait qu'à soi-même.

Det vitam, det opes, æquum mi animum ipse parabo[2].

Que dire, après cela, des conceptions mythologiques?... Étonnante perversion des idées et des instincts de l'homme! il avait fini par se faire du ciel quelque chose de plus vil que la terre, un ramas et comme un égout de toutes ses turpitudes. Le païen valait mieux que ses dieux; la terre avait à rougir de l'Olympe; la vertu alarmée fuyait les autels comme des précipices, et n'avait d'autre refuge que l'impiété.

C'est dans cette société-là que le Christianisme vint refaire l'idée de Dieu. A cet effet, il ne dut pas se borner à des abstractions et à des théories : il fallait une manifestation sensible, une apparition frappante de la Divinité même. Mais sous quelle figure? dans quel état? C'est ici qu'éclate la profondeur de la sagesse du Dieu que nous adorons. L'homme s'était perdu en faisant Dieu à l'image de ses sensualités, en accumulant en lui toutes les turpitudes et toutes

[1] Senec., *de Provident.*, chap. VI.

[2] Horace. — « De l'avis de tout le monde, disait aussi Cicéron, c'est la « fortune et les biens extérieurs qu'il faut demander à Jupiter; mais qui « jamais lui a demandé la justice, la tempérance, la sagesse? »
(*De Natur. Deorum*, III, 36.

les bassesses des passions : Dieu, pour sauver l'homme, se fit à l'image de ses souffrances, et se chargea de toutes les humiliations et de tous les sacrifices de la vertu. Dans ces deux ordres d'idées, Dieu est l'égal, il est même au-dessous de l'homme : mais dans le paganisme, c'est par la dégradation morale; et, dans le Christianisme, c'est par l'abaissement sensible. Dans les deux cas, la Divinité est chargée de tous les péchés du monde : mais, dans le paganisme, c'est pour les autoriser et les commettre; et, dans le Christianisme, pour les ôter et les expier. Là, c'est comme coupable; ici, c'est comme victime. Entre l'Olympe et le Calvaire, il y a tout l'intervalle qui sépare la terre d'avec le ciel.

Il ne fallait rien moins que cette opposition, que cette extrémité, poussée jusqu'à la similitude dans les termes, pour relever l'homme et le faire remonter à Dieu. Mais plus il le fallait, moins l'homme pouvait le concevoir et l'inventer.

Ceci nous ramènerait au dogme de la Rédemption, qui se présente au bout de toutes les avenues de nos *Études*, parce qu'il en est le centre souverain, mais que nous avons dû réserver pour en faire un sujet spécial de nos méditations.

Nous ne pouvions nous abstenir de mentionner ici que c'est par ce dogme que celui de l'unité et de la sainteté de Dieu est rentré dans le monde et s'y conserve. Tout ce que nous avons dit sur la révélation de ce dernier dogme, par le langage des Livres saints, a contribué à le faire connaître, il est vrai; mais son point de retour et son foyer de conservation ne sont pas ailleurs que dans la Croix de Jésus-Christ. — C'est là que l'enfant le voit, c'est là que le philosophe le retrouve. — Pour notre humanité coupable et égarée, c'est toujours le *Crucifié* qui sera le *Bon Dieu*.

V. Mais, en nous réservant d'entrer dans les profondeurs de la philosophie de la Croix, et d'y retrouver, dans toute sa plénitude et à sa source, le dogme de l'unité, de la sainteté, de la toute-puissance, de la souveraine justice, de l'infinie sagesse, et de l'immense amour de Dieu, que nous n'avons fait qu'effleurer, notons toutefois, pour compléter ce qu'il convient d'en dire ici, que, parmi tous les fruits de salut que le dogme de l'unité de Dieu a portés dans le monde, le plus immédiat et le plus direct est celui de la reconstitution de l'*unité* humaine.

« Le polythéisme, en brisant l'unité de Dieu, avait brisé « celle de l'humanité (dit un critique déjà cité). Lors- « qu'une nouvelle mythologie s'enfantait, tout subissait « une altération chez ceux qu'affectait cette crise. La pensée « se troublait jusque dans ses plus secrètes profondeurs; « la langue se modifiait sous cette influence, et il appa- « raissait une religion, un idiome, un peuple nouveau, « qui se détachaient de la souche commune. — Il fallait « que le Dieu UN fût rendu aux hommes, pour qu'ils pus- « sent retrouver le souvenir de leur UNITÉ perdue [1]. »

Rien n'est plus aisé à concevoir que cette vérité de fait qui domine toute l'histoire, et la divise en deux grands hémisphères : celui du polythéisme, auquel correspond la *polyanthropie* [2], avec tout son cortége affreux d'esclaves, de gladiateurs, de barbares et de captifs; et celui du monothéisme, auquel correspond la *philanthropie*, avec ses affranchissements, ses hospices, ses missions apostoliques, ses inspirations universelles de fraternité et de charité.

« Ce ne sont donc point les peuples qui ont créé leurs

[1] A. Lèbre, *Crise de la philosophie allemande*, REVUE DES DEUX MONDES, 1er janvier 1843.

[2] Pluralité de races humaines.

« mythologies, ajoute M. Lèbre ; d'après Schelling, ce sont « les mythologies qui ont produit les peuples. »

Ceci demande une explication rectificative :

Que les mythologies aient produit la perturbation des peuples, c'est incontestable ; mais il ne l'est pas moins, selon nous, que l'imagination dépravée des peuples a produit aussi les mythologies, c'est-à-dire la perturbation de la vérité divine.

Il y avait, à cet égard, action et réaction : l'imagination corrompue des hommes prenait au fond de la société les vices les plus violents, les penchants les plus impérieux et les plus désordonnés ; et, attachant à cette violence même l'idée d'une force supérieure et divine, au lieu d'y voir la faiblesse et la servitude de l'homme déchu, elle se faisait au-dessus d'elle-même un ciel et des divinités formés de ce qu'il y a de plus bas sur la terre. Mais ce ciel et ces divinités, à leur tour, réagissaient sur le cœur de l'homme avec toute la puissance de la superstition, et augmentaient par suite la violence des passions, qui en était le principe, et qui, dès lors, se légitimait elle-même de plus en plus par ses propres excès. De là une progression effrayante dans le mal, parce qu'à sa force naturelle il ajoutait la force des instincts religieux qui auraient dû le réprimer, et que ces deux forces s'accroissaient et se coalisaient contre la vérité et la vertu, en raison directe de leur opposition et de leur distance. Alors on arriva, sur la fin, à un renversement complet : le désordre trôna par une sorte de droit divin, et l'Enfer se fit adorer.

Cette explication vient jeter un jour plus vif sur le rapport du *polythéisme* avec la *polyanthropie ;* car la mythologie n'étant qu'une transposition dans le ciel des passions qui divisaient les hommes sur la terre, qu'une apothéose

de l'égoïsme qui avait brisé leur unité, le *polythéisme* et la *polyanthropie* se réfléchissaient et s'enfantaient réciproquement. — La division des hommes faisait celle des dieux, et la division des dieux consacrait celle des hommes. — On se haïssait divinement[1].

Quelle révolution profonde dut apporter dans un tel monde le dogme de l'*unité* et de la *sainteté* de Dieu! Non-seulement le polythéisme renversé cessa dès lors de consacrer la division des hommes, mais l'*unité* de Dieu les rapprocha; et sa *sainteté*, refoulant les passions dans les abîmes, purgea la terre de tous les ferments de discorde qui la déchiraient. En devenant enfants du même Dieu, on se retrouva frères; et les passions, devenues criminelles, entraînèrent dans leur réprobation les divisions qui en étaient les résultats.

Et comme en même temps le dogme de l'*unité de l'espèce* humaine était prêché par les mêmes bouches qui promulguaient celui de l'*unité de Dieu*, ces deux dogmes agissaient réciproquement pour le salut du monde, ainsi que la polyanthropie et le polythéisme avaient agi pour sa dissolution.

« DIEU, qui a fait le monde et tout ce qui est dans le « monde, étant le Seigneur du ciel et de la terre, n'habite « point dans des temples faits de main d'homme, et n'est « point honoré par les ouvrages de nos mains mortelles, « lui qui donne à tous la vie, la respiration, et toutes cho-

[1] Dans l'Iliade, les dieux se battent entre eux comme les hommes. La colère, la vengeance, la jalousie, l'orgueil féroce, voilà les feux qu'ils soufflent dans les cœurs des combattants, et dont ils sont eux-mêmes dévorés. On connaît le grand ressort de l'Énéide :

> . . . . . *Manet alta mente repostum*
> *Judicium Paridis, spretæque injuria formæ,*
> *Et genus invisum, et rapti Ganymedis honores.*

« ses. — IL a fait naître D'UN SEUL toute la race des hom-
« mes qui habitent sur l'universelle face de la terre, leur
« partageant le temps et l'espace pour leur séjour et leur
« habitation, pour qu'ils aillent à la recherche de ce Dieu
« autant qu'ils le peuvent, quoiqu'il ne soit pas loin de
« chacun de nous, puisque c'est en lui que nous avons la
« vie, le mouvement et l'être; et ayant pris en pitié cet
« âge de corruption et d'ignorance, il se fait maintenant
« annoncer aux hommes pour que tous fassent pénitence,
« ayant arrêté un terme auquel il doit juger le monde selon
« sa justice [1]. »

Mais c'est lorsque nous serons venus à la Croix, que nous verrons en plein toutes ces choses.

[1] *Discours de saint Paul à l'aréopage*, déjà cité.

CHAPITRE VI.

DE L'IMMORTALITÉ DE L'AME, ET DU CIEL.

« Puisque la philosophie, malgré les efforts les plus sublimes, ne peut parvenir qu'à indiquer faiblement le désir, l'espérance, et tout au plus la probabilité d'une vie à venir, il n'appartient donc qu'à la RÉVÉLATION DIVINE d'affirmer l'existence et de représenter l'état de ce pays invisible, destiné à recevoir les âmes des hommes après leur séparation d'avec le corps[1]. »

Telle est la conséquence qu'un ennemi du Christianisme tire de l'impuissance naturelle de l'esprit humain à se donner la certitude de l'existence d'une autre vie, et en particulier de l'inefficacité des tentatives de la philosophie antique à cet égard.

C'est là, en effet, un bien intéressant sujet de méditation, et un fort argument en faveur de la divinité d'une Religion qui est parvenue à stabiliser dans toutes les intelligences la croyance sérieuse à une autre vie, et à donner de cette autre vie une idée raisonnable, pure, sublime, inimaginée jusqu'alors.

Livrons-nous aux réflexions qui naissent de cet important sujet.

Il se divise naturellement en deux parties :

1° Existence d'une autre vie pour l'âme ;

2° En quoi consiste cette autre vie.

[1] Gibbon, *Histoire de la décadence de l'emp. romain*, t. III, p. 42.

§ Ier.

Pour bien faire la part de la Religion dans ce fonds commun d'idées et de vérités qu'elle a avec la raison humaine, il faut continuer à suivre le procédé que nous avons employé jusqu'ici, savoir, de considérer ce qu'a pu la raison humaine avant la venue de Jésus-Christ, et de le comparer avec ce que le Christianisme lui a fait faire.

Sans doute l'immortalité de l'âme est une de ces vérités primordiales que l'instinct universel proclame, et dont la raison se donne à elle-même la démonstration. Nous croyons, pour notre part, en avoir rapporté des preuves décisives au chapitre où nous avons traité ce sujet au point de vue rationnel. Ajoutons que ce n'est pas une vérité purement spéculative, mais que sa nature et ses conséquences en font une des bases les plus positives et les plus pratiques des sociétés humaines.

D'où vient cependant que la même raison humaine, qui démontre et affirme aujourd'hui cette vérité; que le même cœur humain, qui y croit fermement et qui s'y attache; avant la venue de Jésus-Christ n'en avait que de vagues et insaisissables pressentiments? D'où vient que la raison des plus profonds métaphysiciens, après s'être élevée aux considérations les plus sublimes sur ce sujet, finissait par expirer dans le doute, et que la masse entière des peuples s'en allait, comme un vil troupeau, dans la région de la mort, sans lever vers le ciel ce regard suprême et confiant que le plus humble mourant de nos jours y attache comme sur les rives de la patrie?

Le besoin de cette croyance était égal pour les sociétés, la force de l'esprit humain en elle-même était aussi grande; et jamais l'humanité ne sera représentée plus noblement

qu'elle ne l'a été par des génies tels que Platon, Socrate, Cicéron, et autres. D'où vient donc que l'*homme* ne pouvait pas saisir cette vérité avant Jésus-Christ comme depuis?

Il faut bien le reconnaître, à moins d'avoir pris parti contre la lumière, c'est que nécessairement Jésus-Christ a apporté un élément de vérité *surhumain*, un fonds nouveau de notions *surnaturelles* et *divines*, et que c'est sur cet élément et sur ce fonds que la raison moderne est venue appuyer ensuite ses démonstrations, et le cœur humain sa croyance.

Il faut que la vérité de l'immortalité de l'âme soit bien imprescriptible, pour avoir surnagé toujours au-dessus de tous les égarements de l'esprit humain! Assurément, si elle pouvait ne pas être, il y aurait eu un temps, un lieu où elle aurait péri. Mais, sans pouvoir jamais s'en affranchir, l'esprit humain, quand il s'isole de la lumière révélée, peut tomber, à l'égard de cette vérité, dans une sorte de crépuscule qui ne lui permet ni de la saisir avec assurance, ni de la perdre de vue entièrement. — Tel était l'état de l'esprit humain avant Jésus-Christ.

Sans doute nous avons rapporté un passage de Platon, à la fin de notre chapitre sur l'*Immortalité de l'âme*, où il dit que, pour nier cette vérité, *il faut avoir perdu l'esprit*. Mais remarquez aussi sur quoi il se fonde : « Cela « est certain, quoique la preuve exige de grands discours ; « et il faut croire ces choses SUR LA FOI DES LÉGISLATEURS « ET DES TRADITIONS ANTIQUES[1]. » Voilà les garants de Platon.

Socrate, qui est mort martyr de ses croyances, et qu'on nous représente, la coupe fatale à la main, dissertant sur l'autre vie au moment d'en passer le seuil ; Socrate, après

[1] Voyez t. I de nos *Études*, p. 159.

avoir retracé avec force ses conceptions philosophiques sur ce grand sujet, dit à son interlocuteur : « Sans doute « tu regardes ces récits comme les rêves d'une vieille en « délire, et tu les méprises. Je les mépriserais moi-même, si « dans nos recherches nous avions trouvé quelque chose « de plus salutaire et de plus certain. » Voilà le fond de sa croyance : ce n'est qu'un *pis aller*. C'est que ce grand philosophe avait assez de force dans sa raison pour en sentir la faiblesse, et pour s'écrier aussitôt : « C'est une « honte, quand nous ne sommes rien, que cette confiance « et cette vanité : sans cesse notre opinion change sur les « grands intérêts de la vie, et chacun de nos systèmes « accroît notre ignorance[1]... Il faut cependant, sur ces « débris de vérité qui nous restent, comme sur une nacelle, « passer la mer orageuse de la vie, à moins qu'on ne « nous donne une voie plus sûre, comme *quelque promesse « divine, quelque révélation* qui sera pour nous un vais- « seau qui ne craint point les tempêtes[2]. »

Après cette humble et grave confession de Socrate, peut-on ne pas accueillir avec pitié la prétention de ces esprits du jour, qui pensent ne gagner le grade de *philosophe* qu'en cabalant contre cette même *Révélation* que Socrate mettait toute sa philosophie à invoquer? Et n'est-ce pas ces esprits que Cicéron a crayonnés dans leurs prédécesseurs, en les nommant des *diminutifs de philosophes*, ou, comme il le dit encore ailleurs, des *philosophunculles?*

C'est dans un passage où il faisait aussi l'aveu de sa faiblesse à l'égard de la vérité de l'immortalité de l'âme, que ce grand esprit s'est servi de cette expression. Cicéron

[1] *Gorgias.*
[2] *Phédon.*

croyait à l'immortalité de l'âme, il y croyait fermement; mais autant que ces mots *croire fermement* peuvent s'appliquer à l'esprit humain avant le Christianisme. Lisez, dans son *Traité de la vieillesse*, ce qu'il dit de l'autre vie peut-on rien voir de plus persuasif, de plus entraînant?... « La nature ne nous a pas mis dans ce monde pour l'ha- « biter toujours, mais pour y loger en passant. O le beau « jour que celui où je partirai pour cette assemblée céleste, « pour ce divin conseil des âmes! où je m'éloignerai de « cette foule et de cette fange terrestre!... C'est à ces espé- « rances que je dois ce qui fait votre admiration, etc.... » — Voilà qui est ferme et beau sans doute; mais tournez le feuillet, et lisez la fin : — « *Si je me trompe* en croyant à « l'immortalité de l'âme, *je me trompe* avec plaisir... *Si je* « *meurs tout entier*, comme le pensent quelques dimi- « nutifs de philosophes (*minuti philosophi*), je ne sentirai « rien..... *Quand même nous ne serions pas immortels*, « il est néanmoins désirable pour l'homme de finir avec « son temps, etc. »

O faiblesse naturelle de l'esprit humain! et que Socrate avait raison!... Comme lui, du reste, Cicéron en vient à confesser la nécessité d'un secours divin. « Entre toutes ces « opinions (sur l'âme), dit-il, quelle est la vraie? *Un Dieu* « *seul* prononcera : pour nous autres hommes, c'est déjà « une grande affaire que de démêler la plus vraisem- « blable[1]. » Si grande affaire en effet, que Cicéron lui-même, après l'avoir défendu, désavoue complétement le dogme de l'immortalité de l'âme dans son plaidoyer pour Cluentius, et qu'enfin dans ses lettres, où le cœur parle, il écrit : « Tant que j'existerai, rien ne m'affligera si je suis

[1] *Harum sententiarum quæ vera sit, Deus aliquis viderit : quæ ve risimillima, magna quæstio est.* (Tuscul. Quæst., lib. I.)

« sans reproche; et lorsque je cesserai d'être, *tout sentiment périra avec moi*[1]. »

Le fonds de la révélation primitive s'appauvrissant de plus en plus dans la société, on en vint, comme nous l'apprend Juvénal, à ne plus voir dans l'immortalité de l'âme qu'une de ces opinions surannées dont on amusait les petits enfants, et qui tirait seulement encore de l'âme de Tacite, dans l'exaltation de la douleur, ce dernier souffle de croyance : — « S'il est un asile pour les mânes de « l'homme vertueux; si, comme il plaît aux sages de le « penser, les *grandes âmes* ne s'éteignent pas avec le corps, « ô Agricola, repose en paix[2]! »

Mais pour ces *sages* eux-mêmes, auxquels s'en réfère Tacite, cette croyance n'avait presque rien que de spéculatif. — « Un système si élevé au-dessus des sens et de « l'expérience de tous les hommes, dit Gibbon, pouvait « amuser le loisir d'un philosophe; peut-être aussi, dans « le silence de la solitude, cette doctrine consolante offrait- « elle quelquefois un rayon d'espoir à la vertu découragée : « mais la faible impression qui avait été communiquée « dans les écoles se perdait bientôt au milieu du tumulte « et des agitations de la vie active. Nous connaissons assez « les actions, les caractères et les motifs des personnages « éminents qui fleurirent du temps de Cicéron et des pre-

[1] *Dum ero, angar ulla re, quum omni vacem culpa; et si non ero, sensu omnino carebo.* (Epist., VI, 3.) Les rationalistes modernes ne sont guère plus avancés sur cette question, que Jouffroy appelait *prématurée*, dans sa préface de Dugalt Stewards, et sur laquelle M. Cousin ne se prononce que d'une manière assez équivoque et ambiguë. (Voy. *Considérations sur les doctrines religieuses de M. Cousin*, par V. Gioberti.)

[2] *Si quis piorum manibus locus; si, ut sapientibus placet, non cum corpore exstinguuntur magnæ animæ, placide quiescas!* (Vit. Agricol., XLVI.)

Juvénal seul protestait encore : *Sed tu vera puta.*

« miers Césars, pour être assurés que leur conduite dans « cette vie ne fut jamais dirigée par aucune conviction sé- « rieuse des punitions et des récompenses d'un état futur [1]. »

Toutefois, voyez la force de la vérité. Jamais peut-être l'instinct de notre immortalité n'a éclaté plus vivement que dans ces temps d'erreur et d'obscurcissement. Rien ne se perd de la vérité; on la dénature, on la transforme, on la détourne; mais le fond reste imprescriptible, et proteste, à travers tous les abus, et par ces abus mêmes, comme un fleuve sorti de son lit, et qui n'en coule pas moins à travers champs.

Tous les peuples païens professaient l'immortalité de l'âme par une foule de pratiques barbares et superstitieuses. Le culte des hommes morts faisait presque tout le fond de l'idolâtrie : presque tous les hommes sacrifiaient aux mânes, *Diis manibus*, c'est-à-dire, aux âmes des morts. On allait même jusqu'à cet excès de leur sacrifier des hommes vivants; on tuait les esclaves pour qu'ils allassent servir leurs maîtres dans l'autre monde.

Quant aux esprits supérieurs, qui ne donnaient pas dans ces excès, ils ne payaient pas moins leur tribut à cette grande vérité, en poursuivant, au lieu de l'immortalité réelle et véritable, un fantôme d'immortalité qu'ils appelaient la gloire. C'était là leur grande idole; et c'est une chose vraiment remarquable, que de voir le progrès de cette passion s'opérer en raison directe de l'abaissement de la croyance à un état futur, comme on voit les ombres des corps s'allonger quand le soleil descend à l'horizon.

Ouvrez au hasard les écrits des orateurs et des philosophes, à partir des premiers Césars, à cette époque que Gibbon signale comme celle de l'extinction totale de la

[1] *Hist. de la décad. de l'emp. rom.*, t. III, p. 41.

croyance à une autre vie, et vous verrez presque à chaque page le mot : IMMORTALITÉ. Vivre dans la postérité, c'était là la grande affaire des personnages éminents. Ils dirigeaient toutes leurs actions vers ce but; ils posaient devant les générations futures comme des acteurs sur la scène. Cicéron repaît incessamment sa vanité de cette fumée, et se décerne lui-même à l'avance les ovations de l'avenir. Son âme, infatuée de la gloire, se répand dans cette perspective comme dans une seconde vie; il en parle comme d'un état réel : c'est là son ciel. Écoutez-le : — « Il y a dans tous les esprits élevés une force intérieure « qui leur fait sentir nuit et jour les aiguillons de la gloire, « un sentiment qui les avertit que notre souvenir ne doit « pas périr avec nous, et qu'il doit s'étendre et se perpé« tuer dans tous les âges. Eh! nous tous, victimes dévouées à « la défense de la république, nous rabaisserions-nous au « point de nous persuader qu'après avoir vécu de manière « à n'avoir pas un seul moment de repos et de tranquillité, « nous devons encore périr tout entiers? Pour moi, Ro« mains, en faisant ce que j'ai fait, je croyais dès ce mo« ment en répandre le souvenir *dans toute la terre et dans « toute l'étendue des siècles* : et soit que le tombeau doive « m'ôter le sentiment de cette immortalité, soit, comme « l'ont cru tous les sages, qu'il doive rester quelque partie « de nous qui soit encore capable d'en jouir, aujourd'hui « du moins l'on ne peut m'ôter cette pensée, qui est mon « plaisir et ma récompense [1]. » — Combien nos mœurs chrétiennes sont choquées du faste de cette vanité païenne, de cette enflure de l'amour-propre, de cette glorification de l'égoïsme [2]!

[1] *Pro Archia.*

[2] Nous aimons à rappeler ici un incident de la mort de notre grand Bos-

En descendant le cours de cet âge, on voit ce travers de l'esprit humain aller en grandissant. Dans Pline le Jeune il est arrivé à son comble. C'est là qu'on voit le dogme de l'*immortalité terrestre* formulé à chaque page ; ce n'est plus une harangue, c'est le plus simple billet qui est écrit pour la *postérité*. — « Pour moi, dit-il, rien ne me touche autant qu'une *longue renommée;* rien ne me paraît plus digne d'un homme. Je ne vois rien de plus glorieux que d'assurer l'immortalité à ceux qui méritent de vivre à jamais, et d'*éterniser* le nom des autres avec le sien. Je songe donc nuit et jour par quelle voie je pourrai m'élever de terre[1]. » — Racontant ailleurs le trait d'Arria et de Pætus, il dit : « Ce qu'elle fit en mourant est bien grand, *sans doute* : il est courageux de prendre un poignard, de l'enfoncer dans son sein, de l'en tirer tout sanglant, et de le présenter à son mari, en lui disant ces paroles sublimes : Mon cher Pætus, cela ne fait point de mal[2]... *Mais, après tout,* elle était soutenue par la gloire

suet : — « La nuit du jeudi au vendredi 11 avril fut si mauvaise, les douleurs furent si vives pendant la matinée jusqu'à midi, que tous les assistants crurent que Bossuet allait rendre le dernier soupir. L'abbé Bossuet, son neveu, se jeta alors au pied de son lit pour lui demander sa bénédiction. Ceux qui étaient présents à cette lugubre scène se prosternèrent également. Bossuet était plein de l'esprit de Dieu, parlant peu, mais toujours avec piété. — L'abbé Ledieu lui exprima en même temps sa profonde reconnaissance pour toutes ses bontés, en le suppliant de penser quelquefois aux amis qu'il laissait sur la terre, et qui étaient si dévoués à sa personne et à sa gloire. — A ce mot de *gloire,* Bossuet, déjà entré dans le tombeau, déjà étranger à la terre, saisi d'un saint effroi en la présence du Juge suprême dont il attendait l'arrêt, se soulevant à demi de son lit de douleur, et ranimé par une sainte indignation, retrouva la force de prononcer distinctement ces paroles : — CESSEZ CES DISCOURS. « DEMANDEZ POUR MOI PARDON A DIEU DE MES PÉCHÉS. » (*Histoire de Bossuet,* t. IV, p. 405.)

[1] Liv. V, 8.

[2] Liv. III, 16.

« et l'immortalité, présentes dans ce moment à ses yeux! »

Il y a surtout une lettre de Pline qui nous a frappé par cette indigence religieuse qui ne sait où se prendre pour remplir l'abîme qu'elle a creusé. Après avoir causé de quelques événements de sa jeunesse, il continue ainsi : « Je ne « puis me rappeler tout cela sans être frappé de la misère « humaine : car que peut-on imaginer de plus court et de « si borné, qui ne le soit moins que la vie même la plus « longue? Ne vous semble-t-il pas qu'il n'y ait qu'un jour « que Néron régnait? Cependant, de tous ceux qui ont « exercé le consulat sous lui, il n'en reste pas un seul, « etc... Les jours comptés à cette multitude infinie d'hom- « mes répandus sur la terre sont en si petit nombre, que « je loue ces larmes qu'un prince fameux répandit, à la « vue de son armée, sur tant de milliers d'hommes qui de- « vaient sitôt finir... Combien cette idée n'est-elle pas puis- « sante pour nous engager à faire un bon usage de ce peu « de moments qui nous échappent si vite! »

Avec nos idées chrétiennes, nous comprendrions, par ces mots *faire un bon usage*, faire le bien, nous faire un trésor de bonnes actions, mériter, tendre à la perfection morale... Mais Pline poursuit ainsi :

« Si nous ne pouvons les employer (ces moments) à des « actions d'éclat, que la fortune ne laisse pas toujours à « notre portée, *donnons-les au moins à l'étude*. S'il n'est « pas en notre pouvoir de vivre longtemps, *laissons au « moins des ouvrages qui ne permettent pas d'oublier que « nous avons vécu*... La noble ardeur que celle de deux « amis qui, par de mutuelles exhortations, *allument de « plus en plus en eux l'amour de l'immortalité*[1]! »

Quelle pauvreté! quel vide! et combien cela prouve tout

[1] Liv. III, 7.

à la fois et la force aveugle du sentiment de notre immortalité, et l'insuffisance propre de l'esprit humain à lui frayer une issue [1] !

La Religion juive elle-même, si élevée au-dessus des autres par le théisme, semble avoir été bien en arrière à l'égard du dogme de l'*immortalité de l'âme*. Toute préoccupée, comme une mère, du Rédempteur qu'elle devait enfanter au monde, elle ajourne toutes ses joies et toutes ses espérances au temps de son avénement, et ce n'est que par lui, et à travers ses bénédictions et ses mérites, qu'elle envisage la rentrée de l'homme dans le ciel. Réserve admirable, et qui est bien en harmonie avec le plan du Christianisme ! Il y a cette différence remarquable en effet, entre tous les autres peuples de la terre et le peuple juif dans l'antiquité, que ceux-là professent hautement le dogme de l'immortalité de l'âme, et que celui-ci s'abstient à ce sujet de toute manifestation éclatante, et renferme au dedans de lui-même, comme dans son germe, l'espérance d'un état futur. Mais aussi, chez tous les autres peuples, ce dogme de l'immortalité de l'âme, faute d'être éclairé, a dévié de son but ; il n'a produit que des superstitions puériles ou cruelles ; il a été la première source de l'idolâtrie, et ne s'est nourri qu'aux dépens du dogme prééminent de l'unité de Dieu, qui aurait dû en être l'objet ; tandis que, chez le peuple juif, il a été sauvé de tous ces écarts en s'identifiant avec le dogme de la Rédemption, et en attendant, pour se développer, la venue de Celui en qui devaient se réaliser toutes les espérances et se révéler toutes les vérités, scellées

[1] Du reste, si Pline ne croyait pas à une autre vie, en revanche il croyait beaucoup aux *revenants* et aux *sorciers*. — *Le sujet est digne d'une profonde méditation*, dit-il en rapportant deux contes de revenants dans une de ses lettres, et appelant à son secours, pour le *tirer d'inquiétude*, toute l'*érudition* de son correspondant.

jusque-là comme dans un testament auquel sa mort seule pouvait donner ouverture [1].

« Il est donc bien certain et bien démontré, pouvons-« nous conclure avec Voltaire, que nous avions besoin de « la Révélation pour nous instruire sur un sujet si intéres-« sant. Ce n'était pas assez d'un Socrate et d'un Platon,

[1] On a été jusqu'à prétendre que les Juifs croyaient à l'anéantissement de l'âme, et on s'est fondé sur un passage de l'Ecclésiaste, où il est dit *que les hommes meurent comme les bêtes, et que leur sort est égal ;* mais outre que cent autres passages des Livres saints, qu'il serait trop long de citer, prouvent le contraire, le passage en question porte avec lui son correctif; le voici tout entier : — « J'ai vu *sous le soleil* l'impiété dans le lieu « du jugement, et l'iniquité dans le lieu de la justice; et j'ai dit en mon « cœur : *Dieu jugera le juste et l'injuste, et* ALORS *ce sera le temps de « toutes choses.* Et j'ai dit dans mon cœur : Quant aux enfants des hommes, « *c'est pour les éprouver que Dieu les a fait paraître semblables aux « bêtes* (ut probaret eos Deus, et ostenderet similes esse bestiis). C'est « pourquoi les hommes meurent comme les bêtes, et semblable est leur « condition... Qui connaît si le souffle des enfants d'Adam monte en haut, « et si celui des bêtes descend en bas, etc.? » — Au reste, Voltaire, qui a été l'un des plus ardents ennemis des Juifs, et qui ne leur a pas épargné cette imputation, l'a parfaitement bien détruite lui-même, dans un retour d'équité et de bon sens, en traduisant ainsi le même passage :

> Quel homme a jamais su *par sa propre lumière*
> Si, lorsque nous tombons dans l'éternelle nuit,
> Notre âme avec nos sens se dissout tout entière,
> Si nous vivons encore, ou si tout est détruit?

Puis il ajoute en note : — « C'est le sens de l'Ecclésiaste. L'homme ne « sait rien par lui-même ; *il a besoin de la foi.* » (*Précis en vers de l'Ecclésiaste.*) — Ailleurs, Voltaire dit très-judicieusement : « Vous tirez en « faveur de l'immortalité de l'âme une induction aussi ingénieuse que plau-« sible de ces paroles si connues : *Il fit l'homme à son image.* Car, dites-« vous, ce n'est pas le corps qui ressemble à Dieu, c'est l'intelligence. Nous « croyons cette vérité; mais elle n'est pas exprimée dans le texte. Si l'auteur « de *la Genèse* avait daigné tirer la même conséquence, il est clair qu'il « aurait constaté irrévocablement ce grand dogme; et c'est précisément « parce qu'il ne l'a pas fait, que nous sommes en droit de dire qu'il laissa le « temps à cette grande vérité d'être annoncée par *un plus grand Maître « que lui.* » (Volt., *Un Chrétien contre six Juifs*, édit. Beuchot, t. XLVIII, p. 513.)

« même d'un Moïse : il nous fallait un plus grand Maître [1]. »

« Dès que Jésus-Christ a paru, l'immortalité de l'âme a « été constatée [2]. » A lui seul il était réservé de tirer ce grand dogme de l'obscurité où il était enseveli chez le peuple juif, et des voies de la superstition où il s'était égaré chez tous les autres peuples. Il a ôté le doute, et il a mis la certitude à la place. Le Ciel s'est abaissé; il s'est ouvert pour donner son Rédempteur à la terre; *la Vie éternelle, qui était dans le Père, est venue se montrer à nous* sous les voiles de notre mortalité; dépouillant ces voiles, elle nous est apparue au delà du tombeau glorieuse; et, rendue à elle-même, elle n'est remontée au ciel que pour le tenir ouvert sur nos têtes, et nous frayer le chemin qui y conduit.

Qui a jamais parlé de la vie future en termes affirmatifs comme le Christianisme? Qui a jamais donné de ce dogme une idée aussi fixe et aussi positive? C'est là réalité par excellence; écoutez bien : — « Le royaume des cieux est sem- « blable à un trésor enfoui dans un champ, qu'un homme « trouve et qu'il cache; et, dans la joie qu'il a, il va ven- « dre tout ce qu'il possède et achète ce champ. » — Tous les autres royaumes de ce monde, et ce monde tout entier, ne sont auprès de ce trésor *qu'une figure, et qu'une figure qui passe. — Qu'importe de gagner l'univers tout entier, si on vient à perdre son âme?* N'hésitez pas! *Si votre pied ou votre main vous scandalisent, coupez-les, et les jetez loin de vous; si votre œil vous scandalise, arrachez-le, et jetez-le au loin : car il vaut mieux pour vous que vous entriez dans la vie n'ayant qu'un pied ou qu'une main, ou qu'un œil, que d'en avoir deux et être précipité dans l'enfer.*

Quelle énergique assurance! et qui a pu l'inspirer, si ce

[1] Voltaire, *Un Chrétien contre six Juifs*, p. 518.
[2] Id., *ibid.*, p. 511.

n'est la vérité? Qu'on appelle cela du fanatisme tant qu'on voudra; mais que l'on avoue du moins que si c'était la vérité même, elle n'aurait pas pu s'exprimer autrement, et que dès lors c'est déjà une forte raison de croire que c'est la vérité.

Supposez qu'un habitant du ciel vînt sur cette terre, et que, nous surprenant dans nos affections passionnées pour les biens périssables de cette vie et dans l'oubli total des biens éternels, il voulût nous faire revenir de notre fatale méprise, pourrait-il parler autrement?...

Tel est le langage du Christianisme, langage de conviction s'il en fut jamais, langage de certitude et de foi; car *Jésus-Christ, que nous enseignons, n'est pas tel que le* OUI *et le* NON *se trouvent en lui; mais tout ce qui est en lui* EST[1].

Or, nous l'avons vu, la conviction et la foi, portées à ce point, ne sont pas de l'homme. Celui-ci s'exalte un moment, mais c'est pour retomber après dans le scepticisme et le découragement, dans le OUI et le NON. Une doctrine donc qui se soutient si ferme, et qui, non contente de persuader, *commande* au cœur de l'homme la foi, l'espérance, et l'oblige à se sauver en quelque sorte malgré lui, une telle doctrine est sûre de son fait; elle ne peut être inspirée que par la vérité même, par l'amour même. — C'est une mère qui veut arracher son enfant à un péril qu'il ne voit pas.

Sous l'influence de cette doctrine éminemment *positive*, le *Royaume du ciel* a été l'héritage commun des hommes; la foi en a mis le titre dans les mains de chacun d'eux; et le sentiment de notre immortalité, éclairé et satisfait, est devenu plus intelligible à notre propre raison.

[1] *Jesus Christus, qui in vobis per nos prædicatus est, non fuit* EST *et* NON, *sed* EST *in illo fuit.* (Corinth. II, cap. I, v. 19.)

C'est ce que nous allons mieux voir en examinant l'objet de l'autre vie.

§ II.

1. « O vous qui me conviez aux délices du paradis, disait « un philosophe persan, ce n'est pas le paradis que je cher- « che, mais celui qui a fait le paradis [1] ! »

Cette parole est tellement au-dessus de toutes les idées répandues parmi les hommes sur l'autre vie, que nous avons peine à croire qu'elle n'ait pas été inspirée par quelque notion de la seule Religion qui y répond.

Aucune religion sur la terre, aucune que le Christianisme, n'a imaginé de donner à l'homme pour récompense, pour aliment, pour ciel, Dieu lui-même, et n'a fait entendre cette parole étonnante : *Ego ero merces tua.*

C'était là le nœud gordien de notre immortalité. Le Christianisme seul est venu le dénouer.

Cette solution une fois donnée, toutes les facultés de notre âme ont reconnu en elle cette vérité nécessaire, qui explique et démontre, en précisant son objet, le dogme de notre immortalité.

Quoi de plus simple et de plus évident que ceci? Une soif insatiable de connaître et d'aimer réclame un objet infini et souverainement parfait, et il n'y a d'infini et de souverainement parfait que Dieu : Dieu seul doit donc être notre fin, et sa possession notre récompense. — Cependant cette idée n'était jamais venue aux hommes, et c'est bien loin de là qu'ils cherchaient le ciel.

Les vérités chrétiennes sont toutes de cette sorte, éminemment simples et d'une logique rigoureuse, et en même

[1] *Voyages de Chardin*, t. V.

temps inimaginables à l'homme avant qu'on les lui ait dites. C'est le propre des vérités divines.

Celle-ci devait nécessairement lui échapper, car elle présuppose la véritable notion de Dieu, que le Christianisme seul, comme nous l'avons vu, et comme nous le verrons mieux encore quand nous parlerons de la *Rédemption*, est venu révéler à l'homme.

Ce qui rendait le dogme de l'immortalité de l'âme si problématique et si inefficace chez les anciens, c'est donc l'ignorance où on était de son véritable objet. On était emporté vers cette croyance par un besoin inné de notre nature; mais après cela, comme aucune notion correspondante, aucun objet proportionné à ce besoin, ne venaient le justifier et le satisfaire, cette croyance, ne sachant où se prendre, s'évanouissait dans le scepticisme, ou s'égarait dans la superstition.

C'est quelque chose de bien étrange pour nous, chrétiens, que, dans toutes les conceptions philosophiques ou mythologiques que les hommes se sont faites du ciel, la Divinité ait été toujours absente des joies qui y étaient goûtées, et que ces joies ne fussent pas différentes de celles d'ici-bas, et même n'en fussent que l'ombre :

> *Errant exsangues sine corpore et ossibus Umbræ;*
> *Parsque forum celebrant, pars imi tecta tyranni;*
> *Pars alias artes*, antiquæ imitamina vitæ [1].

Là, dit un autre poëte :

> Là ceux qui, dans leur vie, avaient trouvé des charmes
> A dresser les chevaux, à manier les armes,
> Par de semblables jeux, par les mêmes plaisirs,
> Abrégeaient de la mort les éternels loisirs [2].

[1] Ovid., *Métamorph.*, liv. IV, 443.

[2] Virgile, *Énéide*, liv. VI, traduct. de Barthélemy. — On connaît la parodie de ce passage par Scarron.

Quelle dérision! quelle indigence!

Les philosophes les plus religieux ne se faisaient pas une autre idée du ciel. Le suprême plaisir que se promettait Cicéron[1] était d'y causer éternellement avec Caton... Nous concevons après cela que Cicéron ait fini par douter de son immortalité.

Socrate ne faisait pas même intervenir la Divinité dans le jugement des âmes. C'étaient des juges faillibles et mortels qui prononçaient sur leur éternité : — « Ils rendront « leurs arrêts dans la prairie, fait-il dire à Jupiter, au lieu « même où se rencontrent le chemin des îles Fortunées et « celui du Tartare. Rhadamanthe jugera l'Asie, Éaque « l'Europe, et *je chargerai Minos de revoir les causes in-* « *décises*. Nous saurons enfin, sans erreur, par quelle route « l'âme de chaque mortel doit continuer son voyage. » — Puis Socrate ajoute : — « *Ce discours est venu jusqu'à* « *nous, et j'y crois*[2]. »

Que Socrate avait raison de dire après cela : *Sans doute tu regardes ces récits comme les rêves d'une vieille en délire!* Mais cependant il fallait bien les accepter, car la philosophie, dans ses recherches, n'avait rien trouvé *de plus salutaire et de plus certain*. — Voilà le ciel des hommes.

Et encore quels sont ceux qui obtenaient l'entrée du ciel ou de l'Élysée? c'étaient des héros et des rois, ou des philosophes; il n'y avait de survivance que pour les *grandes*

[1] Voyez son *Traité de la Vieillesse*.

[2] *Gorgias*, traduction de Victor Le Clerc.

Cette organisation judiciaire est d'autant plus bizarre, qu'elle suppose une innovation dans le gouvernement de Jupiter. « Dans les premiers temps « de Jupiter, des juges vivants prononçaient sur le sort des vivants, le jour « où ils devaient mourir. Aussi les arrêts étaient mal rendus. Et Pluton et « ses ministres vinrent se plaindre au roi suprême qu'on décernât quelque- « fois sans justice le bonheur et les tourments. Je saurai, dit le dieu, mettre « un terme à ces erreurs, etc. » (*Gorgias.*)

âmes, comme dit Tacite (*si, ut sapientibus placet, non cum corpore exstinguuntur* MAGNÆ ANIMÆ) ; pas un seul pauvre, pas un seul malheureux, pas un seul esclave : pour eux, il n'y avait ni ciel ni enfer ; on ne songeait pas qu'ils pussent avoir une âme. Ainsi la vertu et le malheur étaient sans consolation et sans espérance, et les larmes du pauvre coulaient amères, ou n'étaient séchées que par l'abrutissement et la fureur.

II. Ouvrez-vous, portes du ciel chrétien! Que vous êtes resplendissantes! et qui peut soutenir l'éclat que vous nous découvrez?

Toutes les fausses religions nous peignent le ciel : la Religion de Jésus-Christ ne le fait point. C'est que toutes les autres religions peignent le ciel d'après la terre, et que celle de Jésus-Christ ne peut le peindre que d'après lui-même, si elle est la vérité ; dès lors elle doit s'abstenir de nous le représenter, parce que nous ne le comprendrions pas.

Par là elle se prive d'un grand élément de succès, et fait preuve d'un désintéressement humain qui convient bien à une Religion divine.

Mais, par cela même aussi, elle nous donne du ciel, en le voilant, une idée d'autant plus digne de lui, d'autant plus vraie, d'autant plus entraînante pour la raison, lorsqu'elle fait entendre ces paroles, si puissantes par leur impuissance même : — « L'œil n'a point vu, l'oreille n'a point « entendu, le cœur de l'homme n'a jamais senti monter « en lui une félicité comparable à celle que Dieu a pré- « parée pour ceux qui l'aiment [1]. » Voilà tout ce qu'elle peut nous dire pour nous faire comprendre quelle est *la*

1 Cor., II, 9.

largeur, la longueur, la hauteur et la profondeur de ce mystère[1].

« Ne vous semble-t-il pas, dit ici Bossuet, entendre un « homme qui aurait vu quelque magnifique palais sem- « blable à ces châteaux enchantés de qui nous entretien- « nent les poëtes, et qui ne parlerait d'autres choses, sinon « de la hauteur des édifices, de la largeur des fossés, de la « profondeur des fondements, de la longueur prodigieuse « de la campagne qu'on découvre? Au reste, ne pouvant « pas donner une seule marque pour le reconnaître, ni en « faire une description qui ne soit grossière : tant il est « ravi en admiration de ce beau spectacle[2]. »

Tous les biens réunis de ce monde,.en comparaison de celui-là, sont comme du fumier : *sicut stercora;* — toutes les souffrances de la vie présente ne sont pas d'un mérite proposable, *non sunt condignæ,* en échange de cette gloire du siècle futur; car *le moment si éphémère et si léger des afflictions de cette vie produit en nous le poids éternel d'une souveraine et incomparable gloire*[3].

Quelle étonnante idée, et quel puissant levier offert à la faiblesse humaine pour se détacher des biens corrupteurs de ce monde, et pour en accepter courageusement les maux!

Nous le répétons, si le Christianisme était la vérité même, pourrait-il s'exprimer autrement? Et pourquoi dès lors ne pas voir en lui la vérité? D'où vient qu'il n'est venu à l'idée d'aucune autre religion de procéder ainsi? N'est-ce pas que

[1] Ephes., III, 18.

[2] Sermon pour le jour de la Toussaint.

[3] *Id enim, quod in præsenti est momentaneum et leve tribulationis nostræ, supra modum in sublimitate æternum gloriæ pondus operatur in nobis.* (Epist. ad Corinth., II, cap. IV, 17.)

la vérité est une, et qu'il n'y a qu'elle seule qui ait le secret de son propre langage?

Mais il faut laisser parler ici le bon sens en personne; il faut voir avec quelle force de raison notre Montaigne, armé de la foi, fustige toutes les folies humaines, et relève la suprême, l'incomparable vérité du Christianisme :

« Quand Platon nous deschiffre le vergier de Pluton, et « les commoditez ou peines corporelles qui nous attendent « encores aprez la ruine et aneantissement de nos corps, « et les accommode au ressentiment que nous avons « en cette vie...; quand Mahumet promet aux siens un « paradis tapissé, paré d'or et de pierreries, peuplé de « femmes d'excellente beauté, de vins et de vivres sin- « guliers : je vois bien que ce sont des mocqueurs qui se « plient à nostre bestise, pour nous emmieller et attirer « par ces opinions et esperances, convenables à nostre « mortel appetit... Il fauldroit lui dire, de la part de la « raison humaine : Si les plaisirs que tu nous promets « en l'aultre vie sont de ceux que j'ai sentis çà bas, cela « n'a rien de commun avecques l'infinité. Quand tous mes « cinq sens de nature seroient combles de liesse, et cette « ame saisie de tout le contentement qu'elle peult desirer « et esperer, nous sçavons ce qu'elle peult; cela, ce ne se- « roit encores rien : s'il y a quelque chose du mien, il n'y a « rien de divin : si cela n'est aultre que ce qui peult appar- « tenir à cette nostre condition presente, il ne peult estre « mis en compte; tout contentement des mortels est mortel... « Nous ne pouvons dignement concevoir la grandeur de « ces haultes et divines promesses, si nous les pouvons « aulcunement concevoir; pour dignement les imaginer, il « les fault imaginer inimaginables, indicibles et incompre- « hensibles, et parfaictement aultres que celles de nostre

« miserable experience. *Œil ne sçauroit veoir,* dit saint « Paul, *et ne peult monter en cœur d'homme, l'heur que* « *Dieu prepare aux siens*[1]. »

Et comme tout se lie et se justifie dans le Christianisme! S'il nous dit qu'il est impossible de se représenter le bonheur du ciel, ce n'est pas pour exalter vaguement l'esprit par une emphatique espérance de tous les biens que nous pouvons imaginer, ce qui ne serait qu'une *donnée* pour le fanatisme et la superstition; mais c'est que le ciel est la possession de Dieu, et que Dieu est infini et incompréhensible. Le bonheur du ciel est ainsi précisé dans sa nature, en même temps qu'il est infini dans son terme; et cette infinité résulte de cette nature même.

On comprend dès lors pourquoi on ne peut pas concevoir le bonheur du ciel, et cette impossibilité de le concevoir en est la meilleure conception. Tout ce qu'il y a de vrai, de beau, de bon, dans les choses que nous connaissons, tout ce que nous pouvons imaginer de plus parfait n'est qu'un don de Dieu, mais n'est pas Dieu; et tout ce qui n'est pas Dieu est périssable, fini, corruptible, et dès lors impuissant à satisfaire l'âme humaine, dont le propre est d'être insatiable et infinie dans ses ardeurs et dans ses désirs. Mais Dieu, l'auteur même de toute beauté, de toute bonté, de toute vérité; Dieu, l'original de la beauté; Dieu, qui n'est pas beau seulement, comme on peut le dire des plus belles créatures, mais qui est la Beauté, ce d'après quoi tout le reste est beau, et qui n'est beau que par lui-même : voilà le ciel. Et ce que nous disons de la Beauté, il faut le dire de tous les autres attributs de l'Être par essence : la Vérité, l'Amour, la Justice, la Puissance, la Gloire; et tout cela en substance et en infinité. — Réunissez tout ce que l'uni-

[1] *Essais*, liv II, chap. xii.

vers présente de plus parfait dans l'accablante variété de toutes ses merveilles; composez une beauté de toutes ses beautés, une vérité de toutes ses vérités, une magnificence de toutes ses magnificences, une seule harmonie de toutes ses harmonies, un seul amour de tous ses amours: qu'aurez-vous? Rien, comparativement à l'Auteur de tout cela, parce que tout cela est l'ombre fugitive de ce qui est en lui réalité immuable, et qu'il n'y a pas de calcul proportionnel entre le fini et l'infini.

Quelle accablante, mais en même temps quelle juste idée du ciel! Ce n'est pas là une vaine et fade amplification, c'est une vérité simple, rigoureuse, nécessaire; cela doit être: cela est.

Et voyez combien les quelques traits que le Christianisme vient jeter par là-dessus sont admirables encore de vérité et de force!

Ici-bas, dit-il, *nous ne voyons Dieu que dans un miroir et comme en énigme; mais alors nous le verrons face à face, tel qu'il est, et nous le connaîtrons comme nous en sommes connus* [1]. — « J'ai vu Dieu en passant et par derrière, « comme Moïse, disait Linné; je l'ai vu, et je suis demeuré « muet, frappé d'admiration et d'étonnement. J'ai su dé- « couvrir quelques traces de ses pas dans les œuvres de la « création; et dans ces œuvres, même dans les plus petites, « même dans celles qui paraissent nulles, quelle force! « quelle sagesse! quelle inexplicable perfection! » Après ces paroles, concevez, si vous le pouvez, le bonheur de l'âme qui voit et verra de plus en plus éternellement ce même Dieu, non plus par derrière, non plus à l'impro-

[1] *Videmus nunc per speculum in ænigmate : tunc autem facie ad faciem. Nunc cognosco ex parte : tunc autem cognoscam sicut et cognitus sum.* I Cor., XIII, 12.

viste, non plus réfléchi et réfracté en quelque sorte dans ses œuvres, mais en lui-même, mais fixement, mais face à face, à découvert, et tel qu'il est [1]!

Je serai moi-même ta récompense grande infiniment. — C'est Dieu qui parle ainsi, c'est l'auteur de tous les dons, la source de tous les biens, qui fait don de lui-même à la vertu... Quelle pleine idée du ciel, encore une fois! et comme la Religion qui la propose connaît bien le cœur de l'homme et les exigences de l'amour, qui n'a rien donné tant qu'il ne s'est pas donné lui-même!

Quiconque aura été victorieux, je lui accorderai de s'asseoir avec moi sur mon trône [3]. — L'humble vertu, inconnue et rebutée de toute la terre, relevée jusqu'à être assise à côté du Tout-Puissant, sur le trône même de sa gloire... Quel tableau! et que c'est bien là la représaille de la justice d'un Dieu, et la digne contre-partie du désordre d'ici-bas [4]!

Dieu fera la volonté de ceux qui le craignent [5]. — Le propre de la vertu, c'est de faire la volonté de Dieu, d'o-

[1] *Videbimus eum sicuti est.* I. Joan., III, 2.

[2] *Ego ero merces tua magna nimis.* (Gen., XV, 1.)

[3] *Qui vicerit, dabo ei sedere mecum in throno meo : sicut et ego vici, et sedi cum Patre meo in throno ejus.* (Apoc., III, 21.)

[4] On connaît ce beau passage des Livres saints : — « Alors les justes se « lèveront avec une grande assurance contre ceux qui les auront accablés « d'affliction, et qui leur auront ravi le fruit de leurs travaux. Les mé- « chants, à cette vue, seront saisis de trouble et d'une frayeur horrible en « voyant tout à coup, contre leur attente, les justes sauvés. Ils diront en « eux-mêmes, dans l'agitation de leurs regrets, et jetant des soupirs dans « le serrement de leurs cœurs : Ce sont ceux-là dont nous faisions autrefois « notre risée, et que nous avions en mépris. Insensés que nous étions, leur « vie nous paraissait une folie, et leur mort honteuse; et cependant les « voilà élevés au rang des enfants de Dieu, et leur partage est avec les « élus. — Nous nous sommes donc trompés! ERGO ERRAVIMUS!... » (Sapient., V.)

[5] *Voluntatem timentium se faciet.* (Psalm. CXLIV, 19.)

béir au devoir, aveuglément, contre toute répugnance, à travers tous les obstacles, sans réserve, sans hésitation. Mais voyez la récompense! Dans le ciel, c'est Dieu qui fera la volonté de ses saints. Cette volonté puissante et infinie qui se fait dans tout l'univers, qui se tient tout assujetti, elle s'assujettira elle-même à la volonté de sa créature. Ne vous semble-t-il pas voir un bon père, au retour des travaux de la journée, abdiquant toute l'autorité qui en a réglé le cours, pour se livrer aux fantaisies de ses enfants, et devenir le compagnon, plus que cela, l'instrument de leurs jeux? Dieu faire la volonté du juste! Et quelle pourra être cette volonté, alors éclairée, si ce n'est de jouir de la possession de Dieu lui-même, et de puiser *à volonté* la félicité et la vie dans son sein paternel? *Je serai son Dieu, et il sera mon fils. Je lui donnerai gratuitement à boire de la source de vie qui est en moi*[1].

Dieu essuiera toute larme[2]. — Que ces mots disent de choses, et qu'ils expliquent bien ceux-ci : *Bienheureux ceux qui pleurent!*... Les larmes, ce sang de l'âme, triste privilége de l'homme, tribut fatal d'une malédiction héréditaire, expression commune de toutes les souffrances! les larmes, qui entrent pour une si large part dans le lot de la vertu, et qui coulent si souvent inconsolées, incomprises, insultées!... Oh! qui voudra ne pas en avoir versé de ces larmes, le jour où ce sera la main de Dieu qui les essuiera? Cette même main qui porte le monde et qui pèse terrible sur l'enfer, elle se changera en la main du *Père des miséricordes*

[1] *Ero illi Deus, et ille erit mihi filius. Ego sitienti dabo de fonte aquæ vitæ, gratis.* (Apoc., XXI, 6, 7.) — *Apud te est fons vitæ.* (Ps. XXXV, 10.)

[2] *Absterget Deus omnem lacrymam ab oculis eorum : et mors ultra non erit, neque luctus, neque clamor, neque dolor erit ultra, quia prima abierunt.* (Apoc., XXI, 4.) — Nous ne pouvons qu'indiquer ces magnifiques textes, et laisser le lecteur les admirer lui-même.

et du Dieu de toute consolation; elle fera son occupation d'essuyer les larmes, *toute larme!* c'est-à-dire qu'il n'y a pas *une larme* de tant de larmes, quelque obscure, quelque méconnue, quelque perdue qu'elle ait été, que cette main qui peut tout n'aille chercher, n'aille recueillir, n'aille essuyer. — Sous quelle figure plus parfaite pouvait-on nous faire entrevoir le bonheur du ciel?

Voilà le ciel chrétien, ce doux *Royaume du ciel,* qui est constamment offert au disciple de l'Évangile comme le terme de toutes ses pensées, de toutes ses espérances, de tous ses sacrifices, et dont l'avant-goût se fait déjà sentir ici-bas par les communications ineffables de Dieu avec l'âme fidèle, qui sont comme quelques gouttes de cet Océan : c'est la connaissance immédiate de Dieu, la vision de Dieu, la participation de Dieu, mais une connaissance, une vision, une participation toujours croissantes, et de plus en plus intimes à l'infini.

Quelles expressions trouver pour rendre cet état? elles fléchissent toutes sous le poids d'une telle vérité. — *Je serai rassasié lorsque m'apparaîtra votre gloire*[1]. — *Ils seront enivrés de l'abondance de vos demeures, et vous les abreuverez au torrent de vos délices*[2]. — Et cette joie n'aura pas de limites ni de mesure; c'est un Océan dont la rive fuira toujours; car *dans la lumière on verra encore la lumière,* et *on sera transfiguré de clartés en clartés*[3]; c'est-à-dire qu'il faut revenir nous renfermer dans les paroles d'où nous sommes partis : *L'œil n'a point vu, ni l'oreille entendu, ni le cœur de l'homme jamais senti monter*

[1] *Satiabor cum apparuerit gloria tua.* (Psalm. xv, 16.)

[2] *Inebriabuntur ab ubertate domus tuæ; et torrente voluptatis tuæ potabis eos.* (Psalm. xxxv, 9.)

[3] *In lumine tuo videbimus lumen.* (Psalm. xxxv, 10.) — *Transformamur a claritate in claritatem.* (II Cor., III, 18.)

en lui une félicité comparable à celle que Dieu a préparée pour ceux qui l'aiment. Ce cœur de l'homme, qui est ici-bas si affamé, si altéré de bonheur, qui en recommence toujours le rêve, qui se jette sur tout pour le saisir, qui se ronge et se consume lui-même, et soupire si haut après la justice, la paix, la vérité, l'amour, il les aura enfin, enfin il sera heureux!

Et maintenant je suis noyée
Dans une volupté sans bornes, et payée
De quelques peines d'un moment...
Oh! malgré les hauteurs où son désir s'élance,
Le monde n'en saurait avoir l'intelligence :
C'est une éternelle espérance
Satisfaite éternellement [1] !

III. Calculez, si vous le pouvez, la puissance morale d'un dogme si merveilleusement adapté au cœur de l'homme, si pleinement en rapport avec toutes ses facultés.

En ne composant l'autre vie que de jouissances semblables par leur nature à celles de ce monde-ci, toutes les religions humaines se sont montrées fausses et immorales. *fausses*, car l'expérience de toute la vie aboutit précisément à nous convaincre que tous les plaisirs sensuels, que tous les biens créés, sont frappés de l'incapacité de remplir le cœur de l'homme; *immorales*, car elles nourrissent l'esprit et le cœur des convoitises opposées aux inspirations de la véritable vertu, elles sensualisent l'âme.

Il faut à cette âme immortelle un aliment éternel; elle le veut, et c'est là une des grandes preuves de son immortalité elle-même: or, il n'y a d'éternel que Dieu.

Il faut à cette âme spirituelle, que les plaisirs sensuels appesantissent et corrompent, la perspective d'un bien

[1] Reboul, LE DERNIER JOUR (*l'Ame d'une epouse*).

dominateur des sens, et qui l'appelle en haut; il lui faut les joies de l'âme et de l'intelligence, c'est-à-dire, un objet spirituel et saint, qui ne peut être encore que Dieu [1].

Il faut enfin à la nature humaine éminemment perfectible et sociable, non la perspective de ces mêmes biens qui nous arrêtent et nous divisent ici-bas, mais d'un bien qui nous développe dans son infinité, et qui nous rallie dans son unité.

Le Christianisme, en mettant ainsi le ciel en Dieu, a donc résolu le problème de nos véritables destinées; et, en se séparant par là de toutes les conceptions religieuses de l'humanité, il s'est montré au-dessus de l'humanité.

Et remarquez combien le Christianisme est un, et bien lié dans sa morale et dans son dogme, divin en tout : il n'appartenait qu'à la seule Religion qui prescrit pour fondement de la morale l'*amour* de Dieu, de présenter pour sanction dogmatique de cette morale la *possession* de Dieu, et de nous porter à cet *amour* par l'espérance de cette *possession*.

Il est une remarque plus essentielle encore, qui tient à une partie de ce sujet que nous avons laissée à l'écart, et qui va venir le compléter.

Les religions humaines sont tout ce qu'on peut imaginer de plus vain et de plus vide, particulièrement en ce qui touche le dogme capital de l'autre vie, parce qu'elles ne présentent dans cette autre vie ni les joies de l'âme ni les joies du corps · car, en même temps qu'elles promettent

[1] « Ce n'est pas assez pour une religion, dit Montesquieu, d'établir un « dogme; il faut encore qu'elle le dirige. C'est ce qu'a fait admirablement « bien la Religion chrétienne à l'égard des dogmes dont nous parlons : elle « nous fait espérer un état que nous croyions, non pas un état que nous « sentions ou que nous connaissions : tout, jusqu'à la résurrection des corps, « nous mène à des idées spirituelles. » (*Esprit des Lois*, liv. XXIV, c. XIX.)

des plaisirs sensuels qui étouffent les pures joies de l'intelligence et du cœur, elles rendent ces plaisirs impossibles et chimériques en n'y faisant pas participer le corps. Aussi leur ciel est-il justement appelé le *royaume des ombres* : ce qui aboutit à la négation de notre immortalité.

Le Christianisme, au contraire, par le dogme de la résurrection des corps, nous ravit tout entiers dans ses célestes demeures, qu'il appelle à si juste titre la *terre des vivants*. Là, en même temps que l'âme sera redevenue reine et maîtresse par la nature spirituelle et morale des joies qu'on y ressentira, le corps lui-même, notre propre corps, nous sera redonné pour y participer. Comme il n'aura pas été étranger à la lutte, il ne sera pas étranger au triomphe. Cette même chair, qui aura servi d'instrument à nos bonnes actions, en touchera le prix. Elle s'associera, par une mystérieuse harmonie, aux voluptés et à la nature de l'âme, comme l'âme s'associe trop souvent aux voluptés et à la nature du corps; et elle verra cesser cette guerre, plus mystérieuse encore, qui les fait se contredire perpétuellement ici-bas.

C'est cette espérance qui ravissait Job sur son fumier, et, dominant les flots de sa douleur, le faisait s'écrier plus fort qu'elle : — « Je sais que mon Rédempteur est vivant, et « que je ressusciterai de la terre au dernier jour; que je « serai de nouveau revêtu de ma peau, et que je verrai « mon Dieu dans ma chair, que je le verrai, dis-je, moi- « même et non un autre, et que je le contemplerai de mes « propres yeux. C'est là mon espérance; elle repose dans « mon sein[1]. »

[1] *Scio quod Redemptor meus vivit, et in novissimo die de terra surrecturus sum : et rursum circumdabor pelle mea, et in carne mea videbo Deum meum. Quem visurus sum ego ipse, et oculi mei conspecturi*

Quel levier qu'une telle espérance! et comme elle saisit l'homme tout entier, pour le relever de son abjection!

On ne saurait assez le remarquer : le Christianisme, — la Religion de ce *Rédempteur* qu'attendait Job, et *en qui toutes les promesses de Dieu ont leur vérité*[1], — est la seule Religion qui satisfasse à tous les besoins, à tous les intérêts de l'homme, et qui, en réformant le plus sa nature, la respecte et la conserve davantage. Ainsi, d'un côté, il prêche l'utilité expiatrice des souffrances; de l'autre, il les adoucit par son onction, et ne défend pas la plainte et la prière pour les écarter. Il maudit la chair et la soumet à la mortification pour opérer le dégagement de l'âme, mais en même temps il la fait profiter des droits de celle-ci; il en fait un *Temple* que l'âme elle-même doit respecter. Il sème, comme dit l'Apôtre, un corps spirituel dans un corps mortel, et convie la chair elle-même au banquet de l'immortalité.

Aucune autre religion n'a eu souci des douleurs corporelles de l'humanité comme cette Religion, qui est cependant fondée sur la douleur, puisqu'elle se résume dans une croix. Elle a élevé des hôpitaux comme des palais, comme des temples, à la chair souffrante, là où la sensuelle antiquité avait dressé des amphithéâtres pour la voir souffrir. La mort elle-même ne peut dérober nos corps à son respect et à sa sollicitude : elle vient lui disputer sa proie; et, longtemps après que nous ne sommes plus, elle tire nos restes des ombres du tombeau, pour les faire participer aux honneurs accordés à notre sainteté. Enfin, s'associant

sunt, et non alius: reposita est hæc spes mea in sinu meo. (Job cap. XIX, v. 25.)

[1] *Quotquot enim promissiones Dei sunt, in illo* EST. (Ad Corinth., II, cap. I, v. 20.)

à cette horreur naturelle que nous avons pour la destruction, elle nous assure, par un article de foi dont la résurrection de notre Sauveur est un gage, que notre corruption ne sera que temporaire, comme celle de la semence qui ne pourrit que pour germer : nous ne ferons que traverser le tombeau, que nous courber, pour ainsi dire, sous ses voûtes sombres, pour nous redresser au delà tout entiers dans notre immortalité.

Aussi, tout en permettant de pleurer sur nos proches et de payer un tribut de larmes à cette séparation momentanée, elle adoucit ces larmes par la perspective de notre prochaine rencontre dans le ciel. *Pleurez un peu*, dit-elle, *sur les morts, mais non pas comme ceux qui n'espèrent pas en la résurrection*[1].

C'est ainsi que la Religion chrétienne relève la chair en émancipant l'esprit, s'adresse à tout l'homme, ne dédaigne rien, embrasse tout pour tout restaurer; et, par ce caractère qui lui est unique, montre visiblement qu'elle est sœur aînée de la nature humaine et fille de Dieu.

IV. Mais nous n'avons pas encore tout dit; et cette Re-

[1] *Modicum plora supra mortuum, quoniam requievit.* (Eccl., XXIX, 11.) — *Nolumus autem vos ignorare fratres de dormientibus, ut non contristemini, sicut et cæteri, qui spem non habent.* (I Thessal., VI, 12.) — Il est permis d'espérer que nous nous reconnaîtrons dans le ciel, et que notre félicité s'accroîtra de celle de nos amis. « Considerez les personnes « que vous aimez le plus » (dit saint François de Sales en écrivant à une dame contre la crainte de la mort), « desquelles il vous fascheroit d'estre « separée, comme des personnes avec lesquelles vous serez eternellement « au ciel; par exemple, vostre mari, vostre petit Jean, monsieur vostre « pere : oh! ce petit garçon qui sera, Dieu aidant, un jour bienheureux en « cette vie eternelle, en laquelle il jouira de ma felicité, et s'en resjouira; « et je jouirai de la sienne et m'en resjouirai, sans jamais plus nous séparer! « Ainsi du mari, ainsi du pere, et des aultres. » (*Œuvres de saint François de Sales*, lettre DCCLXXXVII. — 7 avril 1617.)

ligion, que l'incrédulité représente comme bornant la raison, l'épuise.

Nous venons de voir quel est le ciel chrétien. et maintenant à qui est-il promis? quels en sont les habitants?

Voilà encore qui n'appartient qu'au Christianisme : les pauvres, les petits, les humbles, les victimes de l'oppression, les pacifiques, les affligés de la terre, la balayure du monde, voilà les rois et les princes du ciel, voilà ceux qui jugeront la terre : c'est pour eux que les portes du ciel s'ouvrent et se dilatent sans mesure. Et, au contraire, malheur aux riches, aux grands, aux superbes, aux sensuels, à ceux qui sont sans entrailles et qui écrasent leurs frères! pour ceux-là la porte du ciel se rétrécit : *un câble passerait plutôt par le trou d'une aiguille;* à ceux-là il sera dit : *Allez, maudits! je ne vous connais pas..., vous avez reçu votre récompense.*

Quelle révolution morale a apportée dans le monde ce simple mot : — *Les premiers seront les derniers!...* quel germe de résignation déposé dans le cœur du pauvre et de l'esclave! quelle inquiétude salutaire éveillée dans l'âme du riche et du maître! quel retour de lot jeté à travers tous les faux partages de la fortune! Écoutez :

« Il y avait un homme riche qui se vêtait de pourpre et « de soie, et chaque jour il faisait une chère splendide. Il « y avait d'autre part un certain mendiant nommé Lazare, « qui gisait à la porte de ce riche, plein d'ulcères. Lazare « eût bien voulu pouvoir se rassasier des miettes qui tom- « baient de la table du riche; et nul ne lui donnait. Mais « les chiens venaient, et lui léchaient ses ulcères. Cepen- « dant il arriva que le mendiant mourut, et fut porté par « les anges dans le sein d'Abraham[1]. Le riche mourut pa-

[1] Abraham est ici le père commun des croyants.

« reillement, et fut enseveli en enfer. — Comme il était « dans les tourments, levant les yeux, il vit de loin Abra- « ham et Lazare dans son sein. — Et s'écriant, il dit : Père « Abraham, ayez pitié de moi; envoyez-moi Lazare, afin « qu'il trempe le bout de son doigt dans l'eau pour rafraî- « chir ma langue, parce que je souffre horriblement dans « cette flamme. — Mais Abraham lui dit : Mon fils, sou- « venez-vous que pendant votre vie vous avez reçu les « biens, et Lazare, les maux pendant la sienne : et mainte- « nant il est consolé, et vous, vous souffrez. De plus, il y a « entre nous et vous un grand abîme, tellement que ceux « qui veulent passer d'ici là ne le peuvent, ni de là passer « ici. — Et le riche reprit : Père, je vous prie alors d'en- « voyer dans la maison de mon père, où j'ai laissé cinq « frères, afin qu'ils soient avertis de ceci, pour qu'ils ne « viennent pas eux aussi dans ce lieu de tourments. — Et « Abraham lui dit : Ils ont Moïse et les prophètes; qu'ils les « écoutent. — Ils n'en feront rien, dit le riche; mais si « quelqu'un d'entre les morts va à eux, ils feront péni- « tence. — Abraham lui répondit : S'ils n'écoutent ni « Moïse ni les prophètes, quelqu'un des morts ressusci- « terait, qu'ils ne le croiraient pas[1]. »

Quelle saisissante parabole! et comme elle rend vive- ment cette puissante révolution chrétienne qui a pris l'es- clave et le pauvre dans la poussière, pour les porter au faîte de la vraie grandeur; qui a substitué aux Hercule, aux Thésée, aux Achille, aux Alexandre et aux César, — les Pierre, les Paul, les Jean, les Jacques, les Madeleine, les Marie; et qui a donné pour patronne au plus fier, au

[1] Luc, chap. xvi. Ce dernier trait est d'une vérité frappante. Ce n'est pas le défaut de preuves, c'est le défaut de bonne volonté qui fait les incrédules. Il y a eu des témoins des miracles de Jésus-Christ qui n'ont pas cru.

plus valeureux peuple du monde, une pauvre gardeuse de brebis[1]!

Cette révolution, éminemment civilisatrice, date du Christianisme seul : cela est incontestable. Quand elle s'opéra, elle déconcerta toutes les idées reçues, et Jésus-Christ la mettait sur la même ligne que ses grands miracles : « Allez, disait-il aux envoyés de Jean, rapportez ce « que vous venez de voir et d'entendre ; dites que les aveu- « gles voient, que les boiteux marchent, que les sourds « entendent, que les morts ressuscitent, que *l'Évangile « est annoncé aux pauvres*[2]. »

Cependant, tout en élargissant son sein pour recevoir et honorer les pauvres, le Christianisme ne présente pas le salut comme impossible aux riches, mais aux *mauvais riches*. Il leur fait même trouver le salut éternel dans les richesses employées au salut temporel des pauvres ; et ainsi, par une économie admirable, il fait d'un seul coup et l'un par l'autre le bonheur de la terre et du ciel. Pendant qu'il prêche aux pauvres la résignation et l'amour des souffrances en vue du *Royaume des cieux*, il s'occupe à les soulager même ici-bas, en poussant les riches à venir à leur secours, en vue du même *Royaume des cieux*. Attachant ainsi le même prix à la *pauvreté* et à la *charité*, il fait à la fois le soulagement temporel des pauvres sans nuire à leur bonheur éternel, le salut éternel des riches sans nuire à leur bonheur temporel, et le bien-être universel de l'humanité par ces mêmes richesses qui jusque-là avaient été les plus grandes sources de sa corruption. — « Chose admirable ! » peut-on dire ici avec Montesquieu, « la Religion chrétienne, qui ne semble avoir d'objet que

[1] Sainte Geneviève, patronne de Paris.

[2] Math., xi, 5.

« la félicité de l'autre vie, fait encore notre bonheur dans « celle-ci[1]. »

Et il faut voir en quels termes le Christianisme éveille notre attention, pour faire ainsi du ciel le point d'appui du bonheur de la terre :

« Donnez, dit-il, et on vous donnera : on versera dans « votre sein une bonne mesure, bien pressée et remuée, « s'épandant par-dessus les bords ; car on usera envers vous « de la même mesure dont vous avez usé pour les autres[2]. »

Et savez-vous quel sera le tribunal répartiteur des biens éternels? Ce ne sera pas un tribunal composé de trois juges faillibles, comme Minos, Éaque et Rhadamanthe, pour que l'un d'eux *vide le partage:* ce tribunal sera composé d'un seul juge, et d'un juge qui sera tout à la fois législateur, témoin, partie, juge, récompense ou punition, et qui dans ces attributs, divers en nous, mais souverainement Un en lui, apportera une égale perfection, car ce sera une perfection infinie. Ce juge sera la Justice, la Vérité, cette même Vérité qui nous a révélé ainsi la manière dont elle rendra ses arrêts :

« Quand le Fils de l'homme viendra dans sa majesté, « accompagné de tous les anges, il s'asseyera sur le trône « de sa gloire. Et toutes les nations étant assemblées de- « vant lui, il séparera les uns d'avec les autres, comme « un berger sépare les brebis d'avec les boucs ; et il pla « cera les brebis à sa droite, et les boucs à sa gauche. « Alors le Roi dira à ceux qui seront à sa droite . Venez, « les bénis de mon Père ; possédez le royaume qui vous a « été préparé dès l'origine du monde. Car j'ai eu faim, et

[1] *Esprit des Lois*, liv. XXIV, chap. III.

[2] *Date, et dabitur vobis : mensuram bonam, et confertam, et coagitatam, et superefluentem, dabunt in sinum vestram. Eadem quippe mensura, qua mensi fueritis, remetietur vobis.* Luc., VI, 38.

« vous m'avez donné à manger; j'ai eu soif, et vous m'a-
« vez donné à boire; j'étais étranger, et vous m'avez re-
« cueilli; nu, et vous m'avez vêtu; malade, et vous m'a-
« vez visité; en prison, et vous êtes venus à moi. — Alors
« les justes lui répondront: Seigneur, quand est-ce que nous
« vous avons vu avoir faim, et que nous vous avons repu?
« soif, etc... — Et le Roi leur répondra : En vérité, je
« vous le dis, autant de fois vous avez fait ces choses à un
« des plus petits d'entre mes frères, autant de fois vous
« l'avez fait à moi-même. — Ensuite s'adressant à ceux
« qui seront à sa gauche : Éloignez-vous de moi, maudits;
« allez au feu éternel qui a été préparé au diable et à ses
« anges; car j'ai eu faim, et vous ne m'avez pas donné à
« manger; j'ai eu soif, etc... — Et comme ceux-ci lui de-
« manderont : Seigneur, quand est-ce que nous vous avons
« vu avoir faim... et que nous avons manqué de vous as-
« sister? — Autant de fois que vous avez manqué de le
« faire à l'un de ces plus petits, leur répondra le Roi,
« autant de fois vous avez manqué de le faire à moi-même...
« Et ceux-ci s'en iront à l'éternel supplice, et les justes
« dans la vie éternelle[1]. »

Voilà le dogme de la *vie éternelle*, et sa relation profonde avec la morale évangélique. Nous n'avons fait qu'esquisser d'une main faible quelques aperçus sur ce grand sujet, et cependant nous croyons avoir suffisamment éclairé le jugement de tout esprit attentif et libre, pour lui faire apprécier le caractère d'une Religion si fort au-dessus des conceptions humaines, et qui, par tant de rapports justes et féconds, par tant de sublimité, par tant de profondeur, découvre en elle la même main qui a fait le cœur de l'homme et qui a étendu les cieux.

[1] Matth., xxv, 31.

CHAPITRE VII.

DU PURGATOIRE.

Nous ne devons pas chercher à revendiquer pour le Christianisme le privilége de la nouveauté, comme s'il s'agissait d'une invention humaine. Il est de sa vérité d'avoir toujours été. La Religion naturelle, basée sur une révélation primitive, n'en est que le commencement, comme lui-même n'est que la perfection de la Religion naturelle; et toutes les fausses religions sont moins des inventions que des altérations, des hérésies de cette Religion véritable, qui remplit tous les temps, et dont Jésus-Christ est le centre souverain.

De là vient que nous trouvons les dogmes chrétiens épars dans toutes les religions de la terre, mais défigurés par la superstition, et contrefaits à l'image de l'homme et de ses vices. Dans le Christianisme seul, ils deviennent l'objet raisonnable de notre foi et la règle féconde de nos mœurs. C'est la croyance universelle du genre humain, corrigée et vérifiée en Jésus-Christ.

Ces réflexions, qui peuvent s'appliquer à tous les dogmes chrétiens, nous ont été plus particulièrement suggérées par ceux qui vont devenir l'objet de notre étude.

L'idée du purgatoire, ainsi que d'un enfer, est de la plus haute antiquité. Voltaire en fait la remarque; et les traces de ces dogmes se trouvent, en effet, dans toutes les traditions de l'univers.

Et d'abord, pour nous restreindre au dogme du purga-

toire, voici ce que nous lisons dans Platon : « Quiconque « subit un juste châtiment devient meilleur et gagne à souf- « frir, ou sert au moins d'exemple aux autres, que la ter- « reur du supplice peut rendre à la vertu. — Ceux qui « profitent des punitions infligées par les hommes ou par « les dieux sont les condamnés dont l'âme malade n'est « pas indigne de guérison; et ils y arrivent, *dans un au- « tre monde* comme dans le nôtre, par les souffrances et les « remords, seules expiations d'une vie criminelle. Mais les « vils scélérats, etc.[1] »

Dans le sixième livre de l'*Énéide*, le dogme du purgatoire est encore plus clairement exprimé :

..... De ses fers quand l'âme se dépouille,
Comme elle garde encor la trace de leur rouille,
Elle doit effacer par un long châtiment
La souillure mêlée à son pur élément :
Les unes, pour laver cette empreinte de boue,
Flottent au sein des airs, où le vent les secoue;
D'autres vont se plonger dans de larges torrents,
Ou passent mille fois sur des feux dévorants :
Une peine diverse est marquée à chaque ombre.
Puis du calme Élysée (hélas! en petit nombre)
Nous venons habiter les fortunés abris [2].

Les âmes, dans la théologie pythagoricienne de l'*Énéide*, viennent ensuite animer de nouveaux corps. C'est avec cette inconsistance, ce vague chimérique, et cet alliage d'imagination, que se retrouve la vérité du purgatoire chez les anciens.

[1] *Gorgias*, traduction de Victor Le Clerc.

[2] Traduction de Barthélemy. — On a dû remarquer dans l'avant-dernier vers le dogme du petit nombre des élus; la traduction est exacte. Voici le vers original :

Mittimur Elysium, et pauci *læta arva tenemus.*

Les traditions juives avaient aussi conservé cette vérité primitive : témoin la prière pour les morts, si bien recommandée dans les Machabées ; mais, faute de venir s'appuyer en Jésus-Christ, le judaïsme moderne, sur ce point comme sur tant d'autres, est tombé dans la superstition [1].

Le Christianisme, — et ici je suis obligé de dire le catholicisme [2], — a apporté, dans l'exposition de ce dogme, cette sobriété et cette fermeté qui distinguent l'autorité divine.

Il se borne à nous dire, mais il le dit avec assurance : premièrement, qu'il y a un purgatoire après cette vie ; et secondement, que les prières des vivants peuvent soulager les âmes des fidèles trépassés [3], sans entrer dans le détail ni de leur peine, ni de la manière dont elles sont purifiées, mais en faisant voir seulement qu'elles ne sont purifiées que par Jésus-Christ, puisqu'elles ne le sont que par les prières et oblations faites en son nom.

Conformons-nous à cette réserve, qui va si bien à la raison humaine dans les choses qui touchent à l'ordre surnaturel ; et, sans rechercher le *comment* d'un mystère que le seul orgueil aurait intérêt à pénétrer, tournons nos regards vers le *pourquoi ;* admirons sa relation parfaite avec l'ensemble et le but moral du Christianisme, et sa haute raison, même au seul point de vue philosophique.

Deux choses à étudier dans le dogme du purgatoire : 1° la raison de son existence ; 2° la raison de l'efficacité des prières et des mérites des vivants à l'égard des fidèles trépassés.

[1] Voyez l'histoire de rabbi Akiba, et des extraits du rituel juif et du *Talmud*, dans les lettres diverses de Bossuet ; édition Lefèvre, 1836, t. XII, p. 527.

[2] Le protestantisme a rejeté le dogme du purgatoire.

[3] *Concile de Trente*, sess. XXV, déc. du Purgat.

I. L'existence du purgatoire s'appuie sur la nature de Dieu, sur la nature de l'homme, et sur leur rapport.

Dieu s'est révélé par le Christianisme dans trois attributs principaux, qui sont devenus les éléments philosophiques de sa connaissance : la *sainteté* et la *charité*, entre lesquelles vient se placer la *justice*.

En second lieu, l'union avec Dieu, la possession de Dieu, telle est, grâce au Christianisme, la seule idée que la philosophie puisse encore avoir des véritables destinées de l'homme, du ciel.

Or, de ces prémisses découle la première raison du purgatoire, fondée sur la nature de Dieu.

En effet :

En tant que saint, la justice de Dieu ne peut admettre d'union immédiate entre son infinie pureté et nos souillures.

D'autre part, en tant que charité, bonté par essence, il ne peut pas non plus laisser périr à jamais l'ouvrage de ses mains, qui lui demande merci, et rejeter éternellement hors de son sein, c'est-à-dire hors de la félicité et de la vie, des âmes faites pour le posséder, et qui n'en ont pas répudié l'espérance.

De là la nécessité, dans la vérité chrétienne (et nous pourrions dire dans la vérité philosophique), d'un lieu intermédiaire où l'homme achève de se purifier, et qui soit comme le vestibule du ciel.

Cette vie est le champ de notre liberté. Nous pouvons, par le bon usage que nous en faisons à travers toutes les épreuves dont elle est semée, nous purifier, et par là diminuer d'autant l'espace qui nous sépare de Dieu. C'est un purgatoire commencé. Mais il est bien rare, au milieu de toutes les illusions qui se disputent notre volonté et qui la retardent, que nous puissions faire beaucoup de chemin :

nous pouvons, au contraire, nous égarer immensément. Or, la bonté de Dieu, qui connaît de quelle argile nous sommes pétris, après avoir fait cette part à notre nature méritante, vient suppléer à notre faiblesse ; et, acceptant le plus faible germe de notre bonne volonté, il la fixe par la mort dans la voie du ciel, et achève lui-même notre sanctification dans le purgatoire par des souffrances qu'il nous inflige en nous les faisant aimer, et qu'il tempère par cet amour même.

Là, à la différence de notre état dans cette vie, nous ne serons plus exposés à pécher; et cependant nous pourrons, Dieu aidant, continuer à mériter encore par une sorte d'extension de notre bonne volonté dans le temps présent, comme un fruit vert enlevé à l'intempérie de la saison par la main du maître, et qui achève de mûrir dans ses greniers, pour être servi un jour à sa table[1].

Voilà la raison du purgatoire, prise du côté de la nature de Dieu. C'est une transaction entre sa bonté et sa sainteté, entre sa justice et sa miséricorde.

Dans toutes les fausses religions, où on avait de la Divinité des idées si imparfaites et si grossières, le dogme du purgatoire était une pure anomalie; et cela même prouve que ce dogme n'a pas été inventé par les hommes, puis-

[1] Voici de belles paroles de l'Écriture sur les morts hâtives : — « Comme « le juste a plu à Dieu, il en a été *aimé*, et Dieu l'a transféré d'entre les « pécheurs parmi lesquels il vivait. — Il l'a enlevé, de peur que la malice « ne lui pervertît le sens, et que son illusion ne trompât son âme. — Car la « fascination de la bagatelle nous cache les vrais biens, et l'inconstance de « nos convoitises pervertit celui même qui est sans malice. — Consommé « dans sa brièveté, il a fourni de longs jours. — La mort du juste con- « damne la vie de l'impie, et sa jeunesse, rapidement emportée, accuse la « survivance du méchant. — Ils verront la fin du sage, et ils ne compren- « dront pas les desseins de Dieu sur lui, et que c'est pour le prémunir que « le Seigneur a fait cela, etc. » (*Sagesse*, chap. IV, v. 10 et suiv.)

qu'il est sans relation avec l'avilissement où ils avaient laissé tomber les vérités divines. Mais dans le Christianisme, où ces vérités ont été redressées sur leur archétype, ce dogme retrouve toute sa *raison*.

La raison de ce dogme, avons-nous dit en second lieu, découle de la nature de l'homme.

En effet .

Il est dans la nature morale de l'homme de chercher à se purger de sa faute, et d'aller au-devant de l'expiation. Ce n'est pas un devoir seulement, c'est un soulagement, parce que la faute met l'âme dans un état de désharmonie avec la vérité, qui lui est antipathique, et duquel elle tend à sortir au prix même des plus vives douleurs.

Or, comment, par quel moyen l'âme peut-elle se purger de la faute?

Ce ne peut être que par la peine.

La faute est la transgression de la justice pour goûter un plaisir qu'elle défend. Sa réparation rigoureuse devrait donc être le retrait de ce plaisir. Mais comme il ne se peut pas que le même plaisir qui a induit en faute soit retiré, puisqu'il a été consommé dans sa jouissance, c'est par la privation volontaire ou volontairement acceptée d'un autre plaisir qu'on aurait pu goûter dans l'état d'innocence, qu'on satisfait à l'expiation.

Voilà la théorie métaphysique de la pénitence, qu'on peut définir : la privation d'un plaisir permis pour réparer la violation faite à la justice par la jouissance d'un plaisir défendu [1].

Cette profonde théorie nous aide à concevoir, puisque l'occasion se présente de le faire observer, comment l'homme

[1] Le mot *plaisir* est pris ici dans un sens large et philosophique, et par opposition au mot *peine*.

déchu ne pouvait par lui-même se racheter de la justice de Dieu. Car si c'est par le sacrifice des plaisirs permis, et qu'il aurait pu goûter dans l'état d'innocence, qu'il pouvait expier le plaisir défendu dont la jouissance avait causé sa faute, — comme il n'y avait plus de plaisir permis pour lui, plus d'état d'innocence, par suite de cette faute même, — il ne pouvait pas se racheter. Sa souffrance eût été stérile, elle n'eût été que la conséquence de sa faute, sans pouvoir devenir le principe de son expiation, parce que le principe de l'expiation, encore une fois, doit être pris au-dessus et en dehors de la faute, pour pouvoir la réparer. Un abîme ne se comble pas lui-même, et il n'y a que l'innocent qui ait de quoi payer.

Voilà la raison véritable du choix des victimes innocentes, dans les sacrifices par tout l'univers. Mais, comme nous l'avons dit ailleurs, ce choix ne pouvait être que figuratif. En lui-même, il était impossible et odieux. Impossible, parce qu'il était pris dans une nature infectée par le péché; odieux, parce que le sacrifice était forcé de la part de la victime, et dès lors injuste et cruel de la part du sacrificateur.

La théorie de l'expiation n'a été réalisée que par le Christianisme, et principalement sur la Croix, où l'*Innocence même*, en subissant *volontairement* les plus cruelles souffrances, a ouvert une abondance de mérites suffisants pour couvrir tous les plaisirs coupables de l'univers, et dont elle a elle-même disposé en faveur de ceux qui veulent identifier leurs souffrances avec les siennes, et s'*innocenter* par cette union.

Par ce moyen donc, — ainsi expliqué, — l'âme se dégage de la faute qui l'oppressait; et ce dégagement introduit dans la pénitence qui l'opère une douceur qui en fait

aimer les austérités, plus que les vains plaisirs dont elle est l'expiation.

Et comme plus on se rapproche de Dieu, qui est cette justice dont la violation a fait la faute, plus on souffre de cette désharmonie que la faute élève entre lui et nous, les ardeurs de la pénitence se trouvent être en proportion de la connaissance que nous recouvrons de lui; et dans l'autre monde elles doivent être extrêmes, inexorables, jusqu'à ce qu'elles aient achevé de combler la mesure du péché.

L'âme fidèle alors va elle-même au-devant de la main qui la châtie, et bénit des souffrances qui ne lui sont infligées que par le plus paternel amour, puisqu'elles ont pour objet immédiat de la préparer au bonheur du ciel, en la purgeant des souillures qui en empoisonneraient la possession[1].

C'est ainsi que le dogme du purgatoire plonge ses racines dans la nature de Dieu et dans la nature de l'homme, et qu'il tend à rétablir entre elles l'harmonie primitive, détruite par le péché. Sous ce rapport, ce dogme, qui n'est que celui de l'expiation et de la pénitence, tient à l'essence du Christianisme; et l'on ne peut le rejeter et rester chrétien sans être inconséquent.

II. Reste à étudier la deuxième partie de ce sujet, qui en est comme le corollaire, savoir, que les prières et les bonnes œuvres des vivants peuvent soulager les âmes des fidèles trépassés.

Rien n'est encore plus conforme aux lumières d'une rai-

[1] Nous avons entendu une personne mourante, et dont la mémoire sera pour nous à jamais chérie et vénérée, s'écrier, du sein des plus affreuses douleurs : « Mon Dieu ! je ne souffre pas assez !!! »

son qui ne s'arrête pas à mi-chemin de la vérité, et qui va la chercher jusqu'au fond des choses.

Comme nous l'avons dit ailleurs[1], l'homme a été créé sociable. Il n'y a pas d'individus, *en un sens*, il n'y a que des membres, dans l'humanité. De là le grand principe de la solidarité des fautes et de la réversibilité des mérites, qui n'est autre que le principe social lui-même, principe que le Christianisme a élevé à sa plus haute puissance par la doctrine de la chute originelle et de la rédemption, en faisant de l'humanité comme un seul homme tombé en Adam, et relevé en Jésus-Christ.

Ce n'est pas, ainsi que nous l'avons fait observer, que la liberté individuelle disparaisse sous l'influence de ce principe; mais elle en est sensiblement modifiée, soit dans le bien, soit dans le mal. Méconnaître cette loi, c'est méconnaître la société humaine, dont elle a toujours été la plus forte expression et la plus haute garantie.

Dans l'ordre humain, l'action de ce principe n'est pas sensible sur le vaste ensemble de l'humanité. Elle le devient à mesure qu'on resserre le cercle de l'existence collective des individus. De là la responsabilité de nation, de gouvernement, de cité, de compagnie, de famille enfin.

Pour descendre à l'application, si nous prenons l'humanité à cet état de famille qui est sa plus simple expression collective, nous y trouvons le principe dont je parle dans toute sa force.

N'est-il pas vrai qu'un père projette sur ses enfants et sur sa race l'éclat de ses vertus, et que l'opinion publique, la voix du peuple, qui est la voix de Dieu, salue et honore le petit-fils d'un héros? Un homme meurt insolvable; les malédictions de ses créanciers appauvris le poursuivent jus-

[1] Voyez même volume, p. 73.

que dans sa tombe; mais il laisse un fils pieux qui ramasse en silence, au prix de ses sueurs, de quoi réhabiliter son nom ; un jour vient où le dernier créancier reçoit de la main de ce fils le dernier denier dont la dette pesait sur la mémoire de son père, et cette mémoire rachetée se relève, et ne trouve partout que le respect. Tous les jours la considération d'une personne chère et honorable ne nous détermine-t-elle pas à être favorable à un étranger, souvent à un ennemi? Ce qui est raconté dans la Genèse, que Dieu aurait pardonné à la ville entière de Sodome, s'il se fût trouvé seulement dix justes dans son sein, ne s'est-il pas plusieurs fois réalisé dans la conduite des hommes? Et le salut de Calais, par le dévouement d'Eustache de Saint-Pierre et des cinq autres bourgeois, aurait-il été immortalisé par l'histoire, s'il n'eût été l'expression d'une belle et grande vérité [1]?

[1] « Je ne laisserai point périr un tel peuple quand je puis le sauver aux « dépens de mes jours, s'écria Eustache de Saint-Pierre, l'un des princi- « paux bourgeois de Calais; je m'offre pour victime aux fureurs d'É- « douard... » — A peine Eustache de Saint-Pierre eut-il fini de parler, dit Froissart, *que chacun l'alla adorer de pitié.* Expression énergique et naïve, qui peint l'attendrissement sublime dont l'historien était pénétré en racontant un pareil fait.

Au reste, ce trait d'histoire présente un double exemple de la vérité que nous exposons : car si Édouard pardonna à la ville entière, grâce au dévouement des six bourgeois, il fit grâce ensuite aux six bourgeois, à la considération et aux instances de sa femme Philippine de Hainaut. — « Si « vous me croyez digne de vaincre avec vous, dit cette femme héroïque au « cruel vainqueur; si vous jugez que j'aie servi la cause commune avec « quelque bonheur; si enfin j'ai des droits, je les réclame tous, moins pour « sauver ces hommes vertueux que pour sauver votre honneur. Si mes « prières n'ont plus de force, je ne supplie pas, j'exige; je demande leur « grâce pour prix de mes services, et je dois l'obtenir. » — « Madame, « lui répondit Édouard avec colère, je n'ai rien à vous refuser; mais vous « me gênez fort en ce moment, et je voudrais vous savoir loin d'ici... » Admirable violence faite à la puissance par les mérites de la vertu, et qui vient bien à l'appui du principe que nous invoquons.

Je sais que de nos jours ces exemples sont rares, et qu'on traite ces sentiments de *préjugés;* mais je sais aussi que de nos jours la société se dissout, et alors la rareté de l'exemple devient un exemple de plus.

Le principe de la réversibilité des mérites est donc un principe vrai et bon en soi, un principe instinctif, universel, naturel à l'humanité.

Qu'on nous permette d'aller plus loin : ce principe est rationnel.

Car enfin nous participons tous, plus ou moins, du *milieu* dans lequel nous sommes placés. Chacun vit un peu de la vie de tous, et tous se ressentent à un certain degré de la vie de chacun. Toutes nos actions ne nous reviennent pas exclusivement, et une grande somme de leurs causes et de leurs conséquences se répartit autour de nous. Telle vertu qui éclate dans un individu a son germe souvent dans tel exemple donné par un autre. Le père se survit dans ses enfants, et *mérite* en eux par les conseils qu'il leur a donnés, alors même qu'il ne les aurait pas suivis lui-même : ainsi des frères, des amis, des concitoyens. Qui peut calculer la portée bonne ou mauvaise de telle parole, de telle action, et qui peut la suivre dans la multitude des conséquences qu'elle opérera sur son passage, et qui se multiplieront elles-mêmes à l'infini?

Cette vérité reconnue, il nous paraît démontré que renfermer chacun dans son mérite apparent est déraisonnable et injuste, et que tenir compte de ce mérite à ceux qui nous entourent est plus conforme à la vérité.

Mais il y a une raison plus profonde, plus décisive encore, et qui tient à la racine même du principe de la réversibilité des mérites; elle demande plus d'attention; c'est celle-ci :

Le mérite réclame une récompense, comme le démérite appelle un châtiment. Punir le second sans récompenser le premier serait une injustice. Or, pourquoi, de toutes les récompenses que peut réclamer le mérite, la plus belle, celle de sacrifier son droit à la récompense en faveur du démérite, lui serait-elle refusée? Le propre du mérite c'est le dévouement, le sacrifice : pourquoi le propre de la récompense qui lui revient ne serait-il pas la satisfaction d'un sentiment de dévouement et de sacrifice? et pourquoi la plus douce de toutes les joies, la plus pure, serait-elle refusée à la vertu? Qui pourrait la réclamer cette joie? Elle serait donc perdue, et il n'y aurait pas un cœur pour la sentir?

Remarquez d'ailleurs que la justice absolue n'en souffrirait pas, car tout à la fois le mérite serait récompensé et le démérite serait puni : le mérite serait récompensé par la satisfaction qui serait donnée à son esprit d'amour et de sacrifice, et le démérite serait puni par ce sacrifice même que la vertu ferait de sa récompense à cause de lui.

Que serait-ce donc si le mérite était tel qu'il fût au-dessus de toute autre récompense, si bien que, celle-ci lui étant refusée, il resterait sans récompense? Quel comble d'injustice alors! le plus grand mérite qui se pût imaginer serait le seul qui ne serait pas rétribué!...

Or, tel est le mérite de Jésus-Christ, dont la réversibilité sur l'humanité coupable est le fond de tous les mérites, le mobile et le milieu par lesquels s'opère leur réversibilité.

L'Homme-Dieu était par sa nature au-dessus de toute récompense ; il ne pouvait rien recevoir, par cela même que rien ne lui manquait comme Dieu. Tous les mérites qu'il avait amassés comme homme auraient donc été perdus, *irrécompensés;* et le Juste par excellence aurait été le seul à

qui la justice aurait fait défaut. Mais si l'Homme-Dieu ne pouvait rien recevoir, il pouvait donner ; donner est la félicité d'un Dieu, et peut dès lors être sa récompense.

Et ne dites pas qu'il pouvait immédiatement donner le pardon à l'humanité comme Dieu, sans faire de ce pardon le prix des mérites qu'il acquerrait comme homme, car la justice éternelle ne pouvait se passer d'une satisfaction ; elle aurait failli à elle-même sans cela. Il fallait donc des *mérites* à cette justice ; mais il ne fallait pas moins une *justice* à ces mérites : et comme les seuls mérites qui pussent convenir à cette justice divine étaient les mérites d'un Dieu, de même la seule justice qui pût être faite à ces mérites divins était la récompense d'un Dieu, c'est-à-dire, comme nous l'avons vu, de *donner* sa récompense, de reverser ses mérites, et de les récompenser en nous, par le pardon, comme il nous avait punis en lui par son sacrifice.

Divine philosophie, à quelles hauteurs vous élevez ma raison! quelle sublime harmonie vous me faites entendre dans vos profondeurs! Je ne fais que vous entrevoir, que vous pressentir; mais quel accord! quelle pondération! vous êtes à l'intelligence et au cœur de l'homme ce que la voûte étoilée est à ses regards!

Les mérites de Jésus-Christ, dont la réversibilité est ainsi expliquée, composent donc la ressource éternelle et inépuisable de l'humanité devant la justice de Dieu ; c'est à leur instar et par eux que nos propres mérites peuvent être acquis et reversés à leur tour ; et toutes les considérations précédemment présentées sur ce sujet n'étaient que les préludes de celle-ci, qui en fait le fond.

En identifiant nos mérites personnels aux mérites de Jésus-Christ, nous leur en donnons les propriétés, nous les rendons par suite recevables devant Dieu et réversibles sur

nos frères; nous devenons, les uns à l'égard des autres, comme autant de médiateurs, de rédempteurs; et la prière d'un pauvre mortel, portée sur les mérites de Jésus-Christ, peut ainsi s'élever jusqu'au trône de Dieu, et désarmer sa justice en faveur de ses frères dans ce monde et même dans l'autre.

Les âmes du purgatoire puisent donc avec nous, dans les mérites du sang versé de Jésus-Christ, l'allégeance de leurs peines; nos prières et nos bonnes œuvres ici-bas peuvent leur profiter par l'oblation de ce sang divin.

Et ici se justifie ce que nous avons dit au début de cette *Étude*, touchant le rapport des fausses religions avec la Religion véritable, dont elles ne sont que des hérésies et de grossières altérations.

Le dogme du purgatoire, nous l'avons vu, est nettement exposé dans Platon et dans Virgile. Le dogme du sacrifice et l'efficacité du sang innocent répandu est encore universel; nous avons fait de cette vérité une étude spéciale. Mais voici maintenant qui est plus curieux : l'accord de ces deux dogmes en un seul, je veux dire le soulagement des âmes des morts par le sang d'une victime, leur participation à ce secours par les mérites des vivants, le dogme catholique du purgatoire, en un mot, dans ce qu'il a de plus complet, se retrouve dans les plus antiques monuments du paganisme.

Je ne m'arrête pas aux libations et aux sacrifices qui se faisaient sur les tombeaux, je vais plus loin. Dans le onzième chant de l'Odyssée, qui a pour objet l'*Évocation des morts* par Ulysse, il est dit que ce héros voulut descendre aux enfers pour consulter le devin Tirésias, et que, se conformant aux instructions que lui avait données à cet effet la déesse Circé, il s'y prit ainsi :

« Aussitôt Euryloque et Périmèle s'emparent des ani-
« maux consacrés; moi, saisissant l'épée étincelante sus-
« pendue à mon côté, je creuse un fossé d'une coudée
« dans tous les sens; autour de ce fossé je fais des liba-
« tions à tous les morts... Après leur avoir adressé mes
« prières et mes vœux, je prends les victimes, et je les
« égorge dans la fosse, où coule un sang noir; soudain les
« âmes des mânes s'échappent de l'Érèbe; je vois rassem-
« blés autour de moi des épouses, des jeunes gens, des
« vieillards accablés de misères, de tendres vierges dépio-
« rant leur mort prématurée : de toutes parts, sur les bords
« du fossé, ces mânes voltigent en foule en poussant de
« lamentables cris; à cette vue, la pâle crainte s'empare de
« moi. J'ordonne alors à mes compagnons de brûler, après
« les avoir dépouillées, les victimes étendues qu'a frappées
« l'acier cruel, et d'implorer les dieux, le fort Pluton, et
« la terrible Proserpine. Moi-même, ressaisissant alors l'é-
« pée aiguë suspendue à mon côté, je m'assieds, et ne per-
« mets pas que les ombres légères des morts approchent du
« sang qui vient de couler, avant que Tirésias m'ait ins-
« truit. »

L'ombre de Tirésias arrive, et dit à Ulysse : — « Éloi-
« gne-toi de ce fossé, retire ton glaive, *afin que je boive le*
« *sang des victimes*, et que je te dise la vérité. » — Ulysse défère à sa demande, puis il entre en rapport avec Tirésias. — Cependant l'ombre de la mère d'Ulysse s'était présentée aussi : — « Elle est assise en silence *près du sang*,
« et, quoique en présence de son fils, elle ne saurait ni le
« voir ni lui parler. » — Ulysse demande alors au devin ce qu'il doit faire pour se faire reconnaître d'elle. Tirésias répond : — « Celui des morts *auquel tu permettras d'ap-*
« *procher du sang*, te dira la vérité; celui que tu refuseras,

« retournant en arrière, s'éloignera de toi. » — L'ombre de Tirésias s'envole. — « Moi cependant, dit Ulysse, je « reste inébranlable jusqu'à ce que ma mère arrive, *et boive « le sang noir;* à l'instant elle me reconnaît, et, gémis- « sante, elle m'adresse ces paroles rapides, etc. » — Cependant toutes les autres ombres se rassemblent en foule *pour boire le sang;* Ulysse, tirant son épée, les écarte, et ne leur permet d'approcher que tour à tour.

Tout ce récit est fabuleux, grossier et puéril, sans doute; mais assurément la seule imagination d'Homère n'en a pas fait les frais, et il est évident qu'il n'a fait que mettre en action une doctrine religieuse qui était reçue de son temps. Il n'est pas moins manifeste que cette doctrine tient au dogme universel du sacrifice, et à l'efficacité du sang expiatoire pour soulager les âmes des morts, et établir une communication entre elles et les vivants.

C'est cette doctrine, dont le véritable esprit avait été perdu, que le Christianisme est venu réaliser par le sacrifice de Jésus-Christ, dont les sacrifices anciens n'auraient dû être que la figure, et qu'il a retirée des mains de la superstition, pour en faire l'objet d'une foi raisonnable.

Par ce moyen nous pouvons réellement *évoquer* du purgatoire *les âmes des morts,* les soulager, et entrer avec elles dans un rapport véritable.

Le foyer de la communion des âmes, dans le Christianisme, étant la Divinité même, et l'agent par lequel elle s'opère étant les mérites infinis d'un Dieu, on conçoit, en effet, qu'elles doivent toutes pouvoir se rencontrer, et que cette société spirituelle, dont l'amour et la vérité sont le lien, ne doit tenir aucun compte de l'espace et du temps, de la vie et de la mort, comme nous l'entendons dans l'ordre temporel et sensible. Suivant cette idée, la mort véri-

table, la mort qui sépare, est moins la mort sensible que la mort spirituelle, moins le détachement de l'âme d'avec le corps que d'avec la vérité et la vertu; on peut être plus rapproché à travers des espaces incommensurables qu'en habitant sous un même toit, moins séparé par le tombeau que par le péché [1] : vivre en un mot, c'est participer de la vie éternelle, qui est Dieu; et comme cette vie est indivisible et immortelle, tout ce qui en dépend est perpétuellement uni.

C'est ainsi que la sublime et solide métaphysique du Christianisme a rompu les barrières du temps et de la mort, et a enveloppé dans l'embrassement d'une même charité non-seulement les générations vivantes, mais les générations écoulées et disparues, en les rendant à notre amour et à notre espérance dans le sein de Dieu, qui *est le lieu des esprits, comme l'espace est le lieu des corps* [2].

Par ce moyen, Dieu nous permet, il nous commande même d'entrer en société de mérites avec tous ceux qui nous ont précédés devant lui, soit dans le purgatoire, soit dans le ciel; de joindre notre volonté à leur volonté, nos prières à leurs prières, nos mains à leurs mains en quelque sorte, pour nous rapprocher tous ensemble de son sein paternel. Il déclare qu'il est prêt à recevoir nos prières et nos bonnes œuvres ici-bas, en acquittement de la dette de ceux de nos frères qui comptent avec sa justice dans le purgatoire, et à écouter pour les uns et les autres les prières et les mérites de ceux qui sont dans le ciel. Il est d'au-

[1] De là ce mot célèbre de la reine Blanche à saint Louis : — « Mon filz, « j'aimerois mieux vous voir mort que de vous voir commettre un seul « pesché mortel. » Ce n'était pas seulement le mot d'une chrétienne, c'était aussi le mot d'une mère.

[2] Malebranche.

tant plus porté à recevoir ces moyens de libération, que lui-même, père de tous, est intéressé par son amour au désarmement de sa justice; et que le plus sûr moyen de le rendre favorable pour nous-mêmes, c'est de chercher à le rendre favorable à nos frères, qui sont ses enfants.

« J'ai cherché, » dit-il quelque part dans les saintes Écritures, « j'ai cherché au jour de ma justice quelqu'un « qui la désarmât, et qui, par ses prières, élevât une mu- « raille entre mes coups et les coupables; et je ne l'ai point « trouvé. » Quelle parole! et si le cœur d'un père est le meilleur miroir de la Divinité, qui ne reconnaît le Dieu véritable à ce mouvement paternel qui, lorsque la loi du devoir violée nous force de montrer un visage irrité à un enfant rebelle, conspire secrètement au fond de nos entrailles avec les personnes qui nous entourent, pour nous faire désirer que leurs prières et leurs instances viennent nous permettre de pardonner [1]?

[1] C'est dans une attitude suppliante que nous devrions être devant les tombeaux de nos amis, et non pas à les louer outre mesure, pour qu'on nous loue ensuite de les avoir si bien loués. C'est une impiété, je ne dis pas envers Dieu, mais envers les morts, que ces discours de cimetière, où on les vante de ce qui fait peut-être leur tourment dans l'autre vie, en faisant miroiter les vanités de celle-ci sur leur cercueil. Le paganisme s'en serait offensé, et il aurait fait entendre au moins son *Placide quiescas!* Que les sentiments des vrais chrétiens dans ces circonstances sont solides, nobles et délicats! — « O toi, qui que tu sois, que la piété attire en ce saint lieu, « — écrivait Boileau sur le tombeau de Racine, — plains dans un si excel- « lent homme la triste destinée de tous les mortels; et, quelque grande « idée que puisse te donner de lui sa réputation, souviens-toi *que ce sont « des prières, et non pas des éloges*, qu'il te demande. »

Nous aimons à citer encore ces lignes pathétiques de la Harpe sur Florian : — « Aimable et malheureux jeune homme, que j'ai chéri comme mon « enfant..., je ne *saluerai* point *ton ombre;* cette emphase triviale et *phi- « losophique* nous est trop étrangère à tous deux : mais je me repose dans « cette confiance que le Dieu juste et bon, qui t'a si sévèrement éprouvé,

Voilà le dogme du purgatoire et de la communion des saints.

Qui ne voit la portée morale d'un tel dogme, la confiance qu'il inspire, les motifs qu'il présente à la vertu? Que ne peuvent le souvenir d'une mère, la foi dans son intercession au ciel, pour les enfants qu'elle a laissés? Que ne peut la foi dans l'efficacité de nos bonnes œuvres pour la délivrer des maux qu'elle souffre, et que son amour pour nous lui a peut-être attirés? Que ne peut l'espoir de notre réunion dans le sein de ce Dieu qui nous a faits les uns pour les autres et tous pour lui, et qui ne fera que consommer son œuvre en nous réunissant? Ainsi d'un père, d'un enfant, d'une épouse, d'un frère, d'un ami.

« Admirable commerce, » s'écrie ici M. de Chateaubriand, « entre le fils vivant et le père décédé, entre la « mère et la fille, entre l'époux et l'épouse, entre la vie et « la mort! Que de choses attendrissantes dans cette doc- « trine! Ma vertu à moi, chétif mortel, devient un bien « commun pour tous les Chrétiens; et, de même que j'ai « été atteint du péché d'Adam, de même ma justice est « passée en compte aux autres. — C'est une belle chose « d'avoir, par l'attrait de l'amour, forcé le cœur de « l'homme à la vertu; et de penser que le même denier « qui donne le pain du moment au misérable, donne peut- « être à une âme délivrée une place éternelle à la table du « Seigneur[1]. »

« aura reçu dans sa miséricorde le tribut de tes souffrances, que sa loi, « qui te fut toujours chère, t'avait appris à lui offrir, et qui n'est jamais « perdu devant lui. » (*Cours de littérature*, tom. XII, p. 503.)

[1] GENIE DU CHRISTIANISME : *Du Purgatoire*

CHAPITRE VIII.

DE L'ENFER.

A ce mot terrible, il semble que toutes les convictions que l'apologiste du Christianisme était parvenu à rallier à la vérité vont lui échapper... Sur tous les autres points on avait consenti à l'écouter au moins, et la lumière, perçant peu à peu dans les intelligences, avait fini par leur découvrir des rapports si bien liés et un dessein si parfait dans la Religion, que la divinité de la main qui l'a établie et qui la porte avait été reconnue et acceptée. Mais ici un murmure s'élève du fond de toutes les âmes, et couvre sa voix. On lui retire en un instant toute la sympathie que de longs efforts lui avaient gagnée, et tout l'édifice de son apologie va disparaître dans l'abîme qu'il a eu la témérité d'entr'ouvrir.

Que ne peut cependant la force de la vérité, et d'une foi pour la défendre? Il osera, en cet état d'opposition avec la violence du préjugé, et malgré tout le désavantage qui lui en revient, se soutenir; et, ne s'adressant qu'au petit nombre de ceux que le calme philosophique et le saint amour de la vérité auront retenus autour de lui, il leur dira : — Oui, il y a un enfer..., il y a des peines éternelles...

Et d'abord, pour commencer, nous demanderons au plus incrédule : — Êtes-vous bien sûr vous-même qu'il n'y a pas un enfer? — En ce cas, vous avez une conviction que nul n'a eue avant vous, pas même les plus grands contempteurs des lois divines; une conviction que n'avait pas Jean-Jacques, qui, à cette question, répondait : *Je n'en*

sais rien ; une conviction que n'avait pas Diderot, qui, mettant en dialogue le monologue de son âme, disait : « Si « vous abusez de votre raison, vous serez non-seulement « malheureux dans cette vie, mais vous le serez encore « après la mort dans l'enfer. — Et qui vous a dit qu'il y « a un enfer? — Dans le doute seul, vous devez vous con- « duire comme s'il y en avait un. — Et si je suis sûr qu'il « n'y en a pas? — *Je vous en défie!...* » une conviction enfin que n'avait pas Voltaire, qui, à un de ses correspondants lui écrivant, « Je crois enfin avoir trouvé la cer- « titude de la non-existence de l'enfer, » répondait : « *Vous « êtes bien heureux! Je suis loin de là...* »

Le doute, le *peut-être...* voilà donc l'état de la question prise à son extrême opposition avec nous.

Si donc nous apportons des autorités, des raisons, des preuves, tout ce qui peut, en un mot, faire pencher la conviction, la vérité d'un enfer devra passer du possible au probable, du probable au certain.

Nous ne voulons cependant pas nous dissimuler que les raisons et les preuves doivent être imposantes, parce que. dans le balancement d'une si vaste solution, il faut s'attendre aux retours et aux résistances d'une incrédulité qui n'est dans le doute que lorsqu'elle est livrée à elle-même, mais qui se rejette dans la négation dès qu'on veut l'entraîner à l'affirmation.

Après avoir ainsi fait la part des ressources et des difficultés, abordons la discussion.

I. « C'est le despotisme théocratique, ce sont les papes « et les prêtres, » disent quelques esprits attardés, « qui « ont creusé le préjugé de l'enfer autour de l'Église catho- « lique, pour y retenir par la terreur les âmes timides, et

« qui ont écrit sur les bords du gouffre imaginaire ces « mots impitoyables : *Hors de l'Église, point de salut.* »

Ces mots auront leur tour dans nos *Études*, et nous osons promettre déjà que la raison et le cœur y souscriront. Mais, pour ce qui est de l'imputation faite à l'Église catholique d'avoir imaginé à plaisir le dogme de l'enfer, nous répondons que ce dogme n'est pas une superfétation et un hors-d'œuvre dans le système de la vérité catholique; qu'il est au contraire si rigoureusement lié à tout l'ensemble de ce divin système et tellement pris à sa base, qu'hésiter le moins du monde à l'admettre, c'est hésiter à admettre toutes les autres vérités, et que le rejeter, c'est tout rejeter. Nier l'enfer, c'est nier la Rédemption; nier la Rédemption, c'est nier le salut du genre humain par la Croix de Jésus-Christ, c'est-à-dire, le plus adorable de tous les témoignages d'amour que le Ciel pouvait donner à la terre... C'est nier, par suite, la raison de toutes les institutions de charité que cet exemple d'un Dieu mourant pour ses créatures a enfantées, et tarir la source de ce qu'il y a de plus doux, de plus consolant, de plus secourable pour l'humanité.

Choisissez donc, et décidez-vous : tout le majestueux édifice de la vérité catholique est là devant vous, assis sur les ruines du paganisme, entouré de l'hommage de dix-huit siècles, fortifié et grandi dans la vicissitude des choses humaines, qui a tout emporté, qui emporte tout, excepté lui. Il faut le renverser entièrement, le raser, et passer la charrue sur le sol qu'il occupe, si vous voulez en retirer la vérité de l'enfer.

Vous vous décidez peut-être à cette grande négation... Eh bien, soit! Vous voilà donc hors de cette Église qui avait tant d'intérêt, disiez-vous, au dogme de l'enfer pour servir de retranchement à son autorité. Vous n'avez plus à

craindre la maxime *Hors de l'Église point de salut*, car il n'y a qu'elle au monde qui la fasse entendre. Vous voilà libre : plus d'autorité, plus de menaces; le libre examen, le protestantisme... et ses variétés et ses variations... Que de chances pour éviter la vérité que vous voulez fuir!

Mais quoi! toutes ces chances n'aboutissent qu'à vous la faire rencontrer plus inévitablement. Toutes les vérités catholiques ont été marquées du marteau de l'hérésie, plusieurs ont été démolies, pas une qui n'ait été *réformée*, et réformée dans le sens favorable aux vues de la *raison* et de la *liberté* : le célibat des prêtres, la confession, la présence réelle, le culte et ses pratiques assujettissantes, etc... : la vérité seule d'un enfer est restée debout, intacte...; je me trompe, elle a été élargie aux dépens du dogme du purgatoire, qui a été supprimé... Il n'y a plus de milieu dans le protestantisme pour la faible humanité : le ciel ou l'enfer.

Rejetons, direz-vous peut-être, ce Christianisme tout entier! — Mais y pensez-vous? le Christianisme, cette source de vérité et de vie, ce foyer de civilisation, cette grande lumière à la clarté de laquelle marchent les nations, et en qui reluisent tous les caractères de la Divinité!... Hors de lui qu'espérez-vous trouver, sinon la barbarie, la superstition, la nuit? Et cependant c'est là que vous voulez aller vous jeter pour éviter la vérité de l'enfer? c'est la région de la vérité et de la lumière que vous quittez pour passer dans celle de l'erreur et des ténèbres?... Quel sacrifice vous faites à votre incrédulité!...

Eh bien, soit encore! promenez votre scepticisme dans tous les pays, dans tous les siècles : vous allez voir s'accroître et arriver à son comble la vérité qui vous poursuit. Pas un temps, pas un lieu, où la croyance à l'enfer n'ait

constitué le fonds de toutes les Religions. Nos philosophes modernes reconnaissent eux-mêmes et ont formellement énoncé dans leurs livres que, du temps de Moïse et des Hébreux, et, dans les temps subséquents, les Chaldéens, les Assyriens, les Égyptiens, croyaient à des peines éternelles. — « Depuis ce temps, dit Voltaire, nous trouvons les « mêmes croyances chez les Grecs, chez les Romains, en « un mot, chez toutes les nations de la terre[1]. » — « La « doctrine d'un état futur de récompense et de châtiment, « dit Bolingbroke, paraît se perdre dans les ténèbres de « l'antiquité : elle précède tout ce que nous savons de cer- « tain. Dès que nous commençons à débrouiller le chaos « de l'histoire ancienne, nous trouvons cette croyance « établie, de la manière la plus solide, dans l'esprit des « premières nations que nous connaissions[2]. »

Dans tous les pays découverts par la navigation, des extrémités de l'Orient à celles de l'Occident, et jusque dans les îles les plus éloignées et les plus inconnues, on a trouvé tout cœur d'homme pénétré de la crainte d'un enfer éternel.

Qui a soufflé cette crainte au genre humain tout entier? et comment, à travers tant d'espaces, de degrés, de variétés infinies de temps, de lieux, de mœurs, de coutumes, de lumières, tous les hommes auraient-ils été également persuadés de la même croyance, si elle n'était qu'une *invention*? D'où peuvent-ils la tenir, si ce n'est d'une révélation primitive, et de la même source d'où leur vient déjà la conscience et ses imprescriptibles vérités?

Et qui aurait forgé cette invention? — Les rois, dira-t-on. Lisez les poëtes du paganisme, et vous verrez que presque tous les réprouvés qu'ils citent avaient été rois :

[1] Voltaire cité dans les *Lettres de quelques Juifs, etc.*

[2] Bolingbroke, *Works*, vol. V, p. 237, in-4°.

les Sisyphe, les Tantale, les Ixion, les Danaüs, et tant d'autres. Ce ne sont donc pas eux qui ont inventé cet enfer contre eux-mêmes. Comment d'ailleurs cette invention se serait-elle communiquée, comme en un clin d'œil, d'une extrémité du monde à l'autre?... L'incrédulité doit savoir se borner elle-même enfin, si elle ne veut tomber dans l'*absurde* pour échapper à l'*incompréhensible*, et perdre la raison pour éviter la foi.

Mais, direz-vous, dois-je en croire une multitude insensée? et le genre humain, dont je ne peux décliner le témoignage, n'est-il pas mieux représenté par les intelligences d'élite, par les penseurs en qui viennent se redresser toutes les erreurs, s'épurer tous les préjugés? ne puis-je pas faire appel au tribunal de la philosophie de la décision du vulgaire?

Je vous l'accorde : allons donc au tribunal de la philosophie.

Je ne vous citerai pas les grands génies qui ont honoré l'humanité depuis Jésus-Christ. Ils sont déjà récusés comme chrétiens; et cependant quels noms!... depuis Justin jusqu'à Pascal. — Mais passons.

Les plus anciens philosophes de l'antiquité furent les poëtes; or, tous ont enseigné et décrit le Tartare et les enfers : Orphée, Musée, Linus, Hésiode, Virgile, Ovide, Horace. Et qui ne se rappelle ces vers du poëte romain que nous avons étudié dans notre jeunesse?

> ..... *Sedet, ÆTERNUMQUE sedebit,*
> *Infelix Theseus* [1].

Voilà un réprouvé cloué pour une éternité sur un siége de douleurs, dont il est condamné à ne se relever jamais.

1 Virg., *Æneid.*, lib. VI.

Voyez encore Titye livré à la fureur d'un vautour qui le ronge éternellement :

IMMORTALE jecur tondens, fecundaque pœnis
Viscera [1].

Ce qui fait dire à l'impie Lucrèce : « Comment les vau-« tours pourraient-ils trouver en Titye un aliment *éternel?* « comment lui-même pourrait-il souffrir *éternellement?* »

Nec, quod sub magno scrutentur pectore, quidquam
PERPETUAM ætatem poterunt reperire profecto..
Non tamen ÆTERNUM poterit perferre dolorem
Nec præbere cibum proprio de corpore SEMPER [2].

Même éternité dans le supplice de Sisyphe :

Sisyphon aspiciens, Cur hic e fratribus, inquit,
PERPETUAS PATITUR PŒNAS [3]?

Encore une fois, tous les sages de l'antiquité rendent témoignage à ce dogme que vous osez rejeter.

[1] Virg., *Æneid.*, lib. VI.

[2] Lucret., lib. III.

[3] Ovid., *Metamorph.*, IV, 465. — Perse a peint d'une manière admirable les préludes de l'enfer dans l'âme du méchant : « Grand Jupiter, dit-il, « père des dieux, quand vous voudrez punir les tyrans les plus cruels; « quand ces monstres de nature se seront abandonnés aux plus abominables « crimes, ne les punissez pas autrement qu'en leur faisant ouvrir les yeux « aux charmes de la vertu, afin qu'en la voyant ils sèchent de regrets de « l'avoir abandonnée.

Virtutem videant, intabescantque relicta!

« Les supplices les plus horribles, les bœufs d'airain, tout rouges de feu; « cette épée pendante à un superbe lambris, ne tenant qu'à un filet, et qui « menace continuellement Damoclès de sa dernière heure : tout cela n'est-« il pas moins affreux que les mortelles frayeurs qui troublent un impie et « le font pâlir, sans qu'il ose s'en expliquer à qui que ce soit, pas même à « sa femme; livré seul et tout entier à ces cruelles réflexions qu'il ne peut « s'empêcher de faire : Ah! malheureux que je suis! je cours, je cours au « précipice : *Imus, imus præcipites.* » (Satire III, vers 35 et suiv.)

Ne verriez-vous dans tout cela que des exagérations poétiques? Voici venir Platon, le grave Platon, qui chasse les poëtes de sa république, mais qui retient leurs vérités. — « Les vils scélérats, dit-il, dont l'âme perverse a mérité « d'être incurable, sont réduits à servir d'épouvantail; et « leurs châtiments, *qui les tourmentent sans les guérir*, ne « sont utiles qu'aux témoins DE LEUR EFFROYABLE ET « DOULOUREUSE ÉTERNITÉ[1]. » — « Les âmes qui ont « commis des crimes plus grands, dit-il ailleurs, sont pré- « cipitées DANS L'ABÎME QU'ON APPELLE L'ENFER, ou d'un « nom semblable... Jeune homme, tel est le jugement des « dieux qui habitent le ciel; des dieux que tu t'imagines ne « pas s'occuper de toi. Les bons seront réunis aux bons, « et les méchants aux âmes des méchants[2]. »

Socrate enseignait aussi qu'il y a des chemins divers pour les âmes, lorsqu'elles sortent du corps : celles des méchants prennent un chemin détourné, qui les conduit loin des assemblées des dieux[3].

Enfin, dans les premiers temps du Christianisme, un philosophe païen, ennemi ardent de cette Religion, Celse, écrivait : — « Les Chrétiens ont raison de penser que ceux « qui vivent saintement seront récompensés après la mort, « et que les méchants subiront des SUPPLICES ÉTER- « NELS. Du reste, ajoute-t-il, ce sentiment leur est com- « mun *avec tout le monde*[4]. »

Tout le monde donc, poëtes, philosophes, sujets, rois, anciens, modernes, civilisés, barbares, tout le monde croit

[1] *Gorgias.*
[2] *Liv. des Lois.*
[3] *Gorgias.*
[4] Orig., *c. Celse.* — « L'opinion d'un purgatoire ainsi que d'un enfer, dit « Voltaire, est de la plus haute antiquité. » (*Addit. à l'Hist. génér.*)

également à la vérité de l'enfer ; vérité terrible cependant, et que tout le monde a intérêt à secouer. « Il n'y a plus de « repos, écrivait l'impie Lucrèce ; il est impossible de dor- « mir tranquille : pourquoi ? parce qu'on est forcé de « craindre, après la vie, des PEINES ÉTERNELLES, et « qu'aucun mortel ne peut être heureux avec la crainte de « ces peines... Il faut à tout prix arracher cette crainte du « cœur des hommes, et la bannir à jamais de l'univers ; car « elle trouble toute la paix du genre humain ; elle ne per- « met de goûter aucune sécurité, aucune joie, aucun « plaisir[1]. »

Vaine rage qui ne peut que secouer, sans la rompre, cette chaîne de la justice éternelle qui retient le monde dans ses lois !... Le cœur des hommes a continué, depuis Lucrèce comme avant, et il continuera jusqu'à la fin, à porter le joug de cette crainte **salutaire**, qui est pour lui le fondement de la sagesse et le rempart de la félicité.

Il y a eu deux époques cependant, dans toute l'histoire de l'humanité, où la croyance d'un enfer sembla déracinée du cœur des hommes, et où le vœu de Lucrèce parut comblé : la première fut sous Néron, la seconde fut... sous Robespierre... Mais à ce moment l'Enfer lui-même se montra sur la terre, comme pour venir attester son existence ; et les téméraires qui l'avaient évoqué en le niant se hâtèrent de refermer sur lui l'abîme en le proclamant : — « Les « bons et les méchants disparaissent de la terre, mais à

[1] *Nunc ratio nulla est restandi, nulla facultas ;*
Æternas quoniam pœnas in morte timendum :
. . . . . .
Et metus ille foras præceps Acherontis agendus
Funditus, humanam qui vitam turbat ab imo,
Omnia suffundens mortis nigrore, neque ullam
Esse voluptatem liquidam puramque relinquit.
(T. Lucretii, *de Natur. rer.*, lib. I, III.)

« des conditions DIFFÉRENTES... Non, Chaumette, non, la « mort n'est pas un sommeil éternel... la mort est le com- « mencement de l'immortalité[1]. »

C'est donc avec un sens profond que Voltaire répondait à ce complaisant ami qui se vantait d'avoir trouvé enfin la preuve de la non-existence de l'enfer : « *Vous êtes bien « heureux! Je suis loin de là.* »

C'est qu'en effet pour en venir là il faut rejeter radicalement tout le Catholicisme, tout le Christianisme, toutes les Religions, le sentiment universel de tous les hommes dans tous les siècles, et s'inscrire seul contre le genre humain tout entier. Il y a là de quoi faire reculer l'esprit le plus osé, et il faut bien se rendre à ce vieil axiome de sens commun, que ce qui a été cru *toujours*, *partout*, et *par tous*, est vérité; que ce sur quoi les opinions de tous se rencontrent, comme dit Cicéron, *est nécessairement vrai*[2]; et enfin, comme dit Joubert, que « dès qu'un raisonnement attaque « l'instinct et la pratique universels, il peut être difficile à « réfuter, mais à *coup sûr* il est *trompeur*[3]. »

II. Venons toutefois aux raisonnements.

Au premier abord, confessons-le, le dogme de l'enfer est accablant, insurmontable à la raison.

La raison comprend une peine temporaire, quelque longue qu'elle soit, une justice qui corrige; mais une peine sans fin, mais une justice qui frappe toujours, qui ne s'attendrit jamais, et cela du fort envers le faible, d'un Dieu

[1] Rapport fait au nom du comité de salut public par Maximilien Robespierre, séance du 18 floréal an II.

[2] *De quo autem omnium natura consentit, id verum esse necesse est.* (*De Natura Deor.*, lib. I, num. XVII.)

[3] *Pensées, Essais et Maximes de J. Joubert*, t. I, p. 318.

envers sa créature, d'un père envers son enfant!... Je me trouble... O foi, remets-moi ton bandeau!

Revenons cependant :

« Si j'étais Alexandre, disait à ce héros son ami Parmé-« nion, j'accepterais les propositions de Darius. » — « Et « moi aussi, repartit Alexandre, *si j'étais Parménion.* »

Telle est la réponse que Dieu pourrait faire à l'homme lorsque, abusant de la familiarité dont il l'a honoré dans sa miséricorde, celui-ci ose scruter sa majesté, et, oubliant qu'il vient du néant, mesurer la justice infinie au compas de la sienne, et la tailler à son patron.

Quelle orgueilleuse déraison! Dieu n'est-il qu'un homme, ou l'homme est-il un Dieu? le propre de la nature et des attributs de Dieu n'est-il pas l'*infini*? et quel est le propre de l'*infini*, si ce n'est d'être *incompréhensible* à tout autre qu'à lui-même?

Il doit en être de la justice divine comme de la miséricorde. « Pour la dignement imaginer, il faut l'imaginer ini-« maginable, et parfaictement aultre que celle de notre mi-« sérable experience[1]. »

Ce que Dieu nous a donné de lumières est pour nous conduire avec nos égaux, et non pour le juger. Notre justice est notre règle envers nos frères; mais elle nous abandonne quand nous en voulons mesurer l'infini. Dieu est essentiellement incompréhensible à quiconque n'est pas Dieu. Il est tout ce qu'il a, et par conséquent tout ce qu'il a doit avoir le même caractère que lui. Si la justice divine pouvait être comprise par nous et réduite au même niveau que la nôtre, elle ne serait plus justice divine, c'est-à-dire incompréhensible. Sa miséricorde a les mêmes profondeurs : et nous comprenons aussi peu le mystère du Fils unique du

[1] Montaigne, déjà cité.

Père mourant en croix pour des pécheurs aveugles et impénitents, que les supplices éternels des réprouvés. Que dire de sa puissance? et qui comprendra comment elle a tiré le monde de rien? Et sa sagesse dans l'arrangement de l'univers, depuis l'insecte jusqu'aux astres, pour ne parler que de ce que nous voyons? Enfin, il en est ainsi de tous les attributs de Dieu, dont aucun n'est plus intelligible qu'un autre. Et celui-là même qui est le plus évident à la raison, comme étant le plus essentiel à la Divinité, et qui consiste à *être nécessairement et sans principe*, est celui dont la majesté accable le plus la raison.

Si donc Dieu est infini et souverainement incompréhensible dans tous ses attributs, dans sa miséricorde, dans sa puissance, dans sa sagesse, et, pour les résumer tous, dans son existence; comment ne le serait-il pas dans sa justice? comment, dans ce seul attribut, ne serait-il pas Dieu?... « Vous trouvez bon, dit Malebranche, que la ré-« compense éternelle porte le caractère de la Divinité; ap-« prouvez donc en Dieu les rigueurs éternelles. »

Cette disposition où nous sommes d'exalter l'infinie bonté de Dieu au-dessus de sa justice, et de *limiter* celle-ci par celle-là, ne va à rien moins qu'à l'athéisme. En effet, Dieu étant l'*Infini*, nous ne pouvons, sans aller contre son existence, ne pas accorder le caractère d'*infinité* à tous ses attributs. Le refuser à un seul, c'est l'anéantir dans tous, puisque c'est anéantir par là même l'idée de l'*Infini* ou de Dieu. Dieu n'est pas infiniment bon, s'il n'est pas infiniment juste, infiniment ami de l'ordre; car, en ce cas, il *n'est* même pas. En un mot, toutes les perfections d'un être infini sont infinies, et partant égales. Outre cette raison capitale, remarquez d'ailleurs qu'un Dieu qui *ne saurait pas* être infiniment bon sans cesser d'être infiniment

juste, infiniment ami de l'ordre, manquerait en cela de *sagesse*, et s'évanouirait par ce nouveau défaut. Que dis-je? il ne resterait pas même le fantôme de cette infinie bonté à laquelle on aurait sacrifié toutes les autres perfections; car que serait une bonté sans ordre, sans justice et sans sagesse?...

Loin qu'il en soit ainsi, le Christianisme ne nous a donné au plus haut degré l'idée de la bonté de Dieu, que parce qu'il nous a donné à un égal degré l'idée de sa sainteté et de sa justice, et, par cet accord admirable, l'idée de la plus infinie sagesse, comme nous le verrons dans nos *Études* sur la Rédemption. Et s'il y a de notre part folie insigne, c'est à rompre ce merveilleux accord, en voulant détruire l'un par l'autre des attributs qui, dans la révélation qui nous en a été faite, se supposent nécessairement.

Voici, en effet, une réflexion que je propose d'une manière toute particulière à vos méditations, et qui, en découvrant la source de cette disposition où nous sommes d'exalter l'infinie bonté de Dieu au-dessus de sa justice, découvrira en même temps toute l'inconséquence et l'ingratitude de notre incrédulité aux peines éternelles.

Il ne paraît pas qu'en dehors du Christianisme le dogme des peines éternelles ait trouvé tant d'opposition dans la raison des hommes, à moins que, comme Lucrèce, on n'en fût venu aux derniers excès de l'impiété. Nous trouvons partout, chez les anciens, ce dogme terrible exposé et accepté simplement, naturellement en quelque sorte; et nous ne rencontrons nulle part aucun de ces arguments tirés de la bonté divine, et qui font le fort de notre incrédulité : on ne s'en doutait pas même.

Chez les modernes, au contraire, ce dogme est devenu le plus insurmontable, je ne dis pas à la raison de l'incré-

dule, mais à la foi du chrétien; et il n'est pas rare de trouver des âmes qui croiraient tout le reste du Christianisme, et qui sont tenues en échec devant ce seul article. Poussant plus loin l'observation, on peut même remarquer que plus nous nous éloignons de l'origine du Christianisme, plus ce dogme devient proportionnellement incompréhensible à la raison moderne, plus il soulève de résistances devant lui.

D'où cela vient-il?

Cela vient de ce que le Christianisme nous a plus particulièrement révélé la Divinité dans l'attribut de sa bonté, de son amour, de sa charité, et que les idées que nous en avons reçues, si favorables du reste à notre faiblesse, se sont insinuées tellement dans notre esprit et dans nos mœurs, qu'elles nous sont devenues comme propres et instinctives, et qu'oubliant leur véritable origine, nous les lui objectons. Sa miséricorde a nui à sa justice, et nous nous en armons contre elle. Et comme plus nous avançons sous l'influence des idées chrétiennes, plus les mœurs s'adoucissent et s'approprient ces idées en perdant de vue leur origine, plus par conséquent l'abus que nous en faisons contre la justice divine acquiert de crédit et de puissance.

L'inconséquence et l'ingratitude de cet abus sont cependant flagrantes : car si nous remontons à la véritable source de cette notion de la bonté de Dieu, et de toutes les idées de charité et d'humanité qui en découlent, nous ne la trouverons pas ailleurs que dans la Croix de Jésus-Christ, qui a substitué le culte de l'amour à celui de la crainte, et à qui on peut appliquer ces vers de Virgile :

Te duce, si qua manent sceleris vestigia nostri,
Irrita perpetua solvent formidine terras.

Mais la Croix de Jésus-Christ ne nous a révélé tant d'amour, et ne nous a inspiré tant de confiance, qu'en nous révélant en même temps une justice aussi infinie dans sa sévérité que cet amour même; car le témoignage de cet amour consiste précisément à nous avoir *rachetés de l'enfer*, et à nous en avoir rachetés par la mort d'un Dieu. — Quelle justice, que celle qui exige une telle rançon! et quelle certitude de l'enfer, que celle qui résulte de la nécessité d'une telle victime!

De sorte que cet amour de Dieu, dont nous tirons avantage contre la vérité de l'enfer, suppose nécessairement l'enfer, n'aurait pas éclaté sans lui, et que c'est dès lors tourner cet amour contre lui-même que de le tourner contre la vérité de l'enfer, qui en est le motif souverain, et sans lequel il s'évanouit.

Si Dieu avait laissé le monde dans les chaînes de cette damnation due à nos crimes, ne connaissant de lui que sa malédiction, nous l'aurions adoré dans la terreur, comme toutes les nations idolâtres dont parle Virgile : *Perpetua formidine terras;* — il nous en a retirés, et nous le blasphémons!

Et voyez le raffinement de notre ingratitude! Si le secours avait été plein et entier, sans exiger de notre part aucun sacrifice; si la mort de Jésus-Christ nous avait rachetés toute seule et inévitablement de l'enfer, en nous laissant, du reste, la pleine liberté de nos crimes; n'ayant plus intérêt à nier l'enfer, nous aurions reconnu son existence, et l'immense amour qui nous en aurait sauvés. Mais parce qu'au sacrifice de Jésus-Christ doivent venir se joindre nos sacrifices propres, et que nous ne sommes guéris qu'*à condition* de nous appliquer à nous-mêmes le remède et de le souffrir, parce qu'en un mot l'enfer existe encore, quoi-

qu'il ne tienne qu'à nous de l'éviter, nous nions l'enfer, nous nous révoltons contre la vérité de son existence, et nous le faisons en nous fondant sur l'idée de la bonté de Dieu, qui le suppose nécessairement, puisque cette bonté consiste à nous en avoir rachetés. — Nous nous appuyons sur l'idée de bonté que nous donne le secours pour nier le danger, et nous nions le danger pour nous affranchir des conditions du secours.

Quelle inconséquence! quel abus! quelle illusion!

La vérité de l'enfer est incompréhensible, assurément; cela doit être : mais elle le serait beaucoup moins si, par la plus étrange de toutes les illusions, nous n'étendions nous-mêmes cette incompréhensibilité par les raisons mêmes qui devraient la restreindre. Les anciens n'étaient pas accablés de cette idée : nous devrions l'être moins qu'eux, puisque l'événement de la Rédemption, dont ils n'avaient que la promesse, est venu la tempérer; et nous le sommes davantage.

Mais allons à des considérations plus directes.

III. Bien que le dogme de l'enfer soit incompréhensible, cependant il en est de ce mystère comme de tous les mystères chrétiens : leurs extrémités nous fuient; mais dans la petite portion de leur infinité, si j'ose ainsi dire, que notre esprit peut embrasser, nous découvrons des convenances, des rapports, des raisons même, qui nous permettent d'y adhérer et de pressentir leur raison absolue, qui n'est qu'en Dieu [1].

Entrons dans ce nouvel ordre de recherches philosophiques. Nous devons y être encouragés par cette réflexion,

[1] Eh! en est-il autrement des mystères de la nature, et des conquêtes que la science fait sur eux?

selon nous très-concluante, qu'il n'est pas possible que l'éternité des peines ait été aussi universellement, aussi perpétuellement reçue par les hommes, si elle ne recélait des rapports véritables avec notre nature et ses instincts. Il s'agit seulement de creuser assez profondément pour les trouver.

1. Tout est régi par des lois souveraines, parce que rien ne peut subsister en dehors de Celui qui seul *est celui qui est*, et de qui dès lors tout dépend. L'homme en particulier a reçu sa loi. Cette loi est positive : c'est cette loi écrite dans nos consciences, naturelle, universelle, et de laquelle doivent découler toutes les lois civiles par lesquelles nous nous tenons en société. L'homme diffère seulement de tous les êtres en un point singulier : c'est qu'il peut violer sa loi, il est libre. Mais cette liberté peut-elle être absolue, et permettre à l'homme de se retirer indéfiniment loin de l'Être Souverain? Cela ne se peut; car Dieu étant l'Être infini, n'a pu vouloir qu'un autre être, qu'il a tiré du néant, pût lui assigner des bornes en se faisant une destinée en dehors de lui. Il faut donc reconnaître que si l'homme est libre, il ne peut être indépendant; que dès lors il est responsable, et que si au-devant de lui se trouve la loi qu'il peut violer, derrière lui s'avance un châtiment quelconque qu'il ne peut éviter. Autrement la faculté indéfinie de violer la loi impliquerait la négation de la loi; vérité que saint Augustin a rendue par ce mot profond : ***La peine est l'ordre du crime.***

Il y a donc une pénalité attachée à la loi naturelle.

Cette pénalité s'exerce-t-elle toujours et complétement ici-bas?

Nous avons déjà fait voir, au chapitre *de l'Immortalité*

de l'âme, que non ; et on ne peut méconnaître, en effet, ce qu'on voit tous les jours : l'impunité du crime, la prospérité du crime, le désordre moral d'ici-bas, source éternelle de récriminations et de blasphèmes contre la Providence. Les lois humaines atteignent moins ce qui est coupable en soi, que ce qui est nuisible à la société ; et encore elles sont si courtes et si aveugles, qu'elles créent souvent un nouveau désordre dans le désordre même, et qui n'en diffère que par la force. L'opinion, de son côté, loin de réparer le désordre, le consacre souvent, et le couronne. La conscience enfin et ses remords accompagnent le crime à ses débuts, mais bientôt sont dépassés par lui, et ne jettent que des cris perdus dans le tourbillon de ses prospérités.

Donc il faut une pénalité hors de cette vie. — De là le dogme de l'enfer et son universelle croyance [1].

2. Mais le problème n'est pas résolu, il n'est qu'abordé. On reconnaît la nécessité d'un état futur de châtiment, mais c'est l'*Éternité* de cet état qu'on repousse. C'est donc sur ce point qu'il faut concentrer notre attention.

Nous osons dire que nier l'éternité du châtiment dont on reconnaît la nécessité, c'est nier ce châtiment lui-même ; comme nier ce châtiment, c'est saper toute morale, et tomber dans un autre enfer, pour avoir voulu éviter le premier ; — qu'en un mot, c'est dans l'éternité du châtiment que consiste le châtiment.

En effet :

Tout ce qui doit finir n'est rien pour l'homme. Le sentiment de son immortalité est tel, qu'il mesure tout à cette condition de son être. — « Que m'importe *ce qui peut fi-*

[1] « Philosophe, s'écrie Jean-Jacques, ta morale est fort belle ; mais mon-« tre-m'en, de grâce, la sanction : qu'as-tu mis à la place de l'enfer ? »

« *nir?* dit un incrédule déjà cité [1]; l'heure qui arrivera dans « soixante ans est là tout auprès de moi. Je n'aime pas ce « qui se prépare, s'approche, arrive, et n'est plus.... Je « veux un bien, un rêve, une espérance enfin, qui soit tou- « jours devant moi, plus grande que mon attente elle- « même, plus grande que tout ce qui passe... » Ce qu'on dit de l'espérance et du bonheur, on peut le dire de la crainte et de la peine; car le cœur de l'homme est le même, et il porte l'infinité de son ardeur dans toutes ses affections. De même qu'un ciel temporaire ne serait pas un ciel, un enfer temporaire ne serait pas un enfer. A chaque instant, ceux qui attaquent le dogme de l'enfer vous accordent tous les supplices imaginables et toute la durée qu'il plaira de leur donner : une seule chose les révolte, c'est l'*éternité* de ces supplices : et, par cela même, ils en attestent la nécessité; car cette transaction qu'ils vous proposent, ils seraient prêts à la souscrire à chaque instant avec leurs passions; à franchir, pour les satisfaire, l'abîme quel qu'il fût, pourvu qu'il ne fût pas éternel, que la Religion ouvrirait sous leurs pas : de sorte que ce qui révolte l'homme est précisément ce qui l'arrête, et que le frein qu'il blanchit d'écume l'empêche de s'égarer.

« L'attrait des biens de ce monde est si vif, dit madame « de Staël, qu'il fait tout pâlir, même l'éclat d'une existence « future. Un philosophe allemand, en disputant avec ses « amis, disait une fois : *Je donnerais, pour obtenir telle « chose, deux millions d'années de ma félicité éternelle;* « et il était SINGULIÈREMENT MODÉRÉ dans le sacrifice qu'il « offrait [2]. »

Cela s'explique parfaitement : l'homme est tellement in-

[1] M. de Senancour, *Obermann.*
[2] *Réflexions sur le suicide.*

fini dans ses désirs, que, par l'illusion la plus bizarre et cependant la plus ordinaire, il doue de cette infinité les objets les plus fragiles de ses passions. Sur le bord du tombeau, et à l'extrémité de l'âge, il entassera de l'or pour dix vies d'homme, et craindra encore d'en manquer; dans les ardeurs de la jeunesse, il repose des rêves infinis de bonheur sur une fleur que le vent emporte; et souvent enfin, dans l'âge mûr, une minute de pouvoir présente à son ambition une profondeur de jouissance qui ne lui paraît pas trop achetée par des turpitudes et des crimes même, qui empoisonneront tout le reste de ses jours.

> Nul péril, nul tourment ne saurait m'étonner :
> Je n'en connais qu'un seul, c'est de ne pas régner [1].

Voilà l'homme.

A côté de ces penchants illimités ne mettez qu'un enfer limité, quelque long qu'il soit; et, franchement, comment pourrez-vous espérer de leur faire équilibre? A chaque instant on jouera de gaieté de cœur ce vain enfer contre les passions; et celles-ci, dès lors sans frein, dévasteront le monde, excitées plutôt que ralenties par cette demi-crainte qui, une fois surmontée, les rendra plus impétueuses, et leur fera trouver, dans l'idée de son terme, une légitimation anticipée de leurs excès. L'homme se sentant éternel, il lui faut des espérances et des craintes qui soient à sa hauteur, à son niveau : tout ce qui est au-dessous disparaît à sa vue.

Si on pouvait connaître tous les crimes que la crainte de l'*éternité* de l'enfer a empêchés, on serait frappé de la nécessité de cette sanction, et de cette nécessité on conclurait sa réalité.

[1] *Macbeth*, acte IV, scène VIII.

3. Mais ce n'est pas par son *but* seulement, et comme peine *préventive*, que se justifie l'éternité de l'enfer; c'est aussi dans son *principe*, et comme *satisfactoire* à la justice divine.

Cette dernière conclusion résulte de tout ce que nous avons dit pour arriver à la première.

La non-éternité de l'enfer aboutirait en effet à ce résultat, que l'homme pourrait dire à Dieu : « Je sais que vous « pouvez me punir, je m'y attends; mais je sais aussi que « vous ne pouvez me punir que dans une *certaine mesure*, « quelque grande qu'elle soit, passé laquelle vous serez « obligé de me pardonner, de me rendre heureux. Eh bien! « comme je me propose un plaisir *sans mesure* de la sa- « tisfaction de mes passions, je consens au châtiment que « vous me réservez; et, à cette condition, je puis me li- « vrer à tous les crimes, avec l'espérance d'être un jour « dans vos bras, et de pouvoir sommer votre miséricorde « de mettre un terme à votre justice. »

Je le demande : une telle justice serait-elle satisfaite? ne serait-elle pas plutôt insultée et foulée aux pieds? et, comme nous le disions, l'idée de son terme ne contiendrait-elle pas la légitimation anticipée de tous les excès?

On raconte qu'un plaisant de Rome, fort riche, se faisant suivre dans les rues de cette ville par un esclave porteur d'un sac d'argent, s'amusait à donner des soufflets aux passants, en leur fermant aussitôt tout recours devant la justice, par le payement anticipé du maximum de l'indemnité à laquelle il aurait été condamné par les tribunaux. — N'est-ce pas l'image parfaite de la conduite de l'homme envers la justice divine, si celle-ci n'avait pour elle l'éternité?

Mais quoi! nous-mêmes, dans notre justice terrestre,

nous usons en un sens, et autant qu'il est en nous, de l'éternité : la *perpétuité* des fers, la mort... Il y a, pour l'homme, des crimes *irrémissibles*, et il n'y en aurait pas pour Dieu?...

Et qu'on ne vienne pas invoquer la bonté de Dieu, plus grande que celle de l'homme : elle n'a rien à voir ici; car la bonté envers le crime ne peut se faire jour que par le *pardon*, et le pardon est impossible sans le *repentir* qui l'accepte. Un pardon ne s'impose pas, il se reçoit; sinon, ce n'est pas pardon, c'est faiblesse, impunité, injustice : or, il est bien entendu que l'enfer n'est que pour les *impénitents*.

Qu'on ne vienne pas non plus invoquer sa puissance, qui n'a rien à redouter de nos forfaits; elle est encore hors de cause : le seul attribut en question est la *justice;* et, à moins que de nier *la justice en tant que justice*, il faut reconnaître qu'elle réclame une satisfaction, et que cette satisfaction ne peut être moindre que le crime, ce qui aurait lieu si celui-ci, comme nous venons de le dire, pouvait la *précompter*.

Nous ne pouvons nous faire une idée de la *justice*, parce que nous ne la connaissons que d'après l'usage que nous en faisons, lequel est *relatif* à notre condition. Dans les mains de l'homme, la justice n'est pas en *principe*, mais en *délégation*. Son usage n'est autorisé que pour l'intérêt de sa conservation, et il a pour mesure exacte cet intérêt. De là deux conséquences qui sont propres à la justice humaine : la première, c'est qu'elle est obligée d'être implacable, malgré le repentir, et qu'elle frappe souvent quand Dieu absout; la seconde, c'est que beaucoup de crimes, plus grands en eux-mêmes que ceux qu'elle punit, sont hors de sa juridiction, et ne relèvent que de Dieu, qui les

frappe à son tour, quand l'opinion des hommes souvent les applaudit. En Dieu seul la justice est complète, essentielle, libre, absolue, toute à elle-même, et rien qu'à elle-même. Il n'y a pas de crimes si énormes et si multipliés qu'il ne puisse pardonner au repentir, parce que sa *toute-puissance* dégage sa justice de toute autre vue qu'elle-même, et lui permet de recevoir les mérites de Jésus-Christ. Mais aussi il n'y a pas de violation de la loi morale qu'il ne doive punir, parce que sa *toute-justice* ne peut faillir à elle-même en aucun point. Pardon, toujours; impunité, jamais. Or, borner le châtiment d'une révolte dans laquelle on persévère est impunité; et, comme nous le verrons, les réprouvés persévèrent *nécessairement* dans leur révolte.

C'est ainsi qu'en considérant le châtiment de l'enfer dans son but comme dans son principe, nous arrivons à cette vérité, que le châtiment de l'enfer consiste dans son éternité, et qu'ainsi ôter cette éternité c'est ôter ce châtiment, et par suite déchaîner le désordre dans l'œuvre de Dieu, et le lui imputer.

IV. Mais faisons un pas de plus dans cet abîme, et essayons d'arriver à une raison plus rigoureuse de l'enfer.

L'homme est doué de deux attributs essentiels qu'il ne faut pas perdre de vue, parce qu'ils sont les grands mobiles de ses destinées : 1° il est *libre;* 2° il est *immortel.*

Ces deux attributs lui ont été donnés dans une vue de pure bonté, car ils ont pour but de le conduire à son bonheur éternel dans la possession de Dieu : la *liberté* pour le connaître et pour l'aimer, l'*immortalité* pour saisir ce bonheur dans son éternité.

Mais il était dans la nature même d'un tel bienfait de pouvoir être perdu par l'homme, car la *liberté* implique

l'alternative du bien et du mal ; et c'est cette alternative qui est le ressort de la liberté, la source de ses mérites et de ses droits.

Il en résultait nécessairement que par sa *liberté* l'homme pouvait se porter vers Dieu ou hors de Dieu, et par son *immortalité* donner à son choix une portée éternelle.

Dans le premier cas, il était fidèle à la loi de sa nature ; dans le second, il la violait.

Mais ce qu'il faut ici bien remarquer, c'est que par cela même, et sans faire intervenir aucun autre agent, il trouvait immédiatement sa récompense ou sa punition dans cette fidélité même ou dans cette révolte ; car ce qui faisait sa fidélité, *l'union avec Dieu*, faisait aussi son bonheur ; et ce qui faisait sa révolte, *sa désunion d'avec Dieu*, faisait son malheur ; de sorte que le coupable était ainsi son propre bourreau, que la faute faisait elle-même sa punition, et que le péché creusait son enfer.

La philosophie antique a elle-même entrevu cette vérité, quand elle a dit, par la bouche de Platon, que « Dieu ne « peut pas être l'auteur du mal moral ou du péché[1]. »

Dieu, par conséquent, n'est pas davantage l'auteur de l'enfer ; car l'enfer, si nous l'entendons, c'est le péché, dit Bossuet[2]. Ainsi ce n'est pas Dieu, c'est l'homme qui détermine son sort par son choix.

En principe donc, l'homme, par son premier péché, devait être privé sans retour du bien suprême rejeté par lui, et *livré à son sens réprouvé*, comme dit l'Écriture : la justice de Dieu ne devait aucun compte à son amour.

[1] La Harpe, qui cite ce passage, observe que le mot *péché*, qui parmi nous n'est plus que du style religieux, était, chez les anciens, de la langue philosophique. (*Cours de littérature*, t. IV, p. 69-70.)

[2] Sermon sur *la Gloire de Dieu, dans la conversion des pécheurs*, 1er point.

Mais cet amour, qui s'était manifesté une première fois en créant l'homme pour une félicité infinie, n'a pas été épuisé par ce premier bienfait. Il est descendu jusqu'à l'homme coupable, il a suspendu les *conséquences* définitives de son péché, il n'a laissé peser sur lui que celles qui étaient nécessaires pour le lui faire sentir, expier, et pour provoquer son retour à la félicité qu'il avait perdue. Il lui a accordé un *sursis*, pour que sa liberté eût le temps de se relever ; et ce *sursis*, c'est cette vie que l'homme passe sur la terre, et dont l'unique objet est de regagner par ses mérites le bien qu'il a laissé échapper une première fois.

Et par combien d'avances Dieu ne provoque-t-il pas en nous ce retour vers lui? Comme il nous attire dans les beautés de la nature! comme il nous sourit dans les joies de la vertu! comme il nous reprend dans les remords de la conscience! comme il nous rappelle par les dégoûts et les maux de la vie, faisant autour de nous toutes choses amères, pour que nous nous rejetions en lui! comme il nous assiége enfin par les lumières et les grâces de sa Religion! Et, à la fin de tout, qu'exige-t-il de nous? Rien qu'un acte de notre liberté vers lui, qu'une conversion du cœur. Il se contente, à la rigueur, de l'acte le plus tardif (pourvu qu'il soit fait dans cette vie) de notre bonne volonté, sinon pour nous faire entrer immédiatement dans sa possession, au moins pour nous mettre dans le chemin qui y conduit, et se charger lui-même de notre guérison.

Après cela, que peut-il de plus, à moins d'aller contre la nature nécessaire des choses, c'est-à-dire, de faire qu'une chose soit et ne soit pas?

Peut-il faire que nous aimions ce que nous ne voulons

pas aimer, c'est-à-dire que nous voulions ce que nous ne voulons pas? C'est évidemment impossible; car c'est aller contre notre nature libre. Il peut attendre, inviter, presser notre liberté; mais la forcer, c'est la détruire et nous dénaturer.

Peut-il faire, d'un autre côté, que nous soyons heureux à notre fantaisie, en suivant le mal, en nous éloignant de lui? C'est encore impossible; car c'est aller contre sa nature infinie, qui ne serait pas infinie, si un être quelconque pouvait se faire une existence heureuse en dehors et en dépit de lui.

Il faut donc nécessairement qu'il nous abandonne à notre *sens réprouvé*, à notre mauvais vouloir, et partant au malheur qui en est la suite; malheur aussi long que notre existence, c'est-à-dire *éternel*.

Dira-t-on que le champ de notre liberté est trop restreint ici-bas, trop incertain dans ses limites, et que, dans cet éclair de temps qu'on appelle la vie, il n'y a pas de quoi mouvoir une liberté dont les résultats doivent être éternels?... Mais la brièveté et l'incertitude de notre vie sont précisément un bienfait, en ce qu'elles nous tiennent dans une appréhension continuelle des jugements de Dieu. L'expérience ne nous apprend-elle pas tous les jours que prolonger la vie, c'est prolonger la chaîne de nos erreurs et grossir le compte de nos fautes? que la confiance en une mort éloignée, et l'espérance d'avoir le temps de se corriger, sont les deux oreillers d'une vie désordonnée? La vie n'est pas assez courte, le moment de la mort assez incertain, puisque les plus vifs stimulants de notre sanctification sont cette brièveté et cette incertitude.

Mais dans l'autre vie, ajoute-t-on, alors que les réprouvés voient clairement qu'ils se sont trompés, et que les

coups de la justice divine leur font sentir l'intérêt qu'ils avaient à ne pas se les attirer, ne peut-il pas y avoir une porte ouverte au repentir?

Il faut ne pas connaître le cœur de l'homme, pour poser cette question.

Les réprouvés peuvent avoir du *regret*, mais non du *repentir*. L'*intérêt* suffit pour engendrer le regret; mais le repentir ne peut naître que de l'*amour*, qui lui-même, étant le dévouement par essence, ne saurait puiser ses inspirations dans la vue de l'intérêt. Tout l'intérêt que nous avons à aimer Dieu ne paraît pas dans cette vie. Dieu se cache à demi : il se cache dans la nature, il se cache dans les privations de la vertu, il se cache dans les mystères de sa Religion, prêt à se dévoiler dès que nous faisons un pas pour traverser l'obstacle qui nous le dérobe, et à rentrer dans son obscurité dès que nous le négligeons. C'est par là qu'il donne prise à notre foi, à notre amour, à notre repentir, et qu'il exerce notre liberté. Mais dans l'autre vie, où nous serons accablés par sa vision, cette liberté sera absorbée par l'évidence : comme on ne pourra plus pécher, on ne pourra plus mériter; et ce qui assurera le bonheur des saints consommera le malheur des réprouvés. — « Il y a entre nous et vous un grand abîme, tellement que « ceux qui veulent passer d'ici là ne peuvent, ni de là « passer ici[1]. »

Ce n'est pas qu'on soit exempt d'affections dans l'autre vie, d'amour, de haine : au contraire, on les aura d'une énergie prodigieuse, et hors de toute comparaison avec ce que nous éprouvons ici-bas, parce qu'elles ne seront pas divisées, et qu'elles trouveront un aliment éternel; mais elles ne seront que la suite et le déploiement immense de

[1] Parabole du Mauvais riche, déjà citée.

celles qu'on aura contractées dans cette vie. Elles ne pourront commencer là-bas ; et ce qui fait qu'elles ne pourront commencer fait qu'elles ne pourront changer ni finir : on persévérera éternellement dans sa révolte ou dans sa fidélité, dans son amour ou dans sa haine [1].

On conçoit alors que ceux qui, en définitive, ont été plutôt faibles que pervers, qui, sans suivre réellement toute la loi, ont voulu la suivre, ont fait effort pour cela, et sont morts avec un cœur tourné vers Dieu par le repentir ; on conçoit, dis-je, que ceux-là présentent quelque prise à la miséricorde divine, qu'ils soient *guérissables*, comme dit Platon, et que par des souffrances temporaires ils puissent regagner ce qu'ils ont perdu. Mais ceux qui ont rompu volontairement avec la loi, qui sont entrés dans l'autre vie en état d'hostilité contre elle, comment pourront-ils se dégager des mains de la justice pour faire alliance avec la miséricorde? Cela ne se pourrait que par un changement de volonté qui suppose la liberté du choix ; mais cette liberté n'existera plus *méritoirement ;* ils seront forclos : cette vie seule est le champ du mérite, parce qu'ici-bas seulement il peut y avoir pour nous tentation, hésitation, partage, et lutte possible entre Dieu qui se voile à demi, et les créatures qui étalent leurs séductions. Après la mort, cet état n'existera plus, il sera absorbé dans la vision ; alors se fermera le champ de notre liberté et s'ouvrira celui de ses conséquences, et la disposition dans laquelle la mort

[1] « Ceux, dit Leibniz, qui sortent de cette vie dans des sentiments de « rébellion contre Dieu, ceux-là n'étant plus arrêtés par aucun appel extérieur des sens, doivent poursuivre la voie dans laquelle ils sont une fois « entrés, demeurer à jamais dans l'état d'âme où ils ont été surpris, par « cela même se trouver séparés de Dieu ; de sorte qu'ils tombent nécessairement dans le dernier degré de malheur, et, pour ainsi parler, se damnent « eux-mêmes. » (*Syst. théolog.*, p. 15.)

nous aura saisis sera celle dans laquelle nous demeurerons pour notre bonheur ou notre malheur... *éternel*, puisque nous sommes *immortels*[1].

Mais, dira-t-on enfin, ici-bas nous ne sommes pas assez éclairés sur la portée de ces conséquences; et s'il nous était donné de pouvoir recommencer la vie après les avoir seulement entrevues, nous serions sans excuse, et nous subirions justement notre sort éternel.

Deux réponses se présentent à cette dernière objection : D'abord, si l'impression de la vision de l'enfer était telle qu'elle effaçât toutes les impressions que les objets de nos passions font sur nous, et qu'elle projetât sur eux sa lueur sinistre, ils cesseraient d'être séduisants, et notre volonté d'être en balance : nous retomberions dans le cas précédemment résolu. Si, au contraire, nous supposons que cette impression de l'enfer fût assez faible pour laisser place, en certains moments, au doute, à l'insensibilité, alors nous retombons dans le cas de notre vie réelle, où, malgré les avertissements de la conscience et de la foi, malgré les remords et les grâces, nous faisons le mal, nous contractons avec lui des pactes infernaux, et nous lui restons fidèles, en dépit du malheur qui nous en revient même ici-bas. — « Ils ont Moïse et les prophètes, qu'ils les écou-« tent... ; et s'ils n'écoutent ni Moïse ni les prophètes,

[1] « Toutes les fois, dit encore Leibniz, qu'une âme qui se sépare de son « corps est en état de péché mortel, et par conséquent en mauvaise disposi-« tion à l'égard de Dieu, elle tombe, de son propre mouvement (comme « une masse détachée, et qui n'est retenue ni détournée par une cause étran-« gère), dans le gouffre de la perdition; et, se trouvant ainsi séparée de Dieu, « elle s'inflige à elle-même la damnation. Aussi des hommes pieux, frappés « de ce fait, ont pensé que les damnés éprouvent contre Dieu tant de haine, « qu'ils ne veulent pas recourir à sa bonté, et qu'ils aiment mieux aller « eux-mêmes au-devant de leur malheur éternel, et le prolonger toujours. » (*Syst. théolog.*, p. 295.)

« un mort ressusciterait, qu'ils ne le croiraient pas[1]. »

Nous ne savons pas pour quelle large part notre mauvaise volonté entre dans notre incrédulité! Nous sommes toujours à demander plus de lumières : demandons plus de charité! Les lumières! nous serons confondus un jour de l'abondance de celles qui nous auront été données, et nous bénirons Dieu, peut-être, de ne pas en avoir augmenté la somme, qui n'aurait fait qu'accroître celle de nos infidélités. Ce n'est pas la lumière qui manque : c'est l'œil qui est mauvais.

Au moment de la passion on s'aveugle volontairement, la lumière du devoir s'amoindrit et s'efface dans le trouble de la convoitise; mais, la faute consommée, cette lumière reparaît vengeresse, et c'est son éclat qui fait le remords, premier enfer de l'homme, comme il sera le dernier. Quand nous revenons d'une faute, nous revenons de l'enfer, et cependant combien de fois n'y retombons-nous pas? Cet aveuglement de la passion réitéré finit enfin par plonger dans un état habituel d'obscurcissement moral et religieux, insensible au remords, antipathique à la vérité. En cet état, où beaucoup se trouvent sans s'en douter, le dogme de l'enfer paraît hors de toute proportion avec l'idée qu'on s'est faite du péché, à force de le commettre et de l'*avaler comme l'eau*. Mais ce n'est pas sur cette conscience ternie, qui est notre ouvrage, que nous serons jugés : c'est sur notre conscience telle qu'elle est sortie des mains de Dieu, telle qu'elle nous a été confiée, toute pure, toute nette, toute délicate. Rappelons-nous ce qu'elle était aux premiers jours de l'adolescence, combien timorée! combien pudique! combien rougissante! Quelles frayeurs, quels remords soulevèrent en elle nos premiers désordres! et

[1] Parabole du Mauvais riche, déjà citée.

combien alors cet enfer, qui nous révolte, lui paraissait mérité! Si cette conscience primitive était subitement redonnée, si le jeune cœur de douze ans pouvait reparaître tout à coup, et battre dans la poitrine souillée de l'homme de trente ans : quel remords! quel enfer! combien, dans ce miroir si net et si fin, ressortiraient énormes et monstrueuses les taches et les difformités accumulées sur toute la vie, et au sein desquelles nous reposons! avec quel empressement nous nous efforcerions de nous en délivrer, soit en corrompant cette conscience accusatrice, soit en réformant cette vie coupable! Et si nous ne pouvions plus ni l'un ni l'autre! jamais plus!! quel supplice que ce débat, que ce hurlement éternel que feraient ensemble l'honneur avec la honte, la vérité avec le mensonge, l'amour avec la haine, la vie avec la mort, sans pouvoir jamais se céder l'un à l'autre, ni se diminuer!!!... Voilà l'enfer, voilà l'état des réprouvés. La Vérité pleinement manifestée les pénétrera jusqu'au fond de l'âme, et les forcera à se condamner eux-mêmes de l'avoir rejetée et méconnue, alors qu'il était beau de la suivre et de l'adorer. La voir dans tous ses charmes, se voir dans tous ses torts, c'est en quoi consisteront la pleine conviction des coupables et le supplice de leur éternité.

C'est ainsi que la raison pénètre dans le mystère de l'enfer, et que, sans le saisir entièrement, elle y trouve des rapports et des motifs qui lui permettent d'y acquiescer et de s'y soumettre.

V. Nous avions achevé de nous former les idées que nous venons d'émettre sur ce profond sujet, et elles nous paraissaient conformes à la saine raison, lorsque nous avons été confirmé dans cette confiance, en les retrouvant sous la

plume d'un homme doué d'un grand sens philosophique, et d'une foi éclairée par l'expérience de l'incrédulité ; son nom a déjà figuré dans ces *Études* : c'est Isnard[1]. Voici son opinion bien motivée sur les peines éternelles :

« Si l'on me demande quelle est mon opinion sur le sort « des hommes après leur mort, et ce qu'il faut entendre « par les peines dont parle la Religion, voici ma réponse : « Une âme, ou soit un homme-esprit dégagé de la chair, « qui aura telles ou telles affections bonnes ou mauvaises, « dérivantes du genre d'*amour* qui le domine ici-bas, et « qui le dominera encore davantage dans le vrai séjour de « la vie, parce que ses facultés auront alors bien plus d'é- « nergie et que son amour trouvera bien plus d'aliment ; « cet homme, dis-je, existera dans une *sphère de vie* où « règne un degré de bonheur ou d'anxiété analogue à cet « amour.

« Ces peines ou cette anxiété qu'éprouvera l'homme mé- « chant, c'est *lui-même* qui les *détermine* par le genre d'a- « mour auquel il se livre, et qui les *perpétue* en persistant « *volontairement* dans cet amour.

« Cette grande vérité nous est représentée dans ce monde « (car toutes les vérités célestes restent toujours écrites « sous nos yeux : tout dépend de savoir les lire) ; par exem- « ple : — Ce sage qui, ne se livrant qu'à des amours légi- « times, n'a dans le cœur que des affections douces et « pures ; cet époux qui presse dans ses bras une épouse « adorée, et dont la sensibilité répand le bonheur dans sa « famille, goûtent déjà des félicités qui contrastent avec les « sensations pénibles et les anxiétés qu'éprouvent ces « hommes féroces qui se nourrissent de cruels sentiments, « et ces époux haineux, tyrans de leur ménage. Ceux-ci

[1] Voir page 277 du présent volume.

« cependant, quoique malheureux par les sensations qui « correspondent à leurs affections, y persistent *volontai-* « *rement*. Leur raison leur avait indiqué le danger; leur « *volonté* pouvait l'éviter, parce qu'elle conservait dans le « principe assez de force pour vaincre leur penchant, quel- « que entraînant qu'il pût être; mais, en s'y livrant par « choix, en pliant *volontairement* sous le joug de leur fu- « neste passion, en se laissant enchaîner par l'habitude, ils « en viennent au point qu'ils n'ont plus la force de vaincre « leur amour dominant, et qu'ils préfèrent même l'affreuse « jouissance qu'ils y trouvent à toutes les autres, quoiqu'ils « aient réellement à souffrir des sensations analogues, et « correspondantes à leurs affections perverses.

« Représentez à ce joueur qu'il sacrifie sa fortune, son « repos, sa réputation; il répond qu'il le sait, et il joue. « Dites à ce débauché de renoncer à ses goûts crapuleux; « il en connaît toute la turpitude, le danger, et il récidive. « Tous persistent *volontairement* dans le funeste amour « qui fait leur malheur. — Celui-ci ne saurait être attribué « à Dieu, qui veut au contraire le bonheur de tous les « hommes, et emploie pour cela tous les moyens que sa « justice permet à son amour. Mais comme il a accordé à « l'homme le don de la *liberté*, et que Dieu ne rétracte pas « ses dons, il ne peut pas prendre des moyens coercitifs « pour fixer cet être dans le bien malgré lui, parce qu'il « n'y aurait plus liberté réelle; comme il a également doué « l'homme d'*immortalité*, il ne peut pas empêcher qu'il « ne puisse persister *éternellement* dans le genre d'amour « qu'il a choisi; enfin, comme sa sagesse a dû attacher des « félicités aux amours purs qui concourent à l'harmonie « générale, et des peines aux amours qui troublent l'or- « dre, afin que le désordre ne prévalût pas (peines qui ne

« peuvent pas être moindres pour être efficaces, puisque, « malgré leur rigueur, le mal est encore prêt à préva- « loir); comme ces lois, une fois établies, sont aussi im- « muables que les lois de la physique naturelle, il ne peut « pas faire que tel genre d'amour n'entraîne, dans ceux « qui s'y livrent, tel genre de peine. — Nous serions frap- « pés d'admiration, s'il était en notre pouvoir d'apprécier « toute l'équité du code céleste et toute la justesse des ba- « lances divines. Le vice qui pèsera le plus à notre préju- « dice, c'est l'*orgueil*, qui fait que nous n'aimons que nous- « mêmes, et qui est la première source de tout mal [1]. »

Ces considérations, pleines de justesse et de profondeur, nous paraissent bien propres à faire entrevoir à la raison l'harmonie admirable que renferment les mystères les plus accablants pour elle, et à la convaincre qu'ils ne lui échappent que par sublimité, et parce que, se croyant naturellement capable de les saisir, elle les mesure trop à sa portée.

Aussi le langage de la philosophie la mieux inspirée ne peut que bégayer cette langue divine; c'est à la Religion seule qu'il convient de la parler. Remettons à Dieu sa propre cause, il saura bien la défendre au tribunal de notre pauvre raison.

Voici comme il le fait dans ses saintes Écritures :

« Ils disent : Le Seigneur est injuste!

« Est-ce moi qui suis injuste? et ne sont-ce pas leurs « voies qui sont corrompues?

« *Tout obéit dans la nature à ma puissance, et dans* « *son obéissance trouve sa félicité : l'homme seul, dont la*

[1] Isnard, *Notes du discours sur l'immortalité de l'âme*, p. 81, 82, 83, 84, édition de 1805.

« *loi est de me rechercher, moi le souverain bien, me quitte*
« *pour courir à sa ruine. Peut-on comprendre un tel ren-*
« *versement*[1]? O cieux! frémissez d'étonnement sur ceci!
« pleurez, portes du ciel, et soyez inconsolables, car mon
« peuple a fait deux maux : ils m'ont abandonné, moi qui
« suis une source d'eau vive, et ils se sont creusé des ci-
« ternes bourbeuses, et qui ne peuvent retenir l'eau.

« *Et comment ont-ils pu m'abandonner?* Une fille peut-
« elle oublier les ornements dont elle se pare, et la jeune
« épouse l'écharpe qu'elle porte sur son sein?... Et cepen-
« dant mon peuple m'a oublié pendant un temps infini!

« Il se fait vraiment sur la terre des choses étranges, et
« qu'on ne peut écouter qu'avec le dernier étonnement!!!

« Le milan connaît dans le ciel quand son temps est ve-
« nu; la tourterelle, l'hirondelle, et la cigogne, savent
« discerner la saison de leur passage; et mon peuple n'a
« point connu le temps de mon jugement.

« Cieux, écoutez, et toi, terre, prête l'oreille! car c'est
« le Seigneur qui a parlé : J'ai nourri des enfants et je les
« ai élevés, et après cela ils m'ont méprisé. Le bœuf con-
« naît celui à qui il est, et l'âne l'étable de son maître;
« mais mes enfants ne m'ont point connu.

« *En quoi vous ai-je fait tort? est-ce de vous avoir placé*
« *à la tête de ma Création, et de vous avoir fait comme*
« *moi intelligent et libre, pour me connaître et pour me*
« *posséder? Et comment cette hauteur de votre destinée*
« *est-elle devenue la profondeur de votre égarement?*
« Vous avez brisé mon joug, vous avez rompu mes liens,
« et vous avez dit : — Je ne servirai point. — Pour moi,

[1] Les passages en *italique* sont pour la paraphrase; tout le reste est extrait textuellement des Livres saints, et en particulier de Jérémie, d'Isaïe et d'Ézéchiel.

« je vous avais planté comme une vigne choisie, où je n'a-
« vais mis que du bon plant; comment donc êtes-vous de-
« venue un plant bâtard, ô vigne étrangère? *Que pouvais-*
« *je faire de plus qu'éclairer votre liberté, que la diriger,*
« *que l'attirer à moi, que lui faire sentir par mille aver-*
« *tissements qu'elle se trompait, en cherchant hors de moi*
« *son repos et sa destinée? Après cela il fallait bien, à*
« *moins de la détruire, la laisser se prononcer.* Qu'ai-je
« dû faire de plus à ma vigne que je n'ai fait? est-ce que
« je lui ai fait tort d'attendre qu'elle portât de bons rai-
« sins, au lieu qu'elle n'en a produit que de mauvais?

« Est-ce moi qu'ils irritent? dit le Seigneur; et ne se
« blessent-ils pas plutôt eux-mêmes en se couvrant de con-
« fusion?

« Appelez-moi donc au moins maintenant, et invoquez-
« moi; dites-moi : Vous êtes mon Père! Ne laissez pas
« passer le jour de ma miséricorde; cherchez le Seigneur
« pendant qu'on peut le trouver, invoquez-le pendant qu'il
« est proche.

« Convertissez-vous, enfants rebelles, revenez à votre
« Père, et je guérirai le mal que vous vous êtes fait en vous
« détournant de moi. *Ma miséricorde est impatiente de se*
« *répandre sur vous; mais il ne faut pas que vous y met-*
« *tiez vous-même obstacle en forçant, par vos iniquités,*
« *l'action non moins imprescriptible de ma justice :* car ce
« sont vos iniquités qui ont détourné mes grâces, et vos
« péchés qui se sont opposés au bien que j'étais prêt à
« vous faire.

« Et maintenant cessez de faire le mal, recherchez ce
« qui est juste; puis revenez, et soutenez votre cause contre
« moi; faites-moi souvenir de tout : plaidons chacun notre
« cause, et proposez tout ce qui pourra vous justifier.

« Après cela, quand vos péchés seraient comme de l'écar-
« late, ils deviendront blancs comme la neige.

« Car voici ce que dit le Très-Haut, le Sublime, qui ha-
« bite dans l'éternité, dont le nom est saint : — Je me plais
« dans deux demeures : dans le lieu très-haut, dans le lieu
« saint... et avec l'esprit humble et le cœur brisé, pour
« donner la vie à ceux qui ont l'esprit humble et le cœur
« brisé, parce que les esprits sont sortis de moi, et que
« c'est moi qui ai créé les âmes.

« *Ministres de ma justice, ne vous hâtez pas!* Instrui-
« sez, instruisez encore! — Instruisez, instruisez encore!
« — Attendez, attendez encore! — Attendez, attendez en-
« core!

« *Mais si enfin vous vous obstinez dans votre révolte,*
« *et, loin de vous repentir, si vous dites :* Je suis sans pé-
« ché, je suis innocent..., alors la fin est venue, la fin est
« venue, il faut conclure ; j'entrerai en jugement avec vous.
« *Et que faudra-t-il pour vous confondre? Rien que vous-*
« *même, car* votre propre malice vous accusera, votre éloi-
« gnement de moi s'élèvera contre vous, c'est du milieu de
« vous que je ferai sortir le feu qui dévorera vos entrailles ;
« alors l'affliction vous donnera l'intelligence de ce qu'on
« vous dit, et toute iniquité fermera la bouche au méchant.

« Hélas! malheureux que je suis, dira le pécheur, je me
« suis tout brisé, ma plaie est maligne et incurable ; mais
« je me suis dit à moi-même : C'est moi qui suis l'unique
« cause de mon mal, et il est juste que je le souffre.

« *C'est ainsi que je vous ramènerai, par ma justice, sous*
« *la dépendance que vous avez fuie quand ma miséricorde*
« *vous pressait; car il faut que tout rentre dans l'ordre*
« *universel qui me tient tout assujetti : mon essence infi-*
« *nie ne veut souffrir de limites;* il faut que vous me res-

« pectiez et que vous soyez saisi de frayeur devant ma « face, moi qui ai donné le grain de sable pour borne à la « mer, et qui lui ai imposé une loi éternelle qu'elle ne vio- « lera jamais.

« *Après cela,* mes pensées ne sont point vos pensées, et « mes voies ne sont point vos voies ; mais autant les cieux « sont élevés au-dessus de la terre, autant mes voies sont « élevées au-dessus de vos voies, et mes pensées au-dessus « de vos pensées. »

Quelle Religion que celle qui parle un tel langage et donne de telles idées de la Divinité! qui, en l'élevant si fort au-dessus de toutes nos conceptions par sa grandeur infinie, la fait intervenir par des rapports si familiers dans nos destinées, et qui concilie si parfaitement ses attributs, en les faisant correspondre à toutes les cordes du cœur humain!

Qui a jamais eu plus de droit de parler de la *justice*, qu'une Religion qui donne une telle idée de la *sainteté*? et cependant qui a jamais tempéré cette justice par plus de *miséricorde*?

Qui a jamais éclairé si vivement l'homme sur la *grandeur* de ses destinées, et l'a rendu par là plus *coupable* de s'en écarter? et en même temps qui a tenu plus compte de sa *faiblesse*, et lui a donné plus de *secours* pour se relever?

Toute vérité se trouve ménagée et satisfaite dans la divine économie de cette Religion, qui, pareille à son Dieu, est aussi élevée au-dessus de nos pensées *que les cieux sont élevés au-dessus de la terre.*

De cette hauteur inaccessible cependant elle descend à notre portée ; et, quoique au-dessus de la raison, elle se trouve merveilleusement conforme aux plus pures lumières

de la raison, de laquelle on peut dire, avec d'Aguesseau, *que si elle ne connaît pas toujours cette doctrine, au moins la reconnaît-elle toujours* [1].

Sans doute il reste du mystère au fond de tous les dogmes chrétiens, parce qu'il ne se peut pas qu'il en soit autrement, le fond de tous ces dogmes étant Dieu lui-même, qui est sans fond. Mais cette incompréhensibilité des dogmes chrétiens n'est pas totale, tant s'en faut! La lumière par où ils viennent toucher l'esprit et faire alliance avec la raison, s'étend même assez loin pour faire admettre à celle-ci la partie qui s'y dérobe, parce qu'il y aurait plus de difficultés pour elle à rejeter ce qu'elle y voit, qu'à admettre ce qu'elle n'y voit pas. Et il n'y a pas jusqu'à la proportion de cette lumière et de cette obscurité qui n'ait sa loi et que la raison n'admette, lorsqu'elle vient à remarquer que tout ce qui peut tourner à la pratique et à la morale est lumineux, et qu'il n'y a que ce qui est purement spéculatif qui cesse de l'être[2]: ce qui a fait dire à un excellent esprit :

[1] *Réflexions diverses sur Jésus-Christ*, édition in-8°, t. XV, p. 460.

[2] Le point le plus insaisissable du dogme de l'enfer, et qui est comme le centre de son obscurité, est celui de l'accord de la *prescience* de Dieu, qui lui fait connaître à l'avance le sort des réprouvés, et de sa *bonté*, qui, malgré cette prévision, ne l'empêche pas de leur donner une existence qui doit être éternellement malheureuse. Nous aurions pu aborder ce point, et y apporter peut-être quelque éclaircissement; mais comme il serait toujours resté des nuages que nous n'aurions fait que déplacer, nous nous sommes abstenu, préférant soumettre pleinement en ceci notre raison à la foi, que de l'accoutumer à envisager des difficultés qui se font plus sentir que les réponses, et de lui faire espérer qu'elle en trouvera la solution. — Toutefois, nous devons faire observer que ce mystère de foi est analogue à un mystère de raison non moins impénétrable, qui est celui de l'accord de la *prescience* de Dieu et de la *liberté* de l'homme. Mystère qu'il faut bien admettre cependant, à moins de tomber dans l'*athéisme* ou dans le *fatalisme*. — Sur tout cela, il faut s'en tenir à une règle que le bon sens a dictée à Bossuet : « C'est qu'il ne faut jamais abandonner les vérités une

« Dans le Christianisme, et surtout dans le Catholicisme. « les mystères sont des vérités purement spéculatives, d'où « naissent, par la réunion d'un mystère à l'autre, des vé- « rités éminemment pratiques[1]. »

Et ceci nous conduit à une vérité capitale, que, selon nous, on néglige trop souvent dans la polémique chrétienne : c'est que nos mystères ne paraissent si accablants pour la raison que lorsqu'on les isole; et cela doit être, parce qu'alors nous ne les mesurons qu'avec des termes de comparaison pris en nous-mêmes, et dès lors hors de proportion avec l'infini; et parce que d'ailleurs les dogmes chrétiens n'étant que la révélation des attributs de Dieu, qui se confondent dans sa suprême *unité*, les diviser, c'est les dénaturer. Mais si, au contraire, nous les prenons dans leur connexion générale, si nous les mesurons les uns par les autres, et avec une échelle de proportion qui soit de même nature, alors nous les verrons se correspondre, se pondérer, s'engrener réciproquement, devenir *raison* les uns des autres; leur disproportion particulière disparaîtra dans l'harmonie du tout, et deviendra même essentielle à cette harmonie : comme ces larges fresques des coupoles

« fois connues, quelque difficulté qui survienne quand on veut les concilier; « mais qu'il faut au contraire, pour ainsi parler, tenir toujours fortement « comme les deux bouts de la chaîne, quoiqu'on ne voie pas toujours le « milieu par où l'enchaînement se continue. » (*Traité du libre arbitre*, chap. IV.) — On peut encore ajouter, avec Leibniz : « Ce que nous con- « naissons de la conduite de Dieu n'est presque rien, et nous voudrions « mesurer sa sagesse et sa bonté par notre connaissance : quelle témérité, « ou plutôt quelle absurdité! Les objections supposent faux; il est ridicule « de juger du droit quand on ne connaît point le fait. Dire avec saint Paul. « *O altitudo divitiarum et sapientiæ*, ce n'est point renoncer à la raison, « c'est employer plutôt les raisons que nous connaissons; car elles nous « apprennent cette immensité de Dieu, dont l'Apôtre parle. » (*Théodicée*, part. II, n. 134.)

[1] PENSÉES, *Essais et Maximes de J. Joubert*, t. I, p. 3.

de nos temples qui demandent à être vues d'ensemble, et du point de vue pour lequel leur effet a été calculé

Ainsi, à côté d'un abîme de justice s'ouvre un abîme de miséricorde ; et ces deux abîmes se comblent réciproquement, parce qu'il faut, comme le dit Pascal, que « la « justice de Dieu soit énorme comme sa miséricorde. » L'enfer ne nous paraît si incompréhensible que parce que nous ne nous faisons pas naturellement une idée suffisante de la gravité du péché dont il est le châtiment, et de la facilité pour nous de l'éviter et de le conjurer. Mais voici le dogme de la Rédemption, qui vient faire disparaître ces raisons d'incompréhensibilité, en nous apprenant que le péché est tel, qu'il n'a fallu rien moins que la mort d'un Dieu pour l'expier, et que les ressources du salut que nous ménage cette expiation sont si inépuisables, que l'homme le plus chargé de crimes peut encore en commettre un plus énorme : c'est celui de désespérer du pardon.

LETTRE DE M. FÉLIX LAJARD

A L'AUTEUR,

SUR LES TRADITIONS ASSYRIENNES ET PERSANES

MONSIEUR,

Vous avez eu la bonté de m'exprimer le désir de placer, dans la cinquième édition de vos savantes et pieuses recherches sur la divinité du Christianisme, quelques-unes des remarques que m'a fournies une longue étude de l'Ancien et du Nouveau Testament, comparés avec les monuments figurés et les monuments écrits des Assyriens, des Phéniciens et des Perses. Je m'empresse de déférer à un désir qui me flatte et m'honore, trop heureux, monsieur, si mon faible tribut ne dépare ni la belle ordonnance ni les riches ornements de l'édifice que vous avez élevé à la gloire de la Religion.

Après la confusion des langues et la dispersion des peuples, mais à une époque que l'on ne peut préciser, un grand mouvement s'opéra parmi les tribus ou les nations de race japhétique qui s'étaient portées vers les régions centrales ou hyperboréennes de l'Asie. Plusieurs émigrations, sous la conduite de castes sacerdotales, franchirent l'Himalaya, et descendirent dans les diverses contrées situées au midi de cette majestueuse chaîne de montagnes. Parmi ces castes sacerdotales il faut sans doute mettre en première ligne les Chaldéens, les Brahmanes et les Mages. Les Chaldéens choisirent le pays compris entre le Tigre et l'Euphrate, qui s'est appelé la Chaldée, et qui eut pour capitale la ville nommée Ur. Nous les y trouvons établis longtemps avant Abraham, puisque Tharé, son père, né l'an du monde 1878 (2126 avant l'ère chrétienne), habitait cette ville. Soit que les Chaldéens, par des circonstances qui nous sont restées inconnues, eussent, mieux que les Brahmanes et les Mages, conservé le trésor des vérités primordiales que Dieu révéla au premier homme; soit, et cette seconde supposition me paraît la plus vraisemblable [1], qu'un contact immédiat avec le peuple de Dieu leur eût permis de recouvrer bientôt la portion de ce trésor qu'ils avaient perdue : toujours est-il certain que les traditions s'accordent à procla-

[1] A l'appui de cette supposition, on peut citer surtout l'étonnante conformité qui règne entre le récit du déluge tel qu'il se lit dans la Genèse, et le récit du même événement tel qu'on le trouve dans les fragments du Chaldéen Bérose, qui nous ont été conservés par Eusèbe (*Chronic.*, pars I.)

mer les Chaldéens le peuple de l'antiquité le plus versé, parmi les nations païennes, dans la connaissance de la théologie, de l'astronomie, et, par conséquent, de toutes les autres sciences que les anciens comprenaient sous la dénomination générale de théologie, la science par excellence, la science universelle. Cette supériorité non contestée aux Chaldéens nous explique l'immense influence qu'ils exercèrent sur tous les peuples de l'Asie occidentale. Nous les voyons surtout puissants à Babylone et à Ninive; là ils sont les ministres et les gardiens d'une religion qu'ils y avaient apportée, et qui, à son origine, dut avoir une grande analogie avec celle des Israélites; car on lit, dans le premier livre des Macchabées [1], que les peuples païens recherchaient des copies du Livre de la loi pour en tirer les images de leurs divinités : *Et expanderunt* (*Juda et fratres ejus*) *Libros legis, de quibus scrutabantur Gentes similitudinem simulachrorum suorum*. Or, par *Gentes*, il faut certainement entendre ici les Phéniciens, les Syriens, les Assyriens, les Perses, les Arabes même, qui tous avaient reçu des Chaldéens d'Assyrie les dogmes fondamentaux de leurs systèmes religieux.

C'est à ces mêmes Chaldéens que les traditions recueillies par les Pères de l'Église attribuaient l'institution des mystères [2]; et ces traditions sont amplement confirmées par le témoignage des monuments religieux découverts sur le sol de la Babylonie, de l'Assyrie, de la Phénicie et de la Perse. Cette institution civilisa non-seulement les peuples païens de l'Asie occidentale, mais aussi les Grecs à l'époque très-reculée où nous voyons apparaître dans les annales de la Grèce ces personnages illustres qui méritèrent le titre de héros et les honneurs de l'immortalité. Les héros, chez les Grecs, sont des initiés aux mystères des Chaldéens, importés par les Assyriens dans la Phénicie, et par les Phéniciens dans la Grèce. Ils rendent des services éclatants à l'humanité souffrante ou opprimée; ils délivrent certaines contrées des fléaux qui les désolaient; ils accomplissent enfin des actes qui attestent leur piété, leur savoir, leur courage; et, dans leurs légendes, ce qui jusqu'à ce jour a semblé fabuleux, surnaturel ou inintelligible, peut facilement s'expliquer par l'étude des doctrines et des symboles propres à l'institution dont les Chaldéens d'Assyrie furent les fondateurs.

Le souvenir de la supériorité qu'ils avaient acquise dans la théologie et dans les sciences se perpétua, d'âge en âge, chez les peuples de l'Occident comme chez ceux de l'Orient; et, au commencement du quatrième siècle de notre ère, nous entendons encore un des plus célèbres philosophes néoplatoniciens [3] proclamer que la théologie chaldéenne est la plus parfaite de toutes celles qu'il connaît.

[1] Ch. III, v. 48.

[2] *Voy.* Nicétas, *Schol. in Oration. Gregor. Nazianz.*

[3] Jamblique, cité par Damascius dans le traité intitulé Περὶ τῶν πρώτων ἀρχῶν (*De Principiis*), p. 118, éd. Kopp.

Mais, jusqu'à ce jour, les écrivains modernes n'ont pu apprécier que d'une manière toujours incomplète, et souvent erronée, les dogmes fondamentaux de cette théologie. Vous n'ignorez pas, monsieur, que les livres religieux des Chaldéens ne nous sont point parvenus. On en trouve quelques courts extraits seulement dans les fragments qui nous restent de Bérose [1], et dans le traité de Damascius, *de Principiis*, que je viens de citer. Il est bien probable que les *Oracula chaldaica* représentent aussi une partie des antiques doctrines chaldéennes. Toutefois, la forme récente sous laquelle ils nous ont été transmis en a rendu douteuse l'authenticité aux yeux de la plupart des savants d'Europe. D'autre part, les grands monuments religieux que recèle le sol de l'empire assyrien n'ont été découverts que depuis très-peu d'années; et trop longtemps l'étude des petits monuments exhumés des ruines de Babylone et de Ninive, tels que cylindres, cônes, et autres pierres gravées, a été fort négligée, et entreprise même sous l'influence d'idées préconçues, qui ne pouvaient conduire, et n'ont, en effet, pas conduit à comprendre les sujets gravés sur ces petits monuments.

Les brillantes découvertes récemment faites, non loin des ruines de Ninive, par M. P.-E. Botta et par M. H.-A. Layard, comme aussi une nouvelle exploration des monuments de l'ancienne Perse, ont heureusement, monsieur, ramené l'attention des érudits vers l'étude des antiquités figurées de l'Asie occidentale, et montré que le passage classique d'Hérodote [2] sur l'origine de la religion des Perses doit, ainsi que je l'ai fait dès l'année 1825, être pris dans toute son extension; c'est-à-dire qu'il faut admettre que les Perses, en recevant des Chaldéens d'Assyrie le culte de Mithra, reçurent nécessairement les types des emblèmes divins et des figures symboliques qu'on observe à Persépolis, à Nakhschi-Roustem, à Bi-Sutoun et ailleurs.

Ce préambule, que probablement vous trouverez trop long, m'a paru indispensable pour faire comprendre à vos lecteurs, monsieur, comment, en comparant entre eux les fragments qui nous restent des livres sacrés des Chaldéens d'Assyrie, des Phéniciens et des Perses, et les monuments de l'art que nous ont légués les divers peuples qui habitaient autrefois l'Asie occidentale, j'ai pu parvenir à retrouver la trace des principaux dogmes religieux de ces peuples.

L'exposition rapide que je vais faire de ces dogmes s'applique nominativement aux Perses. Elle se rapporte à l'époque où, abjurant une antique religion qui, très-analogue à celle dont les *Védas* [3], chez les Indiens, sont la fidèle expression, les premiers rois Achéménides se convertirent au système

[1] Ap. Euseb. *Chronic.* I.

[2] I, 131.

[3] *Voyez* la traduction française que mon savant confrère, M. Langlois, publie sous le titre de *Rig-Véda* ou *Livre des Hymnes* (1er et IIe volumes, Paris, 1848 et 1849, in-8° 1. C'est le premier des trois livres sacrés, écrits en sanscrit, qui sont le très-ancien fondement de la civilisation religieuse de l'Inde.

théogonique et cosmogonique que leur apportait, sous le titre de *Zend-Avesta*, Zoroastre, l'élève des Chaldéens d'Assyrie. J'ai donné la préférence aux Perses, parce que, d'une part, je considère la doctrine de Zoroastre comme un retour au système primitif de ses maîtres, système qui fut profondément altéré par les Assyriens. Ceux-ci non-seulement y introduisirent le culte d'une divinité féminine, mais transportèrent à cette divinité la prééminence que les Chaldéens attribuaient exclusivement à un dieu mâle ou androgyne. D'autre part, il m'est permis de voir, dans la prédilection de l'Écriture sainte pour les Perses, la preuve que je suis fondé à présenter leur système comme un témoin irrécusable des conformités ou des analogies qui existaient entre les doctrines religieuses des Perses et celles des Juifs et des Chrétiens; et, par conséquent, comme une œuvre destinée à propager certaines idées par lesquelles la divine Providence semble avoir voulu disposer les esprits à recevoir les vérités sublimes qui, à un jour marqué, devaient être révélées par le Christ, et scellées de son sang sur la terre d'Orient. J'ai cru enfin, monsieur, entrer plus particulièrement dans vos vues, en vous offrant le moyen de compléter et même de rectifier, sur quelques points importants, les renseignements que, pour les précédentes éditions de vos *Études philosophiques sur le Christianisme*, vous avez tirés des mémoires académiques d'Anquetil du Perron. Ce savant a rendu son nom immortel, en faisant connaître à l'Europe les livres sacrés des Parses; mais il lui a manqué, pour l'intelligence du système théogonique et cosmogonique de Zoroastre, le secours puissant que fournit l'étude des monuments de l'art.

Zoroastre, répudiant le culte impie et licencieux des divinités féminines adorées, chez les Babyloniens, les Ninivites, les Syriens, les Phéniciens, les Phrygiens, sous les noms de Mylitta, de Reine des Cieux (*Mélekel-aschschamaïm*), Aschtaroth ou Astarté, Dercéto, Atergatis, Rhéa ou Cybèle, etc., ne reconnaît que des dieux mâles ou androgynes : il reconnaît un dieu suprême, invisible, incompréhensible, sans commencement ni fin, et il le nomme *Zarvâna akarana* (Zarouân), c'est-à-dire le *Temps-sans-bornes* ou l'*Éternel* [1]. De ce dieu suprême sont émanées deux divinités mâles, l'une bonne, c'est *Ormuzd*; l'autre mauvaise, c'est *Ahriman*. Le nom zend d'Ormuzd est *Ahura-mazdâo*, qui signifie l'*être vivant, très-savant* [2]. Ce dieu est aussi appelé *Çpênto mainyus*, le *Saint intelligent*, par opposition à Ahriman, dont le nom zend, *Angrô mainyus*, signifie le *Méchant intelligent* [3], et non l'*être caché dans le crime*, comme le croyait Anquetil.

[1] C'est le *Cronus*, Κρόνος ou Χρόνος des Chaldéens, dont le nom signifiait aussi le *temps*, et qui est désigné, dans la vision de Daniel, par les mots *Antiquus dierum*. Les *Oracula chaldaica* l'appellent Κρόνος ἀπέραντος, et nous donnent ainsi, en grec, une traduction littérale du zend *Zarvâna akarana*, le *Temps-sans-bornes*.

[2] *Voy.* M. Eug. Burnouf, *Commentaire sur le Yaçna*, t. I, Ire partie, p. 70-88.

[3] *Ibid.*, p. 88 et suiv.

D'Ormuzd est né le dieu *Mithra* [1], et d'Ahriman le dieu *Mithra-Daroudj*, l'ennemi personnel de Mithra, comme Ahriman, la *couleuvre à deux pieds*, le *serpent infernal*, est l'ennemi personnel d'Ormuzd. Cet antagonisme, qu'on a appelé *les deux principes*, se poursuit; et, dans le *Zend-Avesta* [2], nous trouvons opposé à l'homme pieux, juste et pur, qui est l'incarnation de Mithra, un *Mithra-Daroudj-homme*, impie, méchant et impur, qui est l'incarnation de Mithra-Daroudj ou du péché.

Zarouân, Ormuzd et Mithra composent une triade divine, qui représente la pensée, la parole et l'action, et aussi les trois modes de temps, le temps-sans-bornes ou la sempiternité, le temps-limité, qui est la durée assignée à l'existence du monde créé, et le temps-périodique, qui se compose de la durée du mouvement du soleil et de la lune. Mais non-seulement les trois personnes de cette triade ne se confondent pas en un seul dieu, mais la seconde et la troisième, Ormuzd et Mithra, ne sont pas éternelles : leur durée est limitée à celle du monde, qui est exprimée par un cycle symbolique de douze millénaires. A l'expiration de ce cycle, c'est-à-dire lorsque la dualité devra rentrer dans l'unité, Ormuzd et Mithra, Ahriman et Mithra-Daroudj, ainsi que tout ce que renferme le monde créé, s'absorberont dans le sein de Zarouân ou de l'Éternel [3].

Sur les monuments figurés des Perses leur triade divine est représentée par un emblème très-ingénieusement composé, d'autant plus digne d'une mention particulière, qu'il va nous rappeler le langage symbolique de la Bible, et que nous ne possédons pas le chapitre où Zoroastre traitait de la triade. C'est un grand cercle ou une couronne, dont le centre est occupé par la moitié supérieure d'une figure humaine, implantée sur le corps et les ailes d'une colombe [4]. Le cercle ou la couronne [5], symbole d'éternité, est ici l'image abstraite du Temps-sans-bornes, *Zarvâna akarana;* et les Perses, comme les Assyriens, ne paraissent pas avoir eu une autre manière de représenter leur dieu suprême. La figure humaine est Ormuzd, à l'image

[1] Mithra n'est point simplement le chef des Izeds, comme on l'a cru longtemps avec Anquetil. Dès l'année 1826, j'ai avancé qu'il était un des trois dieux des Perses; et mon opinion sur ce point s'est trouvée justifiée par le témoignage d'une inscription gravée en caractères cunéiformes sur les murs de Persépolis, au temps d'Artaxerxès. Après le nom d'Ormuzd, on y lit ces mots zends : *Mathra baga*, c'est-à-dire *Mithra dieu*. *Voy.* M. Lassen, *Ueber die Keilinschriften der ersten und zweiten Gattung*, p. 181; Bonn, 1845, in-8°.

[2] T. I, 2e partie, p. 190, n° 1; p. 287, n° 1; t. II, p. 203, 211, 224.

[3] *Zend-Avesta*, t. I, 2e partie, p. 28 et 32 (note 10); t. II, p. 223 et ailleurs. — Voyez *Mém. de l'Acad. des inscript.*, nouvelle série, t. XIV, 2e partie, p. 68-175.

[4] *Voy.* mes *Recherch. sur Mithra*, pl. II, nos 18 et 32; et pl. III, nos 1-3.

[5] Rappelons-nous que le dieu des Chaldéens, entre autres noms, portait celui de *Cronus*, Κρόνος, identique avec Χρόνος, qui est le nom de Saturne chez les Grecs, et qui signifie *le temps*; et remarquons l'origine commune des mots *corona*, *couronne*, et *chronos*, temps, et des mots *annus*, *anno*, *annee*, et *annulus*, *annello*, *anneau*, c'est-à-dire petit cercle. Les Allemands disent *kranz* et les Anglais *crown* pour *couronne*, ce qui nous ramène aussi à *corona* et à *chronos*.

de qui fut créé *Meschia*, le premier homme. La colombe est le symbole sous lequel Mithra, de même que la Vénus assyrienne, sont représentés sur les monuments du culte public, comme sur les monuments du culte secret de chacune de ces deux divinités [1]. On voit dans ce dernier symbole un nouvel exemple des emprunts faits par les Chaldéens aux Juifs ou aux Syriens; et dans l'emblème de la triade des Perses, l'imitation fidèle d'un type d'origine chaldéenne, que nous trouvons très-anciennement employé sur les grands bas-reliefs découverts à Nimroud, près des ruines de Nimive, et sur les petits monuments qui proviennent de fouilles faites sur le sol antique de la Babylonie, de la Syrie, de la Phénicie.

Je reviens, monsieur, aux dogmes des livres de Zoroastre :

Ormuzd, roi du firmament, a créé le monde par la parole. Cette parole est : *Je suis.*

Mithra, *roi du ciel mobile, roi des vivants* ou *de la terre, roi des morts* ou *des enfers* [2], prononce sans cesse la parole, chargé qu'il est, par Ormuzd, de présider à la reproduction des êtres. Son nom signifie même, en zend, la parole, λόγος, *verbum*. Il doit incessamment et partout combattre Ahriman, Mithra-Daroudj, et le mal, entretenir l'harmonie dans le monde, servir de modèle aux hommes, et remplir les fonctions de *médiateur* entre Ormuzd et eux; mais non pas entre Ormuzd et Ahriman, comme Plutarque le croyait, et comme Anquetil a eu le tort de le répéter d'après cet écrivain. Le texte du Zend-Avesta, dans sa propre traduction [3], justifie pleinement ma remarque : « *J'adresse ma prière à Mithra, que le grand Ormuzd a créé MÉDIATEUR sur la montagne élevée, en faveur des nombreuses âmes de la terre* [4]. » Aussi voyons-nous Mithra présider à la célébration des mystères ou à l'initiation, institution fondée sur le dogme de la descente et de l'ascension des âmes, et, par conséquent, sur le dogme de l'immortalité de l'âme et de la chute du premier homme; institution qui, en développant les facultés intellectuelles, morales et physiques des néophytes, par un enseignement progressif reposant sur l'alliance intime de la théologie et de la philosophie, avait pour but de donner à chaque initié le moyen de parvenir aux trois degrés de pureté : *la pureté de pensée, la pureté de parole, et la pureté d'action* [5], sans lesquels l'âme ne peut rentrer dans les demeures célestes. Et remarquons bien ici, monsieur, que la résurrection des morts, annoncée par Zoroastre, doit s'opérer en corps et

[1] *Voy.* mes *Recherch. sur Mithra*, pl. I, nos 1-46; et pl. II, nos 1-15.

[2] Le triple caractère que ces passages attribuent à Mithra était aussi celui que revêtait la Vénus assyrienne, et même la Vénus des Grecs. *Voy.* mes *Recherch. sur Vénus*, p. 79 et suiv.

[3] *Mem. de l'Acad. des Inscript.*, t. XXXIV, p. 381 et 382.

[4] *Yescht de Mithra*, XIIe cardé.

[5] *Zend-Avesta*, t. I, 2e partie (Vendidad), p. 194, 161; t. II, p. 54, et ailleurs.

en âme. L'âme ressuscitera la première, puis le corps; de même qu'à la création l'âme fut donnée la première, puis le corps [1].

Mithra, comme médiateur, comme sauveur, comme rédempteur, offre à Ormuzd, pour le rachat du péché du premier homme, le sacrifice sanglant d'un taureau, sacrifice expiatoire, dont la signification symbolique se comprend facilement lorsqu'on remarque que, dans la langue zende, le même mot qui signifie *taureau* signifie aussi *la vie* [2]. Mithra enseigne donc à l'homme qu'il doit faire à Dieu le sacrifice de ses passions charnelles, et rendre à son âme la liberté qu'elle a perdue en s'alliant aux principes de la matière [3]. Sur un des plus célèbres monuments du culte romain de Mithra, celui qui fut trouvé à Rome dans une grotte du mont Capitolin [4], on lit les mots NAMA-SEBESIO, que ce dieu prononce au moment où il plonge son poignard dans le corps du taureau. Ces deux mots, dont le premier appartient à la langue des Perses, signifient : *Gloire à Sébésius*, le même dieu qu'Ormuzd. Cette formule est un résumé laconique de la prière que, dans les livres sacrés des Perses [5], Mithra, les mains levées vers le ciel, adresse à Ormuzd, pour implorer le pardon du péché commis par le premier couple humain; et les paroles de Mithra sont ici en parfaite harmonie avec celles que Zoroastre met dans la bouche d'Ormuzd lui-même, et dont le sens est que si *Meschia* (le premier homme) n'avait pas rendu à Ahriman un culte qui n'était dû qu'à Ormuzd, *son âme, créée pure et immortelle, serait parvenue au séjour du bonheur dès que le temps de l'homme créé pur serait arrivé* [6].

Ici, comme ailleurs, nous découvrons plus d'un emprunt fait à la théologie des Chaldéens d'Assyrie; car si d'un côté nous voyons Mithra remplir les fonctions de médiateur, et si nous savons, par le témoignage d'Hérodote [7], que ce dieu était identique avec la divinité primitivement herma-

[1] *Zend-Avesta*, t. II, p. 376, 377 et 415.

[2] Cette double signification avait complétement échappé à Anquetil, bien qu'il eût écrit plus d'une fois de sa main le mot zend, qu'il traduit tantôt par *taureau*, tantôt par *vie*. *Voy.* mes *Nouv. observ. sur le grand bas-rel. mithriaq. du Musée royal de Paris*, p. 25 et 26, mon *Mémoire sur deux bas-rel. mithriaq. qui ont été découverts dans la Transylvanie* (*Mém. de l'Acad. des inscript. et belles-Lettres*, t. XIV, 2e partie, p. 81 et 82); et mes *Recherch. sur Vénus*, p. 189 et suiv.

[3] Cette doctrine, nous la retrouvons énergiquement exprimée, chez les Grecs, dans un langage philosophique qui devait être compris de tout le monde, puisqu'il fut employé jusque sur la scène : Ζῆν ἡμᾶς τὸν ἐκείνων θάνατον, καὶ ζῆν ἐκείνας τὸν ἡμέτερον θάνατον : *Notre vie est leur mort, et leur vie est notre mort*, disait Héraclite en parlant des âmes (apud Porphyr., *De antr. Nymphar.*, X, p. 12; éd. Van Goens). La même sentence se lit, en termes équivalents, dans les fragments qui nous restent du *Polyidus* (vers. 15 et 16) et du *Phrixus* (vers. 34 et 38) d'Euripide.

[4] *Voy.* mes *Recherches sur Mithra*, pl. LXXV.

[5] *Zend-Avesta*, t. II, Jescht de Mithra, XIIIe cardé, p. 214.

[6] *Ibid.*, Jescht de Taschter, VIe cardé, p. 189, et Jescht de Mithra, *ubi supra*.

[7] I, 131.

phrodite dont les Assyriens firent leur Vénus-Mylitta, d'un autre côté ne voyons-nous pas, dans l'Iliade, Homère assigner à la Vénus des Troyens le rôle d'une divinité médiatrice, qui intervient sans cesse, auprès de Jupiter ou de Junon, en faveur d'Énée, ce modèle de piété religieuse et filiale, ce héros dont la vie et les actions sont empreintes de la perfectibilité qui fut le but primitif de l'institution chaldéenne des mystères? Pouvons-nous oublier qu'Énée était réputé fils de Vénus? Et ne devons-nous pas croire que les Troyens, feudataires du grand roi d'Assyrie, du roi des rois, avaient, comme les Phéniciens, reçu des Assyriens le culte de cette divinité? En même temps ne nous est-il pas permis de rapprocher, des statues et des bas-reliefs qui représentent Mithra offrant à Ormuzd le sacrifice symbolique du taureau, une série nombreuse de monuments grecs ou romains, sur lesquels Vénus, dans la même attitude que Mithra, offre à Jupiter ou à Junon un semblable sacrifice [1]? Or les types de ces deux catégories d'antiquités figurées appartiennent aux Grecs asiatiques, qui, sans nul doute, les avaient composés d'après les modèles que leur avaient fournis les Perses pour le culte de Mithra, et plus anciennement les Assyriens, les Phéniciens ou les Phrygiens, pour le culte de Vénus [2]. Remarquons enfin que si le double témoignage d'Homère et des monuments de l'art, rapproché de l'épithète σώτειρα, *sauveuse*, qui était attribuée à Vénus-Uranie, nous autorise à croire que les Grecs considéraient Vénus comme une divinité médiatrice, ils n'ignoraient point que les fonctions de *médiateur* appartenaient également à Mithra. La traduction française que vous avez citée, monsieur, d'un passage de Plutarque en fait foi; mais le texte grec est bien plus précis; car on y lit ces mots : διὸ καὶ Μίθρην Πέρσαι τὸν μεσίτην ὀνομάζουσιν [3], c'est-à-dire littéralement : *Voilà pourquoi les Perses appellent Mithra, le Médiateur*. Ce texte est donc parfaitement d'accord avec le témoignage des livres sacrés des Parses, où nous trouvons, à plusieurs reprises, le titre de *Médiateur* également décerné à Mithra [4]. Et, pour le dire en passant, ne devient-il pas évident que Platon avait emprunté à une source orientale la doctrine du *Logos* et du *Sauveur*, qui est exposée dans les passages de ce philosophe que vous avez si à propos cités parmi les traditions relatives à l'attente d'un libérateur? Platon, comme Zoroastre, comme Pythagore, ne doit-il pas être compté au nombre des disciples des Chaldéens d'Assyrie?

Pour me résumer, monsieur, je dirai que le système religieux des Perses reconnaissait un dieu suprême, invisible, incompréhensible, sans commencement ni fin, une triade qui régit le monde, et qui est composée de ce dieu

[1] *Voy.* mes *Recherch. sur Vénus.*

[2] *Ibid.*

[3] *De Isid. et Osir.*, Op., t. VII, p. 487; ed. Reiske.

[4] *Zend-Avesta*, t. II, p. 212, 218, et ailleurs

et de deux dieux créés et visibles, dont l'un remplit les fonctions de Médiateur et de Sauveur. Ce système enseignait l'immortalité de l'âme, la chute du premier homme, la vie future, les récompenses et les peines dans cette vie future, la résurrection en corps et en âme, et les trois degrés de pureté qu'il faut acquérir ici-bas : la pureté de pensée, la pureté de parole, et la pureté d'action. Zoroastre enfin, se posant en messie ou en libérateur, annonce [1] au monde entier qu'après sa mort naîtront de lui, d'une manière miraculeuse, trois fils, Oschederbami, Oschedermah et Sosiosch, qui chacun, à des époques différentes, apporteront aux hommes, pour les convertir à la Loi, un des trois derniers livres du Zend-Avesta. Sosiosch ne paraîtra que vers la fin des siècles, dans le douzième millénaire. A sa voix, toute la terre embrassera la Loi; « il chassera du monde de douleur le germe « du *Daroudj à deux pieds* (l'homme impur); il détruira celui qui fait du « mal au pur; les corps du monde seront purs [2]. » Enfin ce dernier libérateur « opérera la résurrection des morts et le renouvellement des corps [3]. »

Si chez les Perses, monsieur ces dogmes, ces croyances, comme je n'aurais pas de peine à le prouver, se trouvent liés à un système théogonique et cosmogonique mieux ordonné, et beaucoup moins entaché de fables ou d'absurdités, que ne le sont les systèmes religieux des nations païennes qui furent en contact avec les Juifs, ne devient-il pas facile de comprendre pourquoi, dans l'Ancien Testament, les Perses sont exceptés du nombre des peuples à qui les écrivains sacrés crient anathème; pourquoi l'Éternel se sert même de Cyrus pour délivrer les Juifs de la captivité qu'ils subissaient depuis Nabuchodonosor, et faire relever les ruines du temple de Jérusalem? Si la prédilection de Dieu se manifeste dans ces paroles : *Anno autem primo Cyri regis Persarum, ad explendum sermonem Domini, quem locutus fuerat per os Jeremiæ, suscitavit Dominus spiritum Cyri regis Persarum* [4], les sentiments religieux de Cyrus et son empressement à obéir à l'inspiration de Dieu ne se révèlent-ils pas dès le début de son célèbre édit : *Omnia regna terræ dedit mihi Dominus Deus cæli, et ipse præcepit mihi ut ædificarem ei domum in Jerusalem, quæ est in Judæa* [5]? Et si, plus tard, nous voyons le choix d'Assuérus tomber sur Esther, et les Juifs, Mardochée à leur tête, acquérir une grande influence à la cour de Perse, ne trouvons-nous pas dans ces faits une nouvelle preuve de la bienveillance et de la sympathie qu'établissait entre les Perses et les Juifs une certaine communauté de croyances religieuses? Comment enfin ne pas rap-

[1] *Zend-Avesta*, t. I, 2e partie (Vendidad, fargard XIX), p. 413; t. II (Boun-dehesch), p. 420; t. I, 2e partie (Vie de Zoroastre), p. 45 et 46.
[2] *Ibid.*, t. II (Jescht des Feroüers), p. 278.
[3] *Ibid.*, t. II (Boun-dehesch), p. 364; cf. p. 411-413.
[4] II *Paralip.*, XXXVI, 22. — I Esdras, I, 1.
[5] II *Paralip*, XXXVI, 23. — I Esdras, I, 2.

porter à cette même communauté et aux desseins de la divine Providence la secrète inspiration qui amena les Mages auprès du berceau de Jésus-Christ? Une tradition constante les fait arriver de la Perse même; et les premiers nommages solennels que reçoit en naissant l'Enfant-Dieu, le Sauveur du monde, ce sont eux qui viennent les lui offrir. Une autre tradition, que vous avez eu soin de rapporter, nous montre que d'âge en âge, chez les Perses et dans tout l'Orient, s'était transmise une prédiction de Zoroastre, qui annonçait que le *Libérateur* naitrait d'une vierge; et cette prédiction se trouve, en effet, dans les passages que plus haut j'ai extraits des livres mêmes du disciple des Chaldéens.

Telles sont, monsieur, les observations que ma mémoire me permet, en ce moment, de placer sous vos yeux, pour ajouter quelques nouveaux témoignages aux preuves nombreuses et décisives sur lesquelles s'appuie l'opinion que vous soutenez si éloquemment, et avec une foi si vive, dans votre bel ouvrage.

Je suis heureux d'avoir cette occasion de vous offrir l'expression des sentiments que je vous ai voués, et les assurances de la haute considération avec laquelle j'ai l'honneur d'être, monsieur, votre très-humble et très-dévoué serviteur,

FÉLIX LAJARD.

Paris, le 5 mai 1850.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE DEUXIÈME VOLUME.

PREMIÈRE PARTIE.

SUITE DU LIVRE SECOND.

Pages.

CHAPITRE III. La nature humaine. 1
CHAPITRE IV. Traditions universelles. 8
§ I^er^. Traditions sur la déchéance. 29
§ II. Études sur les sacrifices. 58
§ III. Traditions sur l'attente du Libérateur. 89
CHAPITRE V. De la venue et du règne de Jésus-Christ. 148
CHAPITRE VI. Résumé. — Conclusion 204

SECONDE PARTIE.

PREUVES INTRINSÈQUES.

CHAPITRE I^er^. Préambule. — Transition. 277
CHAPITRE II. Exposition de la morale évangélique. 300
CHAPITRE III. Divinité de la morale évangélique. 316
CHAPITRE IV. Du Dogme. 367
CHAPITRE V. Nature et attributs de Dieu. 378
CHAPITRE VI. De l'Immortalité de l'âme. et du Ciel. 404
CHAPITRE VII. Du Purgatoire. 439
CHAPITRE VIII. De l'Enfer. 458
LETTRE de M. Félix Lajard à l'auteur, sur les traditions assyriennes et persanes. 499

Paris. — Imp. de P.-A. BOURDIER et Cie, 6, rue des Poitevin.

239
N31 Vol. 2
Nicolas, Auguste
AUTHOR
Etudes Philosophiques Sur Le
TITLE Christianisme.
.. 2